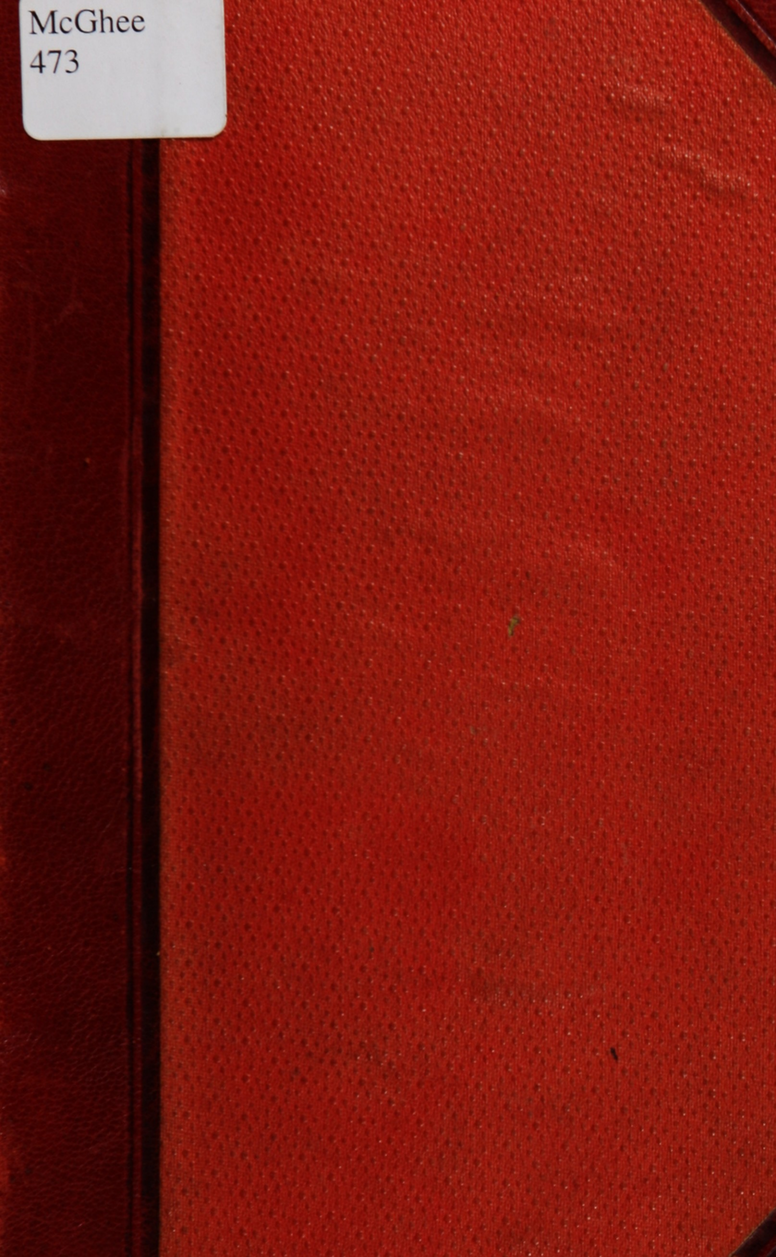


MEMOIRES
DU BARON DE TOTT.

PREMIERE PARTIE.

MÉMOIRES
DU BARON DE TOTT,
SUR LES TURCS
ET LES TARTARES.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIV.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'HISTOIRE ſemble au premier coup-d'œil n'offrir qu'un théâtre d'horreur, où l'on ne préſente les victimes que pour illuſtrer les bourreaux qui les immolent à leurs paſſions; mais elle offre en même-temps le tableau précieux des mœurs, & cette partie de l'Hiſtoire paraîtra ſans doute la plus intéreſſante, ſi l'on conſidère que les uſages d'une Nation la gouvernent, comme le caractère perſonnel gouverne les

individus. Eſt-il une ſource plus féconde en moyens de connaître les hommes, & de les diriger ?

Sous ce point de vue, la politique des Gouvernemens doit s'en occuper. Elle appercevra que les uſages en créant & modifiant inſenſiblement les mœurs, ſont par-tout le grand reſſort des actions des hommes; ils préparent & conſomment les grandes révolutions des Empires; ils étaient l'édifice & le rendent durable, ou bien ils le minent par degrés & le conduiſent à ſa deſtruction totale. Une marche lente couvre les progrès du mal, & ces progrès funeſtes ne ſont apperçus qu'au moment, où celui qui pourrait

appliquer le remède, reçoit lui-même une atteinte qu'il ne pourrait repouſſer qu'avec des forces qui lui manquent.

Si on laiſſe dans l'obſcurité des temps ces torrens de brigands qui, en ravageant la terre, ont foulé aux pieds de petites ſociétés qui prenaient le titre faſtueux d'Empires; ſi l'on excepte encore quelques peuplades, qui après avoir accru Rome naiſſante, ont porté la ſeule réputation de ſes forces, au point de lui ſoumettre pluſieurs peuples, par de ſimples ſommations de ſes hérauits; nulle Nation puiſſante n'a réellement ſuccombé ſous l'effort d'une attaque ou d'une ſe-

couſſe étrangère; nul Empire ſoli·dement établi, n'a jamais été dé·truit par le ſort d'une bataille mal-heureuſe. La Gréce aſſervie par les Romains, Rome elle-même anéantie par les Barbares, ont moins cédé à des forces étrangères, qu'à leur affaibliſſement intérieur.

Cette vérité n'a pas beſoin d'être examinée. C'eſt peut-être le ſeul point que l'Hiſtoire ait parfaitement éclairci, en traitant de l'origine & de la chûte des anciens Empires; mais l'examen des mœurs & des uſages actuels ne pourraient-ils pas ſervir auſſi à éclaircir l'Hiſtoire des Peuples qui n'auraient même con-ſervé aucune tradition? Leurs mœurs

feront pour eux ce que les marbres de Paros ont été pour les Grecs, un monument plus précieux sans doute; il ne faut qu'en savoir déchiffrer les caractères. Le moral de chaque Nation tiendra lieu de ses inscriptions antiques; on y trouvera le type des grands événemens qu'elle a dû subir dans les siécles qui ont précédé. Les peuples dont les mœurs paraîtront les moins simples auront aussi essuyé plus de révolutions; & celui qui ne présentera dans les siennes que l'effet de l'influence physique du climat, sera censé n'avoir point été subjugué.

Si l'on considère en effet le despotisme tantôt sous la zône torride,

tantôt vers le cercle polaire, croit-on que le climat ſeul ait pu régler les mœurs de la Nation que l'on obſerve alors? Si l'on conçoit encore que l'eſprit républicain ait précédé le deſpotiſme, celui-ci aura-t-il effacé toutes les traces de l'ancienne liberté? Ces révolutions cependant ont couvert la ſurface du globe, & paraiſſent être la véritable cauſe de cette variété de mœurs qui différencie aujourd'hui les Nations au point d'avoir altéré ſi viſiblement la reſſemblance naturelle & primitive de toutes le ſociétés humaines.

Rapprochez un Tartare Manchoux d'un Tartare de Beſſarabie, vous chercherez en vain cet intervalle

de 1500 lieues qui les ſéparait; le climat diffère peu; le gouvernement eſt le même. Conſidérez enſuite le Grec & le Turc dont les maiſons ſe touchent, vous retrouverez les 1500 lieues que vous cherchiez; ils ſont cependant ſous le même ciel & le même régime : faites remplacer le Manchoux au nord de la Chine par l'Arabe, qui ſous le tropique va ſe raffraîchir aux cataractes du Nil, il offrira plus d'analogie morale avec le Tartare qu'il n'en avait avec les Egyptiens ſes compatriotes; mais il contraſtera bruſquement avec le ſoldat Ruſſe en paſſant le fleuve Amur; & dans cet examen, on appercevra plus diſtinctement l'in-

fluence du Gouvernement ſur le caractère des individus, que l'influence du climat. On verra les forces morales dominer conſtamment le phyſique, & donner l'explication des différentes nuances qui paraiſſent les moins explicables.

C'eſt en conſidérant ſous ce point de vue les deſcendans de Patrocle & d'Achille, qu'on apperçoit que ſous les impreſſions du même climat le deſpotiſme qui a dompté les derniers Grecs précédemment conquis par Alexandre, en imprimant ſur eux le caractère de l'eſclavage, n'a pu effacer les traces de la puſillanimité religieuſe, par laquelle l'Empire Grec a péri. C'eſt auſſi en remon-

tant à l'époque de la gloire des anciens Grecs, qu'on trouverait dans le reſſort de ces premiers Gouvernemens les correctifs d'un climat qui invite plus à jouir de la vie, qu'à la mépriſer. La faibleſſe du Bas-Empire devait ſans doute énerver des ames que la gloire, la liberté, la vertu avaient autrefois exaltées; & c'eſt ſous le joug des tyrans actuels que le phyſique devait reprendre ſon empire. Ce phyſique ne peut être dominé, que par des forces morales. Le deſpotiſme les anéantit. C'eſt auſſi de tous les Gouvernemens celui qui influe le moins ſur la foule que l'on ſacrifie; ſon grand reſſort n'appuie que ſur les principaux

inſtrumens du malheur des peuples.

Si le climat que les Turcs habitent, relâche leurs fibres, le deſpotiſme auquel ils ſont ſoumis, les porte à la violence; ils ſont quelquefois féroces. L'opinion de la prédeſtination ajoute à leur férocité, & ce préjugé qui dans un climat froid les eut rendu braves, dans un climat chaud ne les conduit qu'à la témérité & au fanatiſme [1]. Cette fiévre chaude qui les

[1] Les Turcs ont conſtamment donné la preuve de cette aſſertion dans leurs querelles particulière, l'ivreſſe précéde toujours la vengeance. L'aſſaſſinat eſt le ſeul moyen qu'elle emploie; ils ne bravent aucun danger de ſang-froid. Une armée Ottomane attaquée ſe débande avant d'être battue; mais le premier choc des Turcs, lorſqu'ils

exalte, leur fait toujours compter pour rien, tout ce qui n'eſt pas Turc, & de cette manière de compter avec ſoi-même réſulte néceſſairement l'orgueil & l'ignorance. C'eſt auſſi dans le berceau des Arts, dans la patrie de Périclès, d'Euclyde & d'Homère que les Sciences n'obtiennent aujourd'hui que le ſourire du mépris.

Cependant la célébrité a par-tout

ſe déterminent à attaquer les premiers, eſt toujours dangereux & difficile à ſoutenir. On les a vu à l'affaire de Grotska, combler de leurs morts les foſſés d'une Redoute pour s'en emparer; & le fanatiſme en a porté quelques-uns dans la dernière guerre contre les Ruſſes, à braver le feu de l'artillerie, en allant comme des foux hacher à coups de ſabre la bouche du canon de leurs ennemis.

de l'attrait pour les hommes, ils ſont toujours mûs par l'amour-propre, mais les motifs ſont différens ; & les Turcs ſont peut-être les ſeuls qui aient choiſi le meurtre pour y parvenir, ſans avoir aſſez d'énergie pour le commettre de ſang-froid. Quand le climat porte à la faibleſſe en même-temps que le deſpotiſme entraîne à la violence, il faut s'enivrer pour acquérir la force néceſſaire au crime, & c'eſt s'élever juſqu'à la puiſſance du deſpote que de le conſommer.

En réfléchiſſant ſur les rapports des mœurs & des uſages de chaque Nation avec le climat & le Gouvernement actuel, en obſervant avec ſoin

ſoin les nuances qui réſultent des Gouvernemens paſſés, on voit avec effroi la multitude toujours entraînée vers le côté le plus vicieux; & conſervant toujours les inſtrumens de ſa deſtruction morale.

Peut-on en méconnaître l'effet ſur le peuple le plus célèbre, réduit à n'être plus que la dernière des Nations, quoiqu'elle ſoit encore la plus nombreuſe & la plus répandue? Les Juifs, qui couvrent la terre de leur induſtrie, ſans y avoir conſervé aucun droit légitime de poſſeſſion, cédant par-tout aux impreſſions du Gouvernement où ils ſe trouvent, conſervent encore au milieu même de ces divers Gouvernemens, une

nuance de leur ancienne théocratie dans l'exercice d'une eſpéce de municipalité qu'on leur permet, & qui peut ſeul entretenir cet orgueil ſtupide qui les rend inſenſibles à l'outrage. Les Juifs portent cette inſenſibilité juſques dans les pays froids & montueux, où les hommes fortement conſtitués ſont toujours courageux & ſouvent vindicatifs. Le moral domine toujours le phyſique, lorſque la tyrannie ou l'abus de la liberté ne lui rendent pas tout ſes droits.

Si pour mieux peſer cette dernière aſſertion, on entreprenait de confronter le caractère diſtinctif de toutes les Nations, avec leur hiſtoire,

il ſaudrait ſans doute, diſtinguer dans la foule des événemens qui les ont intéreſſées, ceux qui n'ont été que paſſagers, d'avec ceux qui ont été ſuivis de l'incorporation des vainqueurs & des vaincus. Les torrens dégradent ſeulement la ſurface de la terre, ſans en altérer le ſol. Cette diſtinction eſt eſſentielle, afin de ne pas confondre un fou qui parcourt l'Aſie pour ſubjuguer la terre après l'avoir dévaſtée ; avec Alexandre bâtiſſant Alexandrie, pour donner un centre à l'univers, & réunir les deux hémiſphères du globe. Il n'eſt pas moins utile d'obſerver la nature du pays conquis, afin de ne pas conſidérer ſous

le même aſpect les peuples montagnards qu'on ne domine jamais, & ceux des plaines qui ſont toujours faciles à ſubjuguer. Sous ce point de vue, il n'eſt point de royaumes, il n'eſt même pas de provinces qui n'offrent des peuples très-eſſentiellement différens, quoique confondus ſous une même dénomination. On y diſtinguera auſſi facilement la différence des effets d'un même régime, & cette différence exiſtera toujours. L'homme tend invinciblement vers ſa liberté ; dès qu'il entrevoit la poſſibilité d'en jouir, il ſe détermine à ſe la procurer. Dans un pays montueux, il y conſerve une indépendance que le ſite

ſavoriſe : accoutumé à gravir les montagnes, il les franchit ſans difficulté, & c'eſt de leur ſommet qu'il brave le pouvoir auquel l'habitant des plaines n'eſt pas moins ſoumis par l'habitude que par la nature du terrain qu'il habite, & dans lequel l'abondance & le repos le conſolent de l'aſſujettiſſement qu'il éprouve ; tandis que le ſeul attrait de la liberté dédommage l'habitant des montagnes des privations & des fatigues qu'elles lui cauſent.

En parcourant la côte de Syrie, on voit le deſpotiſme s'étendre ſur toute la plage, & s'arrêter vers les montagnes au premier rocher, à la première gorge facile à défendre ; tandis que

les Curdes, les Druſes, & les Mutualis maîtres du Liban & de l'Anti-Liban, y conſervent conſtamment leur indépendance, leurs mœurs & le ſouvenir du fameux Facardin. Les Macédoniens anciennement conquis n'ont pu réellement l'être que dans leurs plaines, & leurs montagnes ont dû leur offrir le même aſyle contre la tyrannie des Romains, qu'elles leur offrent encore aujourd'hui contre celle des Ottomans. Nulle révolution n'a donc altéré chez ces montagnards les influences du climat. Depuis le héros de la Gréce, aucune époque intermédiaire, cultivateurs infatigables & non moins braves que

laborieux, toujours unis pour la défenſe de la cauſe commune, & chacun d'eux ſe ſuffiſant à lui-même pour venger une injure perſonnelle, ils chantent encore les victoires d'Alexandre avec la certitude d'en remporter ſur le premier ennemi qui ſe préſentera.

Il n'eſt point de Nation ſur laquelle on ait plus écrit que ſur les Turcs, & peu de préjugés plus accrédités, que ceux qu'on a adoptés ſur leurs mœurs. La volupté des Orientaux, l'ivreſſe du bonheur dont ils jouiſſent au milieu de pluſieurs femmes; la beauté de celles qui peuplent de prétendus Sérails; les intrigues galantes, le

courage des Turcs, la nobleſſe de leurs actions, leur généroſité, que d'erreurs accumulées : leur juſtice même a été citée pour modèle. Mais comment ſe pourrait-il (dit M. de Monteſquieu) que le peuple le plus ignorant eut vu clair dans la choſe du monde qu'il importe le plus aux hommes de ſavoir?

Cette objection ne pouvait échapper à l'œil du génie ; M. de Monteſquieu aurait également refuſé aux Turcs cette volupté délicate & ces principes de grandeur d'ame & de généroſité qu'on leur ſuppoſe ; il aurait apperçu qu'une Nation ignorante ne peut rien pour ſon bonheur, parce que ſon ignorance

tient à un principe qui détruit toujours & n'édifie jamais.

Qu'un particulier en France ou en Angleterre ſoit ignorant, mais qu'il ſoit riche, il y jouira toujours d'une apparence de bonheur qui pourra faire illuſion. Sa maîtreſſe ſera aimable, il parviendra même à en avoir pluſieurs qui s'accorderont enſemble; le bon goût régnera dans ſes meubles, il ſera bien vêtu, voituré commodément, l'habitude d'emprunter les idées des autres fera diſparaître juſqu'à ſon ignorance. C'eſt un corps opaque placé dans une grande maſſe de lumière. Chez une Nation éclairée, les richeſſes procurent tout; elles ne ſont chez

un peuple ignorant qu'un fardeau d'autant plus à charge que ne trouvant rien à acquérir, on se borne à conserver avec soin. On tient encore davantage à l'art d'amasser les richesses, quand l'impossibilité d'en jouir n'offre que la stérile ressource de les accumuler.

Il ne suffit pas non plus d'être riche pour jouir véritablement de son bien, dans la classe des hommes opulens, les heureux sont rares, parce qu'il est plus aisé d'abuser que d'user. C'est peut-être le seul cas, où l'ignorance prend le moyen le plus facile; mais on ne peut disconvenir qu'il faut des connaissances, pour jouir, comme il faut de

la ſobriété pour ſe conſerver une bonne ſanté.

Si ces réflexions ſe préſentent à qui veut & peut réfléchir, comment ſe fait-il que deux ſiécles de commerce entre l'Europe & les Turcs n'aient encore produit que des notions fauſſes, & pourquoi celui qui lit pour s'inſtruire devrait-il ajouter plus de foi à celles que je vais lui préſenter ? Quels ſont mes titres pour en être cru !

Voilà des réflexions qu'on n'a point faites ſur les prétendues Lettres de Milady Montagu ; elles ont plu, c'était ce que l'Auteur deſirait, & ce dont le Lecteur ſe contente trop ſouvent. Le tableau de la tête d'un

Cadi qu'un Jéniſſaire vient offrir à cette Ambaſſadrice, à la place des pigeons qu'elle demandait, & qu'on ne pouvait trouver, devait en effet plaire davantage que le tableau de la mort des trois Favoris de Sultan Mahamout que ce Prince dût ſacrifier à la ſuite d'une inſulte faite à un autre Cadi [1].

[1] Sultan Mahamout avait donné toute ſa confiance au Kiſlar Aga, celui-ci à un jeune Turc nommé Soliman, & ce dernier s'était livré à Yacoub, Banquier Arménien; ce Triumvirat n'était occupé qu'à exciter & à ſervir les plaiſirs du Sultan. Ce moyen qui fourniſſait à l'avidité des Favoris, aſſurait auſſi leur crédit. Ils gouvernaient l'Empire, toutes les Charges étaient vendues au plus offrant; leurs Sous-ordres diſpoſaient du moindre emploi; parvenus enfin à ce degré d'inſolence, qui ſe révolte contre le moindre obſtacle, un de leurs gens oſa menacer de ſon fouet le Juge de Scutary; celui-ci éleva

Le ridicule du premier trait ſe cache ſous ſa gaieté ; le ſecond ne préſente que l'abus du deſpotiſme, & la faibleſſe du deſpote ; il fait frémir l'humanité.

Mais il n'y a rien de ſi commun quand on ne ſait pas la Langue du pays où l'on voyage, que de pren-

la voix & fit parler la Juſtice. Sa maiſon fut abbatue dans la nuit, & cette manière d'étouffer la plainte produiſit un tel mécontentement que chaque jour il ſe manifeſtait par quelque nouvel incendie, moyen non moins étrange pour ſe faire écouter du Souverain ; cependant il eut aſſez de ſuccès pour déterminer le Grand-Seigneur à faire couper la tête à ſes trois Favoris, & comme il était accoutumé par eux à varier ſes plaiſirs, il aſſiſta à l'exécution du jeune Soliman & de Yacoub, celle du Kiſlar Aga ſe paſſa dans l'intérieur de la Tour de Léandre.

dre & de donner des notions fausses avec la meilleure foi du monde, & avec le plus grand desir d'être exact. En réfléchissant sur ce que Milady Montagu raconte de son Jénissaire, du Cadi & de ses pigeons, je retrouve dans le génie de la langue & de la nation Turque, ce qui a dû la tromper, nonobstant la traduction littérale que son Interprête a pu lui faire de la réponse du Jénissaire. En effet, fatigué de ses courses pour trouver des pigeons, qui moins soignés en Turquie y sont plus sauvages, peut-être même repoussé brutalement par le Cadi, que les prétentions de la Voyageuse auront excédé, ce soldat se sera permis de demander, si on

voulait qu'il apportât la tête du Cadi; & si l'on ajoute à cette réponse l'air & l'accent de l'impatience, on sentira qu'elle annonce plus de mépris pour l'Ambassadrice que pour le Juge ; & voilà ce que l'Interprête n'aura pas rendu avec assez de fidélité à Milady Montagu.

C'est ainsi que les Voyageurs privés du seul moyen qui peut les faire voyager avec fruit, ont écrit & accrédité une foule d'absurdités, sans avoir d'autres torts, que de ne s'être pas assez méfié d'eux-mêmes. Ce jugement doit paraître impartial & modéré.

Une réflexion se présente cependant contre ceux qui lisent avec con-

fiance ce fatras de rêveries. J'en excepte ceux qui aiment à rêver, & je ne m'adreſſe qu'à ceux qui veulent s'inſtruire. Comment des contradictions abſurdes peuvent-elles vous échapper? N'exiſte-t-il point des règles sûres pour démêler la vérité? Croirez-vous, quand on vous le dira, qu'un manchot ſe ſoit ſervi de ſes deux mains, & qu'un borgne ait fermé ſon œil pour y mieux voir? Et ſi vous ne croyez pas de ſemblables ſottiſes, comment pourrez-vous croire que le deſpotiſme ne détruiſe pas les facultés qui rendent l'homme heureux? Etabliſſez ce monſtre politique; voyez-en les réſultats, ſuivez-en les détails, combinez-en les rapports,

ports, & l'on ne pourra plus vous tromper que ſur le coloris, & ſur quelques détails peu importants; n'eſt-ce pas encore aſſez pour accréditer & perpétuer bien des erreurs?

Je tomberais moi-même dans ce défaut, ſi en écrivant ſur les Turcs, je me livrais aux ſentimens qu'ils m'ont inſpiré. Il faut être de bon compte, & ſe méfier de ſon propre jugement. C'eſt en vivant au milieu d'eux pendant vingt-trois ans, & dans différentes circonſtances, que j'ai pu les connaître [1]. Je n'ai

[1] Les principes que j'ai établi, ſur la néceſſité d'apprendre la langue d'une Nation qu'on veut étudier, ne doivent pas laiſſer de doutes ſur les ſoins que je me ſuis donné pour acquérir ce premier moyen de connaître les Turcs.

donc pu les juger que ſur la manière dont ils ſe ſont préſentés à moi. Les préſenter de même, faire parcourir la même chaîne d'événemens à ceux qui voudront s'éclairer, c'eſt leur donner le même moyen. Que leur importe l'impreſſion que j'ai reçue d'un tableau que je puis leur offrir !

Cette réflexion m'a décidé à n'écrire que le Journal de mon ſéjour en Turquie, en Tartarie, & celui de mon dernier voyage dans toutes les Echelles du Levant : je ne me permettrai que les obſervations néceſſaires pour éclaircir les faits, ſans jamais haſarder des détails qui m'auraient perſonnellement échappé. Conſentir à ignorer eſt un grand

moyen d'instruction, & convenir qu'on ignore doit être sans doute pour le lecteur un grand motif de confiance. Ce n'est pas là le systême qu'ont adopté ces Voyageurs si empressés à faire pénétrer leurs lecteurs dans l'intérieur du Sérail, intérieur absolument impénétrable. L'étude des mœurs, celle de l'influence du climat & du gouvernement, l'examen des usages particuliers, sont cependant la seule échelle qui puisse franchir les murs de l'ancienne Bizance [1]; mais de tous les objets d'étude que présente une Nation telle que celle des Turcs, celui qui

[1] L'enceinte de l'ancienne Bizance ne contient aujourd'hui que le Sérail du Grand-Seigneur.

concerne les ſemmes eſt-il donc le plus intéreſſant ?

Qu'importe à l'humanité qu'un particulier auquel la fortune & les préjugés de ſon pays donnent la libre jouiſſance de quarante femmes, les raſſemble & les garde dans ſon bercail ? Ce tableau n'invite qu'à gémir ſur ce grouppe de malheureuſes victimes, & l'on peut, ſans examen, garantir qu'elles n'y ſont pas réunies ſans éprouver quelque impatience; mais ce qu'il importe de connaître, c'eſt ſans doute, l'effet qui réſulte de cet étrange état des choſes, le plus éloigné qu'il ſoit poſſible de l'état de nature; la réflexion ſeule en donnerait la ſolution,

l'examen des mœurs confirmerait les résultats.

Les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé, ne pouvant m'offrir que peu d'occasions de parler des femmes Turques, je crois devoir essayer de remédier au désordre des idées qui se sont répandues à leur égard, en faisant quelques observations sur la pluralité des femmes, sur leur manière d'exister dans ce triste genre de société, enfin sur les abus qui résultent de cette association même.

En commençant par cet objet, je servirai également l'impatience du public & la mienne; s'il est empressé de pénétrer dans l'intérieur

des harems[1], il partagera bientôt l'impatience que j'ai d'en ſortir pour me livrer à un examen plus digne de lui.

Le Coran qui réunit le culte religieux, la morale, les loix civiles & criminelles, & qui moyennant le droit d'interprétation attribué aux Juges, pourvoit à tout, reſtreint les Turcs à quatre femmes *Nikiahlus*, mariées; mais le mariage chez les Mahométans n'eſt qu'un acte civil,

[1] Harem ne veut jamais dire que l'appartement des femmes, l'enclos qui les concerne; il ne faut donc pas le confondre avec ſérail, qui ne veut dire que palais. Tous les Turcs ont un harem, le Viſir même n'a point de ſérail. Les Ambaſſadeurs des Couronnes ont un ſérail & n'ont point de harem. Le Grand-Seigneur a l'un & l'autre.

un contract passé devant le tribunal du Juge, qui dans ce cas ne fait que l'office de Notaire. La dot ainsi que le trousseau, l'objet le plus important, sont inventoriés dans cet acte. Voilà ses reprises dans le cas de répudiation : cet acte se nomme *Nikiah*.

Il se pratique encore une autre espèce de mariage, qui en fixant également la somme des reprises, marque l'époque de la répudiation. Ce contrat se nomme Kapin, & n'est, à proprement parler, qu'un marché fait entre les parties pour vivre ensemble à tel prix pendant tel temps [1].

[1] Quand il est permis à un seul homme de

Une autre loi qu'on nomme *Namekrem*, défend aux filles nubiles & aux femmes de laiſſer voir leur viſage à dévouvert à aucun autre homme qu'à leur mari. Cette loi n'eſt pas ſans doute favorable aux mariages d'inclination. Un Turc épouſe donc la fille de ſon voiſin, ou ſa veuve, ſans la connaître; il

s'emparer de quarante femmes & de les garder ſous la clef, les trente-neuf hommes que ce partage inégal prive de la plus douce conſolation accordée à l'humanité, méritent auſſi quelques ménagemens. On voit par-tout qu'une loi qui contredit la nature, entraîne une loi qui deſavoue la première. De-là le mariage au Kapin, les aſyles en faveur des débiteurs, les établiſſemens pour les enfans-trouvés; les Gouvernemens reſſemblent à ces joueurs forcenés qui ſe ſouffletent, & ne ſe corrigent jamais.

ne peut ſe décider que ſur le rapport de ſes propres femmes, ou des entremetteuſes.

Il ne faut que réfléchir un inſtant pour appercevoir que la loi du *Namekrem* ne peut être obſervée auſſi ſcrupuleuſement par les femmes du peuple, qui agiſſent, que par celles de la claſſe aiſée qui ſe repoſent. L'artiſan a donc quelquefois la reſſource de ſes yeux, pour diriger ſon choix, quand le défaut de fortune annulle pour lui le droit de pluralité.

Le malheur a preſque toujours ſon dédommagement; il n'y a que l'abus du bonheur qui en ſoit privé.

La pluralité des femmes eſt dans

ce dernier cas, elle aſtreint à des dépenſes conſidérables : quel eſt l'homme en état d'y ſuffire?

Excepté ceux qui ſont dans le commerce, & qui riches de leur économie doivent être exclus de la claſſe des gens faſtueux, les Turcs ne parviennent à l'opulence que par les emplois; ils ne les obtiennent que par la faveur des Grands qui ſe ſont élevés de même. Leur fortune eſt en capitaux que leur avidité accumule, que la terreur enterre, que le luxe diſſipe, & que le caſuel renouvelle. L'incertitude de leur poſition ajoute encore à l'empreſſement d'acquérir & de diſſiper.

Les Turcs laissent rarement de grandes fortunes à leurs enfans. Des sommes assez considérables pour suffire à des partages, le seraient assez pour exciter l'avidité du Souverain; il trouverait dans la manière dont elles sont acquises des prétextes suffisans pour s'en emparer.

Un Turc ne peut donc en général se trouver assez riche pour entretenir un harem un peu considérable, que lorsqu'il est parvenu par la faveur de son Patron à des emplois dont l'autorité est grande, & où cette autorité devient lucrative à proportion de l'abus qu'il en fait.

Jusques là confondu dans la foule des jeunes gens qui par le même

motif d'ambition ſont attachés au même Maître, réduit à ne vivre qu'avec des hommes, entraîné par la fougue de ſes paſſions, ſéparé des femmes, animé par leur voiſinage, s'il doit céder à la nature, il ne peut que s'en écarter.

On voit déja que les femmes Turques, celles qu'on ne peut ſe procurer ſans les épouſer, & qu'on ne peut connaître avant, ſont également réduites à ne vivre qu'entr'elles. Quelle doit être leur éducation ? Nées dans l'opulence, elles ſont, ou filles d'une femme légitime, ou filles d'une eſclave favoriſée un moment. Leurs frères & leurs ſœurs auront eu des mères différentes, qui ne

différeront pas des eſclaves réunies dans la même maiſon. Sans aucune occupation que la jalouſie qui les anime les unes contre les autres, ſachant à peine lire & écrire, & ne liſant que le Coran ; expoſées dans des bains d'étuves à tous les inconvéniens d'une tranſpiration forcée & trop fréquemment répétée, pour ne pas détruire la fraîcheur de la peau & la grâce des contours, avant même qu'elles ſoient nubiles; indolentes par orgueil, & ſouvent humiliées de l'inutilité des moyens employés ſous leurs yeux pour plaire au propriétaire : deſtinées enfin au même ſort, ſans eſpérer de plus grands ſuccès : quel agré-

ment de telles femmes pourront-elles répandre ſur la vie de celui qui les épouſera? Mais il n'a pas compté ſur elles pour ſon bonheur: voyons s'il a mieux calculé l'avantage de multiplier ſes eſclaves, qu'il a le droit de choiſir, qu'il peut épouſer ſans formalité, qu'il a même le droit d'affranchir, droit plus précieux ſans doute.

C'eſt ici le moment de fixer les idées ſur les eſclaves Géorgiennes & Circaſſiennes, dont la beauté eſt ſi célèbre. Il importe peut-être encore plus de déterminer les loix de l'eſclavage en Turquie, & les hommes ſont déja aſſez coupables, ſans qu'une opinion vague & mal fondée

ajoute encore à leur monſtruoſité.

Non plus que les Turcs, les Grecs, les Arméniens, les Juifs même ne ſont ſoumis à aucun eſclavage naturel. Le deſpotiſme du Sultan ne pourrait s'emparer d'une fille, quelque paſſion qu'elle inſpirât à ſon Souverain; & quoique le ſang Grec préſente encore les mêmes formes qui ont ſervi de modéles aux Praxitelles, les annales Turques n'ont encore fourni aucun exemple de cette attrocité.

La Géorgie & la Circaſſie ne ſont pas plus ſujettes à l'eſclavage, qu'aucune autre province plus directement[1] ſoumiſe à la domination du

[1] La Géorgie eſt plutôt une dépendance de la

Grand-Seigneur ; mais le droit de la guerre y ſupplée au défaut du droit naturel. Il a procuré aux Turcs près de vingt mille eſclaves enlevés par le Kam des Tartares, dans la nouvelle Servie, & rendus en partie aux Ruſſes à la paix. Krim-Gueray qui commandait cette expédition avait précédemment, en ſuivant le même droit, dévaſté la Moldavie, ſans égard pour la ſouveraineté du Grand-Seigneur. Il ſerait encore du droit de la guerre en Turquie, qu'une Province qui ſe révolterait,

Perſe que de la Turquie ; mais le Prince Héraclius a profité des troubles qui ont dévaſté les Etats de ſon ſuzérain, pour jouir d'une ſorte d'indépendance.

fût

fût livrée au pillage, & ses habitans réduits en esclavage. Voilà le droit public de toute l'Asie, & c'est sur des principes aussi féroces que la moitié de la terre est encore gouvernée, & que la Géorgie & la Circassie approvisionnent le marché des esclaves de Constantinople[1].

Les incursions des Tartares Lesguis y fournissent constamment. Ces Tartares sont placés entre la mer Caspienne & la mer Noire, entre la Géorgie & la Circassie, & toujours

[1] L'idée qu'on attache à une belle Esclave de Géorgie ou de Circassie se réduit donc, à ce que toutes les Esclaves en Turquie qui ont quelque beauté, sont nécessairement Géorgiennes ou Circassiennes, & cela ne prouve nullement qu'elles soient toutes belles.

en état de guerre avec les peuples de ces deux provinces; ils transportent à la côte Orientale de la mer Noire les esclaves qu'ils y ont faits, & les vendent aux marchands Turcs, qui s'y rendent par mer à des époques marquées. Les habitans de cette côte enlèvent aussi aux villages voisins, leurs compatriotes, dont ils font commerce. On assure que les pères & mères y vendent quelquefois leurs enfans.

Un pays plus froid par ses montagnes que par sa latitude, un peuple assez misérable pour vendre ses enfans, assez mal gouverné pour se les dérober, assez faible pour céder à des rapines étrangères, n'annonce aucun genre de recherche ni d'édu-

cation. Les enfans ſont donc les ſeuls eſclaves dont on puiſſe ſoigner la beauté & préparer les grâces. L'avarice du marchand s'en occupera, il cherchera même à augmenter la valeur de ſon eſclave par quelques talens agréables; une danſe indécente accompagnée de caſtagnettes y mettra le plus grand prix.

Milady Montagu aſſure que ces danſes ſont voluptueuſes. J'ai vu dans ce genre ce qu'il y avait de plus parfait, les maîtres de l'art : mais je n'ai point de terme pour les décrire, & je n'emploierai jamais celui de volupté pour les peindre.

Je pourrais ajouter que les danſeuſes en Turquie y ſont mépriſées,

& qu'une esclave qui par ce talent aurait plu à son Maître, cesserait bientôt de l'exercer. Aussi n'y sont-elles destinées qu'à réveiller & ranimer des automates; la beauté ne peut y suffire, l'indécence a plus de succès. Les grâces, la vivacité, l'expression ont seules celui de séduire, & peuvent se passer de la régularité des traits; tandis qu'une nonchalante dignité, une ignorance profonde rend la beauté même insipide.

C'est aussi l'effet que les femmes Turques font sur le Maître. J'ai été à portée de me convaincre par mes amis, qu'excepté quelque nouvelle esclave, qui peut piquer leur curiosité, le harem ne leur inspirait que du dégoût. Nombre de Turcs n'y

entrent que pour y rétablir la tranquillité, quand la Surintendante ne peut y ſuffire; mais ſi l'on y punit ſévérement le déſordre, on ne peut en détruire les cauſes. Ce déſordre né de la contrainte & de la réunion de pluſieurs femmes, devait être le ſecond réſultat de la loi qui établit la pluralité. La nature également contrariée dans les deux ſexes, devait auſſi également les égarer.

La réunion des femmes fait encore que conſtamment obſervées par leurs compagnes, elles ne cherchent pas même à diſſimuler leur goût, ni leur jalouſie, elles ne doivent cacher que leur querelle. Trop heureuſes encore ſi la nature calmée, aſſoupie & trompée, ne les

pouſſe pas à s'échapper de leur priſon, pour courir après la réalité, excès dont elles ſont toujours les victimes, & dont j'aurai occaſion de parler.

A quelque gêne que ſoient aſſujetties les femmes Turques par les uſages, on ne doit pas croire cependant qu'elles ne puiſſent envoyer leurs eſclaves en commiſſion, & ſortir elles-mêmes pour acheter ce qu'elles deſirent. Je ne connais point de Turc qui les privent de cette liberté; elles ſortent même fréquemment enſemble pour aller à la promenade ou en viſite dans d'autres harems; & dans ce dernier cas, la ſtricte règle obligerait le Turc dont les femmes ſont viſitées à ne pas en-

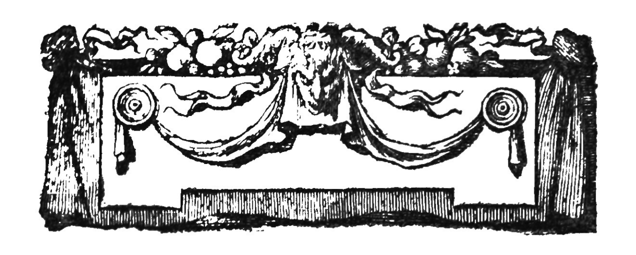
trer dans ſon *harem* pendant qu'il y a des femmes étrangères ; mais combien de moyens n'a-t-il pas pour éluder la loi, & ſi les parties ſont d'accord, qui réclamera en ſa faveur ?

Si les rues ſont remplies de femmes qui vont & viennent librement pour leurs affaires ; ſi les harems les mieux fermés s'ouvrent ſouvent pour en laiſſer promener le troupeau, il ne faut pas en conclure avec Milady Montagu que les intrigues galantes ſont favoriſées dans les boutiques, où les femmes s'arrêtent quelquefois; elles y ſeraient facilement obſervées. Ce n'eſt auſſi que dans la campagne, ou ſur les rivages de la mer les plus écartés, que le déſordre va chercher

un asyle, en s'étourdissant sur le danger d'y être découvert par les gardes qui furetent les lieux les plus cachés.

Le Bostandgy Bachi, dont le pouvoir s'étend toujours à plusieurs lieues autour de la résidence du Grand-Seigneur, a essentiellement l'inspection sur ces prétendues intrigues galantes ; il fait à cet égard, l'Office de Lieutenant de Police. C'est le casuel le plus important de son emploi ; il en résulte des abus affreux. J'aurai occasion d'en parler dans le cours de mes Observations, & je viens d'en faire assez sur les femmes Turques, pour préparer le Lecteur sur ce qu'il me reste à en dire.

MÉMOIRES



MÉMOIRES
DU BARON DE TOTT.

PREMIERE PARTIE.

LA mort de Sultan Mahamout & celle de M. Défalleurs déterminèrent la miſſion de M. de Vergennes à Conſtantinople. J'eus ordre de l'accompagner, pour y apprendre la Langue & m'inſtruire ſur les mœurs & le gouvernement des Turcs. Embarqués à Marſeille ſur un bâtiment marchand noliſé par le Roi, nous fîmes voile dans les premiers jours d'Avril 1755, & notre navigation traverſée par

les vents contraires ne nous permit d'entrer dans le détroit des Dardanelles que vers le 18 Mai. Nous apperçûmes avant d'y arriver une caravelle [1] du Grand-Seigneur, mouillée vis-à-vis de Ténédos, & sa félouque cinglant vers nous, nous joignit par le travers de la côte de Troyes; elle était envoyée pour nous connaître; mais la crainte de la peste nous fit desirer d'éviter toute communication. Feu mon pere, que le Roi envoyait avec M. de Vergennes à Constantinople où il avait déja fait plusieurs voyages, & qui parlait la langue, obtint que les Turcs ne montassent point à bord, & jugea convenable de récompenser par quelques bouteilles de liqueurs, l'Officier qui commandait cette félouqne. Le Mousse chargé d'aller chercher ce présent apporta six phioles d'eau de la-

[1] Vaisseau de guerre Turc.

vande, & l'on voulait réparer cette erreur, lorsque mon pere assura que cela était égal. On livre l'eau de lavande, & nous nous séparons ; mais l'impatience du Turc attira bientôt notre attention : il saisit une phiole, en fait sauter le goulot, la vuide d'un seul trait, se retourne & nous fait un signe d'approbation. Excepté mon pere, nous craignions tous de voir bientôt ce malheureux tomber à la renverse ; cependant nous ne tardâmes pas à nous rassurer : une seconde phiole ouverte, vuidée & approuvée de même nous tranquilisa sur son compte.

Peu de temps après nous fîmes notre entrée dans le détroit des Dardanelles, & le bâtiment serra sa flamme pour éviter le salut des châteaux, ainsi que celui du Capitan Pacha [1], dont la flotte était mouillée à Gallipoli ; & nous mouillâ-

[1] L'Amiral Turc.

mes enfin dans le port de Conſtantinople le 21 Mai 1755.

Cette ville ſituée à l'extrémité orientale de l'Europe, près de la mer Noire, n'eſt ſéparée de l'Aſie que par le Boſphore de Thrace. Ce canal qui fait communiquer les deux mers, verſe dans la partie du Sud l'excédent des eaux, que le Nord répand dans la mer Noire, & que ſa ſurface ne peut évaporer. Des courans violens deſcendent à cet effet du canal, & ſe portent ſur la pointe du Sérail; ce cap les diviſe & en intercepte une partie, qui après avoir circulée dans le port, en reſſort par la rive oppoſée pour aller rentrer dans la file du premier courant. C'eſt à ce méchaniſme naturel que le port de Conſtantinople doit l'avantage de ſe dégager de tous les décombres & de toutes les immondices qu'on y précipite journellement. La mer s'y défend donc d'elle-même contre

l'ignorance qui ne prévoit rien, & les vaisseaux de 80 canons peuvent sans danger y mettre une planche à terre.

Si l'ambition de dominer l'univers étudiait sur la carte, le site le plus favorable pour y établir la capitale du monde, la situation de Constantinople serait sans doute préférée. Placée entre deux mers, cette ville serait aussi dans le centre des productions utiles & du commerce le plus florissant, si la pression du despotisme ne brisait pas à vingt lieues à la ronde, tous les instruments de la culture & de l'industrie. Renfermée dans l'enceinte de ses antiques murailles, Constantinople, du côté de la terre, n'offre au voyageur, que l'aspect de la destruction, tandis que les Navigateurs, dans le centre d'un immense amphitéâtre semblent accourir de toutes parts pour apporter le tribut que l'univers doit à sa Métropole.

L'ancienne Byzance, dont les murs

ſervent aujourd'hui d'enceinte au Sérail du Grand-Seigneur, placée ſur l'extrémité du cap qui ferme le port, préſente une forêt de cyprès, dont les cimes dominées par une infinité de coupoles couvertes de plomb, enrichies de boules dorées, ſe pyramident avec la tour du Divan qui les ſurmonte. Ce grouppe d'une teinte ſombre, ſemble ſe détacher du reſte du tableau qui n'offre d'ailleurs d'autre variété que quelques grands édifices épars, dont les maſſes ſont trop fortes pour les objets qui les environnent.

Le port depuis la pointe du Sérail juſqu'aux eaux douces [1] prolonge ſur

[1] On appelle ainſi la petite riviere qui ſe jette dans la mer au fond du port, elle arroſe le vallon de Kiathana. Le Grand-Seigneur y a un Kiosk, & Sultan Achmet avait eu la prétention d'imiter Marly, en invitant toute ſa Cour à bâtir ſur les deux collines qui bordent la riviere ; mais ces édifices ont été détruits par les rebelles qui déposèrent Sultan Achmet. Le préjugé toujours contraire aux imitations européennes, fut le prétexte de cette deſtruction & l'avidité du pillage, le véritable motif.

plus de deux mille toiſes un des côtés du triangle que forme l'enceinte de Conſtantinople : il eſt bordé ſur la rive oppoſée par d'immenſes fauxbourgs qui en enveloppant la ville de Galata, préſentent un tableau dont la richeſſe eſt encore augmentée & variée par la continuité des villages qui ſe reuniſſent & ſe confondent pour border le Boſphore juſqu'à ſix lieues vers la mer Noire. Ces habitations continuées ſur la côte d'Aſie viennent ſe rejoindre à Scutary, & cette ville placée à la diſtance de trois quarts de lieue vis-à-vis l'entrée du port offre à Conſtantinople même, le point de vue le plus intéreſſant. Les bateaux qui traverſent ſans ceſſe l'eſpace compris entre ces deux villes, ſemblent unir l'Europe avec l'Aſie. D'autres bâtimens ſervent le matin à tranſporter les habitans des villages du Boſphore, aux travaux de la Capitale qui les nourrit,

& le soir à les rendre à leurs foyers ; un nombre infini de batelets traversent le port pour les besoins momentanés des habitans, & si l'on y joint les transports pour l'approvisionnement de la Capitale, auquel la mer Noire & l'Archipel fournissent journellement, & l'activité du commerce étranger, qui vient aussi de toutes parts fournir au luxe & aux vêtemens de cette ville ; on aura peine à concevoir le mouvement dont ce tableau est constamment agité.

Mais si rien n'égale la beauté du coup-d'œil que présente Constantinople, le charme disparaît bientôt en pénétrant dans cette ville. La plupart des rues, assez étroites pour que la saillie des toits laisse à peine un passage à la lumiere, un pavé de cailloux mal soigné, nulle précaution de propreté, ce sont les moindres désagréments de cette Capitale. Mais je réserve le détail de ses

autres inconvéniens pour les développer ſucceſſivement & à meſure que l'occaſion s'en préſentera.

L'étude de la langue Turque pouvait ſeule me conduire à celle des mœurs & des uſages de cette Nation; ce fut auſſi mon premier ſoin, & je crus devoir me refuſer aux inſtances qu'on me fit alors de commencer par la lecture des voyageurs qui ont parlé des Orientaux; ce qu'ils pouvaient abréger de mon travail, me parut moins utile que les erreurs qu'ils pouvaient me donner ne me parurent à craindre.

Mon maître Turc commença par me faire apprendre à écrire, c'eſt la regle. L'habitude du deſſin m'y fit faire quelques progrès; je lus enſuite, & alors les difficultés ſe multiplièrent; la ſuppreſſion des voyelles [1] ſuffit pour donner

[1] Les voyelles n'étant exprimées que par des ſignes placés hors du corps d'écriture, les Ecrivains ſe diſpenſent d'un

une idée de mes premiers embarras & du travail pénible & faſtidieux qu'il me fallut ſubir ; mais il y a plus encore : les Turcs en ſuppléant à la pauvreté de leur langue originelle , par l'adoption totale de l'Arabe & du Perſan, en ſe compoſant cinq alphabets , dont les différens caractères ſont cependant au choix des écrivains , ont encore créé de nouveaux obſtacles à l'inſtruction, & quand la vie d'un homme ſuffit à peine pour apprendre à bien lire, que lui reſte-t-il pour choiſir ſes lectures, pour profiter de ce qu'il aura lu ?

C'eſt eſſentiellement à cet inconvénient qu'il faut attribuer l'ignorance des Turcs, ſur tout ce qui eſt du reſſort des Sciences abſtraites. Uniquement occupés

ſoin auquel le talent du lecteur doit ſuppléer ; il en réſulte des diſputes littéraires ſur les conſonnes dont la valeur peut changer le ſens ; mais pour éviter le danger de ces diſcuſſions ſur le Coran, jamais ce livre n'eſt écrit ſans voyelles.

à bien peindre leurs caractères & à les déchiffrer, leur amour-propre devait se jetter du côté des difficultés de ce genre : un double sens, des transpositions de lettres bornent l'objet de leurs études & de leur littérature, & tout ce que le mauvais goût peut inventer pour fatiguer l'esprit, fait leurs délices & ravit leur admiration.

Mon maître de langue, Persan d'origine, grand partisan de la poésie, s'ennyvrait également d'opium & d'eau-de-vie, je passais deux heures chaque jour dans cet agréable tête-à-tête : je m'occupais sur-tout à employer tous les mots que ma mémoire accumulait, & je ne fus pas plutôt en état de l'entendre, qu'il me demanda d'un air empressé ce que c'était qu'une odeur qu'il avait remarquée en entrant chez moi. Je lui montrai un flacon d'eau de lavande, & l'exemple du Commandant

de la félouque, me fit consentir sans peine à un sacrifice qu'il desirait, & qu'il supporta sans aucun inconvénient; mais je ne crus pas devoir continuer à l'abreuver d'une boisson aussi dangereuse.

Mon application à rassembler beaucoup de mots, & sur-tout mon empressement à les employer, me mirent en peu de tems en état de m'expliquer passablement; & j'étais déja parvenu au point de me passer d'interprête, lorsque M. de Vergennes voulant dans une fête assembler tous les Ministres étrangers, ainsi que tous les Européens établis à Constantinople, en ordonna les préparatifs. Cette annonce excita la curiosité de quelques Turcs de distinction qui demandèrent à y assister, & je me chargeai d'autant plus volontiers de leur en faire les honneurs, que je voyais une nouvelle occasion de m'exercer dans leur langue.

J'étais nouvellement marié, & la liaiſon qui exiſtait entre le plus conſidérable de ces Turcs & mon beau-pere, ajoutait à l'intérêt que lui inſpirait mon zèle à m'inſtruire. Il me pria en arrivant de lui faire remarquer Madame de Tott dans le nombre des femmes qu'il appercevait, & bientôt attentif à ſes moindres mouvemens, il la ſuivit des yeux, & paroiſſait inquiet, ſi elle lui échappait un inſtant dans la foule. A cette inquiétude près le coup d'œil de cette fête ſemblait abſorber mes Turcs, dont les queſtions ſur ce nouveau tableau n'étaient pas moins réjouiſſantes qu'inſtructives pour moi.

Cependant un menuet ouvre le bal: on me demande quel eſt le danſeur? c'eſt l'Envoyé de Suéde. Quoi! me dit le Turc avec ſurpriſe .... l'Envoyé de Suéde;... le Miniſtre d'une Cour alliée à la Sublime Porte! .... non cela n'eſt

pas poſſible . . . . . vous vous trompez, voyez mieux. Je ne me trompe point, lui dis-je, c'eſt lui : oui, lui-même. Le Turc alors convaincu, baiſſa les yeux, réfléchit & ſe tut juſqu'à la fin de ce menuet auquel un autre ſuccéda : nouvelle queſtion pour en connaître le danſeur : c'eſt l'Ambaſſadeur de Hollande . . . . . Oh, pour celui-là, me dit le Turc gravement, je ne le croirai jamais. Je ſais, continua-t-il, juſqu'où peut s'étendre la magnificence d'un Ambaſſadeur de France ; & malgré ma ſurpriſe, j'ai pu porter cette opinion juſqu'à concevoir qu'il fût aſſez riche pour faire danſer un Miniſtre du ſecond ordre ; mais à quel prix pourrait-il obtenir ce ſervice d'un Ambaſſadeur ? Il ne peut exiſter entr'eux cette énorme différence. J'employai alors tous les mots Turcs que je ſavais pour lui faire entendre que ces Miniſtres étaient l'objet de la

fête, qu'ils n'en étaient pas les baladins, qu'ils y dansaient pour leur plaisir, que l'Ambassadeur de France y danserait lui-même. Je persuadai difficilement. Cependant un objet que le Turc croyait sans doute plus intéressant l'occupa bientôt tout entier. Je ne vois plus votre femme, me dit-il.... Ah! bon la voilà... Mais quelqu'un lui parle! courrez vîte rompre cet entretien. Pourquoi donc, lui dis-je? Il s'expliqua alors plus clairement & j'entreprenais de le tranquilliser, lorsque Madame de Tott, continuant à causer, entra dans le Sallon du jeu & disparut. Le Turc alors perdant toute contenance, se leve & m'entraîne; je me laisse conduire, & le spectacle de plusieurs tables où des femmes & des hommes se disputaient, n'était pas sans doute celui que son amitié redoutait pour moi.

Le souper fut servi, & mon ami,

s'appercevant qu'on ſe diſtribuait aux différentes tables, voulut s'en aller. Une inquiétude d'un genre plus ſérieux paroiſſait l'agiter. Je le preſſai de voir la fin de la fête. Tout eſt fini, me dit-il vivement, ils commencent à boire. Laiſſez-nous aller; & ſi vous m'en croyez emmenez votre femme & retirez-vous auſſi. J'entends, lui dis-je; mais raſſurez-vous, tout ſe paſſera plus tranquillement que vous ne penſez. J'inſiſtai & je parvins à promener mes curieux autour des tables & à les faire aſſeoir à celle qu'on leur avait préparée. Quelques verres de liqueurs, en leur donnant du courage, achevèrent de les perſuader; ils reſtèrent juſqu'au matin, & m'apprirent en me quittant que ſi pareille fête ſe donnait entre-eux, elle ne finirait pas ſans trente aſſaſſinats.

Les connaiſſances morales que je venais d'acquérir, m'engagèrent à me former

former des liaisons capables de les étendre. Murad Mollach de la famille de Damat Zadé, qui depuis la conquête de Constantinople a donné dans chaque génération des Muftis à l'Empire, destiné lui-même à cette dignité, fut une de celles que je cultivai le plus. J'aurai souvent occasion d'en parler, & ce que j'aurai à en dire, en développant son caractère, servira également à éclairer sur celui de sa Nation.

Pour suivre à peu près la marche des événements dont j'ai été le témoin, jettons actuellement un coup-d'œil sur les incendies, qui ravagent trop fréquemment Constantinople pour n'en pas faire mention. Je choisis le plus frapppant des tableaux de ce genre, je veux dire l'incendie qui consuma les deux tiers de cette immense ville peu de tems après notre arrivée.

Le Palais de France situé dans le

fauxbourg de Péra ; domine le port & la ville de Conſtantinople. Le feu prit le matin dans une maiſon près de la Marine & des murs du Sérail. Le vent qui ſoufflait du Nord , fit que l'incendie prolongea ces murs & atteignit vers les ſept heures le Palais du Viſir ſitué à mi-côte. Le Grand-Seigneur s'y était tranſporté ; mais ni ſes ordres , ni les efforts qu'on fit pour préſerver cet immenſe édifice ne purent le garantir , & le foyer qu'il forma donnant une nouvelle activité aux flammes , l'incendie continua à s'étendre dans le lit du vent avec la plus grande rapidité. On pouvait cependant eſpérer qu'en s'approchant de Sainte-Sophie la maſſe de cet édifice lui donnerait des bornes ; tous les ſecours s'étaient portés de ce côté , & l'on ſe flattait d'y arrêter le progrès des flammes quand le plomb de la coupole, fondu par la chaleur

de l'atmoſphère, ruiſſelant par les gouttieres de pierres ſur la foule des gardes & des travailleurs, laiſſa un champ libre à l'activité du feu. Dès ce moment on ne penſa plus à le contenir, & l'on conſentit à lui laiſſer dévorer tout ce qui ſe trouvait ſur la direction du vent, juſqu'aux murs de la Marine, de l'autre côté de la montagne. La conſternation était générale, & cependant on s'eſtimait heureux de voir l'incendie arrivé à ce terme, quand le vent ſautant à l'Eſt avec violence, prit en travers cette ligne de feu ſur plus de douze cent toiſes d'étendue. Les flammes pouſſées alors vers le centre de la ville formèrent treize branches de feu, dont les racines en ſe réuniſſant ſucceſſivement firent bientôt de Conſtantinople une mer enflammée.

Les efforts qu'on fit alors, au lieu d'être ſecourables, ne firent qu'ajouter au

déſaſtre, un régiment entier de Janiſſaires, occupé à abattre des maiſons à la tête d'une des branches de l'incendie, fut enveloppé par les deux branches latérales. Les cris de ces malheureux, portés dans des tourbillons de feu, avec ceux des femmes & des enfans qui ſubiſſaient le même ſort, le bruit des édifices qui s'écroulaient, celui des planches enflammées pouſſées dans l'atmoſphère par la violence du feu, le tumulte des habitans que l'incendie menaçait de toutes parts, & qui, pour ſe garantir de la plus affreuſe miſere, expoſaient leurs vies pour ſauver une partie de leurs biens; tout concourait à former un enſemble dont l'horreur ne peut être décrite.

Ce qui ſe concevra encore moins, c'eſt que la reconſtruction des ces maiſons n'était pas achevée, qu'un nouvel incendie les conſuma de nouveau, ſans

qu'il ait été poſſible de faire prendre aux habitans aucune précaution pour s'en préſerver. Sultan Oſman alors ſur le trône voulut vainement aggrandir quelques rues, en percer de nouvelles pour la facilité des ſecours ; les propriétaires ſe réunirent pour reclamer la jouiſſance entiere du terrain de leurs peres : le Gouvernement qui n'avait ſçu qu'ordonner quand il falait payer, ne ſçut auſſi que céder à une réſiſtance facile à vaincre ; voilà le Deſpotiſme.

On avait dû voir que les vols qui ſe commettent avec facilité, ſous le prétexte de porter ſecours aux maiſons voiſines du feu, avaient ſouvent été le motif des incendies, & le Gouvernement en croyant y remédier par la défenſe de travailler à les éteindre, avant l'arrivée des principaux Officiers, n'avait fait qu'augmenter le mal. C'était en effet donner aux flammes le tems de

prendre de l'activité. Aussi cette loi fut-elle abrogée, on augmenta même le nombre des pompes : gardées jusques là chez les Gouverneurs des quartiers, elles furent distribuées aux différens corps-de-garde ; ils eurent ordre de les transporter au premier besoin : mais qu'en est-il résulté ? Que l'activité des pompiers ne les fait accourir que pour rançonner les malheureux, & arroser la foule pour se divertir ; que les gardes familiarisés avec ces désastres, s'en sont fait un jeu, & ajoutent à la misere publique, en maltraitant les malheureux; que les travailleurs jettent inconsidérément sur le feu des alimens qu'ils devraient en éloigner, & que la multitude pille de tous côtés [1].

[1] La loi a prononcé contre ce genre de pillage, elle condamne le voleur à être précipité dans le feu ; mais l'habitude de voir une foule de malheureux périr dans les flammes par la fréquence & la rapidité des incendies, fait que ce danger auquel on est soi-même exposé journel-

Le Visir & tous les grands Officiers de la Porte sont obligés d'aller au premier avis au lieu de l'incendie, afin d'y ordonner tout ce qui est jugé nécessaire. Le Grand-Seigneur lui-même ne se dispense jamais de s'y rendre, si le feu fait quelques progrès, les moyens de le transporter sont prêts au premier signal, il a jour & nuit des chevaux sellés & des bateaux armés à cet effet. Les grands Officiers ont la même précaution; & ces corvées qui sont fréquentes interrompent souvent leur sommeil.

Des gardiens de quartiers appellés *Passevans* sont destinés à veiller sur le feu pendant la nuit. Ils parcourent leur district armés de gros bâtons ferrés dont ils battent le pavé, réveillent le peuple

lement, considéré comme supplice, se réduit à peu près au malheur de mourir dans son lit; les peines les plus sévères n'établissent pas le bon ordre; il est le produit d'une surveillance éclairée que le despotisme n'emploie jamais.

par le cri de *Yangenvar* (il y a du feu) & lui indiquent le quartier où il s'eſt déclaré. Une tour fort élevée bâtie dans le palais du Janiſſaire Aga, domine tout Conſtantinople, ainſi qu'une autre tour conſtruite à Galata ; chacune de ces tours contient une garde qui veille conſtamment pour le même objet. C'eſt là qu'une eſpece de tocſin frappé ſur de gros tambours, en accélérant l'alarme, la porte rapidement dans le canal, d'où un grand nombre d'intéreſſés accourent ſouvent trop tard à leurs boutiques qu'ils trouvent brulées ou pillées.

C'eſt auſſi pour mettre les marchandiſes les plus précieuſes à l'abri des flammes & les préſerver du pillage dans le cas de ſoulevement ou d'incendie, que les Beſeſtins ont été bâtis ou par des corps de marchands, ou par des particuliers qui en louent les magaſins. Ces édifices qui ſervent en même temps de rues, ſont

élevés en pierre de taille & voûtés en brique dans toute leur longueur. Ils raſſemblent chacun des marchandiſes à-peu-près du même genre ; mais ſi celui des Orfévres eſt un des plus précieux, ce n'eſt ni par le goût, ni par le fini du travail. J'aurai occaſion de parler ailleurs de l'induſtrie des Turcs.

Après le déſaſtre dont je viens parler, la réſidence des Miniſtres du Grand-Seigneur fut transférée (juſqu'à ce qu'on eut reconſtruit le Palais du Viſir) dans celui d'une Sultane, que le feu avait épargné ; & M. de Vergennes qui n'avait eu d'abord que le titre d'Envoyé de France, ayant obtenu celui d'Ambaſſadeur, ſe diſpoſa pour la remiſe de ſes nouvelles lettres de créance.

Said-Effendi, le même qui avait été Ambaſſadeur en France, était alors Grand-Viſir. Nous nous rendîmes à ſon audience ; nous ne comptions aller à celle

du Grand-Seigneur que le ſecond mardi, le premier étant trop voiſin [1]; mais le Sultan, qui ſe trouvait incognito à la Porte [2], fit dire à M. de Vergennes qu'il le recevrait le lendemain. Ce Prince d'un caractère emporté, mais faible, impatient & curieux à l'excès, nous donna au retour une ſcène aſſez ſingulière. Nous le trouvâmes déguiſé en homme de Loi & ſeulement accom-

[1] Le Grand-Seigneur ne donne jamais audience aux Ambaſſadeurs que le mardi, c'eſt le jour du Divan du Sérail; il ſe tient dans le rez-de-chauſſée d'une tour quarrée qui en porte le nom. Le Viſir, ainſi que les grands Juges d'Europe & d'Aſie, le grand Tréſorier, &c. y ſiégent ſur des banquettes qui bordent cette ſalle. On y voit au-deſſus de la place du Viſir, en face de la porte, une petite fenêtre grillée & élevée de neuf à dix pieds, d'où le Grand-Seigneur peut entendre ce qui ſe paſſe au Divan; mais d'où il ne peut, ainſi qu'on a voulu le faire croire, ni être poignardé, ni poignarder perſonne.

[2] Cette expreſſion déſigne la réſidence du Viſir, où tous les Bureaux ſont raſſemblés, & où tous les autres Miniſtres de la Porte ſiégent dans le jour, pour vaquer aux affaires de leur Département.

pagné de ſon Sélictar [1] & de ſon Divitdar [2], tous deux déguiſés Tchoadars [3]; il s'était arrêté dans une rue pour nous voir paſſer, & notre marche pénétrant de-là dans l'*Atmeydan* [4], nous vîmes bientôt ce Prince arriver en courant à côté de nous, ou ralentiſſant ſa marche près de M. l'Ambaſſadeur; il l'accompagna juſqu'au bout de cette place; recommençant alors à courir, il traverſa la rue à la tête de la premiere file, entra par une des portes du jardin du Sérail, en reſſortit vers la Marine pour nous rejoindre ſur l'échelle [5], où nous nous embarquâmes : il y reſta juſqu'à notre départ, après quoi il rentra de nouveau

1 Porte-epée qui fait l'office de Grand-Chambellan, & de Capitaine des Gardes.

2 Secrétaire-Garde de l'Ecritoire Impériale.

3 Valets qui accompagnent à pied leurs Maîtres.

4 Place de l'Hyppodrome.

5 Echelle, eſpèce de jettée en pierre ou en planches ſur pilotis, pour faciliter l'abord des bateaux, l'embarquement & le débarquement de ce qu'ils tranſportent.

dans l'enceinte de ſon Palais, où nous le perdîmes de vue.

Je remarquai que pendant tout le tems que ce Prince nous accompagna dans la place de l'Hippodrome, où nous avions également attiré pluſieurs curieux, aucun d'eux ne fit le moindre mouvement qui pût le déceler, il n'y en avait pas un cependant qui ne le reconnût & ne fût effrayé de ſa préſence : mais le deſpotiſme veut maîtriſer & faire diſſimuler juſqu'à la crainte même qu'il inſpire.

Je n'entrerai dans aucun détail ſur le cérémonial de l'audience du Grand-Seigneur, les voyageurs en ont aſſez parlé, pour que je me taiſe ſur les différens traits d'humiliations que les Ambaſſadeurs eſſuient dans ces occaſions; il faudrait diſcuter les moyens de s'y ſouſtraire, & je ne décris que les mœurs des Turcs.

Il y eut cependant de remarquable

dans cette audience, que le Grand-Seigneur, au lieu de s'adresser à son *Visir* pour transmettre sa réponse, l'adressa lui-même à M. de Vergennes auquel le Drogman de la Porte la traduisit, conçue en termes pleins de bonté pour cet Ambassadeur, & nullement formée sur l'étiquette. Cette réponse ne pouvait avoir été préparée; une sorte d'affabilité l'avait dictée au Prince.

Sultan Osman d'ailleurs peu capable de cette énergie dont le despote a si souvent besoin, y suppléait par une impatience habituelle & quelques accès d'emportemens. Séliktar Pacha jeune, plein de confiance, & fier de la faveur de son Maître qui l'avait élevé au Visiriat, crut pouvoir se livrer sans crainte comme sans mesures à des concussions, dont les exemples multipliés excitèrent un murmure général.

Ces plaintes qui arrivent toujours trop difficilement jusques au trône, parvinrent aisément au Sultan dans les courses qu'il faisait incognito; & ce Prince outré contre son favori, le fit venir au Sérail en présence du Mufti qu'il avait mandé à cet effet. L'accès de sa colère fut si vif, que saisissant une masse d'armes il l'en aurait frappé lui-même, si le Chef de la Loi ne s'y fût opposé. C'était sans doute irriter la colère de Sultan Osman que d'en contenir le premier mouvement; elle ne tarda pas aussi à s'immoler sa victime, & le Visir congédié de l'appartement intérieur, mais suivi d'un ordre, fut arrêté entre les deux portes [1]; le Sélictar

[1] L'issue par laquelle on pénètre de la première cour du Sérail dans la seconde, est fermée par deux portes entre lesquelles il y a des logemens pratiqués dans les tours qui flanquent cette entrée; les portiers en occupent une partie; mais la piéce principale s'appelle le Dgellat Odassi la chambre des bourreaux).

Aga lui retira le ſceau de l'Empire, & ſa tête coupée ſur le champ, fut expoſée dans un plat d'argent à la porte de la ſeconde cour, avant qu'on eût le moindre doute ſur la faveur dont jouiſſait ce premier Miniſtre [1].

Les Ulemats, ce fameux corps de gens de Loi qui ſe ſaiſit toujours des reſtes de l'autorité quand elle faiblit, pour en opprimer l'autorité elle-même, contenu juſques-là par la faveur du Viſir, crut pouvoir après ſa mort dominer avec plus d'impunité. Les Ulemats diſposèrent en effet de la faibleſſe du Sultan juſqu'au degré qui ne pouvait manquer de l'irriter contre lui; ſa fureur éclata contre le Mufti.

Le fanatiſme qui par-tout a prononcé de sloix ſanguinaires ou abſurdes, ſouvent l'une & l'autre, a établi en

[1] L'écriteau portait, c'eſt ainſi que l'on traite ceux qui abuſent de la faveur de leur Maître.

Turquie en faveur des Ulemats, que leurs biens ne pourraient être confisqués, & qu'ils ne pourraient être punis de mort, qu'en les faisant piler dans un mortier. On ne sent pas trop le plaisir qu'il y a d'être traité d'une manière aussi distinguée ; mais on apperçoit aisément que les exemples d'un supplice aussi horrible doivent avoir été d'autant plus rares, que les gens de Loi avaient plus d'intérêt à ne pas les laisser se multiplier. Ce fut sans doute aussi la confiance de l'impunité qui porta le Mufti à recevoir avec hauteur les menaces de son Maître, & cette résistance irrita Sultan Osman au point qu'il ordonna de relever les mortiers que le laps du tems avait enterrés. Cet ordre seul produisit le plus grand effet. Le corps des Ulemats justement effrayé se soumit, & le fameux Racub-Pacha,

appellé

appellé au Visiriat, gouverna sans contradiction.

Racub joignait à l'esprit le plus séduisant, beaucoup de force dans le caractère. Jamais Visir n'a mieux possédé que lui les talens de sa place ; il savait corrompre avec adresse & intimider les plus audacieux ; toujours perfide, toujours méchant, mais toujours habile & maître de lui-même, il comptait les hommes pour peu de chose & leur vie pour rien.

Ce Ministre avait précédemment occupé le Pachalik du Caire, celui de tout l'Empire qui lui convenait le moins; l'indiscipline de Beys Mamelucs, étayé par la force, ne lui avait laissé que la ressource de la corruption pour se soutenir, sans en être moins exposé aux voies de fait. Il venait d'échapper à un coup de pistolet tiré sur lui dans son propre Divan, lorsque le Grand-Seigneur l'appella au Visiriat. Racub joignait

encore à tous les talens néceſſaires au Deſpotiſme, des connaiſſances utiles aux affaires de l'Empire ; il les avait acquiſes au Traité de Belgrade, pendant lequel il occupait la Charge de Mektoubtchy [1].

Les différens emplois par leſquels ce Miniſtre avait ſucceſſivement paſſé, ne laiſſant à perſonne l'eſpoir de lui être néceſſaire, il trouva tout le monde diſpoſé à ſervir ſes volontés, & l'on remarqua bientôt que l'habitude de l'autorité les lui faiſait exprimer d'une maniere étrangement legère.

L'intervalle entre la mort de Sélictar Pacha, & l'élévation de Racub au Viſiriat, avait été rempli par un grand nombre de Viſirs, dont quelques-uns n'étaient pas reſtés quinze jours en place : nous

1 Mektoubtchy eſt un des Miniſtres de la Porte du ſecond ordre. Cette Place ne pourrait être comparée qu'à celle de premier Commis du premier Miniſtre, ſi elle exiſtait.

étions fatigués des fréquentes audiences que ces mutations occaſionnaient, mais il ne fallait pas moins nous rendre encore à celle du nouveau Miniſtre. Les cérémonies d'uſage dans ces occaſions étaient terminées, & cependant Racub continuait à entretenir amicalement M. l'Ambaſſadeur, lorſque le Muzur-aga [1] arrivant dans la ſalle, & s'approchant du Pacha, lui dit un mot à l'oreille. Nous obſervâmes bien qu'il n'en reçut pour toute réponſe qu'un très-petit mouvement horiſontal de la main : après quoi ſon Alteſſe reprenant ſur le champ un ſourire agréable, continua à s'entretenir avec M. l'Ambaſſadeur pendant quelques inſtans encore. Nous ſortîmes enſuite de la ſalle d'audience pour regagner le pied du grand eſcalier où nous remontâmes à cheval; & neuf têtes coupées & rangées en dehors de la pre-

1 Le Grand-Prévôt.

mière porte, nous donnèrent en paſſant, l'explication du geſte que le Viſir venait de faire en notre préſence.

L'inutilité de preſſer de la ſorte une exécution dont on peut toujours diſpoſer avec une extrême facilité, pouvait faire préſumer que celle-ci avait été ménagée pour établir notre opinion ſur la prompte juſtice du nouveau Miniſtre, mais nous ne pouvions y voir que ſon atrocité; c'eſt le grand reſſort du deſpotiſme, il écraſe toujours & ne punit jamais, c'eſt auſſi le moyen que Racub employa conſtamment [1].

Mais ſi tous les Grands de l'Empire étaient contraints de céder à l'uſage que ce Viſir faiſait de ſes principes politiques, il était réſervé à une femme

[1] Sous un Gouvernement deſpotique l'exiſtence de chaque perſonne en place eſt néceſſairement précaire : on ne peut s'y livrer à l'ambition de les occuper, ſans mépriſer ſa propre vie. Quel cas pourrait-on faire de la vie des autres ?

du peuple de lui résister impunément ; & l'espéce de sédition qu'elle occasionna intéressant la subsistance de Constantinople, il est important de faire connaître cette partie de l'administration Turque.

Le Grand-Seigneur qui fait publiquement le monopole du bled pour l'approvisionnement de la Capitale, reçoit cette denrée des Provinces maritimes où il a établi le droit d'Ichetirach [1]. Il consiste dans l'obligation de livrer au Grand-Seigneur, à un très-bas prix, une certaine quantité de bled qu'il fait transporter dans ses magasins par des bâtimens nolisés pour son compte. Il revend ensuite cette denrée en détail aux Boulangers, qui sont obligés de la recevoir & de la consommer au prix

[1] Le produit de ce monopole appartient au trésor public ; son administration est confiée au Tefterdar (Grand Trésorier).

que ſa Hauteſſe a fixé. Une ſuite néceſſaire de cette manière d'adminiſtrer, c'eſt la défenſe de l'exportation des bleds, la friponnerie inévitable des Officiers qui contreviennent à l'ordre, le dépériſſement des grains emmagaſinés & mal ſoignés, une nourriture ſouvent mal ſaine, & la famine pour dernier réſultat.

Conſtantinople en était menacé, le pain diminué de poids était conſidérablement augmenté de prix : on commençait même à en altérer la compoſition, & l'on n'eſpérait plus pour gagner le nouveau bled que ſur l'arrivée de ſoixante-dix bâtimens attendus de la mer Noire : quand on apprit la perte de tous ces bâtimens, naufragés à la côte pour avoir manqué dans la nuit l'entrée du canal, Conſtantinople fut conſternée, & l'on ne peut penſer ſans horreur que cet événement était occaſionné par un genre d'abus

qui ne paraîtrait pas même croyable, s'il n'exiſtait encore aſſez conſtamment.

Deux fanaux fort élevés & placés à l'embouchure de la mer Noire ſur les deux caps d'Aſie & d'Europe, y ſont deſtinés à indiquer l'entrée du canal aux navigateurs. Le Gouvernement a pour vu l'huile qui doit y être conſommée, & des gardes ſon payés pour les allumer & les entretenir journellement; mais ce même Gouvernement permet en même-tems, la fabrication des charbons ſur toute cette côte, quoiqu'il ait pu ſe convaincre que ſous ce prétexte, les habitans allumaient des feux capables de tromper & d'égarer les navigateurs dans les temps orageux; il devait ſavoir auſſi que les gardes des deux Phares interceptent en même-tems la lumière des fanaux, pour ſe procurer des naufrages dont les débris leur ſont utiles [1].

[1] L'humanité livrée à l'injuſtice ſe fait bientôt un jeu de

Des ordres expediés dans tout l'Empire pour enlever les ſemailles au Laboureur, furent le premier moyen qu'on employa pour remédier au déſaſtre. Les malheurs qu'on préparait pour l'avenir ne pouvaient être apperçus par l'intérêt du moment, ſeul intérêt du deſpotiſme. On joignit encore aux moutures, des fêves & d'autres légumes farineux, & l'avarice qui profite de tout, s'empara des comeſtibles pour en altérer la qualité, ſans ſuffire à la quantité.

Les fours conſtamment aſſaillis par un peuple affamé, demandèrent des gardes, on n'y livra plus à chaque perſonne, qu'un gâteau de pâte mal cuite; & les Turcs en s'y préſentant, le piſtolet ou le couteau à la main, y commettaient toutes ſortes de déſordres.

tous ſes crimes. Un déſordre en produit toujours un plus grand; ce produit eſt plus certain quand les loix en donnent l'exemple. Eſt-il un Légiſlateur qui ne doive pas être effrayé de ce dilemme?

Dans cette détresse qui avait fait également resserrer le riz, la fermeté du Visir entretenait cependant une sorte de tranquillité dans la ville, lorsqu'une femme du peuple, vieille, mais courageuse, ameutant ses compagnes dans son quartier, grossit bientôt sa troupe en s'acheminant vers les magasins de riz; elle insulte les gardes qui sur sa route demandent compte de cet attroupement. Le Jenissaire Aga[1] accourt avec une garde nombreuse; il est repoussé par les pierres qu'on lui lance; les magasins de riz sont enfoncés & le pillage commence, quand le Grand-Visir arrive lui-même : la vieille femme s'avance alors vers lui, le menace avec insolence, défie les forces de ses soldats, le harangue avec intrépidité, le persuade, ou plutôt lui fait sentir la nécessité de céder, obtient une portion de riz

[1] Le Général de l'Infanterie.

pour chaque combattant, & congédie sa troupe victorieuse.

Cependant l'excès des abus qui ramene momentanément à l'ordre, rendit pour quelque temps l'approvisionement au commerce ; la famine disparut, mais les maladies préparées par de mauvais alimens, se mêlant aux miasmes de la peste, ce fléau commença ses ravages, il les étendit dans tout l'Empire.

Les recherches que l'on a faites sur cette maladie, n'ont encore produit que quelques opinions qui se contredisent, ou que les faits démentent. On avait pensé qu'elle était originaire de l'Egypte ; & l'on verra que mes observations faites sur les lieux détruisent absolument cette dernière conjecture.

Quoi qu'il en soit, il n'y a point d'incertitude sur le foyer qui la conserve, ni sur les causes qui la propagent. On retrouve l'un & l'autre chez les mar-

chands Fripiers de Conſtantinople, & chez les particuliers qui conſervent dans leurs coffres tous les vêtemens, les fourrures même des perſonnes mortes de la peſte. C'eſt ſans doute prendre le moyen le plus efficace pour en fomenter & en perpétuer le germe; il ſe dévelope infailliblement ſur les individus dont les humeurs en ſont devenues ſuſceptibles. Dans la ſaiſon où ces humeurs fermentent, ſes progrès ſont plus rapides.

C'eſt auſſi aux approches du printems qui ſuivit la diſette, qu'on apperçut les premiers indices de la peſte; elle emporta cette année plus de cent cinquante mille ames dans la ſeule ville de Conſtantinople, & le nombre des morts arriva au degré d'autoriſer des prières publiques pour demander à Dieu la ceſſation de ce fléau. Il eſt bon de remarquer que les Turcs le ſupportent patiemment ſans ſe plaindre, juſqu'à

ce que le bulletin journalier des enterremens qui ſortent par la ſeule porte d'Andrinople ſoit de 999 : voilà le terme de leur réſignation.

On n'obſerve jamais cette maladie dans ſa naiſſance comme dans ſes différens périodes que par la fréquence des enterremens, mais ce fléau n'interrompt aucune affaire, & le mouvement qu'elles occaſionnent, en entretenant la communication, augmente auſſi les progrès du mal; cependant aucune remarque n'accuſe l'air d'y contribuer, & l'habitude qui familiariſe avec les plus grands déſaſtres & les dangers les plus certains, procurent aux malades des ſecours auſſi faciles, que les fiévres les moins épidémiques : les Turcs trouvent encore dans une aveugle prédeſtination une plus grande ſécurité.

Exempts de l'excès du même préjugé,

les Grecs, les Arméniens, les Juifs ont étudié une ſorte de remède dont ils paraiſſent uſer avec une eſpèce de ſuccès, ce n'eſt toutefois qu'après que les premiers efforts de la maladie ſont appaiſés; mais on remarque que chacune de ces nations s'eſt fait un régime différent qui ne peut convenir qu'à elle ſeule; il faudrait ſans doute attribuer cette ſingularité aux différentes manières dont elles ſe nourriſſent. Il eſt encore plus sûr de douter de ce fait, que pluſieurs Médecins aſſurent: je ne les garantis pas.

Les Européens ſont les ſeuls qui prennent quelques précautions contre la contagion; une trop longue habitude les leur fait ſouvent négliger, mais ce n'eſt jamais ſans le plus grand danger; & ceux que leurs affaires n'obligent pas à une réſidence abſolue, ſe retirent d'autant plus volontiers à la campagne, pendant la

peſte, que cette maladie qui commence ſes ravages dans le printems, dure ordinairement juſqu'aux approches de l'hiver. L'île des Princes, ſituée à cinq lieues de Conſtantinople, à l'entrée du golphe que fait la mer de Marmora, vers l'ancienne Nicée, était le ſéjour que les Français avaient affectionné; ils ſe ſont depuis répandus dans différens villages, qui bordent le canal ſur la côte d'Europe, & ceux de Tarapia & de Buyukdéré, réuniſſent aujourd'hui la plus grande partie des Ambaſſadeurs & des Négocians de toutes les nations; le village de Belgrade, rendu célèbre par Milady Montagu, avait joui long-temps de cette préférence, qu'un air devenu mal ſain, lui a fait perdre depuis.

J'avais choiſi le petit village de Keffely Keuy, pour me ſouſtraire à toute communication pendant la peſte, dont je viens de parler : ce village eſt ſitué près

de Buyukdéré, où Murad Mollach, habitait l'été, & prenait quelques précautions, au grand ſcandale des vrais croyans; je fus le voir, ſon goût pour l'ivrognerie que je pouvais ſatisfaire, & mon zèle pour m'inſtruire qu'il pouvait également favoriſer, nous lièrent plus intimément.

Cet Effendi [1] né dans l'opulence, fils de Mufti, & deſtiné lui-même au Pontificat, ne connaiſſait d'autre Loi que ſa volonté.

Entouré d'un nombreux domeſtique, toujours prêt à exécuter ſes ordres, il s'était arrogé la propriété & la Juſtice Prévôtale du village de Buyukdéré; il avait encore étendu ſes droits ſur les deux villages contigus, faveurs, vexations, tout y dépendait de lui, & le Gouvernement, loin de contrarier cette uſurpation en renvoyant les plaignans, ajoutait à leurs malheurs celui de s'être

1 Effendi, homme de Loi.

plaints ſans fruit, & le danger de paſſer pour s'être plaint. Un moyen auſſi efficace de s'approprier le bien d'autrui, a long-tems fourni à Murad Mollach, des ſommes proportionnées à ſes dépenſes; jamais homme n'a ſu mieux que lui les multiplier, & je lui ai connu depuis qu'il a été Kadilesker [1], neuf maiſons dans chacune deſquelles il avait femme, enfans, valets, cuiſine pour les nourrir, des ouvriers bâtiſſants par-tout, des voiſins qui le redoutaient, & des créanciers qui fuyaient ſa préſence.

Quoique Murad n'eut encore que le titre de Mollach de la Mecque [2] lorſque

1 Kadilesker; on devrait prononcer Kadi-el-Asker: ces trois mots ſignifient Juge des troupes; il y en a deux, celui d'Europe & celui d'Aſie; ce dernier a le pas ſur l'autre: ce ſont les deux grands Juges, tout leur eſt ſoumis; dans un Gouvernement militaire, il n'y a que des Soldats.

2 Mollach de la Mecque n'eſt qu'un titre auquel on parvient à ſon rang & qui prépare à être Stambol Effendiſſi, eſpece de Gouverneur & Lieutenant de Police de Conſtantinople; mais cette charge, ainſi que celle de Kadilesker &

je commençai à me lier avec lui, on peut juger qu'il jouiſſait déja d'une grande conſidération, elle lui attirait ſouvent la viſite de gens en place, près deſquels il avait lui-même des ménagemens à garder.

Le Boſtandgy Bachi, celui des Officiers extérieurs du Sérail, qui approche le plus ſouvent ſon Maître, celui qui par état doit lui rendre compte de tous les déſordres, & qui fait fréquemment ſa ronde pour les obſerver; dans une de ſes courſes maritimes, était venu juſqu'à Buyukderé, où voulant faire une viſite au Mollach, un des gens de celui-ci, lui dit qu'il était allé ſe promener vers la prairie, le Boſtandgi Bachi s'achemine pour l'y joindre. On ſe hâte auſſi de venir avertir l'Effendi, qui ſe trouvait alors

celle de Mufti ne ſuivent point l'ordre du tableau: parvenu au titre de Kiabé-Molaſſi, Mollach de la Mecque, il faut attendre le choix du Grand-Seigneur qui diſpoſe de ces places à ſon gré, pourvû que le Sujet ait paſſé par la troiſieme & la ſeconde avant d'arriver à la première.

chez moi, où quelques bouteilles de marasquin l'avaient tellement occupé, qu'il me paraissait hors d'état de s'occuper d'autres choses. Son homme arrive, lui annonce que le Bostandgy Bachi est dans la prairie voisine. Je cherche un expédient pour empêcher une entrevue que son état actuel me fait redouter pour lui. Il s'apperçoit de mes craintes: vous allez voir, me dit-il en souriant, ce que le moral peut sur le physique: cependant il se laisse soutenir par ses gens, pour arriver jusqu'à la porte de la rue: là il les repousse, marche avec fermeté, entre précipitamment dans la mosquée, qui n'était qu'à dix pas, fait dire effrontément au Bostandgy Bachi, qu'il est en prière, il se rend un moment après, où cet Officier l'attendait, reçoit ses hommages, le congédie & revient ensuite rire avec moi, de mes frayeurs.

Murad Mollach, trop accoutumé aux

excès, n'était pas aisé à conduire ; il céda cependant aux instances que je lui fis, d'user plus modérément des liqueurs, il consentit à ne se rendre que gai : nos conversations en devinrent plus intéressantes, j'en ai extrait ce que j'ai déja dit sur les femmes, & les siennes qui faisaient de fréquentes visites à Madame de Tott, enrichirent beaucoup mes connaissances à cet égard. Je voulus voir par mes yeux ce troupeau, que le Berger ne prisait guère ; j'entrai précipitamment dans l'appartement où elles étaient, le cri fut général : il n'y eut cependant que les vieilles qui s'empressèrent à se cacher le visage, mais je trouvai les jeunes bien vaines dans leur lenteur.

On peut juger que Murad Mollach, constamment dégoûté de celles qu'il avait, n'en augmentait le nombre que pour se procurer de nouvelles esclaves, qu'il perdait bientôt de vue. J'étais un

jour avec lui dans un de ſes kioks : nous prenions du caffé ; je travaillais à lui démontrer que puiſque le ſyſtême de ſa prédeſtination n'obligeait pas un Turc à reſter dans ſa maiſon, pendant qu'elle brûlait, il pouvait également s'en éloigner quand la peſte s'y déclarait ; & notre querelle devenait ſérieuſe, lorſqu'un petit enfant d'environ quatre ans, nuds pieds, mal vêtu, vint lui baiſer la main. Le Mollach le careſſe, me fait remarquer cet enfant, & lui demande quel eſt ſon pere ? c'eſt vous, répondit-il vivement. Quoi ! je ſuis ton pere ?... Et comment te nomme-tu ?... Juſuf... Mais quelle eſt ta mere ?... Katidgée. Ah ! bon, Katidgée... Oui vraiment, me dit froidement l'Effendi ; je ne le connaiſſais pas. Comment, lui dis-je, vous ne connaiſſez ni vos enfans, ni leurs meres ? Si tout cela vous eſt étranger, à quoi vous intéreſſez-vous donc ?

LE MOLLACH.

A peu de chose, j'en conviens; mais convenez aussi que ce grand intérêt que vous paraissez me reprocher, de ne pas sentir, est un peu fantastique. Né de l'illusion, n'est-ce pas l'amour-propre qui l'alimente? Puis je désirer une pareille ressource? non sans doute; mais je suis curieux, c'est à quoi se réduit mon sentiment.

LE BARON.

Je crois que c'est aussi celui de bien des gens, & je vous le pardonnerais, s'il n'était pas exclusif; mais n'aimer rien, pas même ses enfans, c'est vivre dans l'abandon le plus triste dans une sollitude affreuse.

LE MOLLACH.

Ce ne sont-là que de grands mots, cela n'éclaircit rien, cela ne donne

aucune idée réelle ; soyons de bonne foi. Tous les hommes ont les mêmes sensations : leurs plaisirs ne différent pas ; mais leurs préjugés, ainsi que leurs usages, ont des variétés d'où résultent les sensations morales qui modifient les sensations physiques. Ne les confondons pas, voudriez-vous assimiler les petits réglemens d'une petite société avec les loix éternelles de l'Éternel ?

LE BARON.

Pensez-vous donc que sans faire une comparaison aussi vaine & aussi absurde on ne puisse croire au sentiment filial.

LE MOLLACH.

Il faut toujours croire ce que l'on sent, & sentir le plus que l'on peut. Mais il faut croire aussi, que tout ce que l'on sent, n'est pas tellement dans

la nature, que ce ſoit lui manquer que de ne pas l'éprouver. Nous venons de convenir qu'il y a des ſenſations purement morales, qui en agiſſant ſur le phyſique, le dominent & ne lui appartiennent pas : on s'y livre, on les chérit par habitude ; elles ſont peut-être précieuſes, tout cela eſt poſſible. Vous voyez que je vous devine, devinez-nous auſſi. Il ne faut pas faire un grand effort pour appercevoir que la facilité de ſatisfaire tous ſes goûts, conduit à l'indifférence : c'eſt la faute de nos uſages, nous ne pouvons les changer, ils nous procurent des bénéfices ſans charge, & des charges ſans bénéfices, tout eſt compenſé ; mais tant que je ſerai curieux, je ne ſerai point ſi malheureux que vous le penſez.

On pouvait entrevoir que Murad étendait cette curioſité au-de-là des bornes preſcrites ; mais c'eſt ce que

sa métaphysique n'entreprenait pas de justifier, il se contentait d'en user librement.

Dans le nombre des gens qui l'environnaient, le nom de Haidout Mustapha m'avait plusieurs fois frappé : le premier mot signifie voleur. C'était en effet l'ancien métier de Mustapha, il s'honorait encore de ce titre, & son maître lui ordonna de me raconter les crimes qu'il avait commis. Le narré de cent actions héroïques n'aurait pas été fait avec plus de noblesse & plus de modestie que ce scélérat en mit à nous faire le tableau des assassinats & des infamies dont il s'était souillé. Un grand nombre de valets accourus pour jouir de ce récit, lui applaudissait, & lorsqu'il eut fini : convenez, me dit le Mollach, que ce coquin a bien du courage. Il y a au moins, lui répondis-je, une grande témérité à braver les loix en convenant

de ses crimes ; & sans votre appui, je suppose qu'il en aurait déja reçu le prix. Point du tout, répliqua froidement le Mollach, la loi ne peut plus rien sur lui, il n'a point été décrété pendant qu'il exerçait son métier, il ne peut être recherché après l'avoir quitté[1].

Ce même homme chargé ensuite par son maître du soin d'une espèce de bergerie la surveillait avec un de ses camarades, qui fut trouvé mort d'un coûp de hache dans la même cabane où ils couchaient ensemble. Haidout-Mustapha vint effrontément annoncer cet événement. Il passa pour constant qu'il était le meurtrier ; mais le fait était sans doute trop récent pour qu'il osa encore s'en vanter. Cependant le

[1] Les Voleurs sont en Turquie, comme les Chamberlands; s'ils échappent aux Jurés, & que du produit de leurs bénéfices, ils achètent une Charge, ils sont libres d'exercer leurs talens ; un Pachalik en Turquie vaut la maîtrise.

Mollach qui n'en doutait pas, le gardait toujours à son service, & se faisait accompagner dans ses promenades par ce brave homme qui donnait de si fréquentes preuves de courage.

Les inconvéniens de la chasse dans un pays où les coquins sont plus communs que les perdrix, m'avaient fait préférer la pêche où je pouvais présumer plus de tranquillité. Je jouissais fréquemmet de ce plaisir, en me transportant en bateau dans une anse de la côte d'Asie, près de l'embouchure de la mer Noire, & en dehors des derniers Châteaux que les Turcs avaient alors. Quelques jeunes gens m'accompagnaient, nous prenions chacun nos fusils, pour tuer chemin faisant des gabians, espéce d'oiseaux aquatiques dont le canal est couvert. Deux bateliers Grecs conduisaient notre bateau, & servaient à amorcer nos lignes dormantes & à jetter nos filets.

Nous étions ſix tireurs, & l'attrait des oiſeaux nous ayant fait traverſer le canal, pour gagner la côte d'Aſie que ces animaux affectionnent plus particulièrement à cauſe des courans, nous la prolongeâmes en les fuſillant de tems en tems. Cette diſpoſition nous forçait à paſſer près du Château d'Aſie devant lequel j'abbatis un gabian. Un Officier des Boſtandgis qui y commandait, était accroupi au pied de ſon donjon, où il reſpirait gravement avec la fumée de ſa pipe, tout l'orgueil de ſon autorité. Il nous fit un ſigne d'aborder, que mes bateliers me firent remarquer. Je lui demandai alors ce qu'il voulait : vous parler, dit-il ; & moi je n'ai rien à vous dire, ajoutai-je. Je vais à la pêche à tel endroit ; ſi vous aimez la promenade, venez-y, je vous écouterai. Le Turc affectant alors quelques égards pour moi, déclara qu'il

n'en voulait qu'à mes bateliers, qui d'abord effrayés, jugèrent que c'était pour les rendre reſponſables du coup de fuſil que j'avais tiré près du Château; mais je les raſſurai bientôt par la promeſſe de ne pas les abandonner. J'invitai de nouveau le Turc à venir à la pêche s'il en était curieux; & piqué ſans doute de mon ton de mépris, il me répondit froidement : j'irai vous y trouver. Nous continuâmes notre route.

Dans le nombre des jeunes gens qui m'accompagnaient, un ſeul paraiſſait inquiet de la réponſe du Turc; né dans le pays, il avait ſucé avec le lait une crainte puſillanime dont nous nous amuſions en lui diſant à tout moment, voilà les Boſtandgis qui viennent. Aucun de nous ne croyait en effet qu'ils vinſſent nous chercher, & nous n'appercevions aucun motif aſſez grave pour les y déterminer. Cependant nous entrions à

peine dans l'anſe poiſſonneuſe où nous comptions nous amuſer, que nous apperçûmes réellement le bateau de garde qui venait à nous.

Il fallut alors nous réſoudre à guerroyer : cela pouvait avoir des ſuites fâcheuſes, mais nous étions ſi éloignés de tout ſecours, qu'il fallait bien nous déterminer à être battans ou battus. Il n'y avait pas à héſiter. Je m'emparai du commandement; politique, militaire, tout me fut ſoumis. J'ordonnai d'abord à mes bateliers de jetter leurs lignes & leurs filets, afin que cette opération obſervée par l'ennemi, fît preuve de bonne contenance. J'aſſurai auſſi mes deux Grecs qu'il ne leur arriverait rien ; & nos armes étant préparées, je donnai ordre à la mouſqueterie de coucher en joue les Boſtandgis, lorſque je ferais cette politeſſe à leur Officier, mais en obſervant ſur tout de ne pas tirer

avant moi. Ces diſpoſitions faites & le bateau Turc déja près de nous, je crus qu'il était de la dignité Européenne d'aller ſur lui. Ce drôle avait auſſi ſa dignité Turque, & voulant interpréter ma démarche, comme une preuve de ma ſoumiſſion, il ceſſa de ramer pour m'attendre. Je changeai auſſi-tôt de manœuvre pour m'en éloigner, & ſur l'invitation qu'il me fit de continuer de m'approcher, je lui répondis que c'était à lui à venir me chercher, s'il perſiſtait à vouloir me parler : à la bonne heure, me dit-il, cependant mon bateau préſentait alors le côté à la proue du ſien, qui était d'ailleurs beaucoup plus gros. Il donna ordre à ſes gens de ramer de maniere à nous couler bas, en nous paſſant ſur le corps. C'eſt auſſi ce qui ſerait arrivé infailliblement, ſi en prenant mon parti de le coucher en joue, mouvement qui fut ſuivi par mes cama-

rades, je ne lui eusse crié en même temps que s'il donnait encore un coup de rames, je le tuerais comme le gabian. Le seul aspect du bout de nos fusils avait fait changer le gouvernail, & abattre toutes les rames de mes braves. Nos bateaux se prolongèrent, & tenant toujours les ennemis en respect, nous ouvrîmes la conférence.

J'eus quelque peine d'abord à m'y procurer le principal rôle, parce que le Turc auquel je venais d'en imposer disait aux bateliers : ce Franc ne m'entend pas, parlez vous autres. Il faudrait connaître le degré de bassesse d'un Grec vis-à-vis d'un Turc, pour juger de l'insolence de mes bateliers, en répondant à l'Officier que je parlais le Turc mieux que lui. Il fut enfin forcé de s'adresser à moi.

LE TURC.

Constantinople a-t-il passé sous le joug

des infidèles ? de quel droit osez-vous résister à la garde qui veille à la sûreté & au bon ordre du canal?

L'EUROPÉEN.

Et de quel droit osez-vous vous-même violer les engagemens de votre Maître en molestant ses meilleurs amis?

LE TURC.

Je ne vous moleste point ; mais il est défendu de chasser sans permission : montrez-moi l'ordre qui vous y autorise.

L'EUROPÉEN.

Où avez-vous vu qu'on tuât des liévres dans un bateau ? Je suis à la pêche, elle est libre.

LE TURC.

Non, rien n'est libre ici, pas même les promenades, & j'ai un long firman[1] auquel vous devez vous soumettre.

[1] Ordre émané de la Porte au nom du Grand-Seigneur.

L'EUROPÉEN.

Oui, quand je l'aurai vu.

LE TURC.

Vous ne ſcavez pas lire.

L'EUROPÉEN.

Mieux que vous : mais je le vois ; vous n'en avez point ; vous êtes un drôle qui cherché de faux pretéxtes ; nous ſommes en régle.

LE TURC.

Comment ! n'avez-vous pas tiré un coup de fuſil vis-à-vis la forteresſe Impériale.

L'EUROPÉEN.

Devant vous, j'en conviens ; mais devant la forteresſe cela eſt impoſſible, à moins que vous ne donniez ce nom à un mauvais pigeonnier au pied duquel vous étiez aſſis, cela n'était pas ſans doute bien

respectable; & je vous ferai repentir de votre insolence : le Bostandgi-Bachi est de mes amis ; je le prierai de vous faire donner cent coups de bâton à ma porte ; c'est un petit divertissement que je veux me procurer.

LE TURC.

Pourquoi vous fachez-vous ? vous ai-je donc fait quelque mal ?

L'EUROPÉEN.

Non, sans doute, grace à mon fusil, qui vous a fait peur.

LE TURC.

Ne peut-on s'expliquer avec vous sans vous mettre en colère ? Moi je ne me fâche pas ; je suis de vos amis ; traitez-moi de même, & amusez-vous.

L'EUROPÉEN.

Oh je vous entends ; une piastre vous

ſerait grand plaiſir, mais vous ne l'aurez pas.

LE TURC.

Quoi? rien.

L'EUROPÉEN.

Non, rien que de la pluie qui va vous mouiller ſi vous ne vous dépêchez de gagner votre pigeonnier. Adieu.

Cette aventure terminée par la retraite des aſſaillans & à la vue de plusieurs pêcheurs Turcs habitués ſur cette côte, nous procura de leur part, l'accueil le plus favorable, & nous les trouvâmes, en mettant pied à terre, beaucoup plus prévenans que de coutume. Je ne négligeai pas à mon retour de porter plainte au Boſtandgi-Bachi contre l'Officier; il eut ordre de me faire des excuſes, & nous devînmes les meilleurs amis.

Il y eut cette année à Conſtantinople un de ces vents redoutés dans toute

l'Asie, que les Turcs nomment *Cham-Yely*, vent de Damas : il souffle du Sud-Sud-Est modérément, mais en chargeant l'air d'une brume terreuse qui l'obscurcit & qui contribue sans doute encore plus que son excessive chaleur à étouffer les voyageurs & les gens de la campagne, qui ne savent pas se préserver en respirant de tems en temps la bouche contre terre : dans les maisons même, on en est très-incommodé, & j'étais contraint pendant les trois jours que ce vent dura, d'appuyer souvent la bouche contre la muraille pour respirer plus commodément.

A ce vent-là près qui souffle très-rarement, le climat de Constantinople ajoute encore à la beauté du site. On n'y connaît gueres que les vents du Sud & du Nord ; ils se succédent toujours & se disputent souvent à la pointe du Sérail. Les derniers sont presque alisés en Été ; ils se calment au cou-

cher du Soleil, & ne commencent à ſouffler que vers les dix heures du main, & dans les grandes chaleurs beaucoup plus tard. C'eſt en hiver que les vents du Sud regnent communément; ils ſuccèdent infailliblement aux ouragans de neige que le Nord y apporte, & qu'ils fondent avec une extrême promptitude. On obſerve cependant que le premier jour du vent de Sud après la neige, apporte toujours ſur Conſtantinople un froid vif qui y procure les plus fortes gelées; il s'adoucit enſuite, opére le dégel, & donne quelquefois d'aſſez grandes chaleurs.

La ſituation du mont Olympe, conſtamment couvert de neige, cauſe ce phénomène, & en fournit l'explication. Cette haute montagne au pied de laquelle eſt bâtie l'ancienne ville de Brouſſe, eſt ſituée en Aſie, en vue & dans la direction du méridien de Conſ-

tantinople. Les nouvelles neiges qui y ſont portées par les vents du Nord, y fourniſſent au premier ſouffle de vent du Sud, un froid exceſſif que ce vent porte d'abord ſur Conſtantinople, & ce n'eſt qu'après avoir nétoyé l'atmoſphère de cet air glacé, qu'il reparaît avec le caractère qui lui eſt propre. La poſition de cette ville fait auſſi que les orages qui y ſont aſſez fréquens, ſont toujours ſuivis d'un éclairci rapide au Nord-Oueſt dont le vent amoncele bientôt tous les nuages ſur l'Aſie-Mineure. C'eſt du moins le tableau que le Ciel de ces contrées préſente le plus communément.

Les briſes du vent du Nord en rafraîchiſſant le canal, ſe réuniſſent à la beauté des différens ſites qui le bordent ſur les deux côtes d'Aſie & d'Europe, pour y attirer tous les Grands de l'Empire qui ſe rendent l'été dans leurs maiſons de campagne; & ſi les plus beaux emplacemens

ſont occupés pour loger le Grand-Seigneur, ou le recevoir dans ſes promenades, ces Palais y ſervent auſſi à la décoration du canal. Ils y fourniſſent des points de vue d'autant plus agréables qu'on n'apperçoit nulle part la nature fatiguée par des plantations alignées, des élaguemens en berceaux & des maſſes de pierres deſtinées à ſubſtituer une terraſſe ſablée & brûlante à une pelouſe naturelle & fraîche que les Turcs préférent.

Ce n'eſt peut-être ni au défaut d'art, ni au bon goût qui priſe la ſimplicité qu'on doit attribuer le ſoin que les Turcs ont de conſerver la nature pour en jouir telle qu'elle ſe préſente; ils chériſſent ſur-tout l'ombre des grands arbres, ils ſacrifient pour les conſerver juſqu'au plan de leurs maiſons. J'en ai vu une où un bel orme de plus ancienne date que le propriétaire, avait été

conſervé par l'architecte dans le milieu d'une galerie qu'il traverſait pour en ombrager le toît. Tous les arbres d'un terrein y ſont conſervés, de quelque manière qu'ils y ſoient placés, ils réglent communément le deſſin des bâtiments, & cela ſans doute, parce que ſi dans un climat chaud, l'ombre des grands arbres eſt néceſſaire, ſous un Gouvernement deſpotique, il faut jouir de ceux qu'on trouve, on n'a pas le temps de les voir croître.

Hanum Sultane, niéce du Grand-Seigneur, habitait pendant tout l'été le canal où elle avait un joli Palais : ſon oncle la viſitait ſouvent, & cette Princeſſe avait aſſez de crédit ſur l'eſprit de Sultan Oſman pour autoriſer la médiſance. Jeune encore & mariée depuis long-temps, elle n'avait guères connu ſon mari, il avait été nommé à un Pachalik peu de tems après ſon mariage,

L'intérêt des Visirs le tenait éloigné. Les loix ne permettaient pas à la Sultane de l'aller joindre, & le sentiment de l'oncle pour la niéce n'était peut-être pas propre à rapprocher les deux époux.

L'abus qu'on fait en Europe du mot de Sultane, m'invite à quelques observations qui serviront j'espére, à détruire l'erreur où l'on est à cet égard.

Le mot *Sultan* n'est qu'un titre de naissance réservé aux Princes Ottomans nés sur le Trône & à ceux de la famille Ginguisienne. Ce mot qui se prononce *Soultan* est sans doute aussi la véritable étymologie de *Soudan*, & ce titre pouvait être en Égypte substitué à celui de *Roi*; mais en Turquie, ni en Tartarie, il n'entraîne aucune idée d'autorité souveraine. Le titre de *Kam* est particulierement affecté au souverain des Tartares, il équivaut à celui de *Chach* qui signifie *Roi* chez les Perses, & sert de

racine à *Padi Chach*, *Grand Roi*, dont l'orgueil de la Maiſon Ottomane s'eſt emparé pour le diſputer ou l'accorder à des Puiſſances qui n'ont peut-être pas apperçues qu'il y aurait eu plus d'adreſſe & de dignité à méconnaître ce titre, qu'à y prétendre.

Celui de Sultan rend habile à ſuccéder, & l'ordre de ſucceſſion établi chez les Turcs, appelle toujours le plus âgé de la famille; il doit, comme on l'a déja dit, être né ſur le Trône.

Sultan Mahamout, mort ſans enfans après un regne de vingt-ans, laiſſa l'Empire à ſon frere Oſman, l'aîné de quatre fils qui reſtaient de Sultan Achmet leur pere, détrôné par une révolution. Muſtapha qui ſuccéda à Oſman, Bajazet mort dans le Sérail, & Abdul-Amid, qui regne aujourd'hui, étaient à-peu-près du même âge qu'Oſman, & celui-ci en ne laiſſant point de poſtérité menaçait ſa

famille d'une entiere deſtruction, ſi ſon regne eut été auſſi long qu'il pouvait l'être. Il ne dura que trois ans ; & Sultan Muſtapha donna bientôt deux héritiers à l'Empire, dont un ſeul vit aujourd'hui dans la perſonne de Sultan Sélim, enfermé après la mort de ſon pere, mais deſtiné à ſuccéder à ſon oncle Abdul-Amid, au préjudice de ſes couſins nés & à naître. On peut eſpérer que ce Prince, jeune encore, montera ſur le Trône dans un âge capable d'aſſurer la durée de la dynaſtie des Princes Ottomans, que cet ordre de ſucceſſion a déja pluſieurs fois menacé de détruire ; événement qui ſuffirait pour anéantir auſſi l'Empire, à la poſſeſſion duquel aucune loi n'appelle les Princes Ginguiſiens. Ce préjugé qui s'eſt accrédité m'a invité à m'en éclaircir avec le Kam des Tartares, & ce Prince m'a garanti qu'il n'avait nul fondement. On peut

cependant présumer que dans le cas de l'extinction de la famille Ottomane, les factions qui déchireraient son héritage, décideraient les Gens de Loi à appeller au Trône un des Sultans Tartares, faute des branches collatérales que la faiblesse du despote armée de la barbarie la plus atroce coupe dans sa naissance.

Je ne parle point de celles que produiraient les Princes que la politique resserre dans l'intérieur du Sérail, & auxquels on donne cependant des femmes; leurs enfants nés entre le Trône & l'Etat, n'appartiendraient ni à l'un, ni à l'autre. Le mensonge peut d'ailleurs sauver à la nature l'horreur de les savoir détruits. Le préjugé peut encore répandre l'erreur consolante que les femmes destinées à ces Princes sont d'un âge à ne pas contraindre au crime.

Mais les filles & les sœurs du Grand-Seigneur mariées aux Visirs & aux Grands

de l'Empire habitent chacune séparément dans leurs Palais ; l'enfant mâle qui y naît doit y être étouffé dans le même instant, & par les mains qui délivrent la mere. C'est la loi la plus publique & la moins enfreinte. Nul voile ne vient cacher l'horreur de ces assassinats ; une lâche crainte les ordonne plus que l'intérêt du trône. Quel bien peut consoler ces malheureuses Princesses ? Mais quelle nouvelle horreur ! L'orgueil de leur naissance qui nécessite ce crime, plus monstrueux que lui non content de la victime, étouffe encore le cri de la nature.

Si les filles seules échappent à cette loi meurtrière, elles ne conservent le titre de Sultane qu'en y joignant celui de Hanum commun à toutes les femmes un peu aisées, & les enfans des deux sexes que ces Princesses peuvent conserver, rentrent alors par ce degré dans

la claſſe générale. Aucun titre ne les diſtingue plus. Nés d'une petite-fille du Grand-Seigneur, ils ſont déja dénués de toute influence des ſentimens paternels. Le Biſaïeul les a perdus de vue dans l'obſcurité de leur naiſſance.

Tel eſt l'ordre qui fixe le titre de Sultane chez les Turcs. Les Tartares plus humains, parce qu'ils ne ſont pas deſpotes, n'étouffent perſonne; ils ſe contentent de faire prendre au fils d'une Sultane, le nom, le rang & les titres du Mirza qu'elle aura choiſi pour en être le pere.

Celle des Eſclaves du Sérail devenue mere d'un Sultan, & qui vivrait aſſez long-tems pour voir ſon fils monter ſur le trône, eſt auſſi la ſeule femme qui puiſſe à cette ſeule époque, acquérir ſans naiſſance le titre de *Sultane Validé* Sultane mere. Juſques-là, ſoignée dans l'intérieur de ſa priſon avec ſon fils, elle

ne jouit que de la conſidération qu'il a pour elle. On apperçoit que le titre de Sultane favorite eſt d'autant plus abſurde, que ſi elle eſt Sultane, elle ne peut avouer ce genre de faveur, & que ſi elle peut en jouir, elle n'eſt pas Sultane.

Le titre de *Bache-Kadun*, femme en chef, eſt auſſi la première dignité de l'intérieur du Harem du Grand-Seigneur; elle a un appanage plus conſidérable que celles qui n'ont que les titres de ſeconde, troiſième & quatrième femme ; mais ces avantages ne déſignent pas toujours la faveur actuelle. Le Grand-Seigneur régnant avait conſacré ces diſtinctions à ſa reconnaiſſance, en les conférant aux femmes qui avaient partagé ſa retraite. Il peut en diſpoſer à ſon gré en reléguant dans le vieux Sérail celles qui en ſont pourvues. Aucune de ces quatre femmes ne ſont épouſées, elles repréſentent ſeulement les quatre femmes libres que la Loi

permet. On peut préſumer auſſi qu'elles n'y ſont que pour la repréſentation.

J'ai déja dit que l'impénétrabilité du Harem du Grand-Seigneur, où quelques Médecins n'entrent qu'après qu'on en a écarté tout ce qui eſt étranger à la maladie qui les appelle, ne permettait d'en juger que par la connaiſſance des uſages qui s'obſervent dans les Harems des particuliers.

Le Palais même d'une Sultane, où, jusqu'à ſon mari, tout lui eſt également ſoumis, ne peut éclairer ſur l'intérieur du Sérail. Ce n'eſt donc pas un rayon de lumière que je prétends porter dans cet antre vraiment inacceſſible ; ce ne ſont point des objets de comparaiſon que je vais préſenter, mais de ſimples détails, dont on doit être curieux ; ils peignent les mœurs, & je me fais un plaiſir de ſatisfaire à cet égard à l'empreſſement du public, en décrivant ſous la dictée

de

de Madame de Tott, une visite qu'elle a faite avec sa mere à Asma Sultane, fille de l'Empereur Achmet, & sœur de ceux qui lui ont succédé jusqu'à ce jour.

Sous le règne de Sultan Mahamout, cette Princesse encore jeune & portée par l'exemple de son frere à une sorte de prédilection en faveur des Francs, desira de causer avec une femme Européenne. Ma belle-mere, quoique née en Turquie suffisait à sa curiosité, & fut invitée avec sa fille à se rendre chez elle. L'Intendante de l'extérieur du Palais fut chargée de les venir prendre & de les conduire jusqu'à la Sultane. Arrivée au Sérail de cette Princesse, (le même où le Visir fut logé, ainsi que je l'ai dit, après l'incendie), la conductrice fit ouvrir une première & une seconde porte de fer, gardée par des Portiers différens, mais qui ne différaient pas de l'espèce ordinaire des hommes, non plus que

le Gardien de la troisième porte, qui en s'ouvrant également à l'ordre de l'Intendante, découvrit plusieurs Eunuques noirs, lesquels un bâton blanc à la main précédèrent les étrangères pour leur faire traverser une cour intérieure dont la garde leur était confiée, & les introduisirent dans une grande pièce nommée la chambre des étrangers.

La Kiaya Cadun, ou l'Intendante de l'intérieur, vint en faire les honneurs, & les esclaves qu'elle avait amenées avec elle, aidèrent aux deux étrangères à se démasquer, & à plier leurs voiles, tandis que leur maîtresse fut prévenir la Sultane de leur arrivée. Cependant la Princesse livrée aux préjugés de sa Religion ne voulait recevoir la visite que derrière des jalousies, afin de voir sans être vue; mais ma belle-mere ayant déclaré qu'elle se retirerait, si la Sultane persistait à se cacher. Les allées & venues

pour cette négociation furent terminées par le consentement de la Princesse, qui en ajoutant une invitation de se reposer avant de monter chez elle, se ménageait pour elle-même le tems de songer à sa parure. Aussi ma belle-mere & sa fille, conduite quelque tems après par l'Intendante & un grand nombre d'Esclaves à leur suite, trouvèrent-elles en entrant dans ses appartemens, la Sultane richement vêtue, parée de tous ses diamans, & assise dans l'angle d'un riche sopha qui meublait son sallon, & dont les tapisseries [1] & les tapis de pied étaient d'étoffes de Lyon, or & argent, cousues par lez de différentes couleurs; des séliétés [2] couverts de satin rayé d'or,

[1] Les Turcs connaissaient peu ce genre de luxe. On ne le retrouve que dans l'intérieur des Harems, où une espèce de rideau règne derrière les coussins & couvre la muraille à moitié de sa hauteur; mais la salle du trône dépourvue de sopha, est tapissée entièrement.

[2] Séliétés est un petit matelas de coton recouvert d'une étoffe.

apportés & étendus devant la Sultane, ſervirent à les aſſeoir, en même-tems que ſoixante jeunes filles, richement vêtues & robes détrouſſées, ſe partagèrent à droite & à gauche en entrant dans la ſalle, & vinrent de chaque côté ſe ranger en haie, les mains croiſées ſur la ceinture.

Après les premiers complimens, les queſtions de la Princeſſe portèrent ſur la liberté dont nos femmes jouiſſent. Elle en fit la comparaiſon avec les uſages du Harem, & témoigna quelque peine à concevoir que la figure d'une jeune fille pût être vue avant le mariage par celui qui devait l'épouſer; mais ces différentes queſtions débattues, elle tomba d'accord de l'avantage qui devait réſulter de nos uſages, & ſe livrant au ſentiment de ſon exiſtence perſonnelle, elle ſe récria ſur la barbarie qui l'avait livrée à treize ans à un Vieillard décré-

pit, qui en la traitant comme un enfant, ne lui avait inſpiré que du dégoût. *Il a enfin crevé*, ajouta-t-elle ; mais en ſuis-je plus heureuſe ? Mariée depuis dix ans à un Pacha qu'on dit jeune & aimable, nous ne nous ſommes pas encore vus.

La Princeſſe dit enſuite des choſes fort honnêtes aux deux Européennes, donna ordre à ſon Intendante de les bien traiter, de les promener dans le jardin, de les y fêter & de les lui ramener après pour terminer ſa viſite.

L'Intendante conduiſit alors les étrangères dans ſon appartement ; elles y dînèrent ſeules avec elle, tandis qu'un grand nombre d'Eſclaves n'étaient occupées qu'à les ſervir & à border en haie le tour de la table. Le dîner fini & le café diſtribué, on offrit les pipes que les Européennes refusèrent, & que l'Intendante ne ſe donna pas le tems d'achever, afin de conduire plus promptement ſes

hôtes dans le jardin : de nouvelles troupes d'Esclaves avaient été disposées près d'un fort beau Kiosk où la compagnie devait se rendre. Ce pavillon richement meublé & décoré, bâti sur un grand bassin d'eau, occupait le milieu d'un jardin, où des espaliers de roses élevées de toutes parts, cachaient aux yeux les hautes murailles qui formaient cette prison. De petits sentiers très-étroits & cailloutées en mosaïque, formaient, selon l'usage, les seules allées du jardin; mais un grand nombre de pots & de corbeilles de fleurs, en offrant à l'œil un petit fouillis agréablement coloré, invitait à en jouir dans l'angle d'un bon sopha, le seul but de ces promenades. On y fut à peine assis, que les Eunuques qui avaient précédé la marche, se rangèrent en haie à quelque distance du Kiosk pour faire place à la musique de la Princesse. Elle était composée de dix

femmes eſclaves qui exécutèrent différents concerts,pendant leſquels une troupe de danſeuſes, non moins richement, mais plus leſtement vêtues, vint exécuter différens ballets aſſez agréables par les figures & la variété des pas; ces danſeuſes étaient auſſi de meilleure compagnie, qu'elles ne le ſont ordinairement dans les maiſons particulières: bientôt une nouvelle troupe de douze femmes, vêtues en hommes, arriva pour ajouter ſans doute à ce tableau l'apparence d'un ſexe qui manquait à la fête. Ces prétendus hommes commencèrent alors une eſpèce de joûte, pour ſe diſputer & s'emparer des fruits que d'autres Eſclaves venaient de jetter dans le baſſin. Un petit bâteau conduit par des bâteliers femelles, également déguiſés en hommes, donna auſſi aux Etrangères le plaiſir de la promenade ſur l'eau; après quoi ramenées chez la Sultane, elles en prirent

congé avec les cérémonies d'ufage, & furent conduites hors du Sérail par la même route & dans le même ordre qui les y avait introduites.

On apperçoit dans ce tableau que les Eunuques étaient plus aux ordres de la Sultane, que difpofés à la contrarier. Ces êtres ne font en Turquie qu'un objet de luxe; il n'eft même apparent qu'au Sérail du Grand-Seigneur, & dans ceux des Sultanes. L'orgueil des Grands s'eft étendu jufques-là; mais avec fobriété, & les plus riches ont à peine deux ou trois Eunuques noirs, les blancs moins difformes, font réfervés au Souverain, pour former dans le Sérail la garde des premieres portes; mais ils ne peuvent ni approcher des femmes, ni parvenir à aucun emploi, tandis que les noirs ont au moins dans le crédit de la place de Kiflar-Aga un motif d'ambition qui les foutient & les anime. Le caractère de

ceux-ci eſt toujours féroce, & la nature offenſée chez eux, ſemble exprimer conſtamment le reproche.

Quoique les fêtes de Tchiraghan [1], dont le Grand-Seigneur ſe donne quelquefois le divertiſſement, ne puiſſent ſervir à faire juger de l'intérieur de ſon Harem, les détails pourront en paraître intéreſſants, en donnant une idée de ſes plaiſirs [2].

Le jardin du Harem, plus grand ſans doute que celui d'Aſma Sultane, mais certainement diſpoſé dans le même goût, ſert de théâtre à ces fêtes nocturnes: des vaſes de toute eſpèce, remplis de fleurs naturelles ou artificielles, ſont apportés pour le moment, afin d'augmenter le

1 La fête des Tulipes; elle eſt ainſi nommée, parce qu'elle conſiſte à illuminer un parterre, & que cette fleur eſt celle que les Turcs affectionnent le plus.

2 On peut même croire que ceux dont il jouit habituellement ſont moins vifs que ceux qu'il ſe procure, en illuminant ſes tulipes.

fouillis qu'éclaire un nombre infini de lanternes, de lampes colorées & de bougies placées dans des tubes de verre qui ſont répétés par des miroirs diſpoſés à cet effet. Des boutiques garnies de différentes marchandiſes, conſtruites pour la fête, ſont occupées par les femmes du Harem, qui y repréſentent ſous des vêtemens analogues, les marchands qui doivent les débiter. Les Sultanes, ſœurs, niéces ou couſines ſont invitées à ces fêtes par le Grand-Seigneur, & elles achetent ainſi que ſa Hauteſſe dans ces boutiques des bijoux & des étoffes dont elles ſe font mutuellement préſent; elles étendent auſſi leur généroſité ſur les femmes du Grand-Seigneur qui ſont admiſes auprès de lui, ou qui occupent les boutiques. Des danſes, de la muſique, & des jeux du genre de la joûte dont j'ai parlé, font durer ces fêtes fort avant dans la nuit, & répandent une

ſorte de gaieté momentanée dans un intérieur qui ſemble eſſentiellement voué à la triſteſſe & à l'ennui.

C'eſt encore d'après Madame de Tott que je donne ces détails, ils lui ont été fournis par Hanum Sultane, que ſon oncle chériſſait, & dont j'ai déja parlé.

Mon beau-frere s'était lié d'amitié avec l'Intendant de cette Princeſſe, afin d'en diriger le crédit en faveur de ſes amis ou pour ſes propres affaires. Le Chef de ſes Eunuques était également bien diſpoſé pour lui : la Sultane l'avait apperçu pluſieurs fois à travers ſes jalouſies; il était d'une jolie figure, & tout s'était réuni pour lui attirer ſa bienveillance. Privée depuis long-tems de ſon mari dont elle avait un fils & une fille, cette Princeſſe paraiſſait chercher à ſe conſoler de ſon abſence, & avoir profité du degré qui la rapprochait des particuliers, pour en adopter les

mœurs. On appercevait en effet autour d'elle de vives nuances de la jalousie qui règne entre les femmes Turques. Le soin qu'elle prit de coëffer elle-même Madame de Tott qu'elle avait désiré de voir, déplut à celle de ses femmes qu'elle affectionnait le plus au point de la faire évanouir, & Madame de Tott revint chez elle plus frappée des témoignages d'intérêt que la Sultane lui avait prodigués, que de la magnificence excessive qui régnait dans son Palais & parmi ses Esclaves.

Le Patriarche Kirlo occupait alors la chaire œcuménique de Constantinople; cet homme né dans la lie du peuple, où par le fanatisme il avait sçu se former un parti, s'était fait craindre des premiers de sa Nation, dont l'orgueil le méprisait ; aidé de quelques membres du Synode, il avait imaginé & soutenu la nécessité du baptême par immersion, l'ana-

tême qu'il prononça à ce ſujet dans ſa Métropole contre le Pape, le Roi de France, & tous les Princes catholiques, acheva de déterminer ſon troupeau à ſe faire rebatiſer ; & les femmes & les filles toujours plus particulierement dévotes accoururent à cette ſainte cérémonie, dont la médiſance faiſait cependant un crime à l'Apôtre & à ſes proſélytes.

Outre l'inſolence d'une excommunication qui ne pouvait avoir d'autre but que l'inſulte, ce Patriarche conſtamment occupé à alimenter le fanatiſme de ſa Nation, payait aux Turcs une récompenſe des véxations qu'ils faiſaient éprouver aux Catholiques. Il étendit encore ſes avanies ſur les Evêques de ſon Égliſe qui oſaient ne pas ſervir ſes vues, & la barbarie la plus cruelle pourſuivait ces malheureux deſpotis, après les avoir dépouillés du temporel. De ce nombre

était Kalinico, Archevêque d'Amafie; il s'était réfugié dans notre quartier pour fe fouftraire à l'arrêt qui le reléguait au Mont-Sinaï, & follicitait le crédit de mon beau-frere auprès de Hanum Sultane, pour obtenir du Grand-Seigneur le recouvrement de fon Archevêché. C'était fans doute une bonne œuvre à faire, mais qui n'eut excité probablement aucun intérêt en faveur de ce Prélat, fi le défir de chaffer Kirlo ne nous avait invité à faire de fa victime, fon compétiteur. Pendant que mon beau-frere négociait cette affaire par l'entremife & le crédit de Hanum Sultane auprès du Grand-Seigneur, des gens apoftés par le Patriarche pour enlever Kalinico, pensèrent un foir le faifir près de ma maifon, où il eut à peine le temps de fe réfugier. Ce fut auffi pour le mettre également en fûreté & à portée de fes affaires, que je confentis à le garder dans un kiosk conf-

truit au-deſſus des toits, où je le fis ſoigner & nourrir ſecrétement juſqu'à ſon exaltation au Patriarchat, que mon beau-frere marchanda long-tems & obtint enfin moyennant une ſomme aſſez conſidérable ſpécifiée en ſéquins neufs [1].

Le Katti-Chérif [2] du Grand-Seigneur qui dépoſait Kirlo & lui donnait Kalinico pour ſucceſſeur, parvint au Viſir ſans que ce Miniſtre eut eu aucun ſoupçon de ce qui ſe tramait. Ce fut auſſi pour juſtifier une dépoſition auſſi ſubite, que l'arrêt motivé en termes très-forts, ſuppoſait au Patriarche un eſprit inquiet diſpoſé à la révolte, finiſſait par l'injonction de prendre de bonnes meſures pour

[1] Ce fut le Grand-Seigneur lui-même qui exigea cette clauſe; l'on fut obligé d'avoir recours à l'Hôtel des Monnaies pour la remplir, & la ſomme paſſa directement de deſſous le balancier dans les mains du Sultan Oſman qui la partagea avec ſa nièce.

[2] Katti-Cherif, ſigne Impérial ou Diplôme; il a force de loi & doit être exécuté ſans replique.

appréhender ſa perſonne, & l'empêcher de ſe dérober par la fuite à l'exil du Mont-Sinaï où le même arrêt le reléguait. Cependant les Miniſtres de la Porte avisèrent auſſi-tôt aux moyens de parer au danger imaginaire que leur puſillanimité leur faiſait croire très-preſſant; des compagnies de Jéniſſaires eurent ordre d'aller de grand matin s'emparer de toutes les avenues du quartier des Grecs : les gardes furent doublées dans les environs, & le Palais Patriarchal encore plus ſoigneuſement entouré, livra Kirlo ſans aucune réſiſtance à ceux qui devaient remporter cette victoire; ils le conduiſirent ſur le champ dans un bateau de charbonnier où ils le conſignèrent. A cette circonſtance près qui n'ennoblit pas la ſcène, jamais Grec ne fut moins digne des précautions dont on illuſtra ſa chûte, & ſes compatriotes étaient ſi loin de penſer à le ſouſtraire aux

aux ordres du Grand-Seigneur, que ſans la circonſtance triviale du bateau de charbonnnier, leur vanité eut été ſatisfaite.

Il reſtait à la Porte à inſtaller ſon ſucceſſeur, & elle n'aurait ſçu où le trouver, ſi le Grand-Seigneur prévenu ſur les plus petits détails de cette affaire, n'eut indiqué ſa demeure. Des gens du Viſir expédiés ſur le champ, vinrent le demander chez moi pour le conduire à la Porte; & ce malheureux Deſpoti [1], plus accoutumé à la crainte qu'à l'eſpérance, me ſuppliait de ne pas le livrer à ſes ennemis, lorſque je lui annonçai ſon exaltation; je ne pus le raſſurer; mais forcé d'obéir il ſuivit ſes guides, en croyant ſuivre ſes bourreaux, & fut proclamé Patriarche une heure après.

[1] Titre que les Evêques Grecs ſe ſont attribués pour déſigner le pouvoir abſolu dont ils ſont revêtus; mais dont le Grand-Seigneur leur fait mieux ſentir la valeur.

Je reçus le même jour des remercimens de sa part ; il vint ensuite me voir en bonne fortune, pour me prier de lui ménager toujours sa retraite dont il croyait avoir bientôt besoin. Je m'apperçus alors que nous avions fait un assez pauvre choix.

C'était cependant pour moi une occasion favorable d'assister aux cérémonies qu'elle a conservées, & je me rendis un jour de grande fête à l'Eglise Métropolitaine ; des gens du nouveau Patriarche m'y attendaient, & me firent placer par son ordre dans une stalle à la droite de sa chaire, où il vint bientôt se placer ; & tout étant disposé pour commencer l'Office, il en descendit & fut s'asseoir dans un fauteuil apporté à cet effet, & placé en face du *Sacra Sanctorum*. Là plusieurs Diacres procédèrent à le vêtir pontificalement, & lui mirent ensuite sur la tête une couronne de diamants

fermée, & surmontée d'une double croix sur le globe.

Le Patriarche prit alors de la main gauche le bâton patriarchal, & dans la droite un petit cierge à trois branches, dont il ne tenait que deux, pour indiquer l'union du Pere & du Fils, sans y joindre le Saint-Esprit. Il observa la même forme, en pliant les deux doigts du milieu de la main, lorsqu'il donna la bénédiction : de cette manière le Saint-Esprit, désigné par le petit doigt, reste isolé du Fils dont les Grecs ne croient pas qu'il procède. Le Patriarche fut alors introduit dans le Sanctuaire dont on ferma le rideau, & le peuple, dont l'Eglise était pleine, & qui jusqu'alors avait observé un silence assez respectueux, commença à s'agiter aussi tumultueusement que les flots du parterre à nos Spectacles. A des ris indécens que ce mouvement occasionnait, se mêlèrent

bientôt les cris des malheureux qu'on étouffait. Un de ceux-ci, après avoir été foulé aux pieds pendant quelque temps, fut élevé devant moi au-dessus des têtes tellement rapprochées & serrées, qu'avec le secours des mains qui le soulevaient, & le poussaient en arriére, il parvint au fond de l'Eglise, où de cette étrange manière on l'envoya respirer. Cet événement que je considérai sans risque du haut de ma stalle, en froissant quelques oreilles, augmenta le tapage au point que le Patriarche ouvrant brusquement le rideau qui le cachait au peuple, lui adressa un discours aussi peu modéré que le bruit qui en était le motif, & cette exhortation pastorale se termina *par envoyer le troupeau à tous les Diables*. Mais le calme qui résulta de cette exhortation ne dura guères, & le moment du sacrifice approchant, il fallut avoir recours à un moyen plus

efficace que ne l'avait été l'éloquence du Pontife.

Ce fut à grands coups de bâton que le Jéniſſaire attaché au Patriarche rendit à l'aſſemblée l'attention qu'elle devait au ſaint Myſtère qu'on allait lui préſenter. Les portes latérales du *Sacra Sanctorum* s'ouvrirent alors, & les Diacres en ſortirent avec tous les inſtrumens de la Liturgie grecque pour venir les offrir ſucceſſivement à la porte du milieu, où ils annonçaient l'un après l'autre & à haute voix chacun des inſtruments qu'ils portaient. La Couronne patriarchale qui terminait la marche fut ſeule refuſée, & ce témoignage du mépris des richeſſes, rapproché de l'adoration des ſaints Évangiles & des vaſes ſacrés, ajoutait ſans doute aux marques de reſpect que le Patriarche venait de donner.

Les dernieres cérémonies de l'Office n'eurent rien de remarquable : j'accom-

pagnai le Patriarche chez lui ; il me retint à dîner. Je profitai auſſi de ma courſe au fanal[1] pour y rendre viſite au Drogman de la Porte dont la famille particulièrement attachée à Madame de Tott, lui avait fait promettre d'aller paſſer quelques jours dans la maiſon de campagne qu'elle occupait ſur le canal. Dans le nombre des Archontes[2] que je rencontrai chez cet Interprete du Grand-Seigneur, le nommé Manoly Serdar[3], fidélement attaché au ſort de Racovitza Prince de Valachie deſtitué, me parut avoir plus d'eſprit & de connaiſſances que ſes compatriotes. Il me ſéduiſit ſurtout par le zèle déſintéreſſé qui lui faiſait préférer la médiocrité près de ſon ancien Bienfaiteur, aux avantages que ſon ingratitude aurait trouvé au ſervice des nou-

1 Quartiers des Grecs.

2 Titres que les Grecs aiſés s'arrogent encore.

3 Serdar, mot Turc (Gouverneur).

veaux Princes. L'appât d'aucun bien n'avait pu l'ébranler,& toutes ſes démarches n'avaient que le rétabliſſement de Racovitza pour objet. C'eſt ſans doute auſſi dans cette vue & d'après l'opinion que l'élévation de Kaſinus avait pu lui donner du crédit de mon beau-frere, que Manoly Serdar, deſirant de s'en rapprocher, fut auſſi empreſſé de ſe lier avec moi, que je l'étais de connaître un homme qui pouvait m'éclairer ſur le caractère & les mœurs de ſa nation. Nos liaiſons ſe fortifièrent à la campagne où ce Grec vint ſe loger près de moi. Nous ne nous ſéparions plus, & je me plaiſais à lui entendre dire fréquemment que de l'ancien Empire des Grecs, ſa nation ne conſervait que l'orgueil & le fanatiſme qui avait cauſé ſa ruine. Cependant Manoly Serdar ne vivait plus que ſur le capital qu'il avait amaſſé pendant le tems que ſon Prince Racovitza avait

possédé la principauté de Valachie, & je voyais avec regret que le luxe de sa femme, joint à un assez grand nombre d'esclaves se réunissaient pour exposer sa vertu aux conseils de la nécessité, tandis que sa vanité éloignait ceux de l'économie.

La familiarité dans laquelle nous vivions me mettait à portée de bien apprécier son intérieur, & j'y découvrais journellement le mélange des mœurs Grecques & Turques. Une petite lampe constamment allumée devant le tableau de la Panaghia[1] éclairait en même-temps les jeunes esclaves qui habillaient & deshabillaient le Serdar : ce Grec, ainsi que tous ceux assez aisés pour introduire chez eux le service Turc, avait aussi l'habitude de s'endormir après dîner sur son sopha, tandis qu'une femme, en écartant les mouches avec un grand éventail de plumes, rafraîchissait l'air qu'il respirait.

[1] La Vierge.

D'autres esclaves agenouillés à ses pieds, les frottaient doucement à nud avec leurs mains. Cette molesse asiatique permet sans doute de soupçonner plus d'étendue à ces détails, & les mauvais traitemens que ce Grec faisait éprouver à ses esclaves pour les moindres fautes, font seulement connaître qu'où la facilité est sans mesure, toute délicatesse est détruite.

Il fallut enfin me résoudre à acquitter la promesse que Madame de Tott avait faite à Madame la première Drogmane, de passer quelques jours chez elle. Nous nous rendîmes à sa campagne ; la famille était composée du vieux Drogman, dont les connaissances routinières suppléaient un esprit lourd, fort ignorant, & dont l'étude des langues étrangères s'était bornée à un mauvais Italien. Sa femme d'un âge moins avancé, & dont la beauté avait été remplacée par un air

majeſtueux, gouvernait l'intérieur de ſa maiſon & en faiſait les honneurs avec une ſorte de bonhommie qui cachait faiblement l'orgueil d'être, par la place de ſon mari, la première perſonne de ſa nation. L'aîné de ſes fils qu'on verra ſuccéder à ſon pere dans la principauté de Moldavie pour y finir malheureuſement, était d'un caractère naturellement doux, mais faible & vain; le cadet plus orgueilleux annonçait déjà cet eſprit d'intrigues & d'ambition qui a coûté la vie à ſon frere; une fille aînée, veuve à dix-neuf ans, plus fraîche que la roſe du matin, d'une taille ſvelte ſans être grande, réuniſſait aux grâces les plus piquantes une modeſtie, une douceur & un air de langueur dont l'attrait était irréſiſtible; la cadette moins jolie, mais vive & intéreſſante venait d'être fiancée à un jeune Grec du voiſinage. Ce futur époux fut ſans doute curieux de faire

connaiſſance avec nous, & nous étions à peine arrivés, que deux ou trois eſclaves vinrent l'annoncer, en entrant précipitamment dans le ſallon où la famille était réunie, elles ſe jettent ſur la fiancée, la couvrent de leurs robes & l'enlevènt en criant comme des forcenées, *ſauvez-vous, le voilà.* Nous vîmes en effet entrer ce jeune homme qui, careſſé par toute la famille, ne pouvait jetter les yeux ſur l'objet de ſes vœux que par ſurpriſe. C'eſt auſſi ce qu'il avait ſouvent tenté, mais toujours ſans ſuccès. On le retint à ſouper, & la jeune fille fut reléguée juſqu'à ſon départ.

L'heure de ſe retirer étant venue, nous fûmes conduits dans une grande piéce voiſine au milieu de laquelle on avait établi un coucher ſans bois de lit & ſans rideaux; mais dont la couverture & les oreillers effaçaient en magnificence la richeſſe du ſopha dont cet appartement

était décoré. Je prévoyais peu de repos ſur ce lit, & je fus curieux d'en examiner les détails. Quinze matelas de coton, piqués, d'environ trois pouces d'épaiſſeur, poſés l'un ſur l'autre, formaient une baſe très-molle que recouvrait un drap de toile des Indes couſu ſur le dernier matelas. Une couverture de ſatin verd, chargée d'une broderie d'or trait, relevée en boſſe, était également réunie au drap de deſſus, dont les bords retrouſſés étaient fauxfilés tour-à-tour. Deux grands oreillers de ſatin cramoiſi couverts d'une pareille broderie où l'on avait prodigué les lames & la canetille, s'appuyaient ſur deux couſſins du ſopha rapprochés pour ſervir de doſſier, & étaient deſtinés à ſoutenir les têtes. Une petite tour octogone en marqueterie d'ébène & de nacre de perle formait une table placée à côté de ce lit; elle ſupportait un grand flambeau d'argent garni d'un cierge de cire

jaune épais de deux pouces, haut de trois pieds, & dont la méche grosse comme le doigt répandait une epaisse fumée. Trois soucoupes de porcelaine, remplies de conserve, de roses, de fleurs-d'orange & de zestes de cédra, une petite spatule d'or à manche d'écaille, ainsi qu'un vase de crystal plein d'eau, environnaient cet obscur luminaire qui devait nous servir de bougie de veille : précaution dont on ne peut se passer par-tout où les maisons rapprochées peuvent faire craindre les funestes ravages des incendies. La maison du Drogman était dans ce cas, & tout m'y préparait une mauvaise nuit. La suppression des oreillers aurait été une ressource, si nous avions eu un traversin, & l'expédient de les retourner n'ayant servi qu'à nous découvrir la broderie de dessous, il fallut enfin se résoudre à y étendre des mouchoirs qui ne nous garantissaient pas de l'im-

preſſion des fleurs. Notre réveil ne pou-
vait être pareſſeux, & nous vîmes avec
joie l'aube du jour que nous deſtinions à
nous procurer des oreillers plus com-
modes pour la nuit ſuivante.

Une partie de pêche projettée la veille
précéda le déjeûner qu'on fit tranſporter
en Aſie, où une petite prairie, un café
Turc, & quelques chariots couverts &
traînés par de petits bufles, promettaient
aux Dames tout ce que le pays offre de
plus agréable. La pêche fut médiocre,
les Dames furent bien cahotées ; des
femmes Turques qui ſe pormenaient
auſſi nous furent très-incommodes par
leurs queſtions, & ſe montrèrent fort
inſolentes dans leurs réponſes. On rap-
porta de cette promenade quelques vaſes
de lait caillé, du creſſon recueilli dans
une fontaine, & il n'y eut qu'une voix
ſur les délices dont on venait de jouir.

Nous trouvâmes à notre retour chez

le Drogman, plusieurs femmes Grecques du voisinage, invitées à dîner & qui s'y étaient déja réunies. Une grande parure dans laquelle il était aisé de juger que la vanité avait été plus consulté que la saison, étalait sur un grand sopha des robes de velours noir ou cramoisi, chargées de grands galons d'or sur toutes les coutures. Le poids de ces vêtemens joint à la chaleur qu'il faisait, rendit ces Dames comme immobiles & presque muettes. On se dit cependant quelques lieux communs, on les répéta & l'on se mit à table. Le dîner était servi à la Française, table ronde, chaises autour, cuilleres & fourchettes, rien n'y manquait que l'habitude de s'en servir. On voulait cependant ne rien négliger de nos usages, ils commençaient à prendre chez les Grecs, autant de faveur que nous en accordons à ceux des Anglais, & j'ai vu une femme pendant notre dîner pren-

dre des olives avec ſes doigts, & les piquer enſuite avec ſa fourchette pour les manger à la Françaiſe. Si les ſantés ne ſont plus à la mode chez nous, il n'en eſt pas moins agréable de retrouver cet ancien uſage dans d'autres pays. Nos Grecs n'y manquèrent pas; les hommes s'acquittèrent même de cette cérémonie debout & tête nue, & ce qui paraîtra moins recherché, c'eſt que le même verre de vin fournit à toute la ronde. Après le dîner où la profuſion régna plus que l'élégance & la propreté, la compagnie ſe rangea ſur le ſopha de la même ſalle où on avait ſervi le repas : les pipes ſuccédèrent au café. On parla modes, on finit par médire, & c'eſt ce que j'ai vu de plus parfaitement imité d'après nos mœurs. Les jeunes filles s'amuſaient pendant ce temps d'une eſcarpolette ſuſpendue à l'autre bout de la ſalle où des eſclaves la faiſoient mouvoir. Les fem-

mes

mes voulurent aussi jouir du même plaisir, elles y furent remplacées par des hommes à longue barbe, & le tout-de-table, les échecs, le panguelo [1] terminèrent les divertissemens de la journée. Vers le soir toute la compagnie descendit pour prendre l'air sur l'échelle, espece de jettée qui s'avance dans la mer, pour faciliter l'abord des bateaux.

La Lune commençait à paraître, & le calme invitait à se promener sur l'eau, quand les cris confondus des battans & des battus avertirent de l'arrivée du Bostandgi-Bachi. Les souris sont moins promptes à disparaître à l'approche du chat, que toutes ces femmes ne le furent à se cacher. Madame la premiere Drogmane & Madame de Tott qui n'avaient rien à en craindre, soutinrent seules l'aspect de ce grand Officier qui parut

[1] Espèce de jeu qui ressemble au Berlan.

dans un bateau armé de vingt-quatre rameurs. Il venait de faire châtier quelques yvrognes, & de faire saisir quelques femmes un peu trop gaies qui étaient tombées sous sa main. Il continua sa route en rasant l'échelle où nous nous saluâmes réciproquement.

L'orgueil des Grecs fugitifs cherchait déja une excuse à leur crainte, quand un pêcheur interrogé en passant, sur la route que le Bostandgi-Bachi tenait, répandit une allarme bien plus vive, en annonçant, qu'après avoir abordé sans bruit le Kiosk d'une Dame Grecque, & avoir écouté quelques minutes la conversation qui s'y tenait, cet Officier avait escaladé les fenêtres avec plusieurs de ses gens, & que c'était tout ce qu'il en savait; mais c'était en apprendre assez pour que l'effroi fût général, ainsi que l'attendrissement sur le sort de la Dame du Kiosk, & l'on se perdait en réflexions

ſur ſon ſujet, quand le futur époux de la fille cadette du logis arriva pour faire fuir de nouveau ſa fiancée, & ſatisfaire l'impatiente curioſité qui déſolait la compagnie. Raſſurez-vous, dit-il à une de nos étrangères; votre couſine & ſon ami en ſont quittes pour tous les diamants, tous les bijoux & tout l'argent qu'ils avaient ſur eux; il n'y avait pas à héſiter : le Boſtandgi-Bachi les a ſurpris, les a fait ſaiſir pour les mettre dans ſon bateau & les conduire dans ſes priſons; ſon avarice l'a enfin rendu traitable, mais il les a laiſſé beaucoup moins contents de leur ſoirée qu'ils ne s'en étaient flattés.

La fureur des femmes Grecques ne connut plus de bornes après ce récit, & les diſcuſſions ſur le droit & ſur le fait ne furent interrompues que par le bruit de quelques autres petits bateaux, que la crainte du Boſtandgi-Bachi fai-

ſaient paraître d'une grandeur énorme. Cependant dès qu'on était raſſuré ſur ſon compte, on ouvrait tous les avis propres à ſe ſouſtraire à ſes vexations, & l'on ne ceſſa de s'occuper de lui qu'après qu'on l'eût vu redeſcendre par le milieu du canal pour retourner à Conſtantinople. Alors la liberté de ſe promener en réveilla le deſir. En très-peu de temps, la mer ſe trouva couverte d'un nombre prodigieux de petits bateaux où les Dames ſe promenaient au ſon des inſtrumens. Notre compagnie ſe joignit bientôt à la flotille, on prolongeait les maiſons, on critiquait les propriétaires, qui de leurs kiosks critiquaient à leur tour, & je prenais, chemin faiſant, des notions dont le Boſtandgi-Bachi aurait pu faire un grand profit.

Je m'étais mis de préférence dans un petit bateau avec le futur époux dont la figure & la gaieté m'avaient intéreſſé;

le jeune homme s'apperçut bientôt qu'il me plaisait, & me parla confidemment du chagrin qu'il avait de ne pouvoir contempler sa Belle. Je fus touché de sa peine, & je lui donnai l'heure à laquelle je la lui ferais voir le lendemain. Il fut aussi exact au rendez-vous que je l'avais été moi-même à lui en ménager le moyen; mais une maudite esclave qui le guettait pensa déconcerter tous mes projets, en jettant le cri d'allarme. La Demoiselle apperçoit en même-temps mon protégé & se sauve du coté d'un corridor à l'entrée duquel je courus la saisir, en appellant le jeune Grec, qui me joignit aussi-tôt. Cependant un renfort de deux harpies accourt du fond du corridor, en criant comme les oyes du Capitole; mais elles ne purent arriver assez promptement pour empêcher un baiser du futur, par lequel je fus bien aise de franciser mes jeunes gens, après quoi nous lâchâmes

notre proie aux ennemis qui venaient s'en saisir. Cependant le pere & la mere approuvèrent ma petite facétie, & nos fiancés obtinrent dans le même jour le droit de se voir librement.

Le Diako, espece de Précepteur ecclésiastique, auquel l'instruction de la Demoiselle était confiée (c'est l'usage dans toutes les maisons Grecques) fut le seul qui blâma ma conduite ; il en parla même avec assez d'emportement pour me faire juger qu'il regrettait de ne pouvoir achever l'éducation de sa pupille.

Nous restâmes encore quelques jours chez le Drogman, dans le même cercle d'amusemens, d'ennui ou d'impatience. Je revins ensuite chez moi, pour me reposer. J'y retrouvai Manoly Serdar, qui m'apprit en arrivant qu'un Grec attaché comme lui à Racovitza venait de l'abandonner pour passer au service

du nouveau Prince que la Porte venait de nommer. Manoly me parut exagérer ce crime avec une affectation qui me devint suspecte.

J'essayai de lui persuader que, pouvant lui-même être contraint par la nécessité à prendre un parti semblable, il devait par prudence ménager les termes, & ne point juger si sévérement un homme, qu'il était peut-être à la veille d'imiter. Regardez-moi, dit-il, comme le dernier des hommes, si je varie jamais, & continuez à m'estimer, si je ne me rends pas coupable d'une aussi noire trahison : je lui promis l'un & l'autre, & je ne tardai pas à être dans le cas de lui tenir parole. En effet il partit quelques jours après, pour aller, disait-il, essayer encore quelques démarches en faveur de son bienfaiteur; mais j'appris qu'il venait de l'abandonner, en s'attachant également

au ſervice du nouveau Vayvode [1]. Il m'écrivit lui-même pour me faire part de ſa démarche & pour me demander fort humblement ce que j'en penſais. Je ſentis que les circonſtances auraient pu le rendre excuſable, s'il n'eut pas aggravé lui-même ſa faute, par ſes proteſtations d'honneur & de fidélité. Je lui répondis qu'il m'avait lui-même dicté l'opinion que je devais avoir de ſa conduite, & que j'y tiendrais plus conſtamment qu'il n'avait ſu tenir à ſes principes.

Cet homme eſt devenu lui-même Prince de Valachie, pendant la derniere guerre des Turcs; mais cette place a plus ſervi à ſes intrigues, qu'elle n'a montré ſes talens, & je l'ai perdu de vue dans l'obſcurité où rentrent tous ces

1 C'eſt le titre que les Turcs donnent aux Princes de Valachie & de Moldavie. On les nomme auſſi Bey.

êtres éphémeres que l'avarice du deſpote fait briller un moment, en vendant à leur orgueil une lueur paſſagère de ſon autorité.

On va voir Sultan Oſman obligé d'employer celle d'un Bas-Officier dans un fait peu important, màis ſingulier & digne de remarque.

Un Jéniſſaire ivre & pourſuivi par la Garde qui n'a ordinairement pour toute arme, que de gros bâtons, profitait de la ſupériorité que lui procurait ſon Yatagan [1], pour ſe défendre comme un lion; il avait déja mis pluſieurs de ſes ennemis hors de combat, & fatigué de ſes propres efforts il ſe ménageait de nouveaux ſuccès en ſe repoſant ſur les marches d'un Khan [2] tandis que la garde réduiſait l'attaque en blocus. Le Grand-Seigneur

[1] Eſpèce de couteau large fort long & recourbé ſur le tranchant, il tient lieu de ſabre.

[2] Lieux publics où logent les Marchands & les Voyageurs.

qui parcourait fréquemment la Ville ſous un incognito qui ne trompait perſonne, ſe trouvant à portée, s'approche du coupable, ſe nomme, lui ordonne de dépoſer ſon arme & de ſe rendre à la garde; mais rien n'émeut le héros, qui non-chalamment couché, fixe ſon Souverain & menace le premier qui oſera s'approcher. Sultan Oſman lui demande alors de quel Orta [1] il eſt. Sur ſa réponſe il envoie chercher ſon Caracoulouctchi [2]. On court le chercher; il arrive. Déſarmez cet homme, lui dit le Grand-Seigneur, & conduiſez-le au Château [3].

[1] Compagnie de Jéniſſaires qui n'ont d'autres noms que le numéro du rang qu'elles tiennent entr'elles, & dans leſquelles le nombre des Soldats n'eſt pas fixé. On compte près de trente mille Jéniſſaires dans la trente-cinquième compagnie.

[2] Marmiton de la compagnie : il eſt un des Officiers de l'État-Major.

[3] Le Château d'Europe ſur le canal; c'eſt-là qu'on envoie les Jéniſſaires qu'on veut étrangler, & s'ils échappent de ce lieu de détention, ils en ont eu au moins la peur.

L'Officier défait alors sa ceinture[1] qu'il tient de la main droite, s'avance auprès du rebelle, lui tend la main gauche, en lui disant : compagnon, donne-moi ton couteau & suis-moi : ce qui fut exécuté sans réplique & avec l'air de la plus grande soumission.

Le préjugé aura toujours plus d'empire que la crainte, plus de force que le despotisme.

Sultan Osman fut bientôt lui-même obligé de payer à l'opinion, un tribut dont il fut la victime. En vain l'art des Médecins s'efforçait de rétablir la santé de ce Prince, en même-temps que la politique en cachait le dépérissement ; il dut enfin, cédant au mal, se renfermer dans son intérieur, & réserver ses forces pour se rendre chaque vendredi

[1] Ceinture de cuivre qui pese quinze livres & avec laquelle ces Officiers peuvent assommer un Jénissaire. Les soldats respectent infiniment ce signe d'un grade qui, quoiqu'inférieur, a beaucoup d'autorité.

à la mosquée. Cette cérémonie publique & que l'usage a consacré, ne pouvait être négligée sans exciter les clameurs des corps militaires & du peuple.

La contradiction que présente au premier aspect une loi qui contraint le despote, disparaît quand on réfléchit qu'elle est nécessairement dictée par le despotisme de la multitude ; l'objet de la crainte perpétuelle du despote. Isolé dans l'impénétrabilité de son Sérail, sa vue seule peut prouver légalement son existence. On sent encore que sans cette précaution, un Visir assez craint, ou assez adroit pour dominer ou corrompre deux ou trois personnes après la mort de son maître, pourroit la céler assez long-temps pour tout entreprendre impunément.

Ce ne fut pas non plus sans occasionner des murmures très-vifs, que Sultan Osman se dispensa de paraître en public

un vendredi, & ce fut pour les calmer qu'il se détermina le vendredi suivant à se rendre en cérémonie à Sainte Sophie, la mosquée la plus voisine du Sérail; malgré l'état de faiblesse & de langueur extrême, où l'avait réduit sa maladie. Ce Prince à son retour déja chancelant sur son cheval, & soutenu par les gens de pied qui l'environnaient, perdit connaissance entre les deux portes qui séparent les cours du Sérail, on lui jetta un chal[1] sur la tête, & il mourut quelques instans après avoir été transporté dans ses appartemens.

Le Visir, le Mufti & les grands Offi-

[1] Etoffe de laine fine fabriquée en Perse & aux Indes, dont les Turcs se servent pour s'envelopper la tête, lorsqu'ils sortent, soit pour se préserver du froid, ou pour n'être pas reconnus; ils ont aussi des manteaux qui les garantissent; mais les Princes d'Orient ne peuvent, lorsqu'ils paraissent au public, user de cette ressource, contre l'intempérie de l'air, l'usage les assujettit à s'en priver. Le motif qui les force à paraître, les oblige également à ne rien vêtir qui puisse empêcher de les reconnaître.

ciers de l'Empire se rendirent aussitôt au Sérail, pour vérifier la mort de Sultan Osman & y saluer Mustapha III, l'aîné des Princes qui restaient de Sultan Achmet. Dans le même jour le canon du Sérail annonça cette mort au peuple & les Muczzins [1] joints aux Crieurs publics proclamèrent le nouvel Empereur.

Le deuil connu chez les Tartares, n'est point d'usage chez les Turcs. Mais si cette manière d'honorer ses parents est indifférente, ce qui ne l'est certainement pas, c'est la promptitude avec laquelle ils enterrent les morts. Il semble que cette nation naturellement si grave & si nonchalante, n'ait d'activité que pour ce seul objet. Ils attendent à peine

[1] Muczzins, Crieurs des Mosquées qui appellent les vrais croyans à la prière, en disant avec une espèce de chant, Dieu est grand, Dieu est Dieu, il n'y a qu'un seul Dieu, accourez aux bonnes œuvres, accourez à la prière. Dieu est Dieu, & Mahomet est son Prophète. Cette dernière phrase est aussi la profession de foi.

cinq ou ſix heures, pour rendre à leurs parens ce dernier devoir ; & la crainte d'enterrer un homme en léthargie ne les arrête pas [1].

A cette abominable promptitude, les Turcs ajoutent une extrême célérité dans la marche de ceux qui portent la bierre : les Mahométans croient l'ame du défunt en ſouffrance juſqu'à la fin de cette cérémonie.

Celle de l'enterrement du Grand-Seigneur ne diffère des autres que par l'importance des Grands Officiers qui l'accompagnent à ſa moſquée. Chaque Empereur eſt dans l'uſage d'en faire bâtir une, & dans la cour de cette moſquée

1 Les malheurs qui réſultent de cet uſage, ne ſont preſque jamais connus. J'ai cependant vu déterrer un Turc qui avait recouvré aſſez de force en revenant de ſa léthargie, pour crier ſous terre à ſe faire entendre ; mais peu s'en fallut qu'il ne fût encore la victime des formes ou plutôt de la crainte que le Juge & l'Iman déja payés, avaient de reſtituer.

l'on conſtruit la coupole ſous laquelle ſon corps doit être dépoſé. Au reſte, on obſervera que les Empereurs Turcs ſont enterrés auſſi promptement que leurs ſujets.

Plus de trente ans qui s'étaient écoulés depuis la mort de Sultan Achmet, pere du nouvel Empereur, n'avaient pas préparé à celui-ci des lumières fort étendues. Renfermé pendant ce long intervalle dans l'intérieur de ſes appartemens avec quelques Eunuques pour le ſervir, & quelques femmes pour le déſennuyer, la conformité de ſon âge avec celui des Princes qui devaient le précéder, lui laiſſaient peu d'eſpoir de régner à ſon tour. Une inquiétude plus réelle devait encore l'agiter. Ses deux frères n'avaient point donné d'héritiers à l'Empire. Le peuple en avait murmuré ſous le dernier règne; & de nouvelles craintes ou de nouveaux murmures de ce genre pouvaient lui coûter la vie. Anciennement l'on

l'on avait attenté à ſes jours par le moyen qu'une politique barbare emploie ſans ſcrupule dans ce pays envers les Princes voiſins du trône. Sa méfiance & l'étude de la Médecine l'avaient préſervé.

Ainſi que ſes frères, ce Prince avait les jambes très-courtes, & ne paraiſſait grand qu'à cheval. Une pâleur qu'on attribuait aux effets du poiſon, de gros yeux à fleur de tête qui voyaient mal, le nez un peu applati n'annonçaient aucune vivacité, promettaient peu d'eſprit. Cependant le goût du changement décida la multitude en ſa faveur. Les Grands le croyaient faible, & ſe flattaient de le gouverner. Le peuple eſpéra qu'il ſerait prodigue, & tout le monde ſe trompa. On verra cet Empereur dans des circonſtances qui le feront connaître; & les bontés dont il m'a honoré, me fourniront l'occaſion de développer les nuances de ſon caractère.

Le premier ſoin d'un Prince Ottoman qui parvient au trône eſt de ſe laiſſer croître la barbe [1]. Sultan Muſtapha y ajouta celui de la teindre en noir, afin qu'elle fût plus apparente le jour de ſa première ſortie publique dont l'objet eſt d'aller ceindre le ſabre. C'eſt la priſe de poſſeſſion, le couronnement des Empereurs Turcs. Cette cérémonie ſe fait toujours dans la moſquée de Youb, petit village renommé auſſi par ſes poteries & ſon laitage, & qui ſert de fauxbourg à la ville, vers le fond du port. Tout fut diſpoſé pour cette fonction, le neuvième jour, & dès le matin, toutes les rues depuis le Sérail juſqu'à Youb, furent bordées des deux côtés par les Jéniſſaires en habit & bonnet de cérémonie; mais

1 Les Princes reſſerrés dans le Sérail ne portent que la mouſtache, ainſi que les jeunes gens qui ne laiſſent croître leur barbe, que pour prendre un état. C'eſt ce qu'ils appellent communément devenir ſages.

ſans armes & les mains croiſées ſur la ceinture [1].

Les Miniſtres, les grands Officiers, les Gens de Loi, & généralement toutes les perſonnes qui par état ſont attachées au Gouvernement, ſe rendent de bonne heure au Sérail, afin de précéder le Grand-Seigneur dans ſa marche. Cette marche commence, ainſi que nos proceſſions par les gens les moins importans qui défilent ſans ordre. Ils ſont tous à cheval, & chacun d'eux eſt entouré d'un groupe de valets à pied, proportionné à l'état & aux facultés du maître.

Les Gens de Loi ſont remarquables par la groſſeur de leurs turbans & la ſimplicité des houſſes de leurs chevaux. Mais le groupe du Jéniſſaire Aga pré-

[1] Excepté la chauſſure rouge, de grandes culottes bleues & le bonnet auxquels ils ſont aſſujettis, les Jéniſſaires ſe vêtent de la couleur qui leur plaît, & ce n'eſt que dans la coupe de l'habit qu'on retrouve l'uniforme.

ſente le tableau le plus riche dans la claſſe des grands Officiers. Outre le nombre de valets qui environnent ſon cheval, il eſt précédé par deux files de Tchorbadgi [1], qui à droite à gauche marchent à pied devant leur Général. Ces premiers Officiers en bottes jaunes, les coins de leur robe retrouſſés dans leur ceinture, chacun un bâton blanc à la main & coëffés d'un caſque brodé en or, ſurmonté d'un grand pannache à la Romaine, forment une longue allée de plumes, au fond de laquelle on apperçoit le Jéniſſaire Aga qui domine au milieu de la foule de ſes gens; mais un objet vraiment curieux, c'eſt le vêtement de l'Achetchy-Bachy [2] qui marche à pied

1 Colonel des Jéniſſaires, dont le mot traduit littéralement ſignifie *donneur de ſoupe.*

2 Chef de cuiſine : chaque compagnie a le ſien qui fait l'office de Major, il veille à la ſubſiſtance & à la grande police; celui du Jéniſſaire Aga fait l'office de Major-Général.

au milieu des deux files de Colonels, dont je viens de parler, & seulement quelques pas en avant de son Général. Une énorme dalmatique de cuir noir chargée de gros clous d'argent, recouvre un corset également de cuir, & non moins bizarrement décoré. Ce petit gillet est fixé sur sa personne par une large ceinture à gros crochets & à charnière qui soutient deux énormes couteaux dont les manches couvrent presqu'entièrement le visage du Major; tandis que des cuillers, des tasses & d'autres ustenciles d'argent suspendus à des chaînes du même métal, lui laissent à peine l'usage de ses pieds. Il est en effet tellement chargé, que dans toutes les occasions publiques qui obligent cet Officier à se vêtir ainsi, deux Jénissaires doivent lui servir d'accolites pour soutenir son habit.

Le Tchaouche-Bachl, l'un des Mi-

niſtres de la Porte, dont l'Office a eſſentiellement rapport aux affaires civiles, eſt précédé par les Huiſſiers dont il eſt le chef, chacun d'eux porte une plume d'autruche ſur le côté de leur turban. Le Boſtandgy Bachi eſt également précédé par deux files de Boſtandgys, le bâton à la main, & dont les habits & les coëffures de drap rouge préſentent au coup-d'œil une uniformité aſſez agréable. Ces différens Officiers de l'Empire ſaluent à droite & à gauche, les Jéniſſaires qui bordent la haie & qui y répondent en s'inclinant; mais ils rendent cet honneur avec bien plus de reſpect, aux ſeuls turbans du Grand-Seigneur qui précèdent ſa Hauteſſe, & qu'on porte en cérémonie. Deux de ces coëffures chargées de leurs aigrettes n'étaient d'abord deſtinées qu'à changer celle que l'Empereur porte lui-même au cas où il le jugeroit à propos; mais cet uſage de pure commodité

devint dans la ſuite un objet de pompe & d'oſtentation.

Ces turbans placés ſur des eſpèces de trépieds de vermeil, ſont portés de la main droite par deux hommes à cheval, entourés d'un grand nombre de Tchoadars, & ces Officiers doivent ſeulement faire incliner un peu les turbans à droite & à gauche, à meſure que les Jéniſſaires au nombre de ſept ou huit à la fois ſe courbent profondément pour ſaluer les aigrettes Impériales.

Dans cette marche auſſi curieuſe à voir que pénible à décrire, le Viſir & le Mufti, tous deux vêtus de blancs, le premier en ſatin, le ſecond en drap, marchent à côté l'un de l'autre, entourés de leurs gens, & précédés des chevaux de main & des Chatirs [1] du Viſir. A côté de ce Miniſtre marchent les Alay-

[1] Ce ſont des eſpèces de valets-de-pied diſtingués par des ceintures de vermeil.

tchaouches[1], qui font conſtamment mouvoir leurs bâtons d'argent garnis de petites chaînes aſſez ſemblables à des hochets, & dont le bruit l'accompagne juſques dans ſon propre Palais. Un chariot couvert, groſſièrement conſtruit, mal ſculpté, mais richement doré, contient un petit ſopha, & ſuit ordinairement le Mufti pour le recevoir quand il eſt fatigué.

Viennent enſuite les Capitaines des Gardes de l'intérieur & le grand & le petit Ecuyers qui précèdent les chevaux de main du Grand-Seigneur. Ces chevaux ſont couverts de houſſes très-riches qui traînent juſqu'à terre & qui ne laiſſent appercevoir que la tête de ces animaux, dont le front eſt orné d'une aigrette de héron : ils portent auſſi chacun une queue de cheval ſuſpendue à la ſous-

[1] Eſpèce d'Huiſſier à Verge appartenant à la dignité de Pacha.

gorge, & ſur la ſelle un ſabre, & une maſſe d'armes paſſés dans le ſurfait, ſont recouverts d'un bouclier. Chaque cheval eſt conduit par deux hommes à pied qui tiennent chacun une longe fixée à la tête de ces animaux. Immédiatement après ſuivent deux files d'Aſſékis [1] le ſabre pendu en ſautoir & le bâton blanc à la main, une troupe de Zuluftchis [2] coëffés d'un caſque de vermeil & la lance haute marche également ſur deux files & précéde les Peisk. Ceux-ci vêtus à la Romaine portent des faiſceaux que ſurmonte une hache d'argent; & marchent avant les Solacks [3], qui chauſſés

[1] Les Aſſékis ſont un corps d'Elite tiré de celui des Boſtandgis.

[2] Les Zuluftchis ſont une autre ſorte de troupe de l'intérieur, ils ſont vêtus richement & portent deux longues boucles de cheveux, qui attachées au bonnet vers les tempes, deſcendent auſſi bas que les épaules.

[3] Solacks veut dire gauchés deſtinés à défendre la perſonne du Souverain. Ceux qui occupent ſa droite doivent tirer leurs flèches de la main gauche, c'eſt ſans doute l'origine de leur nom.

d'une eſpèce de cothurne, armés d'arcs & de flèches, ſont coëffés d'un riche caſque, ſurmonté d'un panache en éventail dont les extrémités en ſe réuniſſant forment deux haies au milieu deſquelles le Grand-Seigneur marche ſeul à cheval. L'aigrette du Prince domine au-deſſus de ce ſuperbe grouppe. Son approche inſpire un ſilence morne, les Jéniſſaires s'inclinent profondément avant que la haie de plumes ait dérobé l'Empereur à leurs regards ; de ſon côté Sa Hauteſſe a l'attention de répondre à ce ſalut par un petit mouvement de tête à droite & à gauche.

Un nombre infini de *Tchoadars* environnent & ſuivent le Grand-Seigneur. Ils entourent en même-temps le Séliktar-Aga qui porte le ſabre Impérial ſur l'épaule, & eſt vêtu d'un habit d'étoffe d'or, & cet habit eſt le ſeul des habits Turcs qui joigne à la taille.

Le Kiſlar-Aga paraît enſuite ſuivi du Kaſnadar-Aga [1] qui ferme la marche, & qui diſtribue de l'argent au peuple dont la foule l'accompagne. Le Capidgilar Kiayaſſy [2], & le Boſtandgy Bachy qui précède le Grand-Seigneur dans toutes ſes ſorties publiques, doivent à ſon retour au Sérail, mettre pied à terre au fond de la première cour pour venir au-devant de Sa Hauteſſe : ils doublent leurs pas lorſqu'ils s'en approchent, ſe proſternent aux pieds de ſon cheval, & l'introduiſent dans la ſeconde cour en marchant devant lui juſqu'au lieu où le Prince met pied à terre, & où les Officiers de l'intérieur le reçoivent.

Le fameux Racub Pacha qui venait

[1] On ſait que le Kiſlar Aga eſt le chef des Eunuques ; il a pour ſecond le Kaſnadar Aga, auſſi noir, & pas moins Eunuque, dont l'emploi eſt celui de garde du tréſor-particulier ; il eſt chargé dans les cérémonies de faire jetter au peuple l'argent deſtiné à cet uſage.

[2] Capitaine des Gardes de la Porte.

d'enterrer ſon ancien maître & d'inſtal-
ler le nouveau, s'apperçut le premier
que Sultan Muſtapha auſſi ignorant, mais
plus actif qu'on ne l'avait préſumé,
avait beſoin d'être occupé. J'ai déja
peint le caractère de ce premier Miniſtre.
On ne ſera pas ſurpris d'apprendre que
ſes premiers ſoins furent d'exciter inhu-
mainement ſon Maître à renouveller les
Loix ſomptuaires & à les faire exécuter
lui-même à toute rigueur ; il voulait
ainſi entretenir l'ignorance du Prince,
& rendre ſon autorité odieuſe au public.

Les premiers coups de cette autorité
furent d'une violence & d'une barbarie
extrême. Les crieurs publics n'avaient
pas terminé la proclamation de la Loi,
que le Grand-Seigneur déguiſé, ainſi que
les exécuteurs de ſes volontés qui l'ac-
compagnaient, puniſſait déja ceux des
Grecs, des Arméniens & des Juifs qui
ſe trouvaient vêtus des couleurs pro-

hibées pour ces trois nations. Un malheureux chrétien mendiant qui portait une vieille paire de maroquin jaune [1]; qu'il venait d'obtenir de la charité d'un Turc, fut arrêté par le Grand-Seigneur, & cette excuſe ne lui ſauva pas la vie. Chaque jour éclairait quelque nouvelle horreur.

Les Turcs même furent compris dans la Loi, elle fixoit le genre des fourrures de chaque état; elle prononçait ſur la forme de l'habit & ſur la hauteur de la coëffure des femmes. Les Européens n'en furent exceptés qu'en ſe ſoumettant à porter les habits qui leurs ſont propres. Cela ſeul aurait dû en les y aſſujettiſſant pour jamais préſerver les Ambaſſadeurs de l'humiliation de voir bâtonner leurs protégés, & de leur voir eſſuyer d'autres mauvais traitemens dont les Turcs n'au-

[1] Cette couleur eſt réſervée pour la chauſſure des Turcs.

raient pas même eu l'idée, ſi on ne leur eut jamais préſenté que des habits étrangers.

Cependant deux événemens malheureux vinrent rallentir cette vexation, ce n'eſt jamais que par de nouveaux déſaſtres, que l'humanité ſoumiſe au deſpotiſme, reçoit le ſoulagement de ceux qu'elle a ſoufferts, & je remarquerai à cet égard, que lorſqu'on interroge à Conſtantinople quelqu'un ſur ſon âge, il répond toujours en citant l'année de la grande peſte, celle de la famine, l'époque de telle rébellion, de tel incendie.

La flotte du Grand-Seigneur était dans l'Archipel occupée à tirer de ſes malheureux habitans un tribut que cette forme de perception quadruple toujours, tandis que la Caravanne des Pélerins pour la Mecque était en route vers Damas. Conſtantinople reçut auſſi à la fois la nouvelle que le vaiſſeau Amiral,

pendant que ses Officiers & la plus grande partie de l'équipage était à terre, avait été enlevé & conduit à Malthe par les esclaves qui y étaient embarqués, & que la Caravanne, nonobstant le Pacha, le canon & les troupes qui l'escortaient, avait été attaquée & taillée en pièces par les Arabes du désert. Les préjugés & l'amour-propre se trouvant blessés en même-temps par ces deux catastrophes, on ne garda plus de mesure, & la consternation du Sérail animant l'insolence du peuple, on osa murmurer hautement contre le Grand-Seigneur, & s'en prendre à lui de ces tristes événemens.

Tout ce qui menaçait l'ordre établi d'une commotion trop forte ne pouvait manquer d'inquiéter Racub Pacha, & cet adroit Ministre trouva bientôt un expédient propre à distraire l'attention du peuple, & la porter sur un objet agréable. La famine encore récente lui

en fournit le moyen. Il répandit dans le public le magnifique projet de couper l'Asie mineure par un canal navigable [1], & propre au transport des denrées, afin de ne plus les exposer au danger & à l'incertitude des trajets de mer. Il fallait pour cela réunir le fleuve Zacarie à la ville d'Isnic *l'ancienne Nicé*, en se servant d'un lac situé à moitié chemin, dont les eaux auraient servi à la dépense des écluses, & qui abreuvé par plusieurs rivières qu'on pouvait y verser, serait devenu intarissable. Le Drogman de la Porte fut envoyé d'office à M. de Vergennes pour me demander à cet Ambassadeur; je me rendis à la Porte pour consulter le plan d'opérations : il y eut même des voyages de quelques Ministres pour aller prendre des renseignemens sur les lieux; mais tout ce projet qui n'avait été

[1] Racub Pacha plus instruit que les Turcs ne le sont ordinairement, avait sans doute pris ce projet dans Pline.

qu'un prétexte, disparut avec les mécontentemens qu'il avait fait oublier.

Cet événement me donna le premier apperçu de l'ignorance des Turcs que j'ai bien vérifié depuis. A peine fus-je arrivé à la Porte, qu'on m'y présenta un Grec qui devait, disait-on, nous être d'un grand secours pour ce travail, c'était le plus habile de l'Empire : je le questionnai sur le nivellement, & je fus bien à portée d'évaluer les talens de cet homme, quand il me montra une petite planchette de cuivre avec laquelle il devait opérer, & que je n'avais pas apperçue d'abord, parce que ce rare instrument était entouré d'un grand nombre de spectateurs ravis d'admiration.

Quant aux malheureux Pélerins de la caravanne, on finit par les regarder comme autant de martyrs, & la bonté que le Roi eut d'acheter à Malthe, & de rendre aux Turcs le vaisseau & le

pavillon amiral [1], que les Esclaves avaient enlevés, acheva de rétablir pour quelques temps le calme dans Constantinople.

Cependant l'activité du Grand-Seigneur trouva heureusement un autre aliment que les loix somptuaires. Les monnaies, la vérification des comptes du trésor l'occupèrent bientôt tout entier. Il retrancha aussi des abus de dépense dans son Harem, il y fixa l'entretien annuel des femmes [2]. Le Kislar-Aga perdit encore sous ce règne toute l'im-

[1] Ce pavillon était d'autant plus intéressant, que donné par la Mecque au Grand-Seigneur, les Turcs y attachent un préjugé superstitieux. Les noms des Disciples du Prophète aux quatre angles, un sabre à deux lames pour écusson, & des passages de l'Alcoran pour bordure tissue en argent sur une étoffe cramoisie, donnent à ce pavillon un caractère talismanique qui rend toujours sa perte plus fâcheuse que sa possession n'est utile.

[2] On m'a assuré que l'article de l'habillement des femmes avait été porté dans le tarif à environ 250 liv. de notre monnaie par an, ce qui ne doit pas paraître somptueux.

portance de ſa charge, en perdant l'administration des Vakoufs, dont le Viſir fut chargé; mais une ſpéculation toujours dangereuſe pour le Souverain, & qui fut préſentée à Sa Hauteſſe par un de ſes Favoris, fit altérer les monnaies à un tel degré, que les faux monnayeurs travaillent aujourd'hui en Turquie à l'avantage du peuple; quelqu'alliage qu'ils emploient, le coin du Grand-Seigneur eſt encore au-deſſous du titre qu'ils donnent à leurs eſpèces.

Les revenus de l'Empire ne furent point accrus par cette manœuvre. Les Pachas qui gouvernent les Provinces en même-tems qu'ils en ſont les fermiers n'en furent pas moins avides. L'œil du Souverain devint ſeulement plus attentif à les dépouiller du produit de leurs rapines[1]. Les vexations continuèrent &

[1] Cette eſpèce de confiſcation eſt verſée dans le tréſor particulier du Grand-Seigneur. Les plaintes des Provinces

le danger de paraître riche, n'arrêta que la prodigalité qui reſtitue.

Attaqué par la circulation, le commerce éprouva bientôt cette eſpèce de langueur qui ne manque jamais de produire les plus grands déſordres. Les artiſans manquèrent d'ouvrage, & le déſœuvrement joint au beſoin porta le peuple aux crimes. L'eſpoir du pillage, & l'ardeur de ſe venger des Riches, multiplièrent les incendies.

Des Coundaks, eſpèce d'artifice qui ne conſiſte qu'à placer au milieu d'un

contre leurs adminiſtrateurs lui procurent la connaiſſance de la fortune des vexateurs, & la juſtice du Souverain vivement offenſée ſans doute, ſe dédommage en s'emparant des ſommes extorquées. Les malheureux qui crient misère n'obtiennent jamais que la tête du coupable, & le nouvel oppreſſeur qui le remplace, leur fait preſque toujours regretter l'ancien. Le ſyſtême des finances en Turquie conſiſte à placer ſur la ſurface de ſa terre un grand nombre d'éponges qui en ſe gonflant de la roſée, donnent au Souverain le moyen de s'en emparer en les exprimant dans le réſervoir dont il a ſeul la clef.

petit faiſceau d'éclats de bois de pin, un morceau d'amadoue enveloppé de mêches ſoufrées, ſont le moyen que les incendiaires emploient le plus ordinairement. Ils dépoſent furtivement cette allumette derrière une porte qu'ils trouvent ouverte, ou ſur une fenêtre, & après y avoir mis le feu, ils ſe retirent. Cela ſuffit ſouvent pour cauſer les plus terribles ravages dans un ville dont les maiſons bâties en bois & peintes à l'huile d'aſpic, offrent une extrême facilité au premier malfaiteur qui voudra les réduire en cendres.

Cet expédient dont ſe ſervent les incendiaires, & qui échappe ſouvent à la vigilance des propriétaires, joint aux cauſes ordinaires des incendies, donna pendant quelque tems de fréquentes alarmes; mais enfin cette eſpèce de fléau fut diſſipé par la groſſeſſe d'une des femmes du Sérail, & ſur-tout par l'activité

que cette nouvelle fit reprendre au commerce. On prépara les préſens d'uſage en pareille occaſion, toutes les idées ſe tournèrent vers les Donanemas [1], qui n'avaient pas eu lieu depuis deux règnes, & l'occupation des individus rétablit le calme dont cet événement aſſurait la durée en ajoutant à l'autorité du Grand-Seigneur. En effet, de quelque ſexe que fût l'enfant qui devait naître, cette groſſeſſe annonçait des héritiers à l'Empire. Sultan Muſtapha plus radieux parut en en public avec la certitude de plaire. Quelques ſommes d'argent diſtribuées au peuple achevèrent de captiver ſon opinion & ſa bienveillance. On eſt toujours certain de ſe la procurer, lorſqu'on daigne faire quelques frais, & lorſqu'on

[1] Réjouiſſances publiques à l'occaſion de la naiſſance des Princes Ottomans, elles n'ont ordinairement lieu que ſur mer pour les Princeſſes ; mais l'on décida que le premier enfant après une longue ſtérilité ſerait fêté plus que de coutume.

ſait s'y prendre avec un peu d'adreſſe pour l'obtenir.

Murad Mollach avait eu des torts de ce genre, il n'avait pas aſſez ménagé la multitude. Ses amis l'avertirent que dans ſa poſition, il devait un peu plus compter avec elle, s'il voulait parvenir aux grands emplois; ce fut donc pour lui plaire, & en même tems pour ſe procurer les bonnes graces de ſon Maître que cet Effendy, profitant du moment, donna dans la prairie de Buyukdéré, une fête relative à l'événement qui excitait la joie publique.

On me ſaura gré de m'attacher à ces détails, ils offrent le vrai tableau des mœurs & des uſages d'une Nation.

Deux grands poteaux diſtans l'un de l'autre de 40 pieds ſupportaient une corde tendue à leur extrémité ſupérieure. On avait ſuſpendu à cette corde des ficelles, ſur leſquelles des lampes de

verre étaient fixées à des diſtances convenables aux objets que l'illumination devait repréſenter [1]; le chiffre du Grand-Seigneur, le deſſin de ſon batteau, des mots tiré du Coran & applicables au ſujet décorèrent cet édifice pendant les trois jours que dura la fête, tandis que des Danſeurs de corde, une troupe de Comédiens Juifs & des Danſeuſes, ne ceſsèrent d'amuſer le ſpectateur fort avant dans la nuit. C'eſt ſur-tout à la lumière d'une vingtaine de réchauds de fer élevés ſur des piquets, où l'on entretenait une flamme rouge avec des chiffons goudronnés & du bois de pin, que ce tableau m'a paru le plus curieux.

[1] Les grandes moſquées s'illuminent de la même manière pendant le ramazan. Leurs minarets ſervent de poteaux pour attacher la corde principale à laquelle les rayons de lampes ſont ſuſpendus par des anneaux deſtinés à les faire gliſſer à meſure qu'on les allume par la galerie d'un des minarets, & que de la galerie du minaret oppoſé, on tire une petite corde qui les réunit & maintient les fils de cet eſpèce de haute-liſſe à des diſtances convenables.

Ces lugubres candelabres étaient plantés en cercle pour éclairer les baladins qui occupaient le centre, & des tentes dressées pour Murad Mollach & sa compagnie formaient avec la foule des assistans, une grande ligne de circonvallation dont les femmes du peuple occupaient une partie. L'illumination placée en dehors de cette derniere enceinte n'était que l'enseigne de la fête, dont l'article le plus précieux était la comédie.

Une espèce de cage de trois pieds quarrés sur six de haut, enveloppée d'un rideau représente une maison, & contient un des acteurs Juifs habillé en femme. Un autre Juif habillé en jeune Turc, & réputé amoureux de la dame du logis; un valet, assez plaisamment balourd, une autre Juif vêtu en femme & jouant la complaisante, un mari que l'on trompe, enfin les personnages qu'on voit par-tout

occupent les dehors & composent la pièce. Mais ce qu'on ne voit point ailleurs, c'est le dénouement ; tout est en scène, rien n'est abandonné à l'imagination des spectateurs, & si le cri du Muezzin [1], se fait entendre sur ces entrefaites, les Musulmans se tournent du côté de la Meçque pendant que les acteurs continuent chacun leur rôle ; & j'en aurai assez dit sur ce bizare assemblage de dévotion momentanée & d'indécence continuelle, si l'on aperçoit que ce tableau, difficile à décrire, pourrait encore moins se dessiner.

Des danseurs de corde maladroits, des lutteurs assez gauches, quelques bouffons grossiers & des baladines remplissent les intervalles d'une comédie à l'autre. Parmi ces dernieres dont le mérite n'est sûrement ni dans l'élégance de

1 Celui qui, du haut des minarets, appelle à la prière.

leurs pas, ni dans l'agrément de leurs geſtes, mais qui plaiſent infiniment aux Turcs par le talent qui les caractériſe, on diſtinguait une jeune fille de dix à douze ans dont l'agilité promettait, & lorſqu'après chaque danſe, elle faiſait, ſuivant l'uſage, ſa ronde avec le daïré [1], pour recueillir en argent la valeur des idées agréables qu'elle avait fournies à la compagnie, les Seigneurs Turcs de la ſociété de Murad Mollach, la mettaient à l'enchere à l'envi l'un de l'autre, tandis qu'ils lui appliquaient des ſéquins ſur le front [2], pour lui témoigner leur bienveillance. Le prix de cette eſclave, dont la figure n'avait cependant rien de diſtingué, monta juſqu'à la

[1] Tambour de baſque qui ſert à marquer la meſure.

[2] Le ſequin eſt une monnoie d'or ſi légère qu'en l'appuyant ſur le front, elle y tient pendant quelque temps, & c'eſt la manière dont les Turcs récompenſent l'agilité des danſeurs.

somme de douze bourses [1], qu'un vieux Mollach donna au marchand pour acheter le stérile plaisir de perpétuer des idées qu'il avait perdu l'espérance de réaliser.

Excepté dans les fêtes publiques, où la licence est toujours extrême & toujours permise, ces acteurs ne développent leurs talens que dans l'intérieur des maisons, lorsqu'ils y sont appellées pour les nôces & les fêtes particulieres. Ces troupes de mauvais bâteleurs sont toujours composées d'hommes ou de femmes seulement; celles de femmes représentent dans l'intérieur des Harems avec autant de distinction & aussi peu de

[1] La bourse turque est une valeur numérique de 500 piastres, & qui devrait répondre à celle de 1500 liv. si l'altération des monnaies du Grand-Seigneur n'était pas au degré de ne plus admettre de comparaison, & que le change du commerce réduit depuis long-tems à 25 ou 30 pour cent sans être encore au niveau de la valeur comparée des matière s intrinseques.

retenue que les comédiens dont on vient de parler; mais la musique est l'amusement ordinaire & le plus familier des Turcs.

Leur musique martiale est du genre le plus barbare, des caisses énormes frappées avec des espèces de maillets, réunissent un bruit sourd au son vif & clair des petites timbales qu'accompagnent des clarinettes & des trompettes aiguës, dont on force les tons pour compléter le tintamarre le plus discordant qu'on puisse imaginer.

La musique de chambre est au contraire très-douce, & si l'on peut lui reprocher une monotonie de semi-tons à laquelle on répugne d'abord, on ne peut lui refuser une sorte d'expression mélancolique dont les Turcs sont puissament touchés. Un violon à trois cordes monté au ton de la guimbarde, la viole d'amour, qu'ils ont adopté, la

flûte de derviche, plus douce que notre traversiere, le *tambour*, espèce de mandolin à long manche & à cordes de métal, les chalumeaux, ou la flûte de Pan, & le tambour de basque destiné à rendre la mesure plus sensible, composent cet orchestre. Il s'établit au fond d'un appartement où les musiciens acroupis sur leurs talons, jouent sans musique écrite, des airs mélodieux ou vifs mais toujours à l'unisson, tandis que la compagnie dans un grand silence, s'enivre d'un enthousiasme langoureux, de la fumée des pipes & de quelques pilules d'opium.

Ceux des Turcs qui se sont une fois abandonés à un usage immodéré d'opium, sont faciles à connaître par une sorte de rachitisme que ce poison produit à la longue. Dévoués à n'exister agréablement que dans une espèce d'ivresse, ces hommes sont sur-tout curieux à voir,

lorſqu'ils ſont réunis, dans un endroit de Conſtantinople qu'on nomme *Tériaky Tcharchiſſy* (le marché des mangeurs d'opium).

C'eſt là que vers le ſoir on voit arriver par toutes les rues qui aboutiſſent à la *Solimanie*[1] ces amateurs, dont les figures pâles & triſtes ne pourraient inſpirer que la pitié, ſi des cous alongés, des têtes tournées à droite, ou à gauche, l'épine du dos déviée, une épaule dans l'oreille & nombre d'autres attitudes bizarres qui réſultent de leur maladie, ne préſentaient le tableau le plus ridicule & le plus plaiſant.

Une longue file de petites boutiques eſt adoſſée à un des murs qui ſervent d'enceinte à la place où eſt conſtruite la Moſquée. Ces boutiques ſont ombragées par une treille qui communique de l'une

[1] La plus grande moſquée de Conſtantinople.

à l'autre, & ſous laquelle chaque marchand a ſoin de placer un petit ſopha, pour aſſeoir ſon monde ſans gêner le paſſage. Les chalands arrivent & s'y placent ſucceſſivement pour recevoir la doſe qui convient au degré d'habitude & de beſoin qu'ils ont contracté. Bientôt les pilules ſont diſtribuées; les plus aguerris en avalent juſqu'à quatre plus groſſes que des olives, & chacun buvant un grand verre d'eau fraîche par-deſſus, attend dans ſon attitude particuliere une rêverie agréable qui au bout de trois quarts d'heure ou d'une heure au plus, ne manque jamais d'animer ces automates; elle les fait geſticuler de cent manières différentes, mais toujours bizarres & toujours gaies. C'eſt le moment où la ſcène intéreſſe davantage; tous les acteurs ſont heureux, chacun d'eux retourne à ſon logis dans un état de déraiſon totale; mais auſſi dans la pleine

&

& entiere jouiſſance d'un bonheur que la raiſon ne ſaurait procurer. Sourds aux huées des paſſans qu'ils rencontrent & qui ſe plaiſent à les faire déraiſonner, chacun d'eux croit poſſéder ce qui lui plaît, ils en ont l'air, ils en ont le ſentiment, la réalité procure ſouvent beaucoup moins.

On retrouve le même tableau dans les maiſons particulières où le maître donne l'exemple de cette étrange débauche. Les gens de loi y ſont le plus ſujets, & les Derviches s'enivraient tous d'opium, avant de s'être aviſés de lui préférer l'excès du vin. Ces ſortes de Moines ſont en Turquie de deux eſpèces très-différentes, mais également remarquables. La différence vient du genre de régle que leur fondateur leur a reſpectivement impoſé. Celle des Derviches Mewliach eſt de tourner comme des totons au bruit d'une muſique aſſez douce, & de cher-

cher une ſainte ivreſſe dans les vertiges qui devraient réſulter naturellement de ce bizarre exercice, ſi l'habitude qu'ils ont de tourner ainſi, ne les préſervait pas de l'étourdiſſement & de l'ivreſſe à laquelle ils vont ſuppléer dans les tavernes. La regle des autres Moines nommée *Tacta-Tépen* [1] plus triſte, a auſſi plus de barbarie. Elle conſiſte à ſe promener gravement, & à la file les uns des autres, autour de leur Chapelle, & à prononcer le nom de Dieu à haute voix, & avec effort à chaque coup de tambour qu'on leur fait entendre : bientôt les coups de baguettes preſſés graduellement, deviennent ſi vifs, que ces malheureux ſont contraints à de terribles efforts de poitrine; les plus dévots ne finiſſent la proceſſion qu'en vomiſſant le ſang. Leur abord eſt toujours ſombre, toujours

1 Batteur de planches, peut-être n'avaient-ils pas d'autres inſtrument dans l'origine.

farouche, & ces Moines sont si persuadés de la sainteté de leur pratique, & si sûrs de plaire au Ciel par leurs hurlemens, qu'ils ne jettent jamais sur les autres hommes que des regards du plus profond mépris.

Il y a encore en Turquie d'autres Moines, & des Santons qui courent la campagne : leur rencontre dans un bois n'est pas sans inconvénient ; sous le manteau de la Religion, ils s'introduisent chez quelques dévots ; & c'est par-tout la plus mauvaise compagnie qu'on puisse trouver.

Ceux de ces Derviches qui sont assez audacieux pour profiter de l'ignorance générale s'érigent en prophêtes & prophétisent impunément. S'il arrive que l'événement justifie les prédictions qu'ils ont hasardées, alors ils ne tardent guere à passer pour des Saints, & à jouir de la plus haute considération ; mais ceux

même qui, faute de ſuccès, ne parviennent qu'à paſſer pour des foux, n'en ont pas moins le droit de pénétrer par-tout. Rien ne peut s'oppoſer à leur effronterie ; le nom de Dieu proſtitué par ces coquins en impoſe toujours à la multitude ſuperſtitieuſe, & j'en ai vu venir inſolemment s'aſſeoir à côté du Viſir pendant que je m'entretenais ſecrètement avec lui, & que les gens les plus conſidérables ſe tenaient à l'écart. Le fanatiſme du public impoſe aux gens plus éclairés la loi de ſe contraindre, & les Turcs les plus puiſſans ne parviennent à ſe débarraſſer momentanément de cette canaille, qu'en lui donnant quelque argent, dont le véritable effet eſt cependant de la rendre plus incommode & toujours inſolente.

Rakub Pacha plus inſtruit que les Turcs ne le ſont ordinairement, ſoit pour détruire l'ignorance, ou pour laiſſer après lui un témoignage de ſon goût

pour la littérature, fit bâtir à ses frais une grande coupole, pour y fonder une Bibliothéque publique : il n'en existait pas à Constantinople. Mille à douze cent manuscrits Arabes ou Persans que ce Visir avait rassemblé, & qu'il légua à ce monument, furent rangés sur des corps de tablettes disposés en pyramides circulaires au centte de la rotonde qu'il fit bâtir à cet effet. Un Bibliothécaire surveille ce dépôt : le public a droit d'y pénétrer à des heures marquées, & Rakub en fonda l'entretien ; mais rien ne fondera certainement l'instruction des Turcs, tant que les difficultés de la langue en fixeront les bornes au seul talent de lire & d'écrire.

L'Imprimerie aurait pu les étendre ; un certain Ibrahim Effendi avait établi cet art si utile de multiplier les copies ; il fit même imprimer plusieurs ouvrages ; mais qui n'eurent qu'un faible débit,

quoiqu'il eût choisi ceux qui devaient en promettre le plus : quel succès pouvait avoir en effet un art qui dès le premier coup d'œil, réduisait à rien, le talent de ceux que l'on considérait comme des savans ? Ils devinrent juges & parties ; la Typographie ne pouvait atteindre à la perfection des liaisons ; on la méprisa, Ibrahim ferma boutique.

Rakub lui-même n'était pas exempt de cette fausse science qui s'enorgueillit des difficultés vaincues. Il se plaisait à lier les lettres d'une manière indéchifrable, & sur toutes choses il aimait à jouer sur le mot. On cite encore de lui plusieurs traits assez plaisans dans ce mauvais genre, mais qui par cela même qu'ils apartiennent au glossaire, ne peuvent être traduits.

Dégagé par la force naturelle de son esprit de tous les préjugés qui abrutissent les Turcs presque généralement,

ce Visir trouvait jusques dans les objets les plus atroces, le moyen de s'égayer. On jugera bien que le Mahométisme n'était pas à l'abri de ses plaisanteries. Un Européen se présenta un jour à la Porte & fit soupçonner par ses gestes, plus que par son langage, qu'il voulait se faire Turc, & qu'il était Allemand. A la nécessité d'appeler quelqu'un pour le faire expliquer, se joignait l'article des traités qui nécessite la présence d'un Drogman pour qu'un Européen puisse légalement renier sa religion. On en trouva un de l'ambassade d'Allemagne qui fut conduit au Visir & lui apprit que le nouveau venu, né à Dantzick, en était parti tout exprès pour embrasser le Mahométisme à Constantinople. Cette résolution parut trop bizarre à Rakub pour ne pas vouloir en connaître la véritable motif, & le candidat, interrogé de nouveau, répondit dévotement

que Mahomet lui avait apparu pour l'inviter à mériter toutes les faveurs atachées à l'Islamiſme. Voilà un étrange coquin, dit le Viſir. Mahomet lui a apparu à Dantzick ! A un infidéle ! tandis que depuis plus de ſoixante-dix ans que je ſuis exact aux cinq prieres, il ne m'a jamais fait pareil honneur. Dites-lui, Drogman, qu'on ne me trompe pas impunément ; que certainement il a tué pere & mere, & que je vais le faire pendre, s'il ne me dit pas la vérité. Effrayé de cette menace, le voyageur avoua alors qu'il avait été maître d'école à Dantzick, & qu'au bout d'un certain temps, il avait eu le malheur de donner lieu à des ſoupçons fâcheux ; que les parens des enfans qui lui étaient confiés l'avaient griévement chicané ; qu'à la fin les Magiſtrats s'étaient diſpoſés à ſévir contre lui d'une manière un peu chaude, que pour échap-

per à leur ſentence, & bien informé qu'à Conſtantinople on ne faiſait pas tant de bruit pour ſi peu de choſe, il y était venu changer de coëfure, dans l'eſpérance d'être bientôt lui-même aſſez inſtruit pour contribuer auſſi à l'éducation de la jeuneſſe Turque. Faites-lui faire ſa profeſſion de foi, repliqua le Viſir, & menez ce Néophyte chez un tel Mollach pour qu'il pourvoie à ſon entretien; ils ſont faits pour vivre enſemble, c'eſt un camarade que je lui envoie; mais qu'on charge l'Iman du quartier d'aller les inſtruire tous deux, & de leur apprendre qu'aucune religion n'a jamais toléré leur régime.

L'uſage conſtamment ſuivi par les Empereurs Turcs de faire bâtir une Moſquée & de la doter, pour en fonder l'entretien, a tellement multiplié ces temples, que les emplacemens étaient devenus très-rares à Conſtantinople. Sultan Ma-

hamout avait pris le parti d'en faire conſtruire une à Scutary : il mourut, & Sultan Oſman la fit achever. Muſtapha trouva cependant le moyen d'acheter dans ſa Capitale un terrain aſſez vaſte pour la Moſquée qu'il voulait y bâtir ; ce Prince imagina pour ſuppléer aux habitations qu'il allait détruire, & pour doter la nouvelle Moſquée, de faire faire une jetée ſur un bas-fond du rivage de la Mer de Marmora, près des murs de la ville, afin d'y former un nouveau quartier.

L'ignorance des architectes lutta long-temps & avec déſavantage contre les vagues de la mer, & l'avarice qui apprend toujours à ſes frais qu'il n'y a de vraie économie que dans les dépenſes faites à propos, fut enfin contrainte de céder à la néceſſité. Tout l'or que l'on avait prodiguée juſques-là ne ſervit à rien; il fallut recommencer ſur de nou-

veaux frais & en venir aux encaiſſemens ; ce dernier expédient réuſſit & l'ouvrage fut conſolidé.

La plupart des Turcs propriétaires des maiſons qu'on venait d'acheter pour placer la Moſquée, devinrent les locataires des nouvelles habitations, & les fermiers du nouveau temple, qui fut achevé ſous le regne de ſon fondateur. L'intérêt ou le zèle religieux des propriétaires ne préſenta à Muſtapha aucune contradiction dans l'achat des maiſons qui convenaient à l'exécution de ce plan. Sultan Soliman le plus grand Prince des Ottomans n'avait pas été ſi heureux dans une ſemblable circonſtance ; & ce trait m'a paru d'autant plus intéreſſant qu'il ſuffit pour donner une idée de la valeur légale des propriétés en Turquie.

L'emplacement de la Solimanie avait été décidé, & Sultan Soliman ſemblait

n'être menacé d'aucun obftacle dans les achats qui devaient lui en affurer la propriété ; lorfqu'un Juif qui poffédait dans le centre de ce terrain une maifon de peu de valeur, refufa de s'en défaire à aucun prix. On eut envain recours à la prodigalité, cet Ifraélite fut inflexible, & fon entêtement l'emporta fur fon avarice. Tout ce qui environnait Sultan Soliman, accoutumé à voir plier l'univers devant ce Prince, applaudiffait d'avance au fpectacle de la maifon du Juif détruite dans fes fondemens & du Juif lui-même traîné au fupplice : mais heureux les Princes qui ne confondent point l'homme & le Souverain, ne croient pas pouvoir difpofer de leur autorité pour fatisfaire leur dépit perfonnel ! heureux les Princes qui attendent que la juftice ait prononcé dans leur propre caufe, & dont l'ame eft affez grande pour ne pas fe contenter du

ſuffrage de ceux qui les environnent.

Tel était Sultan Soliman ; il deſcendit du Trône pour interroger la Loi : Un homme, écrit-il au Mufti, veut élever un temple à la Divinité ; tous les Muſulmans propriétaires du terrain qui doit former l'emplacement s'empreſſent de participer à cette bonne œuvre , en vendant leur maiſons ; un ſeul, & c'eſt un Juif, ſe refuſe à toutes les offres : quelle peine mérite-t-il ? Aucune, répond le Mufti : les propriétés ſont ſacrées ſans diſtinction d'individus, & l'on ne peut élever un temple à Dieu ſur la deſtruction d'une loi auſſi ſainte. Elle eſt favorable au déſir que le Juif à ſans doute de laiſſer à ſes enfans une propriété dont la valeur ſerait peut-être diſſipée ; mais on peut prendre ce terrain à loyer : c'eſt le droit du Souverain, toutes les fois qu'il a beſoin d'une maiſon. Il faut donc paſſer un contrat de

location pour le Juif & ses descendans ; par ce moyen sa propriété demeure intacte, & l'on peut ensuite abattre la maison & bâtir la Mosquée, sans craindre que la prière des Musulmans y soit réprouvée : le fetsa du Mufti fut exécuté.

Aux fondations des Mosquées se joint ordinairement celles d'écoles publiques où les enfans du quartier vont apprendre à réciter leurs prières. Plusieurs gens riches font aussi construire des fontaines & des Namas-Giack [1], afin d'indiquer aux dévots Musulmans la direction de la Mecque. C'est sur-tout dans la campagne, où ce genre de luxe se développe avec profusion. La superstition a multipliée ces petites fondations ; elles valent un grand nombre d'indulgences,

[1] Terrain disposé pour faire la prière. Une pierre sur laquelle la profession de foi est ordinairement écrite, est orientée de manière à indiquer le côté de la Mecque, en même-tems qu'une fontaine y sert aux ablutions.

& le Turc qui les obtient en trouve journellement le débit.

Celles dont les gens en place ont toujours beſoin pour ſe ſauver dans ce monde s'achètent un peu plus cher, & la néceſſité où ils ſont de ſe ménager la bienveillance du Grand-Seigneur, invite l'avarice, l'ambition & la crainte à des ſpéculations infinies, & dont les calculs ſont ſouvent fautifs. Le plus économique lorſqu'il réuſſit, eſt ſans doute de faire accepter au Grand-Seigneur une eſclave qui lui plaiſe, & qui ſoit aſſez reconnaiſſante pour employer ſon crédit en faveur de ſon premier maître. J'ai vu chez ma belle-mere une de ces Géorgiennes deſtinée par Aſma, Sultane, au ſuprême honneur d'amuſer Sa Hauteſſe, & je n'ai vu très-diſtinctement en elle, qu'une fille de 18 ans, médiocrement grande, extrémement forte, & qui pouvait paſſer pour une aſſez jolie fille de cabaret; elle

avait à la vérité de grands yeux noirs, dont la beauté, aſſez commune en Turquie, ſe ſerait diſtinguée par-tout ailleurs; mais ils étaient inanimés, & le ſurmé qui les noirciſſait n'y ajoutait rien d'agréable.

Je ne veux pas encourir le reproche de négliger des détails ſur cette drogue ſi fameuſe & ſi uſitée dans toute l'Aſie; c'eſt une poudre noire impalpable & tellement volatile qu'elle s'attache d'une manière veloutée ſur un fil de laiton fixé au bouchon du flacon qui la contient. L'art de s'en ſervir conſiſte à tirer ce fil de laiton, auquel le bouchon ſert de manche, ſans qu'il touche les bords du flacon, ce qui le dégarnirait de la poudre noire dont il s'agit. On applique l'extrémité de cette aiguille dans le coin intérieur de l'œil, en y appuyant les deux paupières, & enſuite on la retire doucement vers la tempe, afin de laiſſer en-

dedans

dedans des cils, deux raies noires, qui donnent à de beaux yeux, un air dur qu'ils n'avaient pas, & que les Turcs prennent pour un air tendre.

Ce qui paraîtra bien plus extraordinaire, c'est que les hommes eux-mêmes, & sur-tout les vieillards, ont aussi cette coquetterie. L'usage du surmé est presque général. Il est vrai qu'on lui attribue la vertu de fortifier la vue ; mais il est plus certain que l'effet du surmé ne la satisfait pas [1].

[1] Cet usage est moins commun dans le peuple, & semble appartenir plus particulièrement à l'opulence, & à une sorte d'inaction nécessaire à ce genre de beauté ; on sent en effet que cette poudre impalpable placée avec précaution sur le bord des paupières, s'étendrait désagréablement par une transpiration forcée. Cependant le peuple, cette partie toujours la plus nombreuse, dont le travail impose à la richesse paresseuse un tribut journalier, a aussi sa manière de se décorer. Elle consiste, ainsi que chez presque toutes les Nations sauvages, à se couvrir les bras & les jambes, quelquefois la poitrine de signes dessinés par des piqûres, & qui frottés, avant d'être cicatrisés, avec quelque couleur, retient celle qu'on y fait pénétrer. La couleur bleue qui

Tout ce qui peut contribuer à l'entretien de la beauté, ou ſuppléer à ſon défaut eſt ſaiſi dans ce pays avec une avidité extrême, & les Chiotes ſont à Conſtantinople en poſſeſſion de ce charlataniſme. Jamais leur art de rendre la peau fraîche n'a cependant éloigné le moment où elle doit ceſſer de le paraître : on pourrait même les accuſer de hâter la deſtruction de la beauté en Turquie, ſi l'uſage immodéré des bains d'étuves ne la détruiſait pas encore plus efficacement que le ſulimé [1].

réſulte de la poudre à canon, eſt la plus commune. Les préjugés ſemblent auſſi fournir le plus grand nombre des ſujets de ce bizarre tableau ; les noms de Jéſus & de Mahomet diſtinguent le Chrétien & les Turcs que le même travail réunit. La galanterie a auſſi ſa part dans ce genre de décoration, & l'on voit ſouvent des vers amoureux, mêlés avec quelques paſſages du Coran ; mais le genre de cette galanterie, n'eſt pas toujours aſſez prononcé pour que l'on ne puiſſe s'y méprendre.

[1] Le Sulimé eſt une eſpèce de fard pour blanchir la peau, & dont l'effet eſt ſur-tout de la rendre luiſante.

La conſtruction de ces bains doit être décrite, afin d'en calculer les réſultats, après en avoir examiné les effets.

Deux petites chambres bâties en brique, revêtues en marbre ou en ſtuc, ſe communiquent, & ſont chacune éclairées par de petites coupoles percées en échiquier. Ce petit édifice eſt ordinairement joint à la maiſon par une chambre où l'on ſe déshabille. Des doubles portes en chaſſis, garnies de feutre, ferment la première & la ſeconde partie de l'étuve. Une voûte ſouterraine, dont l'ouverture eſt extérieure, ſert de foyer. Cette voûte répond à la pièce du fond & échauffe ſur-tout une chaudière placée immédiatement ſous le marbre du plancher de l'étuve, au plafond même de la voûte inférieure, où l'on entretient un feu de bois de corde; des tuyaux, diſpoſés dans l'épaiſſeur des murs, partent de l'intérieur de la chaudière & s'élevent en

dehors de la coupole, pour évaporer l'eau que l'on tient dans une continuelle ébullition. D'autres tuyaux qui partent d'un réſervoir, ſont également contenus dans la mâçonnerie & fourniſſent de l'eau froide dans l'intérieur, par le moyen de robinets placés à côté de ceux qui donnent de l'eau chaude. De petites eſtrades de bois bien poli ſont diſpoſées pour s'y aſſeoir, & des rigoles taillées dans le marbre ſervent à l'écoulement des eaux que l'on verſe.

Ces bains particuliers, toujours échauffés vingt-quatre heures avant qu'on en faſſe uſage, ſont portés par cette méchanique à un tel degré de chaleur, qu'après s'être totalement dépouillé dans la chambre extérieure, & avoir chauſſé des ſandales de bois très-élevées pour ne pas ſe brûler les pieds ſur les marbres du plancher, on ne peut cependant pénétrer dans la première pièce, qu'après

avoir laiſſé un moment dilater ſes poulmons entre les deux premières portes ; cela fait, on ne peut encore pénétrer dans la ſeconde étuve, ſous laquelle ſe trouve le véritable foyer, ſans prendre la même précaution ; & l'on peut aſſurer que l'air de cette pièce eſt à celui de la première, comme ce dernier eſt à l'air extérieur. Une tranſpiration ſubite, & qui ruiſſelle par tous les pores, eſt auſſi l'effet qu'on éprouve d'abord en y entrant ; mais la violence de cette chaleur, & celle de ſes effets n'empêchent pas que les femmes ne reſtent dans ces bains juſqu'à cinq & ſix heures de ſuite, & qu'elles n'y reviennent très-fréquemment.

Celles qui n'ont pas de bains particuliers vont aux bains publics ; ils ſont toujours prêts & diſpoſés de manière à contenir une grande quantité de monde.

Quelques femmes un peu plus délicates & plus ſcrupuleuſes que d'autres, prennent cependant le bain pour elles ſeules & s'y rendent avec des amies particulières; pour completter la fête, elles y font porter leur dîner; l'attrait d'une plus grande liberté, celui de converſer tout le jour enſemble, ſuffit ſans doute pour les dédommager d'avoir ſi mal choiſi le lieu de la ſcène.

Des baigneuſes nommées *Telleks*, la main paſſée dans de petits ſacs de ſerge frottent la peau juſqu'au deſſéchement. Elles ſe ſervent auſſi d'une argile très-fine, pétrie avec quelques feuilles de roſe, & deſſéchée enſuite au ſoleil; comme d'une eſpèce de ſavon pour en frotter la tête, en y verſant de l'eau chaude avec de grandes taſſes de métal. Les cheveux des femmes ainſi nétoyés & parfumés, ſont enſuite réunis en une infinité de petites treſſes.

On ne retrouvera pas dans cette description les perles, les diamans, les riches étoffes & tous les agrémens dont Milady Montagu s'est efforcée de parer ces bains. On croira difficilement aussi que cette Dame y soit réellement entrée toute vêtue comme on le lui a fait assurer [1]. Ce qui est très-certain, c'est qu'un trop grand usage de ces étuves ouvre à la fin les pores au point de les rendre sensibles à l'œil. Il est également sûr qu'une dilatation des fibres aussi forcée, en altérant les formes, amène la décrépitude avant la vieillesse.

Ces bains publics répandus en très-

[1] Dans la nouvelle édition des lettres de cette Dame, on assure cependant que tout ce qu'elles contiennent a été vérifié. Il semble que cette assertion de l'Éditeur devroit être accompagnée de preuves & d'autorités. Mais le Public n'est jamais difficile sur les erreurs qui l'amusent, l'intérêt qui perçoit ce tribut, n'est pas plus scrupuleux, & ceux qui n'aiment que la vérité doivent se borner à la présenter sans se charger de la défendre.

grand nombre dans tous les quartiers de la ville, servent aussi aux hommes; mais à des heures différentes de celles qui sont destinées aux femmes. Un homme qui oseroit tenter d'y pénétrer lorsque les femmes y sont rassemblées, serait sévèrement puni de son entreprise, quand même il aurait le bonheur d'échapper aux coups de tasses [1], de sandales [2] & de pestemals mouillés [3]. Les femmes Turques sont sur-tout inexorables, quand l'audace d'un homme n'a d'autre objet que celui de les insulter; mais on ne pourra sans frémir jetter un coup-d'œil

[1] Tasses, mot Turc dont la prononciation & la signification sont absolument françaises.

[2] Sandal, ce mot a encore le même rapport avec notre langue, c'est une semelle de bois que le pied chausse au moyen d'une courroie qui l'embrasse; mais il y a cette différence qu'en Turquie les sandales sont montées sur deux traverses de bois élevées de cinq à six pouces.

[3] Pestemal, est un morceau d'étoffe, soie & coton, que la pudeur s'est réservé dans les bains.

ſur les ſuites funeſtes de l'abandon aveugle auquel elles ſe livrent quelquefois.

Je ne parle point de ces femmes dont les charmes ſont ſi ſouvent vendus à prix, & dont j'ai rencontré quelques cadavres mutilés dans les environs de Conſtantinople. La cruauté des hommes qui les aſſaſſinent pour s'épargner la peine de les payer, ou même le danger d'être arrêtés, en les ramenant à la ville, eſt une de ces atrocités que l'avarice ou la crainte peuvent expliquer. Mais je parle des femmes d'une condition plus relevée, qu'une force irréſiſtible domine & qui s'échappent furtivement de leur priſon. Ces infortunées emportent toujours leurs diamans avec elles, & croient ne rien avoir de trop précieux pour celui qui les accueille. Le penchant funeſte qui les aveugle ne leur permet pas d'appercevoir que ces richeſſes même deviennent la cauſe de leur perte. Les ſcélérats

qu'elles vont trouver ne manquent guère de les punir de leur témérité au bout de quelques jours & de s'assurer la propriété de leurs effets par le crime le plus monstrueux, & que le gouvernement s'empresse le moins de punir. On voit souvent flotter les corps dépouillés de ces malheureuses dans l'intérieur du port sous les fenêtres de leurs meurtriers, & ces redoutables exemples si capables d'intimider les femmes & de calmer une semblable fureur ne les effraient, ni ni les corrigent.

C'est dans la vue d'empêcher que ces désordres ne deviennent plus fréquens pendant les fêtes solemnelles, & les réjouissances publiques, que le Gouvernement interdit alors la sortie des femmes.

La grossesse annoncée dans le Sérail touchait à son terme, tous les préparatifs de fêtes étaient achevés, & l'on n'atten-

dait plus que l'ordre du Gouvernement pour les commencer.

Je n'ai ſçu avec quelque certitude, que depuis mes liaiſons avec les Turcs, ce qui ſe pratique dans l'intérieur du Sérail à l'occaſion des naiſſances, & je place ici ces détails pour n'y plus revenir.

Aux premières douleurs, le Viſir, le Mufti, les grands Officiers & les Chefs des Corps Militaires ſont mandés au Sérail pour y attendre le moment de l'accouchement dans la ſalle du ſopha : c'eſt ainſi qu'on déſigne la pièce intermédiaire [1], qui ſépare la partie du Sérail qu'on nomme le Harem du reſte des bâtimens que le Grand-Seigneur occupe avec ſa maiſon.

Douze petites pièces de canon du

[1] Cette pièce ſe nomme chez les particuliers le Mabein odaſſi, & ce mot traduit littéralement veut dire la Chambre intermédiaire.

calibre d'un quarteron, & qu'on nomme les pièces du sopha, sont rangées dans cette chambre qui a vue sur la mer. Il y a aussi une batterie de pièces Suédoises située à mi-côté dans le bois de Cyprès qu'on nomme fort improprement les Jardins du Sérail, & les murs de Bysance qui servent d'enceinte au Palais sont bordés en dehors d'une monstrueuse artillerie qui se croise avec celle de Tophana, située vis-à-vis de l'autre côté du port.

Aussitôt après l'accouchement, le Kislar-Aga sortit du Harem avec l'enfant; c'était une Princesse, il vint la présenter aux grands Officiers qui drefsèrent acte de sa naissance & de son sexe, après quoi les pièces du sopha firent leur salve qui ne pouvant guère être entendue que par la batterie à mi-côté fut répétée par celle-ci & suivie de celle de la pointe du Sérail & de Tophana. A ces diffé-

rentes ſalves ſuccédèrent celles de la Douanne, de la Marine & de la Tour de Léandre [1].

Les crieurs publics annoncèrent auſſitôt ceté vénement & la Sultane, qui ve-

[1] Cette tour ſituée ſur un rocher iſolé en face de Conſtantinople & plus près de Scutari que de la Capitale, eſt appellée par les Turcs *Kis-couleſſy* (la tour de la fille). Ils prétendent qu'elle a long-tems ſervi de priſon à une Princeſſe Grecque. Le nom que les Européens lui donnent, ferait préſumer qu'autrefois on la regardait comme la demeure de Héro; mais il faut une circonſpection extrême dans ces ſortes de conjectures, pour éviter le ridicule & même l'abſurdité. Des Voyageurs ont placé une colonne de Pompée à l'embouchure de la mer Noire, où cet illuſtre Romain n'a jamais été. Ils ont appellé du même nom, une autre colonne qui ſe voit à Alexandrie, & que très-certainement Pompée n'a jamais fait élever, & pour revenir aux environs de Conſtantinople, on voit ſur les bords du Pont-Euxin une tour antique, reſtée parmi les débris de pluſieurs autres de même conſtruction, leſquelles bâties en ligne de diſtance en diſtance, ſervaient jadis à ſignaler les batteaux coſaques dont on redoutait les pirateries ſur les bords de la mer Noire. Cette tour iſolée manquait de nom dans ce pays d'ignorance & de barbarie, & nos Européens qui ont la manie oppoſée de vouloir tout ſavoir & tout expliquer, l'ont nommé la tour d'Ovide.

nait de naître fut proclamée *Eibedoullach*, Dieu donnée. On ordonna en même-tems les réjouiſſances dont la durée fut fixée à ſept jours ſur terre & trois ſur mer, ce qui ne s'était encore pratiqué que pour la naiſſance d'un Prince ; mais on trouva convenable d'accueillir ainſi le premier enfant qui naiſſait après deux règnes ſtériles. Ces fêtes ſatisfaiſaient ſur-tout au beſoin extrême qu'on avait de s'égayer, & quoiqu'elles fuſſent très-diſpendieuſes & très à charge au peuple, les Marchands même ſe conſolaient d'être obligés de fermer leurs boutiques, parce que le deſpotime devait également fermer la ſienne.

En effet, tous les inſtrumens de la tyrannie qui ne ſervent d'ordinaire qu'à opprimer l'humanité, ſemblent ſervir uniquement à protéger la licence dans ces tems de réjouiſſances publiques. On voit renaître à Conſtantinople ce qui ſe

pratiquait dans l'ancienne Rome au tems des Saturnales. Il eſt permis aux Eſclaves de reſpirer, de s'égayer devant le Maître,& même de s'égayer à ſes dépens; de nouveaux acteurs s'emparent de la ſcène, on offre aux Grands le ſpectacle de leurs propres ridicules, & ces Grands confondus avec le peuple ſont contraints par l'uſage d'en rire eux-mêmes, ou du moins de paraître s'en amuſer.

Au reſte on doit concevoir qu'un Gouvernement qui ſemble étouffer la joie par ſa nature, ne peut la forcer à paraître qu'en diſparaiſſant lui-même; & la pauvre humanité toujours facile a tromper, toujours prompte à ſe faire une illuſion flatteuſe, lorſqu'elle perd de vue ſes tyrans, profite d'un inſtant de relâche pour ſaiſir cette lueur faible & paſſagère de félicité.

Les Grecs ſur-tout naturellement gai & bruyans ſe livrent dans ces occaſions

à toute l'intempérance de la joie, & passent rapidement de l'oppression au bonheur, de l'humiliation à l'insolence.

Examinons présentement la décoration de ce nouveau théâtre, & mettons les acteurs en scène.

Des poteaux plantés à trois ou quatte pieds de distance devant les boutiques & sur le bord des trotoirs qui prolongent les deux côtés de la rue, sont réunis à leur extrémité supérieure par des arceaux qui joignent aussi les maisons. Cette petite charpente recouverte ensuite en branches de lauriers, mêlées de papiers frisés de différentes couleurs, forme des berceaux auxquels on suspend des feuilles d'oripeaux, que le moindre vent agite avec bruit, leur surface brillante réfléchit, la lumière des lampes de verre & des lanternes colorées dont on garnit tout l'édifice. Les portes des particuliers sont également décorées avec une

une recherche proportionnée à l'importance ou à la vanité du propriétaire ; mais les maiſons des Grands offrent dans leur décoration le plus grand excès de magnificence. Les rues qui y aboutiſſent ſont recouvertes, juſqu'à une certaine diſtance, en berceaux aſſez élevés pour que les lampes & les découpures ne gênent point le paſſage des gens à cheval : on conduit ces portiques ainſi décorés juſques dans les cours intérieures des Palais, & là des ſalles conſtruites exprès, richement meublées, éclairées par une quantité de luſtres dont la lumière ſe répète dans un nombre infini de miroirs, préſentent aux curieux un point de repos dont le maître fait les honneurs ſuivant la qualité des perſonnes qui s'y arrêtent. D'autres ſe bornent à faire meubler le deſſous de leur porte dont les deux battans ouverts, invitent à s'y arrêter & à prendre une taſſe de café

ou d'autres rafraîchiſſemens que le maître ordonne toujours, & que ſes gens s'empreſſent de diſtribuer.

La porte du Viſir & celle du Jéniſſaire Aga [1] ſont ſur-tout remarquables par la ſomptuoſité des décorations & par la profuſion des colifichets qui y ſont biſarrement mêlés aux ornemens les plus riches. On ne peut voir ſans étonnement cette ſalle du Divan, ce Tribunal redouté & l'effroi de la nature, paré pour quelques jours, ne préſenter que des images riantes.

Des lanternes tournantes ſur leſquelles on a peint des figures ridicules, & ſouvent obſcènes, mêlées avec des tranſ-

1 *Pacha Capouſſi* & *Aga Capouſſi*, la porte du Pacha & la Porte de l'Aga, déſignent l'hôtel du Viſir & celui du Général des Jéniſſaires. Un homme du peuple, ou même un homme inférieur à celui dont il parle, dit auſſi, j'ai été, ou j'ai ſervi à la porte d'un tel; mais le terme de *Capou* ou *Capi* (porte), prononcé ſeul, déſigne toujours le Palais du premier Miniſtre, le lieu où l'on traite toutes les affaires.

parens où sont écrits le nom de Dieu, ses attributs, le chiffre du Grand-Seigneur ou quelques jeux de mots; des morceaux de miroirs taillés en soleil, pour donner de l'éclat à ces illuminations, amusent la multitude dont l'affluence ne tarit pas. Les gens les plus graves [1] par leur âge & l'importance de leur emploi, n'en sont pas moins sensibles à ces imitations triviales & puériles. J'ai vu un

[1] L'envie d'obliger un Turc de mes amis, m'avait engagé à porter à son fils un assez joli colifichet; l'enfant se plaisait fort avec moi, & je me faisais une fête du plaisir qu'il allait avoir, lorsqu'à l'aspect de ce joujou, je le vois rallentir sa marche, entrer gravement, regarder mon présent avec une indifférence réfléchie, s'asseoir de l'air du monde le plus sérieux & se concentrer tristement dans son petit orgueil. Bientôt après arrive le grand-père, & par un contraste singulier, le vieillard se récrie sur la gentillesse de l'ouvrage, s'établit sur le tapis pour le mieux considérer, le retourne, l'examine par tout, s'en amuse & finit par le briser. Cette scène me parut d'abord étrange; mais une plus longue habitude en Turquie m'apprit depuis tout ce qu'elle avait d'instructif & de piquant pour un observateur.

petit Palais conſtruit par un Européen avec des rognures de verre & de la colle de poiſſon, acheté mille écus par le Viſir pour figurer dans ſa boutique.

Tant de profuſion chez les Miniſtres & les Grands porterait ſans doute à croire que dans cette circonſtance, l'illumination du Sérail efface toutes les autres.

Un cordon de lampes décorent la première porte & quelques lanternes colorées éclairent les paſſans que la curioſité dirige vers la porte qui ſépare les deux cours. Cette porte eſt ainſi que la première entrée fort meſquinement éclairée; mais cependant aſſez pour faire diſtinguer de vieux drapeaux, de grandes haches, quelques boucliers; des maſſes d'armes, des oſſemens de poiſſons qui paſſent pour des os de géants & quelques autres objets de pareille importance [1]; mais

[1] Dans cette première réjouiſſance on avait joint à ces

la porte de la salle d'armes qui se trouve à gauche en entrant dans cette cour, offre dans le genre des anciennes armures des choses vraiment curieuses à voir [1]. La monnaie plus agréablement décorée présente un tableau tout à fait différent. Un nombre infini de lampes se réfléchissent dans une tapisserie de piastres [2], d'Iselottes [3], de paras [4], & de sequins [5] tout neufs, qui forment différens dessins.

trophées une vieille mître d'Evêque suspendue à la clef de la voûte.

[1] La pièce la plus remarquable de ce dépôt est une catapule; c'est peut-être la seule qui existe, mais les Turcs en font si peu de cas que ce n'est qu'en parcourant l'intérieur de ce magasin que j'y ai découvert par hasard cette précieuse antiquité ensevelie sous un tas de décombres. Ce magasin d'armes était autrefois une Eglise Grecque.

[2] Monnaie équivaut à 3 liv.

[3] Piece de trente paras, 2 liv. 5 s.

[4] Petite pièce d'argent valant 6 deniers.

[5] Pièce d'or : il y en a de plus ou moins de valeur, & les plus connus dits *Zéremapauls* valent aujourd'hui 9 liv. en observant cependant la différence de 20 pour cent, que les monnaies du Grand-Seigneur perdent par le change du commerce avec l'Europe.

C'eſt auſſi le ſeul endroit du Sérail où les curieux ſoient paſſablement accueillis par le Zarp-hana-Eminy [1]. Si tout annonce dans la ville que le Deſpotiſme a laiſſé le champ libre aux plus grands excès d'une joie fantaſtique, on ſent également à l'aſpect vraiment lugubre de la première cour du Sérail, que l'intérieur de cette formidable enceinte eſt encore l'aſyle impénétrable où le Deſpotiſme dans un loiſir inquiet, attend le moment de diſſiper cette ivreſſe de liberté momentanée qui anime tous les individus.

On ne peut en effet conſidérer la gaieté exceſſive du peuple, que comme un accès de frénéſie, capable d'allarmer le Deſpote, s'il en permettait la durée. J'ai déja dit que les Grecs ſe diſtinguaient ſur-tout par leur joie inſolente & effrénée. Cependant les Juifs toujours occupés du commerce, toujours tourmentés

[1] Intendant de la monnaie.

par la ſoif du gain, après avoir tiré tout le parti poſſible de la fabrication & de la vente des lanternes, vont enſuite débiter des bouffonneries à la porte des Grands où l'on diſtribue des paras à tous les baladins qui s'y arrêtent.

Pluſieurs gens en place établiſſent devant leur hôtel des comédies à demeure, dont les ſujets variés, mais toujours du genre le plus indécent, ſont joués à la grande ſatisfaction du public. Au reſte ſi les mœurs ſont peu ménagées dans ces divertiſſemens, le Gouvernement ne l'eſt pas davantage. On voit à chaque inſtant des troupes de Grecs & de Juifs repréſenter les différentes Charges de l'Empire & en exercer les fonctions, de manière à les tourner en ridicule. Dans cette fête dont je fus témoin, le coſtume du Prince lui-même, & celui de toute ſa ſuite ne fut point reſpecté. Une troupe de Juifs eut l'audace de le

contrefaire ; il eſt vrai qu'on ne tarda pas à réprimer l'inſolence de cette imitation, elle fut interdite : mais on laiſſa jouer le grand Viſir, & dès-lors aucune charge ne fut épargnée.

J'ai vu entr'autres un faux Stambol Effendiſſy [1], auquel on laiſſait exercer tranquillement une juſtice diſtributive aſſez ſévère. Le haſard le fit rencontrer avec le véritable, ils ſe faluèrent réciproquement avec beaucoup de gravité, & continuèrent chacun leur route. Une autre troupe qui imitait le Jéniſſaire Aga fut s'emparer de l'hôtel de ce Généraliſſime pendant qu'il était à faire ſa ronde, & ſes gens traitèrent le maſque avec autant de diſtinction que s'il eût été leur maître. A ces plaiſanteries ſuccédèrent d'autres facéties encore moins aimables & qu'on ne réprima pas davan-

[1] Lieutenant de Police de Conſtantinople.

tage. De prétendus Officiers des Ponts & Chauſſées ſuivis de paveurs, dépavaient la porte des particuliers qui ne ſe rachetaient pas à trop bon marché. D'autres maſques ſous l'accoutrement de pompiers, rançonnaient d'une autre façon; en un mot, on jouait les vexations de tout genre, & pour les bien jouer on les imitait au naturel. A la fin tout cela devenait onéreux & très-incommode; mais le terme expiré, le bâton reparut & tout rentra dans l'ordre [1].

Le Deſpotime fut cependant contraint de reſpecter encore la liberté pendant les trois ſoirées deſtinées aux feux d'artifice ſur mer.

[1] Les Beſeſtins offrent dans les Donanemas le coup-d'œil le plus riche. Celui des Jouailliers eſt ſur-tout éclatant en pierreries, que les marchands y étalent, & ces marchés couverts ſont ce qu'il y a de plus curieux & de plus véritablement magnifique. Les Tcharchis autres marchés, où toutes les drogueries ſont raſſemblées, m'ont auſſi paru paſſablement décorés.

Le corps de la Marine, celui des Dgébedgis [1], & le corps de l'Artillerie s'étaient préparés à fournir chacun un feu d'artifice pour trois nuits consécutives. De grands radeaux traînés au milieu du port en face de Yalikiosk [2], où le Grand-Seigneur devait se rendre, furent disposés pour offrir le spectacle consolant de la prise de Malte, où celui de quelques combats dans lesquels les Mahométans battent toujours infailliblement les Chrétiens. Beaucoup de pétards, encore plus de fumée & si peu de feu, qu'à peine dans les beaux momens, on distingue les murailes du château de Carton qu'on attaque, ne donnent pas une grande idée du génie des Artificiers. Ils n'ont pas

[1] Dgebedgis, ce corps ne peut être assimilé à aucun des nôtres. Son service est d'avoir soin des armes, des poudres & de tous les ustensiles de guerre qui se conservent en magasin.

[2] Le Kiosk de la Marine, il est situé en dehors du Sérail sur le bord de la mer, & sert à toutes les cérémonies relatives à la flotte, ainsi qu'au débarquement & à l'embarquement du Grand-Seigneur.

non plus de merveilleux ſuccès dans l'art de tirer des fuſées d'honneur. Le plus grand nombre de ces fuſées après avoir langui ſur le chevalet, vonts'éteindre dans la mer, avant que la garniture ait le tems de prendre feu.

Les fuſées de gerbe, plus légères & mieux proportionnées s'élèvent un peu davantage; mais la plupart s'allument lentement, faute d'avoir bien diſpoſé les mêches, & ſe dirigent d'une manière très-irrégulière ; il faut pourtant convenir que ces défauts même donnent aux bouquets d'artifice des Turcs un air de profuſion & une durée qui les rend fort agréables; l'applaudiſſement n'eſt cependant général qu'au moment où les malheureux Grecs ou Juifs, loués pour porter un habit à l'Européenne & défendre l'aſſaut avec quelques ſerpentaux dont la proviſion s'épuiſe bien vîte, ſont aſſaillis, culbutés & accablés en raiſon

de leurs vêtemens de tous les coups de poing que le droit de la guerre autorise, & que leur qualité d'infideles ne leur permet pas de rendre.

Le plaisir d'assommer les Chrétiens est pour les Turcs un si grand régal, que les favoris de Sultan Mahamout, d'ailleurs gens fort aimables, n'imaginèrent rien de mieux pour amuser leur Maître dans une fête qu'ils lui donnèrent dans l'intérieur du Sérail : ils trouvèrent aussi le sujet si simple & si naturel qu'ils n'hésitèrent pas à faire prier les Ambassadeurs Européens de prêter leur garde-robe. On fit endosser ces habits à des Juifs toujours destinés à être battus & toujours prêts à se laisser battre quand on les paie. Tous les courtisans du Grand-Seigneur convinrent aussi que jamais cette canaille n'avait mieux gagné son argent que ce jour-là. Passe pour les Juifs assurément ; mais fallait-il prêter des habits, & nos

Européens n'auraient-ils pas dû ſentir l'inconvénient qu'il y a toujours à ſe laiſſer repréſenter d'une manière ridicule.

Les réjouiſſances étaient à peine terminées qu'on annonça une nouvelle groſſeſſe ; elle donna naiſſance à Sultan Sélim , & la Princeſſe Eibed Oullah ſon aînée fut mariée à l'âge de ſix mois à un Pacha fixé dans ſon Gouvernement, qu'on avait plus d'envie de dépouiller que de favoriſer, & qui ſentit auſſi bien plus vivement la néceſſité d'envoyer annuellement cent mille piaſtres pour l'entretien de ſa jeune épouſe , que l'honneur d'une auſſi belle alliance.

Melek Pacha éprouva auſſi dans ce genre un déſagrément qui dut lui paraître encore plus ſenſible. Jeune , aimable & parvenu à la place de Capitan-Pacha [1],

[1] *Capitan Pacha* , en mer cette dignité eſt la même que celle d'Amiral ; mais elle ne peut lui être aſſimilée, lorſque la flotte eſt déſarmée. Cette charge ne donne que le rang de

il jouissait tranquillement dans son intérieur du plaisir de n'avoir qu'une seule femme qui fixait tous ses soins dont il était tendrement aimé. La bienveillance de son Maître venait de l'élever à la dignité de Visir [1], & rien ne manquait à son bonheur, lorsqu'une sœur du Grand-Seigneur, veuve pour la sixieme fois, le vit passer dans une cérémonie publique. Frappée de la bonne mine de Mellek, cette vieille Sultane le demanda à son frere, qui sur le champ fit signifier à l'Amiral qu'il l'honorait

Pacha à deux queues. Elle est cependant occupée quelquefois par des Visirs du banc, c'est-à-dire des Pachas, qui par leur rang portent le même bonnet que le Grand Visir, & siégent au Divan du Grand-Seigneur pendant qu'ils habitent Constantinople.

1 On appelle Visir tous les Pachas à trois queues. Il ne faut donc pas confondre cette dignité avec celle de Grand-Visir. Celui-ci est distingué par le Sceau de l'Empire ; le cachet du Grand-Seigneur. Il possède le premier instrument du Despotisme. On le nomme par cette raison Visir Asem, le Grand Visir.

de ſon alliance. Ce fut un coup de foudre ; mais il n'y avait pas de reméde, & Mellek fut forcé de congédier ſa femme ſur le champ : elle ne ſurvécut que peu de jours à ſon malheur ; & le Pacha plus courageux ou moins ſenſible ſe réſigna ; il continua de plaire, il plut même au point que le Grand-Viſir, pour ſe débarraſſer d'un concurrent dangereux, fit donner à Mellek un Gouvernement qui le débarraſſa lui-même des empreſſemens de ſa vieille Princeſſe [1].

Sultan Muſtapha continuait à s'occuper des finances en dépouillant ſoigneuſement les comptables & en s'apropriant par la voye des confiſcations ce que les prévaricateurs avaient volé dans

[1] On a déja vu que les Sultanes ne peuvent ſortir de Conſtantinople. Le Deſpotiſme craint ſans doute qu'en les laiſſant s'éloigner avec leurs maris, l'enfant mâle qui naîtrait échappât à ſes coups.

l'Empire. Déja Sa Hautesse jouissait de la satisfaction d'avoir completté plusieurs hasnés [1], & de les avoir mis sous le scellé, mais c'était peu de chose encore au gré de sa passion dominante, il résolut d'attenter à la fortune du Pacha de Bagdat. La conduite indépendante de ce Gouverneur offrait à la vérité plus d'un prétexte au désir de le dépouiller; mais il était plus aisé de prononcer cet arrêt que de l'exécuter : la richesse & l'éloignement sont de grands moyens de défense.

[1] Hasné veut dire trésor, & se dit de la totalité du trésor du Souverain; mais ce mot s'emploie aussi comme expression numéraire, & dans ce cas il désigne dix mille bourses, qui, à la différence près du change, valent quinze millions; & c'est lorsque cette somme complette est rassemblée dans des coffres qu'on y met le scellé comme on ferme un sac de 1200 liv. Mustapha prenait un tel plaisir à cette occupation qu'il sacrifiait tout pour grossir son trésor. Il fit vendre à l'encan beaucoup de bijoux, & même il envoya à la monnaie tout ce qui lui fut donné par la Cour de Dannemark en vaisselle d'or ou d'argent, lors de la conclusion de son Traité avec la Porte.

Mustapha

Mustapha se flatta cependant de surpendre son sujet qu'il n'espérait pas de dompter : un Capidgi-Bachi [1], porteur en apparence d'un témoignage de bienveillance, mais essentiellement muni d'un ordre adressé aux juges du Divan de Bagdat, pour abattre la tête du Pacha, se rendit auprès de lui : de son côté le Gouverneur attentif à tous les émissaires de Constantinople, & connaissant assez les successeurs à l'Empire Grec, pour

[1] Capidgi-Bachis : espèce de Chambellans qui prennent sous le bras ceux qui sont admis à l'audience du Grand-Seigneur & les conduisent devant sa Hautesse. Ils sont aussi chargés de toutes les commissions extraordinaires qui ont pour objet l'exécution des ordres du Sultan, de quelque nature qu'ils soient. Rassembler des vivres, lever des troupes, confirmer un Pacha, lui soutirer de l'argent, lui couper la tête avant de le dépouiller, ou après l'avoir dépouillé de ses richesses ; en conduire un autre en exil, souvent l'empoisonner en route, tout cela est du ressort des Capidgis Bachis ; c'est le casuel de leur emploi. Les Salachors, (Ecuyers) sont employés aux mêmes fonctions dans des rapports plus subalternes, & le plus ou le moins d'adresse dans l'exécution des ordres dont ils sont porteurs, décide de leur avancement.

les craindre eux & leurs présents [1], fit visiter le Capidgi avant de l'introduire au Divan, trouva l'ordre secret dont il était porteur, lui fit couper la tête & envoya cette tête au Grand-Seigneur pour toute réponse. D'autres tentatives ne furent pas plus heureuses, & ces exemples imités par d'autres Pachas moins riches & moins éloignés que celui de Bagdat, encouragèrent à la résistance, & réduisirent la Porte à la seule ressource d'assassiner ou d'empoisonner ceux de ses Officiers qu'elle voulait punir. Dans ce cas l'émissaire déguisé de son mieux & muni d'un ordre qu'il tient bien caché, tâche d'approcher le proscrit, choisit, s'il se peut, le moment du Divan, saisit l'instant de tuer son homme, présente son ordre, & ne court plus de danger, s'il a été assez adroit pour ne pas manquer son coup.

[1] *Timeo Danaos & dona ferentes.*

Voilà ce qu'on appelle une juſtice éclatante ; mais le poiſon demande moins de courage, & l'on commence à le préférer pour cette raiſon.

Ceux des Pachas ou autres vexateurs qui par une rétribution habituelle d'une partie de leurs rapines, ſavent aſſouvir l'avidité de la Sublime Porte, jouiſſent de la portion qu'ils ſe réſervent avec une ſorte de ſécurité ; mais ils ne préſervent leur fortune après leur mort qu'en la confiant à celui qui gére leurs affaires on à quelque homme, ſur la probité duquel ils croient pouvoir compter. Cependant ces fidéi-commis expoſent à de terribles dangers, & la crainte de ſe perdre, ou du moins celle de perdre ſa propre fortune, portent ſouvent à l'infidélité. On pourrait peut-être ajouter à ces motifs la tentation ſi naturelle de s'approprier les biens du défunt dans un pays où le mot d'honneur &

celui de probité ſont à peine connus.

On jugera parfaitement des procédés du Gouvernement Turc en matière de ſucceſſion par la manière dont le fiſc compta avec les gens d'affaires de Rakub Pacha, qui depuis long-temps avait épouſé une ſœur du Grand-Seigneur.

Ce Viſir, célebre par l'activité de ſon âme, l'atrocité de ſon caractère, & la fineſſe de ſon eſprit, mourut en place, & dans ce période de crédit qui ſemblait ne laiſſer aucun motif d'inquiétude à ſes gens d'affaires; mais ſa fortune les rendait comptables, & les calculs exagérés de Sultan Muſtapha pouvait les montrer coupables. Cependant le ſcellé fut appoſé au nom de Sa Hauteſſe, qui ſe réſerva l'examen de la ſucceſſion.

Un Turc revêtu de la charge de Tréſorier du feu Grand-Viſir, fut arrêté à l'inſtant du ſcellé, ainſi qu'un Arménien qui avait été conſtamment le Banquier de ce Miniſtre; ces deux mal-

heureux enchaînés dans les prifons du Sérail, éprouvaient à chaque inftant la terreur de la mort que leurs gardiens fe plaifaient à leur infpirer. On leur faifait payer leur nourriture au poids de l'or, & les moindres facilités, les moindres adouciffemens leurs étaient vendus au prix le plus exorbitant. Enfin ils rendirent leurs comptes, & l'examen que le Grand-Seigneur prit la peine d'en faire lui-même, ne fervit qu'à prouver leur innocence, mais l'avidité trompée par cet examen, eut recours aux tourmens pour obtenir l'aveu d'un fidéi-commis qui n'exiftait pas.

Le Boftandgi-Bachi fut chargé de cette horrible vexation; les délations les plus calomnieufes furent écoutées. On fuppofa des fommes énormes paffées fecrétement dans leurs mains, & la queftion la plus cruelle fut employée toujours fans fruit, quant à la décou-

verte de la vérité, mais utilement pour l'avarice du Prince qui engloutit la plus grande partie des richesses que l'Arménien tenait du commerce de son pere. Le Trésorier éprouva le même sort, & fut contraint de racheter sa vie au prix de toute sa fortune, après avoir subit les tourmens les plus cruels.

Telle est la justice que le despote exerce légalement sans doute, puisqu'aucune loi ne réclame contre ces atrocités & que l'habitude de les souffrir, étouffe jusqu'à la plainte.

Voyons actuellement la justice rendue dans les tribunaux Turcs, sur un code écrit, révéré par l'opinion & commenté par des magistrats départis à cet effet. Et vous qui justement touché des inconvéniens & de la multiplicité de nos formes judiciaires, avez osez dire, sans pouvoir assurément le penser, que la justice chez les Turcs était préférable

à la nôtre; examinez avec attention le tableau que je vais vous offrir, & si vous en avez le talent, tâchez d'indiquer quelques remédes à la surabondance qui nous nuit, corrigez notre intempérance, mais ne nous vantez pas la famine.

Le Grand-Seigneur est en même temps le successeur au Califat & le chef du Gouvernement militaire; son despotisme est établi sur le Coran, & l'interprétation de ce livre, est exclusivement attribuée au corps des Ulemats; tout doit être soumis à la loi, tout doit obéir au Souverain. Ces deux pouvoirs ont la même source; on apperçoit déja le choc & les débats qui doivent naître entre deux puissances, dont le droit est égal, & dont les intêrets sont différens: on voit également que le pouvoir de se nuire les réunit souvent, & les contraint à des égards & des ménagemens réciproques.

En effet si les Ulemats peuvent faire parler la loi à leur fantaisie, & animer le peuple contre le Souverain, celui-ci peut d'un seul mot déposer le Mufti, l'exiler & même le perdre aussi bien que tous ceux de son corps qui lui déplaisent. La loi & le despote, doivent également se craindre & se respecter ; mais le despote, s'il n'est pas un imbécille, emporte nécessairement la balance, il dispose de tous les trésors, de tous les emplois & de la vie de tous ses sujets, il a de terribles moyens pour se faire obéir.

Examinons actuellement l'usage du pouvoir, soit de la part du Grand-Seigneur soit de la part des Juges.

Plus le pouvoir du Grand-Seigneur est étendu, moins il est facile de limiter celui des Officiers qui le représentent. Les Pachas sont dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman les Gouverneurs &

les fermiers de leurs Pachaliks ; ils y donnent à chaque diſtrict des gouverneurs & des fermiers particuliers ; ceux-ci diſtribuent dans chaque canton d'autres ſous-fermiers non moins deſpotes, de manière que dans cette cruelle hiérarchie, chaque ſubalterne perçoit le double de ce dont il eſt comptable.

Si le droit du fermier peut s'exercer d'une manière ſi deſtructive ſur le revenu annuel de chaque territoire, le gouverneur de la province armé d'un pouvoir plus vaſte & plus redouté, détruit encore avec bien plus d'audace & de facilité. Il eſt le maître de multiplier les vexations, les avanies & les déprédations de tout genre au gré de ſes deſirs avides. Le moindre prétexte ſuffit pour citer à ſon tribunal ceux qu'il lui plaît de citer, & l'homme riche au pied de l'homme inſatiable, n'eſt jamais innocent.

Cependant le Souverain, obſervateur tranquille en apparence, attend pour punir le vexateur que le produit des vexations ſoit ſuffiſant, pour mériter une place dans ſon treſor particulier, mais ſi le Grand-Seigneur ſemble ne guetter que l'homme en place, en vain un homme riche voudrait échapper au deſpotiſme, en ſe tenant dans l'obſcurité, il ſera bientôt revêtu d'un emploi qui donnera tôt ou tard, au Prince le droit de compter avec lui. Cet homme n'a donc rien de mieux à faire que de commencer par compter avec les autres, & de reduire le fruit de ſes rapines en argent comptant pour le cacher plus facilement. On a déja vu que les gens de loi ſont les ſeuls qui puiſſent jouir tranquillement de leur fortune, & je ne parlerai point des ſujets Chrétiens ou Juifs. Ceux-ci mépriſé, inſultés même par le portefaix muſulman qui

les ſert, ne peuvent être conſidérés par le Gouvernement, que parce que leur induſtrie accumule des richeſſes que les avanies journalières font refluer par le canal des gens en place, dans le goufre où le Souverain engloutit tout.

On pourrait croire ſur la foi des Européens que la douane eſt plus douce chez les Turcs que chez les autres Nations. Les Francs n'y paient en effet que trois pour cent. Je veux bien ne pas mettre en ligne de compte les avanies qu'ils eſſuient d'ailleurs dans tous les genres ; ce ſont des étrangers : leur poſition n'entre point dans l'examen des mœurs & du Gouvernement des indigènes. Ceux-ci ſont aſſujettis à payer ſept pour cent de douane, & dix ſur beaucoup d'articles de conſommation ; par une clémence que l'on affecte auſſi de vanter, on perçoit ce droit en nature : mais qu'en réſulte-t-il ? Que ſur cent

turbots qu'un pêcheur apporte, on lui prend les dix plus beaux & qui valaient ſeuls tout le frétin qu'on lui laiſſe.

Conſultons préſentement les livres de Loi, & voyons comment ont ſait les interprêter dans les Tribunaux.

Tout doit être jugé ſur la dépoſition des témoins. C'eſt la première loi du Légiſlateur des Arabes. On ne peut donc ſe préſenter en Juſtice, ſans que le demandeur & le défendeur en ſoient également pourvus : il n'y a donc point de procès ſans faux témoins. L'art du Juge conſiſte à deviner par des interrogations captieuſes à laquelle des deux parties il doit adjuger le droit d'affirmer, & ce premier jugement décide le procès : ſi une partie nie, l'autre eſt admiſe à prouver ; de ſorte que conduit en Juſtice par un homme que je n'ai jamais vu, pour lui payer une ſomme que je ne lui ai jamais due, je ſerai contraint de la lui

payer ſur la dépoſition de deux témoins Turcs qui affirmeront ma dette. Quel eſt le moyen de défenſe qui me reſte ? Ce ſerait de convenir que j'ai dû ; mais d'aſſurer que j'ai payé. Si le Cadi n'eſt pas gagné, il m'adjugera les témoins, j'en trouverai bientôt moi-même, & il ne m'en coûtera qu'une rétribution fort modique pour les gens qui auront pris la peine de ſe parjurer pour moi, & le droit de dix pour cent au Juge qui m'a fait gagner ma cauſe.

C'eſt toujours celui qui gagne qui paie les frais ; la crainte de perdre l'argent qu'on a ne réprime donc pas le deſir de s'emparer de celui des autres ; & les peines portées contre les ſuborneurs de témoins & contre les faux témoins eux-mêmes[1] doivent être rarement prononcées

[1] La peine portée contre les faux témoins eſt de les promener dans les rues ſur un âne, la tête du coupable tournée du côté de la queue de l'animal ; mais je n'ai jamais vu cette loi miſe à exécution.

cées, le Juge dont ils ſont fructifier le domaine, leur doit des ménagemens.

Un Turc voulait dépouiller ſon voiſin d'un champ qu'il poſſédait très-légitimement. Ce Turc commence par s'aſſurer d'un nombre ſuffiſant de témoins prêts à dépoſer que le champ lui avait été vendu par le propriétaire; enſuite il fut trouver le Juge & lui remit 500 piaſtres pour l'engager à autoriſer ſon uſurpation. Cette démarche prouvait aſſez l'iniquité de ſa demande. Elle indigna le Cadi, il diſſimula, écouta les parties, & ſur ce que le légitime poſſeſſeur n'oppoſait que l'inſuffiſance de ſon titre de poſſeſſion : vous n'avez donc point de témoins, lui dit-il ? Eh bien, j'en ai cinq cent qui dépoſent en votre faveur; il montra alors le ſac qu'on lui avait remis pour le ſéduire, & chaſſa le ſéducteur.

Ce trait qui fait honneur à l'intégrité

du Juge, n'en fait pas ſans doute à la loi; elle eſt toujours la même, & tous les Cadis ne reſſemblent pas à celui que je cite.

Dans les cauſes compliquées, les parties ajoutent aux témoins, la précaution de ſe munir d'un Fetſa du Mufti; mais ces déciſions comme je l'ai déja obſervé, n'étant donnée par le Chef de la Loi que ſur l'expoſé qu'on lui préſente, chaque partie en obtient facilement une qui lui eſt favorable.

On n'a pas non plus terminé ſon affaire par un jugement formel qui donne gain de cauſe. Il n'y a de certain que les frais qu'il faut payer. Si la partie adverſe fait naître un nouvel incident, il faut plaider encore & payer de nouveau les frais.

Un avantage précieux de la Loi civile chez les Turcs, ferait ſans doute le droit qu'elle donne à chaque particulier, de plaider lui-même ſa cauſe; mais que

lui reste-t-il de cet avantage dans un pays où le jugement est arbitraire? De-là vient que les Juifs, les Arméniens & les Grecs ont conservé à leurs Chefs une espèce de jurisdiction civile à laquelle ils se soumettent quelquefois, pour éviter que le fonds du procès ne soit dévoré par le Cadi qui le jugerait; mais excepté les Juifs qui sont plus soumis à leur Kakam que les Chrétiens à leur Patriarche, il est assez commun que la partie lézée évoque l'autre aux Tribunaux Turcs, qui finissent alors par s'enrichir de leurs dépouilles respectives.

La Loi concernant les Esclaves les soumet à celui qui les achette; invite à les bien traiter, ou à les vendre quand on n'en est pas content, & les Esclaves ne peuvent être reçus en témoignage ni pour ni contre leur Maître.

Le nommé Draco Grec, puissamment riche, possédait deux belles maisons de campagne

campagne contiguës au village de Tarrapia ſur le canal de la mer Noire à trois lieues de Conſtantinople, il y paſſait l'été avec toute ſa famille, & pluſieurs eſclaves Chrétiennes qui le ſervaient : on avait établi dans ſon voiſinage un chantier pour la conſtruction d'un vaiſſeau. Un des conſtructeurs Turc profita de cette circonſtance pour courtiſer une des eſclaves Chrétiennes. Draco la ſurprit, la maltraita, & pour ſe venger, elle mit le feu aux deux maiſons qui furent totalement conſumées. A ce trait de noirceur, elle ajouta l'audace de s'en vanter; & Draco craignant avec raiſon de nouveaux effets de fureur de cette méchante créature, la fit enlever nuitamment & conduire chez un Juif, avec ordre de l'enfermer ſoigneuſement & de la vendre au plutôt de manière à l'éloigner pour toujours. Cependant cette eſclave trouve le moyen de crier par la fenêtre

qu'elle eſt Turque. La populace s'aſſemble, la garde arrive, la maiſon du Juif eſt enfoncée : on conduit la fille chez le Viſir ; là elle affirme de nouveau qu'elle eſt Turque, que Draco l'a retenue eſclave & l'a maltraitée pour l'obliger de ſe faire Chrétienne, qu'elle a mis le feu à ſa maiſon pour ſauver une Muſulmane. On loua ſon zèle, on remercia la providence, & Draco fut pendu deux jours après l'incendie, devant ſes maiſons qui fumaient encore.

On demandera ſans doute ce qu'eſt devenue la Loi qui n'admet pas le témoignage des Eſclaves contre leur Maître, celle qui condamne un incendiaire aux flammes, & celle qui admet le défendeur à plaider lui-même ſa cauſe ; rien de tout cela ne fut examiné ; un Chrétien ne mérite pas tant d'égards en Turquie.

Après avoir vu périr l'innocent,

voyons comment la loi traite les criminels. On ne peut le dire sans horreur, c'eſt pour ces monſtres qu'elle a des ménagemens. En effet la loi qui condamne l'aſſaſſin à perdre la vie, permet aux plus proches parens du mort de lui faire grace. On conduit le criminel ſur le lieu du délit: celui qui fait l'office de bourreau fait auſſi celui de médiateur; il traite juſqu'au dernier moment avec le plus proche parent du mort ou avec ſa femme qui ſuit ordinairement pour aſſiſter à l'exécution. Si les propoſitions ſont refuſées, le bourreau exécute la ſentence; ſi elles ſont acceptées, il reconduit le coupable au Tribunal pour y être abſous. Cependant l'accommodement a rarement lieu, parce qu'il y a une ſorte d'opprobre attachée à vendre le ſang de ſes parents ou de ſon mari; mais on ſent qu'en vertu d'une loi pareille, nous verrions quelquefois parmi

nous les plus lâches & les plus exécrables aſſaſſins jouir en paix du fruit de leurs crimes.

Un jeune Turc preſſé d'hériter avait aſſaſſiné ſon pere & fut condamné ſur les plus fortes preuves à avoir la tête tranchée. Un de ſes amis, compagnon de ſes débauches, court chez ſon Juge avec une forte ſomme; là il apprend que la ſentence eſt déja prononcée; il ne ſe décourage point, il preſſe le Juge, que la vue du tréſor avait déja perſuadé: je ne puis, dit-il à ſon client, abſoudre votre ami que ſur une preuve de ſon innocence plus forte que celle qui l'a montré coupable. Ayez le courage de vous déclarer l'aſſaſſin de ſon pere, produiſez deux témoins: je vous condamnerai à ſubir la peine qui vient d'être prononcée contre votre ami, il rentrera dès ce moment dans tous ſes droits & pourra vous faire grace. L'entrepriſe était ſans

doute hasardeuse, un parricide ne devait pas inspirer une grande confiance. Cependant le coupable fit grace au meurtrier supposé, & cette atrocité préparée par loi eut un plein succès.

Pour que les voleurs de grands chemins soient punis, il faut qu'ils soient arrêtés en flagrant délit. Le Législateur Arabe devait sans doute ce ménagement à une nation qui ne vivait que de rapines. Aussi les Etats du Grand-Seigneur sont-ils infestés de ces Brigands qu'on nomme Haidouts, *ils* y commettent les plus grandes horreurs, & les efforts que le Gouvernement fait rarement, pour les réprimer, & qu'il fait toujours alors d'une manière mal-adroite, ne tendent jamais qu'à les disperser & à les éloigner de la Capitale. S'ils commettent quelques assassinats dans un village, le Cadi qui s'y transporte, en rançonne les habitans, sans s'occuper de la re-

cherche des coupables. C'eſt auſſi par cette raiſon que le premier ſoin des habitans de la campagne eſt toujours de chercher à ſouſtraire la connaiſſance du crime aux Juges dont la préſence eſt plus dangereuſe que celle des voleurs. Ceux-ci ſont en Turquie, ce que ſont dans nos villes, les ouvriers qui n'ont pas la maîtriſe. On les punit quand on peut les ſurprendre au travail; ils quittent leur métier, lorſqu'ils ſe ſont enrichis, racontent leurs chefs-d'œuvre, acquièrent de la conſidération, & parviennent à des emplois qui leur donnent le droit d'exercer leur induſtrie.

Le dogme du Coran qui enjoint de ſe ſoumettre aux décrets de la providence, ne ſemblait pas devoir être compris dans le Code criminel; cependant un Turc ayant tué un Chrétien d'un violent coup de bâton ſur le crâne, le Juge après s'être fait repréſenter l'inſtrument du

meurtrier & avoir bien & duement vérifié la qualité du bois dont était fait le bâton, prononça qu'elle était trop légère pour que le Chrétien fut mort du coup sans une volonté directe de la providence, à laquelle il n'appartenait pas aux hommes de s'opposer. On ne retrouverait pas aisément le chapitre du Coran, d'où cette Sentence a été tirée ; mais il paraît indubitable que si le Chrétien eut commit l'assassinat en question sur la personne d'un Turc, le Juge n'aurait jamais pensé qu'il fût l'exécuteur des ordres de Dieu.

Outre les Procès qui suivent les formes judiciaires d'informations, de vérifications de titres & d'appels aux Tribunaux supérieurs, toutes les querelles particulières & les accusations de premier mouvement sont portées sur le champ au Tribunal, lorsqu'une partie le requiert, sans que l'autre puisse sur-tout

hésiter de s'y rendre, si la querelle a eu lieu en présence du peuple. Au seul mot de Justice, on voit toujours la multitude prendre fait & cause contre celui qui s'y refuse, le nom de la Justice est sacré chez toutes les nations. C'est le point central de l'esprit humain, on peut s'y méprendre, on peut chercher à l'éluder, on peut travailler à faire illusion aux autres, on peut se la faire à soi-même, la Justice règne toujours invisiblement, & le crime ne lui rend pas moins hommage que la vertu.

Chaque quartier a son Mekkemé [1], dans lequel un Cadi escorté de son Naïb [2], siége à toute heure du jour, pour y écouter les plaintes, & rendre une justice d'autant plus prompte que les frais ne manquent jamais de suivre immédiatement la sentence.

1 Mekkemé : Tribunal où se rend la justice.

2 Naïb, premier Clerc de Juge.

Celle que le Stambol Effendiſſy [1] exerce ſur tout ce qui a rapport à l'approviſionnement de la Capitale, paraît être plus déſintéreſſée, & n'a cependant qu'une apparence plus noble & plus majeſtueuſe. Il fixe le prix des denrées, le fait publier & veille par lui-même ou par le moyen d'un Subdélégué nommé Murtaſib ſur l'intégrité des poids & des meſures. Précédé de quatre Jéniſſaires en habit de cérémonie & le bâton à la main, cet Officier monté ſur ſon cheval parcourt la ville ayant à ſes côtés un de ſes gens tenant en main des balances déployées. Un autre porte des poids, un troiſième un marteau, & le reſte du cortège eſt armé de bâtons & d'autres inſtrumens néceſſaires pour punir les coupables.

[1] Stambol Effendiſſy : Le Lieutenant de Police de Conſtantinople ; c'eſt le premier degré qui conduit un homme de Loi aux grandes charges qui ſont ainſi que celle-ci à la nomination du Grand-Seigneur, ſans égard à aucun rang d'ancienneté.

Ce grouppe eſt toujours précédé par quelques hommes déguiſés qui vont furtivement ſaiſir un pain ſur une boutique, les balances & les poids d'un vendeur de fruits ou d'autres denrées & tout autre objet qui peut convaincre le délinquant de ſa friponnerie.

Le pain apporté au Magiſtrat eſt placé dans la balance en oppoſition aux poids qu'il doit peſer, tandis que le boulanger déja ſaiſi, & en préſence de ſon Juge, attend le mot qui doit le renvoyer abſous, lui faire donner la baſtonnade, ou même lui impoſer quelque punition plus ſévère encore, comme celle d'avoir l'oreille clouée à ſa boutique; enfin même celle d'être pendu, ſi le Juge a un peu d'humeur; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que le véritable Boulanger, le propriétaire du four, celui dont on punit la friponnerie, n'eſt pour rien dans cette affaire, il conſerve

tranquillement chez lui le produit journalier du faux poids que l'on punit, & laiſſe à un de ſes garçons au maître Valet de ſon four tout le danger & tous les inconvéniens de ſa malverſation. Celui-ci s'oblige moyennant un double ſalaire, à repréſenter ſon maître, & cet avantage eſt ſollicité par le ſecond garçon, quand le premier eſt pendu, cela ne décourage perſonne. Il faut cependant convenir que les punitions ne ſont pas à beaucoup près auſſi fréquentes, qu'elles ſont fréquemment méritées.

La rétribution que les maîtres Boulangers paient au Stambol-Effendiſſy eſt conſidérable, & ſi ce Magiſtrat doit empêcher les grands abus & les friponneries bien avérées, il a auſſi un extrême intérêt de leur donner certaines facilités dans leur commerce, pour s'aſſurer à lui-même le tribut qu'ils lui paient; mais il ne doit aucun égard aux

petits Marchands qui courent les rues, leurs poids, leurs balances ſont ſaiſis & briſés à coups de marteau pour la moindre imperfection, & la baſtonnade complette ordinairement la cérémonie, à moins que ces malheureux ne ſachent ſe tirer d'affaire, comme on s'en tire en Turquie, les plus adroits s'accommodent même avant d'être traduits devant le Juge, & obtiennent meilleur marché des gardes déguiſés qui les arrêtent, & qui chemin faiſant, font ainſi valoir leur petit emploi.

A ces précautions priſes pour aſſurer la fidélité dans la vente des comeſtibles, le Gouvernement ajoute la fixation des prix ; mais on n'en paie pas moins ce que les choſes valent ; ſous le Deſpotiſme, la multitude eſt facilement trompée. Ce n'eſt pas un état d'aiſance que le peuple demande, il n'en a pas l'habitude ; mais il a quelquefois des accès de

douleur & de désespoir. Il prend alors le ton & le caractère de son maître, il veut être obéi, & il croit l'être quand pour remédier aux plaintes que lui arrache l'excessive cherté des vivres, le Visir ordonne de les vendre à plus bas prix, & que sorti *incognito* pendant la publication de cette loi, ce Ministre a fait pendre un garçon Boulanger. Personne ne s'informe à quel titre on a sacrifié ce misérable ; mais tout le monde en trouve le pain meilleur.

Comment un si grand mépris pour l'humanité peut-il être accompagné, chez les Turcs, de la plus bisarre bienfaisance envers les animaux les moins utiles à la société ? Sans doute que la barbarie même a besoin de quelque relâche, elle écrase les hommes sous le poids d'un sceptre de fer ; mais elle sourit aux objets dont la nullité ne lui laisse aucune inquiétude, & l'orgueil du Despo-

tisme, en confondant tous les êtres choisit ses favoris dans les plus faibles.

C'est sans doute par ce principe que le Gouvernement en exerçant le plus rigoureux monopole sur le bled qui se consomme dans la Capitale par une extraction ruineuse au Cultivateur, & une distribution moins onéreuse aux Boulangers qu'aux consommateurs, accorde tant pour cent en faveur des tourterelles. Une nuée de ces oiseaux vient fondre assiduement sur les bâteaux qui traversent le Port de Constantinople & transportent cette denrée à découvert, soit pour l'emmagasiner, soit pour l'envoyer en mouture, sans que les bâteliers s'opposent jamais à l'avidité de ces oiseaux. Cette facilité qu'on leur donne de glaner sur les bleds les attirent en si grand nombre & les familiarisent au point que j'en ai vu sur les épaules des

rameurs attendre une place vacante pour aller à leur tour se remplir le jabot.

C'est encore d'après des observations très-peu réfléchies que les voyageurs ont prôné la charité des Turcs envers d'autres animaux.

Il y a dans Constantinople une grande quantité de chiens de la même race que ceux des bergers, c'est-à-dire, à museaux & à oreilles de renard. Ces animaux répandus dans tous les quartiers de la ville semblent avoir la même origine; mais ils n'ont point de maîtres particuliers, & ceux de chaque canton font à frais communs une guerre sévère aux marodeurs qui passent leurs limites. On reconnaît à leurs mines tristes, à une démarche faible & languissante, ainsi qu'à leur excessive maigreur, ceux de ces animaux qui n'étant pas nés dans des quartiers à boucheries sont réduits aux seules ordures que l'on jette, & qu'ils

ſont encore trop heureux de devoir au défaut de Police qui les leur abandonne. La prodigalité des enfans qu'ils ſont fort ſoigneux de careſſer, leur procure auſſi quelque reſſource. Les femelles de cette claſſe indigente obtiennent auſſi quelquefois un bout de natte entre deux bornes pour alaiter leurs petits; mais malgré ces faibles ſecours, tous ceux qui ne ſont pas voiſins des boucheries de la ville, font très-peu d'honneur à la charité turque. Toujours miſérables, toujours plus ou moins étiques, ſouvent mutilés, ils ſemblent reclamer contre les voyageurs qui ont exalté les charmes & les douceurs de leur exiſtence [1].

On a pareillement célébré comme une

[1] On ne reconnaîtra pas dans cette deſcription la race de chiens que nous nommons chiens Turcs, ils ne ſont pas plus connus en Turquie que les lits à la Turque, les robes à la Turque, & toutes les nouveautés auxquelles on donne ce nom.

bonne-œuvre

bonne-œuvre, l'uſage où ſont les Turcs de nourrir les chats avec des foies de mouton, diſtribués à ces animaux par de pieux perſonnages qui ſe vouent à cette ſainte action. Cela ne ſerait à la vérité ni plus ſot, ni plus étrange que l'hiſtoire des tourterelles; mais un fait ne prouve pas l'autre, & tout ce qui tient aux mœurs, mérite une diſcuſſion réfléchie & circonſtanciée.

Ainſi que les Juifs, les Turcs ont des viandes défendues; la loi leur preſcrit de ſaigner & de laver celles qu'ils mangent; elle leur interdit auſſi l'uſage de certaines parties de l'animal, telles que les foies, les poumons, &c. Les bouchers doivent donc pourvoir au débit des articles qui ne peuvent convenir qu'aux Chrétiens.

Des *Dgiherdgis* (vendeurs de foie) portant ſur l'épaule un long bâton qui ſuſpend leur marchandiſe, l'annoncent

en criant à tue-tête, mais ne la donnent jamais gratis; la quantité de moutons que l'on tue dans une ville immenſe où l'on conſomme d'autant moins de bœufs, que les Turcs en ſont peu friands, multiplie néceſſairement ces vendeurs de ſoies qui parcourent journellement les rues pour les débiter en gros aux Chrétiens qui les mange, & en détail aux vieilles femmes, qui par-tout affectionnent leurs chats, ſans en être plus charitables; mais l'oiſiveté qui cherche à ſe diſtraire, offre encore aux Dgiherdgis, un autre genre de débit très-abondant.

La manière d'être d'un Turc, aſſez aiſé, pour n'avoir rien à faire, eſt de ſortir journellement de chez lui pour aller s'aſſeoir de préférence dans une boutique de Marchand de tabac à fumer. Là, ſous le prétexte d'eſſayer quelque nouvelle qualité de tabac, il

fume plusieurs pipes sans rien payer, & jouit encore par-dessus le marché, du coup-d'œil des passans, qui de leur côté admirent l'indolente gravité du Turc, & le respect de deux ou trois valets qui se tiennent debout à ses côtés, les mains croisées sur leur ceinture. Dans cette position, le premier vendeur de foies qui passe, s'arrête, vante le talent qu'il a de rassembler tous les matoux du quartier, dit quelques bons mots pour égayer son Excellence, en obtient la permission d'opérer. Les passans s'arrêtent, les chats se rassemblent en un clin d'œil au mot du guet, les épaules du Marchand en sont couvertes, ils se suspendent à ses habits : le Marchand se hâte de donner un repas à ses convives; l'homme important que cette scène a diverti la lui paie; & l'Européen qui ne sait pas la langue, ou qui la sait mal, & ne vit point avec les Turcs pour

étudier leur génie & leurs mœurs, croit voir un acte de charité, le publie, & n'accrédite qu'une erreur.

Les hommes ont un si grand besoin de s'entr'aider, que les vertus secourables devraient sans doute leur être plus familières, qu'elles ne le sont en général. Ces vertus semblent offrir un remède naturel à l'infortune & aux nécessités qui nous sont communes; & dans ce rapport, elles devraient être exercée avec plus de zèle & d'empressement chez les peuples opprimés; mais le despotisme détruit les sentimens d'humanité & de commisération dans les victimes qu'il immole; comme il en est dépourvu lui-même, il n'inspire aux hommes qui gémissent sous l'oppression que le désir d'opprimer à leur tour; ce n'est qu'à l'ambition de tyranniser les autres, que la tyrannie doit ses esclaves; & la persécution est si naturelle en

Turquie qu'il y existe un engagement, une formule expresse de ne pas se nuire.

Un Turc qui avait été Couchetchy-Bachi [1] sous le regne des trois Favoris que Sultan Mahamout fut contraint de sacrifier, & dont j'ai déja dit un mot au commencement de ces Mémoires, avait été très-lié avec mon beau-pere. Le Gouvernement faisait encore usage de son intelligence & de ses talens pour les perquisitions secrettes : des affaires de ce genre l'avaient conduit à Péra [2], il voulut faire connaissance avec moi, & paraissant regretter que ses affaires ne

[1] Couchetchy Bachy, c'est le grand Prévôt de l'Hôtel, le Lieutenant du Bostandgi-Bachi.

[2] Péra, faubourg dans lequel habitent les Ambassadeurs & presque tous les négocians étrangers, excepté les Français qui sont pour la plupart réunis à la Galata. Mais il ne faut pas croire que ces deux quartiers soient affectés exclusivement aux Européens. Les Turcs, les Grecs, les Juifs, les Arméniens y forment une population de plus de cinquante mille ames, à laquelle se réunissent deux ou trois cents Européens ou soit-disant tels.

lui permiſſent pas de reſter plus long-temps, il partit en promettant de revenir dans peu : déja il était à moitié de l'eſcalier où je le reconduiſais, lorſque s'arrêtant & ſe retournant avec vivacité vers un de mes gens qui me ſuivait, apportez-moi vîte, lui dit-il, du pain & du ſel. Je ne fus pas moins étonné de cette fantaiſie que de l'empreſſement qu'on mit à la ſatisfaire. On lui apporte ce qu'il avait demandé ; il met d'un air myſtérieux ſur un petit morceau de pain, une pincée de ſel, mange le pain avec une gravité dévote & me quitte, en m'aſſurant que je pouvais déſormais compter ſur lui. Je me fis expliquer tout ce que cette formule contenait d'important & de ſignificatif [1] ; cependant on verra que ce même homme devenu

[1] Les Turcs croient que la plus grande ingratitude eſt d'oublier celui dont on a reçu la nourriture ; elle eſt repréſentée par le pain & le ſel dans cette formule.

Visir sous le nom de Moldovandgy-Pacha, a été pour le moins bien tenté de violer son serment à mon égard. Quoi qu'il en soit, si ce genre de serment n'est pas toujours religieusement respecté, il sert du moins assez souvent de frein pour modérer l'esprit de vengeance auquel les Turcs sont naturellement portés. Leur fureur se manifeste rarement dans la chaleur du premier mouvement, jamais ils ne se battent en duel; mais ils assassinent, & c'est ainsi que se terminent chez eux toutes les querelles qui ne s'accommodent pas. L'offensé aiguise alors publiquement son couteau, ou prépare ses armes à feu: quelques amis cherchent à le calmer, d'autres l'excitent & l'encouragent au meurtre; mais aucunes mesures ne tendent à prévenir le crime que ces préparatifs annoncent. L'ivresse doit cependant précéder le crime. Il faut que le

vin donne à un Turc le degré de courage dont il a besoin pour servir sa colère. Parvenu à ce point il sort de la taverne, & dès-lors il n'y a plus de salut pour l'offenseur que dans la maladresse de l'offensé. Si le meurtre est consommé & que la garde qui n'est jamais armée que de bâtons [1], se mette à la poursuite de l'assassin ; on le voit alors donner de véritables preuves de courage, il se défend comme un lion, on dirait que

[1] Les patrouilles qui parcourent la ville pour le bon ordre & la sûreté publique, ne sont armées que de bâtons en forme de petites massues, dont le gros bout est trempé dans de la résine. Lorsque quelque coupable veut profiter de son agilité pour échapper à cette arme, il est bientôt renversé par l'adresse des gardes à lancer ces bâtons dans les jambes de celui qui fuit. On voit même souvent des gens culbutés de cette manière, sans avoir d'autres torts que d'aller trop précipitamment à leurs affaires. C'est une petite gentillesse qui exerce les gardes dans le talent d'arrêter les coupables ; mais lorsque ceux-ci ont des armes à feu, ils se font respecter de si loin, que les gardes sont alors plus attentifs à éviter leur rencontre, qu'ardens à les poursuivre.

le crime a élevé ſon ame, & s'il ſuccombe ; les menaces de ſes camarades décident bientôt les parens du mort à un accommodement qui laiſſe jouir le coupable de la haute conſidération que cet événement lui aſſure[1]

Ce n'eſt donc que quelques mercenaires Turcs, quelques Chrétiens ou quelques Juifs qui fourniſſent des exemples de punition publique, en réparation des meurtres qu'ils peuvent commettre. Dans ce cas, le coupable conduit à la Porte, y reçoit ſa ſentence : aucun appareil n'accompagne ſon ſupplice ; & j'en ai rencontré qui traverſaient la foule qui ſe trouve ordinairement dans les rues, en cauſant avec celui qui devait les exécuter. Les criminels avaient ſeulement les mains

[1] Il n'y a point à cela d'exagération, on ne dit jamais qu'en éloge, un tel a tué tel autre, celui qui en a tué dix eſt le héros de ſon quartier, point de bonne fête ſans lui, ſon amitié vaut une ſauve-garde.

liées & le bourreau les tenait par la ceinture. C'eſt le moment de négocier avec les parents du mort & de travailler à l'accommodement dont je viens de parler. Des gens m'ont aſſuré qu'il y avait eu des marchés de ce genre qui avoient manqué par la ſeule avarice du coupable. Ce fait paraît dénué de toute vraiſemblance, mais s'il pouvait être vrai, ce ſerait ſans doute, parce que ſous le deſpotiſme les richeſſes ſont tout, & la vie peu de choſe.

L'habitude de mépriſer les Chrétiens & d'honorer les Turcs a établi l'uſage de placer la tête coupée du vrai croyant ſur ſon bras qu'on recourbe à cet effet; & celle de l'infidele ſur ſon derriere.

Il ne manquerait aux Turcs, pour compléter leur barbarie, que d'imiter la nôtre en étendant la peine d'un crime perſonnel juſqu'à couvrir de l'infamie

de ſon ſupplice les innocents qui ont le malheur d'appartenir au coupable. On grave au contraire ſur la pierre ſépulcrale le nom du mort, & le genre de ſon ſupplice ; & j'ai connu un Européen qui fut à ce ſujet fort mal reçu par une femme Grecque, très-conſidérable, dont le mari venait d'être pendu pour une tracaſſerie de Cour. Il crut devoir la plaindre de cet événement, il inſiſtait ſur-tout ſur le genre du ſupplice : comment vouliez-vous donc qu'il mourût ? s'écria la femme en fureur ; Apprenez, Monſieur, que perſonne dans ma famille n'eſt mort comme un Baccal [1]. L'Européen interdit, ſe retira en ſouhaitant à tous ſes parens une heureuſe fin. Ce préjugé, bien différent du nôtre, s'explique encore par le deſpotiſme.

[1] Baccal, marchand Epicier ; ils meurent ordinairement dans leur lit. C'eſt l'état que l'on a coutume de mettre en oppoſition avec l'état le plus diſtingué.

Être puni pour crime d'État, c'eſt avoir figuré ſoi-même dans l'État. On ne dépend jamais que pour commander à ſon tour, c'eſt l'origine de l'eſclavage, c'eſt l'aliment de la vanité des eſclaves & le ſeul ſentiment d'honneur qui puiſſe avoir lieu ſous le deſpotiſme.

Quoiqu'on ait vu que l'ivreſſe porte les Turcs au crime, & leur donne la force de le commettre, & quoique la loi leur défende l'uſage du vin, les tavernes à Conſtantinople ſont auſſi publiques & auſſi nombreuſes que nos cabarets le ſont dans nos villes; le Gouvernement les rançonne & les protége; ceux des Turcs qui y vont, s'y ennivrent toujours, & la conſommation du vin devenue un revenu du fiſc, eſt donnée à ferme à un Intendant nommé Charab Emini [1]. Cet officier perçoit les

[1] Charab Emini, Intendant du vin, charge que le Gouvernement ne donne jamais qu'à un Turc : il eſt le fermier

droits d'entrée, mais la police des tavernes appartient, ainſi que la rétribution qu'on en tire, au premier Magiſtrat & aux Gouverneurs particuliers des quartiers où elles ſont ſituées.

J'ai déja dit que dans les fêtes ſolemnelles, on fermait les tavernes, afin d'éviter pendant ce tems, les funeſtes effets de la débauche habituelle du peuple. La police appoſe le ſcellé ſur la porte de chaque taverne; mais un guichet ménagé en deſſous, & que la police feint de ne pas appercevoir y conſerve une entrée toujours libre & toujours publique; il n'en coûte que de s'incliner un peu pour ſe ſouſtraire à la loi & s'enivrer à ſon aiſe.

Les trois jours de Bairam excitent cependant une ſorte de ſollicitude de la part du Gouvernement pour prévenir

de cette partie des octrois, & perçoit les droits, ſoit à titre de Ferme, ſoit à titre de Régie.

les désordres que l'ivresse pourrait occasionner. Le Ramazan qui précéde ces fêtes, est le mois lunaire destiné au jeûne, & son époque est annuellement devancée de onze jours. Ce temps d'abstinence que Mahomet a copié du jeûne des Chrétiens, consiste chez les Turcs, ainsi qu'il consistait dans la primitive Église, à ne prendre aucune nourriture pendant que le soleil est sur l'horison. On apperçoit aisément que la partie de la révolution lunaire qui détermine le Ramazan vers le solstice d'hiver, le rend alors moins pénible que celle qui le place dans le solstice d'été, vu la longueur des jours & l'excessive chaleur qui accompagne alors ce tems d'abstinence; mais la classe qui travaille, semble supporter seule, toute la rigueur du Ramazan; privée pendant le jour d'un verre d'eau pour se désaltérer ou se rafraîchir la bouche, le coucher du

ſoleil ne lui préſente qu'un repas frugal, avec le repos de la laſſitude que la priere & la néceſſité de manger avant le jour, viennent encore interrompre.

Le Ramazan préſente un tableau bien différent chez les gens aiſés : c'eſt la molleſſe qui s'endort dans les bras de l'hypocriſie, & ne ſe réveille que pour ſe livrer au plaiſir de la bonne chère, de la muſique, & de tout ce qui peut dédommager la ſenſualité de l'ennui de l'abſtinence.

Soumis à la révolution d'un tems marqué par la loi, & toujours preſſé d'en voir arriver le terme, un Turc pendant le Ramazan ne ſe laſſe point de compter les heures & les minutes, il s'environne de toutes les montres & de toutes les pendules qu'il poſſède : c'eſt auſſi l'époque où Genève perçoit la plus grande partie du tribut que ſon induſtrie impoſe aux Turcs. Ce commerce avan-

tageux s'accroîterait encore infiniment si par une double quadrature, disposée de manière à raccourcir le spiral des balanciers ou à élever graduellement le point de suspension des pendules, on parvenait à avancer la marche des aiguilles & à la retarder par l'inverse de cette même opération, relativement au coucher du soleil, que les Turcs placent toujours à douze heures, je pourrais garantir aussi qu'uniquement sensibles à ce résultat diurne, ils ne s'appercevraient pas que les oscillations précipitées ou retardées, en divisant la différence, altéreraient la durée de chaque heure en particulier.

La montre la plus réguliere ne suffit cependant pas pour déterminer le moment de rompre le jeûne; les crieurs de Mosquées placés dans les galeries de minarets, y observent la disparition du soleil, & c'est à celui de Sainte Sophie

à

à donner le premier ſignal, en chantant l'invitation à la priere, que les autres Muezzins répétent chacun ſur ſon minaret. A cette époque l'impatience des Turcs, donc les plus dévots commencent toujours par l'ablution, ſe porte généralement au plaiſir de fumer, c'eſt le premier de leurs beſoins.

Mais ſi les Turcs attendent que le ſoleil diſparaiſſe, pour ſe permettre quelque nourriture, ils n'ont pas moins de ſoin de bien conſtater le commencement de la nouvelle lune pour entrer en Ramazan ; en général ils n'accordent une pleine & entiere confiance aux calculs aſtronomiques que pour entrer en fête. On remarque en effet que cette lune conſacrée à l'abſtinence n'a ordinairement que vingt-huit jours, & que les gens prépoſés pour obſerver cette planete & venir en faire une déclaration juridique à la Porte, apperçoivent tou-

jours un peu tard le premier trait de lumiere qui en désigne le renouvellement, mais en revanche ils sont bien moins scrupuleux pour affirmer l'apparition de la lune suivante qui détermine le Bayram, & que des salves d'artillerie annoncent au public.

Cependant ces fêtes qui succédent au tems d'abstinence chez les Turcs ne peuvent être comparées à la solemnité qui suit le carême chez les Chrétiens, & l'on ne retrouve une sorte d'imitation de l'Agneau Paschal que dans le *Courban Bayram*, le Bayram du sacrifice. Cette seconde fête paschale n'a lieu que six semaines après la premiere. Le Grand-Seigneur, tous les Grands & tous les particuliers en état d'en faire la dépense, immolent ce jour-là, un ou plusieurs moutons. On soigne à cet effet une quantité proportionnée de ces animaux, dont on peigne la laine & dont on

dore les cornes ; & l'inſtant d'offrir ces holocauſtes doit être calculé ſur celui où le même ſacrifice ſe conſomme à la Mecque.

L'époque du Bayram eſt auſſi celle des conſommations du luxe ; chaque individu ſe procure, donne ou reçoit des habits neufs. C'eſt encore le tems des parties de plaiſir dans tous les genres ; elles entraînent toujours quelques déſordres & quelques vexations de la part des promeneurs qui ſe répandent alors dans les villages qu'on trouve à trois ou quatre lieues de Conſtantinople, & dans leſquels les Turcs vêtus de neuf, bien abſous & toujours bien armés, croient pouvoir tout commettre impunément & tout exiger des malheureux Grecs qui y végétent.

Les aqueducs qui conduiſent l'eau à Conſtantinople ſervent ſouvent de but aux promenades des Turcs ; mais l'on

juge bien que ce n'eſt ni pour admirer l'architecture de ces édifices, ni pour juger de la ſalubrité des eaux, que les curieux s'y rendent en foule. Ils ont grand ſoin d'y faire porter du vin, & les choſes dont ils aiment à ſe régaler; ils s'établiſſent dans des Kioks délabrés que les Empereurs ont fait conſtruire en même temps que les édifices deſtinés à raſſembler les eaux des pluies & à les conduire à la capitale.

Les aqueducs que les Turcs ont été contraints de ſubſtituer aux anciennes citernes ſont ſi mal conſtruits, que leur comparaiſon avec l'aqueduc des Grecs a dû donner à celui-ci une aſſez grande réputation. Cet édifice bâti du tems de Juſtinien, ne préſente toutefois rien d'intéreſſant ni du côté de la hardieſſe ni du côté de la légéreté. On y voit encore moins le bon goût de l'architecte, qui ſemble ne s'être attaché qu'à tromper

l'œil par la coupe des piles en lui présentant l'apparence des masses en l'air, tandis que ces cônes renversés forment des renforts beaucoup trop saillans dans leurs bases. Un mélange de grands arceaux gothiques & de petits arcs à plein ceintre, ne sont ni plus hardis ni plus agréables, & j'ai seulement observé avec quelque intérêt que cet édifice pouvait fixer l'époque où le bon goût de l'architecture a commencé à se dégrader chez les Grecs.

Les aqueducs des Turcs sont d'un genre plus déterminé ; nulle proportion dans le dessin, nul choix dans les matériaux, aucun talent, aucune propreté dans leur emploi ; on est étonné de l'immensité du travail, on est indigné de son imperfection, & tout annonce également que la force a fait agir l'ignorance, & que l'avarice l'a soudoyée.

Ces défauts se presentent d'une ma-

nière moins frappante dans les Mosquées que les Empereurs Turcs ont bâti à Constantinople, parce que tous ces édifices construits sous les yeux des Sultans & sur le modèle de Sainte Sophie sont plus ou moins décorés, & toujours assez soignés par la crainte & l'amour-propre des Grecs ou des Arméniens qui en sont les entrepreneurs. Il y a même des Mosquées[1] qui bâties sur le plan de cette ancienne église grecque ont surpassé leur modèle; mais ce modèle est bien éloigné d'être un chef-d'œuvre, & l'on doit présumer qu'un examen plus réfléchi aurait empêché les voyageurs de prodiguer des éloges à la structure de Sainte Sophie. Si ces voyageurs eussent été plus habiles en architecture, ils auraient conclu du

1 La mosquée de Sultan Ahcmet & celle de Chekzadé sont d'une construction plus svelte; & la première, décorée de six minarets, est située sur la longueur de la place de l'Hyppodrome.

ſeul déplacement des colonnes qu'après avoir économiſé dans le premier plan les maſſes néceſſaires à la ſolidité, on les avait exagérées dans les contreforts dont on a enſuite appuyé cet édifice; ils auraient encore vu, en meſurant de l'œil l'arc de la coupole extérieure, que la voûte platte qui ſert de plafond, n'offre qu'une hardieſſe illuſoire, & qu'indépendante de l'édifice, loin de s'y appuyer, elle eſt ſuſpendue par le plein-ceintre qui la recouvre; on m'a même aſſuré que cette coupole intérieure était conſtruite en pierres-ponces liées avec une pâte très-fine de ciment & de chaux, ce qui réduit à rien cette prétendue merveille. La décoration intérieur ne fait pas plus d'honneur au ſiécle de Conſtantin [1]. Une grande quantité de colonnes

[1] On prétend que cet édifice bâti par Conſtantin, & détruit par un tremblement de terre fut réédifié par Juſtinien; mais il ſemble qu'on ne doit attribuer à ce dernier Empe-

eſpacées ſans proportion, & dont le module ſemble avoir été méconnu dans leur hauteur, dans leurs baſes & dans leurs chapiteaux, aucun ordre dans les entablemens, aucune régle, aucun goût dans les profils, ne méritaient pas tant de célébrité; on ne peut en effet admirer dans cet édifice que la richeſſe & l'abondance des matériaux, dans leſquels on ſerait tenté de reconnaître les riches débris qu'on ne retrouve plus à Delphes ni à Délos.

Mais la beauté des Moſaïques qui décoraient le plafond de Sainte Sophie ne peut être conteſtée; j'y ai encore apperçu le bout des aîles des quatre Chérubins qui étaient appuyés ſur la corniche à la naiſſance de la vouſſure

reur que les maſſes de pierres en contrefort qu'il a fait élever extérieurement pour appuyer les piles que des tremblemens de terre avaient fait céder. L'effet de ces ſecouſſes eſt encore marqué par l'inclinaiſon des colonnes dont les bazes de bronze n'appuient plus également.

des quatre piles. L'obſtination des Turcs à barbouiller cette coupole avec une eau de chaux ne laiſſe plus rien appercevoir aujourd'hui de ces Moſaïques, & l'on acheve d'ailleurs de les détruire en continuant d'en arracher des lambeaux qu'une barbare curioſité achete de l'avarice & de l'ignorance auſſi barbare qui les détruit.

Quelques morceaux de ces Moſaïques qui ſe ſéparent en criſtaux de trois à quatre lignes cubes, envoyés à Vienne pour y être taillés, ont donné des pierres de différentes couleurs d'un beau feu & d'une grande dureté.

Le mépris des Turcs pour l'ouvrage le plus recherché que l'on connaiſſe, ne laiſſe aucun doute ſur la ſimplicité des ornemens qui parent leurs autres Moſquées. Ces ornemens ſe réduiſent à quatre grands tableaux, dans leſquels ſont écrits ſéparément les noms des qua-

tre disciples de Mahomet : plusieurs passages du Coran sont également écrits dans différens endroits & particulièrement vers la tribune où ce livre révéré est lu pendant la méditation qui précéde la priere. J'ajouterai que les femmes également admises dans les Mosquées, ne s'y placent que dans l'endroit qui leur est destiné ; & quand les mœurs des Turcs n'auraient pas décidé cette séparation, on pourrait leur pardonner de l'avoir établie dans les temples, où l'ordre & le silence devraient avertir constamment que si les besoins de la vie ont placé des bornes & fixé des intervalles dans le culte qu'on rend à l'Eternel, une adoration respectueuse ne peut avoir aucun terme dans le temple qui lui est consacré.

Un chant aérien substitué au bruit des cloches, annonce les heures de la priere dans une formule arabe qui réunit l'unité

de Dieu, la miſſion du Prophête, les prieres & les bonnes œuvres. Les muezzines de chaque Moſquée [1] montent à cet effet ſur leurs minarets. Ces eſpèces de clochers qui reſſemblent à des colonnes, ſont de petites tours creuſes de quatre à cinq pieds de diametres ; elles s'élèvent ſur une égale épaiſſeur depuis l'angle des Moſquées juſqu'à la hauteur des coupoles, où une galerie de vingt à trente pouces de ſaillie communique à l'eſcalier tournant qui y conduit par une petite porte toujours orientée du côté de la Mecque. Le minaret diminué alors d'environ un quart de ſon épaiſſeur, continue à s'élever d'un cinquième ou d'un ſixième en ſus, & ſe termine par un capuchon pointu revêtu de plomb & terminé par une

[1] Muezzines, crieurs des Moſquées : c'eſt un office que l'Iman fait lui-même dans les petites cures ; mais dans les grandes moſquées c'eſt une fonction ſéparée.

ſorte de croiſſant, dont les deux extré-mités recourbées en volutes & très-rap-prochées, enferment ordinairement le nom de Dieu découpé dans le métal même. Les grandes Moſquées ont plu-ſieurs de ces minarets, à chacun deſquels on double & on triple les galeries ; mais ceux de Sainte Sophie n'en ont qu'une ; ils ſont auſſi les moins élevés & les moins ſveltes [1].

Ce ſerait ſans doute ici le moment de fixer les idées ſur la valeur que les Turcs attachent au croiſſant ; mais j'aurai occaſion de traiter cet objet en parlant de l'artillerie du Grand-Seigneur, & je me bornerai préſentement à obſerver, qu'en faiſant reconſtruire le Palais du Viſir après l'incendie dont j'ai parlé,

[1] Ces minarets qui ont ſans doute été les premiers conſ-truits après la priſe de Conſtantinople, ſont devenus déſa-gréables à voir par la légéreté & la hardieſſe de ceux qu'on a bâti depuis.

l'architecte employa des fleurs-de-lis à quatre feuilles pour ornement final de la coupole qui couvre la porte de séparation des deux cours. Il substitua cet ornement aux croissans qui décoraient l'ancienne porte ; il avait observé cette petite décoration au Palais de France, il en adopta l'emploi, & personne n'imagina que cela pût rien signifier.

Par une recherche du même genre, mais d'un effet bien différent, deux colonnes de verd antique placées pour décorer la principale porte du Sérail, sont appuyées sur leurs chapiteaux : je m'en suis plaint au Surintendant des Bâtimens, qui m'a judicieusement observé que les feuillages des chapiteaux, artistement sculptés, méritaient bien qu'on les tint à portée d'être admirés.

L'enceinte de Constantinople du côté de la mer fait également gémir : on y observe une forêt de colonnes rangées

en travers & ſur pluſieurs couches qui ſervent de fondement à ces hautes murailles, & les plus riches débris confondus parmi les plus vils matériaux préſentent à chaque pas le tableau attriſtant de l'ignorance, & de la barbarie confuſément mêlées avec les précieux reſtes du ſçavoir des anciens Grecs.

Pour achever de peindre les Turcs, & pour donner une idée de leur orgueil ſtupide, il ſuffira de citer un de leur adages favori :

La richeſſe aux Indes,
L'Eſprit en Europe
Et la pompe chez les Ottomans.

Le tableau de la marche du Grand-Seigneur le jour de ſon couronnement a pu donner une juſte idée de cette pompe dont ils ſont ſi glorieux; mais je dois cependant convenir qu'il y a quelque choſe de brillant & d'aſſez impoſant

dans le cortége qui accompagne le Sultan, lorſqu'il ſort par mer. La grace, la légéreté, la richeſſe de ſes bateaux ne peuvent être comparées à rien de ce que nous avons dans ce genre. Sa Hauteſſe a ſeul le droit du Tandelet couvert d'écarlate & ſurmonté de trois lanternes dorées, armé de vingt-ſix rameurs; un ſemblable bateau qui ſuit à tout événement, lui ſert toujours pour ſon retour. Les différens Officiers de ſa Cour l'accompagnent chacun dans les bateaux qui leur ſont deſtinés, & dont le grand nombre joint à la préciſion des coups de rames & à la vîteſſe des bâtimens, préſente l'aſpect le plus majeſtueux joint au coup d'œil le plus agréable.

Lorſque le fils du Grand-Seigneur eſt d'âge à ſortir en public, ſon bateau également armé de vingt-ſix rameurs eſt diſtingué par le Tandelet bleu : après

quoi le Visir est le seul qui puisse avoir un Tandelet, mais il doit être verd, & son bateau ne peut être armé que de vingt-quatre rameurs.

Le Mufti exposé dans le sien aux intempéries de l'air comme le dernier particulier, n'est distingué que par neuf paires de rames & le droit d'avoir deux hommes sur chaque banc. Les autres bateaux des Grands, dont le nombre de rames est également déterminé suivant l'importance de leurs charges, n'ont qu'un rameur à chaque banc, ainsi que les Ambassadeurs étrangers qui n'ont également aucun droit de Tandelet.

Mais les bateaux du Harem destinés à transporter les femmes du Grand-Seigneur, sont armés de vingt-quatre rameurs, & ont des Tandelets blancs couverts & fermés tout-au-tour par des jalousies. On prépare aussi pour les y recevoir des murailles de toile, dont on

on forme une petite rue étroite qui de la porte du Sérail aboutit à ces bateaux. Lorſqu'elles ſortent pour la promenade, ce qui eſt très-rare, on entoure également avec des toiles le Harem champêtre qui leur a été deſtiné, & dans lequel on les introduit avec la même précaution. Des Eunuques noirs environnent cette enceinte, & des Aſſéquis[1] armés de carabines forment une ſeconde ligne de circonvallation pour défendre les approches. Malheur à celui qui ignorerait ces diſpoſitions & ſe mettrait à portée de la balle, le coup de la mort lui donnerait le premier avis. C'eſt ainſi que les femmes de ce Prince, toujours parquées comme des moutons, jouiſſent quelquefois du plaiſir de reſpirer le grand air.

Ce divertiſſement extraordinaire ne

[1] Boſtandgy-Aſſéquis : c'eſt une troupe d'élite qui fait l'office de la Prévôté de l'Hôtel ; ce ſont les Grenadiers des Boſtandgis.

donne pas ſans doute une grande idée des plaiſirs habituels qui régnent dans le Harem du Grand-Seigneur. On pourrait même croire que les femmes y exiſtent d'une manière moins agréable que dans ce petit parc, puiſqu'on leur en fait une fête. Voilà ſans doute de quoi réformer bien des idées.

Celles que j'avais recueillies d'abord ſur le Gouvernement & le Militaire Turc étaient informes. On ne peut bien juger les hommes qu'en action, & j'en réſerve les détails aux circonſtances de la Guerre dernière qui me les ont mieux dévoppés. Ces détails hiſtoriques me rameneront à Conſtantinople, d'où je partis en 1763, pour venir en France avertir le Miniſtere que je perdrais mon tems & le Roi ſon argent, ſi l'on ne m'employait pas à quelque choſe de plus utile.

Fin de la première Partie.

MÉMOIRES
DU BARON DE TOTT.

SECONDE PARTIE.

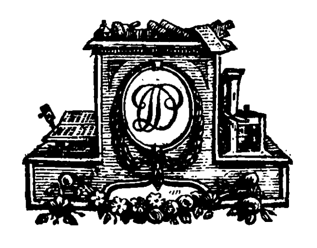
MÉMOIRES

DU BARON DE TOTT,

SUR LES TURCS

ET LES TARTARES.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIV.



MÉMOIRES DU BARON DE TOTT.

SECONDE PARTIE.

MON Pere était mort à Rodosto [1] dans les bras du Comte Tczaky, au milieu de ses compatriotes. Le Ministère qui avait eu des vues sur moi,

[1] Ville sur la Propontide assignée par le Grand-Seigneur pour être la résidence du Prince Ragotzi & de tous les réfugiés de Hongrie. Feu mon Pere y avoit suivi ce Prince & en était parti l'année 1717, pour venir servir en France; les différentes commissions qu'il eut le mirent souvent à portée de revoir ses anciens camarades, au milieu desquels il vint mourir en 1757. Le Comte Tczaky, ne lui survécut que huit jours, & cessa de parler en apprenant sa mort.

venait d'être changé en France. Un nom étranger, nul appui, huit ans d'absence passés à Constantinople, rien de tout cela ne me promettait de grands succès à Versailles. J'obtins cependant la promesse d'être employé dans une Cour d'Allemagne, ce qui plaçait assez mal les connoissances que j'avais acquises, & dont M. le Duc de Choiseul voulut sans doute tirer un parti plus utile, lorsqu'après avoir repris les Affaires étrangères, & m'avoir essayé dans une commission particulière, il me destina pour aller résider auprès du Kam des Tartares. Mon zèle me fit passer par-dessus tous les désagrémens de cette mission. Je ne l'avais ni sollicitée, ni désirée, ni prévue, mais je l'acceptai comme une faveur : c'en était une de servir sous les ordres de ce Ministre.

Il fut décidé que je me rendrais par terre à ma destination, & mes préparatifs

achevés, je partis de Paris le 10 Juillet 1767, pour aller à Vienne, où je séjournai huit jours, & de-là à Varsovie, d'où après six semaines de résidence, je me rendis à Kaminiek.

Tout ce que la disette de vivres, le manque de chevaux & la mauvaise volonté des gens du peuple, m'avait fait épouver de difficultés en Pologne, me préparait à supporter patiemment celles qu'il me restait à vaincre pour arriver au terme de mon voyage. La poste de Pologne ne passant pas Kaminiek, je fus assez heureux pour me procurer des chevaux Russes pour me conduire jusqu'à la premiere douane Turque vis-à-vis Swanitz, de l'autre côté du Niester. Le cours de ce fleuve sépare les deux Empires, & quelques Jénissaires qui étaient venus se promener sur les bords de la rive polonaise, attirés par la curiosité auprès de ma voiture,

m'ayant pris en affection lorsque je leur eus parlé Turc, s'embarquèrent avec moi dans le Bac qui me transporta de l'autre côté du fleuve. Excepté mon Secrétaire, les personnes qui m'accompagnaient, avaient cru que je les conduisais à Constantinople. Je les détrompai pendant le trajet du Niester [1]. Nous débarquâmes heureusement à l'autre rive, & mes Jénissaires empressés d'aller prévenir le Douanier de mon arrivée, le disposèrent à tant d'égards qu'il me fallut enfin céder aux instances de ce Turc, & passer une mauvaise nuit à une lieue de Kotchim où j'aurais pu me procurer plus de commodité. Le Douanier contraignit aussi les Russes qui m'avaient amené de rester avec leurs chevaux jusqu'au lendemain pour conduire ma voiture jusqu'à Kotchim. Mes

[1] On nomme aussi ce fleuve Niéper.

repréſentations ſur cet objet ne purent jamais balancer la convenance du Douanier ; il affectait à la vérité de m'en faire hommage, & de ne chercher que ce qui m'était le plus commode ; mais en effet, il ne travaillait qu'à épargner des frais qu'il aurait dû ſupporter.

A cela près nous ne pûmes nous appercevoir que nous étions à ſa charge, que par la profuſion dont il nous environna ; & le Pacha qu'il avait fait prévenir de mon arrivée, ajouta encore à notre abondance, par un préſent de fleurs & de fruits qu'il m'envoya, avec l'aſſurance d'être bien reçu & mieux traité le lendemain.

L'habitude de vivre avec les Turcs me rendit cependant ma ſoirée plus ſupportable qu'elle n'eut été pour tout autre. J'en paſſai une partie dans le Kiosk du Douanier : c'eſt-là qu'il faiſait ſa réſidence ordinaire, & que couché non-

chalamment ſur la frontière du deſpotiſme, ce Turc jouiſſait de la plénitude de ſon autorité, en préſentait l'image aux habitans de la rive oppoſée, & s'ennivrait du plaiſir de ne rien appercevoir d'auſſi important que lui. Il m'apprit que deux jeunes Français arrivés depuis peu de jours à Kotchim, après y avoir pris le turban, en étaient repartis pour ſe rendre à Conſtantinople. Il ſatisfit auſſi à mes queſtions ſur le revenu de ſa Douane; j'appris qu'elle était pour lui d'un auſſi grand profit qu'onéreuſe aux malheureux qui tombaient ſous ſa main: & comme c'était là tout ce qu'il pouvait m'apprendre, je le quittai pour aller jouir de quelque repos. Cependant les gens que le Pacha avait envoyés au-devant de moi pour me conduire à Kotchim & m'y recevoir avec diſtinction, commencèrent par me réveiller en ſurſaut à la pointe du jour. Chacun d'eux

s'empressa de m'annoncer l'importance de son emploi, afin de tirer meilleur parti de ma reconnaissance. Les gens du Douanier qui guettaient mon réveil, en exigèrent aussi quelque témoignage. J'en distribuai encore aux gardes que l'on m'avait donnés, & que mes gens surveillèrent avec assez de soin pour les empêcher de me voler : après quoi nous partîmes avec un assez nombreux cortége, & je fus bientôt installé dans une maison Juive que l'on m'avait préparée dans le fauxbourg de Kotchim.

Un Officier & quelques Jénissaires pour me garder en occupaient la porte ; j'y fus introduit par un des gens du Gouverneur, destiné à me faire fournir *gratis*, & aux frais des habitans, les denrées qui m'étaient nécessaires ; son premier soin fut aussi de me demander l'état des fournitures que je desirais. Je répugnais

à cette vexation qui m'était connue, mais je ne connaiſſais ni les droits ni les reſſources des vexateurs ; je répondis modeſtement que rien ne me manquait, & je donnai des ordres ſecrets pour faire acheter les proviſions dont j'avais beſoin. Pouvais-je prévoir que c'était préciſément le moyen d'aggraver la vexation ? Cependant un malheureux Juif que j'avais chargé de faire mes emplettes, & que le deſir de me voler ſur le prix des denrées avait étourdi ſur le danger de ſa miſſion, fut ſaiſi, bâtonné & contraint d'indiquer à mon zèlé pourvoyeur les marchands dont il avait acheté : ceux-ci en furent quittes à la vérité pour rendre l'argent ſans aucun échange ; mon commiſſionnaire rendit auſſi ſes bénéfices, & le Turc ne rendit rien ; mais il eut grand ſoin d'ordonner pour le ſoir & pour le lendemain une

ſi grande abondance de vivres, qu'il dut encore revendre pour ſon compte, ce que je n'avais pas pu conſommer.

De pareilles ſcènes ajoutaient infiniment au deſir que j'avais de hâter mon arrivée en Crimée; mais il me fallait & l'aveu du Pacha & des moyens que lui ſeul pouvait me procurer : mon premier ſoin fut de hâter le moment de notre entrevue; car les Turcs ſont ſi lents & ſi pareſſeux, que la premiere politeſſe qu'ils font à un étranger eſt toujours de l'inviter à ſe repoſer : c'eſt auſſi le compliment que je reçus en mettant pied à terre; mais j'aſſurai ſi poſitivement que rien ne me fatiguait tant que le repos, que j'obtins mon audience pour le lendemain. Le Pacha qui loge dans la fortereſſe m'envoya pour l'heure convenue des chevaux & pluſieurs de ſes Officiers chargés de m'accompagner chez lui.

La forteresse de Kotchim, située à la naissance de la pente de la montagne qui borde la rive droite du Niester, s'incline vers le fleuve & découvre tout l'intérieur de la place à la rive opposée. Le territoire de Pologne offre à la vérité à cette citadelle une perspective si agréable qu'on serait tenté de croire que les Ingénieurs Turcs ont sacrifié à cet avantage la défense & la sûreté de ce poste important, dans lequel on ne tiendrait pas trois jours contre une attaque régulière.

Le Pacha qui y commandait était un vieillard vénérable sur le compte duquel j'avais déja des notions instructives ; je savais qu'étant d'un caractère timide, il redoutait dans le Visir des dispositions qui ne lui étaient pas favorables, & je devais craindre qu'il n'osât pas me laisser passer sans ordres de la Porte. C'est aussi ce qu'il m'annonça d'abord après les pre-

miers complimens, en m'assurant cependant qu'il me rendrait ma détention aussi agréable qu'il dépendrait de lui ; mais c'était précisément ce qui n'en dépendait pas. Je discutai la question & je parvins à lui persuader qu'il s'exposerait à bien plus de danger en me retenant à Kotchim, qu'il ne courrait de risques en me laissant passer, puisqu'il déplairait aux Tartares qui m'attendaient, sans faire sa cour au Visir qui ne m'attendait pas ; & la protection du Kam que je lui garantis acheva de le déterminer. Mon départ fut fixée au lendemain, & nous nous séparâmes d'autant plus amicalement, que je lui avais fait entendre que mon amitié pourrait lui être utile.

Son premier Tchoadar destiné à être mon Mikmandar [1], vint me voir aussitôt

[1] Officier chargé d'aller au devant des Ambassadeurs ou autres personnes que la Porte fait voyager à ses frais.

que je fus de retour chez moi ; il examina les mesures qu'il devait prendre & me quitta pour faire signer ses expéditions & ordonner les chevaux de poste dont nous avions besoin ; mais nonobstant la violence avec laquelle on travailloit à les rassembler , nous ne pûmes partir le lendemain que fort tard, & malgré les coups que mon Mikmandar distribuait aux malheureux postillons , nous n'en allions pas plus vîte. Nous eussions cependant poussé notre journée plus avant, si Aly-Aga [1] ne nous eût fait arrêter à une lieue du Pruth pour se ménager le tems d'en préparer le passage. Il nous établit à cet effet dans un assez bon village , dont les malheureux habitans furent contraints aussitôt d'apporter des vives. Une famille promptement

[1] Nom de mon Mikmandar ou conducteur.

délogée

délogée, nous fit place, & deux moutons égorgés, rôtis, mangés & point payés, joint à quelques coups distribués sans nécessité, commencèrent à me donner un peu d'humeur contre mon conducteur, qui partit le soir pour aller préparer les moyens de transporter ma voiture de l'autre côté du Pruth.

Je profitai de son départ pour donner à un vieux Turc, qui paraissait chargé des intérêts de la communauté, la valeur de ce que nous venions de consommer; mais d'autres habitans vinrent bientôt se plaindre, de ce qu'en ne faisant pas moi-même les partages, ils ne recevraient rien du dédommagement que je leur avais destiné. Le vieux Turc, ajoutaient-ils, auquel vous avez tout donné, est soutenu par quatre Couppe-jarrets qui sont ses enfans, ils ne supportent aucune charge & s'emparent de tous les bénéfices. En me contant leur

doléance, ces malheureux ne se doutaient sûrement pas qu'ils avaient le bonheur de vivre sous une aristocratie. Cependant je doublai la somme, afin de remplir ma première intention, & chacun de nous s'occupant de son gîte, j'élus mon domicile dans ma voiture où je m'endormis si profondément que nous étions déja en route quand je m'éveillai. Le Pruth n'était qu'à une lieue, & mon conducteur que nous apperçûmes à cheval au milieu d'un groupe de paysans qu'il bâtonnait avec une grande activité, nous annonça la rivière au bord de laquelle nous arrivâmes sans l'avoir apperçue à cause de son encaissement.

Le Pruth sépare le Pachalik de Cotchim d'avec la Moldavie. Ali-Aga avait passé la veille à la nage à l'autre rive, avait rassemblé à coups de fouët près de trois cent Moldaves des environs, les avait occupés toute la nuit à former

avec des troncs d'arbres un mauvais radeau, & s'en était servi pour repasser de notre côté ; mais tout cela n'en garantissait pas la solidité. Cependant je me disposai à sacrifier, s'il le fallait, & ma voiture & tout ce dont elle était chargée. Je n'en retirai que mon porte-feuille & je me promis bien de ne pas m'exposer à courir personnellement un risque qui paraissait évident & d'en garantir aussi mes gens que je réservai pour un second envoi, si le premier réussissait. Mon conducteur, pendant ce temps, fier & radieux d'avoir parfait un si bel ouvrage, m'invitait à remonter dans ma voiture ; & comment, lui dis-je avec impatience, la ferez-vous seulement descendre, jusqu'à la rivière ? Comment la ferez-vous ensuite rester sur votre méchant radeau, qui peut à peine la contenir & qui plongera sous son poids ? Comment ? me dit-il, avec ces deux outils, en me

montrant ſon fouët & plus de cent payſans bien nerveux qu'il avait amené de l'autre rive : n'ayez point d'inquiétude, je leur ferais porter l'univers ſur leurs épaules, & ſi le radeau enfonce, tous ces gaillards ſavent nager, ils le ſoutiendront : ſi vous perdiez une épingle, ils ſeraient tous pendus.

Tant d'ignorance & de barbarie me révoltèrent ſans me tranquilliſer ; mais j'avais pris mon parti, je lui dis que je ne paſſerais avec mes gens qu'à un ſecond voyage, qu'ainſi il eut à faire ce qu'il jugerait à propos. Je m'aſſis ſur le bord de l'eſcarpement, pour mieux juger de cette belle manœuvre, & jouir au moins d'un ſpectacle dont je comptais payer chérement les frais.

Le nom de Dieu prononcé d'abord & ſuivi de pluſieurs coups de fouët, fut le ſignal des travailleurs. Ils dételèrent & amenèrent à bras ma voiture juſques ſur

le bord du précipice où quelques coups de pioche donnés à la hâte, montraient à peine un léger dessin de talus. Je les vis alors & non sans frémir au moment d'être écrasés par le poids de ma berline, qu'ils descendirent sur le radeau, elle ne put y être placée que sur la diagonale, & pour la contenir dans cette assiette, on fit coucher quatre de ces malheureux sous les roues, dont le moindre mouvement eût conduit tout l'équipage au fond de la rivière. Après cette opération qui avait envasé le radeau vers la terre, & fait plonger de sept à huit pouces le côté opposé, il fallut travailler à le mettre à flot; les cent hommes en vinrent encore à bout; ensuite ils l'accompagnèrent, partie en touchant terre, partie à la nage, & le dirigèrent avec de longues perches jusqu'à l'autre bord où des buffles préparés à cet effet enlevèrent ma voiture, que je vis en un clin-d'œil sur le haut

de l'eſcarpement oppoſé. Je reſpirai alors plus librement, & le radeau qui fut bientôt de retour tranſporta nos perſonnes ſans ombre d'inconvéniens & de difficultés.

On juge bien ſans doute qu'Ali-Aga était triomphant, & que je ne partis pas ſans donner une cinquantaine d'écus aux travailleurs; mais ce qu'on ne jugera pas ſi aiſément, ce que je n'avais pas prévu moi-même, c'eſt que mon conducteur, attentif à toutes mes actions, attentif à mes moindres geſtes, reſta quelque tems en arriere pour compter avec les malheureux ouvriers du petit ſalaire que je leur avais donné.

Il reparut une heure après & nous devança ſur le champ pour aller préparer le déjeûner à trois lieues du Pruth, où nous le joignîmes dans le tems qu'il raſſemblait des vivres avec le même outil dont il conſtruiſait des radeaux. A cela près

qu'il en faisait à mon gré un usage trop fréquent, Ali-Aga m'avait paru un garçon fort aimable, & j'entrepris de le rendre un peu moins battant.

LE BARON.

Votre dextérité au passage du Pruth, & la bonne chere que vous nous faites, ne me laisserait rien à desirer, mon cher Ali-Aga, si vous battiez moins ces malheureux Moldaves, où si vous ne les battiez que lorsqu'ils vous désobéissent.

ALI-AGA.

Que leur importe, que ce soit avant ou après, puisqu'il faut les battre, ne vaut-il pas mieux en finir que de perdre du tems.

LE BARON.

Comment perdre du tems! Est-ce donc en faire un bon emploi, que de battre

ſans raiſon des malheureux dont la bonne volonté, la force & la ſoumiſſion exécutent l'impoſſible.

ALI-AGA.

Quoi, Monſieur, vous parlez Turc, vous avez habité Conſtantinople, vous connaiſſez les Grecs, & vous ignorez que les Moldaves ne ſont rien qu'après qu'on les a aſſommé ? Vous croyez donc auſſi que votre voiture aurait paſſé le Pruth ſans les coups que je leur ai donné toute la nuit & juſquà votre arrivée au bord de la rivière?

LE BARON.

Oui, je crois que ſans les battre, ils auraient fait tout cela par la ſeule crainte d'être battus; mais quoi qu'il en ſoit, nous n'avons plus de rivière à paſſer, la poſte nous fournit des chevaux, il ne

nous faut que des vivres, & c'eſt l'article qui m'intéreſſe ; car je vous l'avouerai, mon cher Ali, les morceaux que vous me procurez à coups de bâtons me reſtent au goſier, laiſſez-les moi payer, c'eſt tout ce que je déſire.

A L I - A G A.

Certainement vous prenez le bon moyen pour n'avoir pas d'indigeſtion ; car votre argent ne vous procurera pas même du pain.

L E B A R O N.

Soyez tranquille, je payerai ſi bien que j'aurai tout ce qu'il y a de meilleur & plus ſûrement que vous ne pourriez-vous le procurer vous même.

A L I - A G A.

Vous n'aurez pas de pain, vous dis-je;

je connais les Moldaves, il veulent être battus. D'ailleurs je suis chargé de vous faire défrayer par-tout, & ces coquins d'Infidéles sont assez riches pour supporter de plus fortes charges, celle-ci leur parait légère, & ils seront contens, pourvu qu'on les batte.

LE BARON.

De grace, mon cher Ali-Aga, ne me refusez pas. Je renonce à être défrayé, & je garantis qu'ils renonceront à être battus pourvu qu'on les paie; je m'en charge; laissez-moi faire.

ALI-AGA.

Mais nous mourrons de faim.

LE BARON.

C'est un essai dont je veux me passer la fantaisie.

ALI-AGA.

Vous le voulez, j'y consens faites une expérience dont il me paraît que vous avez besoin pour connaître les Moldaves ; mais quand vous les aurez connus, songez qu'il n'est pas juste que je me couche sans souper ; & lorsque votre argent ou votre éloquence auront manqué de succès, vous trouverez bon, sans doute ; que j'use de ma méthode.

LE BARON.

Soit : & puisque nous sommes d'accord, il faut qu'en arrivant auprès du village où nous devons coucher, je trouve seulement le Primat [1], afin que je puisse traiter amicalement avec lui pour nos vivres, & qu'il y ait un bon

[1] Primat : ce titre équivaut à celui de Maire, mais ses fonctions diffèrent dans les proportions de l'esclavage à la liberté.

feu auprès de quelque abri où nous puissions passer la nuit, sans nous mêler avec les habitans & sans inquiétude sur la peste, qui vient de se manifester en Moldavie.

En ce cas, dit Ali-Aga, je puis me dispenser d'aller en avant. Il ordonna en même temps à un de ses gens d'exécuter l'ordre que je venais de donner & me répéta en souriant, qu'il ne voulait pas se coucher sans souper.

Le chemin qu'il nous restait à faire, ne nous permit d'arriver qu'après le soleil couché, & notre gîte nous fut indiqué par le feu qu'on y avait préparé.

Fidele à son engagement, mon conducteur en mettant pied à terre fut se chauffer, & s'assit le coude appuyé sur sa selle, son fouet sur ses genoux de manière à jouir du plaisir que j'allais lui procurer. Je ne fus pas moins empressé de m'assurer celui de tenir ma nourriture

de l'humanité qui échange les beſoins. Je demandai le Primat, on me le montra à quelques pas, & m'étant approché de lui pour lui donner vingt écus que je mis à terre, je lui parlais Turc & puis Grec, en ces termes fidélement traduits.

LE BARON (*en Turc*).

Tenez, mon ami, voilà de l'argent pour m'acheter les vivres dont nous avons beſoin ; j'ai toujours aimé les Moldaves, je ne puis ſouffrir qu'on les maltraite, & je compte que vous me procurerez promptement un mouton [1] & du pain ; gardez le reſte de l'argent pour boire à ma ſanté.

LE MOLDAVE (*feignant de ne pas ſavoir le Turc*).

Il ne ſait pas.

[1] Un mouton vivant & de bonne qualité ne vaut qu'un écu.

LE BARON.

Comment il ne ſait pas ! eſt-ce que vous ne ſçavez pas le Turc ?

LE MOLDAVE.

Non Turc, il ne ſait pas.

LE BARON (*en Grec*).

Eh bien parlons Grec, prenez cet argent, apportez-moi un mouton & du pain, c'eſt tout ce que je vous demande.

LE MOLDAVE (*feignant toujours de ne pas entendre & faiſant des geſtes pour exprimer qu'il n'y a rien dans ſon village & qu'on y meurt de faim.*

Non pain, pauvres, il ne ſait pas.

LE BARON.

Quoi, vous n'avez pas de pain ?

LE MOLDAVE.

Non, pain, non.

LE BARON.

Ah malheureux, que je vous plains; mais au moins vous ne ſerez pas battus: c'eſt quelque choſe; il eſt ſans doute auſſi fort dur de ſe coucher ſans ſouper: cependant vous êtes la preuve qu'il y a bien des honnêtes gens à qui cela arrive. (*au Conducteur*) Vous l'entendez, mon cher Ali, ſi l'argent ne fait rien ici, au moins vous conviendrez que les coups auraient été inutiles. Ces malheureux n'ont rien, & j'en ſuis plus fâché que de la néceſſité où je me trouve moi-même de manquer de tout pour le moment, nous en aurons meilleur appétit demain.

ALI-AGA.

Oh! je défie que pour mon compte, il puiſſe être meilleur qu'aujourd'hui.

LE BARON.

C'eſt votre faute : pourquoi nous faire arrêter à un mauvais village, où il n'y a pas même du pain ? Vous jeûnerez : voilà votre punition.

ALI-AGA.

Mauvais village, Monſieur, mauvais village ! Si la nuit ne vous le cachait pas, vous en ſeriez enchanté ; c'eſt un petit bourg : tout y abonde ; on y trouve juſqu'à de la caneſle [1].

LE BARON.

Bon ! je parie que voilà votre envie de battre qui vous reprend.

ALI-AGA.

Ma foi, non, Monſieur, ce n'eſt que

1 Les Turcs ſont très-friands de cette écorce qu'ils mettent à toute ſauce, ils la comparent à ce qu'il y a de plus exquis.

l'envie

l'envie de ſouper, qui ne me quittera ſûrement pas; & pour la ſatisfaire, & vous prouver, que je me connais mieux que vous en Moldaves, laiſſez-moi parler à celui-ci.

LE BARON.

En aurez-vous moins faim, quand vous l'aurez battu?

ALI-AGA.

Oh je vous en réponds, & ſi vous n'avez pas le plus excellent ſouper dans un quart-d'heure, vous me rendrez tous les coups que je lui donnerai.

LE BARON.

A ce prix j'y conſens, je vous prends au mot; mais ſouvenez-vous-en : ſi vous battez un innocent, je le ferai de bon cœur.

ALI-AGA.

Tant qu'il vous plaira; mais ſoyez auſſi tranquille ſpectateur que je l'ai été pendant votre négociation.

LE BARON.

Cela eſt juſte : je vais prendre votre place.

ALI-AGA (*après s'être levé, mis ſon fouet ſous ſon habit, & s'être avancé nonchalamment auprès du Grec, lui frappe amicalement ſur l'épaule*).

Bonjour, mon ami, comment te portes-tu? Eh bien, parle donc; eſt-ce que tu ne reconnais pas Ali-Aga, ton ami? allons parles donc.

LE MOLDAVE.

Il ne ſait pas.

ALI-AGA.

Il ne ſait pas ! ah, ah, cela eſt étonnant ! quoi mon ami, ſérieuſement tu ne ſais pas le Turc.

LE MOLDAVE.

Non, il ne ſait pas.

ALI-AGA (*d'un coup de poing jette le Primat à terre & lui donne des coups de pied pendant qu'il ſe relève*).

Tiens, coquin, voilà pour t'apprendre le Turc.

LE MOLDAVE (*en bon Turc*).

Pourquoi me battez-vous ? ne ſavez-vous pas bien que nous ſommes de pauvres gens, & que nos Princes nous laiſſent à peine l'air que nous reſpirons.

ALI-AGA *au Baron.*

Eh bien, Monſieur, vous voyez que

je ſuis un bon maître de langue, il parle déja Turc à ravir. Au moins pouvons-nous cauſer actuellement, c'eſt quelque choſe. (*au Moldave en s'appuyant ſur ſon épaule*). Actuellement que tu ſçais le Turc, mon ami, dis-moi donc comment tu te portes, toi ta femme & tes enfans.

LE MOLDAVE.

Auſſi bien que cela ſe peut, quand on manque ſouvent du néceſſaire.

ALI-AGA.

Bon, tu plaiſantes; mon ami, il ne te manque que d'être roſſé un peu plus ſouvent, mais cela viendra : allons actuellement au fait. Il me faut ſur le champ deux moutons, douze poulets, douze pigeons, cinquante livres de pain, quatre oques [1] de beurre, du ſel,

[1] Poids Turc qui équivaut à peu près à 42 onces.

du poivre, de la muſcade, de la canelle, des citrons, du vin, de la ſalade, & de bonne huile d'olive, le tout à ſuffiſance.

LE MOLDAVE (*en pleurant*).

Je vous ai déja dit que nous étions des malheureux qui n'avions pas de pain : où voulez-vous que nous trouvions de la canelle.

ALI-AGA (*tirant ſon fouet de deſſous ſon habit & battant le Moldave juſqu'à ce qu'il ait pris la fuite*).

Ah, coquin d'infidéle, tu n'as rien ! Eh bien, je vais t'enrichir, comme je t'ai appris le Turc. (*Le Grec s'enfuit, Ali-Aga revient s'aſſeoir auprès du feu*). Vous voyez, Monſieur, que ma recette vaut mieux que la vôtre.

LE BARON.

Pour faire parler les muets, j'en con-

viens, mais non pas pour avoir à souper : aussi je crois bien avoir quelques coups à vous rendre, car votre méthode ne procure pas plus de vivres, que la mienne.

ALI-AGA.

Des vivres ! Oh, nous n'en manquerons pas, & si dans un quart-d'heure, montre sur table, tout ce que j'ai ordonné n'est pas ici, tenez voilà mon fouet, vous pourrez me rendre tous les coups que je lui ai donné.

En effet, le quart-d'heure n'était pas expiré, que le Primat assisté de trois de ses confreres apporta toutes les provisions, sans oublier la canelle.

Après cet exemple, comment ne pas avouer que la recette d'Aly valait mieux que la mienne, & n'être pas guéri de mon entêtement d'humanité ? En effet j'avais un tort inconcevable, mais évi-

dent : Ce fut aſſez pour me ſoumettre, & en dépit de moi-même, je laiſſai déſormais à mon conducteur le ſoin de me nourrir, ſans le chicanner ſur les moyens.

Le ſol que nous parcourions, attira toute mon attention. De nouveaux tableaux, également intéreſſans par une riche culture & par une grande variété d'objets, ſe préſentaient à chaque pas, & je comparerais la Moldavie à la Bourgogne, ſi cette Principauté Grecque pouvait jouir des avantages ineſtimables qui réſultent d'un Gouvernement modéré.

Régis depuis long-temps par leurs Princes ſur la foi des traités, ces peuples ne devraient encore connaître le deſpotiſme, que par la mutation de leurs Souverains, au gré de la Porte Ottomane. La Moldavie ſoumiſe dans l'origine à une très-petite redevance,

ainſi que la Valachie, jouiſſait alors d'une ombre de liberté. Elle offrait dans la perſonne de ſes Princes, ſinon des hommes de mérite, au moins des noms illuſtres, que le vainqueur conſidérait, & dans ces mêmes Princes la nation Grecque aimait à reconnaître encore ſes anciens maîtres; mais tout fut bientôt confondu. Les Grecs aſſujettis ne ſe virent plus que comme des eſclaves, ils n'admirent plus de diſtinction entre eux; leur mépris mutuel accrut leur aviliſſement, & ſous cet aſpect le Grand-Seigneur lui-même ne diſtingua plus rien dans ce vil troupeau. Le marchand fut élevé à la Principauté; tout intriguant s'y crut des droits; & ces malheureuſes Provinces miſes fréquemment à l'enchère, gémirent bientôt ſous la vexation la plus cruelle.

Une taxe annuelle, devenue immodérée par ces encheres, des ſommes

énormes empruntées par l'inféodé pour acheter l'inféodation, des intétrês à vingt-cinq pour cent, d'autres ſommes jounellement employées pour écarter l'intrigue des prétendans, le faſte de ces nouveaux parvenus, & l'empreſſement avide de ces êtres éphémères, ſont autant de cauſes qui concourent pour dévaſter les deux plus belles Provinces de l'Empire Ottoman. Si l'on conſidère actuellement que la Moldavie & la Valachie ſont plus ſurchargées d'impôts, & plus cruellement vexées, qu'elles ne l'étaient dans leur état le plus floriſſant, on pourra ſe faire une idée juſte du ſort déplorable de ces contrées. Il ſemble que le Deſpote uniquement occupé de la deſtruction croie devoir exiger davantage à meſure que les hommes diminüent en nombre & les terres en fertilité. J'ai vu, pendant que je traverſais la Moldavie, percevoir ſur le peuple la onzième

capitation de l'année quoique nous ne fussions encore qu'au mois d'Octobre.

Nous approchions de Yassi où mon conducteur avait expédié le matin un courrier pour y annoncer mon arrivée. J'avais profité de cette occasion pour faire faire des complimens au Prince qui gouvernait alors. Il était fils du vieux Drogman de la Porte, le même dont j'ai déja parlé. Je pouvais croire que notre ancienne connaissance me serait utile en Moldavie, mais je ne prévoyais pas que son empressement à m'accueillir devancerait mon arrivée dans sa capitale. Cependant à une lieue de cette ville, la nuit déja obscure, dans un chemin très-étroit, escarpé, & dont le terrein glaiseux ajoutait aux difficultés, on m'annonça une voiture du Prince envoyée à ma rencontre. Elle vint effectivement fort à propos pour me boucher le passage; & pour mettre le comble

à mon impatience un Secrétaire mandé pour me complimenter me cherche dans l'obſcurité, me trouve à tâtons, & s'acquitte ſi longuement de ſa commiſſion, que j'y ſerais encore, ſi je ne m'étais laiſſé tranſporter dans ſa cariole, dont malgré l'obſcurité, il voulait me faire admirer la magnificence. Ah! mon cher Ali, m'écriai-je que votre recette eſt bonne. Je voyais effectivement qu'Ali-Aga, qui n'en doutait pas, en faiſait uſage dans le moment, avec autant de ſuccès que d'activité, afin de retourner à bras la voiture dans laquelle je venais de prendre place. Je crus tirer parti de ma poſition préſente en interrogeant le Secrétaire ſur les objets qui avaient piqué ma curioſité, & qui ne pouvaient compromettre ni ſa politique ni ſa diſcrétion; mais ce fut en vain, & je ne pus en obtenir que de nouveaux regrets ſur ce que la nuit cachait la dorure de

notre char & me privait de tout l'éclat de l'entrée triomphale qu'on m'avait destinée.

Cependant des lumieres répandues çà & là, nous annonçaient la ville, & le bruit des madriers sur lesquels je sentais rouler la voiture me fit encore interroger le Secrétaire. Il m'apprit que ces pièces de bois rapprochées & posées en travers couvraient toutes les rues, à cause du terrein fangeux sur lequel Yassi est bâti; il ajouta qu'un incendie avait nouvellement réduit la plus grande partie de cette ville en cendres; qu'on travaillait à reconstruire les édifices consumés; mais que les maisons seraient faites dans un goût plus moderne: il allait aussi m'en détailler les plans, lorsque notre voiture, en tournant trop court, & en accrochant un pan de mur nouvellement calciné, nous introduisit dans le couvent des Missionnaires, où je devais loger,

& où je fus fort aise de me séparer de la cariole la plus cahotante & du complimenteur le plus incommode.

Un assez bon souper nous attendait, & des Cordeliers Italiens établis à Yassi, sous la protection du Roi, & sous la direction de la Propagande, nous avaient également préparé des gîtes assez commodes. Je reçus avant de me coucher un nouveau compliment de la part du Prince sur mon heureuse arrivée, & mon réveil fut suivi de la visite du Gouverneur de la Ville. Il était monté sur un cheval richement harnaché; une foule de valets vêtus en Tchoadars, accompagnaient ce Grec, que j'avais connu à Constantinople dans un état très-mince. On voit que son premier soin fut de me faire admirer le faste oriental dont il était présentement environné. Je ne me plaisais pas moins à le voir si bouffi du plus sot orgueil,

lorſque Ali-Aga vint tout déranger par ſa préſence. On a déja dû remarquer que ce Turc avait des manières très-leſtes avec les Moldaves de la campagne. Mais je le croyais un peu déchu de ſon importance & de ſes prérogatives dans Yaſſi. Cependant c'était encore un tort que j'avais avec lui, & je le vis paraître avec un bel habit, un maintien grave, un ton important : c'était enfin un homme de cour qui pouvant devenir Viſir & faire des Princes de Moldavie, ſe croyait déja au-deſſus d'eux. Dans cet eſprit, il débuta par traiter aſſez mal, le Gouverneur de la Ville, ſur ce que le Grand-Ecuyer ne lui avait pas encore envoyé le cortège qui devait le conduire à l'audience du Prince : le Gouverneur alléguait en vain que ce tort ne le regardait pas. Vous ne valez pas mieux l'un que l'autre, repliqua Ali-Aga, mais j'y mettrai

ordre. Heureusement ce cortége si desiré parut, il consistait en un cheval proprement harnaché, & quatre Tchoadars du Prince, destinés à accompagner... qui? le Tchoadar du Pacha de Cotchim qui n'était lui-même qu'un Pacha du second ordre. Mais il n'y a point de degrés entre un Turc & un Grec : le premier est tout, le second n'est rien.

C'est encore d'après cette régle qui n'est jamais contestée, qu'Ali-Aga monta à cheval, avec une majesté singulière, & que toutes les personnes qu'il rencontrait, s'arrêtaient pour le saluer profondément. Il répondit gravement à ces respectueux hommages par un léger coup de tête, & par un petit sourire de bonté : sa visite au Prince lui valut des présens : chaque pas qu'il faisait dans Yassi ne servait pas moins bien ses intérêts que sa dignité personnelle; & tandis que mon conducteur mêlait ainsi l'utile à

l'agréable, je m'occupais des moyens de le remplacer pour continuer ma route. Le Prince de Moldavie ne pouvait y pourvoir que jusqu'aux frontieres Tartares, & j'écrivis par un courier au Sultan Serasker de Bessarabie, pour le prier d'envoyer au devant de moi jusqu'aux confins de la Moldavie.

Ces dispositions faites, je montai dans une voiture que le Prince m'avait envoyée, & qui, environnée de beaucoup plus d'Ecuyers & de Valets-de-pied que je n'en aurais voulu, me conduisit au Palais. Je m'empressai d'y pénétrer, pour éviter la longueur des cérémonies Turques qui m'y attendaient & que l'orgueil des Grecs m'avait préparé.

Je trouvai le Prince seul avec son frère, dans un appartement dont la richesse n'était pas aussi remarquable que deux énormes fauteuils couverts d'écarlate. J'en devinai bientôt toute l'im-

portance

portance ; mais je refuſai conſtamment l'honneur d'en occuper un. Le Prince prit lui-même un autre ſiége, & notre ancienne liaiſon qui fourniſſait au début de notre entretien, le conduiſit à me confier l'embarras de ſa poſition préſente. J'apperçus aiſément que le fanatiſme intriguant de ſon frère la rendait véritablement cruelle, & l'expoſait à de grands riſques pour l'avenir. Nous terminâmes cette conférence par décider les arrangements néceſſaires pour mon départ, après quoi il me fallut eſſuyer toutes les cérémonies Turques. La plus importante, celle qui marque le plus d'égards, eſt de préſenter le cherbet : elle eſt toujours ſuivie de l'aſperſion d'eau roſe & du parfum d'aloës. Ce cherbet dont on parle ſi ſouvent en Europe, & que l'on y connaît ſi peu, eſt compoſé avec des pâtes de fruits au ſucre, qu'on fait diſſoudre dans l'eau, & qui ſont tellement muſ-

quées, qu'on peut à peine goûter cette liqueur ; auſſi le vaſe une fois rempli, ſuffit-il aux viſites de toute la ſemaine. J'en uſai donc avec autant de diſcrétion que des confitures qui accompagnent le café, & dont on ne change jamais la cuillier. Cependant tout ce cérémonial répété dans l'anti-chambre en faveur de mon laquais fut admis par lui d'une manière beaucoup moins économique ; ſon appétit ne ſe refuſa à rien, il mangea tout ce qu'on lui préſenta de gingembres confits, il avala d'un ſeul trait tout le vaſe de cherbet, & les courtiſans étaient encore dans l'admiration, lorſque je ſortis de l'appartement du Prince.

Je trouvai à mon retour chez les Cordeliers, pluſieurs Grecs de ma connaiſſance qui m'y attendaient ; j'en retins quelques-uns à dîner, ils m'accompagnèrent enſuite dans les viſites que j'avais à rendre.

La ville de Yaſſy, placée dans un terrain fangeux, eſt environnée de collines qui préſentent de toutes parts des ſites champêtres où l'on aurait pu conſtruire les maiſons de campagne les plus agréables; mais à peine y voit-on quelques troupeaux, & ſi l'on excepte les maiſons des Boyards, & celles qu'occupent les Grecs qui viennent de Conſtantinople à la ſuite du Prince, pour partager avec lui les dépouilles de la Moldavie, toutes les autres habitations de la capitale ſe reſſentent de la plus grande misère.

Les Boyards [1] repréſentent avec beaucoup de morgue les grands du pays; mais ils ne ſont en effet que des propriétaires aſſez riches, & des vexateurs très-cruels, rarement ils vivent dans une

[1] On appelle ainſi les grands Terriers, ce ſont des eſpèces de nobles ſans autre titre que leurs richeſſes; mais la richeſſe ſoumet tout, & l'ordre le mieux établi lui réſiſterait difficilement.

bonne intelligence avec leur Prince, leurs intrigues se tournent presque toujours contre lui, Constantinople est le foyer de leurs manœuvres. C'est-là que chaque parti porte ses plaintes & son argent, & le Sultan Séraskier de Bessarabie est toujours le refuge des Boyards que la porte croit devoir sacrifier à sa tranquillité. La sauve-garde du Prince Tartare assure l'impunité du Boyard, sa protection le rétablit souvent, mais il faut toujours que cette protection soit payée.

Ces différentes dépenses dont les Boyards se remboursent par des vexations particulières, jointes aux taxes que le Prince leur impose pour acquitter la redevance annuelle & les autres objets de dépense dont je viens de parler, surchargent tellement la Moldavie, que la richesse du sol peut à peine y suffire. On peut aussi assurer que cette province, ainsi

que la Valachie qui lui eſt contiguë en ſe ſoumettant à Mahomet II, ſous la clauſe d'être l'une & l'autre gouvernée par des Princes Grecs, & de n'être aſſujetties qu'à un impôt modéré, n'ont pas fait un auſſi bon marché, que les Auteurs de ce Traité s'en étaient flattés, ils n'avaient pas prévu ſans doute que la vanité des Grecs mettrait le Gouvernement de ces provinces à l'enchère : ils ſe ſont auſſi diſſimulé les ſuites funeſtes de la clauſe d'amovibilité réſervée pour le Grand-Seigneur. Marché terrible entre un Deſpote avide, & des eſclaves orgueilleux qu'il éleve à la Principauté quand il lui plaît, & qu'il en dépouille quand il veut. On ſent en effet que cette amovibilité ne pouvait manquer de porter la redevance de ces provinces par une progreſſion rapide au taux le plus exceſſif, & qu'une déprédation générale en devenait le réſultat néceſſaire. Auſſi

voit-on que tout l'art de ces Gouvernemens subalternes se réduit à saisir & à mettre en œuvre tous les moyens d'accélérer cette horrible déprédation.

La Moldavie & la Valachie étaient anciennement une colonie Romaine. On y parle encore aujourd'hui un latin corrompu, & ce langage se nomme *Roumié*, langue Romaine. Ces provinces malheureuses sous le joug altier des Romains, gémissent aujourd'hui sous le poids d'une oppression bien plus cruelle & bien plus humiliante, puisqu'elles sont ravagées par des subalternes revêtus d'une autorité précaire & momentanée.

Tout étant disposé pour continuer ma route, je me séparai d'Ali-Aga, en récompensant ses bons offices, & je partis de Yassy accompagné de deux Jénissaires de la garde du Prince, & d'un Grec chargé de me conduire. Ces trois personnes exerçaient par-tout où nous

paſſions, les grands principes qui conviennent aux Moldaves, & qu'Ali-Aga m'avait appris; mais un tour de force & de brigandage que fit un des deux Turcs mérite d'être rapporté. Nous paſſions dans un vallon aſſez agréable, bordé de collines; des moutons y paiſſaient ſous la garde de pluſieurs bergers. Je queſtionnai un des Jéniſſaires ſur la qualité des laines du pays: vous allez en juger, me dit-il, auſſitôt, il pique ſon cheval vers le troupeau, le diſperſe, caracole au milieu, fixe le plus gros mouton, s'attache à ſa pourſuite, le joint au galop, ſe panche, le ſaiſit par la toiſon, l'enleve d'une main, le met en travers ſur le devant de ſa ſelle, en s'y raffermiſſant lui-même, & me rejoint à toute bride. Je fis de vains efforts pour faire reſtituer cet animal au propriétaire, ou lui en faire payer la valeur; on ſe mocqua de ma délicateſſe, le Turc con-

ſerva ſa priſe, & s'en régala le ſoir avec ſon camarade.

Cette partie de la Moldavie que nous parcourions, me parut auſſi belle, que celle que nous avions traverſée pour arriver à Yaſſy; mais j'obſerverai qu'elle devenait plus montueuſe à meſure que nous approchions de Kichenow. Nous deſcendimes enſuite par des gorges toujours plus larges & plus découvertes, à la fin deſquelles nous découvrîmes la Beſſarabie. Nous n'y avions pas encore pénétré, que les collines de droite & de gauche étaient déja couvertes d'un nombre infini de Dromadaires [1]. Le Grec

[1] Cet animal qui a deux boſſes ſur le dos eſt infiniment plus grand que le chameau qui n'en a qu'une; mais il paroît qu'on n'eſt pas généralement d'accord ſur l'application des noms qui doivent diſtinguer ces deux eſpèces d'animaux; cependant comme les Arabes qui n'ont que le chameau à une boſſe le nomment *Devé*, & *l'Autruche Devécouchou*. (l'oiſeau chameau), il paraît que le nom de Dromadaire doit diſtinguer, celui de ces animaux du même genre qui a deux boſſes.

qui m'accompagnait me fit obſerver que ces animaux qui appartiennent aux Tartares, en pénétrant ainſi ſur un territoire étranger, occaſionnent de fréquentes diſcuſſions qui ne ſe terminent jamais qu'après que les pâturages en litige ont été conſommés.

Nous vîmes bientôt un plus grand nombre de ces troupeaux, & j'y remarquai des Dromadaires blancs.

Nous avions à peine paſſé la frontière que nous apperçûmes un groupe de cavaliers qui venaient à nous : c'était l'interprête du Sultan Sérasker que ce Prince envoyait à ma rencontre avec dix Seimens de ſa garde. Le Courier que je lui avais expédié les accompagnait. Il me remit la réponſe du Sultan, & l'interprête y ajouta les choſes honnêtes qu'on l'avait perſonnellement chargé de me dire; après quoi quatre Cavaliers s'étant mis à l'avant-garde, nous conti-

nuâmes notre route dans un pays plat, totalement découvert & sur un sol ferme où la route était à peine tracée.

Mon nouveau conducteur était un Juif renégat né en Pologne. Il parlait Allemand, & il aimait tant à parler, que je n'eus besoin de lui faire aucune question, pour savoir à fond toute son histoire. Il m'apprit aussi que les Noguais étaient mécontens du Kam, dont la faiblesse avait cédé au Grand-Seigneur le droit d'Ichctirach [1], sur les deux provinces du Yédesan & du Dgamboylouk que j'avais à traverser pour me rendre à Orcapi ; mais notre conversation était fréquemment interrompue par une circonstance qui ne mérite cependant d'être rapportée que parce qu'elle a servi à m'établir avantageusement dans l'esprit superstitieux des Tartares.

[1] On a déja dit que ce droit se prélevait en bleds à un prix onéreux au Cultivateur.

En arrivant ſur la frontière, au moment où mon eſcorte me rencontra, une cygogne, eſpèce d'oiſeau qui ſe nourrit de ſerpens, qui niche ſur les maiſons & que les Orientaux révérent comme des Dieux pénates, parut auſſi venir à ma rencontre, elle paſſe d'un vol rapide à gauche très-près de ma voiture, en fait le tour par derriere, repaſſe par la droite, pourſuit ſon vol ſur le chemin & ſe poſe à 200 toiſes en avant des Cavaliers qui me précédaient; elle ſe releve lorſqu'ils approchent, reprend ſon vol vers ma voiture, en fait encore le tour, và reprendre ſon poſte avancé, & répéte cette manœuvre juſqu'à notre arrivée à *Kichela* [1].

Cette ville où réſide le Sultàn qui commande en Beſſarabie eſt conſidérée comme la capitale de cette Province.

[1] Kichela veut dire quartier d'hiver.

Le Prince qui occupait ce poſte était fils aîné du Sultan régnant, & avait le titre de Sérasker[1] (généraliſſime). Un Mirza[2], vint à mon arrivée pour me complimenter de ſa part, & me conduire dans le logement qu'on m'avait préparé. Je me rendis enſuite avec ce gentilhomme chez le Sultan[3]. C'était un jeune Prince de 18 à 20 ans, aſſez grand, bien fait, d'une figure plus noble qu'agréable, & dont le maintien modeſte était accompagné d'un peu d'embarras. Je pris ſoin de le diſſiper, & j'apperçus que ce Prince ainſi que les Mirzas qui compoſaient

[1] Sérasker eſt un mot Turc compoſé de ſer qui en Perſan veut dire tête & d'asker, *ſoldats*. C'eſt un grade Militaire qui n'admet point de ſupérieur. On ne peut le comparer qu'à Généraliſſime, & l'on donne ordinairement ce titre à ceux qui commandent ſur la frontière ou qui ſont détachés avec un corps de troupes conſidérable.

[2] Mirza : c'eſt la dénomination de tous les nobles. On verra dans la ſuite de ces Mémoires les différentes claſſes de la nobleſſe Tartare.

[3] On a déja vu que Sultan veut dire Prince du ſang.

cette cour prétendue barbare, avaient infiniment plus de douceur & d'aménité que l'on n'en trouve ſouvent chez les Nations prétendues policées.

Excepté les vêtemens du Sultan, & des Mirzas, qui ſans être riches, ont une ſorte de recherche & d'élégance, tous les meubles chez les Tartares, n'offrent que le néceſſaire le plus ſtrict. Le luxe des vîtres ne ſe trouve même que dans l'appartement du Prince; des chaſſis de papier ferment toutes les autres fenêtres pendant l'hiver, & l'on s'en débarraſſe en été; afin de reſpirer plus librement, & jouir ſans obſtacle de la vue de la mer Noire qu'on apperçoit dans le lointain. Le Sultan me donna à ſouper, & quoique j'euſſe un très-grand appétit, je ne laiſſai pas de m'appercevoir que les excellens poiſſons du Nieſter qu'on nous ſervit, auraient mérité de meilleurs Cuiſiniers que n'en

ont les Tartares ; le plaisir de la chasse du vol & des lévriers, est aussi le seul qui m'a paru les occuper, & le Sultan faisait fréquemment de ces parties avec une nombreuse suite de Mirzas. On part pour ces chasses avec armes & bagages : elles durent plusieurs jours ; le camp s'établit tous les soirs, un corps de troupes est toujours à la suite du Séraker, & quelquefois ces parties de plaisir ne sont que le prétexte d'expéditions plus sérieuses.

On passa la nuit à réparer une petite voiture que j'avais acheté à Yassy, & dont j'avais fait une espèce de dormeuse; un charriot portait les malles, qui jusqu'en Moldavie avaient été chargées sur ma voiture ; & les ordres du Sultan étant expédiés, je partis le lendemain de Kichela, avec un Mirza chargé de me conduire à Bactchéseray [1] sous l'escorte

[1] Bactcheseray est la résidence du Kam des Tartares.

de quarante Cavaliers armés d'arcs, de flèches & de sabres. Accoutumé au peu d'ordre, de discipline & d'intelligence militaire qui regnent dans les troupes, je ne devais pas supposer les Tartares mieux instruits. Cependant après avoir passé le Niester qui sépare la Bessarabie du Yedsan dont on croyait les hordes dans une sorte de soulevement; l'Officier qui commandait le détachement, ordonna les dispositions de la marche en militaire éclairé; une avant-garde de douze Cavaliers précédait de 200 pas ma voiture, que l'Officier prit sous sa garde particulière avec huit hommes, dont il plaça quatre à chaque portière. Les deux char-

Cette ville considérée aujourd'hui comme la Capitale de la Crimée n'était autrefois qu'une maison de plaisance nommée le Palais des Jardins. Les Souverains en s'y fixant, y ont attiré nombre d'habitans, & cette ville, en conservant le même nom a successivement usurpé, la primatie sur l'ancienne ville de Crimée qui n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais village où les tombeaux seuls témoignent son ancienne importance.

riots de ſuite venaient après ; huit autres Cavaliers fermaient la marche ; & deux pelotons de ſix hommes chacun, à plus de 600 pas de diſtance, éclairaient notre droite & notre gauche.

Les plaines que nous traverſions ſont tellement de niveau & ſi découvertes, que l'horiſon nous paraiſſait à cent pas de tous côtés aucune inégalité, pas même le moindre arbuſte, ne varie ce tableau, & nous n'apperçûmes pendant toute la journée que quelques Noguais à cheval, dont l'œil perçant de mes Tartares diſtinguait les têtes, lorſque la convexité de la terre cachait encore le reſte du corps. Chacun de ces Noguaîs ſe promenait à cheval tout ſeul, & ceux que nos patrouilles interrogèrent, nous tranquilliſèrent ſur les prétendus troubles qu'on nous avait annoncé. Je n'étais pas moins curieux de ſavoir quel était le but de leurs promenades, & j'appris que ces peuples,

peuples, crus Nomades, parce qu'ils habitent ſous des eſpèces de tentes, étaient cependant fixés par peuplades, dans des vallons de huit à dix toiſes de profondeur qui coupent la plaine du Nord au Sud, & qui ont plus de trente lieues de long ſur un demi-quart de lieue de large, des ruiſſeaux bourbeux en occupent le milieu & ſe terminent vers le Sud par de petits lacs qui communiquent à la mer Noire [1]. C'eſt ſur le bord de ces ruiſſeaux que ſont les tentes des Noguais, ainſi que les hangars deſtinés à ſervir d'abri pen-

[1] Nonobſtant le tableau aride que le pays des Tartares leur offre conſtamment, & la facilité qu'ils ont de comparer leur ſol avec celui des Moldaves & des Polonais pour juger des avantages dont ces derniers jouiſſent; la ſorce de l'habitude a un tel empire & les beſoins des hommes ſont tellement relatifs à cette habitude, qu'elle maîtriſe toutes les ſenſations. Les Noguais, ne conçoivent pas qu'on puiſſe traverſer leurs plaines ſans en envier la poſſeſſion. Vous avez beaucoup voyagé, me diſait un de ces Tartares avec lequel j'étais aſſez lié; avez-vous jamais vu un pays auſſi ſomptueux que le nôtre? Il eſt aiſé de voir que cette epithete établie, n'admettait aucune contradiction.

dant l'hiver aux nombreux troupeaux de ces peuples pasteurs. Chaque propriétaire a sa marque distinctive; on imprime cette marque avec un fer rouge sur la cuisse des chevaux, des bœufs & des dromadaires, les moutons marqués en couleur sur la toison, sont gardés à vue & s'éloignent peu des habitations; mais toutes les autres espèces réunies en troupeaux particuliers, sont conduits au printems dans les plaines où le propriétaire les abandonne jusqu'à l'hiver. Ce n'est qu'aux approches de cette saison, qu'il va les chercher pour les ramener sous ses hangars. Cette recherche était aussi le but des Noguais que nous avions rencontré; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'un Tartare occupé de ce soin dans une étendue de plaine, qui d'un vallon à l'autre a toujours dix à douze lieues de large sur plus de trente lieues de longueur, ne sait pas même de

quel côté il doit diriger ſa marche, il n'y réfléchit pas, il met dans un petit ſac pour trente jours de vivres en farine de millet rôti; ſix livres de farine lui ſuffiſent pour cela. Ses proviſions faites, il monte à cheval, ne s'arrête qu'au ſoleil couché, met des entraves à ſa monture, la laiſſe paître, ſoupe avec ſa farine, s'endort, ſe réveille & ſe remet en route. Cependant il obſervé chemin faiſant, la marque des troupeaux qu'il rencontre, en conſerve la mémoire, communique ſes découvertes aux différents Noguais qu'il trouve occupés du même ſoin, leur indique ce qu'ils cherchent, & reçoit à ſon tour des notions utiles qui terminent ſon voyage. Il eſt ſans doute à craindre qu'un peuple auſſi patient ne fourniſſe quelque jour un Militaire redoutable.

Notre première journée devait ſe terminer au vallon le plus voiſin, qui n'était qu'à dix lieues. Cependant le

ſoleil commençait à baiſſer, & je ne voyais devant moi qu'un triſte horiſon, quand tout-à-coup je ſentis deſcendre ma voiture, & j'apperçus la file des obas [1], qui de droite & de gauche prolongeaient le vallon à perte de vue : nous traverſâmes le ruiſſeau ſur un mauvais pont, auprès duquel je trouvai trois de ces obas, ſéparé de la ligne & dont un neuf, m'était déſtiné. Mes voitures furent placées en arriere ; le détachement s'établit auprès de moi. Mon premier ſoin fut d'examiner l'enſemble d'un tableau dont je formais un grouppe iſolé ; je remarquai ſur-tout la ſolitude dans laquelle on nous laiſſait, & j'en étais d'autant plus étonné que je me croyais aſſez curieux pour mériter un peu d'attention. Le Mirza m'avais quitté en arrivant pour aller demander des

[1] Obas, tentes de Noguaïs.

vivres, & je m'occupai en attendant, à examiner la ſtructure de ma maiſon Tartare. C'était une grande cage à poulet, dont la charpente conſtruite en treillage, formait une enceinte circulaire, ſurmontée d'un dôme ouvert au ſommet, un feutre de poil de chameau fixé extérieurement enveloppait le tout, & un morceau de ce même feutre recouvrait le trou ſupérieur deſtiné à ſervir de ſoupirail à la fumée. J'obſervai auſſi que les obas habités par les Tartares & dans leſquelles on faiſait du feu, avaient chacun ce même morceau de feutre, attaché en forme de bannière, dirigé du côté du vent, & ſoutenu par un long bâton qui ſortait de l'intérieur de l'obas : Ce même bâton ſervait auſſi à rabattre cet éventail pour fermer le ſoupirail, lorſque le feu une fois éteint rendait l'ouverture inutile ou incommode.

J'admirai ſur-tout la ſolidité jointe à la délcateſſe du treillage : des morceaux de cuir employés cruds forment tous les ligamens, & j'appris que mon obat, deſtiné à une nouvelle mariée, faiſait partie de ſa dot.

Nous avions grand appétit, & nous vîmes avec ſatisfaction, le Mirza revenir avec deux moutons & une marmite qu'il s'était procuré. On ſuſpendit la marmite à trois bâtons écartés par le bas & réunis par les bouts ſupérieurs. La cuiſine ainſi établie le Mirza, l'Officier & quelques Tartares procédèrent à égorger & à dépecer les moutons ; on en remplit la marmite, tandis qu'on préparait les broches pour faire rôtir ce qui n'avait pu y trouver place. J'avais eu ſoin de faire proviſion de pain à Kichela : c'eſt un luxe que les Noguais ne connaiſſent pas ; & leur avarice leur interdit auſſi l'uſage habituel de la viande dont ils

ſont cependant très-friands. Je fus curieux de connaître l'eſpèce de nourriture qu'ils prenaient, & d'ajouter leurs mets à la bonne chere qu'on me préparait. Le Mirza auquel je confiai ma fantaiſie en ſourit, & dépêcha un Tartare avec ordre de raſſembler tout ce qui pouvait la ſatisfaire : cet homme revint bientôt avec un vaſe plein de lait de jument, un petit ſac de farine de millet rôti, quelques ballotes blanches de la groſſeur d'un œuf & dures comme de la craie, une marmite de fer, & un jeune Noguais médiocrement bien vêtu, mais le meilleur cuiſinier de la horde. Je m'attache d'abord à bien ſuivre ſes procédés ; il met de l'eau dans ſa marmite juſqu'aux trois quarts, ce qui pouvait faire deux pintes ; il y ajoute environ ſix onces de farine de millet rôti ; il met ſon vaſe auprès du feu, tire une ſpatule de ſon gouſſet, l'eſſuie ſur ſa

manche, remue circulairement du même côté, & jusqu'au premier frémissement de la liqueur; il demande alors une des ballottes blanches (c'était du fromage de lait de jument saturé de sel & desséché), la fait casser par petits morceaux, jette ces morceaux dans son ragoût, continue à tourner dans le même sens; la bouillie s'épaissit; il tourne toujours, mais vers la fin avec effort, jusqu'à consistance de pain cuit sans levure; il retire alors sa spatule, la remet dans son gousset, renverse la marmite sur sa main & me présente un cylindre de pâte feuilletée en spirale. Je m'empressai d'en manger & je fus véritablement plus content de ce ragoût que je ne l'avais espéré. Je goûtai aussi le lait de jument, que j'aurais peut-être trouvé aussi bon, sans un peu de prévention dont je ne pus garantir mon jugement.

Tandis que je m'occupais de mon

ſouper avec autant de recherche on me préparait une ſcène plus intéreſſante.

J'ai dit qu'à mon arrivée les Noguais retirés chacun dans leur hutte, ne montraient aucune curioſité de me voir, & j'avais déja fait le ſacrifice de mon amour-propre à cet égard, quand j'apperçus une troupe aſſez conſidérable qui s'avançait vers nous : la tranquillité, la lenteur même avec laquelle elle s'approchait, ne pouvait nous donner aucune inquiétude. Nous ne pouvions cependant ſoupçonner les motifs qui conduiſaient ces Noguais de notre côté; lorſque nous les vîmes s'arrêter à plus de 400 pas, & l'un d'eux s'avançant ſeul juſqu'auprès du Mirza qui me conduiſait, lui expoſa le deſir que les principaux de ſa nation avaient de nous voir, il ajouta, que ne voulant troubler en rien notre repos, il avait été député pour demander ſi cette curioſité ne me

déplairait pas, & dans ce cas, quelle était la place, où ses camarades me seraient le moins incommodes. Je répondis moi-même à l'Ambassadeur, & je l'assurai qu'ils étaient tous les maîtres de se mêler avec nous, qu'entre amis il ne pouvait y avoir aucune place distincte, encore moins de ligne de démarcation. Le Noguais insista sur l'ordre qu'il avait à cet égard, & le Mirza se leva pour lui indiquer le site jusqu'où les spectateurs pouvaient s'avancer : la troupe des curieux vint bientôt l'occuper. Je ne tardai pas non plus à m'en approcher, pour me laisser considérer de plus près & me procurer le plaisir de faire connaissance avec ces Messieurs. Ils se levèrent tous quand je fus à portée d'eux, & le plus remarquable auquel je m'adressai me salua en ôtant son bonnet & en s'inclinant : j'avais observé ce cérémonial de la part

du député au Mirza, & j'en avais été d'autant plus surpris, que les Turcs ne découvrent jamais leur tête que pour se mettre à leur aise, & seulement lorsqu'ils sont seuls ou dans la plus grande familiarité. C'est aussi par cette raison que les Ambassadeurs Européens & leur suite, vont aux audiences du Grand-Seigneur le chapeau sur la tête; se présenter autrement devant un Turc, serait manquer aux bienséances, & j'aurai des remarques plus importantes à faire sur le rapport des usages des Tartares avec les nôtres.

Si je tirai peu de lumière de mes Noguais, c'est sans doute, parce que je manquai de leur faire des questions qui auraient pu m'éclairer. Cependant la satisfaction attachée à toutes les choses nouvelles me rendit la fin de cette journée assez agréable. Je m'accommodai aussi très-bien de mon souper, mais

cette cuiſine Tartare ne dut ſon ſuccès auprès de mes gens qu'au grand appétit qui fait trouver tout bon. Ils ne concevaient pas qu'on pût s'amuſer du mal être. J'étais en apparence le ſeul objet de leurs plaintes : mais depuis j'ai bien apperçu qu'ils ne me ſouhaitaient une aiſance perſonnelle, que pour acquérir le droit de gémir librement ſur leurs privations ; en les partageant, je ſus me rendre mes gens moins incommodes, & je donne cette recette à tous les voyageurs, comme la meilleure qu'ils puiſſent ſuivre.

Quelqu'intéreſſants que fuſſent les Noguais, preſſé d'abréger mon ſéjour parmi eux & d'aller le lendemain coucher à la ſeconde vallée, je partis de grand matin, & nous vîmes le ſoleil paraître ſur l'horizon de ces plaines, commes les navigateurs l'obſervent en mer. Nous ne découvrîmes pendant

cette matinée que quelques monticules ſemblables à celles qu'on voit dans beaucoup de parties de la Flandre, & ſur-tout dans le Brabant, où l'opinion commune eſt, qu'elles ont été formées à main d'homme, & par la réunion des pelletées de terre que chaque ſoldat apportait anciennement ſur le corps mort de ſon Général pour lui élever un mauſolée. On voit également un grand nombre de ces monticules dans la Thrace, où, ainſi qu'en Tartarie, dans le Brabant & par-tout où elles ſe trouvent elles ne ſont jamais ſeules; mais cette quantité de Généraux morts & ſouvent inhumés à des diſtances à peu près égales, & toujours avec un rapport de poſition qui ſemble plutôt indiquer une intention que le ſimple effet du haſard, m'avait fait chercher dans les uſages actuels, ce qui pouvait avoir donné lieu à la formation de ces prétendus

mausolées. Il m'a paru qu'on pouvait en démêler le motif dans l'habitude que les Turcs ont encore aujourd'hui lorsqu'ils vont à la guerre, de marquer par des monticules de terre placées en vue l'une de l'autre, la route que leur armée doit suivre. Ces élévations sont à la vérité moins grandes que celles dont je viens de parler & qui ont résistées à l'action des siécles sur la surface de la terre. Mais ne peut-on pas ajouter à mon observation, que dans le cas où les monticules des anciens n'auraient eu d'autres objets que celui de jalonner leurs routes, afin d'assurer leur communication, l'esprit de conquête qui les faisait pénétrer dans des pays inconnus, devait aussi les inviter à préserver d'une destruction facile ces points de reconnaissement. A l'égard des ossemens qui ont été trouvés sous quelques monticules, ils sont seu-

lement la preuve qu'on les faiſait auſſi ſervir de ſépulture aux Généraux & aux ſoldats qui mouraient ſur la route de ces armées ; mais la plupart des buttes qu'on a fait miner en Flandre, ont prouvé que tous ces amas n'étaient pas des tombeaux, & ſi l'on eſt ramené à les conſidérer comme des jalons, cette hypothèſe donnerait encore l'explication des travaux dont parle Xénophon dans ſa retraite des Dix-mille. Un ſol inconnu devait offrir aux Grecs, à chaque inſtant, des obſtacles plus difficiles à vaincre, & des piéges plus redoutables, que les nations même qu'il fallait intimider ou repouſſer.

Je ne vis ſur ma route aucune apparence de culture, parce que les Noguais évitent d'enſemencer les lieux fréquentés : près des chemins, leurs ſemailles n'y ſerviraient que de pâture aux chevaux des voyageurs ; mais ſi ces meſures ſau-

vent les Tartares de ce genre de déprédation, rien ne peut préserver leurs champs d'un fléau plus funeste. Des nuées de sauterelles fondent fréquemment dans les plaines des Noguais, choisissent de préférence les champs de millet, & les ravagent en un instant, Leur approche obscurcit l'horison, & le nuage que produit la multitude énorme de ces animaux fait ombre au soleil. Si les Noguais cultivateurs sont en assez grand nombre, par leur agitation & par leurs cris, ils parviennent quelquefois à détourner l'orage, sinon les sauterelles s'abattent sur leurs champs, & y forment une couche de 6 à 7 pouces d'épaisseur. Au bruit de leur vol succéde celui de leur travail dévorant; il ressemble au cliquetis de la grêle, & son résultat la surpasse en destruction. Le feu n'est pas plus actif; & l'on ne retrouve aucun vestige de végétation, lorsque

lorſque le nuage a repris ſon vol, pour aller produire ailleurs de nouveaux déſaſtres.

Ce fléau s'étendrait ſans doute ſur une culture abondante, & la Grèce & l'Aſie Mineure y ſeraient plus fréquemment expoſées, ſi la mer Noire n'engloutiſſait la plupart de ces nuées de ſauterelles lorſqu'elles tentent de franchir cette barriere

J'ai vu ſouvent les plages du Pont-Euxin, vers le Boſphore de Thrace, couvertes de leurs cadavres deſſéchés & en ſi grand nombre, qu'on ne pouvait marcher ſur le rivage, ſans enfoncer juſqu'à mi-jambe dans cette couche de ſquelettes pelliculaires. Curieux de connaître la véritable cauſe de leur deſtruction, j'ai cherché les occaſions d'en obſerver le moment, & j'ai été témoin de leur anéantiſſement total, par un orage qui les ſurprit aſſez près de la

côte, pour que leurs corps y fussent apportés par les vagues avant d'avoir été déssséchés : ces cadavres y produisirent une telle infection qu'il fallut plusieurs jours, avant de pouvoir en approcher.

Nous arrivâmes avant midi à la première vallée, & pendant que le Mirza chargé du soin de me conduire, cherchait ceux qui devaient ordonner les relais que nous avions à prendre, je m'approchai d'un grouppe de Noguais rassemblés autour d'un cheval mort qu'on venait de deshabiller. Un jeune homme nud, d'environ 18 ans, reçut sur ses épaules la peau de cet animal. Une femme qui faisait avec beaucoup de dextérité l'office de tailleur, commença par couper le dos de ce nouvel habit, en suivant avec ses ciseaux le contour du col, la chûte des épaules, le demicercle qui joint la manche & le côté

de l'habit, dont la longueur fut fixée au dessous du genou. Il ne fut pas nécessaire de soutenir une étoffe que son humidité avait déja rendue adhérente à la peau du jeune homme. La couturière procéda aussi lestement à former les deux devants croisés & les manches; après quoi le manequin qui servait de moule, donna en s'accroupissant la facilité de coudre les morceaux; de manière que vêtu en moins de deux heures d'un bon habit bai brun, il ne lui resta plus qu'à *tanner ce cuir* par un exercice soutenu : ce fut aussi son premier soin, & je le vis bientôt sauter lestement à poil sur un cheval pour aller joindre ses compagnons qui s'occupaient à rassembler les chevaux dont j'avais besoin, & dont le nombre n'était pas à beaucoup près complet.

On sait déja que les chevaux Tartares sont répandus dans les plaines, en trou-

peaux particuliers & diſtingués par la marque du propriétaire ; mais comme il exiſte un ſervice public auquel chaque individu doit contribuer, il exiſte auſſi un troupeau de chevaux appartenant à la communauté. Ce troupeau eſt gardé à vue à portée des habitations. Mais ces animaux libres dans la campagne n'y ſont pas faciles à ſaiſir. On ſent encore que le choix qu'il faut en faire pour fournir les différens chevaux de trait & de ſelle ajoute à la difficulté ; c'eſt à quoi les Noguais réuſſiſſent par une méthode qui donne en même temps aux jeunes gens toujours deſtinés à cette eſpèce de chaſſe, une occaſion de devenir les plus intrépides & les plus adroits cavaliers qui exiſtent. Ils ſe muniſſent à cet effet d'une longue perche au bout de laquelle eſt attachée une corde dont l'extrémité terminée en œillet, paſſé dans la perche, forme un nœud-coulant aſſez

ouvert pour que la tête d'un cheval puiſſe y paſſer facilement. Munis de cet outil, ces jeunes Noguais montés à poil, la longe du licol paſſée dans la bouche du cheval, joignent à toutes jambes le troupeau, obſervent l'animal qui leur convient, le pourſuivent avec une extrême agilité, l'atteignent malgré ſes ruſes, auxquelles ils ſe prêtent avec une adreſſe infinie, le gagnent à la courſe, & ſaiſiſſant le moment où le bout de la perche eſt arrivé au-delà des oreilles du cheval, ils font paſſer ſa tête dans le nœud coulant, ralentiſſent leur courſe, & retiennent ainſi leur priſonnier qu'ils ramenent au dépôt.

Comme il me fallait près de 80 chevaux & qu'il n'y avait à leur pourſuite qu'une demi-douzaine d'Ecuyers, leur exercice dura aſſez long-temps, pour m'en donner tout le plaiſir ; mais le relais fut ſi bien choiſi que nous pûmes

encore arriver d'aſſez bonne heure dans le fauxbourg d'Oczakow où nous logeâmes.

Cette fortereſſe, ſituée ſur la rive droite du Boriſthène & près de ſon embouchure, occupe une petite pente qui conduit au fleuve. Un foſſé & un chemin couvert ſont les ſeuls ouvrages qui défendent la place : elle a la forme d'un parallélogramme incliné ſur ſa longueur, & l'on y remarque ainſi qu'à Bender & à Cotchim, une nombreuſe artillerie dont chaque pièce mal montée eſt accollée de deux énormes gabions qui ſervant de merlons forment l'embraſure.

Quelques Juifs établis dans le fauxbourg d'Oczakow y tiennent auberge. Ils nous furent d'un grand ſecours pour renouveller nos vivres & nous mettre en état de traverſer les plaines du Dgamboylouk, également habitées par les Noguais. Nous employâmes la matinée

du lendemain à traverser le Boristhène. Ce fleuve rétreci à son embouchure par une langue de terre qui appartient à la rive opposeé, & qu'on nomme Kilbournou [1], forme en dedans une espèce de lac qui se prolonge vers le nord d'où le fleuve descend. Sa largeur est de plus de deux lieues entre Oczakow & le fort situé vis-à-vis à la naissance de la pointe de sable; c'est dans cette direction que nous passâmes le Boristhène. Des bâtimens destinés à cet usage sont voilés pour profiter du vent favorable, & peuvent aussi se pousser à la perche, à cause du bas-fond qui ne leur manque que vers le milieu & pendant l'espace de quelques toises seulement.

Après trois heures de cette ennuyeuse navigation, pendant laquelle nous ne fûmes distraits que par les bonds de

[1] Le nez ou le cap du Cheveux.

quelques dauphins, nous abordâmes Kilbournou, vis-à-vis le château qui y est situé : le débarquement de mes voitures & la réunion des chevaux dont nous avions besoin, occupèrent mes conducteurs le reste de la journée que j'employai à visiter le château. Il ne m'offrit rien de remarquable que son inutilité. En effet son artillerie destinée à concourir avec celle d'Oczakow à la sûreté du fleuve, ne pouvant croiser son feu à une aussi grande distance, laisse constamment la liberté de pénétrer par le centre. J'ai observé que des batteries placées à la pointe de Kilbournou & sur un banc de rocher situé à la rive opposée, défendraient constamment le passage à toute espèce de bâtiment ; mais c'est ce que les Turcs n'ont pas encore été en état de calculer ; & j'aurai d'autres occasions plus importantes de déterminer les bornes de leurs connaissances militaires.

On était convenu de se mettre en route une heure avant le jour, & j'avais élu mon domicile dans un charriot disposé en dormeuse, afin de prolonger le repos dont je commençais à avoir besoin.

Le commandant de mon escorte ignorait cette disposition ; & après avoir rangé sa troupe dans l'ordre que j'ai déja expliqué, il accompagnait soigneusement ma berline, jusqu'à ce que la pointe du jour lui permit d'appercevoir que je ne l'occupais pas ; il se plaignit alors très-vivement du peu de soin qu'on avait eu de lui indiquer la voiture où je m'étais placé, & vint sur le champ l'environner avec la petite troupe qu'il s'était réservée à cet effet. On sentira sans doute que je ne rapporte cette circonstance, que parce qu'elle développe le moral des Tartares ; elle présente constamment le germe des plus saine idées.

Notre route nous avait rapproché de la mer Noire : nous ſuivions de temps en temps le rivage, & le ſeul bruit des vagues nous offrait un objet d'intérêt que nous ne pouvions trouver dans les plaines raſes que nous avions parcouru juſqu'alors. Celles qu'il nous reſtait à prolonger étaient également dépouillées ; mais l'on m'a aſſuré qu'anciennement elles étaient couvertes de forêts, & que les Noguais en avaient arraché juſqu'aux moindres ſouches, afin d'y être à l'abri de toute ſurpriſe. Si cette précaution peut en effet garantir une nation tellement tranſportable, qu'en moins de deux heures elle peut déménager ; ce moyen de ſûreté a privé les Tartares de la reſſource du chauffage néceſſaire au climat. C'eſt auſſi pour y pourvoir que chaque famille raſſemble avec ſoin la fiente de ſes troupeaux. On pêtrit cette fiente avec un peu de

terre ſabloneuſe, & il en réſulte une eſpèce de tourbe qui par malheur enfume les Tartares beaucoup plus qu'elle ne les chauffe.

Aucun peuple ne vit plus ſobrement. Le millet & le lait de jument ſont ſa nourriture habituelle : cependant les Tartares ſont très-carnivores ; un Noguais peut parier qu'il mangera tout un mouton, & gagner ce pari ſans ſe donner une indigeſtion. Mais leur goût à cet égard eſt contenu par leur avarice, & cette avarice eſt portée au point qu'ils ſe retranchent généralement tous les objets de conſommation qu'ils peuvent vendre. Ce n'eſt auſſi que lorſque quelque accident fait périr un de leurs animaux, qu'ils ſe régalent de ſa chair, pourvu qu'ils puiſſent toutefois être à temps de ſaigner l'animal mort. Ils ſuivent également ce précepte du Mahométiſme ſur les animaux malades.

Les Noguais obſervent alors tous les périodes de la maladie, afin de ſaiſir le moment où leur avarice condammée à perdre la valeur de l'animal, leur appétit peut encore ſe ménager le droit de s'en repaître en tuant la bête un inſtant avant ſa mort naturelle.

Les foires de Balta & quelques autres qui ſont établies ſur les frontieres des Noguais, leur procurent le débit annuel des immenſes troupeaux qu'ils poſſédent. Le bled qu'ils recueillent en abondance ſe débite également par la mer Noire, ainſi que les laines, ſoit du produit de toutes, ſoit pelades [1]; il faut encore joindre à ces objets de commerce quelques mauvais cuirs & une grande quantité de peaux de lievres.

[1] On appelle laines pelades celles qui ſont ſéparées des peaux par le ſecours de la chaux. Cette opération ne peut avoir lieu ſur les animaux vivans; elle procure la plus grande quantité de laine poſſible, mais en détériore la qualité.

Ces différens articles réunis procurent annuellement aux Tartares des sommes considérables, qu'ils ne reçoivent qu'en ducats d'or de Hollande ou de Venise : mais l'usage qu'ils en font, anéantit toutes les idées de richesse que cet énorme numéraire présente.

Constamment augmenté sans qu'aucun besoin d'échange en rende une partie à la circulation, l'avarice s'en empare, elle enfouit tous ces trésors, & les plaines qui les recélent, n'offrent aucune indication qui puisse guider dans les recherches qu'on voudrait en faire. Plusieurs Noguais morts sans dire leur secret, ont déja soustrait des sommes considérables. On pourrait aussi présumer que ces peuples se sont persuadés, que s'ils étaient forcés d'abandonner leur pays, ils pourraient y laisser leur argent sans en perdre la proprieté. En effet elle serait pour eux la même à 500

lieues de diſtance : il ne connaiſſent d'autre jouiſſance que l'opinion de poſſéder ; mais cette opinion a pour eux tant d'attraits qu'on voit fréquemment un Tartare s'emparer d'un objet quelconque pour le ſeul plaiſir de le poſſéder un moment. Bientôt contraint de le reſtituer, il faudra qu'il paie encore une amende aſſez conſidérable ; mais il a joui à ſa manière, il eſt content : l'avidité des Tartares ne calcule jamais les pertes éventuelles, elle ne jouit que des bénéfices momentanés.

Nous approchions d'Orcapi, & nous n'avions plus qu'un mauvais gîte à ſupporter, lorſque je reçus un courier envoyé à ma rencontre. Il était chargé des ordres du Kam des Tartares pour m'aſſurer des facilités que j'avais eu le bonheur de me procurer.

Nous paſsâmes la nuit dans une mauvaiſe barraque couverte de roſeaux, ſeule

production du marais où elle était située, assez près de la mer. Nous en suivîmes le rivage le lendemain matin & nous apperçûmes bientôt la côte occidentale de la presqu'île qui s'étendait en mer sur notre droite. Cette terre également platte, mais plus élevée que la plaine où nous étions, s'y réunit par un talus assez doux qui semble dressé au cordeau, & dont la partie supérieure présente le profil des lignes d'Orcapi. Nous les prolongeâmes d'assez bonne heure, & nous passâmes le fossé sur un mauvais pont de bois qui joint la contrescarpe à une porte voûtée qui traverse le terre-plein, & dont le Portier tient tous les soirs la presqu'île sous la clef. Une des redoutes qui coupe ces lignes à la portée du canon revêtue en maçonnerie garnie d'artillerie & de quelques soldats Turcs, jointe au commerce des Russes & des Tartares, a fait établir près de cette porte un mau-

vais village, où je mis pied à terre, dans le logement qu'on m'y avait préparé. Le Commandant de la citadelle ne tarda pas à me faire complimenter ſur mon arrivée en m'envoyant un plateau chargé de viande de mouton rôti à la Turque, qu'on nomme Orman Kébab [1]. Je reçus bientôt auſſi une députation des Jéniſſaires de la fortereſſe qui m'invitaient à m'inſcrire dans leurs compagnies, & j'acceptai cet offre avec autant d'empreſſement qu'ils en eurent à recevoir le préſent de ma bienvenue. Le corps des Jéniſſaires compoſé dans ſon origine d'eſclaves enlevés à la guerre par les Turcs, ſur les Chrétiens, a été long-tems recruté par les enfans de tribut; mais les privileges accordés à cette nouvelle

[1] Orman Kébab (le rôti des bois), c'eſt le rôti favori des Turcs; il conſiſte en des morceaux de mouton coupés & enfilés ſur des brochettes alternativement avec des tranches d'oignons qu'on fait rôtir à un grand feu.

milice,

milice, déterminèrent les Turcs à y faire inſcrire leurs enfans. L'abus du privilège & le nombre des prétendans s'accrurent l'un par l'autre, on ne vit plus de sûreté que ſous la protection de ce corps. Les Grands s'y firent inſcrire. Le Grand-Seigneur lui-même voulut lui appartenir, & perſonne n'apperçut que ménager ſon inſolence, c'était travailler à l'accroître. La regle établie ſoutint long-tems ce corps contre ſes propres déſordres; mais ils ceſſerent enfin de ſe maintenir dans l'indépendance individuelle. Chaque Jéniſſaire devint propriétaire, & rentrés aujourd'hui dans l'ordre général par l'intérêt particulier, ce corps a ceſſé d'être redoutable à ſes maîtres.

Tandis que ces différents ſoins m'occupaient, je vis paraître une troupe d'Européens conduite par des Tartares de la plaine. C'étaient des Allemands

fugitifs de Ruſſie dont les Noguais s'étaient emparés. La ſituation de ces malheureux me porta à les reclamer : on me les livra ſur le champ, & je leur abandonnai la pyramide de mouton rôti dont ils avaient ſans doute plus beſoin que moi. J'examinai enſuite ma nouvelle colonie, elle était compoſée de ſept hommes, de cinq femmes & de quatre enfans. Le malheur les avait abattus, mais ils commençaient à ſourire à l'eſpoir du bien être. Ces malheureux nés dans le Palatinat avaient été attirés en Ruſſie par l'eſpérance d'une meilleure fortune, qui détermine les émigrations, trompe toujours les émigrans & leur fait bientôt regretter leurs foyers. Empriſonnés dans dans une contrée étrangère, ils ne conçurent d'autre projet que la fuite, & ne connurent de route que celle qui les éloignait le plus promptement. Parvenus dans des plaines déſertes, à peine reſpi-

raient-ils en liberté,que les Noguais s'en étaient ſaiſis pour les vendre au premier acquéreur. Je fus fort aiſe d'avoir ſauvé ces malheureux, & je pris les meſures néceſſaires pour les faire arriver sûrement à Bactchéſeray.

J'employai le reſte de la journée à viſiter les lignes d'Orcapi. Aucun tableau de ce genre n'eſt plus impoſant ; mais à cela près que cet ouvrage eſt un peu giganteſque, je n'en connais point où l'art ait mieux ſecondé la nature. On peut auſſi garantir la ſolidité de ce retranchement. Il coupe l'Iſthme ſur trois quarts de lieue d'étendue ; deux mers lui ſervent d'épaulement ; il domine d'environ quarante pieds ſur la plaine inférieure, & il réſſiſtera long-tems à l'ignorance qui néglige tout. Rien n'indique l'époque de ſa conſtruction ; mais tout aſſure qu'elle eſt antérieure aux Tartares ou que ceux-ci étaient jadis plus inſtruits

qu'ils ne le ſont à préſent. Il n'eſt pas moins évident que ſi ces lignes étaient paliſſadées en fauſſe braye, ainſi que les redoutes qui les coupent, & garnies d'artillerie, & ſur-tout d'obus, elles aſſureraient la libre poſſeſſion de la Crimée contre une armée de cent mille hommes. En effet une pareille armée ne pouvant prendre ces lignes d'aſſaut, ſerait bientôt réduite par le manque d'eau à chercher ſon ſalut dans la retraite. Ce n'eſt auſſi qu'en paſſant un petit bras de mer marécageux, pour gagner la tête d'une langue de terre très-étroite qui prolonge parallelement la côte orientale de la Crimée, que les Ruſſes y ont pénétré dans la dernière guerre. Cette route avait déja été tentée avec ſuccès dans les campagnes de 1736 & 1737 par le Général Munick, mais cela n'a point inſpiré aux Tartares le deſir & les moyens de ſe garantir déſormais d'un pareil malheur en défen-

dant la naiſſance de cette langue de terre, où la moindre réſiſtance aurait ſuffi pour arrêter leurs ennemis.

En partant d'Orcapi, j'obſervai que le chemin ſur lequel nous roulions était recouvert d'une croûte blanchâtre occaſionnée par le tranſport des ſels que les Tartares vendent aux Ruſſes. Les ſalines d'Orcapi réunies au Domaine du Souverain, ſont affermées à des Arméniens ou à des Juifs, & ces deux nations également commerçantes & toujours en rivalité, favoriſent le fiſc par leurs mutuelles enchères. Ils ſont auſſi maladroits dans l'adminiſtration de leurs conceſſions, & leur avidité eſt toujours la dupe de leur ignorance. Aucun hangard n'eſt deſtiné à recevoir, à ſécher & à conſerver le ſel naturel qui ſe forme dans les lacs ſalins. Il en réſulte que l'abondance d'une bonne année ne peut compenſer le déficit d'une mauvaiſe, & que les pluies dé-

truisent souvent une production si riche & si facile à emmagasiner. L'ignorance du vendeur & celle de l'acheteur paraissent aussi se réunir pour dicter les conditions qui les lient réciproquement. Elles permettent à l'acheteur de venir lui-même puiser le sel dans le lac & d'en charger ses voitures dont le nombre des chevaux est convenu, ainsi que le prix; mais sous la clause que si la voiture casse sous son poids avant d'être arrivée à un point déterminé, cet événement entraîne amende & confiscation. Le vendeur & l'acheteur n'ont pas apperçu qu'ils perdaient l'un & l'autre tout ce qui se répand sur la route, & qu'un état de guerre continuelle ne peut être la base d'un commerce avantageux.

Après avoir dépassé le site des salines, nous nous trouvâmes au milieu d'une culture plus fertile que soignée, & nombre de villages épars dans la plaine, nous

offrirent un coup-d'œil d'autant plus intéreſſant, qu'il y avait long-temps que nous n'en avions joui. Nous arrivâmes vers le ſoir dans une habitation ſitu éeau fond d'un vallon, où quelques rochers nous annonçaient un nouveau ſol. Nous apperçûmes en effet le lendemain, un terrain montueux, que nous parcourûmes durant toute la matinée. Il fallut à midi enrayer les quatre roues de ma voiture pour la deſcendre par un chemin taillé dans le roc & très-étroit qui me conduiſit à Baćtchéſeray. J'arrivai dans cette ville d'aſſez bonne heure, pour appercevoir dans le plus grand détail toutes les commodités auxquelles il me fallait déſormais renoncer. Le ſieur Fornetty, Conſul de France auprès du Kam des Tartares, me reçut dans la maiſon qu'il occupait depuis dix ans & qui m'était deſtinée. La diſtribution de cet édifice n'était pas favorable au ſurcroît

d'habitans que je menais avec moi. Cet inconvénient fut sur-tout très-sensible à mes gens. Fatigués du mal-être d'une longue route, l'aspect de cette étrange terre promise acheva de les décourager. Je dois convenir en effet que ma nouvelle habitation ne pouvait consoler des 930 lieues que nous venions de faire pour y arriver. Un escalier de bois découvert & dont les marches pourries par la pluie cédaient sous le poids des assaillans, conduisaient les plus lestes à un unique étage composé d'une salle, & de deux chambres latérales qui servaient de sallon & de chambre à coucher. Les murailles autrefois revêtues de blanc en bourre laissaient, ainsi que le plancher, distinguer la construction de cet édifice. On délibéra s'il pourrait supporter le poids de mes malles, cependant nous hasardâmes cette opération avec assez de succès; & comme tout s'arrange, chacun

eut bientôt élu le gîte où il devait ſe repoſer de ſes fatigues.

Si la variété des objets qui ſe ſuccèdent pendant la route, ne permet de s'occuper que des obſtacles qu'il faut ſurmonter pour arriver au but du voyage, ce terme ramène naturellement à l'examen de la poſition durable où l'on eſt parvenu. C'eſt auſſi ce que nous fîmes à notre réveil. Le tems que j'avais déja paſſé avec M. Conſtillier qui m'accompagnait en qualité de Secrétaire ſuffiſait pour me garantir que la douceur de ſon caractère & ſa patience réſiſteraient à tous les inconvéniens de ſa poſition. Je ne fus pas moins heureux dans le choix que M. de Vergennes avait fait de M. Rufin, pour réſider auprès de moi en qualité de Secrétaire Interprête, & bientôt l'intimité de ces deux jeunes gens, en animant leur gaieté me rendit leur ſociété très-agréable. C'était auſſi

la ſeule qui m'était réſervée, & je ne pouvais me flatter qu'un Moine que j'avais pris à Yaſſi, & deux Miſſionnaires Arméniens Polonais me fuſſent d'un grand ſecours, non plus que le ſieur Fornetty qui devait me quitter pour retourner à Conſtantinople, lorſque ſes lumières locales me feraient devenues inutiles.

Mon arrivée avait été annoncée ſur le champ au Viſir du Kam, & ce premier Miniſtre en me faiſant aſſurer de la ſatisfaction que ſon maître aurait à me voir, lorſque je me ſerais diſpoſé à recevoir ma première audience, m'envoya l'état du Tayn que le Prince m'avait aſſigné. Cet uſage conſiſte dans la fourniture des vivres jugés néceſſaires à la conſommation de celui qu'on en gratifie. Dans tout l'Orient, c'eſt toujours en donnant qu'on honore ; & forcé de me ſoumettre à cette manière d'honorer, j'appliquai mon Tayn à la ſubſiſtance de

ma petite colonie Allemande ; mais si ce secours suffisait pour la mettre dans l'abondance, mes gens ne voyaient aucun moyen de pourvoir à ma subsistance personnelle. Réduits à de mauvais pain, au riz, au mouton, & à des volailles étiques, nous étions en effet menacés de faire bien mauvaise chere. Je ne concevais pas que le plus beau sol du monde, & le voisinage de la mer me laissassent manquer de beurre, de légumes & de poissons ; mais j'appris bientôt que le céleri était cultivé dans le jardin du Kam, comme une plante rare, que les Tartares ne savaient pas battre le beurre, & que les habitans des côtes n'étaient pas plus marins que ceux des plaines ; il fallut me soumettre. Mes gens découvrirent ensuite quelques légumes spontanés qui nous consolèrent, & je pris des mesures pour faire venir des graines de Constantinople, afin de les cultiver.

Je louai à cet effet une maiſon de campagne : j'y établis mes Allemands, je leur donnai des vaches, & ma nouvelle métairie me fournit bientôt de tout en abondance. Je pris auſſi le parti de fairé faire mon pain. Un de mes gens devint un excellent Boulanger, & nous joignîmes à la bonne chere, le plaiſir d'en avoir créé les moyens.

J'attendais pour prendre ma première audience, quelques préſens qui n'arrivaient pas ; mais l'impatience de Mack-ſoud-Gueray alors ſur le trône des Tartares, leva toute difficulté. Le jour pris pour la remiſe de mes lettres de créance, le Maître des Cérémonies ſe rendit chez moi avec un détachement de la garde & quelques Officiers chargés de m'accompagner au Palais. Notre cavalcadé mi-partie Européenne & Tartare, attira un grand concours de peuple. Nous mîmes pied à terre dans la dernière cour,

& le Visir qui m'attendait dans le vestibule du Palais*, me conduisit dans la salle d'audience, où nous trouvâmes le Kam assis dans l'angle d'un sopha. On avait mis vis-à-vis de lui un fauteuil où je me plaçai après avoir complimenté ce Prince & remis mes créances. Cette premiere cérémonie qui m'installait en Tartarie, fut suivie des politesses d'usage chez les Turcs, & d'une invitation que le Kam me fit lui-même de le voir fréquemment. Je fus ensuite reconduit chez moi dans le même ordre. J'employai les jours suivans aux différentes visites que je devais rendre ministériellement. Je m'attachai aussi à former des liaisons dans le desir que j'avais de connaître le Gouvernement des Tartares, leurs mœurs & leurs usages; & le Mufti, homme d'esprit, homme vraiment loyal & susceptible d'attachement, fut un de ceux avec qui je me liai le plus étroite-

ment, & dont je tirai le plusde lumière.

Après avoir donné mes premiers soins à ces objets, je crus devoir m'occuper à me garantir des intempéries de l'air avant que l'hiver vint m'assaillir dans ma baraque; l'augmenter & la réparer, c'étoit à peu-près la reconstruire. Nous étions au mois de Novembre, il n'y avait pas de temps à perdre. J'en dessinai le plan, j'assemblai les matériaux, je surveillai le travail, sans m'écarter de la méthode des Tartares, & je fus passablement logé avant la fin de Décembre moyennant deux mille écus de dépense. C'est ici le moment d'examiner la construction des maisons en Crimée; & ces détails sur l'architecture des Tartares seront plus utiles à ceux qui ont à cœur l'économie rustique qu'aux disciples de Vitruve.

Des piliers placés sur des points qui déterminent les angles & les ouvertures

fixés perpendiculairement par une architrave qui appuie les ſolives, prépare le plan ſupérieur qu'on diſpoſe de même pour recevoir le toit. L'Édifice étant ainſi diſpoſé, d'autres piliers plus minces, eſpacés à un pied de diſtance, également perpendiculaires, occupent les pleins, & ſont deſtinés à contenir des baguettes de coudrier, pour donner à l'édifice la façon d'un panier. On applique enſuite ſur cette eſpèce de claie, de la terre gâchée, avec de la paille hachée; après quoi une couche de blanc en bourre, appliquée intérieurement & extérieurement, jointe à la peinture qu'on étend ſur les piliers, ſur les portes, ſur les plintes & ſur lès fenêtres, acheve de donner au bâtiment un aſpect aſſez agréable.

J'obſerverai que cette manière de conſtruire a infiniment plus de ſolidité que

ſa deſcription ne le ferait peut-être préſumer. Elle eſt certainement auſſi plus ſalubre que celle des maiſons de nos payſans. Je ſuis encore très-convaincu que les Seigneurs qui poſſédent des terres, & qui ſoit pour leur intérêt, ſoit par principe de bienfaiſance, veulent y faire conſtruire des habitations dans la vue d'augmenter & de favoriſer la population de leurs vaſſaux, gagneraient de toutes manières à adopter ce nouveau plan de conſtruction; ils y trouveraient une grande économie, ils ménageraient d'avance aux habitans la facilité de réparer eux-mêmes leurs maiſons, & ce dernier avantage paraîtra le plus important.

Après m'être logé paſſablement, & en très-peu de temps, il ne me reſtait qu'à m'occuper des meubles. Mon Maître-d'hôtel était Tapiſſier. Je me chargeai de la menuiſerie, de la ferrurerie,

rerie, du tour, & ces différentes occupations, jointes à mes affaires & à mes visites au Kam, me procurèrent un emploi suivi & varié de tous mes momens.

Maksoud-Gueray m'avait admis dans sa société privée : elle était composée du Sultan Nouradin son neveu, d'un Mirza des Chirins[1] nommé Kaïa[2] Mirza, mari d'une Sultane cousine-germaine du Kam, du Kadi-Lesker & de quelques autres Mirzas que Maksoud favorisait. Ce Prince nous recevait après la priere du coucher du soleil, & nous retenait jusqu'à minuit. Plus méfiant par calcul que par caractère, Maksoud-Gueray prompt à se prévenir, se livrait avec la même facilité à ce qui pouvait ramener

[1] Chirin est le nom de la famile la plus distinguée parmi celles qui composent la haute noblesse des Tartares; on verra dans la suite de ces Mémoires, que l'Ordre établi exclut à jamais de cette classe toutes les familles annoblies.

[2] Kaya, en Tartare, veut dire rocher.

le calme dans ſon ame, & lui rendre agréable tout ce qui l'environnait; avec plus de connaiſſance que les Orientaux n'en ont communément, il aimait la littérature, s'en entretenait volontiers. Le Sultan Nouradin élevé en Circaſſie, parlait peu & ne parlait que des Circaſſes : le Kadi-Lesker au contraire parlait beaucoup & parlait de tout. Peu inſtruit, mais d'un eſprit gai, il ſacrifiait ſouvent la gravité de ſon état au plaiſir d'animer nos converſations. Kaïa Mirza les nourriſſait de toutes les nouvelles du jour, tandis que je fourniſſais celles de l'Europe, & que je répondais à toutes les queſtions dont on m'accablait. L'étiquette de cette Cour permet à peu de perſonnes de s'aſſeoir devant le Souverain ; les Sultans jouiſſent de ce privilége par leur naiſſance, à l'exception des enfans du Prince, qui par reſpect ne s'aſſeaient jamais devant leur Pere. Ce droit eſt

accordé aussi aux Chefs de la loi, aux Ministres du Divan, & à ceux des Cours Etrangères; mais excepté Kaïa-Mirza qui s'asseait en sa qualité de mari d'une Sultane, les autres courtisans restaient debout au bas du sopha, & se retiraient à l'heure du souper. Ce repas était servi sur deux tables rondes : l'une dressée devant le Kam n'était destinée qu'à sa Majesté Tartare qui mange ordinairement seule, & ne déroge à cette étiquette qu'en faveur de quelque Sultan distingué par son âge ou Souverain lui-même. La seconde table dressée dans la même pièce est destinée aux personnes que le Kam admet à son souper. J'y mangais avec le Kadi-Lesker & Kaïa-Mirza. Makfoud-Gueray prenait toujours plaisir à animer les petits débats d'opinion qui s'élevaient journellement entre le juge & moi, & dans lesquels ce Magistrat paraissait beaucoup moins

occupé de la juſteſſe de ſes raiſonnemens que du déſir d'amuſer ſon maître. Nos poſitions étaient ſi différentes que nous ne pouvions nous diſputer ſa faveur par les mêmes moyens ; mais je ne négligeais pas ceux par leſquels je pouvais plaire au Prince. J'avais obſervé qu'il aimait les feux d'artifice, & que l'ignorance de ſes artificiers ſervait très-mal ſon goût. J'apprêtai les outils, je préparai les matières, j'inſtruiſis mes gens, & lorſque je me crus en état de remplir mon objet, je demandai au Kam la permiſſion de fêter le jour de ſa naiſſance : l'habitude de ne voir que des gerbes enfumées, de mauvais pétards, & des petites fuſées mal garnies & mal dirigées, me donna de grands ſuccès.

J'avais prévu que le Kam, après m'avoir remercié du ſalpêtre que je venais de brûler, ſe plaindrait obligeamment du peu de durée de la fête,

& j'avais préparé pour ma réponſe quelques expériences d'électricité que je lui propoſai de voir, comme un petit feu de chambre qui pourrait nous amuſer le reſte de la ſoirée. Les premiers effets de ce phénomène exiterent un tel étonnement que j'eus bien de la peine à détruire l'opinion de Magie que je voyais germer dans les eſprits & que chaque expérience augmentait par dégrés. Le Kam eut cependant l'air de m'entendre. Il voulut être électriſé en perſonne ; j'en uſai modérément avec lui, mais je traitai les courtiſans de manière à mériter l'approbation du Prince.

Toute la ville retentit le lendemain du prodige que je venais d'opérer, & il fallut me ſoumettre les jours ſuivans à ſatisfaire la curioſité de ceux qui n'avaient pu aſſiſter chez le Kam aux expériences. Pluſieurs perſonnes vinrent

ſucceſſivement me prier de les répéter ſur elles & ſur leurs amis : je renvoyais tout mon monde également émerveillé, & chacun d'eux vantant l'électricité, augmentait encore ſucceſſivement le nombre des curieux. Je commençais cependant à me laſſer des inconvéniens de cette célébrité, & je m'en plaignais le ſoir à M. Rufin qui s'en ennuyait autant que moi, lorſque nous vîmes paraître plus de vingt lanternes dont la file dirigée ſur ma maiſon, s'arrêta à ma porte. J'envoyai ſur le champ M. Rufin pour interroger cette troupe ſur le motif qui l'amenait. Un orateur lui tint ce diſcours : Nous ſommes, M. les Mirzas Circaſſes en ôtage auprès du Kam ; nous avons entendu raconter les merveilles que vôtre Bey [1]

[1] Bey eſt le titre qu'on donne aux perſonnes de diſtinction; il équivaut à celui de Seigneur, & s'employe auſſi pour celui de Prince, comme Bey de Valachie & Bey de Moldavie.

opére quand il lui plaît : merveilles dont on n'a jamais eu l'idée depuis la naiſſance du Prophête juſqu'à lui, & qui ne ſeront plus connues des hommes après ſa mort : priez-le de permettre que nous en ſoyons les témoins, afin de pouvoir un jour en rendre témoignage à notre Patrie, & que la Circaſſie privée de ce phénomène, puiſſe au moins en conſevrer la mémoire dans ſes annales.

La gravité avec laquelle M. Rufin me rendit cette harangue, en conſerva tout le piquant. Je fis monter mes nouveaux hôtes dans mon ſallon, où après s'être rangés en demi-cercle, avec tout le reſpect & tout le recueillement d'une dévotion myſtique, l'orateur Circaſſe m'adreſſa le même compliment qu'il avait déja fait à mon interprête. Je reçus ſa harangue le plus ſérieuſement qu'il me fut poſſible, & je complimentai à mon tour toute la Circaſſie ;

après quoi je me dispofai à leur imprimer fortement le fouvenir de l'électricité, tandis que M. Rufin en leur faifant les politeffes d'ufages s'amufait à fortifier l'opinion du merveilleux qui les avait attirés chez moi.

On juge que dans cette difpofition il me fut aifé de choifir mes victimes. Chaque fpectateur voulut l'être à fon tour, & ces malheureux dont j'avais quelquefois pitié, riaient aux anges en fouffrant le martyre. Ce ne fut auffi qu'après les plus rudes épreuves, que j'eus le bonheur de renvoyer mes Circaffes pleinement fatisfaits; mais ils furent les derniers que j'électrifai, & je tâchai de me procurer des délaffemens moins brillans, mais plus utiles. Mon uniforme que je portais toujours ménaçait ruine : je travaillai à devenir mon propre tailleur, j'eus auffi la fantaifie d'équiper à la françaife un joli cheval

Arabe ; je ne pouvais le dreſſer avec les ſelles Tartares, dont la forme éloigne trop le cavalier du cheval. Ce n'était pas une petite beſogne. Il me fallut commencer par faire des outils : je preparai les arçons, je diſpoſai toutes les pièces, & je parvins à finir une ſelle de velours cramoiſi, avec la houſſe & le harnois bien aſſortis : j'en fis uſage à ma première promenade avec le Kam. Ce Prince avait la bonté de m'admettre à toutes ſes parties, & je fus bien aiſe de lui donner quelque idée de notre manière de monter à cheval. Les Tartares ne connaiſſent d'autres principes d'équitation que la fermeté de l'aſſiete, & cette fermeté va juſqu'à la rudeſſe ; auſſi la ſoupleſſe des mouvemens de ma bête Arabe étonna toute la Cour. Le premier Ecuyer du Prince voulut en eſſayer ; mais à peine eut-il enfourché une ſelle raſe qu'il fut réduit bien vîte à chercher

ſon équilibre en ſerrant les talons. Mon cheval peu fait aux manières d'un ſemblable cavalier allait s'en débarraſſer, lorſque ſes gens accoururent à ſon ſecours pour lui éviter cette cataſtrophe.

Le Kam m'invitait également aux parties de chaſſe du vol & de lévriers qu'il faiſait fréquemment. Cinq ou ſix cent cavaliers l'accompagnaient. Nous parcourions ainſi les plaines des environs où l'abondance du gibier jointe à l'amour-propre des chaſſeurs, rendait ces chaſſes très-vives. Le vol avait ſur-tout un grand attrait pour Mackſoud-Gueray : ſes oiſeaux étaient parfaitement bien dreſſés, il ne lui manquait que de bons chiens pour faire lever le gibier. J'en avais amené un de France, dont la beauté était remarquable ; mais il était ſi careſſé, ſi gâté, ſi volontaire, que je ne le conduiſais jamais avec moi ; par cela même on le crut précieux. Les

courtiſans en parlerent au Prince : il me témoigna le déſirer, & me fit même quelques reproches avec une ſorte d'affectation de ce que je le lui cachais. En vain je lui objectai que mon chien était mal diſcipliné, qu'il ſe jetterait infailliblement ſur ſes oiſeaux, qu'il arriverait quelque malheur : il prit tout cela pour une défaite, & je fus contraint de céder à ſa fantaiſie, dont il eut bientôt lieu de ſe repentir. J'envoyai ſur le champ chercher mon chien ; il arriva ; ſon début fut familier. Un baſſin avec un jet d'eau occupait le milieu de l'appartement. Diamant s'y baigne, ſaute enſuite ſur le ſopha, pour me careſſer, & prenant le rire du Kam pour une invitation amicale, s'élance avec gaieté ſur lui, & culbute chemin faiſant tout ce qui l'environne. Dans le premier moment de la faveur, on peut avoir tort impunément : auſſi Diamant recommandé à

un Page, eut dès le même ſoir bouche en Cour, & grande chaſſe ordonnée pour le lendemain. On ne parla toute la ſoirée que des talens du nouveau favori : je parlai, moi de ſa vivacité, de ſa déſobéiſſance ; tout fut trouvé charmant ; & le Kam avait une telle impatience de voir Diamant en action qu'il nous donna rendez-vous de meilleure heure qu'à l'ordinaire. En arrivant j'apperçus le héros de la fête, conduit par ſon Page entouré de ſpectateurs, & ne ſachant ce qu'on lui voulait, on m'attendait pour le mettre en liberté. A peine en jouit-il que la cavalerie s'ébranle pour ſe déployer à la droite & à la gauche du Kam auprès duquel j'étais. Diamant effrayé n'éprouva d'abord que la crainte d'en être écraſé. Cependant une caille ſe leve devant lui, un des faucons du Kam eſt lancé à la pourſuitte de ce gibier, il joint ſa proie s'en ſaiſit &

pouſſe ſon vol à quelque diſtance où un fauconnier à toutes jambes va s'en emparer. Diamant prend également ſon eſſor, une double capture avait animé ſon ambition, & ſans un marteau d'armes qu'on lui lança pour le forcer à lâcher priſe, ma prédiction aurait été accomplie; mais l'effroi s'emparant également du chien & du faucon, chacun par des routes différentes prit celle du logis, & le Kam en fut quitte pour la la peur de perdre ſon oiſeau.

Ma poſition vis-à-vis de Mackſoud-Gueray & de ſes Miniſtres, jointe à la manière dont j'étais parvenu à arranger mon nouvel établiſſement, me rendaient le ſéjour de Bactchéſeray ſupportable: j'étais lié particulièrement avec Kaïa-Mirza de la famille des Chirins, réputée la première nobleſſe des Tartares. Il avait épouſé une Princeſſe du Sang qui occupait la charge d'Olou-Kané

(Gouvernante de la Crimée), & cette Sultane voulant me donner une marque de bienveillance m'envoya , par l'Intendant de ſa maiſon , un préſent compoſé d'une chemiſe de nuit brodée richement , & de tout ce qui appartient au deshabillé le plus magnifique & le plus complet. Le myſtère qui accompagnait cette miſſion pouvait me donner une ſorte d'inquiétude : en effet la Princeſſe avait 70 ans ; mais je fus bientôt raſſuré : j'appris que des préſens de ce genre ne ſont jamais faits par une Sultane qu'à un de ſes parens , & il me fut permis de me livrer ſans crainte à toute ma reconnaiſſance. La Princeſſe avait quelque crédit auprès de Mack-ſoud-Gueray , mais ce crédit n'aurait peut-être pas ſuffi pour préſerver un de ſes protégés de l'avarice de ce Prince.

Yacoub-Aga, Gouverneur & Grand-Douanier de Balta, allait en être la

victime. Dépossédé de son emploi, dépouillé de ses biens, & enchaîné dans les prisons, il courait encore le risque de perdre la tête nonbstant le zèle de sa protectrice : il me parut très-important de travailler à sauver & à rétablir cet homme, dont la France avait toujours eu sujet de se louer. Les Ministres me secondèrent, le Mufti nous servit avec chaleur, ainsi que la Sultane ; Yacoub-Aga quitta ses chaînes pour reprendre avec son ancienne dignité, les moyens de recommencer l'édifice de sa fortune, que le Kam ne lui restitua pas. Mais si l'on peut reprocher à ce Prince ce trait d'avidité, il veillait soigneusement au bon ordre, sans adopter les principes fanatiques & superstitieux qui portent les Turcs à y déroger si souvent. L'esclave d'un Juif avait assassiné son maître dans sa vigne ; la plainte fut portée par les plus

proches parens. On ſaiſit le coupable, & tandis qu'on inſtruit le procès de ce malheureux, des zèlés Mahométans le déterminent à ſe faire Turc, dans l'eſpoir d'obtenir ſa grace. On oppoſe à la ſentence de mort prononcée par le Kam, le converſion du coupable. Il eſt bon d'obſerver que la loi Tartare fait périr le criminel par la main de l'offenſé ou par celle de ſes ayans cauſe. On objecta donc, mais on objecta en vain, qu'un Turc ne pouvait-être abandonné à des Juifs : je leur livrerais mon frere, répond le Kam, s'il était coupable ; je laiſſe à la Providence à récompenſer ſa converſion, ſi elle eſt pure, & je ne me dois qu'au ſoin de faire juſtice. L'intrigue des dévots Muſulmans était cependant parvenue à retarder ce jugement juſqu'au Vendredi après midi, afin de rendre également favorable au Néophite, la loi qui oblige les offenſés d'exécuter

d'exécuter la ſentence dans les vingt-quatre heures, & celle qui aſſujétit les Juifs à ſe renfermer pour le Sabbat, au coucher du ſoleil; cependant on conduit l'aſſaſſin chargé de chaînes, ſur la butte deſtinée à ces ſortes d'exécutions; mais un nouvel obſtacle s'y oppoſe. Les Juifs ne peuvent répandre le ſang. Un Crieur public parcourt la ville pour offrir une ſomme conſidérable à celui qui voudra leur prêter ſa main, & c'eſt chez le peuple le plus miſérable que cette enquête eſt inutile. Ce nouvel incident fut porté au tribunal du Kam. Les dévots comptaient en tirer grand parti, mais ils furent trompés dans leur attente. Mackſoud-Guéray permit aux Juifs d'exécuter le coupable ſuivant les loix de l'ancien teſtament, & la lapidation termina cette ſcène.

La loi Turque dont je parlais précédemment, celle qui livre le coupable

à l'offenſé, eſt fondé ſur le Coran, qui accorde au plus proche parent du mort, le droit de diſpoſer du ſang de l'aſſaſſin. On a vu qu'en Turquie, la partie plaignante aſſiſte au ſupplice; la loi Tartare plus littérale, charge la partie plaignante elle-même de l'exécution. J'obſerverai encore que chez les Turcs où le Bourreau attend pour donner le coup, que la ſomme offerte par le coupable ſoit refuſée : il n'eſt pas ſans exemple, qu'une femme ait vendu le ſang de ſon mari. En Tartarie au contraire cette femme chargée d'enfoncer le couteau de ſa propre main, ne ſe laiſſe jamais tenter par aucune offre, & la loi qui lui laiſſe le ſoin de ſa vengeance, la rend inacceſſible à tout autre ſentiment. Un Officier du Prince le bras levé & armé d'une hache d'argent précede le criminel, le conduit au ſupplice, & aſſiſte à ſon exécution.

Il n'eſt point de pays où les crimes ſoient moins communs qu'en Tartarie. Les plaines où les malfaiteurs pourraient d'ailleurs s'échapper aiſément, offrent peu d'objets à la cupidité, & la preſqu'Iſle de Crimée qui en préſente davantage, fermée journellement, ne laiſſe aucun eſpoir de ſe ſouſtraire au châtiment; auſſi n'apperçoit-t-on nulle précaution pour la ſûreté de la Capitale; elle ne contient de gardes que celles qui appartiennent à la Majeſté du Souverain. Le Palais qu'il habite, autrefois entierement bâti à la Chinoiſe, mais réparé à la Turque, préſente encore des beautés de ſon premier genre de conſtruction. Il eſt placé à une des extrémités de la ville & environné de rochers très-élevés : les eaux y abondent & ſont diſtribuées dans les Kioks & dans les jardins, de la maniere la plus agréable. Cependant cette ſituation qui n'offre

pour point de vue que des rochers arides, oblige le Kam d'aller fréquemment se promener sur les hauteurs pour y jouir de la beauté du site le plus varié.

On a remarqué que les plaines des Noguais, qui prolongent le continent de la Crimée, étaient presque au niveau de la mer, & que l'Isthme présentait un autre niveau plus élevé de 30 à 40 pieds. Cette plaine supérieure occupe la moitié septentrionale de la presqu'Isle, après quoi le terrein hérissé de rochers, & chargé de montagnes dirigées de l'Ouest à l'Est est piramidé par le *Tchadir-Dague* (le mont de la Tente). Cette montagne placée trop près de la mer, pour que sa base puisse ajouter beaucoup à son élévation dans l'atmosphère, ne peut être classée que parmi les montagnes du second ordre; mais si l'on jette un coup d'œil sur la carte de notre hémisphère, on ne pourra méconnaître

dans le Tchadir-Dague le chaînon qui lie les Alpes avec le Caucase. On voit en effet que la branche des Apennins qui traverse l'Europe de l'Ouest à l'Est, sépare l'Allemagne de l'Italie, la Pologne de la Hongrie, & la Valachie de l'ancienne Thrace, après s'être plongée dans la mer Noire, reparaît dans la même direction sur la partie méridionale de la Crimée, laisse à peine un passage pour la communication des mers de Sabache & du Pont-Euxin, & continue jusqu'à la mer Caspienne sous le nom de Caucase, pour reparaître ensuite sous celui de Thibet, & s'étendre jusqu'au rivage oriental de l'Asie.

La série de ces montagnes n'est pas moins sensible, & n'est pas moins démontrée par les détails qui concernent leur aspect, leur structure, les fossiles qu'elles offrent & les minéraux qu'elles contiennent.

La première obſervation qui ſe préſente en Crimée, eſt l'uniformité d'un lit de rochers, qui y couronnent toutes les montagnes ſur le même niveau. Ces rochers extérieurement à pic ſur plus ou moins d'épaiſſeur, offrent les traces les plus certaines du travail des eaux, l'on y diſtingue par-tout le caractère de ceux qui ſont actuellement expoſés aux efforts de la mer, & ils ſont encore ſemés d'huîtres foſſiles apparentes; mais tellement enveloppées, que l'on ne peut s'en procurer qu'en les détachant avec le ciſeau. On obſerve auſſi que le vif de ces foſſiles qui ſont de la plus groſſe eſpèce, n'eſt pas connu dans les mers du Levant; j'ajouterai que la côte ſeptentrionale de la mer Noire eſt aujourd'hui dépourvue d'huîtres, & qu'il n'y en a que de la petite eſpèce dans la partie méridionale de cette mer.

On trouve auſſi parmi les foſſiles adhé-

rens aux rochers, l'eſpèce d'ourſin, dont le vif eſt particulier à la mer Rouge. Les vallons qui ſillonnent cette partie de la Crimée contiennent de très-grands bancs de foſſiles univalves, & preſque tous du genre des bonnets Chinois. Ces foſſiles diffèrent cependant de ceux que l'on trouve dans la Méditerranée, par une coquille plus épaiſſe, moins évaſée & couvertes de ſtries circulaires; dans quelques vallons, leur abondance eſt telle qu'elles y étouffent abſolument toute végétation : ces coquilles y ſont mêlées avec des fragmens d'un tuf follié & herboriſé dont le principal lit ſe découvre dans le fond des ravins.

Le niveau des bancs de rochers que j'ai vérifié d'une montagne à l'autre avec le niveau d'eau, annonce que toutes les couches ſont également horiſontales. J'ai toujours porté la plus ſcrupuleuſe attention dans mes recherches ſur un objet

aussi intéressant que neuf, & je n'ai rien découvert qui altéra cette uniformité [1].

La carte des terres supérieures de la Crimée, prise sur le niveau de ces bancs de rochers, ne présenterait qu'un Archipel, un amas d'îles plus ou moins élevées, placées à peu de distance les unes des autres, & toujours à l'Ouest du Caucase; mais fort éloignées des terres qui pouvaient à cette époque former le continent vers le Nord, & ce n'est que vers le petit Don que le sol commence à s'élever jusqu'au même niveau.

Ces recherches sur la Géographie pri-

[1] Lorsque les connaissances humaines auront pénétré le principe des révolutions du globe, l'observation que je rapporte sur l'immutabilité du sol de la Crimée acquérera plus de valeur, elle prouvera que les causes du renversement ont été sans effet pour la presqu'Isle. Les tremblemens de terre qui y sont à peine connus, n'ont jamais dû y être centrals, le sommet des rochers y est encore couvert d'une terre végétale, les montagnes les plus élevées n'offrent aucun indice de crathere, aucun vestige de laves.

mitive, en ſervant aux progrès des connaiſſances humaines répandraient ſans doute un nouveau jour, ſur un objet dont l'eſprit de ſyſtême s'eſt emparé, depuis long-temps. Les Savans qui ſeront curieux de connaître le premier aſpect du globe, le retrouveront en ſuivant le même niveau dont ils appercevront partout les traces les plus diſtinctes. Des montagnes plus élevées leur préſenteront encore des niveaux plus anciennement abandonnées par les eaux; mais borné dans ces Mémoires aux ſeuls détails du tableau actuel des pays que j'ai parcourus, &du moral de leurs habitans, je ne me permettrai plus ſur cette matière que de rapporter la réponſe d'un Tartare. Je me promenais avec cet homme, dans une des gorges qui joignent celle dans laquelle Bactcheſeray eſt ſitué. J'y remarquai un anneau de fer placé au haut d'un rocher inacceſſible qui cou-

ronnait & fermait cette gorge dans ſon enfoncement. J'interrogeai mon Tartare ſur l'utilité de cet anneau. J'imagine qu'il ſervait, me répondit-il froidement, à attacher les vaiſſeaux, lorſque la mer, en baignant ces rochers formait un port de cette gorge. Je reſtai confondu, j'admirai le génie qui, n'ayant d'autre guide que la comparaiſon journalière du rivage actuel de la mer avec les anciennes traces de ſes eaux, imprimées & conſervées ſur les montagnes, s'élevait juſqu'à la ſolution du problême. Les anciens Grecs & les anciens Romains eurent des occaſions d'admirer auſſi la plus ſublime philoſophie morale dans des Scithes ; mais l'idée la plus vaſte ſur les révolutions du globe eſt ſans doute plus étonnante dans un Tartare, & ſa ſimplicité naïve ajoutait encore à mon admiration. On peut juger par lui, que ſes compatriotes accordent peu d'intérêt

aux monumens qui atteſtent les différens âges de la nature, ils négligent auſſi de s'en approprier le travail par l'exploitation des mines du Tchadir-Dague. Les Génois plus inſtruits, & ſûrement plus avides, avaient commencé à extraire l'or que cette montagne contient en aſſez grande abondance. On peut même préſumer que le Kam n'aurait pas été inſenſible à l'acquiſition de ces richeſſes, ſi la crainte d'exciter l'avidité de la Porte ne lui avait fait préférer l'inaction à un travail dont elle ſe ſerait approprié le fruit. Le danger de voir paſſer ces richeſſes à Conſtantinople n'eſt pas le ſeul auquel le Kam des Tartares ſe ſeroit expoſé, en voulant exploiter la mine d'or qu'il poſſéde. Forcé d'attirer les gens de la monnaie pour diriger ce travail, il aurait introduit en Crimée, le fléau des prohibitions; & c'eſt à la tranquillité publique que l'humanité des Souverains

Tartares a ſacrifié leur propre intérêt. Il y a bien quelque gloire à être pauvre à ce prix.

Accoutumés à une exiſtence dont les agrémens appartiennent plus à la richeſſe du ſol, qu'au faſte qui s'empriſonne dans des lambris dorés, les Tartares mettent en jouiſſance juſqu'à l'air qu'ils reſpirent, & ce premier beſoin de tous les êtres eſt pleinement ſatisfait par la beauté du climat.

Les météores que le ciel de la Crimée préſente dans toutes les ſaiſons, ainſi que la blancheur des aurores boréales qui y ſont aſſez fréquentes, atteſtent la pureté de l'atmoſphère. On pourrait auſſi attribuer ſa qualité pour ainſi dire éthérée, aux plaines immenſes & deſſéchées, qui ſont au Nord de ce pays, auſſi bien qu'au voiſinage du Caucaſe, dont les ſommets attirent & abſorbent toutes les vapeurs qui peuvent s'élever à l'Oueſt.

Des ſaiſons réglées, & qui ſe ſuccèdent graduellement, ſe joignent à la beauté du ſol pour y favoriſer la plus abondante végétation ; elle ſe reproduit dans une terre végétale, noire, mêlée de ſable, & dont le lit s'étend depuis Léopold, dans la Ruſſie rouge, juſques dans la preſqu'île. La chaleur du ſoleil y fait fructifier toutes les graines qu'on y répand, ſans exiger du cultivateur qu'un léger travail. Ce travail ſe borne effectivement à ſillonner avec le ſoc le terrain qu'on veut enſemencer. Les graines de melon, d'aubergine, de pois, de fêves mêlées enſemble dans un ſac ſont jettées par un homme qui ſuit la charrue. On ne daigne pas prendre le ſoin de recouvrir ces graines. On compte ſur les pluies pour y ſuppléer, & le champ eſt abandonné juſqu'au moment des différentes récoltes qu'il doit offrir, & qu'il faudra ſeulement tirer de l'état de con-

fusion que cette manière de semer rend inévitable.

Dans le nombre des productions spontanées qui couvrent la surface de la Crimée, les asperges, les noix & les noisettes se distinguent par leur grosseur. L'abondance des fleurs est également remarquable, des champs entiers couverts de tulipes de la petite espèce forment par la variété de leurs couleurs le plus agréable tableau.

La manière dont on cultive la vigne en Crimée ne saurait améliorer la qualité du raisin : l'on voit avec regret que les plus belles expositions du monde n'ont pu déterminer les habitans à les préférer aux vallons ; les ceps y sont plantés dans des trous de huit à dix pieds de diametre sur quatre à cinq de profondeur. Le haut de l'escarpement de ces fosses, sert de soutien aux branches du cep, qui en s'y appuyant cou-

vrent tout l'orifice de feuillage au-dessous desquels pendent les grappes, qui par ce moyen y sont à l'abri du soleil, & abondamment alimentées par un sol toujours humide & même souvent noyé par les eaux de pluies qui s'y rassemblent. On éfeuille les vignes un mois avant les vendanges, après lesquelles on a soin de couper le cep près de terre, & le vignoble submergé pendant l'hiver par le débordement des ruisseaux, laisse un champ libre aux oiseaux aquatiques.

Dans les différentes espèces de ce genre qui abondent en Crimée, la plus remarquable est une sorte d'oie sauvage plus haut montée que les nôtres; & dont le plumage est d'un rouge de brique assez vif. Les Tartares prétendent que la chair de cet animal est très-dangereuse. J'ai cependant voulu la goûter, & je ne l'ai trouvée que très-mauvaise.

Aucun pays n'abonde plus en cailles

que la Crimée, & ces animaux dispersés dans tout le pays, pendant la belle saison, se rassemblent à l'approche de l'automne pour traverser la mer Noire, & se rendre à la côte du Sud, d'où ils se transportent ensuite dans des climats plus chauds. L'ordre qui conduit ces émigrations est invariable. Vers la fin d'Août, les cailles qui se sont réunies en Crimée choisissent un de ces jours sereins où le vent du Nord, en soufflant au coucher du soleil, leur promet une belle nuit. Elles se rendent au rivage, partent ensemble à six ou sept heures du soir, & ont fini le trajet de 50 lieues à la pointe du jour, où des filets tendus sur la côte opposée, & des chasseurs qui guettent leur arrivée, déciment les émigrans.

L'abondance des eaux qui est grande en Crimée, n'y forme cependant aucune rivière remarquable, & la proximité du rivage

rivage appelle chaque ruiſſeau à la mer. Les plus fortes chaleurs n'y tariſſent point les ſources, & les habitans trouvent dans chaque gorge, des eaux d'autant plus belles, qu'elles coulent alternativement dans des prairies agréables, & à travers des rochers, dont le choc entretient leur limpidité. Le peuplier d'Italie ſe plaît dans leur voiſinage, & ſon abondance pourrait faire regarder cet arbre comme naturel à la Crimée, ſi les établiſſemens des Génois n'indiquaient pas ceux qui peuvent les y avoir apportés.

Cette nation qui domina long-temps par ſon induſtrie, avait étendu ſon commerce & ſes conquêtes juſques dans la Cherſoneze Taurique où les deſcendans du fameux Gengiskam furent contraints de céder à l'oppreſſion de ces Négocians juſqu'à Mahomet II, qui ne délivra les Tartares de la tyrannie des Génois, que

pour y ſubſtituer un joug auſſi peſant peut-être, mais moins humiliant ſans doute.

On voit encore en Crimée les débris des chaînes qui contenaient les Tartares & les aſſujétiſſaient aux Génois. Ces monumens de la tyrannie atteſtent également la crainte & l'inquiétude qui dévoraient les tyrans. Ce n'eſt que ſur les rochers les plus eſcarpés que l'on retrouve les traces de leurs anciennes habitations. Le rocher même qui ſervait de baſe à des châteaux forts, eſt creuſé tout au tour & repréſente encore le plan de leurs demeures. On y voit des écuries dont les mangeoires ſont taillées dans le roc. La plupart de ces excavations ſe communiquent entr'elles, & quelques-unes joignent la ville ſupérieure par des ſouterrains dont les avenues ſont encore libres. J'ai trouvé dans le centre d'une ſalle aſſez grande, un baſſin quarré, de dix pieds de diamètre,

ſur ſept de profondeur, actuellement remplis d'oſſemens humains. Je ne haſarderai aucune conjecture ſur cette circonſtance, & je me borne à rapporter le fait qu'on peut encore obſerver, puiſque ces ruines ne ſont qu'à deux lieues de Bactchéſeray. On voit en Crimée pluſieurs de ces retraites ménagées dans le roc, & toujours ſur des montagnes d'un accès difficile, & l'on peut préſumer qu'elles ſervaient d'aſyle aux troupeaux que les Génois faiſaient paître dans les plaines pendant le jour, & qu'ils renfermaient ainſi pendant la nuit.

Les lieux les plus eſcarpés ont toujours été l'aſyle de la liberté ou le repaire de la tyrannie. Les rochers ſont en effet le ſite le plus capable de diſſiper les craintes qui aſſiégent les oppreſſeurs & les opprimés.

Il eſt probable que la ville de Caſa qui eſt encore aujourd'hui le centre du

commerce de la Crimée, était également celui ou se réunissait le commerce des Génois : mais en considérant la beauté du Port de Baluklava & quelques ruines d'anciens édifices qu'on y apperçoit, on est porté à penser qu'ils n'avaient pas négligé d'en faire usage. Ce port est situé sur la pointe la plus méridionale de la Crimée ; les deux caps qui en forment l'entrée sont la première terre qui se présente au Nord-Est du Bosphore de Thrace. A la proximité de ce port, à son étendue, à sa sûreté, se joint le voisinage des forêts qui pouvaient fournir les bois de construction ; entièrement abandonné aujourd'hui, le port de Baluklava ne conserve que des vestiges de son ancienne importance, comme on a déja vu que les tombeaux qui subsistent encore à Krim, l'ancienne capitale de la presqu'île, sont les seuls indices qui restent d'une ville jadis considérable.

La Crimée en offre peu qui ſoient dignes d'être citées, on doit cependant compter Geuzlevé à cauſe de ſon Port ſur la côte occidentale de la preſqu'île, & Acmedchid, réſidence du Calga Sultan [1].

Après avoir parcouru les principaux objets qui ont trait à l'Hiſtoire Naturelle de la Crimée, jettons un coup-d'œil plus réfléchi ſur la ſituation politique des Tartares & ſur les principes de leur gouvernement.

Les pays compris ſous le nom de la petite Tartarie, ſont la preſqu'île de Crimée, le Couban, une partie de la Circaſſie, & toutes les terres qui ſéparent l'Empire de Ruſſie de la mer Noire. Cette zône depuis la Moldavie juſqu'au près de Taganrog ſitué entre le 46[e] & le 44[e] degré de latitude, a dans ſa

[1] On verra plus loin quelle eſt cette dignité.

largeur trente à quarante lieues sur près de deux cent de longueur ; elle contient de l'Ouest à l'Est le Yetitchékoulé, le Dgiamboylouk, le Yédesan & la Bessarabie. Cette dernière province que l'on nomme aujourd'hui le Boudjak, est habitée par des Tartares fixés dans des villages, ainsi que ceux de la presqu'île ; mais les habitans des trois autres provinces n'ont que des tentes de feutre qu'ils emportent où il leur plaît.

Ces peuples qu'on nomme Noguais & qu'on croit Nomades, sont cependant fixés dans les vallons, qui du Nord au Sud coupent les plaines qu'ils habitent, & leurs tentes rangées sur une seule ligne y forment des espèces de villages de trente à trente-cinq lieues de long, qui distinguent les différentes hordes.

On peut présumer que la vie champêtre & frugale de ces peuples pasteurs favorise la population, tandis que les

besoins & les excès du luxe, chez les nations policées, la coupent dans sa racine. On remarque en effet qu'elle est déja moins considérable sous les toits de la Crimée & du Boudjak que sous les tentes des Noguais ; mais on ne peut s'en procurer le dénombrement que dans l'apperçu des forces militaires que le Kam est en état de rassembler : on verra bientôt ce Prince lever en même-temps trois armées : celle qu'il commandait en personne de 100,000 hommes, celle de son Calga de 60,000, & celle de son Nouradin de 40,000. Il aurait pu en lever le double sans préjudicier aux travaux habituels, & si l'on considère ce nombre de soldats & la surface des états de Tartarie, on pourra comparer leur population avec la nôtre.

La manière la plus sûre d'évaluer les forces de ces Nations, c'est de les voir opérer en corps d'armées ; mais il

est bon de commencer par observer la nature de ces forces même & les moyens qui les rassemblent. Ces moyens tiennent au Gouvernement, & l'origine de tout Gouvernement est du ressort de l'Histoire.

Celle des Tartares en particulier présente l'image d'un vaste Océan, dont on ne peut connaître l'étendue qu'en parcourant les côtes qui l'environnent. On ne retrouve en effet les fastes de ce peuple que chez les Nations qui ont eu le malheur d'être à portée de lui & qu'il a successivement ravagé : cependant ces mêmes Nations qui ont peu ou point écrit,contraignent l'Histoire de se renfermer dans les probabilités; mais elles sont telles qu'en les comparant avec les annales de tous les peuples, on est forcé de convenir que les Tartares ont par devers eux les titres d'ancienneté les mieux constatés.

Sans prétendre moi-même à faire un examen approfondi de la grande queſtion qui agite aujourd'hui nos Littérateurs, celle de la véritable ſituation de l'Iſle des Atlantes, j'obſerverai ſeulement que le plateau de la Tartarie qui prolonge au Nord, la chaîne des montagnes du Caucaſe & du Thibet juſques vers la preſqu'Iſle de Corée, préſente à en juger par le cours des eaux qui du centre de l'Aſie ſe répandent au Sud & au Nord de cette partie du globe, la portion la plus élevée des terres qui ſéparent les mers des Indes & du Kamtchatka. Cette ſeule obſervation ſemble garantir que cette zône occupée encore préſentement par les Tartares a dû être la première terre découverte en Aſie, la première habitée, le foyer de la première population, celui d'où ſont parties ces émigrations qui conſtamment repouſſées par la muraille de la Chine

& par les défilés du Thibet & du Caucase, en se portant sur l'Asie septentrionale ont reflué dans notre Europe sous les noms de Goths, d'Ostrogoths & de Visigoths.

Aux observations géographiques qui appuient cette hypothèse, se joint encore la tradition Tartare que Krim Gueray m'a communiqué. On verra bientôt ce Prince sur le trône, on admirera son courage, ses connaissances, sa philosophie & sa mort.

Il serait cependant difficile de demêler rien de fixe & de parfaitement avéré dans les annales des Tartares avant Gengiskan, mais on sait que ce Prince élu grand Kam par les Kams des différentes tribus, ne fut choisi pour être le Roi des Rois que parce qu'il était le plus puissant d'entr'eux. On sait également qu'à cette époque Gengiskan conçut & exécuta les projets

d'envahiſſement qui lui ont formé le plus vaſte empire dont l'Hiſtoire faſſe mention. Les émigrations qui ont ſuivi ce conquérant & qui ont couvert les pays conquis prouvent encore le degré de population néceſſaire à ces débordemens ; & tous ces motifs réunis rejettent l'origine de cette famille dans l'obſcurité des temps les plus reculés.

Une chaîne non interrompue a amené juſqu'à nos jours cette dynaſtie des Princes Gingiſiens, ainſi que le Gouvernement féodal auquel les Tartares ſont encore ſoumis. On retrouve chez eux, les premières loix qui nous ont gouverné, les mêmes préjuges qui nous maîtriſent, & ſi l'on réunit ces rapports avec les émigrations de ces anciens peuples vers le Nord, & celle des peuples du Nord vers nous, on s'accordera peut-être, pour reconnaître la ſource de nos uſages les plus antiques.

Après la famille ſouveraine, on compte celles de Chirine, de Manſour, de Sedjoud d'Arguin & de Baroun. La famille de Gengiskan fournit les Seigneurs ſuzerains, & les cinq autres familles fourniſſent les cinq grands Vaſſaux de cet Empire. Ceux-ci qu'on nomme Beys, ſont toujours repréſentés par les plus âgés de chaque famille & cet ordre eſt invariable. Ces anciens Mirzas dont les annales placent la tige dans les compagnons de Gengiskan, forment la haute nobleſſe dans l'ordre où ils ſont nommés : ils ne peuvent jamais être confondus avec les familles annoblies. Celles-ci réunies ſous la dénomination de Mirza Capikouly, c'eſt-à-dire, Mirza eſclave du Prince, ont cependant un Bey qui les répréſente, & le droit de grande vaſſalité, celui de ſiéger aux états. Parmi les Mirzas Capikouly, la famille de Koudalak diſ-

tinguée par l'antiquité de ſon annobliſ-ſement jouit du droit de fournir dans le plus âgé de ſes membres le repré-ſentant de toutes les familles annoblies ; & ces ſix Beys, réunis au ſuzerain, forment le Sénat, la Cour ilté, la toute-puiſſance des Tartares.

On ne convoque ces aſſemblées que dans les cas extraordinaires ; mais pour que le Kam, qui a le droit de réunir les grands Vaſſaux, ne puiſſe abuſer de leur éloignement, pour étendre ſon autorité au-delà des bornes de la féodalité, le Bey des Chirines repréſente conſtamment les cinq autres Beys, & ce chef de la nobleſſe Tartare a ainſi que le Souverain, ſon Calga, ſon Nouradin, ſes Miniſtres, & le droit de convoquer les Beys, ſi leur réunion négligée par le Kam devenait utile contre lui-même. La charge de Calga des Chirines eſt toujours occupée par le plus âgé de

la famille après le Bey : ce chef a donc conſtamment ſon ſucceſſeur auprès de lui, & ce contre-poids de la puiſſance ſouveraine eſt toujours en activité.

Le même ordre qui réunit toutes les forces contre les attentats du deſpotiſme, veille également à la sûreté, & au maintien du pouvoir légitime du ſouverain. Les grands Vaſſaux Tartares ſemblent en effet n'appartenir au Gouvernement, que comme des colonnes à un édifice; ils le ſoutiennent ſans pouvoir l'ébranler. On n'a jamais vu chez ce peuple aucun exemple de ces troubles qui ont agité la France dans tous les temps de ſa féodalité. Le Gouvernement Tartare encore dans ſa pureté, ne laiſſe aucune marge à l'ambition. On naiſſait grand Vaſſal en France, à peine a-t-on le temps de l'être en Tartarie.

Il eſt probable que le même ordre était anciennement établi dans la

famille ſouveraine, & que le Kam des Tartares était conſtamment le plus âgé des membres de cette famille; mais quel que fût l'ordre de ſucceſſion avant l'arrivée des Génois en Crimée, on apperçoit diſtinctement à cette époque la tyrannie protégeant les intrigues, trois Kams élus à la fois, & Mingli-Gueray, dont les droits étaient les plus certains, priſonnier dans Mancoup.

Mahomet II venait de conſommer la conquête de Conſtantinople; il en avait expulſé les Génois, il courut les chaſſer de la Crimée & délivra Mingli-Gueray de leurs mains; mais il ne le rétablit ſur le trône, qu'après avoir fait avec ce Prince, un traité qui ſoumettait à la Porte ſa nomination & celle de ſes ſucceſſeurs. Une grande partie de la Romélie fut donnée en appanage au Prince Gengizien; de riches poſſeſſions devinrent le dédom-

magement de la liberté des Sultans Tartares & le garant de leur ſoumiſſion, & chacun des Princes de la famille régnante eut l'eſpoir de parvenir au trône par ſes intrigues à Conſtantinople.

Malgré les précautions que prit Mahomet II, vainqueur des Génois en Tartarie, pour aſſurer l'exécution de ſon traité avec Mingli-Gueray, il eſt certain que les parties contractantes ne pouvaient réellement ſtipuler qu'en vertu de leurs droits reſpectifs : que ceux de la république des Tartares ne purent être compromis, & que la dépoſition du ſuzerain attribuée au Grand-Seigneur ne portait aucune atteinte légitime à l'indépendance de la nation. Le droit public des Tartares a donc été négligé ou méconnu quand on a prononcé l'indépendance de cette Nation. Déclarer libre une Nation qui n'a jamais

jamais cessé de l'être est le premier acte de son assujettissement.

Les moyens politiques qui maintiennent en Crimée un parfait équilibre entre les Grands-Vassaux & le Suzerain avaient besoin que la distribution des terres en assurât la durée. Mais cette répartition devait elle-même se ressentir des différences qui se trouvent dans la manière d'exister des habitans.

Les terres de Crimée & de Bessarabie sont divisées en fiefs nobles, en Domaines royaux, & en possessions roturières. Les premieres qui sont toutes héréditaires ne relèvent pas même de la Couronne & ne paient aucune redevance. Celles du Domaine sont en partie annexées à certaines charges dont elles composent le revenu, le surplus est distribué par le Souverain à ceux qu'il veut en gratifier. Le droit d'aubaine établi en Crimée au défaut d'héritier au septieme degré,

met le Kam en jouiſſance de ce privilège pour tout ce qui concerne les biens nobles, & chaque Mirza jouit du même droit ſur tous les biens roturiers dans l'étendue de ſon fief. C'eſt d'après ce principe qu'eſt également perçue la capitation annuelle à laquelle tous les vaſſaux Chrétiens ou Juifs ſont aſſujettis, & ce dernier objet donne au bien noble en Tartarie toute l'extenſion de la propriété la plus abſolue.

Ce n'eſt auſſi qu'aux Etats aſſemblés que les Mirzas poſſeſſeurs de fiefs ſont redevables du ſervice militaire, & je traiterai cet article, lorſque j'en ſerai aux circonſtanccs qui en ont mis tous les détails en action.

On ne connaît point chez les Noguais ces diſtinctions de propriété territoriale, & ces peuples paſteurs uniquement occupés de leurs troupeaux, leur laiſſent la libre jouiſſance des plaines qu'ils habitent,

& ſe bornent aux ſeules limites qui ſont marquées entre les hordes voiſines.

Mais ſi les Mirzas Noguais partagent avec leurs Vaſſaux la communauté du ſol, s'ils attachent même une ſorte de honte à la culture, ils n'en ſont pas moins puiſſans. Retirés pendant l'hiver dans les vallons que leurs hordes occupent, ils y perçoivent chacun dans ſon Aoul [1] la redevance en beſtiaux & en denrées qui leur eſt due; & lorſque la ſaiſon permet d'enſemencer, ils ſe tranſportent avec les cultivateurs dans la plaine, choiſiſſent le lieu de la culture, & en font le partage entre leurs vaſſaux.

En promenant ainſi leur culture, les Noguais réuniſſent d'excellens pâturages à des récoltes abondantes que produiſent des terres qu'il n'épuiſent jamais.

Le droit de corvée qui tient moins

[1] Aoul, portion d'une horde qui comprend les vaſſaux relevans du même noble.

ſans doute à la conſtitution féodale qu'au luxe des Grands-Vaſſaux & des Seigneurs de fiefs eſt établi en Crimée, & n'eſt point connu chez les Noguais ; mais ils paient la dixme au Gouverneur de la Province.

Les Sultans qui ſont ordinairement revêtus de ces Gouvernemens, y réſident ſous le titre de Séraskiers, & y commandent en Viceroïs. Mais la première dignité de l'Empire eſt celle de Calga, elle eſt toujours conférée par le Kam à celui des Princes de ſa Maiſon dans lequel il a le plus de confiance. Sa réſidence eſt à Acmet-Chid, ville ſituée à quatre lieues de Bactchéſeray ; il y jouit de tout le décorum de la Souveraineté. Ses Miniſtres font exécuter ſes ordres, & ſon commandement s'étend juſqu'auprès de Cafa.

La dignité Calga anciennement deſtinée au ſucceſſeur préſomptif, conſerve

encore le privilège de ſuppléer la Souveraineté dans le cas de mort du Kam & juſqu'à l'arrivée de celui qui doit le remplacer. Il commande en chef les armées Tartares, ſi le Kam ne va pas en perſonne à la guerre, & il hérite comme le Suzerain de tous les Mirzas qui meurent dans ſon appanage ſans héritiers au ſeptième degré.

La charge de Nouradin, la ſeconde dignité du Royaume, eſt également occupée par un Sultan; il jouit auſſi du droit d'avoir des Miniſtres, mais ils ſont ainſi que leur maître ſans aucune fonction. Cette petite Cour qui n'a point d'autre réſidence que Bactchéſeray, ſe confond avec celle du Kam: cependant ſi quelque événement met en campagne des troupes dont le commandement ſoit confié au Nouradin, ſon autorité ainſi que celle de ſes Miniſtres acquiert dès ce moment toute l'activité du pouvoir ſouverain.

La troisième dignité du Royaume occupée par un Sultan sous le titre d'Or-Bey, Prince d'Orcapy, a cependant été quelquefois conférée à des Mirzas Chirines qui avaient épousé des Princesses du Sang Royal. Ces nobles qui dédaignent les premières places du Ministère & n'acceptent que celles destinées aux Sultans, ont aussi été admis aux Gouvernemens extérieurs ; mais ces Gouvernemens de frontieres sont communément occupées par les fils ou neveux du Prince régnant, ils y sont les Généraux particuliers des troupes de leur province, & lorsqu'on rassemble celles du Boudjak, du Yédesan & du Couban, elles sont toujours commandées par leurs Sultans Séraskiers, même après leur réunion sous les ordres du Kam, du Calga ou du Nouradin.

La horde du Dgamboilouk n'est gouvernée que par un Caïmakan ou Lieu-

tenant de Roi. Il y fait les fonctions de Séraskier & conduit ses troupes jusques à l'armée ; mais alors il en remet toujours le commandement au Général en chef, pour retourner dans son Gouvernement, & y veiller à la sûreté des plaines situées devant l'Istme de la Crimée.

Outre ces grands emplois dont les revenus sont fondés sur certains droits perçus dans les provinces, il y a encore deux dignités féminines. Celle d'Alabey que le Kam confere ordinairement à sa mere ou à une de ses femmes, & celle d'Ouloukani qu'il donne toujours à l'aînée de ses sœurs ou de ses filles. Plusieurs villages sont dans la dépendance de ces Princesses, elles y connaissent des différens qui s'élèvent entre leurs sujets & rendent la justice par le ministère de leurs Intendans qui siégent à cet effet à la porte du Sérail la plus voisine du Harem.

Je n'entrerai point dans les détails qui concernent le Mufti, le Visir & les autres Ministres, leurs charges sont analogues à celles qui y correspondent en Turquie, à cela près que les principes & les usages du Gouvernement féodal y modèrent seulement l'exercice de leurs fonctions.

Les revenus du Kam montent à peine à 600,000 liv. pour l'entretien de sa maison; cependant si ce modique revenu gêne la libéralité du Prince, elle ne l'empêche pas d'être généreux. Nombre de Mirzas vivent à ses dépens, jusqu'à ce que le droit d'aubaine lui fournisse le moyen de s'en débarrasser en leur concédant quelques biens domaniaux.

La levée de ses troupes ne lui occasionne d'ailleurs aucune dépense. Toutes les terres sont tenues à redevance militaire. Le Souverain ne supporte non plus aucuns frais de justice, & la rend

gratuitement dans toute l'étendue de ses Etats, comme les jurisdictions particulières la rendent gratuitement dans leur district; on appelle de ces Tribunaux particuliers à celui du Suzerain.

L'éducation la plus soignée chez les Tartares se borne au talent de savoir lire & écrire; mais si l'instruction des Mirzas est négligée, ils sont distingués par une politesse aisée; elle est le produit de l'habitude où ils sont de vivre familiérement avec leurs Princes, sans jamais manquer au respect qu'ils leur doivent.

Baċtchéseray renferme cependant un Journal historique très-précieux, entrepris par les ancêtres d'une famille qui l'a toujours conservé & suivi avec soin. Ce manuscrit que son premier Auteur a commencé en recueillant d'abord les traditions les plus anciennes, contient tous les faits qui se sont succédés jusqu'à ce

jour. L'événement de ma miſſion en Tartarie ayant engagé le Continuateur de ce Journal à prendre de moi quelques informations qui me l'ont fait découvrir, j'ai voulu inutilement en faire l'acquiſition. Dix mille écus n'ont pu le tenter, & les circonſtances ne m'ont pas laiſſé le tems d'en obtenir des extraits.

Les Gazettes ont aſſez parlé des troubles qui de nos jours ont agité la Pologne, & des diſcuſſions de la Porte & de la Ruſſie. Mackſoud-Guéray ſe trouvait au foyer de cet incendie, obligé d'y jouer un rôle conſidérable, il en redoutait les ſuites pour lui-même, voyait ſon ſucceſſeur dans Krim-Guéray, & ne ſe trompait dans aucune de ces conjectures.

Cependant l'affaire de Balta décida le Grand-Seigneur à déployer l'étendart de Mahomet; le Miniſtre de Ruſſie fut conduit aux ſept Tours, & Krim-Guéray remis ſur le trône des Tartares, fut

appellé à Conſtantinople, pour y concerter avec Sa Hauteſſe les premières opérations militaires. Ces nouvelles arrivèrent à Baᴄtchéſeray avec celle de la dépoſition de Mackſoud. Le même courier apporta les ordres du nouveau Kam pour inſtaller un Caïmakan [1], & ceux qui fixaient le rendez-vous général à Kaouchan en Beſſarabie. Je m'empreſſai de m'y rendre, & je me diſpoſais à aller au-devant de Krim-Guéray juſqu'au Danube lorſque je reçus un courier de ſa part qui me diſpenſait de cette formalité, bornait pour mon compte le cérémonial à l'accompagner à ſon entrée, m'aſſurait de ſa bienveillance, & m'invitait à lui faire préparer à ſouper pour le jour de ſon arrivée.

Ce début me parut très-aimable ; mais le ſouper m'eut embarraſſé, ſans les éclairciſſemens que j'obtins facilement du cou-

[1] Ce titre qui veut dire tenant place, répond ici à celui de Régent.

rier. C'était l'homme de confiance. Notre maître aime le poiſſon, me dit-il, il ſait que votre Cuiſinier l'accommode bien ; les ſiens ne mettent que de l'eau dans les ſauces : il ne m'en fallut pas davantage pour connaître le goût du Prince, & je donnai des ordres pour que le meilleur poiſſon du Nieſter fût noyé dans d'excellent vin.

Le Kam devait faire ſon entrée le lendemain. Je montai à cheval, & je le rencontrai à deux lieues de la ville. Une nombreuſe cavalcade l'accompagnait, & la réception qu'il me fit répondit au témoignage de bonté qui l'avait précédé.

Krim-Guéray, âgé d'environ ſoixante ans, joignait à une taille avantageuſe un maintien noble, des manières aiſées, une figure majeſtueuſe, un regard vif, & la faculté d'être à ſon choix d'une bonté douce ou d'une ſévérité impoſante. La circonſtance de la guerre conduiſait à ſa

ſuite un très-grand nombre de Sultans dont ſept étaient ſes enfans. On me fit ſur-tout remarquer le ſecond de ces Princes dont le jeune courage brûlait de ſe diſtinguer,& qui par l'habitude d'exercer ſes forces, était parvenu à tendre facilement deux arcs à la fois. Il s'était occupé de cet exercice dès ſon enfance, & ce Prince avait à peine neuf ans que ſon pere voulant piquer ſon amour-propre, lui dit d'un air mépriſant, qu'une quenouille conviendrait mieux à un poltron, comme lui; poltron, répond l'enfant en pâliſſant: je ne crains perſonne, pas même vous; en même-tems, il décoche une fléche, qui heureuſement n'aboutit que dans un panneau de boiſerie où le fer s'enfonça de deux doigts. Lorſqu'une grande douceur & les marques du plus grand reſpect filial précédent, & ſuivent un tel emportement, on ne peut ſans doute attribuer cet attentat qu'à une

excessive sensibilité sur le point d'honneur.

Tout ce qui devait servir à l'entrée du Kam & à son installation était préparé à la porte de la ville; il y mit pied à terre un moment pour faire sa toilette sous une tente dressée à cet effet; coëffé d'un bonnet chargé de deux aigrettes enrichies de diamants; l'arc & le carquois passé en sautoir, précédé de sa garde & de plusieurs chevaux de main dont les têtieres étaient ornées d'aigrettes, suivi de l'étendart du Prophète & accompagné de toute sa Cour, ce Prince se rendit à son Palais, où il reçut dans la salle du Divan, assis sur son trône, l'hommage de tous les Grands.

Cette cérémonie nous occupa jusqu'à l'heure du souper que j'avais fait préparer, & que mon cuisinier eut la liberté de servir. Ceux du Prince prévenus de cette concurrence avaient aussi tra-

vaillé à se distinguer; mais ils ne purent lutter contre les sauces au vin. Les entremêts n'eurent pas moins de succès, & la supériorité de la cuisine française me valut l'avantage de fournir journellement au Prince douze plats à chacun de ses repas.

Krim-Guéray n'était pas uniquement sensible à la bonne chere, tous les plaisirs avaient des droits sur lui. Un nombreux orchestre, une troupe de Comédiens & des Baladines, qu'il avait également à sa solde, en variant ses amusemens, remplissaient toutes les soirées, & délassaient le Kam des affaires politiques & des préparatifs de guerre dont il était occupé pendant le jour.

L'activité de ce Prince qui suffisait à tout, le portait à en exiger aussi beaucoup des autres, & j'oserai dire qu'il paraissait content de la mienne. J'avais part à sa confiance, j'étais admis à ses

plaisirs, je m'amusais sur-tout du tableau piquant & varié que m'offrait sa Cour.

Kaoucham était devenu le centre de la Tartarie, tous les ordres en émanaient, on s'y rendait de toutes parts, & la foule des Courtisans augmentait chaque jour. Les nouveaux Ministres que j'avais connu en Crimée, & qui s'étaient apperçus des bontés particulières dont le Kam m'honorait, me choisirent pour obtenir de leur maître une grace qu'ils n'auraient osé solliciter. L'expérience de son premier regne leur avait fait observer qu'il était important de le garantir d'un premier acte de cruauté qui répugnerait d'abord à son caractère; mais après lequel il était à craindre qu'il ne s'arrêtât plus. Un malheureux Tartare pris en contravention de quelques ordres trop sévères, venait d'être condamné à mort par le Kam. On se préparait à con-

duire

duire ce malheureux au ſupplice au moment où j'arrivais au Palais. Pluſieurs Sultans m'entourèrent auſſitôt, m'expliquèrent le fait, m'engagèrent à préſerver, les Tartares des ſuites de cette exécution. J'entrai chez Krim-Gueray que je trouvai encore agité de l'effort qu'il avait fait ſur lui-même pour l'ordonner; je m'approchai de lui, & m'étant incliné pour lui baiſer la main, ce qui ne m'arrivait jamais; je la retins nonobſtant le mouvement qu'il fit pour la retirer. Que voulez-vous, me dit-il, avec une ſorte de ſévérité? La grace du coupable, lui répondis-je. Quel intérêt, me répliqua-t-il, pouvez-vous prendre à ce malheureux? Aucun, ajoutai-je; un homme qui vous a déſobéi ne peut m'en inſpirer: ce n'eſt auſſi que de vous ſeul dont je m'occupe; vous ſeriez bientôt cruel, ſi vous étiez un moment trop ſévère, & vous n'avez pas beſoin de ceſſer d'être

bon, pour être conſtamment craint & reſpecté. Il ſourit, m'abandonna ſa main, je la baiſai, & je fus de ſa part, annoncer la grace qu'il m'accordait. La joie qu'elle répandit fut entretenue par une nouvelle Comédie Turque d'un genre aſſez burleſque. Krim-Guéray me fit pendant la piéce beaucoup de queſtions ſur le théâtre de Molière dont il avait entendu parler: ce que je lui dis des règles dramatiques & des bienſéances qui s'obſervent ſur nos théâtres lui donna du dégoût pour les parades auxquelles les Turcs ſont encore réduits. Il ſentit de lui-même que le Tartuffe était préférable à Pourceaugnac; mais il ne put concevoir que le ſujet du Bourgeois Gentilhomme exiſtât dans une ſociété où les loix ont fixé les différens états d'une manière invariable, & j'aimai mieux lui laiſſer croire que le Poëte avait tort, que d'entreprendre de le juſtifier en lui préſentant le tableau de nos

désordres ; mais si personne, ajouta-t-il ne peut tromper sur sa naissance, il est aisé d'en imposer sur son caractère. Tous les pays ont leurs Tartuffes, la Tartarie a les siens, & je desire que vous me fassiez traduire cette piéce [1].

Tandis que notre imagination se livrait à des projets aussi pacifiques, un Envoyé des Confédérés de Pologne arrivait à Kaouchan pour combiner avec le Kam l'ouverture de la campagne. Ce Prince avait promis au Grand-Seigneur de débuter par une incursion dans la nouvelle Servie, l'Ukraine Polonaise pouvait s'en ressentir & cette circonstance exigeait quelques négociations préliminaires auxquelles les pouvoirs de l'envoyé Polonais ne parurent pas suffisans. Cependant le

1 M. Ruffin, Secrétaire Interprête du Roi à Versailles, était chargé de ce travail : son esprit eût jetté les fondemens du bon goût chez les Tartares, si les circonstances lui avaient permis de se livrer à ce travail.

temps preſſait, & Krim-Gueray deſira que je me rendiſſe auprès de Cotchim, pour y traiter en ſon nom avec les Chefs de la confédération qui s'y étaient réfugiés ; mais quelque flatté que je fuſſe de la confiance de ce Prince, je ne crus pas devoir accepter cette commiſſion ſans un Collégue Tartare, qui, nommé ſur le champ, fut ainſi que moi revêtu de pleins pouvoirs. Notre Ambaſſade exigeait plus de promptitude que de luxe, & nous fûmes le lendemain coucher ſur les terres de Moldavie. Le tableau de la plus affreuſe dévaſtation y avait précédé la guerre, & l'effroi des habitans produit par les incurſions de quelques troupes avait ſeul occaſionné ce déſaſtre. La déſertion des villages & la ceſſation de toute culture, ne promettaient ſans doute pas à l'armée Ottomane l'abondance des vivres qu'elle devait naturellement eſpérer de raſſembler dans le voiſinage

du Danube ; mais ces réflexions dont j'entretenais mon Collégue l'intéressaient infiniment moins que la disette actuelle qu'il nous fallut supporter jusqu'à notre arrivée à Dankowtza [1]. Les Comtes Crazinski & Potoski nous y reçurent avec toute la considération due au Prince que nous répréséntions, mais ce qui plut davantage à l'Ambassadeur Tartare, ce fut le bon vin de Tockai dont on le régala. Je l'avais amené dans ma voiture;mais l'incommodité d'un siége élevé lui fit desirer pour son retour un chariot Turc, dans lequel il put être couché tout à son aise. Je m'empressai de procurer cette satisfaction à un homme dont le grand âge & le caractère aimable étaient également intéressans. Un chariot de suite voiturait nos équipages & quelques domestiques. Nous nous acheminâ-

[1] Village près de Cotchim où les Confédérés s'étaient retirés après la déclaration de la guerre.

mes ainſi par une route qu'on nous avait aſſuré meilleure, quoiqu'un peu plus longue. A des neiges abondantes venait de ſuccéder un froid aſſez vif; il fallait en profiter pour paſſer à Gué-le-Pruth, avant la crue des eaux que le plus petit dégel eut occaſionné. Conduits par un guide, nous arrivons au bord de cette rivière dont le courant chariait des glaces avec rapidité. J'ignorais la profondeur de ſes eaux, j'en craignais l'effort; mais le conducteur me raſſura en précédant ma voiture qui ouvrit la marche. Elle était attelée de ſix bons chevaux & aſſez peſante pour réſiſter au courant; elle arriva en effet très-heureuſement ſur le bord oppoſé; je m'empreſſai d'y mettre pied à terre pour voir les deux autres charriots dont la légéreté m'inquiétait. Ils étaient à peine au tiers du paſſage que l'eau commençait à les ſoulever. Je criai d'arrêter; mais loin

de m'écouter, les poſtillons appuient leurs chevaux, les deux voitures ſe renverſent, & dans l'inſtant le fleuve entraîne pêle-mêle avec les glaçons tous les débris de ce naufrage. Je cours au poſtillon de ma voiture pour lui dire de dételer la volée & de conduire ſes chevaux au ſecours de l'Envoyé Tartare & de mes gens : je le trouve à terre expirant de froid, je le traîne près d'un foſſé voiſin, où je le précipite pour le couvrir de neige. Mon cocher avait déja ſuivi le cours de la rivière juſqu'à un moulin, où par ſes cris il avait excité l'attention des meuniers. J'y arrive auſſitôt, & je les trouve occupés à repêcher avec des crocs ceux qui avaient été ſubmergés. Mais je cherche en vain mon vieux Collégue, & j'étais agité du plus violent déſeſpoir ſur ſon ſort, lorſque j'entendis ſa voix qui m'invitait à me calmer, tandis qu'au milieu des glaçons, la tête

ſeulement hors de l'eau par la portière de ſa voiture ; il n'était retenu que par un bas fonds, d'où le moindre effort pouvait l'entraîner. Je fus enfin aſſez heureux pour lui porter du ſecours & réunir tous mes naufragés,qu'il me fallait encore préſerver du riſque de mourir de froid. En effet la gelée avait tellement durci leurs vêtemens qu'on ne put les déshabiller, qu'après que la chaleur d'un grand feu eût ramolli les étoffes. Quand je me fus aſſuré que le ſoin des Meuniers pouvait leur ſuffire, je courus avec mon cocher pour ramener mon poſtillon : la neige l'avait guéri. Nous le vîmes en arrivant occupé à ſortir du trou où je l'avais précipité. Le bon feu du moulin acheva de le tirer d'affaire, & je fus agréablement ſurpris en y rentrant de voir tous mes équipages repêchés. Je pourvus de mon mieux à tous les nouveaux ſecours que la circonſtance exi-

geait, & bientôt je n'eus plus qu'à m'attendrir ſur l'extrême ſenſibilité de mon Collégue, qui après avoir couru lui-même le plus grand riſque ne parlait jamais que de mon inquiétude. Le tems qu'il fallut pour ſécher les habits, pour rétablir les chariots & ravitailler la troupe ne nous permit de partir que le lendemain. Juſques-là je n'avais pas à me louer de ma nouvelle route, & les mauvais chemins que nous rencontrâmes auraient achevé de m'en dégoûter ſans l'eſpoir d'arriver bientôt à Botouchan. On m'avait annoncé cette ville, l'une des plus conſidérables de la Moldavie, comme une terre de promiſſion où je pourrais m'approviſionner pour le reſte de ma route ; il était encore jour quand nous y entrâmes ; mais nous la trouvâmes totalement abandonnée, & les maiſons ouvertes nous permirent d'entrer dans celle qui avait le plus d'apparence,

& que mon conducteur me dit appartenir à un Boyard [1]. Cette poſition nous offrait peu de reſſources, j'obtins cependant de mon guide d'aller en demander de ma part au Supérieur d'un Couvent voiſin : j'attendais ſon retour avec impatience, lorſque je vis paraître dans ma cour un carroſſe à ſix chevaux, c'était le maître du logis : il me dit en entrant qu'informé par mon Emiſſaire du domicile que j'avais élu, & de mes beſoins, il était venu lui-même pour ne laiſſer à perſonne la ſatisfaction d'y pourvoir. Un début auſſi honnête ranima nos eſpérances, & l'arrivée des proviſions ne nous fit pas languir. Quelqu'important que fut mon hôte, j'apperçus dans ſa converſation qu'il n'était pas l'aigle du canton, & que, cédant par faibleſſe de caractère à toutes les impulſions qu'on

[1] Gentilhomme Moldave.

lui donnait, le dernier avait toujours raiſon auprès de lui. En conſéquence il me devint facile de lui démontrer le danger où les Boyards s'expoſaient, en ne s'oppoſant pas à l'abandon des maiſons & même en l'autoriſant par leur exemple. Il venait de m'apprendre que tous les habitans de la ville, au nombre de ſept à huit mille, effrayés des mauvais traitemens & du maraudage de quelques Sipahis, s'étaient refugiés dans l'enceinte du Couvent où j'avais envoyé; que pluſieurs Boyards auſſi timides que la multitude, fomentaient ce déſordre ſans en prévoir les ſuites : j'ai été du nombre, ajouta-t-il, vous m'avez converti, venez rendre le même ſervice à mes compagnons. Le plaiſir de rapprocher tous ces malheureux de leurs foyers, qu'aucune vexation ne menaçait, m'étourdit ſur le danger de tenter cette bonne-œuvre, je retins mon hôte à coucher,

& comme ma route m'obligeait de paſſer devant la porte du Monaſtère, les cris des femmes, des enfans, le tumulte d'une multitude entaſſée & le tableau de la misère qui l'environnait, achevèrent de me déterminer à ſuivre mon Boyard. Il m'aida à percer la foule, juſqu'à un perron au haut duquel ſes compagnons me reçurent & m'introduiſirent dans le ſallon où ils tenaient leurs aſſiſes. J'avais fait un tel effet ſur mon hôte, qu'encore plein de mes argumens, il voulut eſſayer la converſion de ſes camarades; mais il fut d'abord interrompu par les injures dont on l'accabla, & qui me confirmèrent dans l'opinion que cet homme n'était pas Chef de parti. Je crus devoir alors développer mon éloquence, & je vis bientôt qu'elle n'aurait pas grand ſuccès; mon auditoire était orageux, le tumulte laiſſait peu d'accès au calme que je voulais établir.

J'eus recours alors à des moyens plus efficaces. Une terreur panique avait occasionné le désordre ; une terreur plus réelle pouvait seule y remédier. Je changeai de ton, je menaçai de porter plainte au Kam, & de lui faire faire une prompte justice. J'excusai le peuple qui se laisse toujours conduire : j'inculpai de rébellion ceux qui m'écoutaient, & je ne vis plus devant moi que des gens tremblans & soumis. Parlez donc vous-même à cette foule effrayée, me dit le plus turbulent des Boyards ; vous les persuaderez mieux que nous ne les persuaderions nous-mêmes, ils vous béniront, & loin de nous accuser, vous rendrez témoignage de notre bonne volonté; je me défendis long-temps, je n'aurais même jamais accepté le dangereux rôle qu'on me proposait, si en revenant sur le perron, pour m'en aller, je n'avais apperçu l'impossibilité de percer la foule

que l'inquiétude agitait fortement depuis mon arrivée : parlez à ces malheureux, me répete encore le même Boyard, en s'avançant ſur le devant du perron, pour me ſervir ſans doute de Collègue ſur cette nouvelle tribune aux harangues. Trois Jéniſſaires armés juſqu'aux dents y ſiégeaient avec toute la morgue de l'iſlaniſme. Leur air d'importance annonçait des protecteurs, & forcé de mettre à fin cette aventure, je crus qu'il était à propos de commencer par en impoſer à ces braves pour étonner la multitude. Que faites-vous ici ? leur dis-je d'un ton ferme. Nous défendons ces infideles, me répondit un d'eux. Vous les défendez, répliquai-je, & contre qui ? Où ſont leurs ennemis ? Eſt-ce le Grand-Seigneur, ou le Kam des Tartares ? Dans ce cas vous êtes des rébelles & les ſeuls moteurs du déſordre qui regne ici. Comptez ſur moi pour vous en faire

punir. Je n'avais pas fini cette courte apoſtrophe, que l'orgueil de mes Turcs avait fait place à la crainte, ils s'étaient levés pour m'écouter, ils deſcendirent les eſcaliers en ſe diſculpant. Ce premier avantage ſur les troupes auxiliaires avait attiré l'attention de la foule, dont le ſilence me parut d'un bon augure. Je m'avance alors & élevant ma voix en Grec, j'allais obtenir tous les ſuccès de Démoſthène ; quand un ivrogne perçant la foule, & s'érigeant en champion adverſe, me tint inſolemment ce diſcours : Que parlez-vous de ſoumiſſion, de tranquillité, de culture, tandis que nous mourons de faim ? Apportez-nous du pain, s'écria ce furieux, voilà ce qu'il nous faut ; oui du pain, répéta le peuple en fureur, voyant alors tout mon édifice renverſé, & nulle reſſource pour ſortir du pas où je m'étais engagé ſi imprudemment, je prends dans mes poches

deux poignées d'argent que j'avais en différente monnaie ; tenez, m'écriai-je, en le jettant ſur la foule, voilà du pain, mes enfans, rentrez dans vos habitations vous y trouverez l'abondance. La ſcène change auſſi-tôt, tout ſe culbute pour ramaſſer les eſpèces, l'ivrogne diſparaît ſous le poids des aſſaillans, les bénédictions ſuccédent aux injures, & mon empreſſement à me retirer fut égal au zèle indiſcret qui m'avait amené. Ma retraite eut cependant tous les honneurs de la guerre, & je parvins à ma voiture au milieu des applaudiſſemens du peuple qui m'avait ouvert un paſſage, & qui le lendemain regagna ſes foyers. Mon Collègue en attendant à la porte de ce couvent où j'avais été pérorer, n'était pas ſans inquiétude ſur les ſuites de mon imprudence. Nous eûmes l'un & l'autre grand plaiſir à nous rejoindre, & nous continuâmes notre route En ménageant journellement

journellement les provisions que le Boyard nous avait donné. Les villages que nous traversions compris dans la dévastation qui couvrait la Moldavie, nous offraient à peine le couvert pendant la nuit. La Valachie avait essuyé les mêmes ravages de la part de quelques troupes Turques destinées à joindre le Kam, & qui ne s'étaient en effet occupées qu'à détruire leur propre pays. Il n'est point d'horreur que ces Turcs n'aient commis, & semblables aux Soldats effrénés, qui dans le sac d'une ville, non contens de disposer de tout à leur gré, prétendent encore aux succès les moins désirables. Quelques Sipahis [1] avaient porté leurs attentats jusques sur la personne du vieux Rabin de la Synagogue, & celle de l'Archevêque Grec.

Nous arrivâmes enfin à Kichenow

1 Cavaliers Turcs.

après beaucoup de fatigues & après avoir tristement vêcu de régime; mais le Gouverneur nous fit tout oublier, en nous donnant bon souper & bon gîte. Il ne restait plus que douze lieues à faire, & je me disposais à partir de grand matin, lorsqu'à mon réveil on m'en assura l'impossibilité. Au froid excessif de la veille venait de succéder des neiges si abondantes, que la route par les montagnes, qu'il nous fallait traverser, était devenue impraticable pour les voitures. Je n'étais cependant nullement disposé à céder aux contrariétés qui semblaient se réunir pour retarder mon retour auprès du Kam; mais mon vieux Tartare moins actif & plus fatigué resta pour garder les équipages. Je partis en traîneau. La célérité de cette voiture, m'eut bientôt transporté jusques dans les plaines de Kaouchan: de nouveaux obstacles m'y attendaient. Le

défaut de neiges joint au dégel le plus complet allait encore m'arrêter ſans le ſecours d'une charette que je rencontrai & qui était fort à ma bienſéance, mais il fallut uſer d'un peu de violence pour forcer l'homme à qui elle appartenait de me conduire. J'étais huché avec mon Secrétaire ſur cette voiture & nous nous applaudiſſions de ne pas arriver à pied lorſqu'une des roues faiſant chapelet, nous fûmes enfin contraints de prendre ce dernier parti qui ramenait avec bien peu de dignité l'Ambaſſadeur des Tartares. Je n'attendis pas mon Collégue, dont le retour tarda de quelques jours, pour voir le Kam. On lui avait déja rendu compte de mon entrée dans Kaouchan, & ce Prince débuta, dès qu'il m'apperçut par me railler ſur la modeſtie de ſon Plénipotentiaire. Tout ce que je lui racontai de la Moldavie lui parut ſi important qu'en faiſant part à la Porte de ce

déſaſtre, il expédia ſur le champ des ordres pour y rémedier. L'examen des motifs qui en étaient cauſe invita Krim-Gueray à me développer l'opinion qu'il avait conçue du Grand-Viſir Emin Pacha. Ce Turc avait commencé par être courtaut de boutique ; parvenu enſuite à une charge d'Ecrivain de la Tréſorerie il s'était rapidement élevé aux premières charges par ſes intrigues ; ſon inſolente préſomption lui fit déſirer le Viſiriat lors de la déclaration de la guerre, & ſon ignorance donna bientôt lieu à ſon Maître de ſe repentir d'avoir fait un ſi mauvais choix : ces défauts du Grand Viſir ne pouvaient échapper aux lumieres du Kam, il s'en expliquait hautement & ne penſait qu'aux moyens de préſerver l'Empire Ottoman des ſuites de l'inconduite & de l'ineptie de ſon premier Miniſtre.

L'incurſion de la nouvelle Servie

décidée à Conſtantionple, avait été conſentie dans l'aſſemblée des Grands Vaſſaux de Tartarie, & les ordres furent expédiés dans toutes les provinces, pour y impoſer la redevance du ſervice militaire. On demanda trois cavaliers par huit familles ; on eſtima ce nombre ſuffiſant aux trois armées qui devaient attaquer en même temps ; celle du Nouradin de 40,000 hommes avait ordre de ſe porter ſur le petit Don, celle du Calga de 60,000 devait prolonger la rive gauche du Boriſthène, juſqu'au délà de l'Oréle, & celle que le Kam commandait en perſonne & qui était de 100,000 hommes était deſtinée à pénétrer dans la nouvelle Servie. Les troupes du Yédeſan & du Boudjak, furent particulièrement affectées à cette derniere armée dont le rendez-vous général fut fixé près de Tombachar.

En me faiſant part de tous ces détails

Krim-Gueray me demanda ſi je comptais le ſuivre dans cette expédition : je lui répondis que l'honneur de réſider auprès de lui de la part de l'Empereur de France, m'impoſant le devoir de ne pas m'éloigner de ſa perſonne, m'ôtait le mérite du choix. Ce titre qui vous a fixé près de moi, repliqua-t-il, m'invite à vous conſerver. Nous allons eſſuyer de grands froids ; votre habit ne vous permettrait pas de les ſupporter, vétiſſez-vous à la Tartare, le temps preſſe, nous partirons dans huit jours. Je me levai auſſitôt pour aller mettre ordre à mon équipage de campagne, & je ſortais de l'appartement du Prince, lorſque le Maître des Cérémonies ſuivi de deux Pages de la Chambre me revêtit d'une ſuperbe péliſſe de gorge de loup blanc de Laponie, doublé de petit gris : je me retournai pour remercier le Kam de l'honneur qu'il me faiſait ; c'eſt une

maiſon Tartare que je vous donne, me dit-il en riant ; j'en ai une pareille, & j'ai voulu que nous fuſſions en uniforme.

Le Grand Ecuyer m'envoya le même jour dix chevaux Circaſſes, en m'invitant de la part de ſon Maître de ne pas mener en campagne mes chevaux Arabes qui ne pourraient ſupporter ni le froid ni le défaut de nourriture : mais la maigreur de cette remonte n'excitait pas ma confiance, & je ne crus pas devoir ſuivre le conſeil qui l'accompagnait.

Tandis qu'on travaillait à mes vêtemens Tartares, je me pourvus de trois dromadaires, & je fis préparer les tentes dont j'avais beſoin. Leur méchaniſme auſſi ſimple que facile, mérite quelques détails : habituellement campés, les Tartares ont dû ſans doute perfectionner cet art. Toutes leurs idées ſe ſont réunies ſur un objet devenu pour eux le premier des beſoins. Une nation qui n'a jamais

connu le luxe de l'indolence, devait porter tous ses soins & toutes ses recherches vers celui qui concerne l'exercice du corps, les chasses & l'attirail de la guerre. Les Tartares ne goûtent que le repos dans leurs loisirs, ils sont sédentaires sans molesse & leur camps ressemblent absolument à leurs habitations ordinaires.

Un treillage qui se plie & se développe facilement forme un petit mur circulaire de 4 pieds & demi d'élévation; les deux extrémités de ce treillage, écartées d'environ deux pieds l'une de l'autre, déterminent l'entrée de la tente, après quoi une vingtaine de baguettes reunies par un des bouts, & dont l'autre extrémité est garnie d'un petit anneau de cuir pour l'accrocher sur les croisées du treillage forment la charpente du dôme & soutiennent la toîture : elle consiste en un coqueluchon de feutre dont le pourtour recouvre les murailles

qui ſont également garnies de la même étoffe ; une ſangle enveloppe ce recouvrement, & quelques pelletées de terre ou de neige rapprochées du pied des murs, empêchent l'air d'y pénétrer, & conſolident parfaitement ces tentes ſans mâts ni cordages. Une plus grande recherche en fait conſtruire dont le cône tronqué par un cercle qui réunit les baguettes, ſert de paſſage à la fumée, permet d'allumer du feu dans la tente & la rend inacceſſible aux intempéries du climat le plus rigoureux.

La tente du Kam était de ce genre, mais d'un ſi grand volume que plus de 60 perſonnes pouvaient s'y aſſeoir commodément autour d'un feu de bois de corde. Intérieurement décorée d'une étoffe cramoiſie, elle était meublée d'un tapis circulaire & de quelques couſſins. Douze petites tentes placées autour de celle du Prince, deſtinées à ſes Officiers

& à ſes Pages, étaient compriſes dans une enceinte de feutre de cinq pieds d'élévation.

Tout était préparé pour entrer en campagne ; les troupes de Beſſarabie raſſemblées à Kichela ſous les ordres du Sultan Séraskier, n'attendaient que le ſignal du départ. Il fut fixé au 7 Janvier 1769 que Krim-Gueray partit lui-même de Kaouchan avec les troupes de ſa garde, les Sultans admis à le ſuivre, ſes Miniſtres, ſes Grands Officiers & tous les Mirzas volontaires. Cette premiere journée ne fut cependant employée qu'à paſſer le Nieſter. On avait à cet effet préparé ſur ce fleuve huit radeaux dont ont s'était ſervi la veille pour tranſporter les équipages. Nous trouvâmes auſſi à l'autre rive toutes les tentes dreſſées. Le premier ſoin du Kam fut de demander où les miennes étaient placées, & les trouvant trop

éloignées, il ordonna qu'à l'avenir elles fussent rapprochées de son enceinte. Ce Prince avait également exigé que je ne fisse aucunes provisions, & s'était réservé le soin de me nourrir pendant la campagne. La journée du 8 ne fut employée qu'à passer les troupes de Bessarabie.

J'étais le soir dans la tente du Kam, avec quelques Sultans qui lui tenaient compagnie, lorsque son Visir vint lui annoncer l'arrivée d'un Prince Lesguis frere du Souverain de ces Tartares Asiatiques. Il était revêtu du caractère d'Ambassadeur, afin de rendre hommage à Krim-Gueray & de lui offrir un secours de 30 mille hommes pour la présente guerre. J'eus le plaisir d'assister à sa présentation. Une courte harangue prononcée noblement expliquait l'objet de sa mission, & la réponse du Kam en agréant l'hommage, sans accepter le secours, ménageait à la

fois la dignité du Suzerain & l'amour-propre du Général. L'Ambaſſadeur ſollicita alors & obtint la permiſſion de faire la campagne. Le cérémonial terminé, Krim-Gueray voulant traiter ce Prince avec diſtinction le fit manger avec lui.

Si l'on pouvait juger d'une nation par un Ambaſſadeur de ce rang & par les perſonnes qui l'accompagnaient, on devrait avoir des Leſguis, l'opinion la plus avantageuſe. Ceux-ci d'une grande taille, bien proportionnée, réuniſſaient à des figures nobles, un maintien aiſé, un air militaire. J'obſerverai que leurs armes à l'Européenne étaient parfaitement travaillées, & j'ajouterai ſur le témoignage de Krim-Gueray lui-même que cet échantillon, n'exagere point l'enſemble des troupes Leſguis. J'ai lieu de croire auſſi, qu'à portée de cette nation, le Kam n'aurait pas refuſé ſon

offre, ſi le côté de la mer Caſpienne que ces peuples habitent, avait pu ſans danger, pour le Cabarta, être dégarnis des moyens de le défendre.

Les froids qui malgré l'abondance des neiges, n'avaient pas encore fait geler le Boriſthène, devinrent bientôt aſſez vifs pour livrer paſſage ſur la glace aux Tartares raſſemblés à l'autre rive. Nous fûmes camper près de Tombachar pour les y attendre. Je paſſais mes ſoirées avec Krim-Gueray, dont les idées ſouvent neuves, étaient toujours nobles & toujours rendues de la maniere la plus piquante. Ce Prince avait eſſentiellement beſoin de donner carriere à un eſprit philoſophique que ſes courtiſans ne pouvaient alimenter. Nos entretiens étaient auſſi le ſeul reméde capable de diſſiper les affections hypocondriaques auxquelles il était ſujet. Il ſe plaiſait ſur-tout dans l'examen des

préjugés qui gouvernent les différentes nations, il s'égayait à remonter aux ſources même de ces préjugés, il leur attribuait les erreurs & même la plupart des crimes, & en plaignant l'humanité, il ſe faiſait ainſi un amuſement philoſophique de la juſtifier. Je dois rendre témoignage aux talens & à l'eſprit de ce Prince : je l'ai entendu pluſieurs fois s'exprimer ſur l'influence des climats, ſur l'abus & les avantages de la liberté, ſur les principes de l'honneur, ſur les loix & ſur les maximes du Gouvernement d'une manière qui aurait fait honneur à Monteſquieu lui-même.

Une grande partie des troupes était déja raſſemblée, & l'effet des meſures priſes pour approviſionner l'armée pendant le ſéjour qu'elle devait faire à Balta détermina le Kam à s'y rendre. Cette ville ſituée ſur la liſiere de la Pologne, & dont le fauxbourg eſt en Tartarie,

devenue célébre par les premières hostilités; mais alors entièrement dénuée d'habitans, n'offrait plus que le tableau du plus affreux ravage. Les dix-mille Sipahis, destinés par la Porte à se joindre aux Tartares, nous y avaient précédés, ils avaient non-seulement dévasté Balta, mais brulé aussi tous les villages voisins. Krim-Gueray ne conduisait qu'à regret, des troupes si mauvaises & si mal disciplinées; il augurait mal de leur courage, & déférait seulement à la bonne opinion que le Grand-Seigneur en en avait conçue. Cette cavalerie accoutumée aux douceurs & à l'inaction d'une longue paix: nullement faite à la fatigue, incapable de résister au froid, & d'ailleurs trop mal vêtue pour le pouvoir supporter, n'était effectivement, d'aucune ressource. Leur bravoure n'était pas moins suspects au Kam des Tartares que leurs principes de religion le sont

en général. On ne ſait en effet auquel du Coran ou de l'Évangile les Arnaouts [1] Timariots [2] donnent la préférence. Vêtu à la Tartare, je revenais un ſoir de chez le Kam, & je traverſais la place de Balta pour me rendre au logement qu'on m'y avait donné; deux Sipahis qui gagnaient auſſi leur gîte, me précédaient, cauſaient en Grec, maudiſſaient leur poſition & juraient ſur la ſainte Croix de ſe révolter à la première occaſion. Je cede auſſitôt au déſir de me faire expliquer cette contradiction, & doublant le pas, je les joins, en leur donnant le ſalut mahométan, qu'ils me rendent dévotement en Turc, parlant Grec alors, je leur dis : Adieu freres, nous ne ſommes pas plus Turcs l'un que l'autre:

[1] On comprend ſous le nom d'Arnaouts les peuples de la Turquie Européenne qui avoiſinent la Sclavonie.

[2] Timariots ſont des poſſeſſeurs de fiefs domaniaux à redevance militaire, & les Timars ſont particuliérement affectées aux Sipahis qui compoſent la Cavalerie Turque.

Cet

Cet adieu n'était pas de nature à nous séparer sitôt. Enchantés de moi, ils étaient seulement étonnés qu'un Chrétien pût être Tartare ; mais ne voulant pas me faire connaître, je fabriquai une histoire. Ils m'avouerent qu'ils n'étaient Mahométans que pour le Timar : c'était tout ce que je voulais savoir.

L'armée était rassemblée, & les froids devinrent si violens qu'ils donnaient aux Tartares un champ libre pour pénétrer dans la nouvelle Servie. On venait d'apprendre que l'armée du Calga s'élevait vers la Samara ; que celle du Nouradin était également en marche ; & Krim-Gueray après avoir rectifié son plan sur de nouvelles informations, partit de Balta pour aller camper près d'Olmar. Ce bourg dépendant de la Tartarie, avait été en partie brûlé par les Sipahis, qui achevèrent de le consumer sous les yeux même du Souverain. A cet excès

ils joignirent l'insolence de venir en troupe lui demander de l'orge pour leurs chevaux, lorsque les siens ainsi que tous ceux de l'armée étaient réduits à brouter sous la neige. Peu s'en fallut que l'indignation du Kam ne se manifestât de la manière la plus cruelle; mais il s'en tint aux menaces, & se contenta de prévoir que ces insolents seraient bientôt réduits par le froid & la misere à la plus grande soumission.

Jusques-là j'avais été nourri par le Prince, nos provisions étaient toujours fraîches, & je n'avais pas été à portée de juger de celles qui nous étaient destinées pendant le cours de la campagne : mais la disette des vivres au camp d'Olmar nous y prépara le premier souper vraiment militaire. Je l'attendais sans inquiétude, mais non sans appétit, lorsque les Officiers de la bouche vinrent disposer la table de campagne; elle

consistait en un plateau rond de cuir de roussi, d'environ deux pieds de diamètre : deux sacs accompagnaient ce plateau ; de ces sacs l'on tira d'excellent biscuit & des côtes de cheval fumées, sur le bon goût desquelles les éloges ne tarirent point. De la poutargue, du caviar [1] & des raisins secs, en succédant à ce service, completèrent le festin. Comment trouvez-vous la cuisine Tartare, me dit le Kam en riant ? Effrayante pour vos ennemis, lui dis-je. Un Page auquel il venait de parler bas, me présenta un moment après, la même coupe d'or qui servait à son maître : goûtez aussi ma boisson, me dit Krim-Gueray. C'était d'excellent vin de Hongrie, dont il continua de me faire part pendant toute la campagne.

L'armée marcha les jours suivans en

[1] La Poutargue & le Caviar sont des œufs de poisson salés, mais différemment préparés.

ſe rapprochant du Bog que nous traverſâmes ſur la glace pour établir notre premier camp dans les deſerts Zaporoviens. Nonobſtant le conſeil qu'on m'avait donné, j'avais au nombre de mes chevaux une bête Arabe, qui bientôt épuiſée, cédant à la rigueur du climat, tomba mourante après le paſſage du fleuve. Cet animal reſpirait encore à peine, lorſque quelques Noguais vinrent me prier de leur en faire préſent. Eh! que ferez-vous, leur dis-je, d'un cheval mort? Rien, me dit l'un d'eux, mais il ne l'eſt pas encore, nous ſerons à temps de le tuer & de nous en régaler, d'autant mieux que la chair de cheval blanc eſt la plus délicate. Je cedai ſans difficulté à ce qui pouvait ſatisfaire leur appétit; mais je ne garantirais pas qu'ils ſoient arrivés à temps pour ſatisfaire la loi muſulmane, avec le ſcrupule & l'exactitude requiſe.

Cependant le froid était devenu ſi violent, & les plaines que nous parcourions, précédemment brûlées, offraient ſi peu de pâturages, qu'après avoir traverſé l'Eau-Morte [1] on ſe détermina à côtoyer cette riviere pour aller camper au milieu des roſeaux qui venaient d'être découverts par nos patrouilles. Nous en avions beſoin pour nous réchauffer & pour alimenter les chevaux; mais la cavalerie Turque qui s'était ſans doute flattée de ne faire la guerre qu'aux villages Polonais, n'étant pourvue ni de tentes ni de vivres, éprouvait à la fois les rigueurs du froid & celles de la faim : à leur première imprudence, ils joignirent celle de s'approcher indiſcretement du feu; le plus grand nombre en fut eſtropié, & la pitié ſuccéda bientôt à l'indignation

[1] Riviere de la nouvelle Servie.

que leur brigandage avait inſpiré. Le Kam inſtruit que ces malheureux mandiaient leur ſubſiſtance à la porte de toutes les tentes , ordonna que ſur chaque Mirza il ſe fit une perception de biſcuit qu'on leur diſtribua.

Une petite bute que nous trouvâmes le lendemain ſur notre route, pendant que l'armée développée dans la plaine marchait en bataille, inſpira à Krim-Gueray le déſir d'y monter pour voir toutes ſes troupes d'un coup d'œil. Il ordonna de faire halte : je le ſuivis ſur cette éminence, & la couleur ſombre des vêtemens Tartares , jointe à la blancheur de la neige qui ſervait de fond à ce tableau , n'en laiſſait rien échapper. On y diſtinguait par les étendards, les troupes des différentes provinces ; je remarquai que ſans aucun ordre déterminé , cette armée était naturellement ſur vingt files de profon-

deur & paſſablement alignée. Chaque Sultan Séraskier avec une petite Cour formait un grouppe en avant de ſa diviſion. Le centre de la ligne occupé par le Souverain préſentait un corps avancé aſſez nombreux dont l'arrangement offrait un tableau également militaire & agréable. Quarante compagnies chacune de 40 cavaliers marchaient en avant ſur 4 de front, en deux colonnes, & formaient une avenue bordée de chaque côté de 20 étendarts. Le Grand-Ecuyer ſuivi de douze chevaux de main & d'un traîneau couvert, marchait immédiatement après, & précédait le gros de cavaliers qui environnait le Kam. L'étendart du Prophète porté par un Émir, ainſi que les deux flammes vertes qui l'accompagnent, venaient enſuite & flottaient avec les étendarts des Inat-Coſaques, dont la troupe annexée à la Garde du Prince, fermait la marche.

Cette Nation qui doit ses possessions & son nom aux circonstances qui l'ont fait émigrer de la Russie, est établie dans le Couban. Un certain Ignace, plus jaloux sans doute de sa barbe que de sa liberté, se réfugia auprès du Kam avec une nombreuse suite pour se soustraire au rasoir de Pierre Premier. Les Tartares trouvèrent tant de rapport entre le mot d'Inat (entêté) & celui d'Ignace, que le premier leur est resté pour désigner le motif de leur émigration. Ils ne paraissent pas avoir pris le même soin de conserver la pureté du Christianisme, mais ils en ont fidélement gardé le signe dans leurs drapeaux, & sont toujours scrupuleusement attachés au privilége de manger du porc. Chacun de nos Inats en avait un quartier en guise de porte-manteau. Les Turcs devaient trouver l'étendart du Prophête en mauvaise compagnie, & j'en ai souvent

entendu plusieurs qui blamaient entre leurs dents, comme une profanation sacrilège, ce que les Tartares avaient le bon esprit de trouver tout simple & tout naturel.

Le reste de l'armée n'avait pas une prévoyance aussi apparente. Huit ou dix livres de farine de millet rôti, pilée & pressée dans un petit sac de cuir pendu à la selle de chaque Noguais assurait à l'armée cinquante jours de vivres. Les chevaux seuls pour leur subsistance étaient abandonnés à leur propre industrie ; mais leur position différait peu de celle qui leur est habituelle. La possibilité d'en user sans assujettissement fait aussi que chaque Tartare mene avec lui deux ou trois chevaux souvent davantage, & que notre armée en réunissait plus de 300,000.

Le Kam qui s'était plu à ce coup d'œil, demanda aux Sultans & à ses

Miniſtres, ſi dans l'examen qu'ils venaient de faire, ils avaient démêlé le plus brave de l'armée. Le ſilence des Courtiſans indiquait aſſez leur réponſe. Ce n'eſt ni vous ni moi, reprit Krim-Gueray avec gaieté. Nous ſommes tous armés, Tott eſt le ſeul qui ſans armes oſe venir à la guerre, il n'a pas même un couteau. Cette plaiſanterie termina la revue, & l'armée reprit ſa marche pour ſe rendre à la ſource de l'Eau-Morte. Nous n'y arrivâmes que très-tard, & nous y établîmes notre camp dans un eſpace immenſe bordé de roſeaux.

Depuis pluſieurs jours Krim-Gueray ſe plaignait d'une douleur au pouce : un abſcès s'y était formé, il en avait la fiévre ; aucun Chirurgien ne nous accompagnait. J'offris mes ſervices, & l'inſpection d'un étui de lancettes que je portais ſur moi pour en faire uſage

au beſoin, détermina ſa confiance. J'inſtrumentai auſſitôt; l'inciſion calma les douleurs, la fiévre diſparut, & la plaie cicatriſée en peu de jours me fit grand honneur & ſur-tout grand plaiſir.

Depuis notre entrée dans les plaines Zaporoviennes, je ne quittais pas la tente du Kam, nous y cauſions tête à tête juſqu'à minuit. Enveloppé de ſa peliſſe il s'appuyait alors ſur un couſſin pour repoſer, & m'ordonnait d'en faire autant, tandis que deux Pages entretenaient le feu dont nous avions grand beſoin; mais s'il s'occupait de mon repos, il n'était pas d'humeur à m'en laiſſer jouir long-temps. Ce Prince était accoutumé à ne dormir que trois heures, & j'en obtenais à peine cinq minutes de grace, pendant leſquelles le café ſe préparait. Réveillé alors, ſans changer de place, je reprenais l'attitude de la veille.

On s'était bien apperçu que la tente du Kam était assise sur la glace, mais on ne découvrit qu'à la pointe du jour & au moment du départ que toute l'armée avait campé sur un lac, dont la surface, criblée par une infinité de trous faits pour se procurer de l'eau menaçait de tout engloutir. Il ne restait plus sur pied que la tente du Kam, j'étais seul avec lui, lorsqu'un soldat Polonais attaché à ma suite entrant comme un furieux, se précipite auprès du feu, se deshabille : je cours à cet homme, je le crois ivre ou fou ; pour le faire sortir, je le menace de la colère du Kam ; rien ne l'emeut, & je n'obtiens qu'un signe de le laisser tranquille. Déja ses bottes sont ôtées, quand Krim-Gueray apperçoit au craquement de ses habits qu'il était tombé dans l'eau. Qu'exigez-vous de ce malheureux, me dit-il avec bonté ? L'homme qui se meurt

n'eſt-il pas indépendant ? Il ne connaît que celui qui peut le ſecourir, les Rois ne ſont plus rien pour lui ; laiſſons-lui le champ libre. Nous ſortîmes, & j'ordonnai à mes gens de pourvoir à ſes beſoins.

L'armée dirigeant toujours ſa marche vers le nord, cherchait à ſe rapprocher du grand Ingul ſur la poſition duquel on n'avait que des notions aſſez vagues. Ce fut auſſi par une marche forcée de douze lieues que nous parvîmmes à aſſeoir notre camp ſur la rive de ce fleuve : quelques habitations abandonnées & des meules de foin qui les environnaient nous furent d'un grand ſecours.

Nous touchions à la nouvelle Servie, nous étions arrivés au point d'où l'incurſion devait frapper ſur ſes malheureux habitans, & le conſeil de guerre fut convoqué pour régler la quantité de

troupes néceſſaires à cette expédition. Tandis qu'il ſe raſſemblait, un courier & quelques priſonniers faits par les patrouilles, déposèrent que ſur notre droite les Coſaques Zaporoviens contenus par le Calga Sultan, ayant demandé & obtenu de ce Prince la neutralité, venaient de refuſer tout ſecours au Gouverneur général de Sainte-Eliſabeth. Les priſonniers ajoutaient que ce fort ſitué ſur notre gauche contenait une forte garniſon. Ces détails éclairèrent le Kam & les Généraux ſur leur véritable poſition. Il fut décidé que le tiers de l'armée compoſé de volontaires raſſemblés ſous les ordres d'un Sultan & de pluſieurs Mirzas, paſſerait le fleuve à minuit, ſe diviſerait en pluſieurs colonnes, ſe ſubdiviſerait ſucceſſivement, & couvrirait ainſi la ſurface de la nouvelle Servie, pour y brûler tous les villages, toutes les récoltes amon-

celées, enlever tous les habitans & emmener tous les troupeaux. On décida encore que chaque ſoldat employé pour l'incurſion aurait deux aſſociés dans le reſte de l'armée. Par cet arrangement, tout le monde devait avoir part au butin, ſans diſcuſſion ſur les partages, & l'intérêt général concourait avec l'intérêt particulier pour bien choiſir les ſoldats deſtinés à faire cette expédition. Le détachement fut également prévenu que le reſte de l'armée, après avoir paſſé l'Ingul le lendemain, dirigerait ſa marche à petites journées vers la frontière de Pologne, en ſerrant Sainte-Eliſabeth, pour protéger les fourageurs & attendre leur retour. Les talens deſtructifs dont les Sipahis avaient fait preuve ſemblaient annoncer tant de zèle pour la dévaſtation, qu'on leur propoſa d'y avoir part; mais le froid les avait ſi fort abbattus, qu'aucun

d'eux ne voulut marcher. Il n'y eut que les Serdenguetchety [1] & quelques autres Turcs qui ſuivirent le Sultan.

Le détachement ſous ſes ordres était parti, & le froid déja moins rigoureux que la veille, s'était tellement adouci pendant la nuit qu'on devait craindre le dégel. L'eau commençait même à recouvrir la glace du fleuve & ne laiſſait d'eſpoir pour le traverſer qu'en précipitant notre départ. L'armée fut bientôt prête. On la développa le long de l'Ingul; elle s'ébranle en même temps, & les Tartares accoutumés à de ſemblables expéditions en s'éloignant à une certaine diſtance les uns des autres traversèrent légérement au petit trot; mais nombre de Sipahis que la crainte faiſait marcher péſamment & que le fracas des

[1] Eſpèce de troupes Turques dont le nom déſigne des enfans perdus, des volontaires déterminés à vaincre ou mourir; mais il ne leur arrive jamais ni l'un ni l'autre.

glaces

glaces rompues intimidait au point de les faire arrêter, disparurent & furent engloutis à nos yeux. Nous avions fait halte de l'autre côté du fleuve pour donner aux troupes le temps de se reformer. Quelques Sipahis échappés au danger de leur pusillanimité, vinrent déplorer le sort de leurs camarades, ils plaignent sur-tout un de ces malheureux qui vient d'être abîmé dans le fleuve, avec une somme assez considérable pour faire la fortune d'un fils qu'il laisse. Un des Inats-Cosaques propose aussitôt d'aller pour deux séquins repêcher la bourse. On accepte son offre, il se deshabille pendant qu'on lui indique le trou parmi les glaces; il y plonge aussitôt & reste assez long-temps sous l'eau pour inquiéter les spectateurs, mais au bout de quelques minutes, il reparait avec le trésor en main. Ce succès encourage les camarades du mort; ils regrettent

encore des piſtolets garnis en argent ; l'intrépide Coſaque entreprend un ſecond voyage, les ſatisfait ſans diſputer ſur une augmentation de ſalaire, reçoit les deux ſéquins reprend ſes vêtemens & court rejoindre ſes drapeaux.

Pour ſuivre le plan arrêté, l'armée remonta juſqu'à ce qu'elle eut joint le chemin frayé dans la neige par les troupes de l'incurſion. Nous traversâmes ce chemin près de l'endroit où ſe diviſant en ſept branches, il formait une patte d'oye, dont nous tînmes conſtamment la gauche, obſervant de ne jamais entamer aucune des ſubdiviſions que nous rencontrâmes ſucceſſivement, & dont les dernières n'étaient plus que des ſentiers tracés par un ou deux cavaliers. Le temps devenu pluvieux força l'armée de s'arrêter ſur le bord de l'Adjemka où elle paſſa la nuit. Mais au dégel qui nous avait d'abord inquiété, ſuccéda

rapidement un froid ſi vif, qu'on eut peine à plier les tentes. Une petite grêle violemment pouſſée coupait le viſage, faiſait ſortir le ſang par les pores du nez, & la reſpiration ſe gelant aux mouſtaches, y formait des glaçons dont le poids était très-douloureux. Une grande partie des Sipahis eſtropiés des marches précédentes périt dans cette journée : les Tartares même en furent maltraités, mais perſonne n'oſait s'en plaindre. Krim-Gueray qui depuis ſon incommodité faiſait une partie de la route dans un traîneau couvert, s'égayait pendant ce temps à me faire des queſtions ſur le Pape, comparait ſa poſition à celle du Saint Pere, & regrettait de n'être pas à ſa place. Je ſaiſis ce moment pour lui repréſenter la déſolation que le froid occaſionnait dans ſon armée, & le danger d'une trop longue marche. Je ne puis adoucir le temps, me dit-il; mais

je puis leur inſpirer le courage d'en ſupporter la rigueur ; auſſitôt il demande un cheval, & ſe conformant à l'uſage qui interdit aux Souverains Orientaux les Chales [1] dont les particuliers s'enveloppent la tête, il brave les frimats, & force par ſon exemple, les Sultans, ſes Miniſtres, & tout ce qui l'environne, à ſe découvrir. Cet acte de vigueur, en arrêtant les murmures, plaçait ſous les yeux du Prince le tableau des déſaſtres qui les occaſionnaient. En effet chaque inſtant nous enlevait des hommes & des chevaux. Nous ne rencontrions que des troupeaux gelés dans la plaine, & vingt colonnes de fumée qui s'élevaient déja dans l'horiſon, complettaient l'horreur du tableau, en nous annonçant les feux qui devaſtaient la nouvelle Servie [2].

[1] Les Chales ſont une étoffe de laine fabriquée aux Indes, & de la plus grande fineſſe.

[2] Cette journée coûta à l'armée plus de 3000 hommes & 30000 chevaux qui périrent de froid.

La rencontre de quelques brouſſailles & d'un peu de fourage détermina enfin le Kam à s'arrêter. On établit ſa tente près d'une meule de foin qu'il fit diſtribuer, & qui malgré ſon énormité diſparut en un inſtant. Nous nous amuſâmes de ce coup-d'œil, il préſentait à la fois l'avidité du pillage & la ſévérité du bon ordre; un courier du Sultan qui commandait l'incurſion, nous apporta le ſoir des nouvelles de ce Prince. Il mandait que les habitans d'un gros village s'étant retirés au nombre de douze cents dans un monaſtère, l'avaient contraint par leur réſiſtance, de faire attacher des mêches ſouffrées à quelques fléches, dans l'eſpérance de voir céder leur opiniatreté à la crainte du feu; mais que l'incendie en enveloppant trop rapidement ces malheureux, les avait tous conſumés. Le Sultan ajoutait au regret qu'il témoignait de cet événement quel-

ques plaintes ſur la cruauté des Turcs qui l'avaient accompagné ; dont le ſeul courage, diſait-il, était de ſe baigner dans le ſang de leurs priſonniers.

Krim-Gueray ne fut pas moins ſenſible que le Sultan au triſte effet de l'incendie ; la cruauté des Turcs l'indigna : l'aſpect des têtes coupées le révoltait d'avance [1]. Je ferais pendre, ajouta-t-il, un Tartare qui oſerait ſe préſenter devant moi, dans l'attitude d'un bourreau. Comment peut-il exiſter une nation aſſez féroce pour entretenir la barbarie en la payant, & pour ſe plaire à des objets auſſi dégoûtans ?

L'arrivée ſucceſſive des Tartares qui revenaient déja chargés de butin en apportant de nouveaux détails, nous avait fait veiller juſqu'à trois heures du

[1] Les Turcs ſont dans l'uſage d'apporter les têtes des ennemis tués au Général qui les commandent, les Tartares au contraire répugnent à cet uſage.

matin. L'entrée de la tente du Kam ne pouvait être interdite dans cette circonstance, & j'obtins la liberté d'aller prendre quelques heures de repos dans la mienne. MM. Ruffin & Couftillier l'occupaient, étaient gelés, dormaient peu, mouraient de faim. Une neige ferme formait le lit que je venais partager avec eux & fur lequel enveloppé de ma peliffe, je pris place & m'endormis; bientôt après un page du Kam entr'ouvre la porte, annonce un préfent que fon Maître envoie, le place aux pieds de M. Ruffin, & fe retire. M. Couftillier que la faim tenait plus éveillé, ne doute pas un moment que le préfent ne foit mangeable; il fçait auffi que je ne n'ai rien de caché pour fon appétit : mais trop éloigné pour faire l'examen du paquet, il prie fon camarade de le vifiter : celui-ci que le grand froid retient, fe défend long-temps, & forcé

de céder, il avance ſon bras ſans ſortir ſa tête de ſa peliſſe, ſaiſit quelque choſe de velu, le ſouleve à la lueur d'une lanterne ſuſpendue au dôme de la tente, & ne préſente à l'œil avide de M. Couſtillier qu'une figure humaine. Frappé de cet objet horrible, il s'écrie, mon ami, c'eſt une tête, & l'éclair n'eſt pas plus prompt que M. Ruffin ne le fut à la jetter hors de la tente, en maudiſſant tous deux le froid, la faim, & les plaiſanteries Tartares.

Le froid augmenta ſi fort le lendemain, qu'au moment du départ nonobſtant des gants doublés de peau de lievre, mes mains en furent ſaiſies dans le ſeul inſtant de me mettre en ſelle, & j'eus beaucoup de peine à y rétablir la circulation. Les colonnes de fumée qui bordaient l'horiſon à droite, & le Fort Sainte-Elizabeth que nous appercevions à gauche ne laiſſaient plus

d'incertitude ſur la route que nous devions tenir. Nous la dirigeâmes vers des eſpèces de jalons placés devant nous & que nous reconnûmes bientôt pour une préparation de feux de ſignaux. Des charpentes triangulaires à huit étages, remplies de paille & de fagots, n'étaient ſans doute deſtinés qu'à répandre l'alarme à la première apparition des Tartares, elles ne ſervirent cependant que de guides à leur armée juſqu'à Adjemka; ce bourg préſervé des ravages de l'incurſion par ſa poſition dans le voiſinage de Sainte-Elizabeth, ne nous préſenta qu'un petit nombre d'habitans, & l'on ſoupçonna que la plus grande partie s'était réfugié ſous le canon de cette fortereſſe.

L'armée était en ſi mauvais état, qu'elle avait tout à craindre elle-même d'une ſortie : en effet deux ou trois mille hommes, en l'attaquant dans la nuit

n'auraient eu que la peine de nous tailler en pieces. Ce danger n'était pas moins prouvé que l'impossibilité de s'y soustraire en continuant une marche dont les troupes ne pouvaient plus supporter la fatigue. Dans cette extrémité Krim-Guéray ordonna aux Sultans & aux Mirzas de former un détachement de 300 cavaliers pour aller au coucher du soleil, insulter Sainte-Elizabeth, afin d'en tenir la garnison sur la défensive. Cette troupe d'élite, la seule dont le ressort moral pût encore surmonter l'abattement physique, en allant faire des prisonniers jusques dans le fauxbourg, assura tellement le succès de cette ruse militaire, que l'armée pût séjourner & réparer ses fatigues au milieu de la plus grande abondance. Le bourg d'Adgemka, de huit à neuf cent feux, situé sur une petite rivière du même nom, annonçait par l'abondance des récoltes en tout genre,

la fertilité du sol. On défendit cependant aux troupes d'occuper les maisons dans la crainte d'une incendie prématurée. Il fut seulement permis d'enlever le bois & les vivres qu'on pourrait consommer. Le Kam lui-même donna l'exemple en logeant sous la tente. Le repos du lendemain, en réparant les forces & en donnant à une partie des troupes de l'incursion le temps de rejoindre avec une infinité d'esclaves & de troupeaux, acheva de répandre la gaieté dans l'armée.

J'observai que les Tartares de chaque horde & de chaque troupe avaient un mot de ralliement auquel leurs camarades répondaient pour les diriger. Celui d'Ak-sérai (le Palais blanc) était affecté à la maison du Kam ; mais s'il est aisé de concevoir l'utilité de cet expédient, ce que l'on comprendrait à peine en le voyant ; ce sont les soins, la patience & l'extrême agilité que les Tartares met-

tent à conſerver ce qu'ils ont pris. Cinq ou ſix eſclaves de tout âge, ſoixante moutons & vingt bœufs, la capture d'un ſeul homme ne l'embarraſſent pas. Les enfans la tête hors d'un ſac ſuſpendu au pommeau de la ſelle, une jeune fille aſſiſe ſur le devant ſoutenue par le bras gauche, la mere en croupe, le pere ſur un des chevaux de main, le fils ſur un autre, moutons & bœufs en avant, tout marche & rien ne s'égare ſous l'œil vigilant du berger de ce troupeau. Le raſſembler, le conduire, pourvoir à ſa ſubſiſtance, aller à pied lui-même pour ſoulager ſes eſclaves ; rien ne lui coûte, & ce tableau ſerait vraiment intéreſſant ſi l'avarice & l'injuſtice la plus cruelle n'en était pas le ſujet. J'étais ſorti avec le Kam pour jouir de ce ſpectacle ; un Officier de la garde qui formait autour de ſa tente une ligne de circonvallation, vint l'avertir qu'un Noguais demandait

à lui porter plainte. Krim-Gueray y consentit, & suivi du même Officier, le Noguais s'avance vers nous; mais incertain par la conformité de nos pelisses ne sachant auquel des deux s'adresser, il semble me destiner la préférence. Cependant j'allais me reculer pour terminer son embarras, lorsque le Kam qui s'en était apperçu faisant signe à l'Officier de le laisser dans l'erreur se recula lui-même & m'ordonna d'écouter. Il s'agissait d'un cheval perdu & d'un autre qu'il avait volé en échange, sans pouvoir justifier le droit de représailles qu'il s'était attribué. Que dois-je répondre dis-je au Kam? Jugez comme vous pourrez, me répondit-il en riant. Je prononçai alors la restitution du vol, & j'allais mettre les parties hors de Cour, lorsque Krim-Gueray qui s'amusait de cette plaisanterie me dit à l'oreille de ne pas oublier la bastonade. J'ajoutai aussitôt:

je te fais grace des coups de bâton que tu as mérité. Un signe à l'Officier d'exécuter ma sentence me prouva que le Kam ne me savait pas mauvais gré d'avoir adouci la sienne.

Quelque soin qu'on eut mis en arrivant à la recherche des habitans d'Adgemka, ce ne fut que le sur-lendemain, au moment du départ, lorsqu'on mit le feu à toutes les meules de bled & de fourage qui recelaient ces malheureux, qu'ils vinrent se jetter dans les bras de leurs ennemis pour échapper aux flammes qui dévoraient leurs récoltes & leurs foyers. L'ordre de brûler Adjemka fut exécuté si précipitamment, & le feu prit à toutes ces maisons couvertes de chaume avec une telle violence & une telle rapidité, que nous ne pûmes en sortir nous-mêmes qu'à travers les flammes. L'atmosphère chargé de cendres & de la vapeur des neiges fondues, après avoir obscurci le

ſoleil pendant quelque temps forma de la réunion de ces matières une neige griſâtre qui craquait ſous la dent. Cent cinquante villages également incendiés en produiſant le même effet, étendirent ce nuage cendré juſqu'à vingt lieues en Pologne, où notre arrivée put ſeule donner l'explication de ce phénomène. L'armée marcha long-temps dans cette obſcurité, & ce ne fut qu'au bout de quelques heures qu'on découvrit la déſertion d'une grande partie des Noguais du Yédeſàn dont les fourageurs nous avaient déja rejoint, & qui dans l'eſpérance de ſouſtraire leurs priſes au droit de dix pour cent dû au Souverain s'en retournaient à tout riſque par le déſert.

La route dirigée vers la frontière de l'Ukraine Polonaiſe conduiſit l'armée à Craſnikow. Ce village ſitué derriere un ravin marécageux contenait une eſpèce de redoute dans laquelle les habitans

réunis à une centaine de Soldats opposèrent d'abord quelque résistance ; mais la crainte des flammes les força bientôt de fuir dans un bois voisin d'où ils pouvaient fusiller jusques dans le village. Pour les en déloger Krim-Guéray qui s'était porté à la tête du bois, ordonna de rassembler le reste des Sipahis qu'il voulait faire attaquer. Mais ces braves que le séjour d'Adgemka & la cessation du grand froid rendait déja insolens, s'étaient dissipés au premier coup de fusil. Les Ignats-Cosaques rangés derrière nous animés par la présence du Souverain, demandèrent & obtinrent la permission d'attaquer. Pied à terre aussitôt, ils pénètrent dans les bois, enveloppent, le grouppe qui s'y défend, en tuent une quarantaine & ramènent prisonniers ceux qui n'ont pu échapper par la fuite. Pendant cette expédition qui ne coûta aux Cosaques que huit ou dix des leurs
&

& quelques légéres bleſſures aux Tartares qui environnaient le Kam : ce Prince indigné de la lâcheté des Turcs m'en entretenait & préſageait l'humiliation qu'elle préparait à l'Empire Ottoman. Occupé de cette idée, il était encore à cheval à l'entrée du village, lorſqu'il apperçut un Turc de la race des Emirs, qui venait à pied, du bois, en tenant une tête à la main. Voyez-vous, me dit-il, ce coquin ? il vient m'empêcher de ſouper : mais remarquez-le bien, à peine oſe-t-il toucher la tête qu'il a coupée. L'Emir arrive, jette ſon trophée aux pieds du cheval du Prince, & prononce avec emphaſe les vœux qu'il fait pour que tous les ennemis de l'Empereur des Tartares éprouvent le même ſort que celui qu'il vient d'exterminer. Cependant Krim-Gueray avait déja reconnu dans cette tête coupée la figure d'un de ſes propres Coſaques.

Malheureux, dit-il à l'Emir, comment l'aurais-tu tué ? mort, il te fait peur; vivant, il t'aurait mangé : c'eſt un de mes Inat tué à l'attaque du bois : quelqu'autre pour t'aider à me tromper, aura ſéparé ſa tête, tu n'aurais pas même eu ce courage. Le Turc déconcerté cherche à ſe défendre, il inſiſte, il oſe aſſurer qu'il a tué cet homme lui-même, & que c'était un ennemi. Viſitez ſes armes, dit alors le Prince : couteau, ſabre, piſtolets, tout fut viſité ſur le champ, & rien n'annonçait le meurtre. Aſſommez ce faux brave, s'écria Krim-Gueray. Auſſi-tôt un Officier de ſa garde le frappant légérement avec ſon fouet, veut, en ſatisfaiſant la colère de ſon maître, préſerver ce malheureux; mais celui-ci fier de ſa qualité d'Emir, dont le ſeul privilège en Turquie n'eſt toutesfois que d'ôter reſpectueuſement la coëffure de celui qu'on veut roſſer,

reclame insolemment contre l'attentat commis en sa personne. La fureur du Kam éclate alors : coupez le turban verd à coups de fouet sur la tête de ce coquin. Cet ordre prononcé d'un ton ferme qui n'admettait plus de ménagement fut exécuté avec une rigueur plus cruelle que la mort. Cette exécution en imposa aussi aux Sipahis, qui après avoir refusé de partager avec les Tartares la fatigue de l'incursion, guettaient leur retour, leur enlevaient le pistolet sur la gorge les esclaves qu'ils amenaient, traînaient ces malheureux pendant quelque temps, & fatigués de ce soin, les coupaient en pièces pour s'en débarrasser.

Le Kam s'était proposé de faire attaquer le lendemain matin la petite ville de Sibiloff, située derriere le bois, à une lieue & demie de nous ; mais sur le rapport des prisonniers, la garnison

lui paraiſſant trop forte, pour eſpèrer de l'enlever ſans artillerie, il permit ſeulement à quelques volontaires d'y aller, tandis qu'à la tête de ſon armée il ſe porta ſur Bourky en Pologne. Le canon de Sibiloff dont nous entendîmes le bruit pendant notre route, ne put empêcher le détachement Tartare qui s'y était porté de brûler les fauxbourgs & d'y faire un grand nombre d'eſclaves. Tous les villages qui étaient ſur notre direction éprouvèrent le même ſort ; & les Tartares plus diſpoſés à s'approprier la perſonne des habitans, qu'à s'étudier à diſtinguer les limites de la Pologne, continuèrent leurs brigandages bien au-delà des bornes qui leur étaient preſcrites : mais ſi la ſévérité des ordres du Kam ne put d'abord empêcher les ruſes de l'avidité Tartare qui ne s'occupait qu'à confondre les habitans de la nouvelle Servie avec ceux de l'Ukraine

Polonaiſe, les meſures que ce Prince avait priſes, eurent à la fin le ſuccès qu'il deſirait, & d'ailleurs la punition ſuivit toujours le délit de très-près.

Pour garder plus ſûrement les ménagemens dûs à la République de Pologne, le gros de l'armée campait toujours dans les environs des villages, ſe nourriſſant de ſes propres vivres, & les Turcs qu'on ne pouvait ſe diſpenſer de loger, ayant oſé mettre le feu à quelques maiſons, furent rigoureuſement punis. Un premier apperçu portait à vingt mille le nombre des eſclaves que l'armée conduiſait; les troupeaux étaient innombrables. Nous ne pouvions plus aller qu'à petites journées, & la néceſſité de ſurveiller la conduite des Tartares détermina Krim-Gueray à marcher ſur ſept colonnes. Dans chaque village où nous nous arrêtions, nos logemens marques à la craie, laiſſaient aux Sipahis

la jouiſſance des maiſons que la ſuite du Kam n'occupait pas. Ce Prince avait ordonné que la mienne fût toujours à portée de lui. Je jouiſſais tranquillement de cet avantage depuis pluſieurs jours, lorſqu'un Alay-Bey [1] qui n'avait pas trouvé ſans doute dans le village une habitation digne de lui, entre gravement chez moi, ſuivi de deux Sipahis qui portaient ſon équipage. Je lui demande ce qu'il veut : ne vous dérangez pas, me dit-il froidement. En même temps il s'établit ſur une eſpece d'eſtrade entre deux couſſins qui ne le quittaient pas, & demande ſa pipe. En vain lui fais-je obſerver que ce logement m'eſt deſtiné, que nous ne pouvions l'occuper enſemble, que je ne puis m'éloigner du Souverain, ni lui de ſa troupe. Aucun argument ne le perſuade; ſon établiſſement eſt fait, il eſt inébranlable. Je

[1] Colonel des Arnaouts Sipahis.

prends alors le parti de faire prier le Séliſtar de me débarraſſer de cet hôte incommode. Le Séliſtar vient auſſi-tôt ſous le prétexte de me viſiter, & demande en entrant au colonel, depuis quand il me connaît ? Celui-ci, ſans ſe déconcerter, répond qu'il eſt venu pour faire connaiſſance en logeant avec moi. C'eſt à l'attaque du bois, lui répond avec ironie le Capitaine des gardes, qu'il fallait chercher à nous connaître, nous vous aurions tous bien reçus alors ; mais il faut aujourd'hui vous retirer & ne pas attendre ſur-tout que le Kam informé de votre démarche ne ſaiſiſſe ce prétéxte pour faire éclater ſon mécontentement. Je connais, répond l'Officier, tout ſon pouvoir ; pour diſpoſer de ma tête, un mot lui ſuffit ; il peut le prononcer ; mais vivant, je ne ſortirai d'ici que lorſque l'armée partira. C'était ſon dernier

mot ; rien ne put l'émouvoir. Furieux contre ce fou , le Séliĉtar me quitta pour aller informer Krim - Gueray de ce qui se passait. Je reçus bientôt l'invitation de me rendre chez lui. Ce Prince était occupé à donner des ordres dont la sévérité me fit trembler. Animé depuis long-temps contre l'indiscipline & la lâcheté des Turcs, l'insolence de mon Alay - Bey venait de le pousser à bout. On ne m'appellait en effet que pour laisser le champ libre au coup qu'on allait lui porter. Le Kam voulait étendre sa rigueur sur tous les Sipahis, & ne pouvait être retenu que par la crainte du soupçon de partialité. S'il hésitait à cet égard, j'étais bien décidé à mettre tout en usage pour laisser en paix le colonel, dont la devise n'était pas vaincre ou mourir , mais dormir ou mourir Je prétendis que ma plainte pouvait avoir été mal rendue , que

c'était moi qu'il fallait entendre; & parvenu à égayer le Kam ſur le ridicule entêtement des Arnaoutes, je fis diſparaître le mien dans la foule. L'ordre fut révoqué ſous la clauſe obligeante que je ne quitterais plus ſa tente.

L'armée chargée des dépouilles de la nouvelle Servie, réglant ſa marche ſur celle des troupeaux, s'approchait lentement de la frontière & les Tartares toujours inſatiables n'étaient occupés qu'à tromper la ſurveillance du Kam, pour ajouter à leur butin, par une maraude prohibée ſous les peines les plus ſévères ; mais la couleur brune des vêtemens Tartares s'appercevait de trop loin ſur la neige pour favoriſer les ruſes des pillards. Quelques Noguais s'étaient cependant détachés pour tourner un village Polonais derriere lequel ils étaient prêts à ſe cacher, lorſque le Kam qui prolongeait la liſiere d'un bois

ſur un plateau d'où l'on dominait la plaine, apperçut ces maraudeurs : il ordonna auſſitôt de faire halte, & chargea ſon Sélictar d'aller en perſonne avec quatres Seimens nétoyer le village, & lui amener celui des Noguais, qu'il trouverait en flagrant délit. L'air ſombre dont Krim-Gueray donna cet ordre, annonçait un exemple. Déja le Sélictar qui s'était tranſporté à toutes jambes pour l'exécuter, reparait & ramene un Noguais avec une piece de toile & deux pelotons de laine qu'il avait pris. Interrogé par ſon Souverain, ce maraudeur avoue ſa faute, convient qu'il eſt inſtruit de la rigueur des défenſes, n'objecte rien en ſa faveur, ne ſollicite aucune grace, ne cherche à intéreſſer perſonne, & attend froidement ſon arrêt, ſans montrer ni orgueil ni faibleſſe. Qu'il mette pied à terre, qu'on l'attache à la queue d'un cheval, qu'on le traîne juſ-

qu'à ce qu'il expire, & qu'un crieur, en l'accompagnant, inſtruiſe l'armée du motif de la punition. A cette ſentence prononcée par le Kam, le Noguais ne répond qu'en deſcendant de cheval, & en s'approchant des Seimens qui doivent le lier; mais on ne trouve ni corde ni courroie. Tandis qu'on ſe diſpoſe à en chercher, j'eſſaie un mot en ſa faveur; & pour toute réponſe, l'impatience de Krim-Gueray preſcrit d'en finir, en ſe ſervant de la corde d'un arc: on objecte qu'elle eſt trop courte: eh bien, dit-il, qu'il paſſe ſa tête dans l'arc tendu: le Noguais obéit, ſuit le cavalier qui l'entraîne; mais ne pouvant ſuffire au trot du cheval, il tombe & échappe ainſi au joug qui le retenait. Cependant un nouvel ordre du Prince remédie encore à cet incident. Qu'il tienne l'arc avec ſes mains ajouta-t-il. Le coupable paſſe auſſi-tôt ſes bras en croix,

& l'exécution de cet arrêt qui condamnait le coupable à être son propre bourreau est sans doute l'exemple de la soumission la plus extraordinaire, elle surpasse ce qu'on a raconté de plus étrange sur l'aveugle dévouement aux ordres du vieux de la Montagne [1].

Les soins de Krim-Gueray pour le maintien du bon ordre en Pologne s'étendirent jusqu'au culte religieux des habitans, & quelques Noguais convaincus d'avoir mutilé un tableau représentant le Christ, reçurent cent coups de bâton à la porte de l'église : il faut, disait-il, apprendre aux Tartares à respecter les beaux arts & les prophêtes.

Savran [2] était le point désiré, celui où l'on devait faire les partages, con-

1 M. Ruffin qui m'accompagnait, & qui est aujourd'hui Professeur au Collége Royal a été ainsi que moi témoin d'un fait aussi incroyable.

2 Ville de Pologne dans le Palatinat de Bruklaw.

gédier les différentes hordes, ne réserver que les troupes de Bessarabie & débarrasser de la cohue qui nous environnait. Il fut décidé qu'on y séjournerait, & l'on procéda le lendemain de notre arrivée aux partages; mais l'exactitude des enquêtes n'empêcha pas quelques frippons de soustraire une partie de leur butin au droit de 10 pour $\frac{o}{o}$ qui se prélevait pour le Souverain. Cependant, malgré la fraude, ce Prince eut encore pour sa part près de deux mille esclaves qu'il distribuait à tous venans. J'assistais nécessairement à ces détails; & témoin des libéralités du Kam, dans ce genre, je lui représentai que s'il continuait il en tarirait bientôt la source.

KRIM-GUERAY.

Il m'en restera toujours assez, mon ami; l'âge de la soif est passé; mais je ne vous ai pas oublié : éloigné de votre

Harem, courant les deserts, bravant les frimats avec nous, il est juste que vous ayez votre part ; je vous destine six jeunes garçons d'une jolie figure, & tels enfin que je les choisirais pour moi.

LE BARON.

Je suis comblé de vos bontés ; mais est-on digne d'une faveur, si l'on n'en sent pas tout le prix ; je craindrais, Seigneur, de ne pas attacher à ce présent celui que vous paraissez y mettre.

KRIM-GUERAY.

Je ne prétends pas non plus marchander votre reconnaissance. Je vous donne des esclaves ; ils vous plairont : c'est tout ce qu'il me faut.

LE BARON.

Mais votre Sérénité n'observe donc

pas que ma poſition eſt un obſtacle invincible ? Vos eſclaves ſont tous Ruſſes : comment pourrais-je accepter à ce titre les ſujets d'une Puiſſance amie de l'Empereur mon maître ?

KRIM-GUERAY.

Cette raiſon ne pouvait manquer de m'échapper, je n'en conçois pas même encore le principe. L'hoſtilité fait les eſclaves, l'amitié les donne & les reçoit; voilà ce qui vous concerne : au reſte, je ne veux pas diſcuter vos devoirs, c'eſt à vous de les remplir ; & pour nous accorder, je ſubſtituerai ſix jeunes Géorgiens aux ſix Ruſſes : tout s'arrange.

LE BARON.

Pas auſſi aiſément que vous le croyez, Seigneur ; j'ai encore un retranchement difficile à attaquer.

KRIM-GUERAY.

Lequel?

LE BARON.

Ma religion?

KRIM-GUERAY.

Pour celui-ci je me garderai bien d'y toucher : c'eſt ſans doute bien fait de s'y conformer ; mais convenez au moins que cela eſt pénible.

LE BARON.

Je ferai plus, j'avouerai que la faibleſſe humaine s'en écarte aſſez ſouvent; par exemple, il eſt poſſible aujourd'hui que je ne me montre ſi ſcrupuleux & ſi attaché à mes devoirs, que parce que votre offre ne me tente nullement d'y manquer, peut-être que ſix jolies filles m'auraient fait oublier tous mes princi-

pes,

pes, & ſi l'on recherchait bien, on verrait ſouvent que les plus ſublimes efforts de vertu ne tiennent gueres qu'au genre de la tentation.

KRIM-GUERAY.

J'entends cela parfaitement, & ce moyen de ſéduction ne m'aurait pas échappé ſi j'avais pu l'employer; mais mon ami, j'ai ma religion auſſi, elle me permet de donner aux Chrétiens des eſclaves mâles, & me preſcrit de garder les femelles, afin d'en faire des proſélites.

LE BARON.

Les hommes vous paraiſſent-ils donc moins précieux à convertir que les femmes?

KRIM-GUERAY.

Non ſans doute, la ſageſſe de notre

grand Prophète a tout prévu. Cette distinction en est la preuve.

LE BARON.

J'avoue, Seigneur, que je n'en pénètre pas le motif, & vous me permettrez de croire simplement que les jolies filles vous plaisent davantage.

KRIM-GUERAY.

Point du tout, je vous jure, mais j'obéis à la loi la plus raisonnable. En effet, l'homme étant par sa nature indépendant, dans l'esclavage même, il conserve un ressort que la crainte contient à peine. Il a le sentiment de ses forces, le moral le domine, Dieu seul peut agir sur ce moral. Chez vous, chez moi il peut être également éclairé: la conversion d'un homme est toujours un miracle; celle des femmes au contraire est la chose du monde la plus naturelle

& la plus ſimple : elles ſont toujours de la religion de leurs amants : oui, mon ami, l'amour eſt le grand miſſionnaire, lorſqu'il paraît, jamais elles ne diſputent.

Je ne diſputai pas non plus ſur cette étrange aſſertion qui, ſans doute, n'eſt applicable qu'aux femmes dans l'eſclavage.

Après avoir diſtribué la plus grande partie des Eſclaves qui lui étaient échus en partage, & congédié les Noguais, le Kam dirigea ſa marche ſur Bender ; mais ſi la diminution de l'armée lui promettait plus de légéreté dans ſa marche, la générofité du Prince venait de mettre un nouvel obſtacle au deſir qu'il avait de preſſer ſon retour. En effet, les Sultans & les Miniſtres réduits juſques-là au ſeul équipage de campagne, tenaient de leur Maître un ſuperflu qui ne leur permettait plus de marcher avec autant de célérité. Le Cadi-Lesker le plus inſa-

tiable comme le plus habile à ſuccéder était auſſi le mieux partagé. Curieux de l'examiner au milieu de ſon abondance, je fus le voir un ſoir.

Ce grand Juge, vénérable par ſon âge & ſa barbe blanche, nonchalamment couché ſur le tapis deſtiné aux cinq prières, l'œil avide & avec un ſourire malin, n'y contemplait alors qu'une quarantaine d'eſclaves de tout âge, qui raſſemblés auprès d'un poële formaient un grouppe de figures des deux ſexes dont tous les regards étaient également fixés ſur lui. Je vous fais mon compliment, lui-dis-je, en entrant, ſur le ſuccès d'une guerre dont il me paraît que vous avez tiré bon parti.

LE CADI-LESKER.

Vous voyez en effet que le Kam ma très-bien traité ; mais vous ſavez auſſi qu'il faut employer ſes richeſſes pour en jouir, & cela m'eſt difficile.

LE BARON.

Si j'en crois cependant les principes du Kam ſur la converſion des femmes, il a compté ſur vous, pour des proſélites.

LE CADI-LESKER.

Je cherchais quand vous êtes venu, laquelle de ces figures eſt la plus agréable. Examinez de votre côté, & voyons ſi nous ferons le même choix.

LE BARON.

Je ſuis déja décidé : cette jolie fille élevée ſur ce banc, dont la taille eſt ſwelte, le maintien modeſte, le regard doux, emporte mon ſuffrage.

LE CADI-LESKER.

Moi je donne le mien à ce viſage rond, bien coloré, & je réponds que ce

petit drôle vêtu en Page sera charmant. Je vous avouerai même que cette taille swelte qui vous a séduit ne me paraît à moi qu'un défaut d'embonpoint.

LE BARON.

En ce cas je cesse de vous plaindre, car elle est la seule à qui l'on puisse reprocher ce défaut ; mais j'en vois-là de bien jeunes : pourriez-vous me dire à quel âge on s'occupe de leur conversion, & si les Noguais, dont je connais la diligence à enlever les filles, n'ont pas trop de promptitude à les épouser.

LE CADI-LESKER.

Non, les Tartares sont au contraire très-scrupuleux à cet égard.

LE BARON.

Mais, Monsieur, scrupuleux tant que

vous voudrez, ils ne peuvent interroger leurs esclaves sur leur âge, & cette connaissance même ne suffirait pas.

LE CADI-LESKER.

Ils ont aussi un meilleur moyen pour tranquilliser leur conscience. Le voici, la force d'une jeune fille leur paraît-elle douteuse, ils ont l'air de se fâcher, l'effraient, l'obligent à se sauver; & c'est lorsqu'elle se met en course, qu'ils lui lancent un de leurs bonnets, dont le choc, sans être dangereux, suffit cependant pour la faire tomber, si elle est faible. Dans ce cas ils respectent sa grande jeunesse, la consolent de sa chûte, & attendent patiemment qu'elle soit assez forte pour résister à cette épreuve.

LE BARON.

Je ne sais si elle suffit, mais dans ce

cas même, répondriez-vous de la bonne foi de ceux qui l'emploient. On peut toujours garantir, me répondit le Cadilesker, que les usages sont plus fidèlement observés chez une nation simple que les loix les plus séveres ne le sont parmi les nations policées.

Une sorte de mal-être que j'éprouvais dans ce moment, & que j'attribuai à la chaleur étouffante de la chambre au Cadi-Lesker, me détermina à le quitter pour me rendre chez moi; mais le passage subit d'une pareille atmosphère au froid le plus vif me fit une telle révolution, que je tombai sans connaissance sur la neige. J'y étais depuis quelque temps, lorsqu'un des gens du Juge s'en apperçut & en avertit son maître. Cependant les secours qu'il s'empressa de me donner auraient eu peu de succès, si Krim-Gueray instruit de mon accident n'avait envoyé par un de ses Pages de l'eau de

Luce qu'il me fit refpirer. Nonobftant ce fecours, j'étais trop faible pour pouvoir gagner mon logement, quatre Tartares m'y tranfportèrent, & l'effroi qu'en eurent MM. Ruffin & Conftellier, en excitant ma fenfibilité, acheva de ranimer mes efprits.

Nous arrivâmes le lendemain à Bender. Nous en étions encore à quelque diftance, lorfque nous apperçûmes le Gouverneur de cette ville qui venait au-devant de nous. A l'approche du Kam, ce Vifir fuivi d'un grand cortège, met pied à terre avec fa troupe, s'avance vers le Prince, le falue profondément & fe retourne pour marcher à pied devant lui; mais après ce témoignage de refpect, il en reçut la permiffion de remonter à cheval & accompagna Krim-Gueray jufqu'au Niefter qui nous féparait de la fortereffe Nous apperçûmes alors un pont de bateaux que le Pacha avait fait conftruire

avec d'autant plus de difficulté, qu'il avait fallu rompre les glaces qui couvraient encore le fleuve; mais ces soins qu'il avait pris pour faire sa cour au Souverain des Tartares, eurent peu de succès, & toutes les instances du Visir ne déterminèrent point ce Prince à vouloir en profiter. Je passe les fleuves, dit-il, d'une manière plus économique. Aussi-tôt il pousse son cheval au petit trot, & force le Pacha, que cette gaieté fit frémir, à suivre son exemple. Le fracas des glaces qui se fendaient sous nous devait en effet lui faire regretter ses pontons, & ce ne fut qu'à l'autre rive qu'il put réellement se convaincre de leur inutilité. Pendant ce trajet, le canon de la place avait commencé son salut; Krim-Gueray entra dans Bender, au bruit de toute son artillerie. Logé chez le Gouverneur, il y séjourna pour congédier ses troupes, tandis que sa Maison

fut à Caouchan se préparer à le recevoir, & nous y arrivâmes tous également satisfaits de pouvoir nous reposer des fatigues de la campagne.

Cependant les nouvelles que l'on recevait de Constantinople, d'où l'armée Ottomane se disposait à partir pour s'approcher du Danube, ne promettaient pas aux Tartares une longue inaction. Au milieu des plaisirs dans lesquels Krim-Gueray aimait à se délasser, sa prévoyance avait déja donné ordre de rassembler de nouvelles troupes, il croyait nécessaire de se porter lui-même vers Cotchim, afin d'en éloigner le Grand Visir. L'ignorance qui conduisait ce premier Ministre avait en effet besoin d'être contrariée par un homme aussi puissant, aussi éclairé que le Kam, & l'on a déja vu que ses dispositions n'étaient pas favorables à Emin Pacha. Celui-ci plus circonspect dans son mécontentement, &

forcé de cacher les moyens de le manifester, n'en était qu'un ennemi plus dangereux.

Au milieu de ces occupations, Krim-Gueray éprouvait plus fréquemment les affections hypocondriaques auxquelles il était sujet. Seul avec lui pendant une de ces attaques qu'il supportait avec impatience, je cherchais à l'éloigner de tout remède empyrique, lorsque le nommé Siropolo, qui lui en avait déja proposé, entra dans l'appartement. Cet homme né à Corfou, Grec de Religion, grand Chymiste, Médecin du Prince de Valachie, & son Agent en Tartarie, avait à ce titre ses entrées, il ne manqua pas cette occasion d'offrir les secours de son art, en assurant qu'une seule potion, nullement désagréable au goût, suffirait pour le guérir radicalement. A cette condition j'y consens, répondit le Prince; & le Médecin sortit pour la remplir. Je frémis d'une manière

ſi marquée, que Krim-Gueray s'en appercevant, me dit en ſouriant : quoi, mon ami, vous avez peur ; ſans doute, lui répliquai-je vivement ; examinez la poſition de cet homme, examinez la vôtre, & jugez ſi j'ai tort. Quelle folie dit-il, à quoi bon cet examen ? Un coup-d'œil ſuffit, regardez-le, regardez-moi, & voyez ſi cet infidele oſerait. J'employai vainement les inſtances les plus vives, juſqu'à l'arrivée du remède, & la promptitude avec laquelle il diſſipa l'indiſpoſition du Kam, ne fit qu'ajouter à mes craintes. La journée du lendemain accrut auſſi mes ſoupçons. A peine ſa faibleſſe lui permit-elle de paraître en public ; mais l'adreſſe du Médecin, en annonçant une criſe ſalutaire en faiſait agréer le ſymptôme & garantiſſait la guériſon. Cependant Krim-Guéray ne ſortait plus du Harem, & juſtement effrayé de ſon état & de la ſécurité de ſes Miniſtres, en leur

faisant partager ma terreur, je les déterminai à faire comparaître Siropolo pour lui signifier que sa vie dépendait de celle de leur Maître. Mais ce Chimiste connaissait assez le moral de ses Juges pour croire que leur ambition s'occuperait moins du mort que du successeur. Aucunes menaces ne purent le troubler. Nous étions sans espérance, & je ne comptais plus revoir le Kam, lorsqu'il me fit dire de venir lui parler. Introduit dans son Harem, j'y trouvai plusieurs de ses femmes à qui leur douleur & la consternation générale avait fait oublier de se retirer. J'entrai dans l'appartement où Krim-Gueray était couché. Il venait de terminer différentes expéditions avec son Divan-Effendi [1]. En me montrant les papiers qui l'environnaient, voilà, dit-il, mon dernier travail, & je vous ai destiné mon dernier moment. Mais s'apperce-

[1] Secrétaire du Conseil.

vant bientôt que les plus grands efforts ne pouvaient vaincre la douleur qui m'accablait ; séparons-nous, ajouta-t-il, votre sensibilité m'attendrirait, & je veux tâcher de m'endormir plus gaiement : il fait signe alors à six Musiciens rangés au fond de la chambre de commencer leur concert, & j'appris une heure après que ce malheureux Prince venait d'expirer au son des instrumens. Je n'ai pas besoin de dire combien sa perte causa de regrets & à quel point elle m'affligea moi-même. La désolation fut générale, & l'effroi même s'empara tellement des esprits que ceux qui la veille dormaient dans une parfaite sécurité croyaient déja l'ennemi à leur porte.

Tandis que le Divan assemblé expédiait des couriers, décernait l'autorité de l'interregne à un Sultan, & se disposait à faire inhumer Krim-Gueray, Siropolo obtint sans nulle difficulté le

paſſeport & le billet de poſte dont il avait beſoin pour ſe rendre tranquillement en Valachie. Cependant les ſymptômes du poiſon ſe manifeſtèrent ſenſiblement lorſqu'on embauma le corps; mais l'interêt préſent de cette Cour étouffa toute idée de vengeance & de punition du coupable. Le corps du Prince fut tranſporté en Crimée dans un carroſſe drapé, attelé de ſix chevaux caparaçonné de drap noir. Cinquante cavaliers, nombre de Mirzas & un Sultan qui commandait l'eſcorte étaient également en deuil, & l'on remarquera que dans tout l'Orient cet uſage n'eſt connu que des Tartares.

La grande fatigue que j'avais ſupportée ſi long-temps, jointe à l'incertitude que cet événement jettait ſur ma poſition, me fit céder facilement au déſir de me rendre à Conſtantinople pour y attendre les ordres qu'on jugerait

à

à propos de m'y adreſſer. Une partie de ma maiſon était encore à Baſtchéſeray, je laiſſai l'autre à Caouchan où M. Ruffin reſtait chargé des affaires, & je partis avec mon Secrétaire, un Chirurgien, un Laquais, & le Bachetchoadar du Kam chargé de me conduire & muni des ordres néceſſaires. Nous étions vêtus à la Tartare, & notre équipage y était analogue; il chargeait à peine un cheval que le poſtillon conduiſait en main, & que nous ſuivions à franc étrier; mais nonobſtant le grand trot de la poſte Tartare, la diſtance des relais réduiſit à quinze lieues notre premiere journée; il était encore jour lorſque nous arrivâmes au village de Beſſarabie que mon conducteur avait élu pour notre domicile: il me fit arrêter au milieu d'une place enceinte de maiſons. J'y remarquai que chaque habitant ſe tenait ſur ſa porte le regard fixé ſur nous,

tandis que le Tchoadar, faiſant des yeux ſa ronde les examinait l'un après l'autre. Eh bien, lui dis-je, où logeons-nous ? Je ne vois perſonne s'en occuper : au contraire, me répondit-il, tout le monde attend & deſire la préférence : en choiſiſſant la maiſon qui vous plaira le plus, vous ferez un heureux. J'obſervai pendant ce diſcours un Vieillard ſeul devant ſa porte. Son air vénérable m'intéreſſait, je me décidai pour lui, & ce choix ne fut pas plutôt manifeſté, que tous les habitans rentrèrent chez eux. L'empreſſement de mon nouvel hôte exprimait ſa ſatisfaction. A peine m'eut-il introduit dans une chambre baſſe aſſez proprement rangée, qu'il amena ſa femme & ſa fille, toutes deux à viſage découvert [1] ; la premiere portait

[1] On voit que la loi du Namckrem dont j'ai parlé dans le Diſcours Préliminaire, n'eſt pas obſervée ſcrupuleuſement par les femmes Tartares. On a dû remarquer auſſi chez ce

un baſſin & une aiguière, la ſeconde une ſerviette qu'elle étendit ſur mes mains après que je les eus lavées : prévenu par mon conducteur je me ſoumis ſans difficulté à tout ce que l'hoſpitalité dictoit à ces bonnes gens. Après s'être occupé

peuple un grand nombre d'uſage qui ſemblent indiquer l'origine de ceux des nôtres qui leur ſont analogues, ne pourroit-on pas auſſi, retrouver le motif de la couronne nuptiale & des dragées qui ſont uſitées aux mariages des peuples Européens, dans la maniere dont les Tartares dotaient leurs filles. Ils les couvroient de millet. Dans l'origine des premieres ſociétés, les ſemailles ont dû être le ſigne repréſentatif de toutes les richeſſes. On plaçait à cet effet un plateau d'environ un pied de diamètre ſur la tête de la mariée, on y étendait un voile qui lui recouvrait la figure & deſcendait juſqu'aux épaules; après quoi on verſait ſur le plateau du millet qui, en ſe répandant autour d'elle, formait un cône dont la baſe ſe proportionnait à la taille de la nouvelle épouſe. Sa dot n'était complettée que lorſque la pyramide de millet arrivait juſqu'au plateau dont le voile ménageait la reſpiration. Cet uſage n'était pas favorable aux petites tailles, & l'on ſe contente aujourd'hui d'eſtimer la quantité de meſures de millet que vaut une fille ; mais les Turcs & les Arméniens qui font leurs calculs en argent en conſervant l'uſage du plateau & du voile, jettent des pièces de monnaies ſur la mariée, ce qu'ils appellent répandre le millet. La couronne & les dragées, n'auraient-ils pas la même origine ?

du ſouper, & avoir laiſſé aux femmes le ſoin de le préparer, le Vieillard, qui juſques-là m'avait cru Mirza, détrompé par le Tchoardar, vint auſſitôt me prier d'excuſer ſon peu de moyens pour me recevoir convenablement : ma réponſe le tranquilliſa ; & comme je voulais le queſtionner ſur les objets qui m'environnaient, je l'obligeai de s'aſſeoir, de fumer & de prendre avec moi le café que mon Laquais m'apporta. Cette petite honnêteté qu'un Mirza n'aurait sûrement pas faite à mon hôte, acheva de le diſpoſer à la converſation. Je le priai alors de me dire pourquoi dans la ſeule vue d'exercer l'hoſpitalité, ils s'étaient aſſujettis à un uſage dont il éprouvait en ce moment l'inconvénient, & qui ſerait capable de ruiner le particulier le plus riche, ſi le choix des voyageurs tombait fréquemment ſur lui par l'effet du haſard.

LE VIEILLARD.

La préférence que vous m'avez donnée, ne m'a fait ſentir que le plaiſir de l'obtenir. Nous ne conſidérons l'hoſpitalité que comme un bénéfice ; celui d'entre nous qui jouirait conſtamment de cet avantage ne ferait que des jaloux, mais nous ne nous permettons aucune démarche capable de déterminer les choix des Voyageurs : notre empreſſement à nous rendre ſur la porte de nos maiſons n'a pour objet que de prouver qu'elles ſont habitées ; leur uniformité maintient la balance, & ma bonne étoile a pu ſeule me procurer le bonheur de vous poſſéder.

LE BARON.

Dites-moi, je vous prie, traitez-vous le premier venu avec la même humanité ?

LE VIEILLARD.

La ſeule différence que nous y mettons eſt d'aller au-devant du malheureux que la miſere rend toujours timide. Dans ce cas, le plaiſir de le ſecourir appartient de droit à celui qui peut le premier s'en emparer.

LE BARON.

On ne peut remplir avec plus d'exactitude la loi de Mahomet; mais les Turcs ne ſont pas ſi fidéles obſervateurs du Coran.

LE VIEILLARD.

Nous ne croyons pas non plus en exerçant l'hoſpitalité obéir à ce livre divin. On eſt homme avant d'être Muſulman, l'humanité a dicté nos uſages, ils ſont plus anciens que la loi.

LE BARON.

Je remarque cependant que vous en avez d'aſſez modernes. Par exemple ce lit à quatre colonnes, l'impériale [1], le coucher, cette table, ces chaiſes, ſont-ce des meubles Tartares, ou bien ne les trouve-t-on que chez vous?

LE VIEILLARD.

Nous n'en connaiſſons point d'autres.

[1] La forme des lits Tartares que je viens de citer, ainſi que celle du trône du Grand-Seigneur qui préſente également un lit à quatre colonnes invitent à un rapprochement qui peut paraître intéreſſant. Si l'on conſidere que les premiers Gouvernemens ont dû être paternels, & que les Tartares offrent dans ce genre, comme dans beaucoup d'autres, les annales les plus anciennes, on ne ſera pas étonné que la forme du lit ſur lequel leurs vieillards devaient naturellement rendre les jugemens ait été adoptée pour ſervir de modele aux trônes de l'Orient, & ſi l'on ajoute à cette remarque l'envahiſſement de toute l'Europe par des peuples originairement Tartares, on aura l'explication du terme, Lit de juſtice, toujours employé lorſque la Majeſté Souveraine ſe déploie.

LE BARON.

J'en ſuis d'autant plus étonné, que les Moldaves & les Turcs n'en ont point de ſemblables, & j'ai peine à concevoir par quelle route cet uſage Européen a pu vous parvenir; comment n'avez-vous pas adopté, ainſi que vos freres de Crimée, les meubles Turcs?

LE VIEILLARD.

Vous voyez auſſi quelques couſſins que nos peres ne connaiſſaient pas: mais la corruption a dû faire ici moins de progrès qu'en Crimée où nos Sultans donnent l'exemple de la molleſſe Turque, dans laquelle ils ſont élevés en Romélie.

LE BARON.

Je ſens parfaitement cette diſtinction,

mais elle ne m'éclaire pas ſur l'origine des meubles Européens que je retrouve ici.

LE VIEILLARD.

Rien ne marque cependant mieux cette origine que vous deſirez connaître ; ces meubles de famille ne peuvent être européens : nous ſommes la tige aînée ; ce ſont vos meubles qui ſont Tartares.

Cette réponſe ne pouvait qu'exciter ma curioſité, je multipliai mes queſtions, j'eus le plaiſir d'entendre répéter à mon hôte tout ce que javais déja conjecturé moi-même à ce ſujet. Il m'apprit auſſi que les Tartares de la mer Caſpienne, & ceux qui ſont au-delà de cette mer conſervaient les mêmes uſages.

Le deſir d'aller coucher ſur le bord du Danube nous forçait-à partir de très

bonne heure. Au moment du départ, mon hôte se montra fidele à ses principes, il me fut impossible de le déterminer à recevoir le présent dont je voulais reconnaître le bon accueil qu'il m'avait fait. Nous arrivâmes à Ismahël [1], & je ne pus jetter les yeux sur l'autre rive du Danube sans songer à la morgue insolente des Turcs, avec lesquels je devais avoir à traiter le lendemain. J'appercevais déja l'influence de leur voisinage, & l'entrepôt du commerce entre les Tartares & les Turcs n'offrait déja plus cette bonhommie, & cette franche simplicité qui caractèrise les premiers. Loin d'y retrouver des hôtes obligeans & secourables, on n'y est livré pour toute ressource, qu'à l'avide activité des Juifs toujours appellés par l'appas du gain, où l'on veut les souffrir.

[1] Ville de Bessarabie sur la rive gauche du Danube près son embouchure.

A l'avantage que la ville d'Ismahël a de servir d'entrepôt pour la traite des grains par le Danube, se joint une industrie qui lui est particuliere, la fabrication des peaux de chagrins que nous nommons chagrins de Turquie. On voit autour de la ville de grands espaces destinés à la préparation de ces peaux : travaillées d'abord comme le parchemin, elles sont soutenues en l'air par quatres bâtons qui les tendent horisontalement, & les disposent à recevoir l'impression d'une petite graine fort astringente dont on les couvre. Au bout d'un certain temps les chagrins se trouvent faits & parfaitement préparés.

Nous avions deux bras du fleuve à passer pour arriver à l'autre rive ; le jour paraissait à peine lorsque le bac nous transporta dans l'île intermédiaire. Nous la traversâmes sur une diagonale

de 4 lieues pour joindre le second bras vis-à-vis Tultcha, forteresse Turque située un peu au dessous du confluent: après y avoir pris le relais nous continuâmes notre route à travers une forêt dans laquelle le postillon nous prévint d'être sur nos gardes; mais il me semblait que cinq Tartares ne pouvaient exciter l'avidité du fils du Gouverneur & de quelques Seigneurs de son âge, qui, au dire de notre guide s'amusaient à détrousser les passans. Nous nous croyons à l'abri de ces espiégleries, lorsqu'au sortir du bois nous rencontrâmes un Cavalier proprement vêtu, bien monté & suivi d'un coupe-jarret, tous deux armés avec une profusion vraiment ridicule; deux carabines, trois paires de pistolets, deux sabres & trois ou quatre grands couteaux persuadaient à chacun de ces hommes qu'ils étaient redoutables. A cet étrange

attirail de guerre, ſe joignait un ton d'inſolence deſtiné ſans doute à en impoſer aux gens timides, & faire juger ſi l'on devait attaquer ou non. Nous leur donnâmes civilement le ſalut lorſqu'ils furent à portée de nous, & leur premiere hoſtilité fut de n'y pas répondre. Jugeant alors par notre douceur à recevoir cette eſpèce d'inſulte que quelques bravades nous rendraient tout à fait traitables, celui de ces coquins qui paraiſſait être le maître, prend un piſtolet dans ſon arſenal, anime ſon cheval, caracole à côté de nous; mais enfin fatigué de voir que ce drôle voulait nous en impoſer, & refléchiſſant d'ailleurs que l'opinion de notre timidité pouvait le conduire à quelques démarches qui nous aurait forcé nous même à le tuer, je crus qu'il était plus prudent de s'en débarraſſer en réformant ſes idées. Je me détachai alors de notre

troupe, & le piſtolet à la main, j'entre en lice avec le caracoleur : étonné de cette ſortie, il rallentit ſes évolutions. Votre cheval me paraît bien dreſſé, lui-dis-je en riant ; mais s'il eſt de bonne race, il ne doit pas crainde le feu ; voyons : auſſi-tôt je tire près de ſes oreilles ; l'animal ſe cabre, le cavalier jette ſon arme pour ſe tenir aux crins, ſon bonnet tombe, & je l'abandonne dans ce petit déſordre qui le corrige ſuffiſamment pour nous laiſſer continuer notre route.

Après avoir traverſé les plaines du Dobrodgan [1], j'obſervai que leſol qui s'élevait inſenſiblement vers le pied des montagnes qui nous ſéparaient de la Thrace offrait par-tout des couches de marbres qui ſemblent ſervir de bâſe

[1] Province de la Turquie Européenne entre le Danube & les montagnes de Thrace, elle eſt célébre par une petite race de chevaux, dont les Turcs font ſur-tout grand cas à cauſe qu'ils ſont tous ambleurs.

au Balkan [1]. Nous pénétrâmes dans ces montagnes par une gorge d'où ſort le Kamtchikſouy (la riviere du Fouet). Ce torrent conſtamment alimenté par des ſources d'eau vive, renvoyé dans ſon cours d'un rocher à l'autre, ſerpente de manière qu'il faut le traverſer dix-ſept fois pour arriver au fond de la gorge, où nous commençâmes à nous élever ſur les montagnes par des chemins très-difficiles. Nous nous arrêtâmes pour paſſer la nuit dans un village ſitué vers la moyenne région, & nous commençions à y prendre quelque repos, lorſque le bruit d'une nombreuſe cavalcade vint l'interrompre. C'était le nouveau Calga Sultan, frere de Dewlet-Gueray que la Porte venait de nommer pour ſuccéder à Krim-Gueray ſur le

[1] C'eſt le nom que les Turcs donnent aux montagnes de Thrace, & en général aux chaînes de montagnes les plus élevées.

trône des Tartares. Ce Prince qui me croyait encore à Caouchan, n'eut pas plutôt appris que j'étais dans le même village, qu'il me fit prier de l'aller voir. Il me dit que l'armée Ottomane était en marche ; & après m'avoir témoigné quelques regrets ſur la différence de nos routes, il finit par m'engager à me détourner un peu de la mienne pour aller à Serai [1] voir le nouveau Kam ſon frere. Il ſe prépare à en partir, ajouta-t-il, & j'eſpère qu'en vous déterminant à revenir avec nous, il vous fera oublier une perte que vous avez cru irréparable. Je ne croyais pas en effet que Krim-Gueray fut aiſé à remplacer : mais je me déterminai ſans peine à parcourir les appanages des Sultans Tartares, afin d'achever par le tableau de la manière dont ils exiſtent

1 Séray, ville de la Romélie dans l'appanage des Sultans Tartares.

dans

dans la Romélie l'examen de tout ce qui concerne cette nation.

Nous avions encore à traverſer la plus haute chaîne des montagnes du Balkan; l'aſpect de leurs différentes couches & la variété des roches que la nature ſemble n'avoir rompu avec effort que pour laiſſer échapper les indices des tréſors qu'elle renferment, préſentent à chaque pas ces grands caractères qui en étendant nos idées ſur l'origine de la nature, nous ramenent à contempler ſon ouvrage avec plus d'ardeur & plus d'intérêt. Je vis dans cet endroit des montagnes des ruines d'anciens châteaux, j'y obſervai de nombreuſes excavations ſemblables à celles que j'avais remarqué en Crimée, & qui ſans doute ne ſont auſſi dans le Balkan qu'autant de monumens de la tyrannie.

Parvenus juſqu'à la haute région de ces montagnes, nous y trouvâmes des

violettes en abondance dont la tige & les feuilles cachées ſous la neige formaient un tapis auſſi étonnant qu'agréable. En continuant notre route, nous joignîmes celle qu'on venait de tracer pour l'armée Ottomane. Elle était dirigée ſur Yſſakché. Cette route ſeulement indiquée par quelques abbatis d'arbres dont les troncs étaient coupés à deux pieds de terre pour la commodité des travailleurs promettaient peu de facilité à l'artillerie qui devait y paſſer. Deux monticules de terre, élevées à droite & à gauche du chemin, répétées de diſtance en diſtance & toujours en vue les unes des autres, étaient dans les plaines les ſeuls jallons de cette route. Je la quittai à Kirk-Kiliſſié (les quarante Egliſes). Pendant qu'on s'occupait à me chercher des chevaux dont la poſte manquait, le Turc chargé de la direction de cette poſte voulut me

consoler de ce retard, il m'invita poliment à monter chez lui; & après avoir ordonné de faire un café lourd [1], il me fit donner une pipe en attendant, & pour comble de régal, il y plaça galamment un petit morceau de bois d'aloës : cela fait, mon hôte rejettant sur le Gouvernement le défaut de service dont je pouvais me plaindre, se mit à politiquer : mais fatigué de son bavardage, je l'invitai à fumer avec moi, dans l'espérance que cette occupation rallentirait ses discours. Il regarde aussitôt sa montre, compte avec ses doigts, & me dit, je serai à vous tout à l'heure.

Une tête panchée sur un col allongé, l'ensemble de sa personne un tant

[1] Expression dont les Turcs se servent pour avertir qu'on n'épargne pas le café. C'est un préjugé très-faux, que celui de croire que les Turcs aiment le café faible, & s'ils en ont fait prendre à quelques Européens, cela prouve seulement qu'on ne s'était pas occupé de les bien traiter.

ſoit peu excentrique m'avait déja fait ſoupçonner qu'il était amateur d'opium. Effectivement il tira de ſa poche une petite boëte avec un grand air de myſtère ; il frappe alors des mains pour appeller un de ſes gens, lui montre la boëte, & ce ſigne fit arriver tout de ſuite & le café pour nous & la pipe du maître, que précédait un grand verre d'eau fraîche. L'amateur ſourit à ce tableau, ouvre ſa boëte, en tire trois pillules d'un volume égal à de groſſes olives, les roule dans ſa main l'une après l'autre, m'en offre autant, & ſur mon refus avale avec une gravité merveilleuſe la doſe de bonheur qu'il s'était préparée & cette doſe aurait ſans doute ſuffi parmi nous pour tuer vingt perſonnes. Le temps qu'il fallut pour avoir les relais, me donna celui d'examiner le jeu des muſcles & les écarts d'imagination qui préludérent à l'ivreſſe dans laquelle

je laiſſai ce bienheureux Thériaki [1].

Nous étions entrés en Romélie, & nous n'eûmes pas plutôt pénétré dans l'appanage des Princes Ginguiſiens, que je fus frappé d'un aſpect auſſi riche qu'étranger au reſte de l'Empire Ottoman. Des productions variées, abondantes & ſoignées, des maiſons de campagnes, des jardins agréablement ſitués, nombres de villages à chacun deſquels on diſtinguait le château du Seigneur & ſes plantations, tapiſſaient le ſol, s'élevaient juſques ſur les collines, & formaient un enſemble dans le goût Européen, dont les détails redoublaient mon étonnement.

La ville de Séray ſe préſentait devant nous, ainſi que le Palais du Kam. Nous y arrivâmes par une grande avenue qui prolongeait la façade des bâtimens, & conduiſait de-là ſur l'eſplanade qui ſé-

[1] On appelle ainſi les amateurs d'opium.

pare la ville du château. Plusieurs rues aboutissantes dans la direction des rayons d'un cercle étaient prolongées dans la plaine par des plantations, & formaient une étoile dont la première cour occupait le centre. Nous la traversâmes pour arriver à la seconde où nous mîmes pied à terre. Je fus d'abord introduit chez le Sélictar dans un des bâtimens latéraux. Cet Officier après m'avoir laissé quelques momens de repos que le café accompagne toujours, fut avertir son maître de mon arrivée, & revint un instant après pour me conduire à son audience. Une Cour d'honneur précédait le corps-de-logis isolé que Dewlet-Gueray habitait. Environné d'un grand nombre de Courtisans, il paraissait plus occupé d'une barbe naissante que son élévation au trône l'obligeait de laisser croître, que de la tâche difficile qu'il avait à remplir. J'ai été à portée de me convaincre dans

un long entretien avec ce Prince, que trop jeune encore, & peut-être même d'un caractère trop faible, pour oser suivre les traces de Krim-Gueray son oncle, il n'avait eu pour toute ambition que celle de se dévouer au Grand Visir.

Il était trop tard lorsque je quittai le nouveau Kam pour que je cherchasse à continuer ma route. J'acceptai l'offre qui me fut faite de passer la nuit dans le Palais, & cela d'autant plus volontiers, que le Sélictar chargé de m'héberger m'avait paru aimable, & assez instruit pour répondre aux questions que j'avais à lui faire sur tout ce que je venais d'observer. Il m'apprit que cette province donnée en appanage à la famille de Gengiskam, divisée en territoires particuliers assurait à chacun de ses membres des possessions héréditaires, indépendantes de la Porte, & dans lesquelles le droit d'asyle est inviolable. Cet objet accessoire est devenu

le principal, il n'y a point de coquin dans l'Empire Ottoman qui ne trouve l'impunité, s'il a de quoi payer le Sultan qui la lui procure. A ces aubaines qui sont fréquentes, & dont le casuel se perçoit comptant, se joignent les dîmes en nature, la capitation, & les autres droits domaniaux. La fortune de ces Princes s'accroît encore par le produit des emplois qu'ils exercent successivement en Crimée; mais cet avantage dont la Porte faisait jouir les seuls descendans de Sélim-Gueray les distinguait par leur opulence, des autres branches dont les Sultans réduits à leurs seuls appanages ont végété jusqu'à ce jour dans une grande médiocrité *.

* Sélim Gueray qui régnait à la fin du dernier siécle & au commencement de celui-ci, après avoir par son courage sauvé l'armée Turque prête à succomber sous les forces réunies des Allemans, des Polonais & des Moscovites refusa le trône Ottoman sur lequel l'enthousiasme des milices voulait l'élever, & le Grand-Seigneur pour récompenser la

Je partis de Séray, & le détour que j'avais fait pour m'y rendre, ayant donné

valeur & le déſintéreſſement de ſon libérateur, aſſura à ſes deſcendans le trône des Tartares au préjudice des autres Princes Ginguiſiens : Sélim Gueray obtint auſſi la liberté de faire le pélerinage de la Mecque, qu'aucun Prince de cette Maiſon n'avait encore obtenu. La Porte pouvait craindre en effet que dans l'éloignement ils ne cherchaſſent & ne parvinſſent à ſoulever les peuples en leur faveur. Mais Sélim ne pouvait inſpirer de méfiance, il fit ce pieux voyage, & ſes deſcendans ont ſubſtitué le ſurnom de Hadgi (Pélerin) à celui de Tchoban (berger) commun à toute la famille; & que les autres branches ont conſervé.

On ſera curieux de connaître auſſi l'origine du ſurnom de Gueray que portent les Princes régnans en Tartarie. La tradition porte qu'un des grands Vaſſaux dont le nom ne s'eſt pas plus conſervé que l'époque de ſon crime, après avoir formé le projet d'uſurper le trône de ſes maîtres & en avoir préparé les moyens, ordonna le maſſacre des Princes Ginguiſiens; mais qu'un ſujet fidéle profitant du tumulte eut l'adreſſe de ſouſtraire à la connaiſſance des aſſaſſins, un de ces Princes encore au berceau, & qu'il confia ce tréſor & ſon ſecret à un berger nommé Gueray dont la probité était univerſellement reconnue. Le jeune Ginguis élevé ſous le nom de Gueray, voyait ſans le connaître ſon héritage en proie à la tyrannie, tandis qu'occupé d'une vie champêtre ſon prétendu pere attendait le moment où la haine publique ſerait parvenue au point de ſoulever les Tartares contre l'uſurpateur. Le Prince avait atteint l'âge de 20 ans

le temps à l'armée Turque de dépaſſer Pazardgik, je n'en rencontrai plus que les traîneurs, lorſque j'eus rejoint la

lorſque cet événement arriva. Le vieux Berger toujours plus conſidéré, vit naître la conjuration, anima les conjurés préſenta ſon Souverain & le rétablit ſur le trône de ſes peres après la mort du tyran.

Juſques-là le nouveau Kam n'avait aux yeux de ſon peuple d'autre titre pour le gouverner, que le témoignage d'un vieillard reſpectable à la vérité, mais qui pouvait toujours être ſoupçonné d'avoir agi par des vues d'ambition. Son déſintéreſſement diſſipa bientôt les ſoupçons. Appellé au pied du trône, pour recevoir le prix du ſervice le plus ſignalé, il refuſe tous les honneurs qui lui ſont offerts, & ne veut recevoir d'autre grace que celle d'immortaliſer ſon zèle en immortaliſant ſon nom. Dès ce moment il retourna garder ſon troupeau; le Kam gouverna ſous le nom de Tchoban-Gueray, & le ſurnom de Guéray s'eſt conſervé juſqu'à ce jour dans toute la ſucceſſion des Souverains Tartares, ainſi que celui de berger *Tchoban*. Les Hiſtoriens Turcs diffèrent ſur ce point, & leurs compilations répandraient du doute ſur la tradition Tartare, ſi le faux qui s'apperçoit dans les hiſtoires Ottomanes les plus récentes ne forçait à rejetter l'opinion des Annaliſtes Turcs. Ils prétendent que le nom de Gueray fut porté par une des branches cadettes de Gingis-Kam; mais c'eſt moins l'origine d'un nom propre que celle de l'épithéte Berger qu'il faut chercher. Or on ne la trouve que dans la tradition que je viens de rapporter.

route de Constantinople ; mais les cadavres dont elle était jonchée, le saccagement des villages & la désolation de tout le pays annonçait d'ailleurs le désordre horrible qui l'accompagnait dans sa marche. Des pelotons de cavalerie & d'infanterie rejoignaient cette armée à la file les uns des autres sans Officiers & sans apparence de discipline. Les petites troupes que nous rencontrions, ne paraissaient réunies que pour se chamailler entr'elles, tirer à tort & à travers, s'amuser des accidens qui en résultaient, assassiner quelques malheureux Chrétiens, croire déja leurs ennemis exterminés, & chemin faisant, glaner pour ainsi dire après la récolte; mais elle était si bien faite par le gros de l'armée que les débris de cette horrible moisson touchait les murs même de Constantinople; le feu avait tout ravagé. Nous changions nos relais sur les cendres des maisons de

je ne le fus pas moins de me ſéparer d'eux pour me rendre à Péra où je ne tardai pas à quitter l'accoûtrement Tartare.

Fin de la ſeconde Partie.

MÉMOIRES

DU BARON DE TOTT.

TROISIEME PARTIE.

MÉMOIRES

DU BARON DE TOTT,

SUR LES TURCS

ET LES TARTARES.

TROISIEME PARTIE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIV.



MÉMOIRES
DU BARON DE TOTT.

TROISIEME PARTIE.

JE n'avais vu ſur ma route qu'une faible partie des déſordres & des cruautés qu'avait commiſe l'armée Turque, en ſortant de Conſtantinople ; mais arrivé dans la capitale, j'y trouvai tout le monde encore ému d'un ſpectacle horrible, dont il me fut aiſé de recueillir les détails.

Un ancien uſage dont on ne retrouve ni le motif, ni l'origine, mêle à l'appa-

reil impoſant de la réunion des forces d'un grand Empire contre ſes ennemis, les bouffonneries les plus plates; & les Turcs nomment ce composé ridicule, Alay, (c'eſt-à-dire, la pompe triomphale). Elle conſiſte en une eſpèce de maſcarade, où tous les corps de métier préſentent ſucceſſivement aux ſpectateurs l'exercice mécanique, de leurs arts reſpectifs. Le laboureur conduit ſa charrue, le tiſſerand paſſe ſa navette, le menuiſier rabote, & ces différens tableaux élevés ſur des chars richement décorés ouvrent la marche & précédent l'étendart de Mahomet [1], lorſqu'on le ſort du Sérail pour le porter à l'armée, afin d'aſſurer la victoire aux troupes Ottomanes.

[1] Ce drapeau d'étoffe de ſoie verte, eſt conſervé dans le tréſor, d'où on ne le tire jamais que pour aller à la guerre. Il a cependant été queſtion de le déployer contre les rebelles qui détrônèrent Sultan Achmet. Le Viſir de ce Prince, qui fut la premiere victime ſur laquelle les mécontens exercèrent

Cet oriflamme des Turcs qu'ils nomment Sandjak - Chérif ou l'étendart du Prophète, eſt tellement révéré parmi eux, que malgré les différens échecs dont ſa réputation a été ternie, il eſt encore le ſeul objet de leur confiance, & le point ſacré de leur raliment. Tout annonce auſſi la ſainteté de ce drapeau : les ſeuls Emirs ont droit de le toucher ; ils compoſent la troupe qui l'entoure, il eſt porté par leur chef ; les ſeuls Muſulmans

leur rage, ſans l'aſſouvir, avait donné ce conſeil à ſon Maître, & les révoltés qui n'avaient dans le principe de leur réunion, que le pillage pour objet, euſſent été ſans doute diſſipés par la multitude, que la banniere ſainte eut réuni contre eux. On conſerve auſſi dans le tréſor une autre relique de Mahomet. On trempe tous les ans celle-ci dans un volume d'eau, que le Grand-Seigneur fait enſuite diſtribuer, par phioles, aux Grands de l'Empire. Des mécréans, car il y en a même chez les vrais croyans, prétendent que cette relique eſt une vieille culotte du Prophète ; mais ce qu'il y a de certain c'eſt que cette eau bénite, coûte fort cher à ceux qui en ſont gratifiés, & que les gens qui ſont porteurs de cette faveur, font également valoir les biens de ce monde, & le ſalut de l'autre, pour rançonner le favoriſé.

peuvent élever leurs yeux jusqu'à lui; d'autres mains le souilleraient, d'autres regards le profaneraient; le fanatisme le plus barbare l'environne.

Une longue paix avait malheureusement fait oublier, le ridicule, & surtout le danger de cette cérémonie; les Chrétiens s'empressèrent imprudemment d'y accourir, & les Turcs qui par la position de leurs maisons pouvaient louer leurs fenêtres, commencèrent par profiter de cet avantage. Un Emir qui précédait cette bannière, cria à haute voix cette formule : *Qu'aucun infidele n'ose profaner par sa présence la sainteté de l'étendart du Prophète, & que tout Musulman qui reconnaîtra un infidele ait à le déclarer sous peine de réprobation.* Dès ce moment plus d'asyle, ceux même qui en louant leurs maisons s'étaient rendus complices du crime en deviennent les délateurs, la fureur s'empare des esprits,

elle arme tous les bras, les forfaits les plus atroces ſont les plus méritoires. Plus de diſtinction d'âge ni de ſexe, des femmes enceintes traînées par les cheveux, foulées aux pieds de la multitude, y périrent de la manière la plus déplorable. Rien ne fut reſpecté par ces monſtres, & c'eſt ſous de tels auſpices que les Turcs commencèrent cette guerre.

Le Hatty-Chérif (Diplôme impérial) qui la proclamait, conçu dans la forme ordinaire, invitait tous les vrais croyans en état de porter les armes, à ſe réunir ſous l'étendart de la foi, pour en combattre les ennemis. Cette eſpèce de convocation de l'arrière-ban promettait une nombreuſe armée; mais il s'en fallait beaucoup qu'elle promît une armée compoſée de bonnes troupes: l'ignorance & l'avarice aimèrent mieux employer cette multitude de volontaires dont on ceſſerait de s'occuper après la guerre, que

de raſſembler tous les Jéniſſaires dont la ſolde & les prétentions ſe feraient accrues à perpétuité. On peut auſſi préſumer que le Grand-Seigneur craignant de rendre à ce corps l'énergie dont ſon père avait été la victime, ne voulut l'employer que comme un acceſſoire à ſes forces. L'inconvénient le plus réel, celui dont on ſe douta le moins, ce fut le manque abſolu de prévoyance, par rapport aux vivres. Il eſt dans la nature du deſpotiſme de ſe flatter toujours de ſuppléer à la prudence par l'emploi de l'autorité. Le Grand-Viſir commandait l'armée, tous les Miniſtres l'accompagnaient, les Regiſtres même de la Chancellerie étaient traînés à leur ſuite. On ne douta ni des ſuccès, ni de l'abondance ; la confiance fut auſſi générale qu'aveugle.

Tandis que ces grands Officiers en s'éloignant de Conſtantinople ſemblent

transſporter avec eux le ſiége même de l'Empire, des Subſtituts nommés à chaque emploi réſident dans la Capitale, & répondent au Deſpote de la prompte exécution de ſes volontés [1].

On va voir les reſſorts du Gouvernement en action; les détails qui ſe préſenteront ſucceſſivement en feront mieux juger qu'on ne pourrait le faire ſur une diſſertation vague & dénuée de l'appui des faits.

J'étais arrivé depuis peu de jours à Conſtantinople, & j'avais à peine eu le temps d'y prendre les arrangemens néceſſaires pour hâter le retour de mes équipages, que j'avais laiſſé en Crimée & en Beſſarabie, lorſque le premier Mé-

[1] On doit cependant remarquer que l'abſence des regiſtres de la Chancellerie retarde néceſſairement l'effet des ordres dont l'exécution requiert des formes; mais on obſervera également que les affaires de ce genre intéreſſent rarement le Deſpote, & que ſi elles l'intéreſſaient, on ſe paſſerait des formes.

decin du Grand-Seigneur m'envoya demander à onze heures du ſoir, ſi je voulais le recevoir. Le myſtère qu'il exigeait en même-temps, joint à la faveur dont je ſavais que cet homme jouiſſait auprès du Sultan, excitait ma curioſité, ſans me faire préſumer qu'une miſſion directe fût l'objet de cette viſite : le Médecin m'apprit cependant que Sultan Muſtapha inſtruit de mon retour, l'avait expreſſément chargé de m'en demander le motif : ſi vous avez à vous plaindre de quelqu'un, il vous ſera fait prompte juſtice ; je viens de quitter le Sultan, il m'a beaucoup parlé de vous, il connaît votre origine [1], il croit qu'elle lui donne des droits ſur votre zèle. Je priai le Médecin d'aſſurer Sa Hauteſſe de ma reconnaiſſance ; & quoique cette dé-

[1] On a déjà vu que mon pere était Hongrois, qu'il avait ſuivi le Prince Ragotzy, & l'on ſait que la Porte a donné aſyle à ce Prince, & à tout ce qui l'accompagnait.

marche parut m'être perſonnelle, je ſentis parfaitement qu'il était impoſſible que je fuſſe l'unique objet des ſollicitudes d'un Prince dont les armées étaient en campagne. En effet ſon émiſſaire qui avait ordre de lui porter ma réponſe, revint le lendemain à pareille heure que la veille; mais plus inſtruit. Cependant comme ce Médecin Italien parlait encore difficilement le Turc, les queſtions qu'il avait à me faire avaient été miſes par écrit; j'écrivis auſſi mes réponſes, & cette correſpondance du Grand-Seigneur avec moi, en m'attirant ſa confiance, fut ignorée de ſes Miniſtres juſqu'au moment où Sa Hauteſſe exigea de moi, des ſervices dont la publicité devint indiſpenſable.

Tandis qu'Emin-Pacha, ſans aucun des talens néceſſaires au Viſiriat & au Généralat, aveuglé par ſon intérêt perſonnel, croyait pouvoir conſerver l'un

avec tranquillité, & remplir l'autre avec gloire, en faisant la paix avant de commencer la guerre; son armée grossie journellement par l'affluence des Musulmans fanatiques, devint bientôt l'ennemi le plus dangereux de l'Empire. La disette des vivres, le désordre qui s'établit dans cette multitude affamée, le pillage qui accompagna les distributions, les massacres qui en résultèrent, l'autorité toujours faible, & toujours méprisée quand l'administration est évidemment vicieuse; tout annonçait des revers. Le Grand-Seigneur, le seul qui prit un véritable intérêt au succès de ses armes, venait d'adresser à son Visir l'ordre d'une nouvelle disposition. Emin Pacha osa prendre sur lui d'y désobéir; sa fausse politique fut trompée, son armée fut battue, & dispersée, & bientôt un ordre plus ponctuellement exécuté, plaça sa tête à la porte du Sérail, avec cette inscription : *pour n'avoir*

pas ſuivi le plan de campagne envoyé directement par l'Empereur.

Moldovandgi lui ſuccéda ; ce nouveau Viſir ſe montra plus entreprenant ſans être plus habile ; il fut également battu; mais il fut aſſez heureux, en perdant le Viſiriat, de ne perdre qu'une place auſſi dangereuſe, qu'éminente, & que perſonne n'était en état d'occuper.

A l'ignorance orgueilleuſe des Généraux ſe joignait l'inepte préſomption des ſubalternes, & les Turcs qui traînaient après eux un grand train d'artillerie, mais dont chaque pièce était mal montée, & tout auſſi mal ſervie ; foudroyés dans toutes les occaſions par le canon de leurs ennemis, ne ſe vengeaient de leurs déſaſtres qu'en accuſant les Ruſſes de mauvaiſe foi. Ils ſe prévalent, diſaient-ils, de la ſupériorité de leur feu, dont il eſt effectivement impoſſible d'approcher ; mais qu'ils

ceſſent ce feu abominable, qu'ils ſe préſentent en braves gens à l'arme blanche, & nous verrons ſi ces infidèles réſiſteront au tranchant du ſabre des vrais croyans. Cette multitude d'imbéciles fanatiques oſaient même reprocher aux Ruſſes quelques attaques que ceux-ci avaient fait pendant le ſaint tems du Ramazan. Cependant le Grand-Seigneur informé que les obus avaient incommodé ſa cavalerie, me demanda le deſſin de ces pièces, dont l'invention était encore nouvelle à Conſtantinople, & pour ſatisfaire la curioſité qu'il avait de connaître les différentes bouches à feu dont on faiſait uſage en Europe, j'envoyai à ce Prince les Mémoires de Saint-Remy, dont il ne pouvait cependant qu'examiner les planches, & lorſqu'il ſortait, il les faiſait porter par un des gens de ſa ſuite.

Sultan Muſtapha dont on a vu les premiers

premiers ſoins ſe diriger ſur les finances, après avoir répandu des ſommes énormes ſans ſuccès, commençait à marchander avec ſes Miniſtres pour les nouvelles dépenſes qu'ils lui propoſaient, & tandis que ceux-ci l'accuſaient d'avarice, il ſe reprochait une facilité, qui ne ſervait, diſait-il, qu'à enrichir les fripons dont il était entouré. Il était difficile en effet que ce Prince pût voir d'un œil tranquille ſes tréſors diminués, ſon armée diſſipée, & des ennemis qu'il avait cru pouvoir dompter dès la première campagne, victorieux ſur le Danube, le menacer encore d'une invaſion dans l'Archipel.

Son activité en le tranſportant par tout, lui faiſait découvrir à chaque inſtant de nouveaux abus, il s'en plaignait à ſes Miniſtres, jamais ſans les faire trembler, mais toujours ſans fruit pour le bon ordre que leur volonté

même aurait eu peine à rétablir. Les nouvelles troupes qui du fond de l'Asie se rendaient à l'armée, passaient le Bosphore, & s'arrêtaient à Constantinople, moins pour solliciter la Porte que pour la faire composer. Pendant que les Chefs de ces Milices volontaires traitaient de leurs subsides pour la campagne, ces Asiatiques répandus dans la Capitale, armés jusqu'aux dents, embusqués soir & matin dans les carrefours en y détroussant les passans, accéléraient la négociation par la nécessité urgente de se débarrasser d'une pareille canaille. Le Gouvernement trop faible pour en réprimer l'insolence, marchandait aussi sans utilité & cédait sans pudeur. Dans le nombre de ces brigands qui se succédaient, une troupe partie du pays des Las [1] apprend en arrivant que quelques

[1] Le pays des Las s'étend le long de la côte méridionale de la Mer Noire, & comprend les villes de Synop & de Trébisonde.

Jénissaires de leur compagnie [1] sont détenus dans la forteresse d'Yssar [2] sur le canal. Son traitement venait d'être convenu & soldé, mais elle ajoute à sa prétention la délivrance des prisonniers. Le Visir n'ose ni accorder ni refuser ; il fallut avoir recours à un accommodement. On convient que cette troupe passera devant le château, en fusillera la porte, & que le Gouverneur forcé en apparence par cet acte d'hostilité, livrera les coupables. Des exemples antécédens pourraient justifier ce ridicule expédient, mais il n'est pas moins une preuve de lâcheté remarquable dans un Gouvernement absolu, parce qu'il

[1] Cette Compagnie que je crois être la trente-cinquième, est d'autant plus nombreuse que les Las ne s'engagent jamais dans une autre, & le nombre des inscrits va jusqu'à 30,000.

[2] C'est le château où l'on enferme les Jénissaires qu'on veut punir ou étrangler, & cette alternative rend ce séjour très-scabreux.

peut ſervir à découvrir le caractère invariable du deſpotiſme ; ſon pouvoir ne peut échapper un moment au Deſpote, ſans qu'auſſi-tôt la multitude ne s'en empare.

Tandis que la faibleſſe du Gouvernement leur faiſait fermer les yeux ſur les excès d'une ſoldateſque effrénée, les Miniſtres cherchaient à ſe diſſimuler la guerre de mer dont l'Empire était menacé. Aucun vaiſſeau Ruſſe n'avait encore paru à Conſtantinople, donc les Ruſſes n'ont pas de vaiſſeaux, ou ſi par haſard ils en ont, cela ne fait rien aux Turcs, puiſqu'il n'y a point de communication entre la Baltique & l'Archipel. Les Danois, les Suédois dont le pavillon était connu des Turcs, ne pouvaient détruire cet argument dans leur eſprit. Les cartes déployées à leurs yeux n'avaient pas plus de pouvoir, & le Divan n'était pas encore perſuadé de

la possibilité du fait, lorsqu'il reçut la nouvelle du siége de Coron, de l'invasion de la Morée & de l'apparition de douze vaisseaux de ligne ennemis [1].

Cependant l'incertitude des Ministres n'avait pas empêché de préparer quelques forces maritimes. On pressa l'armement de trente vaisseaux de guerre, & l'on ne vit bientôt dans une supériorité aussi marquée que le plaisir de se dédommager dans l'Archipel des malheurs qu'on venaient d'essuyer sur le Danube. On retrouva aussi dans les registres de l'Empire que la derniere guerre avec

[1] L'ignorance des Turcs sur la Géographie fournit des traits encore plus frappants que celui-ci. Un Ambassadeur de Venise venant à Constantinople avec deux vaisseaux de guerre de la République, rencontra dans l'Archipel la flotte du Grand-Seigneur, qui en tems de paix sort annuellement pour y percevoir le tribut des îles. L'Amiral Turc invite l'Excellence à son abord pour le fêter, & dans la conversation lui demande si les Etats de la République sont voisins de la Russie : indigné de cette ignorance, le Noble lui répond : Oui, il n'y a que l'Empire Ottoman entre deux.

la Ruſſie avait occaſionné l'armement d'une flottille composée de cent cinquante demi-Galéres deſtinée à pénétrer dans la mer de Zabache, & les détails conſignés dans le compte des dépenſes ne ſpécifiant aucun des motifs qui avaient déterminé cet armement, on oublia que les ports d'Azoff & de Taganrog alors en litige n'étaient plus pour rien dans la guerre actuelle : la conſtruction des Galiotes fut ordonnée & conduite avec la plus grande célérité.

Ces préparatifs en augmentant l'affluence des troupes & des matelots deſtinés aux deux armées navales, portèrent la licence à un tel excès que chaque jour était marqué par quelque nouvelle cataſtrophe, & M. le Comte de Saint-Prieſt, Ambaſſadeur de France, que la belle ſaiſon avait attiré dans ſa maiſon du canal, ne voulant ni ſe priver du plaiſir de la promenade, ni s'expoſer

à l'inſulte des gens de guerre qu'il avait déja éprouvé en voiture, prit le parti de cheminer la baïonnette au bout du fuſil, ainſi que les perſonnes qui l'accompagnaient ; ce moyen de ſûreté était également le ſeul qui pût faire reſpecter la perſonne de l'Ambaſſadeur, par les troupes de bandits qui filaient journellement par terre & par mer pour ſe rendre à l'armée. La ſituation du Palais de France à la campagne était telle que tous les batteaux qui remontaient le canal, devaient paſſer ſous les fenêtres, qui du côté de la marine étaient ſoigneuſement fermées. Nous étions ſortis après le dîner pour notre promenade ordinaire, & nous avions déja gagné les hauteurs de Tarapia, lorſque nous entendîmes une fuſillade aſſez vive en mer du côté du Palais, & nous nous étions arrêtés pour fixer notre opinion à cet égard, quand les cris d'un homme

qui venait à nous déterminèrent M. de Saint-Prieſt à aller à ſa rencontre. Nous apprîmes que la Palais était aſſailli par une troupe de ces coquins. Nous précipitons alors notre marche, pour réprimer leur audace ; mais nous ne pûmes arriver à temps, le bateau d'où ils avaient fuſillé le Palais était déja très-loin, & quoique M. l'Ambaſſadeur en fut quitte pour des volets percés & des vitres caſſées par une quinzaine de balles que nous trouvâmes dans le ſallon, cette inſulte lui parut aſſez grave pour en porter des plaintes à la Porte. Un Interprète envoyé à cet effet, raconte le fait au Reis-Effendi, & celui-ci après l'avoir écouté avec toutes les démonſtrations du plus grand intérêt : Quoi, dit-il, ces gueux-là ont oſé inſulter le Palais de France : ils ſont donc fous ! Comment peuvent-ils croire échapper à la punition ? Ne ſavent-ils

pas que ſur la première plainte on les pourſuivra. En vérité, je n'en reviens point ; c'eſt une véritable démence. S'attaquer à l'Ambaſſadeur de France? ſur leur route n'avaient-ils pas aſſez de maiſons Grecques, Juives, Arméniennes? que ne s'en prenaient-ils à celles-là, au lieu de nous mettre dans l'embarras.

C'eſt ainſi que ce Miniſtre déplorait la néceſſité d'aſſurer la tranquillité d'un Ambaſſadeur, lorſqu'il trouvait tout ſimple de ſacrifier celle du public. Un Colonel des Jéniſſaires eut ordre de venir avec ſa troupe garder la maiſon de campagne de M. de Saint-Prieſt. Des Officiers du corps furent expédiés en même temps à l'embouchure de la mer Noire, pour arrêter les coupables avant le départ du vaiſſeau qui devait les tranſporter à Varma. On aſſura bientôt qu'ils avaient été pris & noyés;

mais la faiblesse du Gouvernement était telle, que ce fait qui était faux ne parut pas même vraisemblable. Quelque tems après, une aventure du même genre, mais dont le motif quoique moins sérieux pouvait amener des événemens assez funestes se passa à ma porte. J'occupais à Buyukdéré la maison de campagne que M. de Vergennes y avait fait construire pendant son Ambassade ; un quai qui servait de grand chemin la séparait de la mer. Des soldats passaient en causant assez haut pour qu'un perroquet, dont la cage était sur une fenêtre assez élevée, pût distinguer & répéter quelques propos libres dont leur gaieté assaisonnait leur discours. Ils s'arrêtent aussitôt en injuriant celui qui osait se moquer d'eux : nouvelle répétition ; ils deviennent furieux, préparent leurs armes & se disposent à assaillir la maison, pour faire main basse sur les habitans : cepen-

dant le tumulte éveille l'attention d'un Jénissaire qui gardait ma maison dans l'intérieur, & curieux d'en connaître la cause, il ouvre la porte au moment où la rage de ces hommes allait éclater. Menacé d'abord d'être leur premiere victime, il parvint cependant à un éclaircissement, il dénonce le perroquet, on s'irrite de cette excuse, & ce ne fut qu'après leur avoir présenté le coupable qui heureusement continua de les imiter, que l'on parvint à les calmer & leur faire quitter prises. Quelques tasses de café qu'on leur offrit & qu'ils acceptèrent, mirent fin à cette querelle qu'il était aussi difficile d'éviter que de prévoir.

Tandis qu'on voyait la Capitale & ses environs infestés par une soldatesque effrénée qui n'avait de courage que celui des brigands, les provinces livrées aux mêmes désordres & molestées par

les Gouverneurs avec autant d'impunité, éprouvaient à la fois toutes les vexations; le principal objet des Ministres était de pourvoir conjointement à l'approvisionnement de Constantinople & à la subsistance des troupes. Cela rendit les vexations plus cruelles & en même tems plus multipliées. Les mesures avaient été si mal prises d'abord, que le peuple ne pouvait manquer de souffrir doublement & de la précipitation non moins cruelle qu'impérieuse avec laquelle on levait les impôts, & de l'injustice des agens chargés de les lever.

Le Gouvernement Turc peut se considérer dans tous les tems, comme une armée campée, dont le chef ordonne du centre de son quartier général, de fourager les environs. C'est ainsi que le Visir pourvoyait son armée par la mer Noire, tandis que la Capitale ne vivant plus que des denrées répandues

ſur les côtes de l'Archipel, avait beſoin d'aſſurer ſa ſubſiſtance par la ſupériorité des forces maritimes préparées contre les Ruſſes. Mais ſi la violence était parvenue à preſſer la conſtruction, à hâter le gréement des vaiſſeaux & à raſſembler la multitude des hommes qu'elle forçait d'être matelots, tout indiquait auſſi que l'ignorance & la préſomption avaient dirigé ces préparatifs.

Des vaiſſeaux élevés de bord, dont les batteries baſſes étaient cependant noyées au moindre vent, ne pouvaient offrir à l'ennemi que beaucoup de bois & peu de feu. Les manœuvres embarraſſées, les cordages & les poulies qui rompaient au moindre effort, trente hommes occupés à la ſainte Barbe à mouvoir la barre du gouvernail, d'après les cris du timonier placé ſur le gaillard. Aucun principe d'arimage, nulles

connaiſſances nautiques, des batteries encombrées, point d'égalité dans les calibres, tel était l'état méchanique de cet armement dont la conduite ne pouvait-être confiée qu'à des hommes aſſez ignorans pour s'en contenter. Cependant les commandemens furent brigués, & le Capitan-Pacha qui tient les grandes nominations dans ſon caſuel, en diſtribuant les vaiſſeaux de la flotte au plus offrant, donnait à chaque Capitaine le même droit de vendre les emplois de ſon vaiſſeau, & ce petit commerce que l'uſage avait conſacré, mettait le comble aux malverſations ſi capables d'anéantir la marine des Turcs ſans le ſecours de leurs ennemis. Accoutumés juſqu'alors à vexer annuellement l'Archipel avec une petite eſcadre, les Officiers de mer, n'avaient acquis aucun principe militaire, aucune vue, aucun art, aucune expérience de ce genre,

& lorſque la flotte appareilla, il ſemblait encore qu'il ne fût queſtion que d'aller percevoir un tribut qu'on ne pouvait leur diſputer. Le ſeul Haſſan, transfuge d'Alger & nommé Capitaine du vaiſſeau Amiral, parut s'embarquer dans l'intention de faire la guerre; mais cet homme dont la témérité eſt connue, & qui penſa toujours qu'elle ſuffiſait à tout, & qu'elle tenait lieu de tout, voulut alors ſe ſignaler par une invention auſſi funeſte à Tcheſmé qu'elle avait ſemblé étrange à Conſtantinople. Cette invention conſiſtait dans un nombre de barres de fer qui fixées ſur le plat-bord débordaient horizontalement en ſe prolongeant par delà la perpendiculaire de l'eau, afin d'empêcher l'abordage de l'ennemi, mais ſi ce détail ne donne pas une grande idée du génie de l'auteur, je crois en avoir donné une aſſez préciſe du talent des Turcs, pour

qu'on ne doute pas de leur admiration.

La durée des vents du Sud, en retardant le départ de la flotte, loin de ſervir à la mettre dans un meilleur état, favoriſa ſeulement & la déſertion des matelots & quelques vexations lucratives que les Capitaines continuaient d'exercer, ſous le prétexte de completter leurs équipages. Pendant ce temps l'armée de terre, quoique deux fois détruite, était devenue plus nombreuſe que jamais, & l'Empire Ottoman attaqué vivement par terre & par mer, mais oppoſant de toutes parts des forces triples à celles de ſon ennemi, ſe livrait à tout l'orgueil d'une proſpérité qui ne paraiſſait pas douteuſe.

L'abſence des troupes laiſſant un peu de tranquillité dans la Capitale, & l'eſpoir préſomptueux des grands ſuccès diſpoſant le peuple plus favorablement, M. le Comte de Saint-Prieſt voulut profiter

profiter de cette circonſtance pour donner une fête à l'occaſion du mariage du Roi. Ce fut auſſi pour y faire participer les Turcs qu'il voulut joindre aux préparatifs de bals & de feſtins dont les ſeuls Européens auraient joui, une illumination & un feu d'artifice que je me chargeai de préparer. Déja la ſalle du bal qu'il avait fallu conſtruire était achevée, l'artifice était prêt, & nous n'avions plus à nous occuper que de l'arrangement des décorations, lorſque la nouvelle de la deſtruction des deux armées de terre & de mer, en répandant la conſternation dans Conſtantinople, fit échouer nos préparatifs. Il n'était plus poſſible de ſonger à donner des fêtes. Le Grand-Seigneur dans la plus vive inquiétude, les Miniſtres abattus, le peuple au déſeſpoir, & la Capitale réduite à craindre la famine & l'envahiſſement: telle était la ſitua-

tion actuelle d'un Empire qui un mois auparavant se croyait si formidable. Cependant l'ignorance qui veut toujours flatter l'orgueil qui l'accompagne, ne voyait dans cette double catastrophe que les décrets impénétrables de la Providence à laquelle il faut aveuglément se soumettre. Personne ne savait parmi les Turcs qu'une multitude indisciplinée contribue plus efficacement à sa propre destruction, que les efforts de l'ennemi qui lui est opposé. Mais si le manque seul de discipline avait suffi pour détruire l'armée de terre à Craoul, il fallut de plus pour perdre la flotte à Tchesmé le concours de la plus souveraine ineptie de la part de l'Amiral & de ses Capitaines.

Cette flotte sortie du canal des Dardanelles pour chercher l'escadre Russe, après avoir fait route sur Chio avait mouillé sur la côte d'Asie, entre la

terre ferme & les Isles de Spalmadores en avant du Port de Tchesmé. Des frégates nouvellement construites & dont la marine Turque ne connaissait pas l'usage avant cette guerre, mouillées sur les aîles de cette longue ligne devaient signaler l'ennemi, lorsqu'il paraîtrait, & avaient ordre de le laisser s'engager dans ce défilé, où les trente vaisseaux bien espacés & mouillés sur quatre ancres devaient les attendre. Cette ingénieuse embuscade ainsi préparée, les vaisseaux Russes disposés plus militairement, après avoir doublé Chio & reconnu les premiers vaisseaux Turcs, les prolongèrent effectivement jusqu'au centre de la ligne, sans que ceux-ci fissent aucun mouvement pour se mettre sous voiles. Cependant les deux Amiraux se trouvant par le travers l'un de l'autre, le Russe après avoir lâché sa bordée, s'approcha du Turc, pour lui

jetter de l'artifice & ſauta lui-même pendant cette manœuvre. Haſſan-Pacha, alors Capitaine de pavillon, (& qui m'a fourni les détails que je donne ici), après avoir vu ſon vaiſſeau échappé à ce fracas, ſe croyait hors de danger, lorſqu'il apperçut ſa poupe enflammée & ſon bâtiment prêt de ſubir le même ſort. Déja ſon équipage s'était jetté à la mer, il s'y précipita lui-même, & aſſez heureux pour ſe ſaiſir d'un débris de l'Amiral ennemi, il échappa encore aux éclats du ſien, dont le feu ne tarda pas à gagner les ſoûtes aux poudres.

Il eſt aiſé d'appercevoir qu'en réduiſant le calcul à l'importance de la perte faite de part & d'autre, celle des Ruſſes infiniment plus conſidérable juſtifierait la réſolution qu'ils prirent d'abord de ne plus attaquer les Turcs; mais ceux-ci dont les connaiſſances militaires s'étendaient à peine ſur les

effets du salpêtre, effrayés de celui qu'il venait de produire, ne calculèrent que le danger de sauter, si les Russes les joignaient encore. Tchesmé fut aussitôt l'asyle où toute l'armée se retira dans le plus grand désordre, & quelques canons débarqués à la hâte & placés sur les deux caps qui ferment ce Port tranquillisèrent les fuyards.

Il paraît que les Russes s'occupaient pendant ce temps à observer les mouvemens de l'ennemi, & l'on peut croire que ce ne fut pas sans un grand étonnement qu'ils apprirent le lendemain ce qui s'était passé à Tchesmé. Ne pouvant aussi attribuer cette conduite étrange des Turcs qu'à une terreur panique, d'après laquelle on peut presque toujours tenter avec avantage les choses qui semblent promettre le moins de succès, ils se présentèrent devant le Port avec deux brûlots qu'ils y

envoyèrent. A l'apparition des Ruſſes, les Turcs encore effrayés de la veille ſongèrent plutôt à ſe ſauver par terre qu'à défendre leurs bâtimens. Mais l'aſpect de deux petits vaiſſeaux qui ſe dirigeaient vers le Port, réveilla chez eux l'idée de conquête, & les prenant pour des transfuges, loin de s'occuper à les couler bas, ils faiſaient des vœux pour leur heureuſe arrivée, bien déterminés cependant à mettre l'équipage aux fers, & jouiſſant déja du plaiſir de les conduire en triomphe à Conſtantinople [1].

Cependant ces prétendus déſerteurs entrés ſans difficulté, amarrèrent leurs gouvernails, hiſsèrent leurs grappins, & vomirent bientôt des tourbillons de flammes qui embraſèrent toute la flotte; le Port de Tcheſmé encombré de vaiſ-

[1] Cette anecdote m'a été garantie par le même Haſſan-Pacha que j'ai cité plus haut.

ſeaux, de poudre & de canons, n'offrit alors qu'un volcan dans lequel toute la marine des Turcs fut engloutie. Si cette cataſtrophe humiliait l'orgueil Ottoman, les Miniſtres de cet Empire durent bientôt s'occuper d'un intérêt plus preſſant; une prochaine famine menaçait la Capitale. En effet la deſtruction de la flotte Turque, en abandonnant l'Archipel aux Ruſſes empêchait l'approviſionnement de Conſtantinople, l'ennemi pouvait encore forcer le détroit, ſe préſenter à la pointe du Sérail, ſaccager la ville, dicter la loi au Grand-Seigneur. La conſternation était générale, aucune crainte n'était mieux fondée; l'ignorance qui ſe fait toujours juſtice, quand la terreur a détruit ſa préſomption, n'eut rien à objecter à l'ordre du Grand-Seigneur de m'abandonner aveuglément la défenſe des Dardanelles, & de me ſoumettre tous les moyens de garantir

la Capitale. Cette commiſſion ne pouvait cependant m'être donnée ſans des formes préalables, la Porte s'empreſſa de les remplir, en requérant l'Ambaſſadeur de France à cet égard. Le Reis-Effendi m'invitait en même-tems & me preſſait de venir concerter avec lui les meſures que je croirais néceſſaires dans une circonſtance qui exigeait la plus grande célérité.

J'aurai de ſi fréquentes occaſions de parler des Miniſtres Turcs, qu'il me paraît utile de donner quelques notions préliminaires ſur le caractère de ceux qui étaient alors en place, notions néceſſaires à l'intelligence des détails dans leſquels les circonſtances m'entraîneront indiſpenſablement.

On a déja vu que le Grand-Seigneur depuis ſon avénement au trône, occupé d'économie, voyait à regret que la guerre diſſipait ſes tréſors ſans lui pro-

curer la gloire dont il était avide. Ce Prince ne pouvait cependant accuſer les Miniſtres qui réſidaient auprès de ſa perſonne du mauvais ſuccès de ſes armes, & s'il les croyait incapables d'y remédier il n'était malheureuſement pas en ſon pouvoir de leur ſubſtituer des hommes plus éclairés; c'était d'ailleurs à l'armée que les grands talens euſſent été néceſſaires, & les Miniſtres qui jouiſſaient le plus de la faveur de leur Maître avaient trop d'adreſſe pour lui perſuader qu'il lui ſerait avantageux de les éloigner de ſa perſonne. Iſmaël-Bey excellait ſur-tout dans cet art ſi difficile de gouverner ſon Souverain, de diriger toutes les affaires, ſans compromettre ſa tranquilité perſonnelle, & ſans rien abandonner de ſes plaiſirs.

Iſed-Bey Surintendant des monnoies, jouiſſait plus particulièrement de la faveur de ſon Maître, mais ſans exciter

ni haine ni jaloufie, affez fage pour ne point ambitionner le Miniftère, il n'employait fon crédit qu'à modérer l'humeur que le Grand-Seigneur prenait fouvant contre fes Miniftres, & donnait tous fes foins aux malheureux & aux indigens qu'il fecourait journellement.

Mélek-Pacha Caymakam ou Subftitut du Grand-Vifir & beau-frere du Grand-Seigneur, ne fe diftinguait dans cette première place que par la fuperbe figure qui avait déterminé la Sultane à le demander à fon frere; & le Grand-Tréforier moins favorifé, mais fier d'une forte de réputation acquife par fon pere dans la dernière guerre, plein de confiance dans celle qu'il allait acquérir lui-même, plus ardent qu'ambitieux, était auffi plus remarquable par fon activité que par fes lumieres. Les Miniftres du fecond ordre, le Mufti lui-même eurent trop peu de part au Gouverne-

ment, pour que j'entre dans aucun détail ſur leur perſonnel.

Iſmaël-Bey chargé de conférer avec moi ſur l'état des Dardanelles & ſur le danger qui menaçait la Capitale, crut maſquer les craintes du Gouvernement en enveloppant notre conférence des voiles de la nuit. Il me reçut dans ſa maiſon particulière, où je le trouvai occupé d'une affaire dont l'importance faiſait une puiſſante diverſion à celle qui nous réuniſſait. Ce Turc recherché dans ſes moindres goûts, mais d'une recherche enfantine, déſirait deux ſerins qui chantaſſent le même air. Ses gens avaient parcouru la ville ſans ſuccès, & le Miniſtre cherchait de nouveaux moyens pour ſatisfaire ſa fantaiſie lorſque j'arrivai pour concerter avec lui ceux d'éloigner la cataſtrophe qui menaçait la Capitale.

L'état des Dardanelles ne lui était

pas mieux connu qu'à moi, mais il était évident par les lettres de Moldovangi-Pacha, ci-devant Grand-Visir, & dont la disgrace avait été bornée au Gouvernement subalterne des Châteaux du Canal, sous le titre de Défenseur des Dardanelles, que cette barrière crue jusqu'alors inexpugnable ne résisterait pas à la plus faible attaque; l'escadre Russe qui navigeait en vue des premiers Châteaux avec le vent favorable, n'avait qu'à en profiter pour pénétrer dans la mer de Marmora, & venir ensuite jusques sous les murs du Sérail, dicter la loi au Grand-Seigneur.

Telle était la situation de cette Cour orgueilleuse, l'ignorance des Ministres & la friponnerie des subalternes avaient préparé cette position, si humiliante, & si propre à donner les plus vives inquiétudes. L'examen que j'étais à portée de faire journellement des Châteaux

conſtruits, auprès de Conſtantinople, ſur le même ſyſtême que ceux des Dardanelles, ſuffiſait pour m'indiquer le parti que je devais prendre en y arrivant. Le moyen d'emboſſer des vaiſſeaux de guerre, offrait peu de facilité; deux bâtimens qui n'ayant pu joindre la flotte avaient été préſervés de l'incendie, actuellement mouillés en dehors des premiers Châteaux, pouvaient être enlevés par l'eſcadre Ruſſe avant mon arrivée, & l'Arſenal ne contenait plus qu'un vieux vaiſſeau déclaré hors d'état de ſervir. J'arrêtai cependant avec le Reys-Effendi que ce bâtiment radoubé à la hâte, garni de ſon artillerie, décoré du pavillon Amiral & chargé de madriers, de pelles, de pioches & d'autres uſtenſiles dont je lui donnai l'état, ferait voile au plutôt pour venir me joindre aux Dardanelles.

Le Capitaine d'un Corſaire Malthais

pris depuis plusieurs années, & qui croyant adoucir sa position, n'avait fait en se disant Chevalier de Malthe, que rendre son rachat plus difficile, gémissait dans les fers. M. le Comte de Saint-Priest désira profiter de cette occasion pour délivrer ce malheureux. A cet effet je prétextai la nécessité de préparer des brûlots, & je feignis de manquer de connaissances à cet égard, afin de mieux colorer la demande que je fis de cet esclave; je vantai ses talens, je déclarai que cet homme seul était capable de me suppléer. J'obtins qu'on me l'enverrait avec le vaisseau, & je reçus l'assurance la plus positive de sa liberté, si je lui trouvais les talens que j'avais annoncé; j'étais bien sûr aussi de lui donner dans ce genre tous ceux qu'il n'aurait pas, mais ce qu'il m'était difficile de prévoir & ce qui arriva cependant, c'est que cet homme pré-

venu par les Turcs des vues que j'avais ſur lui, fut aſſez borné pour ne rien comprendre au motif de ma démarche & pour me déſavouer. On verra bientôt un réſultat bizarre d'une inſinuation dont la charité était le ſeul motif.

L'empreſſement que le Grand-Seigneur avait de me ſavoir aux Dardanelles, ne me permit d'attendre aucune des choſes dont j'avais beſoin pour y commencer mon travail [1]. Sa Hauteſſe avait donné ordre que tout m'y fût ſoumis. Je demandai un Commiſſaire; on nomma Muſtapha-Bey petit-fils du fameux Dganum-Codga [2], & je noliſai ſur le champ un

[1] A l'eſpérance de dominer l'Univers ſuccéda ſi rapidement l'idée de l'anéantiſſement qu'à la nouvelle de l'apparition des Ruſſes, tout Conſtantinople perdit la tête, on y fit des prières publiques pour le ſuccès de mes ſoins, & le Grand-Seigneur qui avait pris confiance dans mon zèle, & qui malheureuſement n'avait rien de mieux à faire pour le moment ne crut pouvoir reſpirer qu'après mon départ.

[2] Dganum - Codga était Amiral lors de la révolution, qui après avoir détrôné Sultan Achmet menaçait encore ſon

bâtiment Français pour me conduire aux Dardanelles. Le Commiſſaire de la Porte m'y avait précédé de quelques heures, & les ordres dont il était porteur en aſſujettiſſant Moldovandgi-Pacha à tout ce que je jugerais convenable, n'avait pas diſpoſé ce dernier en ma faveur. Je ne crus pas non plus devoir me fier à l'engagement myſtérieux du pain & du ſel par lequel on a déja vu que cet homme avait fait avec moi le pacte d'une amitié inviolable. Cependant la crainte où le tenait les ordres qui lui étaient adreſſés, & celle que lui inſpirait la préſence d'un ennemi accoutumé à le vaincre, lui firent diſſimuler ſon mécontentement. Cela me donna le temps de le calmer. J'y parvins en careſſant ſon amour-propre, & nous n'eûmes aucune altercation appa-

ſucceſſeur. Le chef des rebelles fut tué dans le Divan par cet Amiral dont la fermeté & la prudence rétablirent le bon ordre.

rente

rente pendant mon séjour aux Dardanelles. Son humeur ne s'exhala que dans ses premiers lettres à la Porte ; & le peu de succès de ses plaintes en arrêta le cours.

Mon premier soin fut d'examiner l'état des Châteaux ; mais il suffisait de jetter un doup-d'œil sur les soldats chargés de leur défense, pour juger qu'il n'y avait pas plus de ressource dans le moral que dans le physique. La terreur s'était tellement emparé des esprits qu'on s'expliquait hautement sur l'abandon des batteries au premier coup de canon.

La permanence des garnisons établies chez les Turcs, en faisant de chaque soldat un citoyen domicilié, lui donne trop d'objets intéressans à soigner, pour qu'il puisse se dévouer uniquement à la défense de la Citadelle où il est fixé ; ses intérêts s'étendent au dehors de l'en-

ceinte. La discipline chez les Turcs, toujours sévère & jamais exacte, ne suffit pas pour l'y renfermer. Un simple coup d'œil jetté sur la construction des Dardanelles suffisait pour appercevoir les motifs de cette désertion. Des murailles séches, élevées de plus de trente pieds au-dessus des batteries à fleur d'eau, menaçaient de s'écrouler sur les canons & les Canonniers, à la première volée des Russes ; ce genre de défense devenait plus dangereux pour les Turcs que l'attaque même de leurs ennemis.

Une artillerie imposante par la largeur des bouches à feu ; mais peu redoutable après la première décharge, à cause de la lenteur du service de ces énormes pierriers, formait les batteries principales des Châteaux d'Europe & d'Asie, dont les feux se croisaient aux Dardanelles, mais qui se joignaient à peine aux deux Châteaux de l'embouchure. Cette artille-

rie toute en bronze, ſans tourillons & ſans affuts, était ſeulement appuyée par la volée ſur des pièces de bois échancrées, en même-temps qu'un maſſif de pierres en appuyant les culaſſes, empêchait le recul. Nombre d'autres piéces couchées ſur le ſable, ainſi que pluſieurs mortiers, ſemblaient être plutôt les débris d'un ſiége, que des diſpoſitions à le ſoutenir. Tel était l'état des Dardanelles, lorſque j'y arrivai, & l'Eſcadre Ruſſe compoſée de ſept vaiſſeaux de ligne (dont deux à trois ponts) & de deux frégates, n'avait ſans doute qu'à profiter du vent favorable avec lequel elle ſe maintenait à l'embouchure pour tenter un ſuccès que M. Elphinſton s'était promis, & contre lequel les Turcs n'avaient rien oppoſé.

Le canal des Dardanelles ſitué à 50 lieues à l'Oueſt de Conſtantinople, entre l'Archipel & la petite mer de Marmora,

s'étend depuis la côte de Troyes jusqu'à Gallipoly, vis-à-vis Lampsaque. Cette espace d'environ douze lieues, d'une largeur inégale, presente différens points où les terres d'Europe & d'Asie (que ce canal sépare) se rapprochent à la distance de trois à quatre cent toises. C'est aussi à trois lieues de son embouchure, du côte de l'Archipel, au plus étroit de ce canal, qu'ont été bâtis les deux Châteaux appellés Dardanelles, dont les boulets traversent facilement d'une rive à l'autre. Ce point de défense a été long-temps la seule barrière établie pour garantir Constantinople. Devenus plus inquiets; mais toujours aussi peu instruits, les Turcs ont ensuite fait élever deux Châteaux à l'embouchure, dont la distance d'environ 1500 toises, rend le tire incertain, & la défense insuffisante.

J'ai déja parlé de deux vaisseaux de guerre Turcs, dont l'armement retardé à

Constantinople, les avait empêché de partir, avec la flotte, & leur avait fait éviter la catastrophe de Tchesmé. Ces vaisseaux étaient mouillés entre les deux Châteaux; mais ils étaient mouillés si en dehors qu'ils pouvaient être facilement enlevés par l'escadre ennemie. Mon premier soin fut de donner ordre à ces bâtimens de rentrer, afin de les embosser de manière à ce que leurs batteries soutinssent celles du Château, en rétrécissant l'ouverture du canal. Cependant l'inspection des équipages & des Officiers me força de suspendre l'exécution de cet ordre dont ils me parurent absolument incapables. Le vent quoique favorable était même insuffisant pour les tirer de la position dangereuse où ils se trouvaient. Cette position devint excessivement critique le troisième jour de mon arrivée.

Tandis que j'étais au Château d'Eu-

rope, ſitué à l'embouchure, l'eſcadre Ruſſe ſortant en colonne du golfe d'Eſ-nos ſerra la côte d'Europe en la prolongeant vers la pointe du Château, & ſemblait par cette manœuvre vouloir plutôt retomber ſur les deux vaiſſeaux pour les enlever, que tenter de forcer le paſſage. Tout leur était également facile à exécuter. Une frégate ſeule n'eut pas trouvé plus de réſiſtance auprès des deux vaiſſeaux de guerre, que les Châteaux n'en euſſent offert à toute l'eſcadre. Le ſeul avantage qui nous reſtait, celui qu'il importait de conſerver, c'était de n'être pas reconnus auſſi faibles que nous l'étions. La marche de l'eſcadre ennemie annonçait qu'elle craignait de ſe mettre ſous le feu des groſſes batteries; je n'avais cependant à lui oppoſer qu'une ſeule coulevrine de fer; mais dont le calibre était de 60 livres de balles. Les Turcs l'avaient abandonnée,

plutôt que diſpoſée hors du Château, elle était appuyée ſur deux madriers, & dirigée perpendiculairement à la route de l'eſcadre. Un cap avancé d'une centaine de toiſes, où l'on avait placé quelques canons d'un petit calibre, cachait cette coulevrine, qui dans cette poſition ne pouvait être découverte par les vaiſſeaux Ruſſes qu'au moment de leur débouquement, & à l'inſtant même où ils ſe trouveraient expoſés au tire de cette pièce; mais le cap laiſſant à découvert la crête des murailles, ainſi que les habitations qui avoiſinent la Fortereſſe, l'eſcadre nous lâcha ſes bordées, & cette canonnade vive, mais infructueuſe, n'aurait ſervi qu'à accoutumer les Turcs au feu, ſi quelque choſe avait pu les aguerrir: ils diſparurent au premier coup, & j'eus peine à conſerver ſept à huit hommes pour ſervir la coulevrine, ſeul moyen de défenſe dont je pouvais diſpoſer. Il

me fallait encore attendre que l'ennemi vint se placer sous sa direction, cette piéce était immobile, mais cette immobilité même assura le premier coup qui fut tiré sur la frégate d'avant-garde; cette frégate mit à culer aussitôt, & le second coup fut prêt pour le vaisseau qui suivit; cependant la canonnade des Russes continua par-dessus le cap, & la flotte vira de bord après nous avoir fait passer huit à neuf cent boulets sur la tête. Je m'étais apperçu que plusieurs de ces boulets éclataient en l'air, & l'on m'apporta quelques obus qui n'avaient point crevé. Cette tentative répétée trois jours de suite dans le même ordre & à la même heure, en m'obligeant d'occuper ce poste m'empêchait de préparer des moyens de défense plus solides, & je tentai un expédient qui me parut propre à éloigner l'ennemi de la côte. A cet effet, en arrivant le soir aux

Dardanelles, je fis sortir une petite piece de canon prise sur les Vénitiens, & après avoir fait rougir des boulets, & chargé la pièce en conséquence, je donnai aux spectateurs, qui me suivaient toujours en foule, un petit échantillon de boulets rouges. Le Pacha, & les Turcs témoins de cette expérience, croyait déja l'Empire Ottoman vengé de l'incendie de sa flotte. On disposa dans la nuit des grils, du charbon & des soufflets à la batterie du Cap que les Russes avaient jusques-là canonné de préférence; mais si les Turcs s'empressèrent d'exécuter les ordres que je venais de donner, quelques Grecs furent sans doute aussi soigneux d'en prévenir les Russes; leur flotte n'approcha plus de la côte, & leurs projets semblèrent se fixer au siége de Lemnos.

Le premier usage que je fis de la tranquillité que je venais de me pro-

curer fut de m'assurer des deux vaisseaux qui paraissaient être la pomme de discorde. Je me hâtai d'y faire jetter près de 400 Juifs qu'on rassembla aux deux Châteaux, & qui malgré le jour du Sabbat travaillèrent à touer ces bâtimens pour les mettre hors de danger. Cette opération les éloignant en même-temps de la ligne des courants, un vent frais, qui souffla quelques jours après, fit remonter ces deux vaisseaux jusqu'aux seconds Châteaux, où leur artillerie était plus nécessaire.

La surabondance des eaux que la Mer Noire reçoit & qu'elle ne peut évaporer, versée dans la Méditerranée par le Bosphore de Thrace & la Propontide, forme aux Dardanelles des courans si violens, que souvent les bâtimens, toutes voiles dehors, ont peine à les vaincre. Les pilotes doivent encore observer lorsque le vent leur suffit, de diriger

leur route de manière à préſenter le moins de réſiſtance poſſible à l'effort des eaux. On ſent que cette étude a pour baſe la direction des courants, qui renvoyés d'une pointe à l'autre forment des obſtacles à la navigation, & feraient courir les plus grands riſques ſi l'on négligeait ces connaiſſances hydrographiques. C'était aſſurément le ſeul genre d'inſtruction que les pilotes des deux vaiſſeaux Turcs fuſſent capables de me donner, & la marche de ces bâtimens me fit acquérir des lumières très-utiles pour déterminer les points de défenſe les plus avantageux du canal. Je vis en effet qu'une batterie placée ſur la pointe des Barbiers, entre les premiers & les ſeconds Châteaux, en croiſant ſon feu avec celui d'une autre batterie qui ſerait établie en Europe ſur le cap oppoſé à diſtance convenable, donnerait aux Turcs l'avantage de canonner l'avant & l'arrière des

bâtimens qui tenteraient de forcer le passage ; tandis que les ennemis ne répondraient des deux bords qu'en présentant le côté aux courans, manœuvre qui ne pourrait manquer de les faire céder à l'effort des eaux. Cette disposition donnait encore à l'artillerie Turque, l'avantage d'employer utilement les boulets ramés sur des voiles qui tendues fortement par un vent frais, nécessaire pour tenter le passage, seraient bientôt déchirées & hors d'état même de garantir les bâtimens d'un naufrage à la côte. Un autre motif non moins puissant me déterminait à adopter ce systême de défense. Ces batteries commandaient le mouillage des Taches blanches [1], elles entretenaient le feu presque sans interruption jusqu'aux

[1] Anse du canal sur la côte d'Asie entre les premiers & les seconds Châteaux. C'est le seul mouillage du canal où l'ennemi eût pu tenter un établissement, après avoir forcé le passage du premier goulet.

Dardanelles, & il m'était démontré que cette diſpoſition garantiſſait Conſtantinople, ſi les Turcs voulaient ſeulement ſervir paſſablement l'artillerie que j'allais diſpoſer. Une autre pointe plus rapprochée des Châteaux des Dardanelles en Europe, appellée la pointe des Moulins, pouvant croiſer ſur les Barbiers & le Château d'Aſie, indiquait encore la conſtruction d'une batterie, & je me déterminai à en établir une quatrième ſur le bord du Simoys pour ſervir d'épaulement à la Fortereſſe qui y touche, & qui par la raiſon que j'ai déja dite n'était pas tenable.

Tandis que je m'occupais de ces diſpoſitions, & que l'on expédiait les ordres néceſſaires pour raſſembler les habitans des villages voiſins deſtinés à faire ce travail par corvée, Moldovandgy-Pacha qui voulait ſans doute faire parler de lui, imagina de rétablir les murailles dé-

truites d'un vieux Château des Génois ſitué ſur le haut d'un cap d'où l'on découvrait l'Archipel, & qui placé en vue de l'embouchure, était ſi élevé & ſi éloigné que les boulets n'arrivaient à la mer que pour s'y plonger par une parabole. Moldovandgy m'avait parlé de ſon projet, & quoiqu'il fût diſpendieux & ſans utilité pour la défenſe, je m'empreſſai d'y applaudir ; je cédai auſſi aux inſtances que le Pacha me fit de grimper ſur ſon rocher pour viſiter ſes travaux ; j'y trouvai deux ou trois cent maçons, qui élevaient ſur d'anciens fondemens une muraille sèche de dix-huit pouces d'épaiſſeur, en même-temps qu'un grand nombre de charpentiers fabriquaient dans cette enceinte le logement de la garniſon ; mais ce qui me parut le plus remarquable ce fut l'empreſſement du Pacha à faire peindre avec une eau de chaux les nouvelles murailles qu'il fai-

ſait élever. On peut juger par cette opération qu'il ne prétendait pas maſquer ſa batterie. L'ennemi pouvait l'appercevoir à dix lieues en mer ; mais il était difficile qu'il en fût effrayé. C'était cependant le ſeul but de Moldovandgy, & la terreur des Turcs était ſi grande, que tout moyen d'éloigner l'ennemi leur paraiſſait préférable à ceux de le vaincre, s'il tentait de forcer un paſſage que la nature avait préparé pour le rendre inexpugnable.

Ces diſpoſitions morales m'avaient déterminé à tracer les batteries ſur vingt-deux pieds d'épaiſſeur. Déja les habitans des villages voiſins réunis aux travaux élevaient ces épaulemens en terre & en faſcines ; mais à peine leur avait-on donné quelques tentes pour ſe mettre à l'abri des orages. Aucuns ſoins du Gouvernement pour la ſubſiſtance de ces malheureux, dont les récoltes aban-

données pendant ce temps étaient journellement détruites ſous leurs yeux.

M. le Baron de Pontécoulant, qui avait accompagné M. le Comte de Saint-Prieſt à Conſtantinople, ſe propoſant de retourner en France, ne voulut pas partir dans des circonſtances auſſi inquiétantes pour l'Empire Ottoman ſans me faire une petite viſite, & prendre ſur les lieux mêmes une idée préciſe des Dardanelles. Il y arriva dans le temps où mes diſpoſitions étaient tracées, ce qui ſuffiſait pour le mettre à portée d'en juger. Il put appercevoir avec autant de facilité le découragement, le déſordre & la nonchalance habituelle des Turcs. Le Pacha uniquement occupé à peindre en blanc les méchantes murailles qu'il élevait hors de la portée du canon, croyait faire aſſez pour moi en ne me contrariant pas, & le Commiſſaire de la Porte chargé de faire toutes les dépenſes

penſes que je jugerais convenables, négligeait celles qui auraient été utiles, & s'occupait à charger ſon Regiſtre de toutes celles qu'il croyait pouvoir ſuppoſer. Le moral des Turcs était ſans doute l'ennemi le plus dangereux qu'ils euſſent à combattre; c'était auſſi celui qui me donnait le plus d'inquiétude. Mais comme dans les occaſions les plus difficiles, c'eſt toujours faire une grande faute que de négliger les petits moyens, je penſai à tirer parti de l'arrivée du Baron de Pontécoulant, & après lui avoir fait part de mon projet. Je le préſentai au Pacha comme un Inſpecteur que l'Ambaſſadeur de France m'avait envoyé. Je le ſuppoſai chargé d'examiner l'état des Dardanelles, d'en rendre compte au Grand-Seigneur, & de partir enſuite pour la France, afin d'en informer l'Empereur, mon Maître. M. de Pontécoulant joua parfaitement ſon rôle, il mon-

tra toute la mauvaiſe humeur dont nous étions convenus, & ce ſtratagême donna au Pacha un peu plus d'activité. Ce Viſir crut auſſi devoir marquer à M. l'Inſpecteur les plus grands égards, & lorſque le Baron de Pontécoulant prit congé de lui, il me chargea de lui faire accepter un petit préſent en argent, ce qui chez les Turcs eſt toujours le comble de l'honnêteté. Nous ne pouvions être de cet avis; mais comme un refus aurait perſuadé au Pacha qu'on avait intention de lui nuire à la Porte, & que cette opinion lui eût donné beaucoup d'humeur, j'engageai M. de Pontécoulant à vaincre la répugnance qu'il avait pour les politeſſes orientales, & les bateliers qui l'avaient amené, en profitant du préſent, ſe trouvèrent fort bien de la délicateſſe Françaiſe.

Ce voyage dont la curioſité était le ſeul objet, & dont je venais de tirer un parti utile, devint bientôt pour le

Grand-Seigneur, le motif de l'inquiétude la plus vive. En effet, M. de Pontécoulant, contrarié dans son retour par les vents du Nord, forcé de débarquer sur la côte d'Europe, au-dessus de Gallipoly, & d'y prendre des chevaux, arriva par terre à Constantinople. Les gardes de la Douane qui veillaient à la porte d'Andrinople l'arrêtent pour le visiter : étonnés de voir un Européen, ils lui demandent qui il est, d'où il vient ; & sur sa réponse qu'il est le Beyzadé de France [1], & qu'il arrive des Dardanelles ; les gardes persuadés alors que c'est moi, le laissent passer sans autre explication, & courent annoncer mon retour au Grand-Visir. Celui-ci s'empresse d'en faire part au Grand-Seigneur ; la consternation s'empare des esprits, on croit les Dardanelles forcées,

1 Gentilhomme de France, expression dont les Turcs se servaient depuis long-tems pour me désigner,

& Sa Hauteſſe envoie ſur le champ un homme de confiance à M. de Saint-Prieſt pour lui demander les détails qu'il ignore ; mais cet Ambaſſadeur en expliquant l'erreur, & en faiſant part au Grand-Seigneur des obſervations de M. de Pontécoulant, tranquilliſa ce Prince & ſes Miniſtres.

J'étais un ſoir chez Moldovandgy-Pacha auprès duquel je logeais, & qui commençait à me traiter avec aſſez de confiance, lorſqu'un Turc ſe préſente, & rappelle la promeſſe qu'il lui a faite de me parler en ſa faveur. Oui vraiment, me dit le Pacha, je vous recommande cet homme, vous pouvez en tirer un grand parti, il a des diſpoſitions ſurprenantes pour le jet des bombes. La moindre de vos leçons le fera exceller : nous venons de voir de lui une épreuve qui aurait eu le plus grand ſuccès ſans un accident dont on ne peut

pénétrer la cause, mais dans lequel le mortier en crevant a mis sept hommes sur le carreau. Pendant ce discours j'examinais l'homme à talens, & je reconnu à la forme de son turban que c'était un crieur de Mosquée. Je le complimente sur le bonheur qu'il a eu d'échapper à son épreuve, & le questionne sur son procédé. J'ai, me dit-il, fait tout ce qu'il fallait faire, & quoique ce malheur soit arrivé à la première bombe que j'ai tirée, je suis bien certain de n'avoir rien omis de ce qui pouvait assurer le succès. Voyons, lui dis-je, détaillez-moi vos opérations. D'abord, répliqua-t-il., le mortier disposé sur son affût, je l'ai dirigé vers la mer, j'ai rempli la chambre de poudre, & l'ai comprimée avec de la terre battue au maillet, après quoi j'ai rempli également de poudre une bombe de calibre. Vous-voyez, interrompit le Pacha, qu'il

eſt très-inſtruit. Pourſuivez, dis-je à ſon protégé. Je plaçai, continua-t-il, la bombe dans le mortier, & j'y mis le feu..... Quoi ! ſans fuſée? m'écriai-je, Ah! malheureux, vous deviez être la première des victimes qui ont été ſacrifiées à votre ignorance, & comment ſe peut-il qu'avec le nombre de mortiers deſtinés à la défenſe des Châteaux, il n'y ait pas un Bombardier qui ſache au moins qu'on ne tire pas des bombes ſans fuſée? Cela prouve cependant, me dit alors le Pacha, qu'il lui manque peu de choſe pour devenir un habile homme, & je vous renouvelle la prière que je vous ai déja faite d'achever ſon inſtruction. Forcé en quelque manière de céder à tant d'ineptie, j'envoyai chercher le garde-Magaſin, nous examinâmes ſes états, & nous n'y trouvâmes pas même les matières premières pour la compoſition des fuſées : cependant le Pacha

inſiſtait pour le Crieur, & déſirait que je fiſſe une épreuve devant lui. J'avais ſans doute ſi peu d'intérêt à le ſatisfaire que cela ne valait pas la peine de s'en occuper; mais comme on perd toujours infiniment à dire non aux ignorans, je me déterminai à faire monter par mon Charpentier un méchant tour; je tournai quelques fuſées, je me procurai du ſalpêtre, du ſoufre, je préparai la compoſition, j'en chargeai pluſieurs devant mon éleve, je lui fis obſerver toutes les conditions qui en aſſurent le ſuccès; & les bombes furent tirées le ſoir à la grande ſatisfaction de Moldovandgy, qui n'attendait plus qu'une ſemblable épreuve de ſon protégé pour l'inſtaller Bombardier en chef. Cependant la maladreſſe de cet homme était telle, que pendant pluſieurs jours de travail, il ne put parvenir à charger une fuſée de manière à pouvoir ſervir;

& ce nouvel éleve découragé du travail, mais non moins avide de gloire, eut encore recours à ſon protecteur. Il réclama contre la difficulté du moyen que j'employais, ſollicita de nouveau ſon appui, afin de m'engager à lui montrer à tirer des bombes ſans fuſées. Ce qui paraîtra encore plus abſurde, c'eſt que Moldovandgy, ce Viſir qui avait fait lever le ſiége de Cotchim, & commandé enſuite l'armée Ottomane, eut encore l'ineptie d'adopter la propoſition de ſon protégé.

On jugerait par cette anecdote ſeule, combien les Turcs étaient peu en état de ſe défendre, & combien il était intéreſſant de cacher leur faibleſſe aux ennemis. Ce n'était cependant pas des Grecs dont l'eſpionage était connu, qu'il fallait craindre une délation dangereuſe. Accoutumés à plier ſous le joug du deſpotiſme Ottoman, & auſſi

peu instruits que les Turcs, tout ce qui appartenait à ces derniers avait droit de leur en imposer. Mais il fallait éviter que les Européens ne rendissent compte de notre état, c'était l'objet de l'embargo qui fut mis aussitôt après l'incendie de la flotte. Un grand nombre de bâtimens de toutes les nations était déja détenu aux Dardanelles, & depuis plus long-temps les Turcs avaient cessé de naviguer dans l'Archipel [1]. Les fournitures que j'avais demandé à la Porte étaient arrivées, & je n'attendais plus aucun

[1] Pendant toute la guerre, les bâtimens neutres ont seuls été chargés du transport des bleds pour le compte du Grand-Seigneur, & la Porte donna aux Français une préférence qui fut très-utile aux Négocians établis à Constantinople.

On ne doit pas omettre de rappeller dans cette note une spéculation de commerce capable d'éclairer la politique des nations. Un bâtiment Anglais chargé de riz à la Caroline se rendit en droiture à Constantinople, sur la seule indication des papiers publics, il n'était adressé à personne, il vendit sa cargaison dans le port.

envoi, lorſque je vis paraître une groſſe Saïque [1] qui deſcendait à pleines voiles. J'obſerve en même-temps que ce bâtiment loin de ſe ranger pour prendre le mouillage des autres bâtimens, conſerve la file du courant & ſe dirige entre les Châteaux. Je ſuppoſe alors que chargé de munitions, il s'approche des magaſins; mais j'apperçois bientôt des grappins à chaque bout de vergue; & je vis alors que la Porte en ſe rappellant la demande que j'avais faite de l'eſclave Malthais pour la conſtruction des brûlots, s'était ſur ſon refus, empreſſée de le remplacer. Mais je n'en fus pas moins ſurpris de la prévoyance de l'inventeur qui hiſſait ſes grappins

[1] Eſpèce de bâtiment Turc dont la conſtruction eſt particulièrement affectée à la Mer Noire ſans cependant être propre à aucun genre de navigation. En effet ces navires ne pouvant tenir ſur les bords par un gros tems périſſent fréquemment à la côte, lorſque forcés de faire vent arriere, ils n'ont pas aſſez d'eau à courir.

à 60 lieues de l'ennemi. Cependant le bâtiment ayant dépaſſé le mouillage, un coup de canon de chaque rive l'avertit de ployer ſes voiles; rien ne l'arrête. J'étais entré dans le Château d'Aſie pour voir de plus près cet incendiaire. On lui tira un ſecond coup de canon à boulet; & lorſque je vis qu'un troiſième coup dirigé plus près de lui ne l'arrêtait pas davantage, & qu'il était prêt à nous dépaſſer, je me déterminai à faire tirer deſſus, en recommandant toutefois de le ménager, l'adreſſe du canonnier ne lui emporta heureuſement que ſa poulène. Mais le déſordre que cet événement répandit dans le bâtiment le fit arriver auſſitôt, & un détachement de la garde que j'avais envoyé à bord pour ſaiſir le Capitaine, après avoir fait mouiller le vaiſſeau, m'amena ce zélé Muſulman.

Il faut ſe peindre le fanatiſme igno-

rant qui ſe dévoue & croit pouvoir lui ſeul détruire la flotte ennemie, pour juger de la rage de ce forcené, lorſqu'il ſe vit arrêté dans ſa courſe & traduit au tribunal d'un Chrétien ; nous étions tous des traîtres à ſes yeux, qui d'accord avec les Ruſſes l'empêchions d'aller venger les vrais Croyans de la honte de Tcheſmé. Il reprochait auſſi aux Turcs raſſemblés autour de moi, la déférence qu'ils me témoignaient. On fit de vains efforts pour le calmer ; ce ne fut que le lendemain qu'il commença à entendre raiſon, & que ſa tête fut aſſez refroidie pour appercevoir toute la démence de la frénéſie qui l'avait agité.

Quelques ſoins que le Commiſſaire de la Porte eut pris de raſſembler les habitans des villages voiſins en état de travailler à élever les épaulemens des batteries & d'y joindre quelques Juifs, ce nombre d'ouvriers était encore inſuffiſant, & je

ne pouvais embraſſer à la fois tous les travaux. Ceux de la pointe des Barbiers avançaient cependant, malgré la peſte qui m'enlevait journellement des travailleurs [1]. Forcé d'être conſtamment au milieu d'eux, cette maladie n'était pas le moindre des inconvéniens de ma poſition; mais ne pouvant éviter une communication néceſſaire, je m'abſtenais ſeulement de toutes celles qui n'étaient point utiles à mon travail, & lorſque quelque orage raſſemblait les ouvriers ſous les tentes diſpoſées à cet effet, je reſtais à la pluie, & je crois pouvoir attribuer à cette ſeule précaution d'avoir échappé à l'épidémie.

J'ai déja obſervé que le Gouvernement ne donnait aucun ſoin à la ſubſiſtance

[1] Il y eut des jours où la peſte enlevait aux ſeuls travaux de la pointe des Barbiers juſqu'à 20 Ouvriers, dont pluſieurs n'ont pas vécu trois heures après le premier ſymptôme de la maladie.

des ouvriers. Ceux-ci le maudissaient, & je crus ne pas devoir manquer cette occasion de me faire bénir, en chargeant tous les matins le bateau qui me conduisait de melons d'eau & de pain que je faisais distribuer aux ouvriers, avant de les mettre à l'ouvrage.

Un Turc habitant du Château d'Europe, & l'un des chefs du canton, après avoir suivi assiduement les travaux que je faisais faire, & s'être essayé plusieurs fois lui-même à lier des saucissons & à les placer, me pria de lui abandonner l'exécution de la batterie que j'avais tracée à la pointe des moulins située dans son voisinage. Mes ouvriers sont prêts, ajouta-t-il, je vous réponds qu'ils feront de bonne besogne, & je ne vous demande que de venir m'inspecter quelquefois. Le zèle & l'application de ce Turc m'avaient disposé favorablement; j'acceptai volontiers sa propo-

ſition. Dès le lendemain matin le rivage était couvert de chariots chargés de branchages, & j'y vis le nouvel ingénieur la harre à la main, montrant aux ouvriers l'uſage qu'ils devaient en faire. Scrupuleuſement attaché à ma méthode, mon émule ne négligea pas de régaler à ſes frais les pauvres gens qui travaillaient ſous ſes ordres. Cette batterie fut une des mieux exécutées; cependant le Commiſſaire de la Porte, étonné du zèle de ce Turc, de ſon intelligence, & plus frappé ſans doute de la dépenſe qu'il faiſait par pure générosité, en rendit compte à la Porte & reçut ordre de louer ſon zèle & de lui compter 300 piaſtres à titre d'indemnité. Le Turc mandé à cet effet, après avoir reçu aſſez froidement les complimens du Commiſſaire, finit par refuſer abſolument l'indemnité qu'on lui offrait. Il ajouta que ce ſerait perdre tout le fruit de la bonne

œuvre dont il s'occupait que d'en recevoir le prix, & qu'il ſerait trop honteux pour l'Empire Ottoman, de voir un Français ſe ſacrifier pour ſa défenſe, tandis qu'aucun Turc ne daignerait y employer ſes talens & ſes facultés. Quelques inſtances qu'on lui fît, ce bon patriote fut inébranlable, & l'admiration du Commiſſaire durait encore, lorſque j'arrivai chez lui. Il ne fut pas moins ſurpris de ne pouvoir me faire partager ſon étonnement : cela eſt cependant incroyable, me dit-il, en fixant les quinze piles d'écus rangées par terre ; & je ne concevrai jamais qu'on puiſſe refuſer une pareille ſomme. Rien de ſi rare en effet que de trouver un Turc ſcrupuleux & délicat ſur cet article.

Les troupes deſtinées par le Grand-Seigneur à la défenſe du Détroit arrivaient de toutes parts, elles compoſaient un corps de 30,000 hommes, dont 15 mille

mille Asiatiques & 15 mille de la Turquie Européenne. Mais cette multitude dont j'ai déja donné une idée, plus capable d'accroître le désordre que de servir à la défense des batteries, pouvait à peine être contenue par la rigueur du Pacha, dont tous les talens pour le maintien de l'ordre, se réduisaient à diminuer le nombre des mutins par le nombre des exécutions.

Malgré les inconvéniens & les embarras que nous causait l'indiscipline de ces troupes, la nécessité de présenter au moins par le nombre une apparence de forces capable d'en imposer à l'ennemi, nous contraignoit d'employer tous les moyens capables d'empêcher la désertion dont nous étions constamment menacés. L'expédient qui me parut le plus convenable, fut de séparer toutes ces troupes de leurs habitations respectives, par l'intervalle d'un bras de

mer, en faiſant paſſer les 15 mille Aſiatiques en Europe & les 15 mille Européens en Aſie. Ces diſpoſitions faites, la difficulté d'échapper à la ſévérité qui puniſſait les déſordres, les rendit un peu moins fréquens ; mais rien ne pouvait vaincre la lâcheté de ces miſérables qui n'avaient pas honte d'annoncer hautement leur répugnance à occuper les batteries. Je travaillai cependant à les perfectionner, & après avoir fait entourer celle des Barbiers d'un chemin couvert pour la préſerver d'une ſurpriſe par terre, je me rapprochai des Châteaux où j'avais établi mes atteliers pour la conſtruction des affûts dont nous manquions abſolument.

Il y avait long-temps qu'aucun bateau n'était entré dans le canal, lorſque nous en vîmes paraître un rempli de Turcs armés juſqu'aux dents ; ils conduiſaient ſept malheureux Grecs propriétaires de

cette petite barque. Celui des Turcs qui paraiſſait commander aux autres, met pied à terre, annonce au peuple aſſemblé une priſe Ruſſe, & demande à parler au Pacha. Introduit ſur le champ, il affirme que ces priſonniers ſont des eſpions Ruſſes : leur mort eſt déja prononcée ; mais il reclame en même-temps contre l'inſolence d'un de ces prétendus eſpions qui, maître du bateau & attaqué à force ouverte, a oſé le coucher en joue, & pour réparation de cet outrage, il demande au Pacha la permiſſion d'être lui-même l'exécuteur de ce coupable. Pendant que l'on procédait au jugement, & que cette étrange faveur ſe demandait, je m'occupais de ſuppléer par des informations exactes à cette même formalité que la juſtice du Pacha croyait pouvoir négliger; j'appris que ces malheureux Grecs habitans de Mételin, n'en étaient ſortis que pour aller à la pêche, &

n'avaient d'autre tort que d'avoir résisté précédemment aux vexations de ce Turc ; il avait épié leurs démarches pour aller les attaquer sous le spécieux prétexte d'espionnage, & l'exécution suivit de si près la sentence, que ne pouvant la prévenir, je n'eus en m'éclairant que l'affreuse certitude d'avoir vu périr des innocens.

On a déja vu par la description des Châteaux que la nombreuse artillerie qu'ils contenaient ne pouvait être utile à la défense du canal, qu'en la disposant plus avantageusement. Le Symoïs, ce fleuve si célèbre, mais qui n'est en effet qu'un petit ravin où les eaux des pluies forment un torrent, descend de la montagne & se jette à la mer au-dessous du Château d'Asie. Il me parut avantageux d'établir une batterie qui servant d'épaulement au Château contiendrait une partie de son

artillerie, & dont les approches feraient défendues par ce ravin. Par cette difpofition, j'embraffais le côté du Château dont l'artillerie enfilait le canal. C'eft auffi dans cette vue que les Turcs y avaient placé un énorme pierrier, dont le boulet en marbre pefait 1100 livres. Cette pièce fondue en bronze fous le règne d'Amurat, était compofée de deux morceaux réunis par une vis, à l'endroit qui fépare la chambre de la volée, comme un piftolet à l'Anglaife. On juge bien que cette pièce dont la culaffe était appuyée contre un maffif de pierre, n'était portée que par des tronçons de poutres échancrées & difpofées à cet effet, fous une petite voûte qui lui fervait d'embrafure. Je ne pouvais employer cet énorme pierrier dans les ouvrages extérieurs, & comme ils étaient difpofés de manière à en mafquer le tir, les Turcs murmuraient de

l'eſpèce de mépris que je paraiſſais faire d'une bouche à feu, ſans doute unique dans l'univers. Le Pacha me fit des repréſentations à cet égard. Il convenait avec moi que la difficúlté de charger cette pièce, ne permettait, en cas d'attaque, d'en tirer qu'un ſeul coup; mais il croyait ce coup ſi meurtrier, & la portée du boulet ſi étendue que, ſelon l'opinion générale, ce pierrier devait à lui ſeul détruire la flotte ennemie. Il m'était plus aiſé de céder à ce préjugé, que de le détruire, & ſans changer le plan de défenſe, je pouvais, en coupant l'épaulement ſur la direction de cette pièce en ménager le tir; mais je voulus avant juger l'effet de ſon boulet: l'aſſemblée frémit à cette propoſition, les vieillards aſſurèrent d'après une ancienne tradition que cette pièce, qui n'avait cependant jamais été tirée, devait produire un tel ébranlement, que le

Château & la Ville en feraient renversés. Il eut été possible en effet qu'il tomba quelques pierres de la muraille ; mais j'assurai que le Grand-Seigneur ne regretterait pas cette dégradation, & que la direction de cette pièce ne permettait pas de supposer que la Ville pût souffrir de l'explosion qu'elle produirait. Jamais canon n'avait eu sans doute une réputation plus redoutable, amis, ennemis, tout devait en souffrir. Il y avait un mois qu'on s'était déterminé à charger ce pierrier dont la chambre contenait 330 livres de poudre. J'envoyai chercher le maître Canonnier pour en préparer l'amorce. Ceux qui m'entendirent donner cet ordre, disparurent aussi-tôt pour se mettre à l'abri du danger qu'ils prévoyaient. Le Pacha lui-même se préparait à la retraite, & ce ne fut qu'après les plus vives instances & la démonstration la plus précise,

qu'il ne courait aucun riſque dans un petit Kiosk, ſitué à l'angle du Château, d'où il pourrait cependant obſerver l'effet du boulet, que je parvins à lui faire occuper ce poſte; il me reſtait à déterminer le maître Canonnier, & quoiqu'il fût le ſeul qui n'eut pas fui, tout ce qu'il me dit pour intéreſſer ma pitié n'annonçait pas ſon courage. Ce ne fut auſſi qu'en lui promettant d'être de moitié, que je parvins à l'étourdir plutôt qu'à l'animer. J'étais ſur le maſſif de pierre derrière la pièce lorſqu'il y mit le feu : une commotion ſemblable à celle d'un tremblement de terre précéda le coup. Je vis alors le boulet ſe ſéparer en trois morceaux à la diſtance de 300 toiſes, & ces quartiers de rocher traverſer le canal, s'élever à ricochets ſur la montagne oppoſée, & laiſſer la ſurface de la mer écumante ſur toute la largeur du canal. Cette épreuve en

diſſipant les craintes chimériques du peuple, du Pacha & des Canonniers, me démontrait auſſi le terrible effet d'un ſemblable boulet, & je coupai l'épaulement dans ſa direction.

Cette batterie qui couvrait le Château, était deſtinée à contenir une partie de la groſſe artillerie, aux affûts de laquelle je faiſais faire les réparations les plus urgentes depuis mon arrivée aux Dardanelles, par un Charpentier français que j'avais débarqué à cet effet, & dont l'intelligence m'a été conſtamment de la plus grande utilité.

Dans le nombre des pièces qui devaient entrer en batterie, une énorme coulevrine de ſoixante livres de balle, était tellement engagée ſous la voûte qui lui ſervait d'embrâſure, que cet inconvénient joint à ſon grand poids rendoit inſuffiſans les moyens ordinaires de tranſporter les pièces. Je demandai

aux vaiſſeaux de guerre les apparaux dont j'avais beſoin; mais la Marine du Grand-Seigneur était ſi mal outillée, que mes recherches furent vaines; je ne pus m'empêcher d'en faire quelques reproches au fameux Haſſan Pacha, qui n'était alors que Capitaine de pavillon de l'Amiral. Cet homme que l'on a vu depuis ſe diſtinguer par ſa témérité, m'offrit alors l'occaſion de juger qu'il croyait que la bonne volonté pouvoit remplacer les connoiſſances qui exigent la plus profonde étude. Que voulez-vous faire, me dit-il, de cordages & de moufles? A quoi bon ces moyens, quand nous avons des bras à votre diſpoſition; montrez-moi le poids que vous voulez mouvoir, le lieu où il doit être tranſporté, j'en fais mon affaire. Quoi! lui dis-je, vous voulez porter à bras une pièce de canon qui pèſe plus de ſept mille livres? combien d'hommes y mettrez-

vous ? Cinq cent, s'il le faut, me répliqua-t-il vivement ; qu'importe le nombre, pourvu que la besogne se fasse ? Je vois, dis-je au Pacha qui était présent à cette singulière discussion, que le brave Hassan ne connaît rien d'impossible : allons voir où ses cinq cent hommes pourront placer leurs mains.

Tandis que Hassan rassemblait ses moyens, & que nous nous préparions à aller juger de l'emploi qu'il pourrait en faire, j'envoyai mon Charpentier prendre sur un bâtiment français, six matelots avec les cordages & les poulies de bronze que j'avais inutilement cherchées sur le vaisseau Amiral. Arrivés avec le Pacha, auprès de la coulevrine, nous ne tardâmes pas à voir paraître Hassan & ses vigoureux compagnons, également convaincus du succès que leur Chef m'avoit promis ; mais les trente premiers qui se précipitèrent au travail,

en entourant cette pièce qui pouvait à peine les contenir, réduisirent leurs camarades à n'être que spectateurs des vains efforts qu'ils firent pour la mouvoir. Cette première tentative fut renouvellée par d'autres hommes dont les efforts se trouvèrent également impuissans. Hassan piqué des premières difficultés, s'étonne de la résistance qu'il éprouve, & venait d'avouer sa défaite, lorsque les six matelots que j'avais demandé, arrivèrent avec les outils nécessaires; tout fut bientôt disposé, & en moins d'un quart-d'heure la pièce fut conduite sur sa plate-forme. Il restait à la mettre sur son affût, & ce fut alors que Hassan, ne croyant pas mes six matelots suffisans à beaucoup près pour cette manœuvre, m'offrit encore le secours des siens. A quoi bon, lui dis-je, à mon tour, quatre de mes gens suffisent. J'envoyai aussi-tôt cher-

cher une chèvre que j'avais fait conſtruire, & dont les Turcs ne connaiſſaient pas l'uſage. Ce ne fut pas non plus ſans une extrême admiration, qu'ils virent cette énorme pièce s'enlever avec facilité, ſous les efforts de quatre hommes ſeulement, & cette manœuvre très-peu remarquable par-tout ailleurs, fit un grand effet ſur Haſſan & ſes compagnons.

On a déja vu que l'Eſcadre Ruſſe en s'éloignant des boulets rouges que j'avais fait préparer, était allée former le ſiége de Lemnos ; cependant il ſe paſſait peu de nuits ſans que la terreur qui voit toujours ce qu'elle redoute, ne nous donnât quelque alerte, & lorſque les canons des premiers Châteaux qui prodiguaient leurs boulets au premier fantôme que les gardes croyaient voir, ſe faiſaient entendre, ceux des Dardanelles voyaient déja l'ennemi ſous

leurs batteries. Le désordre qui régnait alors, annonçait assez celui qu'aurait occasionné un danger réel. Ce fut aussi pour faire perdre aux Turcs l'habitude de s'effrayer inutilement, & leur procurer le moyen de distinguer leur ennemi, avant que d'en rien craindre, que je préparai des balles à feu pour les tirer à la première alerte. Cet expédient réussit au-delà de mes souhaits, & le moyen de porter promptement un grand foyer de lumière du côté de l'ennemi, persuada bientôt aux Turcs, que pouvant le voir sans en être vus, la nuit même leur était devenue favorable.

Les travaux étaient achevés, l'artillerie placée, les dépôts de munitions suffisamment garnis, & il ne me restait plus qu'à faire occuper les batteries; mais il me fallait avant tout, établir dans l'opinion publique, que des

épaulemens de vingt-deux pieds d'épaisſeur, garantiſſaient plus sûrement la vie des hommes que des murailles séches qu'on pourrait culbuter à la première volée : l'habitude avait prévalu, il me revenait de toutes parts que les troupes deſtinées aux batteries, ne s'y rendraient que pour avoir l'air d'obéir, & dans le ferme deſſein de les abandonner à la première apparition de l'ennemi. Je me déterminai alors au choix d'un expédient qui aurait été ſouverainement ridicule s'il n'eut pas été le ſeul capable de convaincre l'ignorance. J'indiquai pour le lendemain, à dix heures du matin, l'épreuve des batteries. Je me rendis ſeul de ma perſonne à celle des Barbiers, en même-tems que mes gens furent occuper la batterie oppoſée, afin d'en pointer l'artillerie ſur l'épaulement qui me couvrait, & la ſervir auſſi-tôt que le bateau qui m'aurait mené ſe ſerait

mis à l'écart. La foule s'était rendue avec empreſſement à ce nouveau ſpectacle, & tous les boulets du calibre de trente-ſix, en s'enterrant dans l'épaulement, derrière lequel je m'étais placé, ſans y cauſer aucun dommage, perſuadèrent aux Turcs qu'ils pouvaient prendre ma place ſans danger ; ils montrèrent cependant une préférence marquée pour la batterie éprouvée ; mais on parvint à leur perſuader que toutes les autres avaient le même avantage. La diſpoſition des ouvrages depuis l'embouchure du canal, juſqu'à la pointe de Nagara, où j'avais établi les dernières batteries, oppoſait aux ennemis des feux croiſés & non interrompus pendant l'eſpace de ſept lieues ; je pouvais préſumer d'ailleurs que n'ayant jamais eſſayé de forcer le paſſage, lorſque le canal était ſans défenſe, les Ruſſes avaient abandonné ce projet. Je ſentis encore que ma

ma présence à Constantinople serait plus utile qu'aux Dardanelles, pour la défense même des Châteaux, si je parvenais à y perfectionner la construction des affûts & l'école de l'artillerie ; deux objets également intéressans & également négligés.

La petite rade de Nagara où plus de soixante bâtimens Européens étaient détenus, m'offrait la facilité de nôliser un bâtiment Français, sur lequel je m'embarquai, & qui me conduisit jusqu'à six lieues de Constantinople, où nous trouvâmes le vent contraire; mais j'avais trop d'impatience de suivre mes opérations pour céder à cette difficulté, & m'étant procuré un bateau grec armé de quatre rameurs, je me transportai à Constantinople. Mon premier soin fut de faire observer au Gouvernement, que si la Capitale n'avait plus à craindre l'apparition de la flotte Russe, il n'était

pas moins utile pour sa tranquillité, d'empêcher les petits débarquemens que l'ennemi pouvait opérer dans le Golfe d'Enos; en effet, on n'avait pris aucunes mesures pour garder cette côte, & quoique ces incursions n'eussent eu d'autre objet que celui de ravager quelques villages, la disposition des esprits était telle, que la nouvelle du débarquement de deux cent hommes en grossissant le nombre jusqu'à son arrivée dans la Capitale, y aurait apporté le plus grand désordre. Ces considérations présentées de ma part au Grand-Seigneur, déterminèrent Sa Hautesse à élever son Sélictar à la dignité de Pacha à trois queues, avec le titre de Séraskier sur cette côte; mais j'appris bientôt que cet homme rendu à son poste, n'avait autour de lui que quelques valets plus capables de vexer le pays que de le défendre, & sur ce que je représentai

au Visir, l'inconvénient de se reposer sur un Général qui manquait de troupes. Tant pis pour lui, me répondit-il froidement ; il est chargé de défendre la côte, si les ennemis débarquent, sa tête en répondra. Lorsqu'une semblable garantie paraît suffisante dans un Etat, rien sans doute ne peut le préserver des malheurs de la guerre, que la négligence de ses ennemis.

Ce n'est aussi qu'à cet avantage que la Porte dut les premiers succès de Hassan. Ce Turc que j'avais laissé aux Dardanelles, où l'on a vu qu'il faisait peu de cas des forces méchaniques, avait conçu le projet d'aller avec 4000 volontaires, sur des petits bateaux, & sans aucune artillerie, débarquer à Lemnos, pour en faire lever le siége, & faire partir la flotte Russe. Ce projet m'avait paru fou ; on ne pouvait en effet le justifier qu'en présumant qu'aucune

frégate garde-côte en obſervation, ne ſe trouverait à portée de noyer ces avanturiers ; que leur débarquement s'opérerait aſſez ſecrétement pour que les troupes occupées du ſiége, n'en reçuſſent aucun avis ; que ſurpriſes par Haſſan, elles ne prendraient d'autre parti que celui d'une fuite honteuſe vers le Port S. Antoine ; que pourſuivies juſqu'au rivage, la protection de leur eſcadre, loin de les inviter à faire tête, ne leur inſpirerait que le deſir de s'y réfugier ; & qu'enfin, après les avoir fait s'embarquer dans le plus grand déſordre, Haſſan & ſes compagnons le piſtolet à la main, verraient de deſſus la plage une eſcadre de ſept vaiſſeaux de ligne, lever l'ancre avec précipitation. J'avais cru devoir combattre ce projet à Conſtantinople ; mais après l'avoir diſcuté avec le Viſir, il me répondit froidement, je conçois tout le

ridicule du plan que Haſſan propoſe, mais ce ſera 4000 coquins de moins, cela vaut bien une victoire. Ce ne fut que ſous ce point de vue qu'on lui permit d'agir, & c'eſt avec des moyens auſſi inſuffiſans que l'heureux Haſſan exécuta, ou plutôt vit opérer l'impoſſible.

Je m'étais ſervi des moyens ſecrets qui me rapprochaient du Grand-Seigneur, pour faire ſentir à ce Prince la néceſſité de pourvoir l'artillerie des Dardanelles, d'affûts mieux conſtruits, & de Canonniers plus habiles. L'armée Turque détruite, ou du moins totalement diſſipée à l'affaire de Craoul, avait déja fait penſer à Sa Hauteſſe que la promptitude du feu de l'artillerie Ruſſe, était le principal motif du découragement de ſes troupes; elle me fit demander ſi je pourrais former des Canonniers à ce genre d'exercice inconnu juſqu'alors aux

Turcs [1], & ſur ma réponſe, elle ordonna au Viſir & à ſes Miniſtres de conférer avec moi ſur cet objet, & de favoriſer tous les moyens que je croirais utiles.

Si dans le moment de la détreſſe où Conſtantinople ſe trouvait par l'incendie de la flotte Ottomane, les Miniſtres Turcs m'avaient vu avec plaiſir accepter une commiſſion qui marquait de la part du Grand-Seigneur, une confiance dont ils n'étaient pas jaloux, ils ne virent pas du même œil cette même confiance, s'étendre ſur des objets dont la manutention ſervait également leur avidité & celle de leurs protégés; cependant Sultan Muſtapha, était trop abſolu pour qu'on osât faire valoir contre moi la loi fanatique, ou

[1] Leur artillerie était ſi mal ſervie que dans le journal d'un ſiége, envoyé par les Turcs, ils annonçaient avec emphaſe, qu'après avoir paſſé toute la nuit à charger leurs canons, ils avaient fait un feu d'enfer le matin.

l'uſage abſurde qui ne permet pas aux vrais Croyans d'accepter les ſervices d'un Chrétien. D'ailleurs le premier pas était fait, & les Miniſtres qui commençaient à me jalouſer, ſe réduiſirent à exiger ſeulement que je gardaſſe l'incognito. Le nom du Grand-Seigneur employé pour me faire prendre le vêtement d'Interprête, ſous le ſpécieux prétexte que la populace verrait avec peine un Européen s'occuper des détails juſqu'alors confiés aux ſeuls Muſulmans, ne me perſuada, ni que le Grand-Seigneur avait eu cette ridicule prévoyance, ni que la populace, après m'avoir vu commander aux Dardanelles, me verrait, avec chagrin chargé d'opérations en apparence, bien moins importantes. Je crus cependant devoir céder un moment à la baſſe jalouſie des Miniſtres; je connaiſſais leur côté faible; le Grand-Seigneur voulait m'employer, il voulait

tout vivement, & ſes Miniſtres redoutaient & ſon impatience, & l'opinion qu'il avait de leur incapacité. Ils craignaient ſans doute auſſi que je ne profitaſſe de mon crédit ſur ſon eſprit, pour opérer quelque mutation; mais ſi cette crainte juſtifiait le deſir qu'ils avaient de m'éloigner, elle ne pouvait leur offrir qu'un danger éventuel, & cette crainte devait toujours céder à un danger plus preſſant celui de mécontenter leur Maître; ce fut auſſi, muni de cette arme qu'il dépendait de moi de tourner contr'eux, que je me rendis à la Porte, en prenant d'abord le maintien grave qui convenait à mon nouveau vêtement: j'écoutai froidement les différens objets que le Viſir était chargé de traiter avec moi. L'école de promptitude était celui dont le Grand-Seigneur deſirait, que je m'occupaſſe au plutôt. Je vis bien à la vivacité,

que le Visir mettait dans les instances qu'il me fit à cet égard, que le Grand-Seigneur ne lui avait pas laissé le choix des moyens que je devais employer; & continuant dans la seconde conférence, que j'eus le lendemain à ce sujet, d'affecter une nonchalance & une lenteur à me mouvoir, qui ne m'était pas habituelle, le Visir me demanda avec empressement, si j'étais incommodé, ou si j'avais quelque sujet de mécontentement capable de diminuer mon zèle. Rien de tout cela, lui dis-je, j'éprouve seulement l'effet physique de la robe que vous m'avez fait prendre, elle invite au repos, une sorte d'apathie qu'elle procure, sans doute, commence à me gagner, & si vous persistez à vouloir que je la conserve, je serai bientôt au niveau de tout ce qui vous entoure. Vous croyez donc, me dit en riant le premier Ministre, que notre habit nuit

à notre activité ? Cela pourrait bien être, continua-t-il ! Quoi qu'il en ſoit, comme le Grand-Seigneur connaît la vôtre, déſire en faire uſage, & s'en prendrait à nous, s'il la voyait diminuer, vêtiſſez-vous commodément, demandez-nous ce dont vous avez beſoin, & faites, je vous prie, la plus grande diligence, pour préparer l'eſſai du tir de promptitude dont le Grand-Seigneur veut être témoin. La Porte m'envoya le lendemain matin un Officier d'Artillerie en habit de cérémonie, chargé de m'accompagner par-tout, de me précéder le bâton à la main, & de veiller à ma sûreté, ainſi qu'à ma libre entrée dans les fonderies, dans les arcenaux & autres lieux où je pourrais avoir beſoin.

Je trouvai heureuſement deux petites pièces de quatre priſes ſur les Ruſſes, dans la guerre qui avait précédé le

traité de Belgrade, mais il fallait les faire monter & outiller; la nécessité de former des ouvriers à ce nouveau genre de travail, me rendit ce premier essai d'autant plus pénible, & d'autant plus fâcheux, que la peste qui enleva cette année 150 mille ames à Constantinople, était alors dans sa plus grande force. Obligé de diriger moi-même les ouvriers, dont plusieurs étaient attaqués de cette maladie, je n'avais pour m'en préserver, que l'odeur salubre des forges, j'y ajoutais la précaution de n'employer que le bout de ma canne, pour diriger l'ouvrage, & ce qui, peut-être, contribua plus que tout cela à me préserver de ce fléau, ce fut de ne jamais me livrer aux funestes idées qu'il présente.

Les Juifs qui s'emparent toujours de l'industrie qu'on néglige, ou qu'on méprise, sont à Constantinople, en pos-

ſeſſion de tous les ouvrages où l'on emploie le poil de cochon, ils me ſervirent utilement pour la fabrication des fouloirs. Je travaillais trop en public, pour que la moindre de mes opérations ne fût pas connue ; mais j'ignorais ce qu'elles pouvaient avoir de ſcandaleux. On m'avait annoncé que le Grand-Seigneur devait aſſiſter aux premières leçons que je donnerais au détachement de 50 Canonniers Turcs, deſtinés à être mes élèves. Cependant le Viſir prévenu que ma petite artillerie était prête, fit dreſſer ſes tentes à Kiathana (lieu de l'école), & j'appris alors qu'au lieu de la viſite du Grand-Seigneur, je n'aurais que celle de ſes Miniſtres. Je m'y rendis de grand matin, pour recevoir cette petite Cour. Le Chef de l'artillerie m'avait précédé, & me fit ſaluer en arrivant ; il voulait ſans doute, par des politeſſes dont je ne me méfiais

pas, maſquer la petite trahiſon qu'il m'avait préparée, & que je ne pouvais prévoir.

L'ordre établi pour la marche des Miniſtres de la Porte, devait faire arriver tous les ſubalternes à la ſuite du Grand-Viſir, & je commençai à ſoupçonner quelque avanie, en voyant paraître d'abord le Grand-Tréſorier. Je m'avance à ſa rencontre: Où ſont les pièces que vous avez fait préparer, me dit-il, avec un air préoccupé? Là, lui répondis-je, au milieu de cette foule qui les entoure; en effet, plus de dix mille ames étaient ſorties de la Ville pour voir cette nouvelle manière de tirer le canon; ce ne fut pas non plus ſans difficulté que nous pénétrâmes au travers d'une populace qui ne connaît aucuns égards, & qui ne cède jamais qu'à la violence. La première obſervation du Grand-Tréſorier, m'éclaira ſur la chi-

cane qu'on voulait me faire. Qu'eſt-ce que c'eſt que cela, me dit-il, en montrant les fouloirs garnis en broſſe, pour ſervir d'écouvillon? Je feignis de ne pas appercevoir le but de cette queſtion. C'eſt un fouloir, lui répondis-je: Fort bien, me répliqua-t-il; mais je vous demande ce qui l'environne?

LE BARON.

C'eſt l'écouvillon.

LE TRÉSORIER.

Ce n'eſt pas non plus cela que je vous demande. Il ſemble que vous ayez oublié le Turc; mais je vais m'expliquer plus clairement, de quoi eſt composée cette broſſe?

LE BARON.

J'ai pu ne pas vous entendre; mais

il me ſemble que vous n'avez beſoin que de vos yeux pour voir que c'eſt du poil.

LE TRÉSORIER.

C'eſt auſſi ce que j'apperçois très-diſtinctement, mais il reſte à ſavoir quelle ſorte de poil.

LE BARON.

Oh ! puiſque vous voulez que je vous le nomme, c'eſt du poil de cochon, le ſeul propre à cet uſage.

LE TRÉSORIER.

Et voilà préciſément celui dont nous ne pouvons nous ſervir.

LE BARON.

Il faudra cependant bien vous y réſoudre, & ſi pour vous y autoriſer, le

Fedſa du Mufti eſt néceſſaire, je me charge de l'obtenir.

Ici la foule qui nous entourait & qui avait déja murmuré ſourdement, éclata par le cri général de *Dieu nous en préſerve.* Le grand Tréſorier en pâlit, & me prenant par le bras, de grace, me dit-il d'une voix tremblante, ne prononcez pas le nom du Mufti. Voulez-vous nous faire mettre en pièces ? Mais j'étais ſi animé contre tant d'abſurdités, que ſans égard pour cet avis, je dis en élevant la voix : A quoi ſert ce ridicule tintamare pour du poil de cochon, lorſque toutes vos moſquées en ſont pleines. Ce dernier mot que je n'avais pas lâché ſans motif, mit le comble à l'agitation du peuple & à l'effroi du grand Tréſorier, qui croyait déja voir enſanglanter la ſcène. Je montai auſſi-tôt ſur l'affût d'un canon, d'où regardant la foule dont les murmures fanatiques avaient redoublé,

blé, le mot ſilence que je prononçai fortement, & dont elle fut étonnée, me tint lieu du droit de lui en impoſer. Profitant auſſi-tôt du calme momentané que j'avais opéré : n'y a-t-il pas parmi vous, m'écriai-je, quelque Peintre ? qu'il paraiſſe, & nous juge. Un vieillard vénérable éleve alors la voix, je ſuis Peintre, me dit-il, que voulez-vous ? Je veux, lui repliquai-je, ſi vous êtes bon Muſulman, que vous diſiez la vérité, en répondant aux queſtions que je vais vous faire. Pendant cette ſcène, le grand Tréſorier que j'avais également étonné, s'était un peu remis de ſa frayeur, & ſoupçonnant que j'avais envie de me ſervir du Peintre pour nous tirer d'affaire, il le fit approcher, & lui ordonna d'être exact dans ſes réponſes.

LE BARON *au Peintre.*

Avez-vous peint l'intérieur de quelque Moſquée ?

LE PEINTRE.

Pluſieurs, & des plus conſidérables.

LE BARON.

De quels outils vous êtes-vous ſervi ?

LE PEINTRE.

De pluſieurs couleurs.

LE BARON.

Souvenez-vous que vous êtes Muſulman, que vous devez hommage à la vérité. Pourquoi tergiverſez-vous ; la couleur n'eſt pas un outil, c'eſt un moyen; vous vous ſerviez de broſſes ; de quoi ſont faits ces gros pinceaux ?

LE PEINTRE.

Ils ſont d'un poil blanc. Nous les

achetons tous faits, & nous ne les préparons pas.

LE BARON.

Vous ſavez cependant de quel animal eſt ce poil, & c'eſt ce qu'il faut me dire?

LE TRÉSORIER *au Peintre.*

Oui, tu dois dire la vérité; il eſt important de la ſavoir.

LE PEINTRE *au Tréſorier en élevant la voix.*

En ce cas, Seigneur, je la dirai, tous nos pinceaux ſont de poils de cochon.

LE BARON *au Peintre.*

Fort bien; mais ce n'eſt pas tout, qu'eſt devenu le poil, après vous être ſervi de vos pinceaux; & la Moſquée achevée, qu'avez-vous rapporté au logis?

LE PEINTRE.

Ma foi, je n'y ai rapporté que les manches, & le poil eſt reſté au mur.

LE BARON.

Vous voyez donc que puiſque le poil de cochon ne ſouille pas vos Moſquées, il n'y a nul inconvénient à vous en ſervir contre vos ennemis.

Le cri de *louange à Dieu*, fut la réponſe que le peuple fit unanimement, & le grand Tréſorier ſaiſi d'une joie d'autant plus vive qu'elle ſuccédait à la crainte, ſe débarraſſe auſſi-tôt d'une ſuperbe peliſſe de martre de Sibérie, la jette à terre, s'empare d'un des fouloirs, le fait jouer dans l'ame de la pièce: allons, mes amis, dit-il, ſervons-nous de cette nouvelle invention pour le ſalut & la gloire des vrais Croyans.

Le ridicule dénouement de cette

ſcène était ſans doute digne de ſon ſujet. Le Tréſorier était content, le peuple était enchanté ; mais cette preuve de leur commune ineptie m'aurait déterminé à les y abandonner, ſi les difficultés même n'avaient pas été pour moi une ſorte d'aiguillon auquel il m'était impoſſible de réſiſter. La ſcène qui venait de ſe paſſer, racontée au Viſir & aux autres Miniſtres, à leur arrivée ; les diſpoſa aux applaudiſſemens qu'ils donnèrent à l'agilité des Canonniers, dont la promptitude ſe réduiſit cependant dans ce premier eſſai à tirer cinq coups par minute. C'était ſans doute beaucoup pour des Turcs, & l'on pouvait ſe flatter que des hommes plus jeunes que ceux que l'on m'avait donné, n'auraient beſoin que d'être exercés pendant quelques tems pour arriver au degré de perfection deſiré. Pluſieurs Turcs, ſpectateurs, offrirent même de s'engager ; mais tout le monde blâ-

mait les fouloirs recourbés, & croyait qu'en ſimplifiant cet inſtrument l'on ajouterait à la promptitude. Cette obſervation populaire avait déja paſſé juſqu'à la tente du Viſir, lorſque je m'y rendis. Ma petite troupe m'y avait ſuivi, & le grand Tréſorier toujours preſſé de parler, ouvrit l'avis d'employer le fouloir droit comme le plus facile. Je combattis cette propoſition en démontrant le danger auquel les Canonniers ſeraient expoſés. Bon, reprit-il, avec gaieté, quelques Canonniers de plus ou de moins, qu'importe, pourvu que le Grand-Seigneur ſoit bien ſervi. Ce propos me parut ſi indécent, & cette occaſion ſi favorable pour me venger de ce Miniſtre, & m'établir avantageuſement dans l'eſprit du peuple, qu'élevant la voix de manière à être entendu des Canonniers qui bordaient la haie devant la tente, je lui répon-

dis que ne pouvant ſéparer les intérêts du Grand-Seigneur de la conſervation de ſes ſujets ; je ne me permettrais jamais de les traiter auſſi légérement, & que je renoncerais plutôt à la gloire de le ſervir que d'avoir à me reprocher le moindre accident. Cette courte harangue en excitant un murmure ſubit parmi les Canonniers & parmi le peuple amaſſé en foule derriere eux, força les applaudiſſemens du Viſir ; & lorſque je ſortis pour faire recommencer l'exercice, la troupe des Canonniers encore échauffée de ce qu'elle venait d'entendre, m'entoura avec précipitation, m'enleva de terre, rendit graces à Dieu de ma réponſe, & dit à pluſieurs repriſes, & à très-haute voix: Eh, qu'importe, quelques Tréſoriers de plus ou de moins, pourvu que le Grand-Seigneur ſoit bien ſervi.

La ſeconde repriſe de l'exercice était à peine terminée que le Viſir me fit

prier de venir lui parler. Votre eſſai a ſi bien réuſſi, me dit-il, que nous ne pourrons plus douter du ſuccès lorſque vous aurez pris toutes les meſures néceſſaires, & ſur leſquelles nous demanderons les ordres du Grand-Seigneur; mais comme il eſt d'uſage que les Bureaux ſoient fermés, lorſque nous nous abſentons de la Porte; que nos ſorties ſont d'ailleurs une eſpèce de récréation dont nous jouiſſons rarement & que nous prolongeons volontiers, je deſirerais que vous fiſſiez tirer ces Canonniers au blanc, vous reſterez avec nous pendant ce temps, nous cauſerons, tout cela nous amuſera. Une butte que j'avais fait conſtruire, & qui ſe trouvait en face de la tente du Viſir, lui avait ſans doute fourni cette idée. Je lui objectai en vain que les pieces étaient trop courtes, qu'elles ſerviraient mal l'objet qu'il ſe propoſait, & qu'aucun boulet ne tou-

cherait la butte où il n'y avait d'ailleurs qu'un seul piquet pour en déterminer le centre. Cela est égal, me répliqua-t-il, ils feront du bruit, c'est tout ce qu'il nous faut. Les pièces furent aussi-tôt traînées devant la tente du Visir, d'où nous nous amusâmes pendant quelque temps à observer les coups ; qui, comme je l'avais prévu, donnaient tantôt à droite, tantôt à gauche. Pendant cette occupation qui suffisait à l'amusement des Ministres d'un grand Empire, le Trésorier toujours prêt à se distinguer, & qui n'avait cessé d'accuser les Canonniers de manquer d'adresse, nous annonce qu'il va essayer la sienne. Aussitôt, il se lève, ôte sa pélisse, retrousse ses habits, s'empare d'une pièce, & se faisant aider d'un de ses servants, met tous ses soins à la bien pointer ; curieux de l'examiner de plus près, & d'épier quelque nouvelle occasion de le punir de

l'aventure du matin, je m'étais levé pour me rapprocher de lui, je fis ſigne au maître Canonnier de lui préſenter la mêche pour m'amuſer de l'embarras qu'il aurait à s'en ſervir. La main lui tremblait ſi fort, qu'il ne put jamais la diriger ſur la poudre. Quoi donc, lui dis-je, vous venez donner des leçons, & vous avez peur? Je me ſaiſis en même-tems de ſa main, que je dirigeai ſur l'amorce; mais il avait pointé ſi haut, qu'on ne put obſerver la direction du boulet. Vous êtes auſſi mal adroit que les autres, lui dit le Viſir, lorſque nous rentrâmes, & je ſuis certain qu'il n'y a que Tott qui puiſſe nous donner des leçons; m'adreſſant en même-tems la parole: vous devriez bien, continua-t-il, montrer au Tréſorier comment on touche la butte. Je ne ferais pas plus heureux, lui répondis-je, & tandis qu'il inſiſte, & que je me défends d'une

épreuve dont le résultat pouvait leur faire penser que je n'en savais pas plus qu'eux, le premier Interprête du Roi qui m'avait accompagné à Kiathana, me dit en Français : pourquoi ne pas essayer ? Vous toucherez peut-être. Le Visir remarque à ses gestes qu'il m'invite à le satisfaire. Il redouble ses instances, & me réduit enfin à la nécessité de pointer une piece. Mais j'étais si certain de perdre le boulet, qu'excepté de placer la pièce dans la direction du but, je ne pris aucun soin pour en assurer le coup. Cependant on admire ma promptitude ; le Canonnier apprête son boute-feu, tous les yeux sont attentifs, le coup part, & je partage véritablement l'étonnement de tout le monde, en voyant couper le piquet qui désignait le centre de la butte. Le cri de Machalla [1] retentissait

[1] *Machalla : (ce que Dieu a fait)*, expression de la plus grande admiration.

de toutes parts. Le premier Interprête s'applaudiſſait de ſa prophétie, & le Viſir auquel je voulais perſuader que c'était un coup de haſard, me dit avec le ſourire d'un homme qui croit avoir pénétré un grand myſtère : ſoit; c'eſt un haſard ; mais cette épreuve ſuffit, nous n'en voulons pas d'autre, & ne doutons pas que le haſard ne vous favoriſe toujours. Je fis de vains efforts pour diſſiper un préjugé auſſi ridicule; mais cette journée ſemblait deſtinée à me dévoiler l'ignorance des Turcs. Cependant j'obtins l'avantage d'avoir écarté les difficultés qu'elle voulait oppoſer aux innovations, & celui de m'être emparé de la multitude.

Le Grand-Seigneur auquel on rendit compte de ce premier eſſai, donna ordre auſſi-tôt de faire parvenir à ſon armée des Canonniers inſtruits, & toutes les choſes néceſſaires à cette nouvelle in-

vention. L'eſprit de cet ordre n'était pas douteux, mais on ſe contenta d'obéir à la lettre. Pluſieurs balles de chalons Anglais achetés pour faire 20000 ſacs à cartouches, fournirent de jolis habits d'été à ceux qui inſpectaient le travail; cinquante pièces de 4, mal fondues, mais accompagnés de nouveaux fouloirs, furent embarquées ſans affûts, parce que l'ordre n'en avait pas parlé. Les cinquante Canonniers eurent ordre de les accompagner à Varna, où il durent laiſſer leurs canons enſablés ſur le rivage, faute de moyens de les tranſporter, & ce fut là tout le fruit de la ponctualité des Miniſtres du Grand-Seigneur. Ce Prince ne tarda pas à être inſtruit du peu de ſuccès des ſoins qu'il ſe donnait, & le Viſir qui commandait l'armée, ayant repréſenté à Sa Hauteſſe la néceſſité de le pourvoir de pontons & de gens inſtruits dans l'art de les employer, (mé-

thode jusqu'alors inconnue aux Turcs), Sultan Mustapha, me chargea de cette besogne. Il voulut aussi qu'elle me fut entièrement abandonnée.

Assuré par une longue expérience de la déprédation des sommes destinées aux dépenses utiles, ce Prince exigea sur-tout que la Trésorerie ne comptât qu'avec moi seul, des frais que mon travail pourrait occasionner. Vous pouvez, me dit le Visir, prendre l'argent qui vous sera nécessaire, il vous sera remis sur votre simple quittance ; & ce témoignage de la confiance de notre Empereur doit d'autant plus vous flatter qu'il ne l'accorde à aucun de nous. J'en prise infiniment le motif, lui repliquai-je, mais je ne me permettrai jamais d'en user, & plein de zèle pour tout ce qui peut intéresser le service de Sa Hautesse, je ne me refuse qu'au maniement de ses deniers. Le Tefterdar & le Reis-Effendi

appellés à la conférence que j'avais avec le premier Miniſtre, relativement à la fabrication des pontons, ſe réunirent à lui pour me preſſer de m'occuper de ce travail ſans reſtriction; mais je perſiſtai à demander la nomination d'un homme de confiance uniquement chargé de la comptabilité. Un homme de confiance, reprit le Viſir avec vivacité! où le trouver? pour moi je n'en connais point. En connaiſſez-vous, continua-t-il en s'adreſſant au grand Tréſorier? Non, Seigneur, répondit celui-ci. Le Viſir ſe tournant enſuite du côté du Reis-Effendi: & vous, pouvez-vous nous en indiquer? moins que perſonne, répondit-il en riant, je ne connais que des fripons. Vous voyez, me dit alors le premier Miniſtre, que vous exigez l'impoſſible: voilà à quoi nous ſommes réduits; mais il y a un parti à prendre, c'eſt en abattant beaucoup de têtes qu'on peut

remédier au désordre. Je fus d'autant plus révolté de cette solution, que ces juges si sévères pour les délits des autres en étaient la véritable cause ; & ne pouvant résister au désir de leur en donner la preuve, en leur citant un exemple récent : je sais, répliquai-je au Visir, que votre Altesse est dépositaire de l'autorité Souveraine ; mais par cela même que cette autorité émane de Dieu, vous ne pouvez en user qu'avec justice. Croyez-vous donc, interrompit-il, qu'on s'en écarte en punissant les voleurs ? Oui sans doute, repris-je, lorsque les vols sont autorisés, ils cessent d'être punissables. De quel droit, par exemple, pourriez-vous sévir contre les déprédations de l'Inspecteur des frontières, que vous avez fait partir la semaine dernière, chargé d'examiner & de certifier l'approvisionnement des Places ? Sa nomination lui a couté vingt bourses,

son

ſon équipage & ſes frais lui auront coûté autant, aucun appointement n'eſt attaché à ſes fonctions, n'eſt ce pas donner un conſentement tacite à l'eſpoir que cet homme a conçu de doubler ſa miſe ? Serait-il juſte de le rechercher ſur les abus qui en réſulteront [1]. Sultan Soliman de glorieuſe mémoire, ajoutai-je, en établiſſant des ſurveillans ſur tous les objets de l'adminiſtration, leur avait aſſigné des appointemens proportionnés à leurs emplois; il avait auſſi le droit de les punir. Supprimer les émolumens légitimes, c'eſt autoriſer la rapine, qui les remplace. Payez le Tréſorier que je vous demande, je répondrai de ſon honnêteté. Pendant cette harangue mes auditeurs ſe regardaient, & le Viſir,

[1] C'eſt ſur le rapport d'une inſpection faite ſur les mêmes principes, que, pendant la négociation de Belgrade, la Porte aſſurait M. de Villeneuve que la Forteresse d'Oczakow était parfaitement approviſionnée; elle fut priſe peu de tems après faute de munitions néceſſaires à ſa défenſe.

loin de rien objecter, dit à ses collégues : je ne croyais pas qu'il nous connût si bien. On décida ensuite que, puisque je persistais à avoir un acolyte pour la manutention des deniers, on proposerait au Grand-Seigneur de nommer à cette place Chamlu-Hussein-Effendi. On lui donnera des appointemens, mais, ajouta le Visir en riant, nous ne vous conseillons cependant pas d'en répondre.

Le Grand-Seigneur avait trop d'empressement de me voir occupé de la fabrication des pontons, pour me faire attendre la nomination du nouvel Intendant, & Chamlu-Hussein qui avait suivi le dernier Ambassadeur Turc en France, me donna bientôt l'occasion de juger que le Visir ne l'avait pas choisi pour diminuer les dépenses que mon travail allait occasionner. J'établis mes atteliers à l'arsenal, & tandis que

j'y ſurveillais la conſtruction des carcaſ-ſes, le corps des chaudronniers chargé de préparer les feuilles de cuivre, m'apportaient journellement des échantillons qui prouvaient plus de mauvaiſe foi que de mal-adreſſe. Le talent que ces ouvriers ont de manier le cuivre eſt en effet ſi connu, que, ne ſoupçonnant pas leur véritable motif, je perſiſtai à exiger d'eux un travail auquel je ſavais qu'ils pouvaient ſuffire, & ces malheureux réduits au déſeſpoir, & ne pouvant s'expliquer en préſence de l'Intendant, ſe déterminèrent à réclamer ſécrètement mon humanité, pour ſe mettre à l'abri de la véxation dont ils étaient menacés. Le chef de cette communauté, député vers moi, m'avoua que la mal-adreſſe de ſes compagnons n'était que feinte. Vous avez déja, me dit-il, deviné une partie de notre ſecret, je viens vous confier le reſte. La Porte

veut nous aſſujettir au prix du Miry [1]. Nous ſommes ruinés, ſi vous nous employez ; nous ſerons ſévérement punis, ſi vous vous plaignez. Notre ſort eſt entre vos mains. Ces deux écueils étaient embarraſſans ; mais je n'héſitai cependant pas à les en garantir, & prétextant l'avantage qui réſulterait de la légéreté des pontons, j'annonçai le lendemain à la Porte que je les ferais garnir en cuir. C'était ſans doute rejetter ſur le corps des Tanneurs la vexation dont je préſervais celui des Chaudronniers ; mais le bon marché de ce dernier expédient la rendait moins onéreuſe.

Une compagnie de Jéniſſaires uniquement attachée au ſervice des pompes, & caſernée dans l'enceinte de l'arſenal,

[1] Le Miry ou fiſc chez les Turcs a impoſé la loi barbare & jamais économique de ſoumettre les travaux publics à un taux ſi bas, que cette vexation y produit conſtamment le double effet de ruiner le vendeur & l'acheteur.

m'offrait un grand nombre d'ouvriers accoutumés par le travail des tuyaux de cuirs à celui qui m'était nécessaire pour coudre & préparer le doublage des pontons. Le chef de cette compagnie eut ordre de me seconder ; c'était une véritable aubaine pour lui, elle me valut sa bienveillance & anima son zèle. J'étais occupé des différens objets que ce travail exigeait, & le Grand-Seigneur me pressait d'établir quelques pontons sur la rivière de Kiathana [1], afin d'essayer si cette sorte de pont que l'ignorance ne cessait de calomnier, suffirait effectivement au transport de l'artillerie. J'allais journellement à l'arsenal, & je

[1] Un moulin à papier, anciennement établi sur cette riviere, lui a donné son nom ainsi qu'à la prairie qu'elle parcourt. Cette petite riviere qui a son embouchure au fond du Port de Constantinople, qu'on nomme aussi les eaux douces, est sur-tout célébre par le Palais que Sultan-Achmet fit bâtir sur son cours à trois quarts de lieue de la Capitale. Il ne sert plus au Grand-Seigneur que pour quelques parties de

m'y rendais un matin par un verglas si dangereux, que, malgré toutes précautions, je ne pus éviter une chûte qui me foula le pied gauche. Je ne sentis d'abord qu'un grand engourdissement, & je me faisais soutenir par mon Laquais pour continuer ma route, lorsqu'après quelques pas, les douleurs se développèrent si vivement, que j'eus peine à gagner la caserne des Jénissaires pompiers, par une porte de leur jardin que je trouvai heureusement ouverte. Le Colonel n'y était pas, mais les Officiers & les Soldats ne montrèrent pas moins d'empressement à me prêter tous les

plaisir, ou pour assister aux exercices d'Artillerie qu'on y a établi; mais on y voit encore les Cascades qui décoraient ce Palais. On apperçoit aussi sur les deux côtes qui bordent le vallon les débris des bâtimens que l'on y avait construit pour loger les Grands. Cette grossiere imitation du Château de Marly, dont l'idée avait été fournie par le pere du dernier Ambassadeur Turc, a été détruite par les rebelles qui détronèrent Sultan-Achmet.

ſecours dont ils croyaient que j'avais beſoin ; l'un m'offrait du café, l'autre une pipe , celui-ci à manger : aucun d'eux n'imaginait ce qui pouvait m'être véritablement utile. Quoique je fuſſe preſque évanoui , j'eus aſſez de connaiſſance pour appercevoir qu'avec de tels Médecins je ne pouvais, ſans le plus grand danger, céder à l'excès de mes douleurs. Je raſſemblai mes forces, je me fis déchauſſer pour plonger mon pied dans l'eau froide ; & les Jéniſſaires qui n'auraient pas deviné ce reméde , n'ayant pas d'autre vaſe, m'apportèrent la marmite de la compagnie [1]. Ce bain à la glace était ſans doute le ſeul moyen

[1] La conſidération dont jouit la marmite des Jéniſſaires, ne peut être comparée qu'à celle que nous accordons aux drapeaux. Elle eſt au degré de deshonorer la troupe qui ſe la laiſſerait enlever par l'ennemi. C'eſt auſſi, d'après ce préjugé que le Colonel eſt nommé Donneur de ſoupe , que le Major eſt appellé Chef-de-Cuiſine , & que les marmitons & le porteur d'eau en ſont les Aides-Majors.

de me procurer un bien éventuel ; mais il augmenta les douleurs du moment à tel point, que pendant trois quarts d'heure que j'y restai jusqu'à l'arrivée d'une chaise à porteurs que j'avais envoyé chercher, je ne pus me préserver de l'évanouissement qui me menaçait à chaque instant, qu'en respirant du vinaigre, & en me faisant jetter de l'eau au visage ; les Jénissaires ne concevaient pas que j'accordasse une préférence à ces secours, sur le vin & le café qu'ils ne cessaient de m'offrir. L'accident qui venait de m'arriver avait eu trop de témoins, pour que le bruit ne s'en répandît pas promptément. A peine étais-je chez moi, que le Visir me fit témoigner l'intérêt qu'il y prenait. Le Grand-Seigneur eut même la bonté d'envoyer savoir de mes nouvelles ; mais ce Prince était trop actif, pour m'accorder le repos dont j'avais besoin :

il me fit presser de suivre les travaux ; & l'invitation de me faire porter & de ne négliger aucun des moyens qui pouvaient assurer ma guérison, prouvait seulement qu'il était impatient de voir les pontons.

Je me rendis le troisième jour de ma chûte à mes atteliers, & le pont ne tarda pas à être établi sur la rivière de Kiathana, vis-à-vis le Kiosk du Grand-Ecuyer. Sultan Mustapha voulut juger par ses propres yeux du succès de cette entreprise. Il donna ordre à l'Arrabadgi-Bachi [1], de conduire au nouveau pont quatre pièces de canon, & sa Hautesse me fit avertir en même-temps de m'y

[1] Le Chef des charrois : cette charge fut établie par Sultan-Soliman, qui fonda en même tems l'entretien de 4000 chevaux pour le tirage de l'artillerie ; mais les biens domaniaux destinés à cette dépense ayant été successivement concédés à des particuliers qu'on voulait favoriser, toute redevance fut bientôt méconnue, & les pièces de canon furent trainées à Kiathana par les chevaux qu'on enleva des moulins.

trouver après la prière du matin, ainsi que Chamlu-Hussein-Effendi. Nous y étions à peine arrivés, que nous vîmes paraître un bateau à trois paires de rames, semblables à ceux dont le peuple se sert journellement, mais tellement connu que nos bateliers ne s'y trompèrent pas. En effet il aborda, & nous en vîmes sortir le Grand-Seigneur vêtu comme un Oda-Bachi [1]; il était accompagné de deux de ses gens déguisés en Jénissaires. Ceux-ci se mirent à l'écart en arrivant, & s'y tinrent constamment, pendant que Hussein & moi accompagnions Sultan Mustapha sur le pont dont il examina la structure avec beaucoup de soins. Il fit ensuite passer l'artillerie à plusieurs reprises, & ne négligea aucun des détails qui pouvaient

[1] Chef de chambrée : cette charge militaire équivaut à celle de Capitaine, & chez les Turcs les différentes formes de turban y distinguent tous les états & tous les grades.

l'éclairer ſur la manière de tranſporter & d'établir ces ponts militaires. Ce Prince qui me tenait depuis long-temps debout, s'appercevant que je ſouffrais, me parla avec intérêt de l'accident qui m'était arrivé, & mon acolyte, croyant faire ſa cour à ſon Maître, en faiſant valoir mon activité, inſiſtait ſur la fatigue dont je l'accablais, & ne démontrait que ſon inertie. Vous ne ſavez donc pas, lui dit le Grand-Seigneur, pourquoi cette différence entre vous deux : je vais vous l'expliquer. Lorſque Tott eſt venu au monde, il eſt tombé ſur ſes deux pieds, s'eſt mis à courir; & vous, Huſſein, vous êtes tombé ſur le cul, & vous y êtes reſté. Si cette apoſtrophe humilia le courtiſan, il en fut bientôt conſolé par l'ordre de diſtribuer à mes gens un ſac de ſéquins [1],

[1] Le ſéquin eſt une monnaie d'or; mais il y en a de diffé-

que ſon Maître lui donna en allant s'embarquer. La vivacité avec laquelle Sultan Muſtapha s'approcha de ſon bateau, ne lui ayant pas permis d'appercevoir une marche en ſortant du Kiosh, le faux pas qu'elle lui fit faire, l'aurait expoſé à une chûte dangereuſe, ſi nous ne nous fuſſions pas empreſſés de le ſoutenir. Tandis que ce Prince en s'embarquant, applaudiſſait au ſuccès du nouveau pont, & m'engageait à preſſer les travaux qui pouvaient aſſurer à ſon armée l'avantage d'avoir des pontons, je voyais Huſſein uniquement occupé à crever le petit ſac de ſéquins qu'il tenait dans ſa poche [1], afin de les mêler

rentes valeurs. Le ſéquin le plus en uſage vaut à peu-près 7 liv. de notre monnaie.

[1] Les Turcs ont toujours les habits de deſſous croiſés & fixés par une ceinture qui retient tout ce qu'ils placent ſous ces revers, entre la doublure deſquels il y a des poches ménagées pour les montres, l'argent & autres effets qu'ils ſoignent plus particuliérement.

avec ceux qui lui appartenaient : de cette manière, confondant sa générosité avec celle du Prince, mon collégue se contenta de distribuer dix séquins à chacun de mes gens, & crut pouvoir en sûreté de conscience s'en réserver au moins deux cent pour son compte.

Le Visir & les Ministres de la Porte ne virent pas sans jalousie le rendez-vous que je venais d'avoir avec leur Maître, & sous le spécieux prétexte de conserver au peuple le spectacle d'une invention aussi utile que nouvelle pour Constantinople ; mais en effet dans la seule vue de faire pourrir les pontons, ils ordonnèrent que ce pont demeurât jusqu'à nouvel ordre. Cependant le soin des ouvriers qui le veillaient, empêcha l'effet de cette basse jalousie ; le peuple en profita ; le pont fut pendant quarante jours le but de ses promenades, & la nécessité de rendre à la riviere sa navigation

contraignit les Miniſtres à attendre une autre occaſion pour me nuire.

J'étais convenu avec le Grand-Seigneur que l'on accompagnerait les cinquante pontons deſtinés pour l'armée, d'un nombre ſuffiſant d'hommes capables de s'en ſervir, & d'un chef aſſez inſtruit pour les bien commander; mais cette inſtruction ſi néceſſaire fut préciſément l'article négligé. On embarqua tout l'attirail, tout s'achemina vers l'armée, & le chef des Pontonniers s'y rendit avec ſa troupe, ſans avoir daigné faire connaiſſance ni avec moi, ni avec les pontons.

Ces différens envois ne ſervaient qu'à encombrer le Port de Varna, & le Grand-Viſir laiſſa bientôt dans l'oubli ce qu'il avait demandé à la Porte avec le plus d'inſtance.

L'armée Ottomane croupiſſait également à Babagdag où ſon camp fut établi

pendant près de trois ans. L'approvifionnement que l'ignorance des Généraux n'aurait pu calculer , & que l'arrivée imprévue d'une multitude de volontaires rendait incalculable, en préfentant fucceffivement l'abondance ou la difette, le gafpillage ou les plaintes, accrurent l'indifcipline au degré de braver l'autorité qui n'avait pas fu la maintenir; le defpotifme dont l'art n'eft pas de conferver, mais qui excelle toujours dans celui de détruire , s'empreffa de donner à Abdi-Pacha la place de Jéniffaire-Aga , afin de remettre la haute police de l'armée entre les mains d'un homme dont la réputation était celle d'un bourreau. Son premier foin fut auffi de faire creufer de grands puits, & fon occupation journalière de les remplir de foldats qu'il faifait étrangler fur le moindre prétexte & fans aucun examen. Abdi-Pacha n'était pas depuis trois mois en place que le

public lui reprochait déja la mort de plus de trente mille hommes, & que le Gouvernement s'applaudiſſait d'avoir trouvé un expédient auſſi efficace pour aſſurer le bon ordre & l'abondance. Les moyens que les Turcs emploient pour ſurprendre leur ennemi, ne ſont pas moins étranges. On a vu le Grand-Tréſorier, commandant un détachement de nuit, ſe faire éclairer par la flamme des bois réſineux, diſpoſés à cet effet dans des réchauds de fer fixés au bout de longues perches. Abdi-Pacha fut ſurnommé le faiſeur de puits, & le Grand-Tréſorier ne fut plus déſigné que ſous le nom du flamboyant.

Quelque fut l'ignorance des Turcs, il n'était pas moins vrai qu'il manquait à leur armée une artillerie de campagne, dont les plus grands talens n'auraient pu ſe paſſer. On ne pouvait employer les fonderies déja établies. Tout le travail

travail ſe faiſait dans des fourneaux d'Uſine [1], & le bronze calciné d'abord par l'action des ſoufflets, & réfroidi enſuite au fond des baſſins, n'arrivait qu'en pâte dans les moules, dont la défectuoſité ajoutait un vice de plus aux pièces qui en ſortaient. Je propoſai l'établiſſement d'un fourneau de réverbère, celui d'une machine à forer les pièces. Le projet de fondre ſans ſoufflets, de couler plein, de forer enſuite, fit rire les fondeurs Turcs. Mais le Grand-Seigneur m'avait accordé ſa confiance; il chargea ſes Miniſtres de conférer avec moi ſur cet objet, & ceux-ci ne s'occupèrent bientôt qu'à faire échouer mon entrepriſe. Le premier moyen qu'ils employèrent fut de rejetter la propoſition que je leur fis d'attirer à Conſtantinople les ouvriers

1 Fourneaux d'uſage pour les fontes de fer.

dont j'avais beſoin, & dont je préſentai la liſte au Viſir. Vous propoſez, me répondit ce premier Miniſtre, des choſes ſi étranges, que nos plus habiles ouvriers les regardent comme impoſſibles; commencez donc par nous en démontrer le ſuccès; faites ſeulement une pièce telle que vous l'annoncez, & nous ferons venir enſuite tous les ouvriers que vous voudrez. Une réponſe auſſi abſurde m'aurait ſans doute juſtifié d'abandonner les Turcs à leur ineptie: elle me révolta; je m'aveuglai ſur la témérité de l'entrepriſe, & nous convînmes que le lendemain je me rendrais avec un des Miniſtres de la Porte, pour choiſir le lieu où la nouvelle fonderie ſerait établie. Cependant je n'eus pas plutôt fait ce coup de tête, que, réfléchiſſant ſur l'énormité du travail, je penſai aux moyens d'en venir à bout. M. le Comte de Saint-Prieſt ne pouvait

ignorer aucune de mes démarches, &
je devais perſonnellement à cet Ambaſ-
ſadeur d'autant plus de confiance, que
peu d'hommes à ſa place auraient mis
les mêmes ſoins dont il favoriſait conſ-
tamment tout ce qui pouvait augmenter
mon crédit à la Porte. Le projet de
diriger la fabrication d'une nouvelle
artillerie paraiſſait auſſi un aſſez grand
effort, pour qu'il n'imaginât pas qu'on
pût aller au-delà ; & lorſqu'en lui
racontant ce qui venait de ſe paſſer,
je lui dis la réponſe du Viſir pour
refuſer les ouvriers, il en fut ſi indigné,
que m'interrompant vivement, j'eſpère,
me dit-il, que vous les avez envoyé
paître ? Point du tout, lui répondis-je,
j'ai accepté. Mais le calme de ma ré-
ponſe ne put tranquilliſer M. de Saint-
Prieſt ; ſa prudence calculait tous les
inconvéniens ; ſes lumières prévoyaient
toutes les difficultés, ſon amitié les

exagérait, & je ne parvins à le rassurer un peu qu'en lui garantissant le succès. J'avais besoin de me le garantir à moi-même ; je n'avais jamais vu de fonderie, & mon goût pour les arts, dont je m'étais toujours amusé, n'avait pu me porter vers celui qui ne peut jamais amuser personne. L'étude que je dus en faire devint aussi pour moi un travail sérieux, & je me rendis au rendez-vous du Grand-Trésorier, nommé pour m'accompagner dans la recherche du terrein de la nouvelle fonderie, qu'après avoir bien étudié la position & la nature du sol propre à cet établissement ; mais nous parcourûmes envain les différens endroits qui pouvaient me convenir ; on trouvait des difficultés par-tout, & je vis clairement que la jalousie des Ministres voulait se faire une alliée des eaux de la mer, en me plaçant sur le rivage. Il eût sans doute été plus prudent de

saisir ce nouvel obstacle, pour renoncer à la besogne; mais l'entêtement abondonne rarement les frais qu'il a fait. J'observai seulement qu'il en coûterait davantage au Grand-Seigneur, & j'ajoutai avec assez d'humeur, pour faire voir au Grand-Trésorier que je n'étais pas sa dupe, que s'il ne voulait pas ménager les trésors de son Maître, j'établirais la fonderie au milieu du Port. Le Chéir-Emini [1], fut chargé de payer les dépenses, & un Grec, prétendu Architecte, eut le soin de rassembler les ouvriers, & de leur faire exécuter mes ordres. J'avais étudié le premier plan, & trouvé le moyen de le défendre des eaux; mais il me fallait constamment joindre la pratique à la théorie; être tout à la fois architecte, maçon, tailleur de pierres, forgeron, serrurier. Mes plans

[1] L'Intendant de la ville: sa charge est plus particuliérement analogue à celle de Surintendant des bâtimens.

n'étaient que pour moi, perſonne ne les entendait; aucune analogie entre le travail que j'ordonnais, & celui auquel les ouvriers étaient habitués; & j'ai dû ſouvent, pour vaincre les difficultés d'une mauvaiſe habitude, mettre le maçon à la forge, & donner la truelle au forgeron. Un Grec, expert dans l'art de faire des moulins, apporta cependant quelqu'intelligence & quelque propreté dans la conſtruction de la machine à forer. Les Mémoires de Saint-Remi & l'Encyclopédie me guidaient journellement, & me ſuffirent juſqu'au moment où je dus faire les moules; mais là je fus arrêté tout court. La terre des Chartreux, la ſeule indiquée ſans déſigner ce dont elle eſt compoſée, ne me donnant aucune lumière ſur les analogues que j'aurais pu me procurer, j'eus recours à un mêlange de glaiſe, de ſable & de plâtre qui m'en tint lieu.

Enfin, tout étant diſpoſé pour mettre le feu au fourneau, je le chargeai de trente milliers de métal; & la matière étant en bain au bout de treize heures, pendant leſquelles je dus ſupporter ſeul la fatigue d'un travail que perſonne ne pouvait partager avec moi, je coulai à la pointe du jour vingt pièces de canon avec un ſuccès qui ſurprit & enchanta les Turcs, tranquilliſa M. de Saint-Prieſt, & m'étonna plus que perſonne. J'avouai alors à cet Ambaſſadeur que c'était la première fonte que j'euſſe vue. Il frémit de la témérité de mon entrepriſe : elle pouvait en effet paraître folle ; mais on ne peut cependant diſconvenir qu'une ſorte d'obſtination dans le vouloir, & de la docilité dans l'action, ſont deux moyens auxquels les plus grands obſtacles réſiſtent difficilement.

Toutes les abſurdités & les calomnies que l'ignorance & la mauvaiſe - foi

avaient raſſemblé contre moi, diſparurent. La poſſibilité de fondre ſans ſoufflets était démontrée, & la machine à forer ne laiſſa bientôt aucun doute ſur la perfection du nouveau travail. La Porte n'oppoſa plus d'obſtacles à l'arrivée des ouvriers; l'état que j'en avais préſenté fut agréé; mais le fondeur fut ſi mal choiſi par la perſonne de Marſeille, à laquelle je donnai ce ſoin, que j'ai toujours dû ſurveiller les fontes, & congédier enfin cet homme, lorſque mon charpentier que j'employais à tout fut en état de le remplacer.

Tandis que je travaillais à Conſtantinople à préparer aux Turcs une meilleure artillerie, celle des Ruſſes, en agiſſant ſur le Danube, aſſurait à mes opérations le concours du Grand-Viſir; & quelques bombes tirées à ricochet, ayant diſſipé la cavalerie Ottomane, la Porte demanda avec inſtance des mortiers

difpofés pour le même effet, & des bombardiers en état de s'en fervir. La plaine d'Ocmeidan [1], fut choifie pour faire les épreuves dont je fus requis de m'occuper. Tout étant préparé, les Miniftres de la Porte, toujours empreffés d'être mes Juges, fixerent le lendemain pour venir y affifter ; mais le Grand-Seigneur leur envoya ordre de vaquer à leurs emplois, en leur faifant dire qu'il irait lui-même à Ocmeidan. Cet avis, qui ne me parvint que fort tard, m'obligeait de partir à la pointe du jour, pour dévancer l'arrivée de tout ce qui précède le Grand-Seigneur. J'avais eu foin de

[1] Ocmeidan, ou la plaine des Fléches, dont une partie eft parfemée de petites colonnes de marbre chargées d'infcriptions. Leurs diftances défignent celle que les Fléches ont parcouru, & le nom de ceux qui les ont lancées : les Empereurs Turcs ont eu prefque tous la vanité de prétendre à ce genre de célébrité. Ocmeidan eft auffi le lieu où l'on donne ordinairement les fêtes relatives à la Circoncifion des Princes Ottomans. Le Grand-Seigneur y a un fort beau Kiosk ainfi que les bâtimens néceffaires pour recevoir fa Cour.

préparer la veille, ce qui devait servir aux expériences; & dans ce soin je m'étais réservé celui de charger moi-même les bombes, afin d'être sans inquiétude sur les accidens qui pouvaient résulter de la moindre négligence à cet égard. La foule du peuple qui se rassemblait & grossissait à chaque instant, me fit m'applaudir de ma prévoyance; mais l'imprudence de cette populace ne me tranquillisait pas sur les dangers, auxquels son ignorance pouvait d'autant plus l'exposer, qu'accoutumés à voir tirer les bombes en l'air, les Turcs ne pouvaient se persuader que j'eusse besoin d'un espace découvert en avant du mortier, & je dus attendre l'arrivée du Grand-Seigneur pour disposer le tir des pièces. Le Cheir-Emini [1] qui, dans cette expé-

[1] Cheir-Emini, l'Intendant de la ville & plus particulièrement l'Intendant du Sérail. Il surveille tous les bâtimens publics & ceux du Grand-Seigneur, il a aussi les menus,

rience, m'avait été donné pout collègue, ſe promenait en long & en large avec le bâton blanc à la main [1], lorſqu'un Officier du Sérail, accourant à toute bride, lui donna l'ordre de ſe placer avec moi au pied de l'eſcalier, où Sa Hauteſſe devait mettre pied à terre, & il ajouta que je devais prendre le bâton blanc dont je fus pourvu à l'inſtant. Sultan Muſtapha ne tarda pas à paraître; il me ſalua avec bonté, & ſon fils Sultan Sélim qui l'accompagnait, m'examina depuis les pieds juſqu'à la tête avec la plus grande attention. M. le Comte de Saint-Prieſt, curieux de voir ce ſpectacle, était arrivé à cheval quelque tems avant le Grand-Seigneur, & s'était placé

& par commiſſion fait tout ce qui tient à la comptabilité dans les dépenſes extraordinaires; mais cette charge ainſi que toutes celles du Gouvernement Turc en participant à un régime auſſi monſtrueux ne peuvent être aſſimilées à aucune charge des Gouvernemens Européens.

[1] Ce bâton eſt la marque de Commandant.

dans un des appartemens voisin du Kiosk où Sa Hautesse venait de s'asseoir avec son fils. On ne tarda pas à informer Mustapha de cette circonstance ; j'ai su depuis qu'elle avait été cause d'une sorte de circonspection que le Grand-Seigneur s'imposa dans la crainte de déplaire à M. de Saint-Priest ; & ces petits détails cesseront de paraître minutieux, quand on verra qu'ils développent le moral de la Nation qu'ils concernent.

Nous étions restés, le Cheir-Emini & moi, à la place qu'on nous avait assigné ; nous y attendions les ordres de l'Empereur, lorsque le Sélictar-Aga vint me dire de sa part que j'étais le maître de faire commencer le tire des bombes à ricochets, je lui représentai alors que la foule qui nous environnait & qui excédait vingt-mille ames de tout âge & de tout sexe, devait avant tout être écartée, de manière à ce que l'avant du mortier

fût totalement découvert. Auſſi-tôt une vingtaine d'Aſſéquis [1], le bâton haut, firent reculer la populace ; mais ils ne vinrent pas ſi aiſément à bout de la diſpoſer de manière à laiſſer un libre paſſage aux bombes, dont les ricochets ne dépendent que d'un tire plus ou moins horiſontal. Il ſe fit enfin une trouée d'environ vingt toiſes de large, mais ſi profonde, qu'il était à craindre que le premier bond ſe faiſant dans ſon étendue, quelqu'inégalité dans le terrein ne renvoyât la bombe ſur les ſpectateurs. Dans ce cas, le peuple n'aurait pas manqué de rejetter ſur moi le blâme

1 Aſſéquis, eſpèce de Boſtandgis d'élite, dont un détachément accompagne toujours le Grand-Seigneur ; ils ſont armés de ſabre & portent à la main un bâton blanc qui indique le commandement du Grand-Seigneur, dont ils ſont les exécuteurs. Ce ſont auſſi les Aſſéquis, qui par troupes, font l'office de la Maréchauſſée dans le voiſinage de la Cour ; ils font, ainſi que les Boſtandgis, leur ſervice à cheval, excepté dans les promenades du Grand-Seigneur, où ils le précédent à pied.

que ſon ignorance ſeule aurait mérité; cependant la première bombe ayant touché terre, par-delà la multitude, je fus plus tranquille. Déja ſix bombes avaient été lancées, & après douze ou treize bonds, étaient allées crever à plus d'un quart de lieue; il ne m'en reſtait plus qu'une des ſept que j'avais chargé, comme je l'ai déja dit avec le plus grand ſoin; elle part, touche terre au milieu de la trouée, y reſte, & continue de brûler ſa fuſée. C'eſt ſans doute le cas de dire qu'elle dura vingt mortelles ſecondes, pendant leſquelles je ne voyais que les victimes d'un accident auſſi ſingulier qu'imprévu. Cependant aucun des aſſiſtans ne bouge. On regarde cette bombe avec la même curioſité que celles qui l'avaient précédées; elle n'éclata point. Je reſpirai alors, & l'examen que j'ai fait enſuite de cette bombe m'ayant prouvé qu'elle avait été chargée dans toutes

les règles, je ne pus découvrir la cauſe d'une exception auſſi heureuſe. On n'avait pas eu le temps de s'appercevoir de mon inquiétude. Cet événement fut applaudi comme une gentileſſe par laquelle j'avais voulu finir. On ſe glorifiait même de n'avoir point eu peur ; & quelques bombes tirées avec un mortier de onze pouces, dirigées ſur une tente placée à ſix-cent toiſes, en abattant le but, achevèrent de completter la ſatisfaction du Grand-Seigneur & des Beyeux qui s'étaient raſſemblés. Sa Hauteſſe avait fait apporter avec elle une peliſſe d'hermine, dont elle comptait me faire revêtir ; mais, comme je l'ai déja fait preſſentir, la préſence de M. le Comte de Saint-Prieſt, qu'elle n'avait pas prévue, la détermina à ſupprimer cette diſtinction, dans la crainte de déplaire à l'Ambaſſadeur du Roi pour lequel on n'en avait pas préparé. L'expédient qui parut

le plus conciliant, fut de m'envoyer à la Porte pour y recevoir ce témoignage de la satisfaction du Grand-Seigneur. Un des Officiers de la suite, courut y porter ses ordres, & le Cheir-Emini eut celui de m'y conduire. Cependant le peuple qui avait applaudi aux épreuves, qui s'attendait même à m'en voir recevoir la récompense, étonné d'abord de me voir conduire à la Porte, crut bientôt que c'était pour m'y punir, & finit par trouver cela fort juste.

Le Grand-Visir, prévenu de mon arrivée m'attendait dans la salle d'Audience, où tous les Ministres étaient rassemblés. J'y reçus leurs félicitations sur la satisfaction du Grand-Seigneur. Sa Hautesse, me dit le premier Ministre, m'a chargé de vous en donner des marques publiques. Aussi-tôt il fait signe au Maître de cérémonie de me revêtir d'une pelisse

d'hermine,

d'hermine, & le Hasnadar [1] arrivant en même-tems me remit une bourse de 200 séquins. Je me tournai aussi-tôt vers les gens qui m'avaient accompagné, & leur montrant ma pélisse; j'ai reçu leur dis-je avec reconnaissance, ce témoignage distingué de la bonté du Grand-Seigneur, remerciez le Grand-Visir de ce grouppe, dont il vous fait présent. Cet expédient que je préférai à la discussion de nos usages réciproques fut pour le Visir, une leçon suffisante, & pour moi le préservatif de cette politesse orientale [2]. Le

[1] Trésorier.

[2] C'est dans cet usage Turc de donner de l'argent, que M. de Bonneval trouva la plus grande mortification, qu'un homme comme lui pût recevoir. L'Ambassadeur extraordinaire de l'Empereur, qui dans l'armée Autrichienne avait été aux ordres du Transfuge, reçu suivant l'usage, le dîner du Visir. La Porte avait choisi Kiathana pour le lieu de la fête. M. de Bonneval eut ordre de s'y trouver avec le corps des Bombardiers dont il était le chef. L'exercice fini, le Visir le fit appeller & lui remit une poignée de séquins que sa position le força d'accepter avec soumission.

jour commençait à tomber lorſque je quittai la Porte, & je n'arrivai que la nuit fermée au fauxbourg de Péra. Deux Officiers, un d'Artillerie, & l'autre de Marine, chargés de m'accompagner & de veiller à ma sûreté, me précédaient ſur les deux trotoirs. Je n'avais plus que trente pas à faire pour arriver chez moi, lorſque dans l'obſcurité, l'Officier de Marine que je ſuivais, fut arrêté par des gens qui venant à ſa rencontre, lui demandent bruſquement de quel Corps il eſt; & ſur ſa réponſe lui lâchent deux coups de piſtolet, celui-ci ripoſte; l'Officier d'Artillerie fait également feu en criant au ſecours. Auſſi-tôt ſix Jéniſſaires du Palais d'Allemagne, dont la porte était vis-à-vis la mienne ſortent avec leurs carabines, & ſans autre inſtruction que la lueur des coups que mes gardes recevaient & rendaient, ils font ſur nous une déchargegénérale. Ce ſecours n'était

pas ſans doute celui que nous déſirions ; il ſuffit cependant pour mettre nos ennemis en fuite, & le tems qu'il fallut aux auxiliaires pour recharger leurs armes me donna heureuſement celui de rentrer chez moi ſans qu'aucun de nous fut bleſſé.

Quoique je n'euſſe porté aucune plainte ſur une attaque, qui dans le fait ne m'était pas perſonnelle, les Officiers chargés de la police de Péra, envoyèrent auſſi-tôt m'aſſurer de leur vigilance à punir les coupables, ſi je voulais les leur déſigner. Le Grand-Viſir envoya auſſi le lendemain matin ſavoir de mes nouvelles & prendre des informations ſur l'attaque de la veille ; le Grand-Seigneur lui-même eut la bonté de s'en occuper ; mais le Gouvernement, dut bientôt ſe livrer à des ſoins plus importans dont l'objet expliquera la pétarade que je venais d'eſſuyer, & dont les ſuites développe-

ront les mœurs des Turcs, l'esprit des Corps & la lâcheté du Gouvernement.

Il existait depuis quelque temps une animosité entre les Jénissaires de la compagnie des Lasses & les troupes de la Marine. Elle avait pris naissance dans une des tavernes de Galata, où un jeune enfant de treize à quatorze ans dansait habituellement pour achalander le cabaret. Après avoir plu réciproquement aux deux partis, il devint bientôt l'objet de leur dissention : enlevé successivement de l'un à l'autre les deux Corps se déclarèrent enfin une guerre publique dont Galata fut le théâtre. L'acharnement fut au point qu'un des partis s'étant retiré dans l'enceinte de la principale Mosquée, l'autre enleva du canon à des bâtimens marchands qu'il traîna & tira sur la porte de ce temple. Chaque coin de rue était une embuscade, la nuit même n'interrompait pas ce feu de

bilbaude, dont chaque coup résonnait dans l'oreille du Grand-Seigneur. Tout commerce, toute communication étaient interrompus ; cependant le Gouvernement qui n'avait pas songé à prévenir le mal dans son principe, qui aurait dû même en appercevoir la fermentation dans l'attaque de mes gens ; mais qui croit toujours que le meilleur moyen d'ordre est dans la destruction de l'espèce humaine, prit d'abord le parti de laisser les combattans se détruire entre eux, en essayant toutefois quelques démarches conciliantes qui n'eurent aucun succès. Ce vacarme scandaleux durait depuis trois jours ; plus de cinquante personnes tuées en avaient été les victimes. Je me trouvais chez le Visir lorsqu'on vint lui rendre compte d'un surcroît d'acharnement dans les parties belligérentes. Tant de bravoure à Galata, & tant de lâcheté sur le Danube, dit le

Visir, prouve qu'il n'y a que les chapeaux qui fassent peur aux Turcs. Nous ne pourrons en venir à bout, à moins, ajouta-t-il en riant, que Tott avec une vingtaine de Français n'aille les mettre à la raison. Il était cependant tems d'y penser sérieusement, & l'on pouvait craindre que les autres compagnies des Jénissaires en prenant parti pour leurs camarades, n'étendissent le tumulte jusques dans Constantinople. Cela même rendait les moyens de vigueur difficiles. On en prit un politique, ce fut de s'emparer de l'objet de la querelle; mais celui des deux partis qui en était nanti ne consentit à le céder que sur l'assurance la plus positive qu'il n'appartiendrait pas au parti opposé; & l'enfant livré à ce prix fut pendu à la grande satisfaction de ceux qui se battaient un instant avant pour lui.

Pendant ce tumulte, je traitais avec

les Miniſtres de la Porte de la formation d'un nouveau corps d'Artillerie. Ce n'eſt pas que les Turcs manquaſſent de troupes deſtinées à ce ſervice; mais plus de quarante mille hommes enrôlés & ſoudoyés ſous le nom de Topchi [1], formait déja un corps trop nombreux; mais qui n'était en effet qu'un ver rongeur dont l'entretien était auſſi onéreux qu'inutile. Sans réunion, comme ſans diſcipline, cette troupe, ainſi que celle des Jéniſſaires, eſt répandue dans la Capitale & dans l'Empire. Un billet nommé Eſſamé [2], dont chaque ſoldat eſt porteur, lui garantit ſa paie, ſoit qu'il le préſente en perſonne, ſoit qu'il l'envoie par Procureur, ſouvent même il vend ce billet de paie, & dans tous les cas ne rejoint ſes drapeaux, que faute de pouvoir mieux faire, & ſeulement pour participer au dîner deſ-

[1] Canonniers.

[2] Paye.

tiné à ceux qui veulent bien résider à la chambrée. Cet abus paraîtra sur-tout sensible à l'aspect des casernes des Jénissaires. Elles occupent dans Constantinople des emplacemens de choix ; Sultan Soliman qui les fit construire, prodigua dans les plafonds des portiques, un luxe de dorure que ses successeurs ont toujours entretenu ; mais il y avait établi une discipline qui ne lui a pas succédé : l'abandon de la régle, en anéantissant l'esprit de ce corps a porté à 400,000 le nombre des soudoyés (celui des enrôlés est innombrable) & l'on en compte à peine 20,000 rassemblés ; il faut encore observer que ce petit nombre est plus généralement composé de basses paies, & de ceux qui n'en ayant point servent pour en obtenir. Cette solde qui ne se distribue que tous les trois mois est portée progressivement depuis trois aspres jusqu'à quatre-vingt-

dix-neuf [1]. Ce moyen de récompenser les services militaires livré nécessairement à l'arbitraire des Chefs devait seul opérer la destruction de cette milice. La faveur qui abuse de tout s'est fait attribuer aussi une infinité de paies fortes, ainsi que la plupart des domaines aliénés à redevance militaire. Ces différens objets sont devenus en Turquie la récompense que l'homme en crédit accorde à ses valets, & l'Empire aux besoins duquel le Législateur avait pourvu, dépouillé aujourd'hui, trouve à peine dans les lambeaux qui lui restent, de quoi subvenir aux besoins les plus urgens. Si l'on excepte en effet le produit des

[1] L'aspre qu'on pourrait évaluer six deniers donnerait pour les 99 aspres, 49 sols & demi; mais qu'il faut par l'estimation des monnaies réduire à 39 sols 6 deniers, en observant toutefois que ce calcul qui se rapproche du change établi par le commerce, est encore bien au-dessus de celui que donnerait l'examen des valeurs intrinséques. Celle des monnaies d'argent du Grand-Seigneur offrent à peine 7 deniers de fin.

vexations que le Grand-Seigneur enfouit dans ſon tréſor particulier ſous le titre légal, mais non moins tyrannique de confiſcation, les revenus de l'Empire portés ſur les Regiſtres à plus de 500 millions, n'en produiſent que 74 effectifs au tréſor public. Cette ſomme doit cependant fournir à la paye des troupes, à l'entretien de la Marine & aux autres dépenſes courantes & non prévues, tandis que les 400 millions de revenus domaniaux aliénés par Sultan Soliman, pour l'entretien d'une nombreuſe cavalerie, celui de 4000 chevaux de trait pour l'artillerie, réparation des fortereſſes, entretien des chemins, &c. ne conſtituent que la fortune particulière de ceux qui en jouiſſent, & que dans le cas de guerre le Grand-Seigneur eſt obligé d'employer ſes tréſors en réſerve pour pourvoir inſtantanément au déficit de ces objets.

Sultan Muſtapha commençait à épuiſer les ſiens, & ne trouvait pas dans l'emploi de plus de 600 millions qu'il venait de fournir de quoi le conſoler d'un auſſi grand ſacrifice; il avait ſenti la néceſſité d'une nouvelle formation de troupes, & voulut que je donnaſſe ſeul des règles au nouveau Corps d'Artillerie; mais il fallait avant tout, que le tréſor public pourvût à la dépenſe annuel qu'il devait occaſionner. Le Grand-Tréſorier ne parvint à former un revenu de 100 mille écus, qu'en s'emparant d'un petit droit que les commis de ſes bureaux s'étaient arrogés. La Porte s'occupa enſuite du nom qu'on donnerait au nouveau corps; les ſavans furent conſultés ſur cet objet, & le nom de Suratchis [1], fut unanimement adopté. Le Grand-Seigneur agréa l'Ordonnance que j'avais rédigée, & la conſacra dans le Hattu-

[1] Diligent.

Humayonn [1], qui émana du trône pour la création du nouveau corps. Son uniforme fut également fixé, & comme il fallait le rendre aussi leste que l'activité de son service l'exigeait, sans cependant présenter un nouveau costume que l'ignorance eut tourné en ridicule, contre lequel le fanatisme se serait même soulevé, je parvins à tout concilier en empruntant la forme de l'habit Albanais, & le corps des Suratchis, porté au complet de six cent soldats, fut caserné avec ses Officiers à Kiathana, où l'Ecole était déja établie, quoique son exercice dût se borner à celui du canon, l'usage de la baïonnette devenue indispensable, ne permettait pas de négliger cette occasion d'accoutumer les Turcs à la porter. On pouvait croire aussi que les Turcs vain-

[1] Edit suprême qui a force de Loi, & dont l'effet est obligatoire à perpétuité.

cus par cette arme, dont la Ruſſie venait de ſe ſervir avec ſuccès, la critique épargnerait cette nouveauté. Cependant il fallut pour la faire taire, en impoſer aux préjugés, en faiſant parler le Mufti. Ce chef de la Loi, accompagné du Viſir & de tous les Miniſtres, ſe tranſporta à l'Ecole, on me prévint de cette viſite extraordinaire ; j'allai la recevoir, & l'exercice terminé, le chef de la Loi me pria de faire ranger le corps en bataille devant le Kiosk où il s'était placé : il me demanda alors un des nouveaux fuſils, que je lui préſentai, & après être entré avec moi dans tous les détails ſur l'utilité de la baïonnette, il prononça à haute voix une prière pour bénir cette arme, & en appliquer l'uſage à la défenſe de la vraie foi, l'exclamation de *loué ſoit Dieu*, prononcée par rout le corps, fut répétée par la foule du peuple, que la curioſité avait attiré,

& les fanatiques toujours difpofés à applaudir, foit à la bénédiction, foit à l'anathême, ne s'entretinrent bientôt plus que des avantages qu'on venait d'affurer à l'Empire.

Le corps des Jéniffaires voyait avec plus d'intérêt l'exactitude du prêt qu'on diftribuait chaque femaine au Suratchis, ainfi que l'uniforme dont ils étaient vêtus, & cette Milice difait hautement qu'elle recevrait avec plaifir la même difcipline, pourvu que ce fût au même prix; en effet, ce corps autrefois borné aux enfans de tribut, & fi redoutable à fes maîtres, avili depuis long-tems par l'abandon de fes règles, était enfin négligé au point, qu'à l'époque de la formation des Suratchis, le Grand-Seigneur devait aux Jéniffaires la folde de neuf quartiers, ce qui faifait vingt-fept mois de paie arriérés. Cependant jamais ce corps ne donna moins d'in-

quiétude au Souverain ; mais cette tran-quillité, loin d'être la preuve de sa soumission, n'était qu'un présage certain du succès des ennemis. Les troubles dans un Gouvernement despotique, n'annoncent jamais que l'énergie de la nation, lorsqu'elle n'en a plus contre l'oppression intérieure ; que lui reste-t-il à opposer à des forces étrangères ?

La sévérité des peines militaires déja établie, m'offrait une occasion de me faire aimer des soldats, sans rien sacrifier de la discipline, & je m'empressai de substituer à la bastonnade & aux fers, des moyens qui moins violens en apparence, garantissaient le bon ordre & la soumission, en établissant en même-tems le sentiment d'honneur dont le militaire ne peut se passer, & dont le mot n'est pas même dans la langue turque. Des doublemens de garde furent la peine des fautes légères ; le collet retourné

& les paremens rabattus, ſans interruption de ſervice, fut la punition réſervée à des fautes plus graves, & la déſertion qui juſques-là n'avoit jamais été punie, fut condamnée aux galères; enfin, ce qui était inoui chez les Turcs, on poſa des ſentinelles, & quelques Tartares anciennement au ſervice de Ruſſie, enrôlés dans le nouveau corps, y donnèrent l'exemple de l'exactitude dans le ſervice. Cette troupe eſſentiellement deſtinée à celui de la petite artillerie, était journellement exercée, & parvint bientôt à tirer quinze coups par minute [1], mais je me refuſai conſtamment au deſir qu'elle avait de s'occuper du maniement des armes, parce que ce corps était trop faible pour réprimer

[1] Moins de promptitude dans le tir & plus de ſoins pour ajuſter le coup euſſent ſans doute été préférable; mais les Turcs n'étaient encore qu'effrayés du bruit, ils déſiraient d'en faire: un meilleur calcul était au-deſſus de leurs connaiſſances.

les

les railleries des autres corps, & j'observerai que M. de Bonneval n'a échoué dans le projet d'en former un en Turquie, à l'inſtar des Européens [1], que parce qu'ignorant l'eſprit de la nation qu'il avait adopté, il commença par où il faut finir. L'exercice, proprement dit, était d'ailleurs inutile à l'objet de la nouvelle troupe, qui, pour faire ſon ſervice, devait toujours commencer par poſer ſes armes au faiſceau.

Sultan Muſtapha venait fréquemment à ces exercices, ſe plaiſait à voir la promp-

[1] Les Turcs m'ont aſſuré que M. de Bonneval, qui avait raſſemblé à Suetary un corps d'Albanais, après l'avoir exercé à tourner à droite & à gauche pendant quelque tems, n'avait jamais pu obtenir d'eux la promeſſe de revenir l'année d'après pour le même objet, & qu'un Derviche, en les voyant pirouetter, s'étant retourné vers quelques Jéniſſaires que la curioſité avait raſſemblé, leur avait dit: *On vous prépare le même ſort que Pierre-le-Grand a fait ſubir aux Strelitz.* Mais c'eſt bien moins le murmure que ce mot excita qui fit évanouir ce fantôme de diſcipline, que l'intérêt même de ceux qu'on diſciplinait, & qu'il fallait commencer par payer.

titude du feu, & récompenſait toujours l'agilité des canonniers; mais jamais il ne ſe permettait de rien ordonner que par mon canal, & je profitais de ces occaſions, pour exciter l'activité des Miniſtres, en animant la ſienne; celle du Viſir, qui aurait dû ſe borner à favoriſer mes travaux de tout ſon pouvoir, le porta à vouloir les inſpecter. Il arrive dans une de ſes promenades à Kiathana, ſans m'en prévenir, & demande une répétition de l'exercice que je faiſais tous les matins. Nous ne le pouvons ſans ordre, répond l'Officier qui commandait; les miens ne ſuffiſent-ils pas, répliqua le Viſir? Nous les reſpecterons ſans doute, répartit l'Officier, ſur tout ce qui ne concernera pas notre diſcipline; mais, ſur ce point, nous ne connaiſſons que notre Adgibektache [1].

[1] Adgibektache, Derviche Santon révéré des Turcs & conſidéré comme le fondateur des Jéniſſaires, quoiqu'il n'en

Le Visir souriant à cette réponse, s'en contenta, & c'est par lui qu'elle m'est revenue.

Il y avait déja quelque temps que le Grand-Seigneur m'avait consulté sur les moyens à prendre pour mettre le canal de la mer Noire hors d'insulte. J'avais proposé la construction de deux Châteaux vers son embouchure; mais je croyais ce projet abandonné, lorsque je fus informé des travaux que la Porte faisait aux deux Phares d'Europe & d'Asie. Ils étaient confiés à l'intelligence de deux architectes aussi peu ins-

soit que le Législateur. Il vivait sous le regne d'Amurat premier; & lorsque ce Prince, de l'avis de ses Visirs, forma de la portion d'esclaves qui lui était échue en partage une nouvelle milice (Yeni-Tchéry), il l'adressa à Adgibektache pour lui donner des réglemens & la bénir. On raconte que, pour sanctifier ce nouveau corps, il adressa à Dieu ses prières, après avoir placé la manche de sa robe blanche sur la tête du chef de cette troupe, & que le feutre blanc qui pend encore au bonnet des Jénissaires ne s'est conservé qu'en mémoire de la manche d'Adgibektache.

truits des lignes de défenſe, que des règles de Vitruve. On vit bientôt à l'ouverture du canal, & hors de la portée des boulets de trente-ſix, s'élever de mauvaiſes tours, & quelques murailles sèches qui devaient contenir l'Artillerie; une couche d'eau de chaux, en blanchiſſant le tout, mit bientôt les Miniſtres en état d'annoncer au Grand-Seigneur la perfection de cet ouvrage; mais Sultan Muſtapha, qui avait ſans doute prétendu que j'en ſurveillaſſe l'exécution, étonné de ne point m'appercevoir dans le compte qu'on lui rendait, en demanda la raiſon. Ses Miniſtres, qui ne cherchaient qu'à m'éloigner, s'excusèrent ſur ce que l'ordre ne leur avait pas enjoint de me conſulter; mais Sa Hauteſſe ne voulant pas s'en rapporter à eux, leur donna la mortification de ſoumettre leur ouvrage à mon

inſpection. Le Reis Effendi [1] & le Grand-Tréſorier furent chargés de me conduire aux nouveaux Châteaux, pour y décider s'il fallait, ou les conſerver, ou les détruire. La douceur avec laquelle le Grand-Viſir me fit cette invitation, me prouva que le Grand-Seigneur en avait peu mis dans l'ordre qu'il venait de donner à ſes Miniſtres; mais ſi cette circonſtance excitait leur inquiétude, elle n'était pas moins embarraſſante pour moi, & je devais, ou trahir les intérêts qui m'étaient confiés, ou ſacrifier des innocens. Je ne pouvais en effet me diſſimuler qu'en improuvant les travaux qu'on venoit de faire, ceux qui les avaient ordonnés, en rejetteraient le blâme ſur les deux architectes, & que ceux-ci n'ayant pu ni mieux faire, ni refuſer de s'en charger, il y aurait une grande barbarie à les

[1] Miniſtre des Affaires Etrangères.

en inculper. Nous conduisîmes ces malheureux avec nous, & leur premier ſoin, lorſque nous arrivâmes, fut de me repréſenter le danger qu'ils couraient ſi je déſapprouvais leur ouvrage ; mais en me bornant à les aſſurer que leur ignorance devait les ſauver, je ne les tranquilliſai pas. Cependant les deux Miniſtres me preſſaient de prononcer, & blâmaient déja la maçonnerie, ainſi que le mauvais état des logemens qu'on avait pratiqué dans l'intérieur de l'enceinte. C'eſt-là le moins intéreſſant, leur répondis-je ; l'eſſentiel eſt que les boulets ſe croiſent ; on pourra aiſément remédier au reſte. Auſſitôt un des architectes s'empreſſa de garantir que les boulets traverſeraient ; c'eſt ce dont vous ne devez pas vous mêler, répliquai-je ; vous avez conſtruit ſur les emplacemens qu'on vous a indiqué ; ſi les diſtances ſont trop grandes pour le tir des pièces,

il ſera inutile d'examiner les principes de votre conſtruction, parce qu'il faudra tout détruire, & prendre une meilleure poſition. Le Grec s'apperçut alors de la ſottiſe qu'il avait faite de parler artillerie, & les canonniers reçurent ordre de préparer les pièces. Le Grand-Tréſorier, celui de tous les Miniſtres qui avait eu plus directement part à ce travail, me propoſa d'aller ſur le rivage, juger l'effet des boulets ; le maître canonnier, ajouta-t-il, m'aſſure qu'il les a déja vu ſe croiſer. J'ai tant de confiance, lui répondis-je, dans ſes obſervations, que je me garderai bien de les répéter à la même place ; c'eſt ſur le donjon que je vous propoſe d'en faire de nouvelles ; ſon élévation nous mettra plus à portée de juger les coups. Nous fûmes auſſi-tôt nous établir dans les créneaux d'une mauvaiſe tour, prudemment deſtinée à ſervir de magaſin à

poudre. Un pavillon déployé ayant été donné pour ſignal, nous jugeâmes bien diſtinctement que les deux boulets d'Aſie & d'Europe parcoururent à peine le tiers de l'eſpace qui ſéparait les deux Châteaux; & cette expérience répétée pluſieurs fois, en donnant les mêmes réſultats, décidait la queſtion. L'examen de la conſtruction des Châteaux était devenu ſuperflu, & l'inutilité de ces Fortereſſes démontrée. On dreſſa le procès-verbal de manière à diſſiper l'inquiétude des deux Architectes; je dînai avec les deux Miniſtres; nous nous rembarquâmes enſuite pour retourner à Conſtantinople, & examiner, chemin faiſant, la poſition la plus convenable aux deux Forts qu'on croyait néceſſaires à la défenſe du Boſphore; nous la trouvâmes bientôt, & les deux premiers caps que nous rencontrâmes, placés à une diſtance convenable, & ſitués de ma-

nière à défendre les mouillages qui ſont en avant, ſemblaient deſtinés à cet effet. On verbaliſa en conſéquence; les Miniſtres furent rendre compte de leur commiſſion, dont le réſultat fut pour moi, pendant plus de ſix mois, de n'en entendre pas parler.

Les travaux de la fonderie, & l'école journalière du nouveau régiment de canonniers, me fourniſſaient aſſez d'occupations pour me diſtraire de toute autre idée, & je ne penſais plus au projet de fortifier le canal; je devais même croire que le Grand-Seigneur l'avait abandonné, lorſque deux meſſages, l'un du Viſir, l'autre du Reis-Effendi, arrivant en même-tems pour me preſſer de me rendre à la Porte, me firent ſoupçonner quelques ordres de l'intérieur [1],

[1] Ce terme qui traduit le mot Turc, eſt conſacré par l'uſage pour déſigner le Palais du Grand-Seigneur, & ſemble effectivement mieux qu'aucun autre convenir au Deſpotiſme.

dont l'exécution ne pouvait ſouffrir aucun retard; mais je n'avais pu prévoir l'agitation dans laquelle je trouvai les Miniſtres; réunis chez le Viſir, ils étaient encore effrayés de la colère & des menaces de leur Maître [1]. Sultan Muſtapha, qui venait ſouvent à la Porte conférer avec ſes Miniſtres, & ſe faire rendre compte de leur geſtion, était venu le matin; bien informé ſans doute que la conſtruction des nouveaux Châteaux n'était pas commencée, il convoqua ſes Miniſtres avec précipitation, & ſon début les fit trembler. Vous êtes des traîtres, leur dit-il; vous avez déja ébranlé mon Trône; vous ne travaillez qu'à le détruire : la colère éclatait dans ſes yeux : ſon auditoire était interdit. Iſmaël Bey [2], plus hardi que les autres,

[1] Les détails de cette ſcène m'ont été confiés par le Reis-Effendi.

[2] C'eſt le nom du Reis-Effendi.

parce qu'il était plus sûr de la faveur de ſon Maître, oſa ſeul prendre la parole pour le ſupplier de nommer le traître. Vous-même, lui répliqua le Sultan : où ſont les Châteaux que Tott devait conſtruire depuis plus de ſix mois? Il a décidé l'emplacement convenable ; lui avez-vous fourni les moyens de poſer la première pierre? Les Miniſtres opposèrent, pour leur juſtification, qu'ils n'en avaient pas reçu l'ordre. L'Empereur aſſura qu'il l'avait donné, & l'on ne parvint à le calmer, qu'en lui garantiſſant que les ouvriers y ſeroient le lendemain. Nous convînmes de l'heure à laquelle nous nous y rendrions, pour y donner ſeulement quelques coups de pioche : formalité que les Miniſtres exigeaient, afin de pouvoir garantir à leur Maître, en ſûreté de conſcience, que le travail était commencé. Il me fallait, pour l'entreprendre, un préalable plus

utile, & je m'occupai des plans dont le ſite était ſuſceptible, tandis que le Viſir conſulta les aſtrologues, afin de connaître le jour & l'heure la plus favorable pour poſer la première pierre. Ils venaient d'en fixer l'époque, & j'allais partir pour me rendre à cette cérémonie [1] lorſqu'un Turc, ſuivi de pluſieurs tchoadars, arrive chez moi, & ſe fait annoncer de la part du Grand-Seigneur. Le maintien important du perſonnage, & ſa gravité ſilencieuſe, ne pouvaient ſervir promptement le deſir que j'avais d'apprendre l'objet de ſa miſſion. Sa lenteur à avaler ſa taſſe de café, prélude de toutes les converſations turques, ajoutait encore à mon impatience. Il tire enfin de ſon ſein un petit ſac

[1] Cette ſcience abſurde que la crainte ſoudoie, & qui ne préſage avec certitude que le dégré d'ignorance de ceux qui s'y livrent, eſt tellement révérée à Conſtantinople qu'il y exiſte un Munedgim-Bachi, *Chef des Devins*.

de ſatin rouge, qu'il me préſente de la part de ſon Maître, en me faiſant compliment ſur la diſtinction qu'il renferme, & les prérogatives qui y ſont attachées. Pendant ce tems j'ouvre le ſac ; j'en tire un paquet de mouchoirs brodés en or, & qui ſervaient d'enveloppe à quatre morceaux d'ébène, qui, réunis bout à bout par des charnières en argent, donnaient en ſe développant l'étalon du pic de conſtruction [1]. Vous pouvez, continua le Turc, diſpoſer actuellement de tous les ouvriers qui ſont à Conſtantinople ; & le pic du Grand-Seigneur qui vous eſt confié, étend votre autorité ſur eux, juſqu'aux peines afflictives. D'auſſi grands avantages perdaient beau-

[1] Pic eſt le nom de l'aune Turque ; mais il y en a de pluſieurs eſpèces. Notre aune marchande équivaut à un pic, & trois-quarts de pic d'uſage pour les draps. L'indaſé eſt une autre ſorte de pic qui meſure d'autres étoffes, & le pic de maçonnerie plus grand que les autres, équivaut à deux pieds quatre pouces trois lignes.

coup de leur valeur dans mes mains; mais je ne pouvais me dispenser de montrer le cas que j'en faisais, en donnant un présent au porteur, & quelques séquins à sa suite; je joignis l'étalon à différens instrumens que j'emportais, & je partis pour me rendre à l'emplacement des nouveaux Châteaux, où je trouvai environ quarante piqueurs d'ouvriers déja rassemblés; chacun d'eux était muni d'un double pic, & cette marque d'autorité me rappellant celle dont je venais d'être revêtu, je voulus, en attendant l'heure astrologique qui devait amener les Ministres, employer ce tems à vérifier les mesures des piqueurs, afin d'y établir l'uniformité sans laquelle je ne pouvais espérer aucune exactitude. Tous ces Messieurs m'entouraient assez familièrement, & leur chef qui se disait architecte, qui croyait l'être, & qui paraissait déja compter sur ma docilité

à ſes conſeils, me propoſa de vérifier toutes les meſures ſur la ſienne. Il faut avant tout vérifier la vôtre, lui répondis-je; & prenant auſſi-tôt parmi mes inſtrumens le petit ſac cramoiſi, j'en tirai l'étalon. A ſon aſpect, la troupe des piqueurs fit un eſcarre à dix pas de moi, & je profitai de cette première ſurpriſe pour établir mon autorité, par un acte de ſévérité, impoſant, ſans être cruel, j'ordonnai la vérification des meſures, en enjoignant de briſer toutes celles qui ne ſe trouveraient pas conformes à l'étalon; aucune n'échappa à cet arrêt, celle du chef eut le même ſort; j'en fis conſtruire ſur le champ de nouvelles que je fis poinçonner, & l'on était encore occupé à ce travail, lorſque les Miniſtres arrivèrent. Leur premier ſoin fut de ſe tranſporter à l'endroit que j'avais marqué pour poſer la première pierre; elle était préparée, ainſi

que le ciment & les ouvriers. Le Grand-Tréſorier tenait d'une main la ſentence aſtrologique, & ſa montre de l'autre; il obſerva la minute avec la dévotion la plus ſcrupuleuſe, & le nom de Dieu prononcé à la dernière ſeconde, donna le ſignal qui acheva cette ridicule cérémonie.

Mon premier travail devait être d'attaquer le ſol, afin de l'applanir & d'en tirer les matériaux néceſſaires à la conſtruction des Châteaux. Cette opération ne pouvait s'effectuer qu'avec de la poudre dans un roc vif, dont la qualité était une matrice de porphire. Je raſſemblai & fis barraquer auprès des travaux quinze cent Macédoniens, qui ſont les Auvergnats de la Turquie.

L'école d'artillerie, la fonderie & les nouveaux Châteaux, me forçaient de parcourir journellement ſix lieues d'eſpace qui les ſéparaient. Le Grand-Seigneur donna

donna ordre au Boſtandgi-Bachi de me fournir des bateliers du Sérail, que le tréſor public fut chargé de payer extraordinairement, & dès ce moment mon bateau fut remiſé à l'arſenal à côté de la felouque du Grand-Seigneur.

Les premiers travaux de la nouvelle fonderie devaient avoir pour objet la conſtruction d'un train d'artillerie de campagne qui manquait abſolument aux Turcs, & que le nouveau Corps était deſtiné à ſervir. Le Grand-Viſir dans toutes les lettres qu'il écrivait de l'armée, ne ceſſait de reclamer ce ſecours, & le Grand-Seigneur m'avait chargé de préparer 50 pièces de 4 avec leurs affûts, que trois cent Suratchis formés à l'école, devaient accompagner. Le charonage fut encore un ſurcroît à mes travaux, & ceux des Châteaux étaient pouſſés avec la plus grande activité, afin de ſatisfaire l'impatience

que le Grand-Seigneur avait de voir les batteries basses achevées & garnies de leur artillerie ; mais si l'applanissement du rocher plaçait les pierres à côté du travail, les masses de porphire que ces pierres contenaient, en résistant aux outils les mieux acérés, en rendaient la coupe difficile. Cependant les bras infatigables des Macédoniens surmontèrent ces difficultés.

Nonobstant la célérité que le Grand-Seigneur désirait, j'avais établi un jour de repos & permis aux ouvriers d'aller le Dimanche se récréer au village voisin. Ceux qui travaillaient au Château d'Europe profitaient de cette liberté, pour aller se divertir à Fanaraki [1]. Vingt-deux Macédoniens, chacun le fusil sur l'épaule s'y étaient rendus, & réunis

[1] Village situé en Europe sur la pointe du cap qui forme l'embouchure, & qui prend son nom du fanal qu'on y a placé.

dans une taverne ils y chantaient les victoires d'Alexandre. Pendant ce temps une grosse saïque chargée de munitions pour Varna, contrariée par les vents, était venue mouiller à l'abri d'un écueil situé en avant du village. Quatre-vingt-dix soldats Turcs embarqués sur cette saïque venaient de mettre pied à terre, lorsqu'un de mes ouvriers ayant quitté ses compagnons, pour aller respirer l'air, s'approche de la côte, où il trouve les nouveaux débarqués armés jusqu'aux dents. Un d'eux fier de la supériorité que sa troupe lui assurait, s'approche du Macédonien, & lui donne un soufflet à tour de bras. Celui-ci sans armes pour venger son affront & peu familiarisé avec la langue Turque, fait seulement signe au champion qui l'attaque, de l'attendre ; qu'il va revenir, il le quitte aussitôt, retourne à la taverne, ne dit mot à ses compagnons, s'empare de son fusil,

ſans qu'ils s'en apperçoivent, & retourne à la côte où les Turcs étaient encore. Il y diſtingue ſon adverſaire, & lui montrant ſa joue, lui fait ſigne de recommencer. Mais le Turc qui avait déja le piſtolet à la main lui lâche ſon coup à bout portant, manque le Macédonien, qui dans l'inſtant lui met ſa bourre dans le ventre, & périt lui-même ſous le feu de plus de 80 coups de fuſils que les autres Turcs lui lâchent. Cependant cette décharge réveille l'attention des vingt & un Macédoniens; un de leurs compagnons manque; ils s'arment, courent à la côte, voient en y arrivant leur camarade étendu à côté d'un Turc, & ſans autres informations chargent leurs ennemis, en couchent neuf ſur la place, & culbutent les autres v rsla mer, avec une telle précipitation, que partie dans les chaloupes, partie à la nage, ces braves gagnent leur vaiſſeau, en coupent le cable, & n'échap-

peut qu'en prenant le large. Cette aventure était trop sérieuse pour ne pas m'en informer sur le champ. Deux Macédoniens députés vers moi, m'en rendent compte; & désirant prévenir celui qu'on en rendrait au Visir, je partis sur le champ pour aller chez ce premier Ministre, où je me constituai plaignant sur l'insulte faite aux ouvriers des Châteaux. Le Visir après m'avoir écouté, me dit froidement : cela est bien; qu'il n'en soit plus question. Comme j'ignorais qu'il fût déja informé de cette scène, je ne trouvai pas cette réponse suffisante à ma demande, & je crus devoir insister. Alors le Ministre forcé de s'expliquer, me dit avec vivacité : Mais que prétendez-vous donc? neuf Mahométans couchés sur la place ne vous paraissent-ils pas un nombre suffisant de victimes pour venger la mort d'un infidele. Je m'adoucis alors, & lui représentai qu'il fallait

cependant pourvoir par les ordres les plus ſévères à la tranquillité des travaux. Bon, ajouta-t-il, en riant, avec vos 1500 Macédoniens vous feriez la conquête du pays. Vos moyens de vous garder, valent mieux que ceux que je pourrais vous fournir. Je ſavais cela auſſi bien que le Viſir, je ne voulais obtenir que l'impunité, & je me retirai content de ma négociation, & parfaitement tranquille ſur les ſuites de cette affaire, nonobſtant les menaces de la compagnie des Laſſes qu'aucun de ſes membres n'eut le courage d'effectuer.

Le Grand-Seigneur m'avait donné la jouiſſance d'une maiſon de campagne louée à ſes frais & ſituée ſur le bord de la mer dans le village de Tarapia. Je l'occupais l'été, & ſa poſition en me plaçant à la même diſtance de Conſtantinople & des Châteaux, me mettait à portée de vaquer aux différens travaux

dont j'étais chargé. J'appris en revenant un jour de la fonderie, qu'un bâtiment Turc de la mer Noire, contrarié par les vents vis-à-vis Tarapia venait de chavirer à l'entrée du Port. Le temps était si serein, & la brise si maniable, qu'il était difficile de concevoir cet accident: curieux d'en connaître le motif je m'avance de ce côté; & le premier objet qui me frappe est la quille du vaisseau qu'on voyait à découvert. Le capitaine & cinq ou six matelots qui composaient son équipage, assis sur le rivage qu'ils avaient gagné à la nage, considéraient douloureusement ce désastre. Ils m'apprirent qu'une jeune fille & sa mere, passagers sur le même bâtiment, avaient péri sans qu'il eut été possible de leur porter aucun secours. Mais ces détails ne m'expliquaient pas la raison d'un événement aussi extraordinaire. Ce ne fut qu'après beaucoup de questions que

je parvins à découvrir que ce bâtiment chargé de planches jusqu'à mi-mât était parti de Synope sans aucun lest. Je frémis du danger que ces malheureux avaient couru, & qu'ils ne pouvaient éviter au moindre changement de vent. Ils ne durent aussi le bonheur de ne pas chavirer en pleine mer qu'à la durée du vent en pouppe qui les avait amenés dans le canal, où un vent très-faible du Sud en les forçant d'arriver avait fait justice de leur ignorance. Cette conduite attestait que le Capitaine & ses matelots navigeaient pour la première fois. J'eus pitié de ces naufragés, je leur offris des secours pour relever leur bâtiment; & ma pitié augmenta, lorsqu'ils m'apprirent qu'un Turc se disant expert dans la marine, venait de leur faire donner d'avance cent séquins pour cette opération. Je pouvais croire que cette somme, seul débris de leur naufrage,

devenait encore pour eux une perte plus réelle, & je ne me trompai pas. En effet, quelques cordages apportés de Conſtantinople dans une chaloupe qu'une douzaine de Leventis [1] accompagnaient, ne ſervirent, en rapprochant le bâtiment de la côte, qu'à le placer ſur des rochers où la moindre agitation de la mer pouvait le briſer. Cependant ces marins officieux formant de nouvelles prétentions pour continuer leur travail, diſparurent ſur le refus. Le déſeſpoir des naufragés était à ſon comble; j'envoyai auſſitôt des ordres aux Châteaux pour faire venir les cabeſtans & autres apparaux qui m'étaient néceſſaires, & avec leſquels je mis dans un après midi le bâtiment en état de remettre en mer pour gagner Conſtantinople. C'était un un ſpectacle vraiment intéreſſant que la

[1] Matelots de l'Amirauté attachés au ſervice des vaiſſeaux de guerre.

joie de ces malheureux, & leur empreſſement à raſſembler le préſent qu'ils voulaient me faire, & que je refuſai en exigeant ſeulement qu'ils ne navigeaſſent plus ſans leſt : les malheurs portent conſeil, me dit le Capitaine, & je profiterai de celui que vous me donnez pour vous offrir un hommage de ma reconnaiſſance, plus digne que celui-ci du ſervice que vous m'avez rendu. En effet, quelques mois après, on vint m'avertir que cet homme accompagné des mêmes matelots chargés de raiſins ſecs, de beurre & d'autres proviſions de la mer Noire, conduiſait auſſi pluſieurs moutons : je le fis entrer, bien déterminé cependant à n'en rien recevoir. Voici, me dit-il en m'appercevant, les malheureux que vous avez ſauvés. Dieu a béni votre bonne œuvre, nous avons fait un heureux voyage ; nous vous devons tout ce que nous poſſédons,

& nous vous apportons le tribut de notre reconnaiſſance. Je ſuis fort aiſe de vous revoir, lui répondis-je; mais je ne veux pas perdre le mérite de vous avoir obligé en en recevant le prix. Vous ne devez pas avoir cette crainte, me repliqua-t-il, & nous nous ſommes impoſés ce tribut annuel, afin que Dieu favoriſe notre commerce. Je me défendis alors plus que jamais de rien accepter, & le Turc, plus affecté de ma réſiſtance que je ne le croyais, me dit en pâliſſant: Vous pouvez ſans doute nous refuſer; mais ſoyez certain que nous n'emporterons votre refus que pour aller au même inſtant nous replacer avec notre bâtiment au même lieu & dans la même poſition dont vous nous avez tirés. Le ton qui accompagnait cette phraſe me fit une telle impreſſion, que ne pouvant me défendre de la crainte de pouſſer ces malheureux au déſeſpoir, j'acceptai

leur présent, mais en exigeant d'eux qu'il serait le dernier[1].

Le Grand-Visir désirait depuis long-temps visiter la nouvelle fonderie, & j'y étais occupé du nouveau train de campagne que l'on ne cessait de demander de l'armée lorsqu'on m'annonça le premier Ministre. L'activité qui régnait alors dans tous les atteliers me mit en état de lui faire parcourir les détails de ce travail, & parvenu dans les forges, il s'assit sur une enclume. Nous dissertions avec un grand intérêt sur les objets les plus importans, tandis qu'un des Tchoadar du Visir m'interrompait à chaque instant pour me demander

[1] Ce trait qui peint fortement le sentiment de la reconnaissance, ne doit pas plus servir à caractériser la Nation Turque qu'elle ne le serait par un trait isolé d'ingratitude. C'est sur la teinte générale qu'il faut juger les hommes. On ne peut se la procurer qu'en rassemblant les différentes couleurs qui la composent, & ce n'est qu'après les avoir mélangé qu'on en apperçoit la véritable nuance.

ſa bonne main. Ennuyé enfin de ſes importunités, & plus choqué de ce que ſon Maître les ſupportait, je crus les réprimer en lui diſant vivement qu'il attendit au moins que notre converſation fût terminée. Bon, me dit-il, alors il s'en ira, & je n'aurai plus le temps de vous attendre. Cette réponſe inſolente ne le parut qu'à moi. Je donnai deux ſéquins; on m'allégua qu'il y avait beaucoup de monde, j'en donnai quatre; & le Viſir qui s'était tû recommença à me queſtionner comme auparavant. Enſuite il regagna ſon bateau après avoir fait diſtribuer par ſon Tréſorier une centaine de ſéquins aux ouvriers, & fait donner particulièrement à mes gens. Je l'avais reconduit juſqu'à ſon bateau, il y était déja placé & ſes rameurs commençaient à s'ébranler, lorſque l'Officier d'Artillerie qui m'accompagnait par-tout ſaiſit la pouppe du bateau, l'arrête &

demande à ſon tour la bonne main qu'il n'a pas reçue. Un Officier de la Marine également commis à ma garde ſe met auſſi ſur les rangs ; cependant le premier Miniſtre demande à ſon Tréſorier pourquoi ces deux hommes n'ont pas eu part à la diſtribution. Ceux - ci répondent qu'ils marchaient en avant ; ils inſiſtent, & le Viſir, dont un ſeul regard eut fait trembler le plus intrépide, ne s'en débarraſſe qu'en donnant à chacun de ces importuns quatre ſéquins. Pouvais-je me plaindre de ſon valet, quand les miens n'avaient pas plus de ménagement pour lui ?

Ce premier Miniſtre dont j'ai déja eſquiſſé le caractère, ne conſervait ſa place qu'en abandonnant les rênes de l'Empire au Reis-Effendi, dont l'eſprit fin & ſournois, gouvernait avec une telle inſouciance que cauſant un jour avec lui, & la converſation s'étant étendue ſur

la conquête de Conſtantinople faite par les Turcs ſur les Grecs, & ſur l'inſtabilité des Empires les plus puiſſans, il me demanda où je penſais qu'une guerre malheureuſe pouvait les conduire. Vis-à-vis, lui dis-je. Il regarde auſſitôt par la fenêtre, examine le côte d'Aſie, & ſe tournant avec un viſage riant : mon ami, me dit-il, il y a des vallons délicieux, nous y bâtirons de jolis Kiosk. Il eſt facile de juger d'après cette réponſe, qu'Iſmaël-Bey, faiblement affecté des déſaſtres qu'il ne partageait pas directement, ſe bornait à déblayer les affaires courantes, prenait toujours les ordres du Grand-Seigneur ſur tous les objets capables de le compromettre, & tenait plus à ſa place qu'à ſes devoirs. Ses liaiſons avec Iſed-Bey l'avaient élevé, elles le maintenaient, & celui-ci ſatisfait de la faveur de ſon Maître la conſervait ſans intrigues, en

jouiſſait ſans ambition, & ſe paſſionnait pour le bien, ſans être aſſez inſtruit pour l'opérer.

J'étais fort lié avec ce favori, il était l'organe entre ſon Maître & moi, & lui rendait compte de nos converſations ; elles me fourniſſaient un moyen indirect d'inſinuation dont j'uſais ſouvent. C'était auſſi par Iſed-Bey que le Grand-Seigneur me conſultait, & ce Prince qui s'inſtruiſait journellement, & dont les vues commençaient à s'étendre au-delà des limites ordinaires, traita avec un grand intérêt, le projet de la jonction des deux mers par l'Iſthme de Suéz. Il voulut même ajouter aux connaiſſances que j'avais à cet égard, celles des différens Commiſſaires qui avaient été en Egypte, & l'on verra dans la quatrième Partie de ces Mémoires que ſi Muſtapha avait aſſez vécu pour entreprendre ce travail, il eut trouvé-

trouvé dans le local des facilités qui l'auraient mis à même d'opérer la plus grande révolution dont la politique ſoit ſuſceptible. Il était ſans doute bien loin de ce degré d'inſtruction, lorſque cédant à l'appas d'un bénéfice apparent, il avait altéré ſes monnoies. Un certain Tair-Aga qui avait joui au commencement du regne de Muſtapha de ſa faveur & de la place de Surintendant des monnoies lui fit adopter cette erreur, & j'ai lieu de préſumer que parvenu à mieux connaître ſes véritables intérêts, l'époque de la paix eut été celle de la refonte de toutes les monnoies; mais le ſacrifice que cette opération exigeait, ne pouvait ſe faire pendant la guerre, il fallait des eſpèces quelconques. Les tréſors commençaient à s'épuiſer, l'hôtel des monnoies frappait nuit & jour, & l'argent réduit au bas titre de ſept deniers de fin en perdant de

ſa ductilité, écraſait ſouvent au premier coup de balancier, des coins dont l'acier était auſſi mal préparé que mal trempé. Cet inconvénient qui retardait, arrêtait même une fabrication qui ne ſouffrait point de délai, demandait un prompt remède. On me pria de l'indiquer, & dans le principe qu'avec les ignorans, il faut paraître ſavoir ce que l'on ne ſait pas, ſi l'on veut conſerver le mérite de ce que l'on ſait, je me chargeai de ce travail. J'en étudiai les principes, & je parvins bientôt à rendre les coins auſſi ſolides qu'on le deſirait. Tandis que je faiſais toutes ces opérations, les ouvriers que j'inſtruiſais, intéreſſés à la deſtruction des coins ne pouvant attaquer la bonté du travail, cherchaient à me chicaner ſur les moyens que j'employais pour perfectionner la trempe; ils prétendaient que je n'avais ſubſtitué de l'urine à l'eau qu'ils em-

ployaient, que pour avoir le plaisir de souiller le nom du Grand-Seigneur en le trempant dans un mélange aussi impur; & après avoir divulgué cette ridicule supposition, ils la firent parvenir au Grand-Seigneur en forme de plainte légale : il était difficile qu'une telle absurdité eut son effet; mais tel est la force des préjugés que le Grand-Seigneur lui-même crut devoir éclaircir ce fait; peut-être aussi crut-il que je ne manquerais pas de moyens pour détruire cette accusation. Elle me fut communiquée de sa part avec l'invitation d'y donner ma réponse. Je la trouvai dans le texte même de mes accusateurs, & convenant de tous les faits & de l'importance du nom de l'Empereur, j'ajoutai que quelque respectable qu'il fût, il ne convenait pas aux hommes de lui accorder plus d'égards qu'à celui de Dieu qu'on traçait journellement sur

une matière uniquement compoſée des haillons qu'on abandonne dans la fange ; cette réponſe en fourniſſant au Grand-Seigneur le moyen de ne pas ſe croire inſulté, ridiculiſa la calomnie.

Ce Prince non content d'emprunter quelques notions utiles pour rémedier momentanément aux vices qui infectaient toutes les parties de l'adminiſtration, déſirait étendre les connaiſſances & les fonder dans une Ecole de Mathématiques qu'il me pria d'établir & de diriger. Le corps des Mathématiciens, créé par Soliman, ne tarda pas à réclamer contre cette innovation ; elle ſuppoſait l'ignorance des Muhendis [1] dont le chef garantiſſait l'inſtruction ; & Sa Hauteſſe décida que préalablement ces Géomètres ſeraient admis à l'examen que j'en ferais en préſence de deux Miniſtres nommés Commiſſaires à cet

[1] Géomètres.

effet. Le jour pris on s'aſſembla, & ſi les Savans n'étaient pas tranquilles, j'éprouvais moi-même, une ſorte d'inquiétude. En effet ma poſition était embaraſſante; je voulais vaincre, je craignais d'humilier; j'étais placé entre mon amour-propre & ma délicateſſe. L'aſſemblée était compoſée du Reis-Effendi, du Grand-Tréſorier, du Cheir-Eminy [1], du chef des Géomètres, & de ſix Savans choiſis dans le corps pour en défendre l'honneur. J'étais la bête noire de cette aſſemblée, qu'Iſmaël-Bey ouvrit par un diſcours où l'intérêt de l'État était réuni à la volonté du Maître, & toutes les têtes s'étant inclinées, je fus requis de commencer l'examen. J'y réfléchiſſais depuis long-temps, & décidé pour le parti de la douceur, je demandai modeſtement au chef quelle était la valeur des trois

1 L'Intendant des Bâtimens.

angles d'un triangle : je fus requis de recommencer ma queſtion, & tous les Savans s'étant mutuellement conſidérés, le plus hardi d'entr'eux me dit avec fermeté, c'eſt ſelon le triangle. Les bras m'en tombèrent, & j'avoue que j'avais beſoin d'une réponſe auſſi abſurde pour que ma queſtion ne me laiſſât aucun regret. Il était inutile de pouſſer l'examen plus loin ; je me contentai de réſoudre ma demande & de démontrer cette vérité Mathématique. L'ignorance de ces prétendus Géomètres n'avait plus beſoin de l'être ; mais je n'en dois pas moins de juſtice à leur zèle pour les ſciences ; ils demandèrent tous à être reçus à la nouvelle école, & nous ne nous occupâmes plus que de ſon établiſſement.

J'étais allé à la Porte pour traiter de quelques objets qui y étaient relatifs : le Viſir m'avait engagé à les terminer

avec le Mektoubtchi [1]. Je trouvai celui-ci occupé d'une dépêche pressée, & j'attendais assis sur son sopha, qu'il eut terminé, lorsqu'un Chek [2] de la Mecque vint s'y asseoir à côté de moi. C'était un de ces fanatiques, qui, parce qu'ils sont nés en terre sainte, se croient des êtres supérieurs, bravent le pouvoir temporel, prostituent le nom de Dieu, affectent le mépris des richesses, & mendient avec insolence. J'avais souvent vu ce même homme forcer la porte du Visir, venir se placer à côté de lui, & ne quitter cette place qu'en recevant quelque monnoie d'or, seul moyen de s'en débarrasser. C'était aussi ce qu'il attendait avec le maintien le plus orgueilleux, & le Mektoubtchi

[1] Secrétaire des Commandemens.

[2] Espece de Princes Arabes descendans de Mahomet & qui desservent la Mosquée sainte, se croient toute insolence permise & mandient auprès des Grands.

qui n'était pas difpofé à ufer de cette facilité, entra devant lui dans les détails relatifs au nouvel établiffement, & m'entretint en fa préfence de tous les autres objets qui intéreffaient les différens travaux dont j'étais chargé. Attentif à ces difcours le Chek me confidérait avec étonnement, & femblait avoir peine à accorder mon habit avec l'autorité que je paraiffais exercer. Cependant le Mektoubtchi appellé par le Vifir, me prie d'attendre fon retour, & me laiffe en tiers avec ce Chek & un Secrétaire occupé à écrire dans un coin de l'appartement. Le filence que nous gardâmes tous trois pendant quelque temps fut interrompu par l'Emir, car le turban verd du Chek défignait fa parenté avec le Prophête. Puifque vous vous occupez, me dit-il, à fervir la vraie foi, que ne l'embraffez-vous, en abjurant des erreurs que les

meilleures actions ne peuvent absoudre. A peine eut-il fini ce petit discours apostolique, que le Secrétaire dont la plume était tombée des mains, le menaça d'aller sur le champ rendre compte au Visir de son insolence envers moi, afin de le faire chasser de la Porte. Mais j'interrompis le Secrétaire pour le prier de se calmer, & de me laisser le soin de répondre au Chek que cette réprimande avait un peu déconcerté. Je conçois, dis-je à ce béat Musulman, que vous profitiez de toutes les occasions de propager votre croyance, & je vous remercie de m'en croire digne; mais je connais une mission plus intéressante pour votre zèle, c'est la conversion d'une foule de têtes vertes qui comme vous parens du Prophête, n'en sont pas moins infidéles à sa loi. Allez les convertir, & quand vous aurez completté ce grand œuvre, venez me retrouver, je verrai

alors ce que j'aurai à faire. Un éclat de rire du Secrétaire couvrit ce malheureux Chek de confusion ; il sortit, & les valets qui écoutent toujours aux portes, le reconduisirent en lui demandant, s'il allait convertir les têtes vertes. Bientôt toute la Porte fut instruite de ce sarcasme, & le malheureux Chek n'osa plus s'y présenter. Le Mektoubtchi informé à son retour de cette scène, m'en fit des excuses, rit de son dénouement, & expédia les ordres dont j'avais besoin pour l'établissement de la nouvelle école.

Destinée particulièrement à la marine, cette école fut établie à l'arsenal; mais on ne pouvait y admettre que des hommes en état de servir l'intérêt du moment qui l'établissait, & plusieurs Capitaines de vaisseaux à barbe blanche, en se joignant aux autres écoliers déja d'un âge mûr, me dispensaient de dé-

fendre les eſpiégleries. Je dictais journellement la leçon en Turc : chaque écolier l'écrivait dans ſon cahier, & je chargeais l'un d'eux à mon choix d'en être le répétiteur pour le lendemain [1]. Cette méthode, en fixant l'attention de mes écoliers, leur fit faire les progrès les plus rapides; au bout de trois mois, ils étaient en état d'appliquer ſur le terrein les quatre problêmes de la Trigonométrie rectiligne. C'était auſſi à quoi devait ſe borner mon travail dans ce genre. Il ne fallait que des Ingénieurs de campagne, & des Marins en état de prendre hauteur, faire des relevemens, & calculer la route du vaiſſeau. C'était encore aſſez pour des écoliers de 60 ans. J'étais convenu

[1] La méthode de rendre les écoliers profeſſeurs les uns des autres s'appliquerait avec ſuccès dans les maiſons d'éducation. On n'apprend bien que ce que l'on montre, & aſſocier l'amour-propre à l'application, c'eſt aſſurer l'inſtruction.

avec Sultan Mustapha que cette instruction serait perfectionnée par la pratique; & que deux frégates constamment armées évolueraient sous ses yeux dans le canal qui sépare Constantinople & les isles des Princes [1]. La construction des vaisseaux avait également besoin d'être dirigée sur de meilleurs principes. On me demanda des plans que je m'empressai de fournir, mais dans lesquels on n'adopta que la décoration des poupes. Les proportions qui réduisaient la hauteur des ponts furent rejettées par rapport à la hauteur des turbans, & celles qui ajoutaient à l'évévation des mâts le fut par la seule raison, qu'en faisant coucher le bâtiment, l'équipage serait mal à son aise. C'est à l'arsenal, c'est à moi que ces difficultés ont été

[1] Ce projet qui ne pouvait avoir son exécution qu'après quelques mois d'école, fut négligée après la mort de Mustapha, dont l'activité pouvait seule donner de l'ame à des Ministres corrompus par la nature même du Gouvernement.

faites. Je ne puis ni douter de ces abſurdités, ni forcer à les croire. Le vaiſſeau *la Ferme* cédé au Grand-Seigneur, ne ſervit pas même à réformer les barres de gouvernail, parce que la force du deſpote qui peut tout anéantir, ne ſuffit pas pour réformer. On a déja vu que l'établiſſement de la nouvelle fonderie n'avait pas détruit l'ancienne. Les fonds deſtinés à l'artillerie y étaient verſés, & ce n'était qu'avec peine, qu'on obtenait ceux qu'il fallait à un travail reconnu plus utile. Le corps des Géomètres avait des biens domaniaux, la nouvelle école n'avait pas même des encouragemens; & de tous les nouveaux établiſſemens, le ſeul corps des Suratchis, fondé à perpétuité, jouiſſait des fonds deſtinés à ſon entretien; mais on a déja obſervé que pour les raſſembler il avait fallu les enlever à des fripons ſubalternes dont le crédit ne

fût pas ſans doute aſſez puiſſant pour garantir le fruit de leurs déprédations.

Les abus qui exiſtaient dans l'adminiſtration de la Marine mieux protégés pouvaient difficilement être attaqués : cependant les dépenſes exceſſives qui ſe paſſaient en compte pour la mâture des vaiſſeaux, faute d'une machine à mâter dont j'avais ſouvent parlé, invita le Gouvernement à me prier d'en faire conſtruire une. On fixa ſon emplacement à côté du carénage ; le Surintendant de la Marine eut ordre de me faire fournir tous les bois néceſſaires. J'établis mon Charpentier dans un hangard convenable, & j'en déterminai la hauteur à 120 pieds : le mauvais fond m'obligeant à en établir la baſe ſur pilotis, ce genre de travail dont dépendait la ſolidité de l'ouvrage, m'engagea à y donner les plus grands ſoins, & l'on en ſera moins étonné que du reproche que

me fit l'Amiral ſur ce que je faiſais ferrer les pilotis. C'était, diſait-il, jetter l'argent du Grand-Seigneur à la mer. Il m'accuſait auſſi de les trop multiplier; cependant Sa Hauteſſe ne crut pas devoir ſacrifier à cette petite économie, la ſolidité d'un travail dont la direction me fut entièrement abandonnée.

La Porte ne ceſſait de me donner l'eſpérance d'accorder aux Eleves de Mathématiques, un état ſans lequel ils ne pouvaient ſe vouer à cette étude; mais elle n'effectuait rien, & les jeunes gens commençaient à ſe laſſer de travailler à leurs frais & ſans aucune perſpective. Mes repréſentations à cet égard, me firent cependant obtenir par le canal du Surintendant de la monnaie, des médailles d'or qu'on fit frapper avec le chiffre du Grand-Seigneur d'un côté, & de l'autre une inſcription relative à l'école. Le Reis-Effendi eut ordre

d'aſſiſter au premier examen, de diſtribuer des médailles à ceux que j'indiquerais, de leur permettre de les porter attachées à une chaîne d'or, & d'y ajouter les promeſſes les plus poſitives d'avancement & de fortune. L'aſſiduité redoubla, & j'eus bientôt un écolier en état de ſe rendre à l'armée, qui toujours fixée à Babadag, ne prometttait pas une campagne plus active que les précédentes. Nous étions même ſi fort accoutumés à cette inaction, qu'il ne m'arrivait jamais de queſtionner les Miniſtres ſur les opérations militaires. Il ſemble auſſi qu'uniquement occupé du travail des Arſenaux & des Ecoles, je ne devais pas être interrogé ſur ce qui ſe paſſait à l'armée. Cependant le Viſir me demanda un jour fort ſérieuſement ſi l'armée Ottomane était nombreuſe. C'eſt à vous que je m'adreſſerais, lui dis-je, ſi j'étais curieux de le ſavoir; je l'ignore, me répondit-il, comment

comment donc pourrai-je en être inſtruit? En liſant la Gazette de Vienne, me répliqua-t-il. Je reſtai confondu. Tant d'abſurdités réunies ne pouvaient être balancées par les lumières naiſſantes de Muſtapha; & ce qu'il y eut de plus malheureux pour cet Empire, c'eſt que ce Prince dont la ſanté était chancelante, que l'activité ſeule ſoutenait, ſuccomba enfin pour laiſſer ſon trône à ſon frère, le ſeul qui reſtât des enfans d'Acmet, & qui enfermé depuis la mort de ſon père, joignait à un caractère doux qui deſire toujours le repos, le beſoin d'en jouir ſur le trône après avoir vécu quarante ans dans la crainte & la ſolitude. Son premier ſoin fut de parcourir ſon propre Palais qu'il ne connaiſſait pas, d'ouvrir tous les coffres qu'il rencontrait, de diſtribuer à ceux qui l'environnaient, tout ce qu'il y avait de plus précieux, & la révolution phyſique qu'il éprouva fut

au point d'influer pendant plus d'un an ſur l'intérêt le plus eſſentiel des Princes Orientaux, que leur propre deſpotiſme ſemble n'avoir deſtiné qu'au ſeul objet de perpétuer les deſpotes.

On a déja vu les détails de la cérémonie du couronnement; & l'avénement d'Abdul-Hamid [1], ne préſenta de remarquable que ſon premier Edit, dans lequel après tous les lieux communs uſités en pareil cas, il enjoignait à ſes Miniſtres de ſoigner les nouveaux établiſſemens de ſon prédéceſſeur. Le même eſprit qui avait dicté cette phraſe décida ſans doute que la première ſortie du Grand-Seigneur aurait pour objet l'Ecole d'Artillerie, & la Porte en me prévenant que je recevrais ſa viſite à Kiathana, m'invita à amuſer le nouveau Souverain de la manière que je jugerais la plus convenable. On me laiſſait également le

[1] Serviteur de Dieu.

maître des honneurs à lui rendre ; & défirant fixer fon attention fur la promptitude des Suratchis, j'ordonnai à un détachement de ce corps de fe rendre avec une feule pièce auprès de Kara-Agatche[1], pour y faluer Sultan Abdul-Hamid de vingt-un coups de canon, lorfque fon bâteau fe préfenterait. Ce premier acte eut tout le fuccès que je pouvais defirer, & le Grand-Seigneur étonné du fecond coup fit attendre fous les rames [2], que le falut fut terminé. Il me fervit de fignal pour ranger le régiment en bataille à 200 pas en avant du Kiosk où Sa Hauteffe devait fe placer, & comme les petites pièces de l'Ecole en étaient très-près, j'y fis mettre en fentinelle un Tarttare qui

[1] Palais du Grand-Seigneur fituée à l'entrée de la rivière de Kiathana au fond du Port.

[2] C'eft en terme de marine fufpendre l'action des rameurs, ce qui ne fe pratique dans les faluts que par égard pour les honneurs qu'on reçoit, & n'eft jamais pratiqué par le Souverain.

avait servi chez les Russes, afin que l'habitude de la discipline Européenne l'empêchât de s'écarter de sa consigne. La grosse artillerie que j'avais fait pointer sur la bute, salua aussi de vingt-un coups de canon à boulet, lorsque le Grand-Seigneur fut assis; & comme je me tenais très-près de son Kiosk, pour être à portée de recevoir ses ordres, je remarquai que ce Prince peu occupé de l'adresse des anciens Canonniers, mettait toute son attention à considérer celui des Suratchis, qui, la baïonnette au bout du fusil, était immobile à côté des petites pièces. Le salut fini, il fait approcher son Sélictar, lui parle, & celui-ci vient à moi pour me demander de la part de son Maître, la grace du coupable que je tiens en pénitence, alléguant que les premiers regards du Souverain doivent toujours annoncer sa clémence. Je m'approchai alors du Sultan

pour l'aſſurer que ce ſoldat en ſentinelle, loin d'être châtié, étoit au contraire très-heureux d'avoir excité un inſtant l'attention & l'intérêt de ſon Empereur; mais il ſuffit, ajoutai-je, que Votre Hauteſſe le juge puni, pour faire ceſſer la gêne où il paraît être [1], & me retournant du côté du Tartare, je lui ordonnai de rejoindre ſes drapeaux. Non, qu'il reſte, me dit le Grand-Seigneur; demander la grace de cet homme que j'ai cru coupable, ce n'eſt pas le diſpenſer des regles que vous avez établies : loin de vouloir les enfreindre, je ſuis venu les connaître & les confirmer. Un ſecond ordre remit le ſentinelle à ſa place & dans la même immobilité. Le Grand-Seigneur me dit alors de faire

[1] Les Turcs prétendent qu'il faut que la parole du Grand-Seigneur touche terre, un Deſpote ne peut ſe tromper, c'eſt aux eſclaves à s'arranger pour qu'il ait raiſon.

commencer l'exercice, & tandis que je m'éloignais pour faire marcher le Régiment, Sa Hauteffe fixant toujours fon attention fur le Tartare, donna quelques féquins à un de fes Pages pour les porter à cet automate. Auffitôt le Page s'en approche d'un air délibéré, & lui montrant l'or dont il eft porteur: Voilà, lui dit-il, ce que l'Ombre de Dieu, le Roi des Rois & l'Afyle du monde t'envoie; profterne-toi. Mettez, lui répond le fentinelle toujours immobile, ces féquins fur l'affût de ce canon, & retirez-vous. Comment malheureux, répliqua le Page, ne trembles-tu pas devant le Maître du fang[1]? Il te voit, t'entend, profterne-toi. Faites ce que je vous dis, & retirez-vous, interrompt le Tartare. Le Page cependant obéit, & va rendre compte à fon Maître, qui convaincu que je l'avais trompé, dit à fon

[1] C'eft un des titres du Grand-Seigneur.

Sélictar : Je vous l'avais bien dit que ce malheureux était en pénitence. Il ne peut même recevoir de l'argent ; mais n'en disons mot. Cependant ce préjugé ne put prendre de profondes racines, & cette scène était à peine terminée, que le Régiment en s'emparant de la batterie releva le Tartare qui n'oublia pas son argent, & montra une si grande agilité dans l'exercice, qu'il mérita encore l'attention d'Abdul-Hamid. Ce Prince parut prendre un plaisir assez vif à la promptitude des Canonniers. Je dus les faire exercer plusieurs fois dans la journée, & pour le satisfaire, je fis consommer à la dernière reprise cent vingt cartouches par pieces en moins de huit minutes. Différentes manœuvres d'artillerie, & quelques bombes tirées au but complétèrent cette journée, dans laquelle le nouveau Souverain paraissait préférer des occupations militaires aux différens amu-

ſemens dont un empriſonnement de quarante ans devait le rendre plus avide. On a cependant déja dû obſerver que par un effet aſſez extraordinaire, Abdul-Hamid en parvenant au trône était déchu des droits du Harem. Les Docteurs Turcs & les Médecins Européens, conſultés ſur cet événement, après en avoir diſcuté le principe, engagèrent Sa Hauteſſe à une diſſipation qui écartât de ſa penſée, tout ce qui pouvait y avoir rapport, & détruire ainſi l'effet en détruiſant la cauſe ; de fréquentes promenades, de la muſique, & quelques bouffonneries occupèrent ſeules ce Prince, tandis que ſes Favoris deſiraient la fin d'une guerre qui conſommait des ſommes immenſes qu'ils croyaient pouvoir mieux employer, & que les Miniſtres voyaient avec effroi s'approcher le moment où l'ennemi les forcerait à recevoir une loi humiliante.

Un ſimple Boſtandgi attaché à Abdul-

Hamid dans ſa retraite, était devenu ſon favori ſur le trône. Accoutumé à de petits ſervices extérieurs, une baſſe intrigue était ſon ſeul talent, il y joignit dans la faveur une inſolence qui n'avait pu ſe développer juſques-là. Le Viſir Caïmakan fut ſa première victime; on lui ſubſtitua cet Haſſan-Pacha ſurnommé *Kouyoudgy* (le faiſeur de puits) dont j'ai déja parlé, & dont la cruauté ne pouvait offrir que des moyens d'ordres deſtructifs. Iſed-Bey dont j'ai fait auſſi connaître le caractère doux & bienfaiſans fut également dépoſſédé de la Surintendance des monnaies, & replacé en même-tems dans la charge très-inférieure de Cheir-Emini. Mon premier ſoin fut d'aller lui marquer mes regrets; mais mon amitié n'eût bientôt qu'à jouir avec lui de ſa nouvelle poſition; les pauvres l'avaient ſuivi, ils occupaient la porte de ſon nouveau domicile, & ce dépla-

cement faisait trop d'honneur au disgracié, pour ne pas le dédommager de sa disgrace ; cependant le nouveau Visir choisi sur la réputation de sa sévérité, voulut la justifier, en faisant servir la cour même de son Palais à la première exécution qu'il ordonna, & l'on eut assez de peine à lui faire entendre qu'il y avait des convenances capables de contrarier sa volonté.

L'Intendant des Fonderies que je dirigeais, ne tarda pas à craindre d'être une de ses victimes. Je le vis arriver un jour plus tard qu'à l'ordinaire. La terreur était peinte sur son visage, à peine ses gens pouvaient-il le soutenir : qu'avez-vous donc, lui dis-je, quel événement peut vous réduire dans l'état où je vous vois : je suis perdu, répondit-il ; le nouveau Caïmakam, vient de m'assurer qu'il me ferait couper la tête, si dans deux jours, les cinquante pieces auxquelles vous

faites travailler, n'étaient pas en route pour l'armée ; ce qu'il demande eſt impoſſible ; vous ne pouvez me ſauver ; & je prie Dieu qu'il vous préſerve vous-même de quelques malheurs qui feraient la honte de notre Empire. Le déſordre qui régnait dans les idées du Naſir [1], ne pouvait encore admettre la diſcuſſion, je m'attachai d'abord à le calmer, & lorſque je le vis ſuſceptible de m'écouter, je lui demandai ce qu'il avait répondu au Miniſtre. Je me ſuis bien gardé, me répondit-il, de lui dire un ſeul mot, ç'eût été le dernier de ma vie : en ce cas, ajoutai-je, votre affaire eſt bonne, ſoyez ſans inquiétude, & faites exactement ce que je vais vous preſcrire ; partez dans l'inſtant, allez le trouver, dites-lui bien humblement que vous êtes venu m'annoncer ſes ordres, que je les ai reçu avec un ton que vous

[1] L'Intendant.

ne pouvez vous permettre de lui rendre, & que sur vos instances réitérées pour m'amener à les exécuter, je vous ai répondu assez brusquement que votre affaire seulement était de payer les dépenses, & que pour tout le reste, le Ministre devant s'adresser directement à moi, je savais ce que j'aurais alors à lui répondre. Voilà, ajoutai-je, un moyen de vous tirer d'affaire; & n'ayez aucune inquiétude sur mon compte, je veux donner une petite leçon à votre faiseur de puits; mais ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Seide-Effendi une démarche qui le ramenait en présence du coupeur de têtes; cependant sa crainte devait être un motif de courage, & je parvins à le persuader. J'appris à son retour que cette attaque avait produit l'effet de tourner contre moi l'humeur de Mustapha-Pacha. L'Intendant questionné sur mon compte avait assuré, que

j'étais auſſi zèlé pour les intérêts du Grand-Seigneur, que peu maniable ſur toute autre conſidération. J'étais en effet bien décidé à repouſſer tout procédé qui ne me paraîtrait pas convenable, & je ne tardai pas à entrer en ſcène avec le Caïmakam. Il envoya le lendemain à la Fonderie un des Mekters [1], pour me dire de venir à la Porte; & ce Tchoadar qui avait ſans doute jugé par le ton de ſon Maître que ſes diſpoſitions ne m'étaient pas favorables, crut pouvoir, par anticipation, m'aborder familièrement, & me prendre par le bras en exécutant ſa commiſſion. Ma première réponſe fut un coup de poing dans la poitrine, & mon premier mot, l'ordre de jetter cet inſolent hors de la Fonderie du Grand-

[1] Mekters: ce titre qui déſignerait des Muſiciens, eſt donné à des Tchoadars ou Valets-de-pied plus particulièrement deſtinés aux commiſſions extérieures: ils appartiennent au Viſiriat, ce ſont des emplois dont le caſuel eſt aſſez lucratif pour les faire deſirer.

Seigneur, où il osait venir m'insulter. Déjà les Ouvriers, quoique Turcs, accouraient pour mettre l'envoyé du Visir à la Porte, lorsque celui-ci effrayé d'une semblable réception protesta de son innocence, & me pria plus poliment de venir à la Porte où son Maître l'avait chargé de me conduire. Tout ce que je puis faire, lui dis-je, c'est de partager le différend; je vous pardonne, sortez, & ne remettez pas le pied ici; mais dites exactement à votre Maître la manière dont je vous ai reçu, afin qu'il recommande plus de circonspection aux gens qu'il pourrait m'envoyer encore. Je me garderai bien, répliqua le Tchoadar, de lui dire un mot de tout cela; cet homme n'est pas aussi traitable que ses prédécesseurs, & je vous prie en grace de venir lui parler, Dieu sait ce qui m'arriverait, s'il me voyait arriver seul. Il faut cependant, lui dis-je, vous y

résoudre : je ne suis pas d'humeur à aller aujourd'hui à la Porte, peut-être irai-je demain, & le Mekter après s'être épuisé en instance, ne pouvant rien obtenir de plus satisfaisant se retira. Mon Nasir témoin de cette scène, me demanda ce que je pouvais espérer de cette conduite ; votre salut, lui répondis-je, & ma tranquillité. Il faut étonner Mustapha-Pacha pour le rendre traitable ; c'est un soin dont je me charge, & je vous réponds que je le rendrai aussi doux demain, qu'il vous a paru brutal hier.

Je fus le jour suivant chez le Caïmakan, mais notre conversation pouvant être assez vive, je crus devoir m'assurer d'un témoin, & je choisis le Drogman de la Porte. Cette précaution avait encore pour objet de m'assurer d'un Interprête pour commencer la conversation, & ne la prendre directement qu'au moment, où je la croirais convenable. Le

début de Muſtapha-Pacha, fut tel que je l'avais prévu, brutal & impérieux; & voyant que j'affectais pendant qu'il me parlait, de regarder par-tout excepté de ſon côté, il demanda au Drogman de la Porte ſi je ne ſavais pas le Turc. Celui-ci répondit que oui, & pourquoi donc ne me répond-il pas, reprit le Viſir? C'eſt, lui dis-je, en prenant la parole, que je n'ai jamais parlé debout à vos prédéceſſeurs; faites appeller le Maître des Cérémonies, il vous dira les uſages que vous ignorez encore. Au reſte, ajoutai-je, je vais vous les apprendre. Je m'avance alors, je prends place à côté de lui, & j'entame auſſi-tôt une converſation vague ſur ſon voyage & ſur ſon arrivée. Pendant ce tems on apporta le café & les pipes; & après avoir ſuffiſamment repouſſé ſon empreſſement à me parler d'Artillerie, en l'interrompant à chaque inſtant par des

queſtions

questions relatives à la Cour ; je consentis enfin à écouter tout ce qu'il avait à me dire à ce sujet, ce qu'il fit d'une manière assez mesurée, en rejettant l'absolu qu'il y mettait sur les ordres pressans qu'il avait reçu de Babadag [1]. Je crois, lui dis-je, que vous vous êtes bien fait expliquer la lettre du Grand-Visir [2]; mais je dois vous donner un avis également nécessaire à votre tranquillité, à la mienne & au bien du service. Le Grand-Seigneur vous a chargé du bon ordre & de l'approvisionnement de la Capitale ; il s'est entièrement reposé sur moi pour tout ce qui concerne l'artillerie & les différens détails militaires; faisons chacun notre besogne : vous devez fournir à la mienne les secours qui sont en votre pouvoir, faire parvenir

[1] Ville près du Balkan, où l'armée Ottomane était campée depuis trois ans.

[2] Mustapha-Pacha-Caïmakan ne savait ni lire ni écrire.

mes demandes & mes obſervations à votre Maître, lorſque j'employerai votre canal à cet effet. C'eſt ainſi que vos prédéceſſeurs, gens très-inſtruits, ſe ſont toujours conduits, & je vous prie d'accorder auſſi à leur exemple quelques égards à Seid-Effendi. Ce Naſir eſt ſi facile à intimider que ſa frayeur ne vous ferait pas grand honneur. J'ai dû rire, continuai-je, de celle que vous lui avez donné avant-hier ; il ſe croyait perdu, mais je l'ai raſſuré. Pendant toute cette harangue, le Caïmakan m'avait regardé avec étonnement, il me fit compliment ſur ma facilité à parler Turc, & comme il croyait ſans doute qu'on ne pouvait l'enviſager ſans frémir, il loua auſſi mon courage, devina que j'étais militaire ; après quoi je pris congé de lui : mais à peine étais-je ſorti de ſon appartement avec mon Collégue, qui riait ſous cape de la petite leçon que je venais de don-

ner au Caïmakan, que celui-ci le fit rappeller pour lui dire : ce Français me paraît avoir du nerf ; mais il parle beaucoup. Je ne crois cependant pas, répliqua le Drogman, que Votre Altesse ait rien entendu de sa part qui soit déplacé ; d'accord, reprit Mustapha, tout ce qu'il a dit est à merveille ; mais encore une fois, il parle beaucoup. Après ce petit dialogue que l'Interprête me rapporta sur le champ, je m'empressai d'aller rassurer mon Nasir, & le faire rire de sa peur.

Aussi-tôt que le train d'artillerie & le détachement du nouveau corps furent partis pour l'armée, je fus chargé de la fonte des pièces pour les nouveaux forts; le Grand-Seigneur me fit prier en même-temps de soigner la construction de deux petites pièces de modèle dont il voulait faire hommage au tombeau du Prophète. Il venait de nommer son Favori à la

dignité de Surré-Emini. Cette commiſ-
ſion dont l'objet eſt de conduire les Pé-
lérins à la Mecque, conſidérée comme
un emploi ſeulement lucratif, ne pouvait
préſenter au public que le déclin de
la faveur, & l'avidité imprudente du
Favori. Je fus le voir pour lui conſigner
l'offrande dont on m'avait donné le ſoin,
& je profitai de cette occaſion pour exa-
miner les différens préſens dont il allait
faire hommage à la Mecque. Il me fit
d'abord remarquer l'étoffe de ſoie verte
& or deſtinée à couvrir le tombeau;
mais ſi ſon tiſſu eſt remarquable par ſon
épaiſſeur, ce qui ne l'eſt pas moins,
c'eſt que la République de Veniſe a
contracté l'uſage de faire à la Porte ce
préſent à chaque renouvellement de ſes
Ambaſſadeurs. Elle entretient à cet effet
un métier toujours battant, ce qui peut-
être reſſemble trop à un tribut [1]. Je

[1] On ne peut diſconvenir en effet que la liberté de don-

paſſai bientôt à des objets plus dignes d'amuſer des enfans, que propres à la gravité du ſujet auquel ils étaient deſtinés. C'était pluſieurs bâts de chameaux portans des petits Kiosks, dans l'intérieur deſquels, on avait repréſenté les arts utiles, tel que le labour, les moiſſons, les moulins, les boulangers, &c; de petites banderolles enrichiſſaient ces différens tableaux qui devaient ouvrir la marche de cette ſainte Caravanne.

Tandis que la confiance du Favori voyait avec plaiſir arriver le moment de ſon départ, Umer-Effendi, grand Tréſorier, qui n'avait pas eu beſoin de s'éloigner pour aſſurer ſa fortune, avait

ner eſt la ſeule différence qu'il y ait entre le tribut & le préſent. Etablir l'uſage de donner la même choſe aux mêmes époques, c'eſt en quelque manière fonder un droit; ce droit acquiert plus de force, lorſqu'il eſt en faveur des peuples qui n'ont de loix que leurs coutumes. L'étude des mœurs donnera toujours les premiers élémens de la politique, & c'eſt les méconnaître, qu'établir des uſages, quand on peut nier la ſervitude.

également ſu s'en garantir la jouiſſance, en dépit des ennemis que ſon ton important lui avait procuré ; leurs intrigues n'avaient jamais eu pour but que de l'éloigner par quelque emploi qu'il avait toujours eu l'adreſſe d'éviter ; mais il était réſervé à Kouyoudgi-Pacha d'écarter toute difficulté. En effet Umer appellé devant lui & proclamé Gouverneur d'une Province, voulut en vain refuſer une dignité d'épée, en alléguant ſon état de plume ; le Viſir le fit décoëffer pour lui faire mettre le turban qui lui était deſtiné ; le Tréſorier ſe débattit quelque tems contre cette violence, mais il fut bientôt forcé de céder à cette étrange manière d'élever un homme en dignité. Cependant Muſtapha-Pacha ne tarda pas à être la victime du peu de meſure qui dirigeait ſes actions, & les plaintes des gens de Loi déterminèrent ſa dépoſition & ſon

exil en Aſie, où peu de temps après, on le mit à ſa vraie place, en lui donnant le ſoin de parcourir les Provinces, pour les purger des Brigands que la guerre y avait multiplié.

On lui donna pour ſucceſſeur cet Iſed-Bey, qui devenu d'évêque, meunier, fut élevé à la première dignité, lorſqu'il s'y attendait & la déſirait le moins. Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'eſt que la charge de Chéir-Emini qu'il occupait, n'avait jamais été juſqu'alors un échelon du Viſiriat. La néceſſité d'oppoſer la fermeté à l'emportement, l'humanité à la barbarie, la douceur à la brutalité, & la circonſpection à l'imprudence, fut peut-être le ſeul motif de ce choix, & je me rendis le troiſième jour de ſon inſtallation à la Porte, pour complimenter le nouveau Miniſtre ; il me reçut avec le même air qu'il avait conſervé dans ſa

disgrace. Je m'étais placé sur le sopha, à cette distance que les égards déterminent, & ce que j'avais à lui dire, ne devant pas être entendu de la foule qui se tenait debout vis-à-vis nous, nous nous penchâmes réciproquement pour causer en baissant la voix; cependant cette attitude devenue gênante, il me dit de m'approcher; mais observant alors une certaine retenue qui ne l'avait pas encore frappé, il me dit à haute voix: Comment donc, mon Ami, vous craignez de m'approcher; puis ouvrant sa pelisse & l'étendant sur le sopha, levez-vous, ajouta-t-il, asséyez-vous sur cette fourrure, voilà votre place, si vous l'avez oublié, je dois m'en souvenir. La multitude qui obéit toujours au mouvement qu'on lui imprime, s'écria avec enthousiasme, vive notre nouveau Maître.

Les négociations de paix, entamées depuis long-tems, n'étaient arrêtées que

par la crainte perſonnel du Grand-Viſir. La Porte le preſſait de conclure ; mais ſi on ne lui laiſſait aucun doute ſur le deſir de voir terminer la guerre à quelque prix que ce fût, il ne pouvait ſe diſſimuler que le blâme d'une paix honteuſe, rejailliſſant ſur lui ſeul, le ſacrifice de ſa vie ſuivrait la ſignature du traité : arrêté par cette conſidération, il demandait une autoriſation qu'on lui refuſait, ſous le prétexte de ſon inutilité, mais en effet, par le même motif qui la lui faiſait demander, & les Miniſtres qui ne penſaient qu'à leur conſervation, traitaient de puſillanimité, le ſoin qu'il prenait de la ſienne ; mais enfin ſa femme, l'une des ſœurs du Grand-Seigneur, mit fin à cette diſcuſſion. Cette Sultane écrivit à ſon mari, qu'il pouvait tout ſigner ſans inquiétude, & ce mari très-vieux à la vérité,

mourut après avoir ſigné la paix, & congédié l'armée.

Iſed-Pacha qui n'avait eu juſqu'alors que la dignité de Caïmakan, reçut avec les ſceaux, celle de Grand-Viſir, & le Gouvernement Turc, concentré dans la Capitale, fut bien-tôt rendu à ſes anciens erremens. On continuait cependant les établiſſemens que j'avais formés; mais les Fonderies, l'Ecole d'Artillerie & celle de Mathématiques n'offrant plus à mon activité que des objets à ſuivre, ſans eſpoir de les augmenter, je me déterminai à revenir en France, ſans cependant annoncer à la Porte un abandon qu'elle ne paraiſſait pas deſirer; elle me pria même de nommer aux différens établiſſemens des Vékils[1].

Le Grand-Seigneur me fit revêtir,

[1] Vekils, veut dire Subſtitut, Procureur, homme tenant lieu de celui qui s'abſente.

lorſque je pris congé, d'une très-belle peliſſe de martre zibeline ; mais je reçus bien-tôt des adieux auxquels je fus plus ſenſible. Le bâtiment qui devait me conduire à Smyrne, pour m'y embarquer ſur une frégate du Roi, avait déja levé l'ancre, & déployait ſes voiles, lorſque pluſieurs bateaux l'abordèrent. Je me vis alors entouré de tous mes Elèves, chacun un livre ou un inſtrument à la main : Avant de nous quitter, me diſaient-ils avec attendriſſement, donnez-nous au moins une dernière leçon, elle ſe gravera mieux dans notre mémoire, que toutes les autres. Celui-ci ouvrait ſon livre pour expliquer le quarré de l'hypoténuſe, celui-là avec une longue barbe blanche braquait ſon ſextan pour prendre hauteur, un autre me faiſait des queſtions ſur le quartier de réduction, & tous m'accompagnèrent juſqu'à plus

de deux lieues en mer, où nous nous ſéparâmes avec un attendriſſement d'autant plus vif, que les Turcs n'y ſont pas ſujets, & que j'y étais moins préparé.

Fin de la troiſième Partie.

MÉMOIRES
DU BARON DE TOTT,
SUR LES TURCS
ET LES TARTARES.

QUATRIEME PARTIE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIV.



MÉMOIRES

DU BARON DE TOTT.

QUATRIEME PARTIE.

APRÈS avoir obſervé le caractère, les mœurs & le gouvernement des Turcs, dans la capitale de leur vaſte Empire, il me reſtait à parcourir les Provinces éloignées, à examiner les différentes nations qu'elles contiennent, afin de découvrir la nuance que l'éloignement du Deſpote produit néceſſairement ſur le Deſpotiſme.

Les abus qui s'étaient introduits dans

les différens établiſſemens du commerce de France en Levant, nés de la contrariété des loix plus que de l'inobſervance des régles, avaient déterminé le Gouvernement à faire inſpecter les Échelles. Cette miſſion me fut confiée.

La frégate du Roi l'Athalante, commandée par M. le Baron de Durfort, reçut ordre d'armer, pour me conduire dans ma tournée, & M. le Comte & Madame la Comteſſe de Teſſé, M. le Duc d'Ayen, & le Comte de Meun que la même frégate devait préalablement tranſporter en Sicile, étant arrivés à Toulon, nous mîmes à la voile le deux Mai : nous trouvâmes à la hauteur du Cap Corſe, le vent d'Eſt établi, & M. de Durfort ſe détermina à relâcher à Gênes, d'où après quelques jours il remit en mer, & débarqua les Voyageurs à leur deſtination.

On fit enſuite voile pour Malthe où

je devais m'acquitter d'une commiſſion dont j'étais chargé auprès du Grand-Maître. Et nous nous rendîmes de là à l'île de Candie où je commençai mon inſpection.

Cette île, l'ancienne Crète qui ſépare en quelque manière l'Archipel de la Méditerranée, eſt formée d'une longue chaîne de montagnes dirigées de l'Oueſt à l'Eſt. On peut la conſidèrer, comme une continuité de celle, qui du Nord de l'Adriatique, paſſe ſur la Morée, & ſe retrouve en Caramanie pour s'y rejoindre au Mont-Liban.

L'île de Crète célébrée par les Poëtes de l'Antiquité la plus reculée, offre encore à la curioſité des voyageurs ſon fameux labyrinthe. Elle voudrait auſſi s'approprier le véritable Mont-Olympe que les côtes d'Europe & d'Aſie lui diſputent [1], mais les pieuſes fictions qui

[1] On voit deux autres Monts Olympes, l'un dans l'Aſie

ſe ſuccèdent ont ſubſtitué à ces monumens du Paganiſme, la grotte de Sainte Marguerite, plus digne ſans doute de la vénération des Grecs modernes, & plus faite encore pour fixer l'attention du Phyſicien Naturaliſte [1]. Les montagnes plus rapprochées de la côte du Sud, rendent cette île preſque inabordable vers la Méditerranée, ce qui donne à la côte du Nord tous les avantages de la culture dont un mauvais ſol peut être ſuſceptible. Ce n'eſt auſſi qu'à la beauté du climat qu'il doit la richeſſe des productions que ſes habitans échangent contre le bled qui leur manque.

mineure, au pied duquel eſt ſituée la fameuſe ville de Bruſſe; l'autre en Europe dans le golphe de l'ancienne Theſſalonique. Ce dernier auprès duquel eſt un petit vallon qu'on nomme encore la vallée de Tempé, aurait des droits mieux conſtatés; mais l'aſpect de ces différentes montagnes ne mérite aucune préférence.

[1] Cette grotte eſt ſur-tout remarquable par la qualité des ſtalactiques qu'elle contient, & par les variétés qu'elle préſente.

Les huiles ſont la baſe de leur commerce, & la fabrication du ſavon leur principale induſtrie. Cet art y eſt cependant ſi peu perfectionné, que nonobſtant le voiſinage du conſommateur, notre commerce exporte la plus grande quantité de ces huiles pour les fabriquer dans les Savonneries de Marſeille & en débiter une partie à Conſtantinople. Les oliviers ſauvages que j'ai trouvé ſur la pointe orientale & inhabitée de cette île, atteſtent leur indigénat ; il eſt également reconnu pour le laurier-roſe qui ombrage & colore tous les vallons, en y entretenant une vapeur qu'on croit funeſte à ceux qui s'y laiſſent ſurprendre par le ſommeil. Les campagnes ſont couvertes d'orangers & de citronniers dont les fruits ſont préférables à ceux de Malthe & de Portugal. Le muche-muche du genre des abricots & de la groſſeur des mirabelles, mais plus dé-

délicat que les meilleurs fruits de ſon eſpèce, ſemble n'appartenir qu'au ſol de la Candie. Il produit les plantes les plus précieuſes.

Cette île long-temps poſſédée par les Vénitiens ; enlevée par Sultan Soliman à cette République qu'il dépouilla ſucceſſivement de ſes principaux domaines, conſerve les forterePPes qui ne purent la défendre & qui ne ſervent encore aujourd'hui que d'aſyle aux oppreſſeurs, ſans pouvoir réſiſter à la plus légère attaque étrangère ; c'eſt auſſi dans les défilés & l'arridité des montagnes que les habitans diſputent en faveur de leur brigandage, une indépendance, dont le cultivateur ne jouit jamais.

Les trois villes de Candie, la Canée & Rétimo ſont le chef-lieu des trois Pachalics dans leſquels le Gouvernement Ottoman a diviſé cette île. Le premier commande aux deux autres ſous

le titre de Séraskier, & tous trois vexent à l'envi cette malheureuſe contrée. La milice Turque avec laquelle les Grecs Candiottes ſe ſont affilées par de fréquens mariages au capin [1] a ſouvent mis des bornes à ces vexations, en ſe ſoulevant contre les vexateurs en dignité ; mais ces mêmes Grecs profitent preſque toujours de leur parenté avec les Jéniſſaires, pour devenir des vexateurs ſubalternes, plus dangereux pour leur voiſins & conſtamment impunis.

En même-temps que ce mélange d'oppreſſion & d'anarchie entretien le déſordre ſur toute la côte du Nord, une ſociété de brigands établie dans les montagnes maintient l'ordre entre ſes membres, s'y défend contre toute oppreſſion, & couvre la mer de pirates. Cette eſpèce de République a pour

[1] On a donné dans la première partie de ces Mémoires l'explication de cette eſpèce de mariage.

alliés les Maniotes leur voisins; ils se prêtent des secours mutuels, & la faiblesse des Turcs ne peut en offrir à l'humanité qui gémit sous les déprédations de ces forbans.

La hauteur des montagnes qui prolongent la Candie, l'aridité de quelques-unes & la nature des végétaux qui couvrent les autres, sont les moindres indices des minéraux qu'elles contiennent. Tout y atteste également des volcans éteints, nombre de montagnes ont leur cratère, & j'ai trouvé près du cap Salomon [1], une petite île de marbre blanc, couverte en partie d'une couche de lave.

1 Il est situé à la pointe la plus orientale de l'île, & forme avec le Cap Sidéra, l'île Morenne, & cinq petits îlots. Le mouillage de Paleo Castro [*Grec*] vieux Château. Pendant la précédente guerre, un Corsaire Anglais qui s'était emparé de ce poste & qui avait placé sur les deux Caps des Védettes qui signalaient nos bâtimens au Nord & au Sud, incommoda beaucoup notre commerce.

Après notre départ de la Canée, la frégate mouilla à l'abri de cette île, d'où nous fîmes voile dans les premiers jours de Juin pour nous rendre à Alexandrie. Les vents qui à cette époque ſont aliſés de l'Oueſt au Nord ſans jamais agiter la mer, permettent aux navigateurs de calculer l'inſtant de leur arrivée en Egypte. J'obſervai pendant le cours de cette navigation, une vapeur que le vent preſſait devant nous, & qui réſiſtant à l'attraction du Soleil, & s'épaiſſiſſant chaque jour, ne nous parut ſe former en nuages brumeux qu'à l'approche du rivage d'Egypte, que l'aſpect de la colonne de Pompée nous annonça avant de le découvrir. Mais nous vîmes bientôt paraître le Château du Phare, & après avoir doublé le diamant [1], la frégate mouilla dans le

[1] On nomme ainſi un rocher à une demi-encablure de la pointe de terre ſur laquelle le Phare eſt bâti, & qui ſépare les deux ports d'Alexandrie.

port neuf d'Alexandrie. Je dépêchai le même jour un exprès au Consul du Caire pour le prévenir de mon arrivée, & requérir du Gouvernement les moyens de remonter le Nil jusqu'à la Capitale. Le Vice-Consul du Caire, accompagné de quatre Négocians & d'un Aga des Mamelucs arrivèrent le 11 Juin au matin de Rosette, où il avaient laissé les bateaux qui les avaient amenés, & que le Chék-Elbélet envoyait pour me transporter au Caire. La mésintelligence qui commençait à se manifester entre les Beys [1], & sur-tout la sortie de Murats [2] qui avec quelques troupes venait

[1] Les vingt-quatre Provinces qui divisent l'Egypte, sont gouvernées par autant de Beys; le premier d'entre eux, commande particulièrement au Caire, jouit du titre de Chékelbélet (Prince du pays); leur réunion forme le Divan, qu'un Pacha à trois queues préside au nom du Grand-Seigneur. On trouvera dans les détails qui suivront un tableau de ce Gouvernement tyrannique dans son origine, & devenu plus monstrueux en devenant plus faible.

[2] L'un des vingt-quatre Gouverneurs, & celui qui paraissait alors avoir la prépondérance.

de quitter la Capitale ſous le prétexte de ſoumettre les Arabes de la Charkié, mais en effet pour vexer l'Egypte, rendaient cette précaution néceſſaire à ma ſûreté. Nous partîmes le 12 au ſoir pour nous rendre à Roſette, afin d'éviter la grande chaleur pendant la route de 12 lieues que nous avions à faire. Notre petite caravanne montée ſur des mules, était compoſée de trente perſonnes; nous nous arrêtâmes à moitié chemin à la Maadié. Ce lieu de repos pour les voyageurs eſt conſtruit dans un terrein autrefois cultivé, mais livré depuis long-temps aux inondations de la mer, à l'aridité qu'elle procure, & aux déprédations des Arabes. Nous en partîmes après quelques heures, & le jour nous fit bientôt découvrir avec la cîme des Palmiers les pointes des Minarets de Roſette, & nous jouîmes après avoir traverſé cette ville juſqu'au bord du

Nil qui la prolonge, de l'étonnant tableau que le Delta préſente à la rive oppoſée.

Je m'embarquai le ſoir ſur la félouque du Chék-Elbélet avec les perſonnes qui m'accompagnaient. Ce bâtiment dont la poupe etait couverte d'un grand tandelet, contenait une chambre à coucher & un ſallon garni de ſophas. Un autre bateau deſtiné pour les gens & la cuiſine nous accompagnait, s'arrêtait à côté de nous aux heures des repas; & à l'aide des vents qui refoulent les eaux du Nil, nous remontâmes ce fleuve à la voile, juſqu'au Caire, où nous arrivâmes le troiſième jour au ſoir.

Un Jéniſſaire du Conſul placé en vedette dans un bateau au-deſſous de Boulac [1] nous fit débarquer à l'endroit

[1] Bourg qui prolonge le Nil, ſert au débarquement pour la Capitale & peut être conſidéré, comme un de ſes fauxbourgs.

où l'on avait diſpoſé nos montures qui nous tranſportèrent nuit fermée chez le Conſul.

Iſed-Pacha cet ancien favori du Grand Seigneur dont j'ai déja parlé, était alors Pacha du Caire. Prévenu de mon arrivée, il m'envoya complimenter le lendemain; le Chêk-Elbélet me fit la même honnêteté, en me faiſant preſſer de le venir voir au plutôt: je ne prévis pas d'abord le motif de cette inſtance, & lui ayant fait répondre que quelqu'inſtruit que je fuſſe de la réalité de ſa prépondérance en Egypte, je ne pouvais cependant me diſpenſer de reconnaître, au moins en apparence, celle du Grand-Seigneur dans la perſonne de ſon Pacha. Le Bey commandant ordonna à ſon Grand-Ecuyer & aux Officiers de Police de préparer toutes choſes pour hâter ma viſite au Gouverneur.

Le Conſul m'avait dit, en mettant

pied à terre, que le Chék-Elbélet prévenu de mon arrivée, & présumant que je me débarquerais de jour avait disposé un grand nombre d'Officièrs & de Saratches pour me faire faire une entrée publique d'autant plus distinguée que nonobstant le droit de monter à cheval, réservé aux Beys & aux grands de l'Empire, on avait préparé sept chevaux pour faire partager ce privilège aux personnes qui m'accompagnaient. Le soin que j'eus d'arriver tard, ne fit que retarder une corvée qu'il me fallut supporter pour me rendre au Château du Caire, où le Pacha toujours prisonnier des Beys représente cependant la personne de leur Souverain. La curiosité du peuple fut telle que la crainte que devaient lui inspirer les deux files de Saratches qui me précédaient, ne put l'empêcher de se porter en foule sur mon passage, & les coups que ces soldats distribuaient

ſans motif, & ſeulement pour égayer la marche, n'empêcha pas la multitude d'attendre mon retour à la porte du Château. J'y trouvai le Pacha environné de toute la pompe du Viſiriat; il me reçut avec les mêmes cérémonies qui ſe pratiquent à Conſtantinople; mais notre ancienne liaiſon nous invitant au tête-à-tête, il écarta pour quelque temps la foule qui rempliſſait la ſalle du Divan, & ce fut en me confiant la fermentation qui exiſtait entre les Beys, (préſage d'une révolution), qu'il me donna l'explication de l'empreſſement du Chék-Elbélet à terminer tout cérémonial avec moi. Cependant on ne donna pas le temps à celui-ci de me recevoir, car à peine fus-je rendu chez moi dans le même ordre qui m'avait conduit au Château, que le parti oppoſé ayant éclaté, les Beys régnants ne ſongèrent plus qu'à s'emparer de la fortereſſe. Ce

moyen plus politique que militaire assure à celui qui sait se le procurer, la disposition des ordres du Grand-Seigneur en les faisant émaner du Pacha, le pistolet sous la gorge. Aussi ne tarda-t-on pas à voir un Firman prononcer l'exil des révoltés, tandis que ceux-ci méprisant ces vaines formalités, en fusillant leurs ennemis, les contraignirent après quelques jours d'une pétarade plus bruyante que meurtrière, à fuir vers la haute Egypte.

Des Mamelucs du parti victorieux, élevés à la dignité de Beys, remplacèrent les fuyards, & le Gouvernement paraissant tranquillisé, je me rendis à Gisa pour y passer quelques jours, & visiter les pyramides qui n'en sont éloignées que de quatre lieues.

Le sol de l'Egypte, son commerce, son Gouvernement & ses monumens qu'on doit considérer comme les annales

du monde les plus reculées, ſont des objets trop dignes d'être obſervés pour les confondre avec l'hiſtorique de mon voyage, & j'en réſerverai les détails afin de les réunir dans un même tableau.

Les Arabes qui devaient nous conduire aux pyramides, nous firent partir à minuit ; & nous mîmes pied à terre près de ces maſſes énormes à la pointe du jour. Le premier ſoin des perſonnes qui m'accompagnaient fut d'y pénétrer ; mais moins curieux d'un intérieur ſuffiſamment connu par les plans que M. Maillet, & différens voyageurs tous également d'accord, nous en ont donné, j'ai profité du peu de temps que je pouvais employer à mes obſervations, pour me livrer à des recherches qui m'avaient paru négligées juſqu'alors.

En m'approchant du ſphinx dont je parlerai ailleurs, les Arabes qui m'accompagnaient me firent remarquer l'ou-

verture qu'un des Beys d'Egypte avait ſait dégager, juſqu'à une certaine profondeur, des ſables qui la comblaient précédemment. Ils ajoutèrent que l'impiété d'un travail dont l'objet était de pénétrer dans l'aſyle des morts n'avaient pas tardé à être punie, & que ce Bey avait perdu la vie dans la dernière révolution. Cependant, ces Arabes ſi ſcrupuleux, faiſaient journellement commerce de momies, & ſe portaient très-bien; mais l'entrepriſe du Bey aurait nui ſans doute à ce trafic; tout négociant aſpire à l'excluſif.

De retour à Giſa, où je m'étais déja occupé à deſſiner la vue de l'île de Rhoda, du Nillometre & du vieux Caire, ſitué vis-à-vis; je profitai de l'offre que me fit un négociant Copte, & je me tranſportai dans ſa maiſon à la rive oppoſée, afin d'y deſſiner la vue de Giſa & des pyramides. Tandis que je

m'occupais de ce travail, un gros de cavalerie paſſe à toutes jambes ſous nos fenêtres, d'autres troupes ſuccèdent, les coups de piſtolet ſe font entendre de tous côtés, le tumulte augmente, le maître du logis barricade ſa porte, & nous apprîmes bientôt par le Jéniſſaire qui nous accompagnait que le feu de la révolution, caché pendant quelques jours, venait encore d'éclater le matin par l'aſſaſſinat de trois Beys, & qu'un quatrième pour éviter le même ſort, fuyait avec les débris de ſon parti, pour rejoindre ſes adhérens dans la haute Egypte, où le parti victorieux avait intérêt d'empêcher cette réunion. Nous vîmes en même temps une grande félouque armée s'emparer du milieu du Nil, en interrompre la navigation, afin d'interdire aux fuyards, le moyen d'échapper à la proſcription en ſe jettant du côté de la Lybie : juſques-là étranger à cette

querelle, j'achevai mon dessein, & le tumulte nous paraissant calmé, je m'embarquai pour retourner à Gisa sans prévoir aucun obstacle; mais à peine nos bateliers eurent-ils donné quelques coups de rames, qu'une vingtaine de cavaliers Mamelucs arrivants à toute bride, sur le rivage, nous couchent en joue & nous menacent de faire feu, si nous n'abordons pas au plus vîte. C'est aussi ce que nous fîmes. Nous apprîmes alors qu'un des Beys était au vieux Caire chargé de la garde du Nil, dont il avait interdit le passage; j'objectai en vain, que cette loi ne pouvait me regarder, & ne pouvant obtenir de ces MM. que le bout de leurs carabines pour toute réponse, j'envoyai un négociant qui se trouvait avec moi, traiter directement cette affaire avec le Bey, qu'on nous dit être assis au coin d'une rue à peu de distance: celui-ci parut d'abord étonné d'ap-

prendre que je fusse au vieux Caire, & quand il sut que j'y étais venu pour dessiner, il objecta fort spirituellement que j'aurais dû mieux choisir le moment; mais mon Ambassadeur ayant repliqué avec au moins autant de justesse, que je n'avais pu prévoir qu'il leur plairait de s'égorger le matin, il obtint enfin avec quelques excuses sur ce qui s'était passé, l'ordre de me laisser continuer ma route. Pendant ce temps un Officier du Prince volait nos pipes, il fallut encore l'embarquer avec nous, sous le prétexte de nous préserver des insultes de la félouque, mais en effet pour extorquer le salaire de ce prétendu service; & j'arrivai à Gisa où je ne m'occupai plus que des préparatifs pour mon retour à Alexandrie.

Le Nil dont j'avais observé la croissance, était parvenu au degré qui permet l'ouverture du canal de Trajan.

Les crieurs publics destinés à annoncer au peuple, la crue journalière du fleuve, venaient de proclamer la fête de l'Arroussée [1]; mais nonobstant ces préparatifs, & ceux qu'on faisait pour poursuivre les fuyards, j'obtins du Chek-Elbélet les moyens de retourner à Alexandrie, & je me rembarquai sur les mêmes bateaux qui m'avaient amené, pour reprendre une navigation d'autant plus agréable, que l'élévation des eaux nous permettait alors de parcourir des yeux la plus peuplée comme la plus riche contrée de l'univers.

Avide de connaître les détails d'un ensemble aussi intéressant, j'avais rassemblé avec soin tout ce qui pouvait m'éclairer sur le Gouvernement, la population, les mœurs, le commerce & les rapports qu'il nécessite. La gaieté

[1] La Fête de la nouvelle épouse.

du peuple qui bordait les rives du Nil, m'inſpira le deſir de m'en approcher; mais l'aſpect des Mameluc qui voulaient m'accompagner à terre, aurait bientôt mis tout en fuite, ſans le ſoin que je pris de les faire reſter à bord, & de ne m'avancer qu'avec les ſeuls Européens. J'ai ſouvent joui du plaiſir de réunir les habitans des villages riverains, & de m'aſſurer par leurs réponſes de l'exactitude des notions que j'avais recueilli, & dont je vais préſenter le tableau.

L'Egypte ſituée dans l'angle orientale de l'Afrique, s'étend depuis la mer Méditerranée juſqu'à l'Abyſſinie, & comprend en latitude l'eſpace enfermé entre le 31 & le 23 degré, juſqu'à la ville de Suenné près du tropique au-deſſous des cataractes du Nil.

Ce fleuve dont les ſources ne ſont pas

bien connues [1], reçoit toutes les rivières dont l'Abyssinie & l'Ethiopie sont abondamment arrosées, descend dans l'Egypte qu'il traverse du Sud au Nord jusqu'à 4 lieues au-dessous du Caire, où se divisant en deux branches, il forme l'île si célèbre & si connue sous le nom de Delta : c'est aussi jusqu'à la pointe de cette île que les Egyptiens nomment en Arabe *Batn-el-Bacara* (le ventre de

[1] Un voyageur nommé Brus a, dit-on, prétendu les avoir trouvé. Jai vu au Caire le valet qu'il avoit pris, le guide qui le conduisait, le compagnon de son voyage. Je me suis assuré qu'il n'avait aucue connaissance de cette découverte, & l'on ne peut objecter contre ce témoignage, qu'un savant tel que M. Brus ne devait pas compte de ses observations à son valet. L'orgueil de la célébrité s'anéantit dans un désert, le maître & le valet disparaissent pour n'offrir plus aux besoins qui les environne, que deux hommes aussi empressés de se communiquer que nécessités à se prêter des secours mutuels. Le plus nerveux aurait seul des droits sur son compagnons, & le valet que je cite, né dans le pays, en avait d'incontestables pour garantir à M. Brus lui-même une découverte purement topographique.

la vache) que les plaines qui bordent le Nil, resserrées par des terreins plus élevés sont les seuls cultivables, le fleuve ne pouvant étendre au-delà les trésors dónt ses eaux couvrent les terres qu'elles inondent.

Les montagnes qui bordent le Nil ne sont à quatre lieues de distance, vis-à-vis le Caire, qu'un banc de rochers de quarante à cinquante pieds d'élévation; il borde les plaines de la Lybie. Cette côte accompagne le cours du fleuve à plus ou moins de distance, & ne semble destinée qu'à servir de rive à l'inondation générale. Le côté de l'Arabie plus montueux, appartient aux terres qui bordent la mer rouge, & prend déja le caractère de solidité qu'on observe généralement aux côtes maritimes. Au-dessous du Caire, à la hauteur du sommet de l'angle du Delta, le banc de rochers de la Lybie, & les

côtes de l'Arabie s'ouvrent & s'éloignent vers le couchant & le levant, parallélement à la Méditerranée. Cette grande étendue de pays, depuis le Royaume de Barca jusqu'à Gase, est inondée par le fleuve, ou susceptible de l'être. Cette inondation périodique, dans un pays où il ne pleut presque jamais, & que l'ardeur du climat, la nature même du sol semblent avoir destiné au desséchement & à l'aridité, est sans doute un des phénomènes les plus surprenans; en observant le méchanisme qui l'opére, on s'apperçoit que l'Europe y contribue, en versant sur l'Abyssinie & l'Ethiopie les exhalaisons dont nos climats abondent. Des vents alisés de l'O. au N. soufflant réguliérement dans les mois de Juin, Juillet & Août, pressent continuellement des nuages brumeux, qui, sans priver l'Egypte du soleil, font passer en Abyssinie & en

Ethiopie ces vapeurs qui s'y raréfient, & rentrent par cent canaux dans le Nil, qui les répand ensuite en Egypte avec le limon, dont ses eaux se chargent dans leur cours. On observe que devenues bourbeuses par l'éboulement des terres argilleuses qui composent le sol, ces eaux paraissent en les buvant, aussi légères & aussi dépouillées que les eaux les plus claires, les Egyptiens croient celles du Nil, nourrissantes, & disent que ceux qui se sont une fois rafraîchis dans leur fleuve, ne peuvent plus s'en éloigner.

Le culte que les anciens Egyptiens rendaient au Nil, justifié par le bonheur dont il les faisait jouir, s'est en quelque manière conservé sous les Mahométans, ils donnent à ce fleuve le titre de très-saint, ils honorent aussi sa crue de toutes les cérémonies que l'antiquité Païenne lui avait consacrées.

On obſerve cette croiſſance au Nilomètre, ſitué à la pointe méridionale de l'île de Rhoda, vis-à-vis le vieux Caire. Des crieurs publics diſtribués par quartier dans la Capitale, annoncent journellement au peuple, la crue du Nil, juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenue au degré convenable à l'ouverture du canal qui conduit les eaux au milieu de la Ville, & delà dans les cîternes. Ce moment eſt déterminé par une certaine hauteur qu'on ne peut vérifier avec préciſion, parce que la ſuperſtition écarte l'œil du curieux, qui voudrait s'approcher de la colonne graduée placée au centre du baſſin du Nilomètre. Le cri de Ouf-allah, qui ſignifie que Dieu a tenu ſa promeſſe, annonce l'ouverture de ce canal. Des enfans portant des banderolles de diverſes couleurs, accompagnent le crieur, & répandent la joie avec la certitude de l'abondance.

Sultan

Sultan Sélim, après avoir conquis l'Egypte, lui donna des loix, établit une nouvelle forme de Gouvernement, & détermina que ce Royaume devenu une Province de ſon vaſte Empire, ne devrait le tribut que dans les années où la crue du Nil ſerait ſuffiſante à l'ouverture de ce Canal. Ce n'eſt en effet qu'à cette époque que les eaux ſuffiſent à la culture néceſſaire, & c'eſt auſſi ce qui arrive tous les ans; mais cette croiſſance n'eſt pas celle qui donne la plus grande abondance. Les eaux doivent à cet effet gagner le pied des montagnes, ce n'eſt qu'alors que l'on crie *Minel Dgebel, il-el-Dgebel* (d'une montagne à l'autre). C'eſt ſans doute pour ſe prémunir contre les années où le Nil laiſſerait beaucoup de terres ſans arroſement, que les anciens Souverains de l'Egypte firent conſtruire cette infinité de canaux, dont les principaux ſont encore entretenus; mais

dont le plus grand nombre a été abandonné, & par une ſuite néceſſaire, plus de la moitié de l'Egypte, ſans culture. Les plus ſoignés par le Gouvernement, ſont ceux qui portent l'eau au Caire, dans la Province du Fayoume, & à Alexandrie. Un Officier prépoſé à la garde de ce dernier, veille pour empêcher les Arabes de la Bachrié, qui jouiſſent du ſuperflu des eaux de ce Canal, de les détourner avant qu'Alexandrie ſoit pourvu, ou de l'ouvrir avant le tems fixé, ce qui empêcherait la crue du Nil. Celui qui conduit les eaux dans le Fayoume, eſt également ſurveillé, & ne peut être ouvert avant celui du Caire, qu'on nomme le Canal de Trajan.

Les anciens Egyptiens avaient la barbare coutume, d'immoler une jeune fille au Nil, lorſque la crue était au degré néceſſaire à l'ouverture de ce Canal; on la nommait l'Arouſſé (la nouvelle

épouſe). Et l'on conſerve encore le nom & les cérémonies de cette fête ſanguinaire que le Calife Omar a humaniſé, en ſubſtituant à la victime une colonne de terre qui la repréſente, & qu'on précipite dans le Nil. Les grands du Caire ſe rendent dans des gondoles parées à cette cérémonie; elle eſt toujours ſuivie de fêtes & de feux d'artifice.

Nombre d'autres canaux ſoignés ſeulement par les habitans qui en jouiſſent, partent du bras du Nil, qui va à Damiette, & fertiliſent la Charquie. Cette Province ſituée dans l'iſthme de Suèz, eſt la plus conſidérable de l'Egypte, comme la plus ſuſceptible d'un grand accroiſſement de culture. Les plaines de Gaze, qui ſont au-delà, & que les Arabes occupent, ne feraient pas moins fertiles, ſi l'eſprit de dévaſtation n'y détruiſait juſqu'aux productions ſpontanées. Quantité d'autres canaux parcou-

rent le Delta, plusieurs sont navigables, & celui de Manouf communique les deux bras du Nil, à dix lieues au-dessous du sommet de l'angle nommé le ventre de la Vache. Ce canal part de Nadir, & non pas de Guéseid où d'Anville en a fixé l'ouverture, il traverse la Province de Manoufié, dont on ne peut comparer la culture qu'au potager le mieux soigné. La carte de ce célèbre Géographe m'a paru d'ailleurs aussi exacte qu'il était possible de la faire dans un pays où le Gouvernement n'a pu permettre de déterminer des bases, & dont le terrein est assez uni pour ne présenter aucun point d'où l'on puisse observer.

Le sol de l'Egypte est effectivement si bas, que ce n'est qu'à quelques monticules formées par les décombres de l'ancienne Alexandrie, & à la prodigieuse élévation de la colonne de Pom-

pée, qu'on peut reconnaître cet atterrage; toute la côte forme horiſon, & l'on n'apperçoit à trois lieues en mer, que quelques palmiers qui paraiſſent ſortir de ſes eaux; ce n'eſt pas cependant à ce ſeul nivellement que l'Egypte doit l'inondation périodique qui l'arroſe.

On a déja vu que les vents aliſés de l'O. au N. en chariant les brumes de l'Europe ſur l'Abyſſinie, ſoufflent dans la direction du Nil, & l'on reconnaîtra dans ce méchaniſme, qu'en refoulant les eaux du fleuve, le vent devient le principal agent de ſon débordement. Parvenu à ſon plus haut degré vers le milieu de Septembre, les vents s'aliſant alors dans la partie du Sud, concourent avec la pente naturelle du Nil, à accélérer l'écoulement des eaux en même tems qu'ils raſſemblent l'excédent des nuages devenus inutiles ſur l'Abyſſinie & l'Ethiopie, pour les porter avec fruit vers les

ſources de l'Euphrate, où le même phé-nomène d'une inondation périodique, enrichit la Méſopotamie immédiatement après que l'Egypte a été abreuvée. On voit à cette époque une colonne de nuages traverſer la Mer Rouge vers l'iſ-thme de Suèz, prolonger la Syrie, ſe raſſembler ſur le Mont Ararat, tandis que le même vent aliſé dans le Golphe Perſique, en comprimant les eaux de l'Euphrate, procure à la Méſopotamie par les mêmes moyens, les mêmes avan-tages dont l'Egypte jouit.

Cette obſervation météorologique, dont j'ai ſuivi ſcrupuleuſement tous les détails, peut annuellement ſe vérifier dans un climat où la pureté du ciel ne peut induire à erreur.

Toutes les deſcriptions de l'Egypte ſe ſont accordées juſqu'à préſent pour conſidérer le limon dont les eaux du Nil ſe chargent pendant la crue, & qu'elles

dépofent enfuite fur les terres inondées, comme un engrais qui les fertilife. On ne découvre cependant dans fon analyfe aucune qualité végétative avant fa réunion au fable qui compofe avec l'argile le fol de l'Egypte, dans la proportion des ouvrages de poteries. Ce limon n'eft auffi que le produit des éboulemens que le Nil opére fur fes deux rives, il fe charge alors de toute la partie argilleufe. Sa légéreté joint au mouvement des eaux, en tient les particules fufpendues, tandis que la partie fabloneufe fe dépofe, & préfente aux habitans de nouvelles îles, après l'écoulement de l'inondation. Le cultivateur s'en empare auffi-tôt, fon induftrie fupplée à l'aridité des fables, il joint de la fiente de pigeons aux graines de melons d'eau qu'il y plante, & jouit d'une abondante récolte avant que la nouvelle inonda-

dion vienne encore détruire ces champs, pour en préparer de nouveaux.

Le tournoiement des eaux qui opérent ces variations, résulte néceſſairement du double effort de la pente & du vent qui agiſſent en ſens contraire; mais le Nil eſt nonobſtant cette agitation ſi facile à contenir, que pluſieurs champs plus bas que la ſurface de ce fleuve, dans ſa crue, ſont préſervés d'une inondation nuiſible à leurs productions, par le ſeul ſecours d'un batard d'eau de huit à dix pouces d'épaiſſeur en terre humectée.

Ce moyen qui ne coûte au cultivateur, qu'un léger travail; eſt employé pour préſerver le Delta lorſqu'il eſt menacé d'inondation. Cette île qui produit annuellement trois récoltes, eſt ſans ceſſe arroſée par des machines conſtruites ſur le Nil & ſur les canaux qui la coupent; mais elle éprouve rarement

la crainte d'être ſubmergée, & cette riche partie de l'Egypte, qui touche à la mer, ſentirait encore moins le gonflement du fleuve, ſi l'effet des vents aliſés, n'accumulait pas les eaux de la Méditerranée vers le Sud.

Il eſt important d'obſerver que le Delta plus élevé que le reſte de l'Egypte eſt bordé vers la mer, par une forêt de palmiers, appellée la forêt de Berelos, dont le ſol domine de beaucoup la plus grande élévation des eaux, & cette remarque topographique ſuffit pour détruire le ſyſtême de la formation du Delta par ſédiment; un terrein qui domine les plus fortes inondations, ne peut leur devoir ſon origine, il a pu ſeulement occaſionner la diviſion des deux bras du Nil; mais ni cette circonſtance, ni l'exiſtence de l'île qui les ſépare, ne méritait pas tant de travail, & M. Maillet aurait pu ſe diſ-

penser de répéter à cet égard, le systême d'Ephore qui n'eut même aucun succès dans l'opinion de ses contemporains.

Les vestiges des canaux qui arrosaient les Provinces de l'O. & de l'E. du Delta, annoncent que l'ancienne Egypte y avait ménagé la plus riche culture. On doit aussi présumer par l'étendue des ruines d'Alexandrie, la construction du canal, & le nivellement naturel des terres qui entourent le lac Maréotis, & s'étendent à l'O. jusqu'au Royaume de Barca; que ce pays aujourd'hui livré aux Arabes, & presque sans culture, était aussi riche en productions de tout genre, que la ville d'Alexandrie l'exigeait pour sa propre subsistance.

On observe par la disposition du canal d'Alexandrie, qu'en servant à abreuver cette Ville, & à faciliter son commerce, il devait encore en prolongeant la partie supérieure des terres cultivables qui sont

à la rive gauche du Nil, vis-à-vis le Delta, ſervir à les fertiliſer, en même-tems qu'une digue conſtruite au Béquers [1], reculait les bornes de la mer, pour ajouter à l'Egypte un grand terrein dont la culture touchait aux fauxbourgs de cette immenſe Ville, réduite aujourd'hui à un petit Bourg bâti ſur le nouvel iſthme qui s'eſt formé entre les deux Ports, & qui réunit l'île du Phare, à la terre ferme ; cette Capitale du commerce de l'univers, condamnée depuis long-tems à ne ſervir que d'entrepôt aux conſommations de l'Egypte, ſemble s'être exilée elle-même de ſes propres murailles ; mais on ne peut jetter les yeux ſur l'étendue & la magnificence de ſes ruines, ſans appercevoir que les plus grands moyens n'ont de valeur que dans la proportion du ſiècle qui les em-

[1] Petit port ſitué entre Alexandrie & Roſette.

ploie, & du génie des hommes placés pour les employer.

L'Egypte ſituée pour aſſocier à ſon commerce, l'Europe, l'Afriqu e les Indes avait beſoin d'un Port. Il devait être vaſte, & d'un abord facile, les bouches du Nil, n'offraient aucun de ces avantages, le ſeul Port qui fût ſur cette côte, placé à douze lieues du fleuve, dans un déſert, ne pouvait être apperçu que par un génie hardi; il fallait y bâtir une Ville, ce fut lui qui en deſſina le plan. A quel degré de ſplendeur n'a-t-il pas porté Alexandrie dans ſa naiſſance, il la joignit au Nil, par un canal navigable, & utile à la culture, elle devint la Ville de toutes les Nations, la métropole du commerce; il en honore les cendres que les ſiècles de barbarie ont amoncelés, & qui n'attendent qu'une main bienfaiſante qui les délaie, pour cimenter la reconſtruction

du plus vaste-édifice que l'esprit humain ait jamais conçu.

Le fond de roche qui borde la côte d'Egypte, démontre que l'île du Phare n'a pu être formée que du produit des cendres d'Alexandrie, & que le bas-fond qui séparait les deux bassins, s'est élevé par les décombres que la mer y a repoussé. Ce nouveau rivage atteste encore la vérité de cette observation, & les vagues y mettent journellement à découvert nombre de pierres gravées, qui ne peuvent appartenir qu'aux décombres de l'ancienne Ville.

Ses ruines offrent à chaque pas le témoignage de son ancienne splendeur, & le manteau Macédonien que son enceinte représente, en rappellant le fondateur semble en avoir imposé aux Barbares dans les différens saccagemens de cette ville. Les mêmes murailles qui garantissaient son industrie & ses riches-

ſes défendent encore aujourd'hui ſes ruines, & préſentent un chef-d'œuvre de maçonnerie.

Quelques Hiſtoriens prétendent que les Sarraſins ont ſubſtitué cette enceinte à l'ancienne qu'ils avaient détruit; mais ſi l'on pouvait reconnaître la main de ces déprédateurs, ce ne pourrait être que dans les parties réparées, auſſi dépourvues de propreté que de régularité; on ne peut leur accorder la conſtruction des murs qui ſéparent Alexandrie de Nécropolis, il ne ſerait pas plus abſurde de leur attribuer l'élévation de la colonne de Pompée.

Ce monument dont l'objet & le fondateur ſont également inconnus, placé près du canal entre Nécropolis & les murs d'Alexandrie, devait appartenir au fauxbourg qui, ſuivant les Auteurs, joignait le lac Maréotis. On pourrait conjecturer par des fragmens de granite

rofe, & fur-tout par les anciennes fondations qui environnent cette colonne, qu'elle était élevée au milieu de la place marchande ; mais fans porter nos recherches au-delà des bornes pofées dans l'obfcurité des tems, le feul examen de ce monument fuffit à l'admiration. Je ne répéterai pas la defcription que M. Maillet & différens voyageurs en ont donnés. Je me bornerai à faire remarquer que cette maffe énorme pofée fur une pierre moitié moins grande que le ftilobate qui s'y appuie centralement, n'eft foutenu depuis tant de fiécles que par l'adhérence précife des deux plans & la perfection de leur coupe horifontale. Ce point d'appui que l'on peut examiner librement par une excavation faite dans le blocage qui femblait foutenir la bafe, eft un morceau de granite enfoncé à plus ou moins de profondeur dans le roc calcaire qui compofe le fol. L'infpection

des hiérogliphes gravés ſur la face que l'ouverture a miſe à découvert, pourrait faire ſuppoſer qu'on a employé pour cette pierre fondamentale, un fragment d'obéliſque. Il paraît cependant plus naturel de penſer que ces caractères préſentent l'hiſtorique de cette colonne.

Le parfait à-plomb que je viens de démontrer, ne laiſſe aucun doute ſur la poſe perpendiculaire & ſucceſſive du ſtilobate, de la baſe, du fût & du châpiteau; mais il n'eſt pas ſi aiſé de concevoir les moyens employés pour élever ce même fût d'un ſeul morceau de granit roſe de plus de quatre pieds de module, d'Ordre Corinthien. Ce travail n'a pu s'effectuer ſans le ſecours des grues, & cette obſervation ramenerait à croire que l'imitation du corbeau d'Archiméde, nous a précédé en Egypte; ce qui n'eſt pas plus ſurprenant que de trouver ſous les laves du Véſuve, la repréſentation

ſentation du valet & de la varlope de nos Menuiſiers.

Ce monument n'eſt pas le ſeul dont la hardieſſe étonne ceux qui abordent en Egypte, & l'aiguille de Cléopâtre, non moins difficile à élever, ne permet pas d'attribuer aux arts de la Grèce des travaux répandus avec profuſion dans la haute Egypte. On obſerve même, dans le chapiteau de la colonne de Pompée, une imitation trop groſſière des feuilles d'achante, pour n'y pas reconnaître des mains, plus accoutumées à mouvoir ces maſſes énormes, qu'à manier le ciſeau de Phidias. Celui des Egyptiens n'offre quelque délicateſſe que dans l'inciſion des hiéroglyphes. L'aiguille de Cléopâtre en eſt chargée ſur les quatre faces; ſa baſe cachée ſous des décombres, ne permet pas de juger de ſon point d'appui; mais l'examen d'une ſemblable aiguille renverſée & briſée

près de la première, démontre qu'elles ont été toutes deux posées sur quatre dez de bronze. On apperçoit aussi que ces deux obélisques alignées sur deux gros corps de bâtimens à des distances égales, décoraient cet emplacement dont les vestiges manifestent un Palais. On croit y reconnaître celui de Cléopâtre. J'ai vu plus distinctement dans une rotonde assez bien conservée & sur-tout dans plusieurs cachots qui l'environnent, le Tribunal de justice, & j'ai été étonné de la conservation de l'enduit qui en couvre les murs.

Des signes encore moins équivoques font reconnaître la principale place d'Alexandrie, plusieurs colonnes dont deux placées au centre d'un des côtés de la place, & vis-à-vis un énorme amas de voûtes écroulées, en désignant l'entrée du principal Temple, ne laissent pas de doute que ces ruines n'appartiennent à celui de

Jupiter Sérapis. Si l'eſprit de deſtruction n'était pas toujours pareſſeux & ignorant, ces précieux débris diſparaîtraient plus promptement. J'ai vu les Barbares qui en ſont dépoſitaires, occupés à fendre des tronçons de colonnes pour en faire des meules de moulin, & j'ai eu la ſatisfaction de voir leur travail rendu inutile par leur mal-adreſſe. Si ces motifs conſervent les grandes maſſes, les ſtatues ne peuvent échapper à l'avarice qui les découvre; mais ce n'eſt jamais qu'après avoir ſatisfait au fanatiſme par la mutilation de ces prétendues idoles, que les Arabes viennent les vendre aux Européens. Le peu de profit qu'ils en retirent, en n'excitant point leurs recherches, les empêche heureuſement de fouiller ces décombres, & réſerve à nos neveux ce précieux dépôt.

Les fauxbourgs d'Alexandrie, celui qui joignaient Nékropolis, & celui dont

on diſtingue encore les rues dans la plaine qui conduit à Roſette, contiennent ſans doute beaucoup de richeſſes enfouies ſous leurs ruines, & l'emplacement de Nékropolis [1], eſt couvert de monticules qui invitent à conſidérer dans ces amas les débris des Temples & des Monumens élevés par la piété ſuperſtitieuſe des anciens Egyptiens. J'ai viſité avec ſoin les catacombes de cette ville, (le cimetiere d'Alexandrie); & quoiqu'il ne ſoit pas poſſible de les comparer avec celles de l'ancienne Memphis, que les Arabes dérobent aux curieux, afin de leur vendre plus certainement les momies qu'ils deſirent, il eſt probable que la méthode des embaumemens étant la même, la forme de ces catacombes ne peut différer que dans leurs proportions. On obſerve même que la nature n'ayant

[1] Nékropolis, ville des Morts; ce mot grec eſt composé de Νεκρω, *mort*, & de Πολις, *ville*.

pas offert dans cette partie de l'Egypte un banc de roches ſemblable à celui qui borde le Nil au-deſſus du Delta, les anciens habitans d'Alexandrie n'ont pu s'en procurer l'imitation, qu'en faiſant d'abord une eſpèce de chemin creux dans le plateau de roc vif qu'ils deſtinaient à Nékropolis. Cette excavation de trente à quarante pieds de large ſur une longueur de deux cent, & vingt-cinq de profondeur, eſt terminée par des pentes douces à ſes extrémités; les deux côtés, taillés perpendiculairement,contiennent pluſieurs ouvertures larges & hautes de dix à douze pieds creuſées horiſontalement, & qui forment par leurs différens rameaux des rues ſouterraines. Celle de ces couvertures que la curioſité a débarraſſé des décombres & des ſables qui rendent l'entrée des autres incommode ou impoſſible, ne contient plus de momies; mais on y voit encore les pla-

ces qu'elles occupaient, & l'ordre dans lequel elles y étaient rangées ; des trous de vingt pouces en quarré, creuſés de ſix pieds horiſontalement, rétrécis dans le fond, & ſéparés l'un de l'autre par des cloiſons de ſept à huit pouces d'épaiſſeur ménagée dans le roc, diviſent en échiquiers les deux parois de ce ſouterrain.

Il eſt facile de juger, par cette diſpoſition, que chaque momie entrait par les pieds dans la caſe qui lui était deſtinée, & qu'on ouvrait de nouvelles rues à meſure que les habitans de Nékropolis ſe multipliaient. J'ai cru que cette obſervation en portant quelque lueur dans les catacombes de Memphis, pourrait expliquer l'énormité, la multitude, ainſi que les différentes élevations des pyramides de la haute & baſſe Egypte ; & je paſſe à l'examen de celles de Giſa, pour en tirer les inductions

qui m'ont parue les plus vraiſemblables. J'ai déja dit qu'elles ſont conſtruites ſur le banc de rochers qui bordent la Lybie : deux de ces pyramides different peu dans leurs proportions, & la troiſième ſeulement de trois cent pieds, n'a jamais attirée aucun regard; la plus grande dont chaque côté du quarré de ſa baſe & ſa hauteur ont ſix cent pieds, permet aux curieux d'examiner l'intérieur de cette énorme ſtructure. Le Conſul Maillet, en en donnant la deſcription, les plans, & les coupes les plus exactes, aſſure que cette pyramide a été violée; mais cette étrange manière de caractériſer la prétendue dégradation des aſſiſes de pierres qui devaient maſquer l'entrée des galeries par leſquelles on pénétre aujourd'hui juſqu'au ſarcophage placé au centre de ce monument, ne démontre aucune violence, il paraît au contraire certain que cette pyramide n'a jamais été

fermée ; en effet, l'avarice ou la curiosité n'auraient pu en entreprendre la dégradation, sans faire différentes tentatives dont il n'existe point de traces. Cependant aucun des côtés de la pyramide voisine n'indique son ouverture ; comment donc celle-ci aurait-elle été trouvée d'abord? pourquoi les assises inférieures qui ne faisaient aucun obstacle, auraient-elles été ôtées ? Comment existerait-il encore une propreté remarquable dans les pierres d'attente ? Comment enfin le bas-relief placé au-dessous de la clef de la voûte, & la perfection de tout l'ouvrage n'auraient-ils pas souffert de cette dégradation. Cependant Maillet, pour appuyer son hypothèse, entre dans tous pour les détails du travail qu'il suppose, & prête aux Egyptiens des moyens compliqués, que l'énormité de ces masses, & plus encore les pieuses superstitions de ce peuple, n'avaient pas besoin d'em-

ployer pour garantir des aſiles que tout invitait à reſpecter.

L'exactitude de cet Ecrivain ne laiſſerait rien à deſirer ſur l'intérieur de ce monument, ſi ſes recherches avaient pu pénétrer dans le puits qui plonge perpendiculairement au centre de la pyramide, & dont il ne fait qu'indiquer l'ouverture. Différentes tentatives pour y deſcendre, rendues infructueuſes, ſoit par le manque de moyens ou la timidité de ceux qui les ont faites, laiſſe encore un champ libre aux conjectures; il ſemble cependant que ce puits ne préſentant aucun objet d'utilité; on eſt plus particulièrement invité à le conſidérer comme un paſſage myſtérieux. Cette idée, liée aux opinions des anciens Egyptiens ſur la mort, acquérera plus de poids par les obſervations ſuivantes.

La plus intéreſſante eſt dans le rapport que les tombeaux ſupérieurs ont avec

les inférieurs. Chaque pyramide a ses catacombes, le banc de rochers taillé au ciseau sur une longueur de cinquante toises perpendiculairement au sommet de la première pyramide & parallélement à sa face horisontale, présente plusieurs ouvertures, dont une latérale est creusée dans une direction tellement inclinée, qu'on ne pourrait y descendre sans se faire attacher, lors même que les Arabes en permettraient l'accès; d'autres issues sont encore fermées par de longues pierres chargées d'hiéroglyphes & de figures en bas-relief. Une seule de ces ouvertures par laquelle les Arabes tirent les momies dont ils font commerce, n'est fermée que par une porte de bois, & l'entrée de ce souterrain est confiée à la garde d'un Arabe qui y loge; mais nonobstant le bon accueil qu'il me fit, je n'ai pu en obtenir que la permission de regarder par une fenêtre qu'il s'est sans

doute fabriqué lui-même ; & je n'ai vu qu'un large souterrain où l'œil se perd dans l'obscurité, mais dont la direction répond à la base de sa pyramide, en supposant ici les différens rameaux qu'on parcourt à Nékropolis, ainsi que l'étendue & l'élévation proportionnées à la ville de Memphis. On concevra facilement l'énormité de l'excavation. Une autre observation non moins utile, c'est que les pyramides sont incontestablement du même roc, & l'on ne craint pas d'assurer que les catacombes en ont été la carrière. Si l'on ajoute à ces différentes remarques l'effet nécessaire des préjugés d'un peuple dont la vie semblait consacrée à la mort, ne paraîtra-t-il pas probable, qu'à chaque nouveau regne les habitans de Memphis fermaient les dernières catacombes pour en ouvrir de nouvelles ; que les pierres tirées de cette excavation étaient réservées au mau-

solée du Souverain actuel, & que la durée de son regne en déterminait les proportions. Ces pierres de même échantillon, transportées à mesure sur le plateau, n'avaient plus besoin, pour former ces monumens, que d'être placées en retraite, lorsque le calcul de leur nombre avait donné l'étendue de la première assise. On peut encore conjecturer que le puits dont j'ai parlé, aboutissant dans les tombeaux inférieurs, ménageait au Souverain le moyen de communiquer avec tous ses sujets morts sous son regne; c'était lui inspirer ce desir si précieux & jamais infructueux d'en être aimé pendant sa vie.

De cette manière l'Egypte aurait en quelque sorte soumis la chronologie de ses Rois à un calcul mathématique, & si l'on admet le terme moyen de la mortalité dans une population donnée; & le produit des pierres des catacombes

dans une égale proportion, il suffirait d'avoir la durée du regne d'un des Pharaons, & la hauteur de son monument, pour obtenir par une régle de proportion la durée de chaque regne.

Sous ce point de vue, toute idée d'oppression, d'esclavage, de tyrannie, disparaît à l'aspect de ces masses énormes. On ne les voit plus que comme un dernier pacte entre le Souverain & ses Sujets; & si l'on se rappelle la sévérité du Tribunal où chaque mort était traduit avant son inhumation, on croira appercevoir le motif de l'ouverture de la grande pyramide de Gisa, & l'on ne pourra voir sans vénération celles qui sont fermées.

Si le matériel de ces objets donne cet apperçu, un examen plus réfléchi vient encore le confirmer. La construction du canal de Joseph, les travaux de l'Egypte supérieure, le fameux lac Mœris, &

les canaux qui enrichiſſent encore là Baſſe-Egypte, ſont des monumens dont l'exiſtence n'eſt pas plus douteuſe que celle des pyramides. Comment pourra-t-on croire celle-ci; l'ouvrage de la tyrannie, les bienfaiteurs de l'humanité, en ont-ils jamais été les oppreſſeurs, & chez un peuple uniquement occupé de ſa ſépulture, qui s'était même ſoumis à n'y pénétrer qu'après en avoir été jugé digne, aucun genre d'oppreſſion n'a pu ſans doute être employé pour les conſtruire [1].

Les proportions des pierres qui compoſent les pyramides ſont de ſept à huit pieds de long ſur trois de haut & quatre de large, poſées en retraite de trois pieds & un de recouvrement, quoique le revêtement de la première ſoit totalement

[1] On ne prétend nullement contredire ici ce que l'Ecriture Sainte nous apprend de l'oppreſſion que les Iſraélites ſouffrirent en Egypte, & des travaux auxquels ils étaient condamnés.

détruit, ce qui donne la facilité de monter à ſon ſommet. On ne peut révoquer en doute que ſon talu n'ait été au moins préparé, quand on conſidere les priſmes de granit qui ſont encore répandus autour de ce monument. J'en ai trouvé un dont le côté de l'hypothénus était taillé pour ſervir à un des angles de la pyramide. Cette découverte aurait épargné à M. Maillet les ſoins qu'il s'eſt donné, pour rechercher par le ciment la qualité du revêtement; elle l'aurait auſſi préſervé de l'erreur où il eſt tombé, en prenant quelques parties du roc calcaire, pour des fragmens de marbre blanc. On peut préſumer que les priſmes qui couvrent encore la partie ſupérieure de la deuxieme pyramide, en ſeront détachés pour le ſeul plaiſir de voir rouler ces maſſes ſur les aſſiſes inférieures. Ce motif a dû opérer la deſtruction des priſmes qui manquent; le plus léger effort y ſuffit,

& ce genre de gaieté ne ſait jamais rien ſe refuſer.

C'eſt vis-à-vis cette ſeconde pyramide, un peu en avant du rocher, qu'on voit encore ce fameux ſphinx beaucoup plus célébre qu'il ne mérite de l'être. Ce n'eſt en effet qu'une maſſe de rocher prolongé en dos d'âne juſqu'au grand banc dans la direction du centre de cette pyramide. On donna à ce rocher la forme d'un ſphinx; on ouvrit ſur ſon dos deux puits quarrés pour ſervir d'entrée à la catacombe, & dès-lors la garde de ces tombeaux ſembla confiée à cette eſpèce de monſtre.

Il paraît auſſi qu'à chaque pyramide & ſa catacombe, on avait joint un Temple dont on ne retrouve plus que les ruines, nonobſtant le ſoin de les conſtruire avec des pierres énormes. J'en ai meſuré de vingt-deux pieds de long ſur ſept de haut & neuf d'épaiſſeur, dont

les

les joints étaient encore parfaitement unis. Si l'on confidère que les plus anciens Ecrivains ne parlent de ces édifices, que comme nous en parlons nous-mêmes, à quelle époque placera-t-on la conftruction de plufieurs grandes pyramides à l'Oueft de celles de Gifa, & dont on ne trouve plus que quelques affifes? Je ne parlerai point des petits tombeaux qu'on apperçoit à peine; mais je ne quitterai pas ces monumens fans communiquer la fenfation que leur afpect m'a fait éprouver, elle peut feule donner une idée de l'élévation de ces maffes que nous ne pouvons nous repréfenter par aucun objet de comparaifon.

J'ai déja dit que j'étais parti à minuit de Gifa avec des Arabes qui me conduifaient aux pyramides, nous en fuivions la direction fans perdre de vue ces maffes qui nous femblaient autant de montagnes. Parvenus à un village qui

nous en avait dérobé la vue un inſtant, elles me reparurent en en ſortant ſi prodigieuſement élevées que je crus y toucher. Je voulais même mettre pied à terre, lorſque mes guides m'aſſurèrent qu'il y avait encore une lieue. Nous marchâmes en effet près de trois quarts d'heure, au bout deſquels les pyramides me ſemblèrent tellement diminuées, que je deſcendis de cheval à cent pas de la première, auſſi étonné de ſon peu d'élévation que je l'avais été de ſon énormité; mais je la retrouvai bientôt en m'en approchant; & ces contrariétés dans mon optique, m'engagèrent à en chercher le principe. Je m'éloignai à cet effet à plus de ſix cent pas de la pyramide ſur un plan horiſontal à ſa baſe. Je me retournai alors & ce point de vue me donnant ſa plus grande élévation. Je remarquai qu'à cette diſtance la hauteur perpendiculaire du monument

rempliſſait l'angle des rayons viſuels, de manière qu'en m'en rapprochant, ce même angle que je comparerai aux deux pointes d'un compas, ne pouvait plus en embraſſer qu'une partie, & qu'à cent pas, j'en découvrais à peine le tiers auquel ſe réduiſait la ſenſation que j'éprouvais. Il réſulte de cette obſervation que toute élévation qui excéde la corde des deux rayons viſuels, eſt en plus, & que tout ce qui ne le remplit pas, eſt en moins. Ce principe ſera appliqué utilement aux édifices publics, ſi la diſtance du ſpectateur en détermine conſtamment le module [1].

[1] La colonnade du Louvre a été aggrandie ſenſiblement en abattant les maiſons qui obligeaient à la voir de trop près; elle ſerait dans ſa plus grande valeur, ſi on pouvait la découvrir ſur l'alignement de Sainte Germain l'Auxerrois; elle perdrait, ſi on la voyait de plus loin. Par cette même raiſon, il aurait fallu élever celle de la Place Louis XV, à la proportion de ſa diſtance au chemin de Verſailles; & l'on éprouve en voyant Sainte Genevieve de la rue Saint Jacques, le regret qu'une ſi belle copie de l'antique, n'ait pas été meſurée avec la hardieſſe de ſes modèles.

Quoique les affaires dont j'étais chargé ne m'aient pas permis de parcourir la plaine des Momies, j'ai pu cependant me procurer la certitude, que les ſables qui la couvrent, conſervent la propriété de deſſécher les corps. Le roc inférieur ſervait en même-tems le luxe des inhumations particulières. N'en pourrait-on pas conclure que cette plaine à l'abri de l'inondation, & par cette raiſon auſſi inutile aux vivants, que favorable aux morts, ſervait de cimetiere aux habitans des petites villes & des villages de l'Egypte, qui par leur poſition pouvaient s'y faire tranſporter?

Les gens du pays aſſurent que les monumens funèbres de la Thébaïde ſont innombrables, & ſurpaſſent en magnificence ceux de Memphis & d'Alexandrie. Ils ajoutent qu'on y voit encore des temples dont les colonnes en granit roſe, ſont auſſi grandes que celle de

Pompée, & que les peintures de l'intérieur n'en ſont pas moins remarquables. On ne peut douter que la haute Egypte ne contienne auſſi une infinité de tréſors enfouis ſous ſes ruines. Il y a peu de tems qu'un Copte découvrit une urne remplie de médailles d'or, dont il a fondu ſecrétement le plus grand nombre; mais un Anglais a eu le bonheur de s'en procurer une centaine dont quelques-unes ſont au cabinet du Roi.

On ne doit pas croire qu'un ſemblable exemple, en excitant la cupidité des habitans, devienne jamais funeſte à la conſervation des monumens, la crainte des vexations qui ſuivraient les découvertes, retiendra toujours ceux qui ſeraient tentés de s'en occuper.

Dans les différens travaux qui ont illuſtré l'ancienne Egypte, le canal de communication entre la mer Rouge &

la Méditerranée, mériterait la première place, si les efforts du génie en faveur de l'utilité publique, étaient secondés par les générations destinées à en jouir, & si les fondemens du bien social pouvaient acquérir la même solidité que les préjugés qui tendent à le détruire. Voilà cependant l'abrégé de l'histoire; elle n'offre que ce tableau, c'est celui de toutes les Nations, celui de tous les siècles. Sans ces continuelles destructions, l'univers n'eût été gouverné que par sa géographie, la position la plus heureuse aurait dicté des loix immuables, & le canal de la mer Rouge eût été constamment la base du droit public des Nations.

Les opinions les moins fondées, mais qui prévalent presque toujours sur les observations les mieux faites, ont établi assez généralement des doutes sur l'existence de ce canal, on en a nié jusqu'à

là poſſibilité ; cependant Diodore de Sicile en atteſte l'exiſtence, & quoiqu'on puiſſe penſer de cet auteur, rien n'autoriſe à rejetter les faits dont il a été le témoin.

Voici comme il s'explique dans ſon Hiſtoire univerſelle, Livre premier, ſeconde Partie. « On a fait un » canal de communication, qui va du » golphe Péluſiaque dans la mer Rouge. » Nécos, fils de *Pſammeticus* l'a com» mencé; Darius, Roi de Perſe, en con» tinua le travail, mais il l'interrompit » enſuite ſur l'avis de quelques Ingé» nieurs qui lui dirent qu'en ouvrant les » terres, il inonderait l'Egypte, qu'ils » avaient trouvé plus baſſe que la mer » Rouge. Ptolomée ſecond, ne laiſſa pas » d'achever l'entrepriſe, mais il fit » mettre dans l'endroit le plus favora» ble du canal, des barrières ou des » écluſes très-ingénieuſement conſ-

» truites, qu'on ouvre quand on veut
» paſſer, & qu'on referme enſuite très-
» promptement ; c'eſt pour cela que le
» fleuve prend le nom de Ptolomée dans
» ce canal, qui ſe décharge dans la
» mer, à l'endroit où eſt bâtie la ville
» d'Arſinoé ». Il eſt démontré par ce
paſſage, que les écluſes ſervaient encore
du tems de Diodore de Sicile. On re-
trouve aujourd'hui le radier ſur lequel
elles étaient établies, & ce monument
a été découvert près de Suez, à l'en-
trée du canal, qui exiſte encore, &
qu'un léger travail rendrait navigable
ſans y employer d'écluſes, & ſans me-
nacer l'Egypte d'inondations [1]. Rien

[1] Sultan Muſtapha dont l'eſprit commençait à s'éclairer, m'a fait faire un travail ſur cet objet important, dont il réſervait l'exécution à la paix. C'était à cette époque qu'il voulait également attaquer les vices de ſon Gouvernement ; & j'ai lieu de préſumer qu'il eût ſacrifié juſqu'à celui de ſon propre deſpotiſme, ſi ce Prince avait ſurvécu aux circonſtances malheureuſes qui ont préparé la ruine de cet Empire.

ne peut en effet juſtifier la crainte des Ingénieurs de Darius, lors même que leur nivellement eut été pris au moment des plus hautes marées. Il n'eſt pas moins important d'obſerver que toute cette partie de l'Iſthme offre le terrein le plus favorable aux excavations, dans le petit eſpace de douze lieues qui ſépare le golfe Arabique des bras du Nil qui s'en rapproche, & ſe jette enſuite dans la Méditerranée, à Tineck.

Après avoir jetté un coup-d'œil ſur ces monumens, qui par leur maſſe & leur antiquité ſemblent plutôt appartenir à l'Univers qu'à l'Egypte en particulier, examinons l'éta actuel de ce Royaume. Si l'on voulait l'enviſager ſous les rapports qui conſtituent la puiſſance d'un Etat, la politique pourrait peut-être ne voir qu'avec une ſorte de mépris cette grande métropole du monde, le berceau de toutes les ſciences & de tous

les arts, n'être plus aujourd'hui qu'une Province de l'Empire le moins puiſſant; mais le Philoſophe politique l'enviſagera ſous un aſpect plus digne de ſon attention, & s'il retrouve dans le climat, les productions & la population de l'Egypte, les mêmes moyens qui l'ont rendu célèbre; ces avantages, que les ſiécles ne peuvent détruire, & qui ont réſiſté aux plus grandes révolutions, leur paraîtront préférables à ces compoſitions chimiques, qui diſparaiſſent par le procédé contraire à celui qui les a produits. Telles ont été ſans doute ces Puiſſances dont l'Hiſtoire nous a tranſmis la mémoire, & dont le Géographe peut à peine retrouver la Capitale.

On apperçoit au contraire dans l'Egypte, les plus grands Roi, concentrer leur amour-propre dans des travaux toujours utiles à la culture; elle

leur offrait constamment de quoi désaltérer cette soif de gloire, qui dans le reste de l'univers, ne conduisait qu'à s'enivrer de brigandage.

Si l'immensité de l'ouvrage permettait d'attribuer aux hommes la construction du lac Mœris, l'utilité de ce prodigieux réservoir en aurait fait le premier monument de la bienfaisance des Pharaons; mais si l'étendue de ce lac & sa profondeur laisse quelque doute sur son origine, on ne peut en avoir sur le canal de Joseph, celui de Trajan, celui d'Alexandrie & ceux du Delta. Ils sont visiblement construits à main d'homme. La facilité qu'ils procurent pour les arrosages, ne laisse aucune terre inculte, & la richesse du sol en multipliant les récoltes, entretient la population & l'anime. Il n'existe point de pays où elle soit plus remarquable qu'en Egypte; en effet le Delta, les

Provinces de l'Eſt & de l'Oueſt. Ainſi que toutes les terres qui bordent le Nil, juſqu'au Tropique, préſentent le tableau de la plus immenſe population; on aſſure qu'il y a en Egypte plus de neuf mille villages, & mille deux cent villes ou bourgs; ce qu'il y à de certain, c'eſt que ces habitations ſont tellement rapprochées, que m'étant arrêté à *Mentoubes*, au-deſſous de *Foua*, j'en ai compté quarante-deux en parcourant l'horiſon dont la plus éloignée n'était pas à deux lieues.

Par-tout où l'inondation peut s'étendre, ces habitations ſont élévees ſur des tertres conſtruits à cet effet, & qui ſont comme la fondement commun de toutes les maiſons qu'on y bâtit, & que l'intérêt de la culture invite à raſſembler dans le moindre eſpace poſſible; la précaution de les exaucer, eſt ſurtout néceſſaire pour éviter que les mai-

ſons bâties en terre, ne ſoient détruites par l'inondation. Les villages ſont toujours entourés d'une infinité de petites tourelles pointues, conſtruites pour y attirer les pigeons, afin de recueillir la fiente de ces animaux. Chaque habitation a auſſi un petit bois de palmier contigu, dont la propriété eſt commune, & dont le produit offre aux habitans des dates pour leur conſommation, & des feuilles pour la fabrication des paniers, des nattes & des autres objets de ce genre. De petites chauſſées également élevées pour l'inondation, entretiennent pendant ce tems toutes les communications libres. C'eſt ſur le Nil & ſur les grands canaux que les villes ſe ſont formées, on y voit toutes les maiſons conſtruites en brique, à pluſieurs étages, & dans un goût aſſez rapproché de celui que nous avions ſous François premier; les palmiers qui les environ-

nent, & les bateaux qui bordent leurs rivages ajoutent à l'agrément de leur ſituation.

C'eſt ainſi que réuniſſant la culture au commerce, toutes les villes de l'Egypte rapprochent, animent & profitent de l'induſtrie qui les entoure; mais le Caire ne borne pas cet avantage au ſeul intérêt de l'Egypte, ſon commerce embraſſe les deux hémiſphères; on y voit journellement les rues embarraſſées par le concours des chameaux qui y tranſportent les marchandiſes de l'Europe & des Indes, & le choc des ballots marqués à Madras & à Marſeille, ſemble fixer un centre à l'univers.

Le Caire, que les Arabes nomment Miſſir, eſt ſitué à une demi-lieue du Nil, ſur la rive droite de ce fleuve; cette ville touche aux montagnes de l'Arabie, & c'eſt à l'angle qu'elles forment pour s'éloigner vers l'Eſt, qu'eſt bâti

le Château du Caire ; Boulac & le vieux Caire en ſont les fauxbourgs : ſi l'on réunit ces deux villes à la capitale, pour en faire le dénombrement, on y trouvera dans les 700,000 conſommateurs qui y ſont raſſemblés, un ſecond apperçu de l'immenſe population de l'Egypte [1].

Le Caire contient quelques emplacemens aſſez ſpacieux pour inviter à les décorer, tels que la place de Lusbéquié, celle de la Romélie & celle de la grande Moſquée, nommée Sultan Haſſan ; mais toutes les rues en ſont étroites, mal percées & mal pavées, les palais même qui renferment le plus de richeſſes, n'ont à leur extérieur rien qui annonce l'opulence de cette

[1] Le grand Douanier de l'Egypte, qu'on doit conſidérer comme le Contrôleur-général de ce Royaume, m'a aſſuré que la ſeule ville du Caire contenait plus de ſept cent mille habitans, & je n'ai réuni Boulac & le vieux Caire à ce dénombrement que pour éviter l'exagération.

ville. Uniquement occupée du riche com merce des productions de l'Egypte par le Nil, de celui de l'Europe, par la Méditerranée, & de celui du Yémen & des Indes, par la mer Rouge, cette capitale engloutit encore tous les revenus domaniaux que les Grands se distribuent. Sa subsistance qui appartient également au commerce, augmente ses richesses; le luxe qui les suit s'y est accru au point d'avilir jusqu'à l'or, & les plus riches fabriques des Indes ont peine à les satisfaire.

Tout ce qui dans un autre Etat, ne pourrait être que le produit d'une administration éclairée, & constamment mue par les principes les plus salutaires, naît en Egypte de son propre sol: la richesse de ses productions en fournissant à l'avidité des tyrans, y garantit les cultivateurs de la tyrannie, & l'excédent des bleds devenu de première nécessité

ceſſité pour l'Arabie heureuſe, en aſſurant au commerce de nouveaux échanges, donne à ſon activité la baſe la plus ſolide & la plus indépendante. Les principaux abords de l'Egypte, ſont Suèz & Alexandrie; mais ce n'eſt pas dans ces deux ports qu'on pourrait juger de l'importance du commerce; où l'adminiſtration eſt nulle, il ne peut exiſter ni municipalités exigeantes, ni priviléges particuliers, ni monopole ſubalterne; le commerce prend naturellement ſon aſſiette, le crédit réel s'en empare; le cultivateur eſt ſon aſſocié, ſes agens ſont à gages. C'eſt à ce principe qu'il faut ſans doute rapporter la pauvreté des deux villes que je viens de citer, elles ne ſont au commerce que des agens ſalariés; Suèz eſt ſur-tout remarquable par la misère de ſes habitans, & les Arabes ſe ſont emparés du droit de tranſporter les marchandiſes ſans renoncer

à celui de les piller toutes les fois que l'anarchie leur promet l'impunité.

Outre les bleds que l'Egypte échange dans le Yémen, contre les cafés qui se distribuent en Europe, & particulièrement parmi les Turcs; le riz, le lin, le sel de natrom qu'on emploie dans les Tanneries, le sel ammoniac pour l'étamage, le kenna & le safranum pour la teinture, les gommes & les drogues les plus précieuses, sont des objets de commerce également importans. Le sucre est le seul article sur lequel l'industrie des Egyptiens se soit bornée à la consommation du pays, & le peu de cassonade qu'on exporte pour Constantinople, n'annonce pas la beauté du sucre qu'on tire de la haute Egypte, & qu'on raffine au Caire. Le Delta fournit aussi une grande quantité de cannes de sucre; mais elles n'y sont cultivées que pour l'agrément des habitans qui

s'en rafraîchiſſent. Une induſtrie plus utile eſt celle des toileries ; aucun réglement ne la dirige, elle s'étend juſqu'aux cataractes, ainſi que la culture de l'indigo, & dans ce climat brûlant, le vêtement ſe réduiſant à une chemiſe de toile qu'ils teignent toujours en bleu, le commerce trouve encore un objet d'exportation dans l'excédent de ce travail. Il s'empare auſſi des ſalines naturelles qui ſont dans le bas de l'Egypte, pour approviſionner la côte de Syrie, & l'intérieur des terres juſqu'à Damas.

Une obſervation aſſez curieuſe, c'eſt que les plantes étrangères, tranſportées en Egypte, s'y abâtardiſſent au point de ne pouvoir s'y reproduire; l'indigo eſt dans ce cas; & ce qui n'eſt pas moins remarquable, c'eſt que les champs d'indigo annuellement ſemés de nouvelles graines qu'on tire de Syrie, donnent aux Egyptiens une très-belle couleur,

tandis que cette même plante manque de qualité dans ſon ſol originel. Il réſulterait de cette obſervation, que l'indigo de Syrie a beſoin d'être tranſplanté; mais que la vigueur du terrein, & l'ardeur du ſoleil nuit à la qualité des graines, en donnant au ſol de l'Egypte le réſultat des ſerres chaudes.

A la bonté du ſol, & à la richeſſe des productions de l'Egypte, il faut encore ajouter l'air le plus ſalubre: on eſt ſur-tout frappé de cet avantage, quand on conſidère que Roſette, Damiette & Manſoura, environnées de rizières, ſont renommées pour leur ſalubrité, & l'Egypte eſt peut-être le ſeul pays de la terre, où ce genre de culture qui néceſſite des eaux ſtagnantes, ne ſoit pas malſain. Les richeſſes n'y coûtent rien à la vie des hommes.

Les recherches que j'ai faites avec ſoin ſur la peſte que j'ai cru originaire d'E-

gypte, m'ont convaincu qu'elle n'y ſe-
rait pas même connue, ſi les miaſmes
de cette maladie n'y étaient tranſportées
par le commerce de Conſtantinopleavec
Alexandrie. C'eſt dans cette dernière
ville qu'elle commence toujours à ſe
manifeſter. Ce n'eſt auſſi que rarement,
quoique ſans aucune précaution pour
lui en défendre l'abord qu'elle parvient
juſqu'au Caire, où les chaleurs la font
bientôt ceſſer, & l'empêchent de péné-
trer juſques dans le Saïde; il eſt d'ail-
leurs reconnu que les roſées pénétrantes
qui tombent ſur l'Egypte, à l'approche
de la Saint-Jean, détruiſent à Alexandrie
même, juſqu'au germe de cette maladie.

Ce n'eſt guères que ſur les côtes de
la Méditerranée, & juſqu'à dix lieues
dans les terres que les pluies ſont con-
nues en Egypte, rarement elles s'éten-
dent plus loin. A peine dans l'année
a-t-on au Caire deux heures d'une pluie

douce, jamais le bruit du tonnerre ne s'y fait entendre, & les orages d'ailleurs peu fréquens, se portent toujours dans la partie élevée des déserts de la Lybie & de l'Arabie, où ils n'ont rien à détruire. C'est ainsi que tout concourt à répandre sur l'Egypte les plus précieuses faveurs de la nature, les oiseaux de tout genre, & les espèces les plus rares, semblent s'y rendre en foule pour en jouir, & réunir leurs différens ramages à la gaieté des habitans.

Le cours du Nil offre dans ce genre le tableau le plus intéressant. Ce fleuve est constamment bordé, ainsi que tous les canaux, d'une foule de peuple occupée aux travaux des arrosemens, soit en puisant eux-mêmes, soit en excitant les animaux destinés à les soulager de ce travail; un nombre infini de seaux à bascules, & de roues à chapelet, sont disposées à cet effet sur les rives; les

eaux qui s'élèvent & ſe verſent dans une première rigole, ſont diſtribuées enſuite dans l'intérieur des terres, par différents rameaux que l'induſtrie & l'activité du cultivateur ſait ménager & employer avec autant d'intelligence que d'économie. On voit en même-tems les femmes, livrées aux ſoins du ménage, tranſporter pour leur boiſſon l'eau du fleuve dans des cruches placées en équilibre ſur leurs têtes ; d'autres lavent leur linge, blanchiſſent leurs toiles, les étendent & ſe livrent à leur gaieté naturelle, au moindre objet qui l'émeut ; elles font alors retentir l'air d'un ſon vif & roulant, *le lululatus des Romains.* Les coches d'eau établis d'une ville à l'autre, les bateaux pour le tranſport des denrées, & la navigation que le commerce entretient, ajoutent à la variété & au mouvement de ce tableau.

Cette navigation eſt ſur-tout remar-

quable par l'agilité des matelots, & la manière dont on transſporte la poterie qui ſe fabrique dans la haute Egypte. Il eſt néceſſaire avant d'en donner l'explication, d'obſerver que les vaſes de terre cuite, deſtinés à conſerver l'eau pour la boiſſon des habitans, doivent avoir d'autant plus de capacité que les maiſons ſont plus éloignées du fleuve; la baſſe Egypte étant dans ce cas, les Potiers qui habitent dans la haute, en ont profité pour économiſer le bateau de transſport; les plus grandes jarres liées par leurs anſes, forment le premier plan de leur radeau; les moyennes, le ſecond; les petites poteries viennent enſuite; le propriétaire ſe ménage ſur ſa boutique, un emplacement commode, & muni d'une perche pour diriger ſon abordage; il s'abandonne alors au cours des eaux, ſans redouter les échouemens ſur une argile qui ne peut

rien endommager. Il parvient ainsi jusqu'au Delta, & son bâtiment disparaît par le débit successif de tout ce qui le composait.

Les Egyptiens naturellement doux & timides, sont gais & débauchés; toutes leurs actions se ressentent du fond de ce caractère; le moindre événement les effraie, le plus petit accueil les familiarise. Le goût de ce peuple pour la danse a introduit en Egypte des balarines; elles n'y connaissent aucune retenue, n'y plaisent que par l'excès contraire. A cela près, que les Egyptiens ont la peau basannée, leur sang m'a paru beau, ils ont sur-tout le corps svelte & dispos; hommes & femmes nagent comme des poissons; leur vêtement se borne à une simple chemise bleue, dont la coupe défend assez mal la pudeur des femmes; les hommes ne la fixent par une ceinture autour du

corps, que pour la commodité du travail; les enfans sont toujours nuds, & j'y ai vu des filles de dix-huit ans encore enfans.

Le Mahométisme est la religion dominante des Egyptiens, mais ce peuple y a ajouté une infinité de cérémonies qui tiennent plus à son goût pour les spectacles, qu'aux préceptes du Prophête: des confrairies de pénitens, des processions nocturnes avec des cierges, des vêtemens analogues à ce genre de dévotion, les chants qui accompagnent les enterremens, les pleurs qu'on y répand, & l'épulum férale [1] sont autant de pratiques qui appartiennent plus aux superstitions de leurs ancêtres, qu'à la nouvelle loi qu'ils ont embrassé. Ce-

[1] C'est le festin des morts pratiqué chez les Romains, d'usage chez les Grecs & rejettés par les Mahométans; mais cette pratique s'est conservée en Egypte, où le Calife-Omar a cru sans doute devoir céder à la superstition pour gouverner plus sûrement les superstitieux.

pendant les Egyptiens ont dans l'exercice de leurs préjugés, moins de férocité que les Turcs, qui ont moins de superstitions. C'est que ceux-ci sont orgueilleux, & que les Egyptiens ne sont que foibles. On apperçoit aussi que l'appareil qui décore leurs cérémonies, les réunit plus que le motif, & que la gaieté de ce peuple, & son libertinage, ont plus de part aux pélerinages qu'ils favorisent, que le Saint n'a d'empire sur l'esprit de ceux qu'il rassemble.

Les plus révérés sont l'Iman *Chafi* au Caire, & celui de *Tinta*, ville située dans le centre du Delta; ce dernier se nomme *Séid*, *Achmet* & *Bédouit*. C'est dans le mois de Juillet, que plus de 200,000 ames de la haute & basse Egypte accourent à ce tombeau: le commerce qui profite de tout, y a établi une foire considérable, les balarines, les joueurs de gobelets s'y rassemblent aussi pen-

dant le tems qu'elle dure ; Tintà réunit alors tout ce qui peut ſervir à l'agrément des pélerins, & le Chek de la Moſquée de *Séid*, *Achmet* & *Bédouit*, fait une ample récolte, en impoſant également la dévotion de quelques-uns, & le plaiſir du grand nombre.

Chaque Ville d'Egypte a auſſi ſon Saint, ſes proceſſions & ſes plaiſirs ; on y accourt au moins des environs, & le Gouvernement les maintient avec une ſorte de ſécurité. On ſent bien que dans cette diſpoſition, le Saint de la Capitale jouit de tous les droits de la Métropole, & que ſon tombeau eſt conſtamment achalandé. Mais la dévotion des femmes, plus fervente dans tous les pays que celle des hommes, ne ſe borne pas en Egypte à invoquer des mânes; & comme les dupes encouragent toujours les fripons, on voit au Caire, pluſieurs Saints bien portans, auxquels elles s'adreſſent

de préférence. C'eſt ordinairement à la porte ou dans la cour des Moſquées que ces prédeſtinés éliſent leur domicile, couchés ſur une mauvaiſe natte; leur coſtume annonce qu'ils ſe croient en paradis, & cet air de bienheureux entretient la vénération. D'autres pour ſe donner plus d'importance, marchent gravement dans les rues couverts ſeulement d'une longue tunique de laine blanche. Ils prêchent le mépris des richeſſes, en demandent inſolemment le partage, & annoncent toujours la fin du monde.

On a vu un de ces Saints donner en Egypte la preuve que l'habitude de tromper les autres conduit à ſe tromper ſoi-même. Un de ces fripons parvenu à l'enthouſiaſme, annonça au peuple le jour & l'heure où en prononçant ſeulement le nom de Dieu, il traverſerait le Nil debout ſur ſa natte. Une foule de curieux l'accompagna au rivage. Le Saint diſparut

bientôt dans les flots, & les imbéciles qui attendaient le miracle en lui laissant le tems de s'opérer, laissèrent au fou celui de se noyer.

L'humanité dégradée par ces pieuses absurdités, est honorée en Egypte par une fondation illimitée en faveur des aveugles; c'est aussi en ne lui donnant point de bornes que tous les aveugles de l'Egypte, réunis au Caire, ont accrédité l'opinion que ce climat les multipliait. On en compte environ quatre mille entretenus par la Mosquée de Sultan Hassan, & comparativement à nos climats, ce nombre n'excéde peut-être pas la proportion des habitans. Il faut cependant convenir qu'en Egypte, cette maladie attaque particuliérement la classe des individus qui couchent habituellement dans les rues ou sur les terrasses des maisons. Une rosée fraîche qui tombe pendant la nuit, attendrit insensiblement

les paupières & les diſpoſe à s'ulcérer par le contraſte de la chaleur du jour. Mais la vue de ceux qui couchent à couvert, ne paie pas même le tribut auquel l'intempérance aſſujettit dans d'autres climats.

Après avoir conſidéré les monumens de l'Egypte, la beauté du ciel, la population, l'activité des habitans & la richeſſe des productions, il ne reſte plus qu'à jetter un regard de mépris ſur ſon gouvernement. Des enfans Géorgiens tranſportés & vendus en Egypre, y repeuplent dix à douze mille Mamelucs; ce petit nombre fournit les Beys qui ordonnent la tyrannie, les Officiers ſubalternes plus cruels que leurs maîtres, & les troupes qui exécutent & ajoutent toujours à la barbarie.

Par l'examen des canons, ou code de Sultan Sélim, on doit préſumer que ce Prince capitula avec les Mamelucs,

plutôt qu'il ne conquit l'Egypte. On apperçoit en effet qu'en laiſſant ſubſiſter les vingt-quatre Beys qui gouvernaient ce Royaume, il ne chercha qu'à balancer leur autorité par celle d'un Pacha qu'il établit Gouverneur général & Préſident du Conſeil. C'eſt auſſi ce qui ſubſiſta, tant que la Porte put elle-même prêter ſecours à ſes Officiers ; mais ſon affaibliſſement la réduiſit bientôt au ſeul moyen de diviſer les Beys pour ſe ſoutenir contr'eux, c'eſt ainſi qu'en favoriſant toujours le partie le plus faible, les Turcs ſe créèrent de nouveaux ennemis, & ces fréquentes erreurs ont réduit les Pachas à un vain titre que les Mamelucs encenſent quelquefois ; mais en retenant toujours dans une étroite priſon celui qui en eſt revêtu.

Le célébre Aly-Bey contribua le plus à cette anarchie ; il avait conçu le deſſein de ſe rendre indépendant, & c'eſt pour

pour y parvenir qu'après avoir chassé ou fait assassiner dans les premiers tems de sa prépondérance tous les Beys qui lui parurent avoir trop de pouvoir pour espérer de les soumettre à ses volontés, il força le Pacha à conférer les dignités vacantes à ses propres esclaves. Il crut aussi ne pouvoir gouverner tranquillement l'Egypte, qu'en établissant le Cheik-Taher, Maître de la Syrie, & de Damas jusqu'à Gaze qu'il se réservait. Il voulait en même-tems assurer l'indépendance aux Druses & aux Mutualis, afin d'en faire ses alliés; & c'est après avoir élevé cette muraille impénétrable à la puissance Ottomane, qu'il comptait placer la couronne d'Egypte sur sa tête.

Cependant un de ses Esclaves qu'il avait élevé à la dignité de Bey, osa se croire son égal, & prenant le masque d'une fidélité dont la Porte ne fut pas la dupe, Mouhamet-Bey, attaqua son

Maître, fut heureux & moins éclairé que lui, en voulant cependant ſuivre la même carriere, il courut anéantir le Cheik-Taher, afin de réunir la Syrie à l'Egypte. Son ingratitude avait été impunie, ſa politique ne le fut pas; il perdit la vie au ſiége d'Acre, & Murad-Bey qui prétendit lui ſuccéder, ne fut qu'un tyran éphémère que la dernière révolution a détruit pour laiſſer à Iſmaël-Bey, un Gouvernement qui a déja été contrarié, & qui n'a encore pris aucun caractère.

Les querelles qui mettent fréquemment aux Mamelucs les armes à la main, reſſemblent plus au tumulte d'un aſſaſſinat, qu'à une guerre déclarée. La diſſention des tyrans ne donne au peuple qu'une ſcène qui l'amuſe; ſpectateur tranquille, indifférent ſur le ſuccès, ſans regret, comme ſans eſpérance, il n'interrompt aucune de ſes opérations.

Si l'indifférence du peuple pour ces événemens qui ſe ſuccèdent fréquemment, eſt étonnante, quand on conſidère avec quelle facilité il ſe déferait de ſes tyrans, la tranquillité de ceux-ci ne l'eſt pas moins; on n'apperçoit aucun reſſort pour contenir la multitude, & les Mamelucs ſemblent ne ſe diſputer l'Egypte que comme des brigands ſe diſputeraient le partage d'un tréſor.

Chaque Bey, Gouverneur d'une Province, nomme dans chaque diſtrict, des *Kiachefs*, eſpèce de ſous-Gouverneurs. Ces vexateurs ſubalternes revêtus de cette dignité qui les conduit à celle de Bey, s'attachent auſſi des Mamelucs ſans emploi, & toutes les villes & villages de l'Egypte réſervés pour les Beys ou diſtribués par eux à leurs créatures, ſont aſſujettis à des redevances territoriales. Le cultivateur les tient à la diſpoſition du Maître que le parti dominant lui

donnera. Tous ces Mamelucs épars dans l'Egypte ſont toujours attirés au Caire à chaque révolution ; mais ces querelles en rendant aux habitans leur liberté ne leur ont jamais inſpiré l'idée de la conſerver, & jamais les tyrans n'ont imaginé, qu'en ſe diſputant à la porte de la ville, on pouvait la leur fermer.

Tous les Beys habitent le Caire, & leurs eſclaves compoſent toutes leurs forces ; c'eſt-là qu'ils préparent par leurs intrigues les révolutions: lorſqu'elles ſont prêtes à éclater, les Kiachefs leurs cliens, accourent avec des Mamelucs pour ſe réunir à leurs Maîtres, ou les trahir en paſſant dans le parti contraire s'ils y voient plus d'avantage. Que peut-on attendre de la réunion de ces forces, ſans diſcipline, comme ſans intérêt à la choſe publique, l'avidité qui les raſſemble, les diſperſe auſſi-tôt que l'intérêt du moment ſe fait entendre ?

Le Château du Caire qui peut à peine mériter ce nom, eſt ordinairement le point que l'on commence à ſe diſputer; & c'eſt pour ſe l'aſſurer que les deux partis cherchent à attirer à eux les Mamelucs qui y commandent. La poſſeſſion de la ville eſt auſſi le ſeul objet de conquête; elle entraîne celle de toute la baſſe-Egypte, parce que perſonne ne la diſpute, & que la ſituation du Caire ſur le Nil, gouverne le commerce des denrées, ſeul intérêt du Cultivateur; mais cette ville dépend à ſon tour du Delta & de la haute-Egypte dont elle tire ſa ſubſiſtance. Le Said eſt auſſi la ſeule reſſource des fuyards; ils s'y retirent pour interrompre la navigation du fleuve, & affamer la Capitale.

Des troupes détachées par le parti victorieux y pourſuivent la deſtruction des Beys vaincus, qui n'obtiennent grace qu'en ſe réduiſant à deux ou trois Ma-

melucs, & à une résidence éloignée, tandis que leurs partisans négocient toujours avec succès leur retour au Caire, pour se rejoindre au parti dominant. Pendant cette guerre contre les fuyards, le Cheik-Amman qui commande aux Arabes dans la haute-Egypte, devient un homme important, son secours est sollicité par les deux partis ; mais les Arabes relégués dans la Lybie & dans l'Arabie Pétrée, moins utiles, moins accommodans & moins sollicités, pillent de tous côtés ; le Delta enveloppé du fleuve, est seul préservé de leur brigandage, & les Mamelucs fuyards sur les deux rives, échappent difficilement à leurs recherches ; le désordre est général jusqu'à ce que le partage des Gouvernemens, des districts & des villages, en rétablissant l'ancienne administration, rende à l'Egypte de nouveaux tyrans.

Le précis de la révolution dont j'ai

été témoin, confirmera l'idée que je viens de donner des Mameluces.

Après la mort de Mouhamet-Bey, dont on a parlé plus haut, les Beys d'Egypte partagés en deux partis préparaient en ſilence les moyens de ſe détruire. Murat plein de la même ambition qui avait animé ſon ancien Maître, s'était uni à Ibrahim, *Chek-elbelet* [1], & à quelques Beys moins importans. Ils exerçaient tranquillement leur tyrannie, tandis qu'Iſmaël, Juſſuf & quelques autres Beys, épiaient eux-mêmes l'inſtant de s'emparer du Gouvernement.

Iſmaël-Aga homme d'eſprit, adroit, diſſimulé & traître, attaché en apparence à Murat-Bey, gouvernait ſous ſon nom, excitait & ſervait les vexations dont pluſieurs négocians Turcs ou Coptes avaient été les victimes. Cependant Murat de retour de Lacharkyé où il

[1] Commandant Général.

venait de molester les Arabes, apprit en arrivant qu'un de ses gens avait été bâtonné par Soliman-Kiachef attaché à Jussuf-Bey; il manda ce Kiachef chez lui, & lui fit rendre cette correction avec usure; Jussuf sut si bien dissimuler cette offense, que l'orgueil de Murat crut pouvoir tout entreprendre impunément. On avait même affecté, à son retour au Caire, de le recevoir avec une sorte de triomphe, & il jouissait ainsi qu'Ibrahim de la plus grande sécurité, lorsque le 18 Juillet, Ismaël, Jussuf, tous les Beys de leur parti & leurs Mamelucs sortirent de la ville, pour s'emparer du Nil, en occupant le vieux Caire: ils firent en même-tems signifier au Chek-Elbelet, & à Murat de se soumettre volontairement, s'ils ne voulaient y être contraints par la famine ou par les armes. Une levée de boucliers aussi subite ne laissant pas au parti opposé le tems de

raſſembler ſes Mamelucs, la ſeule reſſource fut de s'emparer du Château du Caire, dont les Commandans ſont toujours à la diſpoſition du parti dominant. Cependant Murat & Ibrahim défiés journellement & reſſerrés dans le Château par les troupes du dehors, eſſayèrent en vain la force des Firmans [1] du Pacha qu'ils retenaient priſonnier; mais qui probablement ne deſirait pas les tirer d'embarras. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour Murat; c'eſt que cet Iſmaël Aga, ſon bras droit, dont nous avons déja parlé, au lieu de venir au Château joindre ſon Maître, paſſa dans le parti oppoſé avec plus de huit cent mille ſéquins dont il était dépoſitaire. Cette trahiſon réduiſit bientôt Murat & Ibrahim à fuir vers la haute-Egypte avec peu de

[1] Ordonnance en forme d'Edit, que les Pachas à trois queues, nommés Viſirs du Banc, rendent au nom du Grand-Seigneur.

ſuite. Ils s'emparèrent de Miniés. Le transfuge Iſmaël fut revêtu de la dignité de Bey, ainſi que Soliman Kiachef, & l'on donna à ce dernier la maiſon de Murat en indemnité des coups de bâton qu'il en avait reçu quinze jours auparavant. La paix fut publiée en même-tems, & Juſſuf-Bey trop aveuglé par ſon orgueil pour appercevoir qu'il n'avait été que l'inſtrument de cette révolution, annonçait déja avec la même inconſidération le projet de dominer ſes compagnons; mais les deux Iſmaël ne tardèrent pas à le punir de les avoir mal jugés, ils l'aſſaſſinèrent dans ſa propre maiſon, ſes partiſans ſubirent le même ſort, le nouveau Bey-Soliman fut dépouillé de la dignité; mais cette événement ne promettait pas une paix durable, & l'on dut préſumer que la deſtruction des fuyards ſerait le terme de l'union des deux tyrans.

Je ne quitterai pas l'Egypte ſans offrir aux Hiſtoriens & aux Géographes une obſervation ſans laquelle les détails que le Sire de Joinville nous a conſervé ſur le débarquement de S. Louis à Damiette, ſerait inintelligible. Ce témoin oculaire dit que la flotte du S. Roi partie de Chypre, & d'abord diſperſée, vint ſe réunir à Damiette ou Louis débarqua à la plage d'une île qui communiquait à la ville par un pont. Il réſulte de cet expoſé que le Nil ſe jettant alors dans la mer perpendiculairement à la côte, avait un petit bras, qui ſe prolongeant vers l'Eſt, formait une île vis-à-vis Damiette. C'eſt de cette branche que le fleuve a depuis fait ſon lit; & le comblement de l'ancienne embouchure, en réuniſſant l'île au Delta, ne préſente plus aux Géographes qu'une langue de terre qui couvre actuellement la ville. L'Hiſtorien reconnoîtra auſſi, que ſi ce changement

de ſite eût précédé l'arrivée des Croiſés, leur poſition eût été moins embarraſſante, le Delta leur eût offert avec l'abondance des vivres un aſyle impénétrable à la cavalerie des Mamelucs, & la ſituation la plus avantageuſe pour les réduire. C'eſt au contraire à la rive oppoſée que Louis expoſe ſon armée à manquer de ſubſiſtance, en donnant au Soudan le moyen de réunir toutes ſes forces contre lui. Le Sire de Joinville parle du Tanis, l'un des canaux de la Charquyée, comme d'un des bras du Nil, & ſemble ne pas connaître la pointe du Delta qui les ſépare. J'obſerverai auſſi pour les Phyſiciens, que le Fort S. Louis bâti à la pointe de la langue de terre, précédemment île de débarquement, eſt encore baigné par les eaux de la mer; & ſi l'on conſidère que l'époque de ſa conſtruction doit néceſſairement répondre à l'exiſtence du port de Fréjus, où le S. Roi s'eſt em-

barqué pour ſon expédition d'Egypte, on en conclura que des attériſſemens ſucceſſifs ont pu ſeuls combler ce port & reculer ſa plage à la diſtance où elle eſt aujourd'hui, puiſque le Fort S. Louis atteſte encore que le niveau de la mer n'a point eu depuis ce tems d'altération ſenſible.

Après m'être rembarqué à Alexandrie la frégate prolongea la côte d'Egypte, écarta les fonds de roches qui la rendent inabordable juſqu'à Damiette, en traverſa la rade & dirigea ſa route ſur Jaff dont la darſe peut à peine abriter quelques petits bâtimens. Nous mouillâmes en rade à près de deux lieues du rivage. Cette première ſtation à la côte de Syrie avait pour objet de me tranſporter à Rames. Je me rendis à cheval dans cette ville de la Paleſtine où le Procureur de Terre-Sainte vint de Jéruſalem pour s'aboucher avec moi. Ce Récollet avait

pour ſuite & pour eſcorte les quàtre chefs Arabes de la montagne. Le pouvoir de ſon argent avait été tel, qu'à la réception de mon courrier, il fit conclure à ces Princes diviſés depuis long-tems, une trêve dont le ſeul motif était de me venir voir plus commodément.

Le Gouverneur de Jéruſalem qui avait arrangé cette pacification, aurait deſiré que j'en profitaſſe pour me rendre auprès de lui; mais plus il ſe diſpoſait à me bien recevoir, moins j'étais tenté d'en payer les frais. La conſidération du Procureur me parut d'ailleurs trop bien établie pour me flatter de pouvoir y ajouter, & les reliques dont le ſacré Directoire me gratifia, ne me laiſſait rien à deſirer.

L'eſpace entre la mer & la montagne de Jéruſalem, eſt un pays plat d'environ ſix lieues de large, de la plus grande

fertilité ; le figuier d'inde [1] forme les haies & préſente des barrières impénétrables qui garantiſſent les propriétés. Le commerce de cette partie eſt en coton, ſon induſtrie en filature, & cette portion de la Terre-Sainte eſt ſur-tout remarquable par les veſtiges des Croiſades dont elle eſt couverte.

Le Mahométiſme en détruiſant ces monumens s'eſt conſervé le moyen de profiter du pieux enthouſiaſme qui les avait élevés, & la politique des Turcs en admettant les Grecs & les Latins au partage des ſaints Lieux, afin de profiter de leurs diviſions, a plus compté ſur leur orgueil que ſur leur dévotion. Une hypothèque auſſi ſolide a ſurpaſſé leurs eſpérances; les querelles des deux rites ſont intariſſables, & grace à l'argent de l'Eſpagne, le Gouvernement de Jéruſalem doit être con-

[1] Cette plante eſt auſſi nommée raquette.

ſidéré comme un des meilleurs bénéfices de vexations. Celle que les Grecs venaient d'eſſuyer à mon arrivée à Rames couvrait de gloire les Catholiques, & l'eſcorte du Procureur était une ſuite de ce triomphe. Il voulut me conduire à Jaff, & je fus vraiment charmé de voir l'uniforme des Récollets affourchée ſur un beau cheval Arabe richement harnaché & caparaçonné.

On me fit remarquer, en approchant de la côte, l'horrible Pyramide que Méhémet-Bey fit élever. Ce barbare la compoſa de quinze cent têtes qu'il fit couper après la priſe de cette ville.

Jaff forme un Gouvernement particulier appanagé à une Sultane qui en afferme la Douane; mais la dépopulation de cette ville a dû néceſſairement diminuer ſon commerce. Il ne conſiſte plus qu'en toile & en riz que Damiette expédie pour la conſommation de Napouloufe

louſe, de Rames, de Jéruſalem, & des nombreuſes hordes d'Arabes qui campent dans les plaines de Gaze : Damiette reçoit en échange des verreries groſſières, fabriquées à Ebrom, des cotons en laine, du cumin & ſur-tout du ſavon de Jaffe. Cet article jouit par une conceſſion immémoriale du droit de ne payer en Egypte que demi-Douane.

Après avoir viſité, avec le Procureur, l'Hoſpice de ſon Ordre, & fait toutes les démarches qu'il croyait néceſſaires à ſes vues, ce Moine qui n'était pas Prêtre, voulut mettre le comble à ſa conſidération, en me donnant ſa bénédiction à la face d'Iſraël; mais peu s'en fallut que la foule qui nous avait accompagnée ſur le rivage, ne me vit en même-tems ſubmergé par les briſans de *la barre* que la témérité des matelots oſa affronter, & que leur adreſſe eut aſſez de peine à ſurmonter.

De retour à la frégatte, elle fit voile pour S. Jean-d Acre où nous mouillâmes le lendemain matin. Dgézar, Pacha de Seide s'y trouvait alors, il me fit prier en débarquant, de satisfaire l'empressement qu'il avait de me voir; mais il s'en fallait bien que je le partageasse: les cruautés qui l'ont rendues célébre & les vexations qui le faisaient craindre ne m'invitaient qu'à le mortifier. Il me fut aisé de découvrir par le langage de l'Officier qu'il avait envoyé pour me complimenter, que mon crédit à la Porte était le principal motif de ses instances, & je ne négligeai pas cette occasion d'animer les inquiétudes qu'il avait depuis long-tems sur le ressentiment du Grand-Seigneur. Je lui fis répondre qu'étant tous deux voyageurs nos liaisons me paraissaient inutiles. L'Officier crut que cette réponse n'excluait pas la visite que je ferais à son Maître dans le chef-

lieu de sa résidence; mais le Pacha en sentit toute l'amertume, & le mot de voyageur dont le sens littéral ne pouvait lui convenir dans son Gouvernement, ne s'offrit plus à ses yeux, que dans le sens figuré de la mort, que les Turcs lui donnent. Il ne pouvait se dissimuler en effet, que sans la faiblesse de la Porte, qui ne réprimait plus aucun désordre, il aurait depuis long-tems payé de sa tête l'horrible tyrannie qu'il exerçait. Il l'avait portée à ce degré qui l'associe à l'orgueil, & ce monstre avait pris le nom de Dgézar (Boucher) dont il se glorifiait; il avait sans doute mérité ce titre en faisant murer vivantes, quantité de personnes du rit Grec, lorsque pour défendre Barut de l'invasion des Russes, il en fit reconstruire l'enceinte. On voit encore les têtes de ces malheureuses victimes, que le Boucher avait laissées à découvert, afin de mieux jouir de leurs

tourmens. C'eſt dans des principes auſſi féroces que Dgézar puiſait les régles de ſa conduite. Sa propre sûreté l'invitant à ſoudoyer quelques bandits, il en avait armé une petite flotille avec laquelle il parcourait la côte, tandis qu'une troupe de cavaliers ſe rendait par terre, au lieu de ſon débarquement. Dgézar Pacha était à Acre dans cette poſition, & voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de moi, il voulut au moins recevoir le ſalut de la frégate; mais auſſi ignorant qu'orgueilleux, il crut qu'il lui ſuffiſait de ſe montrer ſur la plage avec une brillante cavalcade, pour jouir d'une politeſſe à laquelle il ne pouvait avoir des droits, qu'en ſe mettant en bateau. Il ne douta pas que le ſilence de la frégate ne fût une ſuite de l'éloignement que je lui avais témoigné. C'eſt auſſi pour ſe venger qu'il expédia à Seide l'ordre de ne point ſaluer la frégate

lorſqu'elle y arriverait ; il ſe fit même un plaiſir de me faire ſavoir cette diſpoſition, mais cette petite marque de reſſentiment n'eut pas plus de ſuccès que ſes premieres avances. Je lui fis répondre que je le remerciais de m'avoir prévenu, mon intention étant de ſupprimer auſſi tous les préſens qu'un uſage abuſif avait établi.

La ville d'Acre eſt ſituée dans une baie aſſez ſpacieuſe, & défendue des vents du Sud, par le Mont-Carmel [1]. On voit encore les murs principaux de l'Egliſe que les Chevaliers Hoſpitaliers y firent bâtir. Ils la dédièrent à S. Jean, leur patron, & ce nom joint à celui de la ville, la fit connaître ſous la dénomination de S. Jean-d'Acre. Les

[1] Les Religieux Catholiques qui deſſervent la grotte du Prophête Elie, hébergent les Pélerins qui la viſitent, diſtribuent, à la place des reliques qui leur manquent, des géodes de toutes ſortes de formes dont le ſol abonde, & qu'ils font paſſer pour des fruits pétrifiés.

ſpéculations du commerce ne purent ſe porter ſur cette ville, que long-tems après la retraite des Croiſés; ces enthouſiaſtes ne favoriſaient pas plus la culture que les Turcs, qui, pour dominer la Syrie, en ont toujours été les déprédateurs. Ce ne fut auſſi que ſous le regne tranquille & bienfaiſant du Cheik-Taër que l'abondance des récoltes multiplia nos établiſſemens, & c'eſt depuis la fin tragique de ce Prince que le commerce commence à y décheoir. Il conſiſte principalement en coton, dont la qualité était ſupérieure avant que le cultivateur eut abandonné le ſoin d'en ſéparer lui-même la graine.

Je partis d'Acre pour me rendre à Seide où réſide le Conſul général du Roi. Cette ville eſt en quelque manière le chef-lieu de notre commerce en Syrie: nous y mouillâmes à côté d'un vaiſſeau de guerre du Grand-Seigneur dont le

Capitaine n'avait pas fait de grands frais de politesse avec nous. On a déja vu que la forteresse en était dispensée par les ordres du Pacha; mais ce que Dgézar n'avait pas prévu, c'est que pendant mon séjour à Constantinople j'avais surveillé la construction de la Caravelle Turque, que j'avais fait fondre toute son artillerie, & que le Capitaine me devait son avancement; c'était aussi le premier vaisseau du Grand-Seigneur qui me montrait le pavillon verd que j'avais déterminé la Porte à adopter ; le Capitaine qui le commandait n'eut pas plutôt appris que j'étais à bord de la frégate qu'il me fit faire des complimens, & je crus convenable de lui faire sentir que la conduite indépendante du Pacha de Seide, aurait dû l'inviter à d'autant plus d'égards pour le pavillon du Roi, que celui du Grand-Seigneur était encore moins considéré en Syrie

que par-tout ailleurs ; il répondit aussi-tôt à cette remontrance par un salut de neuf coups de canon que nous lui rendîmes. Il vint ensuite chez le Consul pour me voir, s'excuser de sa négligence & m'inviter d'aller à son bord où je fus salué en entrant & en sortant. Cette canonade devenait un nouveau sujet de dépit pour le Pacha que le Commandant Turç ne traitait pas si bien. C'est aussi pour éviter quelque nouvel affront qu'il se détermina à n'entrer que la nuit dans le port ; mais M. le Baron de Durfort, fit saluer la petite flotille au lever du soleil, & cette politesse sur laquelle Dgézar ne comptait pas, lui persuada que je le traiterais mieux à Seide qu'à Acre. Il me fit inviter de nouveau à le venir voir ; on me prévint en même-tems qu'il me destinait une superbe pelisse ; mais je restai inébranlable dans ma premiere résolution bien convaincu que

j'acquerrais plus pour ma considération en méprisant Dgézar qu'en en recevant quelque frivole distinction.

C'est aussi pour remplir le but que je me suis proposé en écrivant ces Mémoires, qu'il m'a paru nécessaire de décrire le caractère de Dgézar & ma conduite avec lui. Ce lion déchaîné contre l'humanité, qui tyrannisait sa province & retenait impunément depuis deux ans les revenus du Grand-Seigneur, humilié par un étranger, & contenu dans son ressentiment par la crainte d'une seule frégate dont il ignorait les ordres, en peignant la faiblesse du despote, & la lâcheté des subalternes qui dans l'éloignement lui en imposent, offre d'un seul trait le tableau de l'Empire Ottoman.

La ville de Seide, l'ancienne Sidon est située dans le milieu de la côte de Syrie au pied du Liban & de l'Anti-Liban. Les Mutualis dans la partie du Sud, &

les Drufes dans celle du Nord, habitent la chaîne des montagnes qui prolongent la côte, & confervent leur indépendance, nonobftant les différentes tentatives que la Porte a faites pour les affujettir plus particulièrement. Il eft vrai que les Drufes ne font pas toujours exacts à payer le tribut convenu. Le Pacha de Seide eft même obligé pour la sûreté de fes domaines de les affermer aux Puiffances de la montagne; mais ce moyen d'éviter les ravages n'affure pas toujours la rentrée des revenus, & ces locations forcées entretiennent des querelles dont les acceffoires changent fouvent le fond du procès : les Mutualis qui habitent l'Anti-Liban, depuis Seide jufqu'à Acre, font moins nombreux que les Drufes ; mais les Châteaux qu'ils habitent les rendent auffi prompts à fe foulever & auffi difficiles à foumettre, chaque cime de montagne eft une fortereffe, cha-

que propriétaire un grand vassal ; & ce peuple fanatique des préceptes d'Ali abhorre sur-tout les Mahométans Sunnites qu'ils massacrent impitoyablement lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Les Mutualis sont convenus de payer la redevance annuelle de 200 bourses pour jouir de leurs montagnes & de leurs seigneuries ; mais ils conservent plus soigneusement le bénéfice, qu'ils ne sont exacts à acquitter la charge ; de sorte que les Druses ainsi que les Mutualis également difficiles à contraindre, en resserrant l'autorité du Pacha dans un trop petit espace, en ont rendu le poids plus sensible aux habitans de Seide. On voit encore, entre cette ville & celle d'Acre, la ville de Sour[a], la fameuse Tyr, elle obéit au chef des Mutualis, & ce berceau de la navigation jouit encore de l'avantage d'avoir le meilleur port de la Syrie ; mais quelques chargemens de tabac ou

de bled dont le commerce de Seide s'eſt emparé, ſont les ſeuls objets que Sour peut lui offrir & qu'il réunit aux filatures que les habitans de la campagne apportent au marché, & dont l'achat eſt excluſivement réſervé aux Français [1].

Si nos Négocians n'ont pas été exempts des vexations du Pacha, c'eſt qu'ils n'ont pas encore ſu montrer aſſez de fermeté pour lui en impoſer; & ce Gouverneur ne pourrait ſe diſſimuler le danger auquel la fureur du peuple l'expoſerait, s'il for-

[1] Cette circonſtance peint le Gouvernement Turc qui ne ſait jamais ni donnner ni retenir avec diſcernement. Un des Négociants Français établi à Seide, préſide le marché public, les Jéniſſaires attachés au ſervice de la Nation y exercent la police, les cenſeaux ou Courtiers de notre commerce mettent le prix aux filatures, l'achat en eſt défendu aux gens du pays, à plus forte raiſon aux étrangers, aucun monopole n'eſt plus manifeſte; mais il eſt ſi bien établi dans l'opinion, que le peuple même ſe révolterait ſi le Gouvernement voulait travailler à le détruire, & les fileuſes préferent la certitude d'une vente prompte à l'avantage incertain d'un haut prix qu'il faudrait attendre.

çait par de mauvais procédés nos Négocians à ſe retirer.

En quittant Seide, la frégate continua à prolonger la côte & mouilla à l'abri de quelques écueils au fond de la rade de Barut. Cette ville eſt bâtie ſur une langue de terre qui s'avance en preſqu'île, & dont le plateau eſt décoré par une forêt de pins plantés au cordeau. L'agrément & la variété des jardins qui environnent la ville, ainſi que l'air pur qu'on y reſpire y avait attiré un grand nombre d'habitans, & pendant tout le tems que la Porte a aliéné la Seigneurie de Barut à l'Emir des Druſes qui habite les montagne voiſines, la douceur du Gouvernement, & ſur-tout l'eſprit de tolérance qui y traitait également le Druſe, le Mahométan & le Chrétien, avait déterminé une foule de Négocians à s'y établir; mais depuis que Dgézar s'eſt emparé de cette ville, afin d'en dé-

truire le commerce pour le forcer à ſe concentrer dans Seide, les Négocians de Barut l'ont abandonné pour ſe retirer dans la montagne & y attendre la deſtruction du tyran. Son but était d'accroître la Douane de Séide dont le Pacha eſt le fermier, mais ſon ignorance ne lui a pas permis d'appercevoir que les ſpéculations du fiſc, en portant coup à l'induſtrie, ne peuvent jamais, par cette raiſon être calculés ſur aucuns principes de commerce.

Les montagnes du Caſtervan prolongent la mer depuis Barut, juſqu'à ſix lieues au Nord; elles ſont appuyées ſur celles du Liban, en forment la baſe, & ſont peuplées de Catholiques qui vivent dans une parfaite union avec les Druſes leurs voiſins, dont je parlerai bientôt plus particulièrement.

Tripoli de Syrie où nous nous rendîmes après avoir quitté Barut, eſt

ſituée à peu de diſtance de la rade, & la quantité de jardins qui l'environnent en rendrait le ſéjour fort agréable, ſi l'air y était moins mal-ſain en été. Son terroir s'étend & s'éleve juſqu'au mont Liban [1], il abonde en vignoble. Chaque colline produit une liqueur différente, & le vin d'or eſt ſur-tout diſtingué dans ce nombre.

L'abondance des ſoies qui ſe cultivent dans tout le Liban, & que le commerce raſſemble à Tripoli, eſt l'objet principal de ſes ſpéculations. Il en paſſe annuellement en France ſept à huit cent quintaux, dont la plus grande partie eſt commiſe par les autres échelles qui manquent de retraits, & c'eſt toujours avec le

[1] C'eſt dans la partie des montagnes qui avoiſinent Tripoli, qu'on peut encore voir ces fameux cèdres du Liban ſi vantés. On m'a aſſuré que leur antiquité était ce qu'ils offraient de plus remarquable & je me ſuis diſpenſé d'aller leur rendre hommage.

Pacha qu'on négocie les lettres-de-change que Conſtantinople envoie à cet effet. Le Pacha qui y commandait était fils de celui de Damas : j'avais beſoin de ſon ſecours pour me faciliter les moyens de me rendre par terre à Alep; il était abſent de Tripoli, & je fus fort aiſe d'apprendre que je le trouverais à Lattaquée; mais la frégate ne pouvant mouiller dans ce port, à cauſe de la négligence des Turcs à le laiſſer encombrer par le leſt que les bâtimens y ont jetté, elle mit en panne & y reſta juſqu'au retour de ſon canot qui me tranſporta au port de Lattaquée. Son entrée eſt défendue par un Château tellement délabré, que ſans le bruit de ſon artillerie qui me ſalua, je l'aurais dépaſſé ſans appercevoir aucune fortification. Le Douanier me reçut au débarquement avec tous les égards dûs à ma miſſion, & le ton de

ſes

ſes politeſſes, me fit bien augurer du caractère de ſon Maître [1].

[1] C'eſt une des choſes les plus remarquables dans les mœurs des Turcs, que l'influence des diſpoſitions du maître ſur tous les individus qui en dépendent, il ſemble que le deſpotiſme ſerait imparfait, s'il ne ſoumettait auſſi les ſentimens. Les valets d'un Turc ſont aux aguets de l'accueil que le patron fait à quelqu'un pour le traiter de même lorſqu'il ſortira ; malheur à celui qui en aurait reçu un coup de pied, ils ſe permettent auſſi d'interprêter ſes diſpoſitions. Un Pacha avait pris en grande amitié un Négociant Européen, il ne pouvait s'en paſſer, & toute ſa Cour fêtait l'étranger. Celui-ci était ſujet à la goutte, le Pacha qui avait malheureuſement étudié un peu de Médecine, voulut guérir ſon ami, & le ſachant dans de violentes douleurs, il chargea deux de ſes gens d'aller le trouver pour lui donner cinquante coups de bâton ſur la plante des pieds. Ceux-ci qui n'étaient pas ſi ſavans que leur maître, étonnés d'abord d'un traitement qui n'avait pas l'air amical, crurent enfin que l'infidele avait déplu, & furent exécuter l'ordre avec une rigueur dont ils ſe glorifièrent en venant rendre compte au Pacha de leur exactitude. Comment malheureux, leur dit-il, vous avez oſé maltraiter mon ami, les cinquante coups de bâton étaient un remède, les inſultes que vous y avez ajoutées ſont une offenſe, & ſur le champ il leur fit appliquer cent coups à chacun, il fut enſuite faire des excuſes à ſon ami ſur l'inſolence de ſes gens qui avaient oſé ajouter au remede. L'Européen s'en ſerait bien paſſé ; mais il eut bientôt à s'en louer & fut parfaitement guéri.

Après m'être arrêté quelque tems dans un Kiosk, où l'on me servit des rafraîchissemens, je me rendis à Lattaquée. Cette ville, l'ancienne Laodicée est bâtie sur un plateau qui domine le port : elle offre encore des vestiges de son ancienne splendeur, & le commerce y entretient aujourd'hui plusieurs maisons assez belles. Je ne tardai pas à recevoir du Pacha de Tripoli des complimens sur mon arrivée, & l'assurance du desir qu'il avait de me voir & de m'être utile. J'avais besoin de ces dispositions pour faire mon voyage par terre jusqu'à Alep, & j'obtins de ce Pacha plus de moyens qu'il ne m'en fallait ; il insista sur l'honorifique, il eut même l'air de craindre le blâme de la Porte, si sa négligence à me faire respecter, m'exposait à quelques insultes, dans les montagnes que j'avais à traverser. De retour de ma visite, son premier Ecuyer m'amena un cheval que son Maî-

tre m'envoyait, en m'aſſurant qu'il avait éprouvé la ſûreté de ſes jarrets dans les rocs les plus eſcarpés.

Comme je m'étais procuré à Tripoli de Syrie, les tentes & les uſtenſiles néceſſaires, tout fut bientôt diſpoſé pour le départ. Nous nous mîmes en route avec les Gardes que le Pacha avait deſtinés à m'accompagner, & nous établîmes notre premier campement ſur le bord d'une rivière au pied du mont Liban. Je n'avais pas encore mis à terre qu'un Druſe de la montagne, vint me préſenter requête contre un Négociant Français, ſon débiteur, dont on m'avait déja porté pluſieurs plaintes. Tandis que l'on expédiait les ordres néceſſaires à la vérification & à l'acquittement de cette créance, je fus bien aiſe de cauſer avec un homme qui m'avait frappé par la noble fierté avec laquelle il était venu réclamer ma juſtice, & l'expédi-

tion des lettres, me donna le tems d'en tirer quelques détails ſur les mœurs & les uſages des Druſes, que je joindrai avec des notions ultérieures.

Ces peuples compris ſous la même dénomination, ſont diviſés en pluſieurs ſectes qui ſe déteſtent mutuellement, mais qui ſe réuniſſent toujours pour la défenſe commune de leur liberté, & par un préjugé uniforme, contre les Mahométans. C'eſt cependant celui de leurs ſentiments qu'ils manifeſtent le moins; ils fréquentent les Moſquées, lorſque leurs affaires les conduiſent dans les villes Turques; mais ils préfèrent nos Egliſes, lorſqu'ils peuvent y venir ſans danger, & paraiſſent cependant auſſi loin des dogmes évangéliques, que des préceptes du Coran. Il eſt évident par ce qu'on a pu recueillir de la religion du plus grand nombre des Druſes, que ces montagnards ſont les ſectaires de

Hakem-Bamr-Illah [1], Calife d'Egypte, de la famille des Phatimites. Les Drufes en le divinifant l'ont appellé Hakem-Bamri [2], & n'ont confervé que le nom de fon Apôtre *Dourfi*. Cette étymologie prife de leurs livres facrés, fuffirait pour détruire celle que M. Pujet de Saint-Pierre leur donne; il fait defcendre les Drufes du Comte de Dreux; mais cette origine eft trop abfurde pour être difcutée. Le Calife Hakem & fon Apôtre paraiffent avoir renchéri fur le mépris que les fectaires ont toujours montré pour l'humanité, ils ont divifé leurs fectateurs en trois claffes, les Prêtres, les initiés & le peuple. Cette derniere qui connaît à peine quelques préceptes focials fans lefquels les hommes ne dormiraient pas tranquilles, eft réduite à fe repofer pour fon falut fur le crédit des

[1] Mot Arabe qui fignifie Gouvernant d'ordre de Dieu.

[2] Gouvernant de fon Ordre.

deux premières. C'eſt cependant ſur ce point d'appui que les Druſes ſe croient les élus de Dieu, & qu'ils mépriſent toutes les opinions contraires. Hakem leur a promis qu'ils feraient les héritiers des Turcs dont les Chrétiens feraient les deſtructeurs ; ils ont dû croire ſans doute qu'ils touchaient au moment de l'accompliſſement de cette prophétie lors de la guerre des Ruſſes, & cette opinion a toujours décidé la préférence qu'ils accordent aux Chrétiens ; mais il eſt probable que leur Prophète a mal calculé l'ordre de ſucceſſion.

Par la hiérarchie établie dans cette ſecte, toutes les pratiques ſont impénétrables aux yeux des profanes, leurs livres [1] mêmes ſont gardés avec ſoin, ſur-tout celui des Prêtres, (le livre par

[1] Il eſt défendu aux Druſes de manger chez aucune perſonne ayant autorité, dans la crainte de participer à un bien mal acquis.

excellence) il paraît impoſſible de ſe le procurer. On croit cependant aſſez généralement que les Druſes adorent une eſpèce d'idôle, qu'ils conſervent dans un ſouterrain où les ſeuls initiés peuvent entrer.

Quelques femmes Druſes converties à la foi chrétienne ont auſſi dévoilé d'autres pratiques non moins abſurdes ; mais comme elles n'étaient pas du ſecret, leur délation n'eſt pas un titre ſuffiſant à l'exactitude que je me ſuis propoſé.

Des Druſes de différentes ſectes habitent la partie des montagnes que j'ai traverſé ; les Turcs les nomment Nuſéris ou Anſéris ; mais ces peuples rejettent l'un & l'autre de ces dénominations, pour conſerver celle des Druſes, ſans prétendre à la gloire des myſtères impénétrables. On voit en effet le plus grand nombre adorer par-

ticuliérement le Soleil : à ſon lever, ils font trois génuflexions, & ſemblent vouloir prendre avec la main les premiers rayons de cet aſtre, pour ſe purifier en s'en frottant le corps. On croit que leur vénération ne dure que juſqu'au ſoir; on aſſure qu'ils ſe dédommagent pendant la nuit de cette continence du jour. Une autre ſecte adore, dit-on, la Lune, & réſerve le jour à ſes plaiſirs.

On trouve auſſi dans ces montagnes des Gynécolatres [1], dont le culte moins myſtérieux que celui que les Chinois rendent au Lingam, paraît avoir le même principe. Des Druſes adorateurs du ſoleil ont un rapport plus direct avec les anciens habitans de Palmire. C'eſt à peu de diſtance de cette ville, & pour ainſi dire

[1] Gynécolatres, ce mot ſignifie adorateur des femmes; mais comme pris dans le ſens de la bonne compagnie, il ne peut convenir aux Druſes, l'Auteur a fait ce composé Grec par reſpect pour les Dames.

à la vue des ruines du fameux temple du Soleil que l'on voit encore les adorateurs de cet aſtre. Le Liban reçoit ſes premiers rayons, ſon culte devait s'y réfugier & s'y conſerver.

Nous mîmes deux jours à traverſer ces montagnes : on en obſerve trois chaînes dont les deux latérales ſont en quelque maniere la baſe qui ſupporte celle du centre. Cette conſtruction préſente alternativement, l'horreur des abîmes les plus profonds, les défilés les plus dangereux ; les ſites les plus pittoreſques & les vallons les plus agréables. On y remarque ſur-tout une culture de mûriers, la mieux ſoignée. Ces arbres dont le produit alimente les vers à ſoie, y ſont plantés en quinconce avec une perfection d'alignement dont l'inutilité annonce une recherche d'autant plus étonnante, que cette manière de planter n'eſt connue en Levant que chez les Druſes.

Leurs villages m'ont paru aſſez bien bâtis, ils ſont toujours appuyés au pied des eſcarpemens qui les abritent, & les cimes des montagnes couronnées de pins forment les tableaux les plus intéreſſans.

Nous arrivâmes après trois jours d'une marche pénible à la petite ville de Tchoukour, ſituée ſur le bord de l'Oronte. Les Pélerins de Conſtantinople & de l'Aſie réunis pour aller à Damas, rendez-vous général de la Caravanne de la Mecque, nous avaient précédés à Tchoukour, & nous trouvâmes leur camp établi ſur la rive du fleuve. J'établis le mien à peu de diſtance, & leur chef, car toute ſociété s'élit un maître ou quelque choſe qui y reſſemble, m'envoya bientôt après un préſent de fruits, en me faiſant complimenter ſur mon arrivée. Mais nonobſtant cette honnêteté, le Commandant de la ville jugea que le voiſinage d'une nombreuſe troupe qui partait le lende-

main, & dont chaque individu avait déja ſon abſolution aſſurée, ne garantiſſait pas ma tranquillité. Il fit renforcer mon eſcorte d'une troupe d'infanterie qui fut diſpoſée en ligne de circonvallation; mais je connaiſſais aſſez les Turcs pour avoir meilleure opinion des Pélerins, & pas aſſez ma nouvelle eſcorte pour n'en rien redouter. Cependant j'en fus quitte pour un feu de bilbaude qui dura toute la nuit, & qu'on m'aſſura être le ſeul moyen d'écarter les voleurs; c'était auſſi celui de tuer de fort honnêtes gens s'il s'en était préſenté qui fuſſent venus de mon côté, & je dus encore payer les poltrons qui m'avaient empêché de dormir.

Rhia où nous couchâmes le lendemain eſt ſituée à l'entrée des plaines de Syrie, on y voit des ruines, qui n'indiquent aucun objet déterminé, mais qui paraiſſent de la plus grande antiquité. La

plus riche culture environne cette petite ville, & s'étend ſur tout l'eſpace qui la ſépare d'Alep. Nous mîmes deux jours & demi à traverſer cette plaine, dont le labour eſt ſur-tout remarquable, chaque ſillon ſemble tracé au cordeau & ne préſente ſur plus d'un quart de lieue de longueur aucune ſinuoſité. On récolte ſur ces terres du bled, du coton, & une eſpèce de graine dont les habitans font de l'huile. Cette induſtrie ſemble jetter un voile ſur les dévaſtations que ces plaines ont éprouvé; mais on en retrouve le témoignage dans quelques fragmens d'antiquité. J'ai vu près d'une fontaine, une cuve de marbre blanc, d'un ſeul bloc de ſept pieds de long ſur trois de haut & quatre de large, ornée de guirlandes & de maſſacres de béliers du meilleur goût & du ciſeau le plus pur, elle ſervait d'abreuvoir; & on ne peut ſuppoſer qu'elle ait été tranſportée

ni de Palmire, ni de Balbec; elle indique donc le ſite de quelque ville plus voiſine & plus complétement anéantie que ces dernières.

J'étais encore menacé d'une entrée publique, ce qui me détermina à m'arrêter à Kantouman, lieu de repos deſtiné aux voyageurs, & qu'on a bâti à trois lieues d'Alep ſur la liſiere du déſert qui environne cette ville. J'y arrivai de nuit après avoir traverſé le ſol le plus agreſte & reſpiré un air abſolument phoſphorique. Les précautions que j'avais priſes pour éviter la pompe qu'on m'avait deſtinée, ne ſervirent qu'à la rendre funèbre, & les flambeaux qui m'attendaient à la porte de la ville, me conduiſirent chez le Conſul, en donnant à notre marche tout l'appareil d'un convoi.

La ville d'Alep célebre par le nombre de ſes habitans [1], la beauté de ſes édi-

[1] On compte à Alep cent cinquante mille ames, dont le

ces, l'étendue de ſon commerce, & les richeſſes qu'il lui procure, eſt ſituée dans un enfoncement & touche à une petite riviere; mais cette eau qui abreuve les habitans d'Alep, paraît auſſi étrangère au ſol qu'elle parcourt, que la ville l'eſt elle-même au déſert dans lequel elle eſt placée. Ce n'eſt auſſi que par les indices de la dévaſtation du pays qui l'environne qu'on peut trouver la ſolution de ce problême politique; mais on voit aiſément les motifs de ſa conſervation, de ſon accroiſſement & de ſon opulence dans le beſoin que le commerce avait d'un entrepôt entre la Méditerranée & le golphe Perſique. Son emplacement devait auſſi être déterminé par l'avantage d'une eau courante. Le ſol en eſt ſi avare dans ces plaines, que cette riviere dont

plus grand nombre eſt Mahométan. Quelques Juifs & beaucoup d'Arméniens compoſent le reſte de la population; les Francs que le commerce y attirent, ſont en trop-petit nombre pour mériter d'entrer dans ce calcul.

la source n'est pas éloignée, se perd sous la terre à quelques lieues au-dessous de la ville, & semble ne se montrer dans cette contrée aride, que pour fixer les hommes dans le petit vallon qu'elle arrose.

Alep est entouré de jardins ou plutôt de petits bois de pistachiers, dont les feuilles d'un verd tendre & les fruits couleur de rose forment le coup-d'œil le plus charmant, en même-tems que cette production devient pour les habitans une branche de commerce dont le débit est aussi assuré qu'avantageux.

Un assez grand château défend cette ville des déprédations des Arabes qui l'environnent, & cette forteresse placée dans le centre de l'espace circulaire que la ville occupe est construite sur une butte qui paraît avoir été faite à main d'homme, & l'on apperçoit qu'elle est comme cerclée par des assises de pierres.

Le fort qu'on y a bâti ſur les principes de l'ancien art militaire, contient aujourd'hui quelques pièces d'artillerie dont le feu peut raſer la ſommité de toutes les collines voiſines, ſans être gêné par les maiſons; celles-ci ſont toutes terraſſées, & d'une hauteur ſi égale qu'on a rarement quelques marches à monter ou à deſcendre pour aller d'une maiſon à l'autre, & pluſieurs grandes rues voûtées, ajoutent à la facilité de ſe communiquer, en donnant celle de traverſer d'un quartier à l'autre, ſans éprouver l'embarras des rues. Celles d'Alep ſont pavées avec recherche, des dales de pierres bien unies forment les deux trotoirs, & le centre de la rue eſt maçonnée en briques poſées de champ pour la commodité des chevaux. On doit ſur-tout remarquer à Alep des ſoins de propreté inconnus dans les autres villes de Turquie, même dans la Capitale. Cet objet de police n'y cauſe

pas

pas l'embarras de nos tombereaux, ce font des âniers qui parcourent la ville & chargent les balayeurs que chaque particulier est obligé de rassembler. Si la chaleur du climat rend ce travail plus facile, cette même chaleur exige aussi une plus grande propreté pour conserver la salubrité de l'air, sur-tout sous les rues voûtées dont je viens de parler. Celles-ci sont particuliérement destinées aux marchands. Elles contiennent les effets les plus précieux ; c'est-là que le commerce actif & passif déploie son activité, mais la protection des différentes caravannes, ainsi que les escortes particulières dont les voyageurs ont besoin, sont un moyen dont le Pacha & ses Officiers profitent toujours pour vexer le commerce & les particuliers. A cela près le peuple jouit à Alep de plus de tranquillité que dans les autres villes, & les Européens n'y ont jamais éprouvé

aucune avanie capable d'intimider leurs ſpéculations. On peut juger auſſi par les progrès de l'induſtrie des Alepins que le deſpotiſme l'a ménagée. Elle s'eſt perfectionnée au point d'entrer en concurrence avec les Indes. J'ai viſité avec ſoin les fabriques d'étoffes que nous nommons herbages, dont nous défendons l'entrée dans le Royaume ſans que l'imitation puiſſe ſeulement juſtifier la prohibition, & que notre genre de filature, ainſi que les entraves qu'on met à la perfectionner, ne nous permettra jamais d'imiter. C'eſt en effet bien moins dans l'art du fabriquant, dont le métier eſt abſolument ſemblable à celui que l'on emploie pour les étoffes brochées, que dans l'adreſſe de la fileuſe qu'il faut chercher ſon imitation. C'eſt ce premier talent, qui fait employer les ſoies du Liban, de manière à ſurpaſſer l'organſin d'Italie. C'eſt encore du coton d'Alep

dont nous faiſons à peine des bourres de Rouen, que les fileuſes de Syrie composent la trame des herbages; mais le fuſeau néceſſite la patience, & la patience vient à bout de tout [1].

Lorſque j'arrivai à Alep, Iſed-Achmet Pacha qui avait gouverné cette ville venait d'être remplacé, & était deſtiné à aller réparer le Temple de la Mecque; les habitans regrettaient cette mutation qui faiſait d'un bon Adminiſtrateur, un mauvais Architecte. Il partit pour ſa deſtination le même jour que moi pour Alexandrette, où je devais me rembar-

[1] Cette manière de filer ne peut ſans doute convenir aux fabriques qui prennent des fileuſes à gages. Cette réunion d'individus convient encore moins à une adminiſtration ſage dont le premier ſoin doit être de conſerver le phyſique & le moral. On avait propoſé au Gouvernement un moyen de perfectionner & de multiplier les filatures ſans déplacer les habitans & la deſtruction de la mendicité en aurait été le dernier réſultat. On ne demandait pour cela que la liberté d'agir; mais le bien ne ſe fait qu'au fuſeau, il faut de la patience pour l'opérer.

quer. Le nouveau Gouverneur m'avait destiné une escorte de cent chevaux, il y joignit un Alay-Tchaouche & un timballier. A cette marque distinctive & particulière aux Pachas, il ajouta deux de ses chevaux de main, & j'acceptai d'autant plus volontiers cette honnêteté qu'elle était la preuve que la suppression des présens que j'avais prononcé, & que les Consuls des autres Puissances avaient suivie, n'était pas aussi dangereuse pour la considération des Européens que l'on avait voulu le faire croire. Cette suppression avait privé Ised-Achmet Pacha du présent d'usage qui lui revenait à son départ; je devais camper à côté de lui à Kanthouman, & l'on jugeait qu'il s'y croirait dispensé de toute politesse avec moi, ce qui dans le fait m'aurait été peu sensible, quoique d'ailleurs j'estimasse sa personne; cependant mes tentes n'étaient pas encore dressées à côté

des ſiennes qu'il m'envoya complimenter, & me prier de le dédommager de ne m'avoir pas vu à Alep. Je me rendis auſſitôt à ſa tente où, contre tous les uſages, il ſe leva pour me recevoir; je reſtai deux heures à cauſer avec cet homme, pendant leſquelles j'eus occaſion de remarquer plus de bon ſens & de lumières qu'il n'en fallait pour juſtifier l'eſpèce d'exil dans lequel on l'envoyait, & c'eſt après lui avoir fait part de cette obſervation que nous nous ſéparâmes pour repoſer chacun de notre côté, & prendre le lendemain des routes différentes.

Notre petite troupe fut coucher le jour ſuivant à Martavan. La ſingularité des mœurs des habitans de ce village eſt ſi remarquable, que je ne puis me diſpenſer d'étendre la célébrité dont Martavan jouit en Syrie. On m'a aſſuré que le village qui lui eſt contigu ſe

gouvernait d'après les mêmes principes, mais il est privé de l'avantage d'être sur la route, & son nom est à peine connu. Ces deux villages appartiennent à un riche propriétaire d'Alep, qui en perçoit les cens, & jouit en même-tems du droit de nommer à la charge municipale de cette communauté. On ne voit à Martávan nulle indication d'une religion quelconque. Les hommes n'y paraissent occupés que de la culture, & les femmes qui y sont généralement jolies, ne semblent destinées qu'à accueillir les voyageurs. Le jour où il en arrive, est aussi pour elles un jour de fête, ainsi que pour le Peseving-Bachi, dont l'autorité est celle d'un Baillif, dont les fonctions sont plus conciliantes & dont la qualification ne peut se traduire. Son office est de prendre les ordres des nouveaux venus, de servir chacun selon son goût & de compter de ses droits

avec ſa communauté. On m'a aſſuré que ce caſuel avait été vendu dix bourſes avec le titre qui en autoriſe la perception. Il ſerait difficile de trouver l'origine d'une ſociété fondée ſur des principes auſſi étranges, & c'eſt au milieu des loix rigoureuſes de la jalouſie que Martavan conſerve légalement une licence tellement réduite en principe, qu'elle parait être le ſeul préjugé de cette petite ſociété. La coëffure des femmes de Martavan leur eſt particulière ; c'eſt une eſpèce de caſque d'argent cizelé & orné de pièces d'or enfilées. Ce bonnet reſſemble à celui des Cauchoiſes. Les ſoins officieux de M. le Baillif de Martavan n'eurent pas autant de ſuccès pour raſſembler mon eſcorte qu'ils en avaient eu pour la diſtribuer convenablement, & nous ne pûmes partir 'auſſi bonne heure que je l'avais deſiré. Cette journée ne nous conduiſit auſſi qu'à un

village auprès duquel nous campâmes à l'entrée des montagnes, & d'où nous partîmes avant le jour pour aller passer à gué une petite rivière, afin d'éviter le pont de fer dont on nous dit que les Turcmen s'étaient emparés.

Ces peuples, qui habitent l'hiver le centre de l'Asie, & qui pendant l'été viennent jusqu'en Syrie, faire paître leurs troupeaux avec armes & bagages, sont crus Nomades, & ne le sont pas davantage que les bergers Espagnols, qui à la suite de leurs moutons parcourent pendant huit mois les montagnes de l'Andalousie. Ils sont seulement réunis en troupe plus nombreuse, afin de conquérir les pâturages qui leur conviennent, si l'on veut leur en disputer la jouissance. Jamais ils n'entreprennent aucune attaque, jamais ils ne guerroient sans y être provoqué; mais mon escorte avait à craindre leur ressentiment; les

troupes d'Alep venaient d'avoir avec eux une escarmouche, dans laquelle un petit nombre de Turcmen qui s'étaient imprudemment séparés des leurs, avait été maltraité par la cavalerie du Pacha ; & c'est pour les éviter que le détachement qui m'accompagnait me fit prolonger les montagnes jusqu'à Antioche, où nous campâmes, sur le bord de l'Oronte, après avoir traversé les ruines de cette ville célèbre. On voit encore son ancienne enceinte, elle forme un parallélogramme, qui s'appuie sur le penchant d'une côte très-roide, & s'éleve jusqu'au sommet pour la défendre d'être prise à revers ; les murs qui bordent l'Oronte, offrent la maçonnerie la plus soignée & la mieux conservée. On voit sur-tout des tours, (seul moyen de défense dans ces têms reculés) construites avec une grande recherche. Le penchant de la montagne présente aussi les débris

des édifices que cette ville renfermait; mais dont aucun ne m'a paru très-remarquable. Mon escorte, toujours occupée des Turcmen & toujours prudente, me fit encore prolonger les montagnes par-delà Antioche, afin de tourner le lac qui porte le même nom, & qui devait enfin nous séparer de ces redoutables ennemis. Nous cheminions tranquillement, & nos braves cavaliers faisaient autour de nous des évolutions, lorsque je les vis tout-à-coup se replier sur moi. Le Commandant de la troupe me fit alors observer les tentes des Turcmen établies sur la rive du lac que nous devions prolonger, il paraissait incertain sur le parti qu'il fallait prendre; mais le mien ne pouvait être douteux, je devais continuer ma route, & je parvins à persuader à mon escorte qu'elle n'avait rien à craindre avec moi, pourvu qu'elle ne fit aucune fanfaronnade insul-

tante pour les Turcmen. J'étais bien certain, en donnant ce conſeil, que mes gardes n'étoient pas diſpoſés à y manquer, & c'était bien aſſez de tenir cette troupe dans une bonne contenance à la vue de ſix ou ſept mille Aſiatiques dont les diſpoſitions pacifiques étaient au moins douteuſes.

Je pris le ſoin de couvrir mon eſcorte avec ma petite troupe d'Européens, & nous marchions dans cette diſpoſition qui n'avait rien d'hoſtile, lorſque nous apperçûmes un mouvement dans le camp ennemi, il ſe détacha de pluſieurs endroits quelques hommes qui s'avancèrent à notre rencontre, & j'eus bientôt à la tête de mon cheval la muſique des différentes hordes. Ces Muſiciens Turcmen me précédaient en jouant & en danſant, ce qu'ils firent pendant tout le temps que nous mîmes à prolonger leur camp. Après quoi je les congédiai avec

la gratification qu'ils étaient venus chercher, & dont ces Messieurs étaient sans doute bien bons de se contenter.

Nous fûmes coucher le même jour à Mahamout-Kan, espèce de Château à l'entrée des gorges du Beilan [1]. Ces montagnes que nous traversâmes le lendemain, sont habitées par les Curdes. Le gouvernement Turc a établi en faveur du commerce & des voyageurs des gardes chargés de veiller à leur sûreté, & qui pour se rendre plus nécessaires, ont soin de piller ceux qui refusent de les employer; mais la maniere dont je voyageais, ne pouvait leur promettre aucune rétribution forcée, & ces gardes prirent avec moi le parti de se faire valoir par leur exactitude. J'en trouvai une troupe établie dans le haut des montagnes. Elle voulut à mon approche s'em-

[1] Suite du Liban: Ces montagnes habitées par les Curdes, joignent celles de Caramanie.

parer de ma perſonne, ſans égards pour le détachement de cavalerie qui m'avait ſi bien gardé juſques-là ; mais j'aſſurai ſi poſitivement le Commandant de cette infanterie, qu'avec trente Européens j'étais plus en état de le ſecourir, que lui de me défendre; qu'il renonça à cette prétention. Je ne pus cependant lui refuſer la liberté qu'il me demanda, de fort bonne grace, de m'accompagner au moins pendant quelque tems ; je n'étais pas fâché d'ailleurs, d'avoir un habitant du pays capable de répondre aux queſtions qu'il me prendrait envie de lui faire pendant la route, & cet homme ſuivi, ſeulement de deux de ſes ſoldats, ſe mit en marche à pied à côté de mon cheval.

Il m'apprit que les Curdes ſes compatriotes ſe révoltaient ſouvent & n'obéiſſaient jamais ; que l'eſprit de rapine rendait ſes fonctions pénibles, & que je devais recommander aux Français qu'il

affectionnait de préférence à toute autre race d'infideles, de s'adresser toujours à lui, & de le bien traiter. Je tâchai à mon tour de lui persuader qu'il serait pendu s'il arrivait quelques catastrophes à nos Négocians, & nous ne nous persuadâmes ni l'un ni l'autre. Tandis que nous discourions ainsi, j'apperçus à peu de distance un pic horrible, & qui me paraissait devoir être un repaire de bêtes féroces. Avez-vous, lui dis-je, dans ce canton des tigres? Des tigres, me dit-il, en baissant la voix, en voulez-vous, mettez pied à terre, je vais vous en faire voir à trente pas d'ici. Un Garde-chasse qui annoncerait une compagnie de perdreaux, ne s'exprimerait pas différemment pour fixer l'attention d'un chasseur; mais on juge bien que cette chasse ne me tenta pas; & je congédiai le tentateur auquel je donnai quelques écus pour la peine qu'il avait pris.

Cette journée qui fut employée, à traverser des défilés & à franchir des rochers, nous conduisit au village du Beylan à trois lieues de la mer, & nous campâmes dans le peu d'espace que nous offrait l'escarpement de la gorge où ce village est situé. Nous étions en vue de la rade où la frégate s'était rendue pour me rembarquer, nous eussions même eu encore assez de jour pour gagner la ville d'Alexandrette, située sur le rivage; mais l'air y est si pestilentiel que l'on m'avait engagé à n'y pas coucher. Le Beylan, est aussi le refuge des facteurs que le commerce entretient à Alexandrette pour l'expédition des marchandises; cependant nonobstant le soin qu'ils ont d'y séjourner le moins qu'ils peuvent, & de venir au Beylan respirer un air salubre, il est rare que ces malheureux puissent résister long-temps à cet air méphytique. Il a sans doute pour principe

les marécages qui bordent la plage; mais la corruption de ces vapeurs appartient à des causes plus éloignées. On voit en effet que les montagnes qui entourent Alexandrette, trop élevées pour laisser échapper ces vapeurs, en les réunissant, & les condensant sous un ciel brûlant, sont le véritable motif de la corruption de l'air d'Alexandrette. Je n'ai jamais observé d'air mal sain, sans en retrouver la cause dans une disposition topographique absolument semblable [1].

Alexandrette était le terme des campemens journaliers dont je commençais à être fatigué, nous y arrivâmes d'assez bonne heure pour terminer avant la nuit les affaires qui m'y conduisaient, & après avoir contenté l'avidité des gens qui m'avaient accompagné, je me rendis vers

[1] Les vapeurs des rizières de l'Egypte ne rencontrent aucun obstacle qui les retiennent, elles filent librement, & sont par cette raison exemptes de corruption.

le ſoir à bord de l'Attalante, le vent favorable nous fit lever l'ancre auſſi-tôt, & nous eûmes encore le temps de relever le Cap Saint-André.

C'eſt au Sud de cette terre, la plus avancée vers l'Eſt de l'île de Chypre où nous devions nous rendre, qu'eſt ſituée la ville de Fagamouſte, célébre par la réſiſtance qu'elle a oppoſée aux Turcs, lorſqu'ils l'ont enlevée aux Vénitiens, & par leur trahiſon envers le Commandant qui leur a rendu cette ville.

Nous nous ſommes trouvés le lendemain matin ſur le Cap de la Grecque, & nous avons mouillé avant midi dans la rade de l'Arnaca, où les Négocians Français & le Conſul du Roi en Chypre ſont établis : cette ville que la convenance du commerce a fait préférer à Nicoſie [1], eſt ſituée à un quart de lieue de la marine. Les maiſons des différens

[1] Capitale de l'île de Chypre.

Consuls, celles des Négocians & l'aisance que le commerce procure toujours aux habitans du lieu où il s'établit, donne à cette petite ville un aspect agréable.

L'île de Chypre est un appanage de Sultane, & ce Royaume démembré des Etats Vénitiens, est gouverné aujourd'hui par un Mussellim, qui demeure à Nicosie, ainsi que le Métropolite grec. L'administration de ces deux chefs, l'un temporel, l'autre spirituel, a eu des succès si rapides, que les avantages du climat & des productions n'ont pu leur résister, & que cette belle contrée n'offre plus que le tableau de la solitude & de la misere. Fontaine amoureuse, Amathonte & Paphos contiennent à peine quelque malheureux habitans couverts de haillons. Les taxes auxquels les Chypriotes sont imposés, établies anciennement sur une plus grande population, devant être supportées aujourd'hui par une

moindre quantité d'individus, en les invitant à la fuite, aggrave annuellement la misère de ceux qui ne peuvent échapper à cette horrible tyrannie; mais les moyens que la néceſſité eſt forcée d'employer pour acquitter cette ſurchage d'impoſition, en épuiſant les véritables ſources de la richeſſe, fera bientôt juſtice des tyrans, & leur fera partager la misère des eſclaves. En effet les vins de Chypre, dont le débit dépendait de la qualité, & qui ne peuvent en acquérir que ſur les meres ont déja perdu de leur valeur par l'extradition de ces vieilles futailles qu'on n'aurait pu ſe procurer autrefois, & que la misère eſt depuis long-tems forcée de vendre. Les Vénitiens ont acquis les plus anciennes; mais l'intérêt particulier qui s'eſt livré à cette ſpéculation n'a pas ſenti qu'en intervertiſſant l'ordre, il ſe nuirait à lui-même, & qu'une opération, qui ôte au cultivateur le moyen de

cultiver avec le plus grand fruit, en détruisant le cep rend la futaille inutile[1].

L'abondance & la variété des productions dont le sol inculte de Chypre se recouvre spontanément, font regretter que Tournefort, ce célèbre Botaniste, ait négligé de visiter cette île. Les recherches qu'on pourrait facilement y faire, dispenseraient de les étendre sur la côte de Caramanie où l'on ne pourrait herboriser sans danger. Le voisinage ainsi que les rapports du sol de Chypre avec le continent de l'Asie, semblent garantir que leurs productions y sont semblables, & j'ai regretté que la saison n'ait pas été favorable au zèle d'un jeune Naturaliste

[1] Les vins de Chypre qui ont assez généralement une saveur de gaudron assez forte, en reçoivent l'impression des outres gaudronnés dans lesquels on les enferme au sortir du pressoir, & jusqu'à ce qu'on les mette en futaille sur ses meres; ces vins perdent ce goût en vieillissant, & ont l'avantage, lorsqu'ils sont naturels, de ne jamais s'aigrir.

que M. Poiſſonnier avait placé ſur la frégate en qualité de Chirurgien Major.

Nous partîmes de Chypre en côtoyant cette île juſqu'à la pointe occidentale, d'où la frégate fit route ſur Rhodes, & nous mouillâmes en face de cette fameuſe tour, où la valeur de la nobleſſe Européenne diſputant des lauriers au grand Soliman, ne lui céda que le champ de bataille.

On voit encore dans la ville de Rhodes, pluſieurs armoiries des Chevaliers Hoſpitaliers, & cette île originairement la terreur des Turcs eſt encore redoutable à tout l'Archipel, par l'entretien de deux galères deſtinées à la défendre des Corſaires Malthais, & qui ne ſervent en effet qu'à vexer les habitans des îles voiſines.

Le gouvernement de Rhodes eſt donné à un Pacha à deux queues qui

s'abſente ſouvent. Le Naſir [1] eſt après lui l'homme le plus dangereux, & l'abus qu'il peut faire de ſon autorité porte plus particuliérement ſur les Européens. Celui qui poſſédait cet emploi à mon arrivée à Rhodes s'était rendu redoutable par ſes extorſions ; mais avide d'une main, & libéral de l'autre, c'était toujours du produit de ſes vexations qu'il achetait l'impunité. Tel eſt le ſyſtême qui gouverne l'Empire Ottoman. Il fournit au caſuel des Miniſtres de la Porte, le Grand-Seigneur y trouve lui-même la ſource qui remplit ſon tréſor particulier ; mais dans aucun des cas, rien ne retourne aux malheureux qui ont été vexés, & le Raya qui ſait que les plaintes, en n'ayant jamais d'autre effet que celui de faire partager le gâteau, ne font auſſi qu'exciter un nouvel appétit, eſt toujours aſſez prudent pour ſe taire.

[1] L'Intendant de la Douane.

Je ne parlerai pas des mœurs particulières des habitans de Rhodes, ni de ce que cette île peut avoir eu de remarquable. Ces détails ont été décrits par M. le Comte de Choiſeul-Gouffier, & ſon voyage comprenant ce qu'il me reſte à parcourir de la Grèce, je me bornerai au ſeul examen du Gouvernement Turc hors de la Capitale; mais je dois pour remplir le but que je me ſuis propoſé, en écrivant ces Mémoires, rendre ici témoignage à l'exactitude de M. le Comte de Choiſeul. Elle n'a négligé aucuns détails, & l'on doit ſans doute lui ſavoir gré de nous avoir retracé l'ancienne Grèce ſans jamais la confondre avec les traits qui caractériſent les Grecs actuels.

La mauvaiſe ſaiſon ſe joignant aux affaires de mon inſpection. Je me déterminai à paſſer une partie de l'hiver à Smyrne, & nous partîmes de Rhodes

pour nous y rendre en côtoyant l'Asie [1]. Cette navigation qui nous aurait offert dans tout autre tems le coup-d'œil le plus varié, fut extrêmement fatigante sur-tout vis-à-vis le golphe de Stanchio. Nous y essuyâmes un très-gros tems, qui après nous avoir tenu à la cape toute la nuit, nous força à relâcher le lendemain aux écueils du Pacha. Peu de tems après que nous eumes gagné cet abri, nous y vîmes arriver un bâtiment Vénitien qui prenait aussi ce mouillage, & nous apprîmes du Capitaine, qu'ayant été assailli au loin par le gros tems, & ne sachant, faute de relevement, où diriger sa route, il avait pris le parti d'attacher à la proue de son bâtiment une image de la Vierge en lui abandonnant la conduite du vaisseau. C'est ainsi que ces bienheureux avaient

[1] C'est dans ces parages qu'on pêche les plus belles éponges.

traverſés une mer pleine d'écueils ; mais on eſt encore plus effrayé, quand on réfléchit qu'il ne faut qu'un ſemblable ſuccès pour noyer un bâtiment à la première occaſion.

Notre route nous ayant conduit entre les îles de Spalmadors & le port de Tcheſmé, j'eus occaſion de voir ce théâtre où l'ignorance a joué le grand rôle. On y était encore occupé à repêcher le reſte des canons de bronze engloutis dans ce goufre, & les gens commis à cette recherche s'appropriaient les tronçons qu'ils pouvaient ſouſtraire & les vendaient au plus offrant [1].

A peu de diſtance de Tcheſmé, nous doublâmes le Cap Cara Bournou qui

[1] Cette manière d'adminiſtrer pour le compte du Grand-Seigneur, eſt à un tel degré d'indécence, que l'on a vu un Pacha de Morée faire ſcier la volée des canons de Coron pour en vendre le métal. Ce moyen ingénieux de voler l'artillerie, ſans diminuer le nombre des pieces peut avoir été blâmé ; mais n'a certainement jamais été puni.

ferme la rade ſpacieuſe & profonde au fond de laquelle eſt ſitué la ville de Smyrne. Cette échelle doit être [1] conſideré comme le chef-lieu du commerce du Levant, il y eſt également actif & paſſif, & c'eſt l'entrepôt de toute l'Aſie. La richeſſe de pluſieurs grands Propriétaires entretient dans les environs de Smyrne un ſyſtême d'indépendance dont les progrès augmentent chaque jour. Ils tiennent eſſentiellement au pouvoir de l'argent, & ce pouvoir eſt irréſiſtible. On a pu remarquer auſſi que les efforts que la Porte a faite il y a quelques années pour détruire l'un de ces Agas [2], ont moins

[1] Le mot d'échelle qu'on emploie pour déſigner les Places de commerce en Levant, eſt pris du mot Turc Iskelé, eſpèce de jettée ſur pilotis, faite pour débarquer les marchandiſes, elles ſont conſtruites avec une ou deux marches pour la facilité du ſervice. Le mot Iskelé veut proprement dire échelle, & cela prouve que les traductions littérales ne ſont pas toujours dans le ſens le plus vrai.

[2] C'eſt le titre qu'on donne à tous les gens riches ſans charges, & ſur-tout aux grands propriétaires.

effrayé les autres qu'ils n'ont démontré la faibleſſe du Deſpote ; ils ſe ſont même enorgueillis de voir le Capitan Pacha chargé d'aller en perſonne inveſtir la maiſon de leur compagnon, & les cruautés que ce grand Amiral a exercées après ſa victoire contre des gens ſans défenſe qu'il a maſſacré impitoyablement, ne peut avoir préparé pour l'avenir qu'une plus grande réſiſtance.

C'eſt avec les Agas que le commerce traite de ſes retours, il en achette les récoltes de coton, il fournit en échange à la conſommation de ces Agas, & ſolde ſon compte en eſpèces ; il en eſſuie auſſi par fois quelques petites avanies ; mais l'intérêt de la denrée fait toujours la loi aux deux parties, & ce mal eſt rarement au degré de les déſunir. Le commerce de Smyrne étend ſes branches dans toute l'Aſie mineure, par le moyen des caravannes qui tranſportent nos draps de

Languedoc, que les Négocians du pays achètent en gros pour les répandre dans l'intérieur de cette vaste contrée.

Il me restait pour terminer ma longue tournée, à parcourir la côte d'Europe, & je traversai l'Archipel pour me rendre à Salonique l'un des grands Pachaliks de la Turquie Européenne. On voit à l'entrée du golphe qui y conduit ce fameux Mont Atos, aujourd'hui Monté-Santo, & seulement habité par des Moines Grecs. Quelques relations ont fait croire qu'ils possédaient une collection de manuscrits précieux; mais il est plus certain qu'ils ne les lisent pas. Il est également vrai que les livres de l'ancienne Thessalonique, ainsi que ceux de Constantinople ont été, lors de la conquête, mis sous clef, & que les Barbares ont ensuite fondu du plomb dans les serrures, de manière que les restes de la littérature des Grecs livrés ou à la superstition

ou à l'ignorance, eſt ſi bien défendu par ces ennemis des lettres, qu'on peut à peine ſe flatter de leur en arracher quelques débris.

Le Gouvernement Turc ſe fait eſſentiellement remarquer à Salonique par l'oppoſition que le deſpotiſme y éprouve de la part des milices; l'eſprit de corps qui s'accroît toujours par les ménagemens, & s'approprie les lambeaux qu'il arrache à l'autorité, s'eſt emparé du gouvernement de Salonique. Pluſieurs Pachas en ont été ſucceſſivement les victimes; mais cette oppoſition au deſpotiſme, loin d'en détruire l'effet, ne ſert qu'à multiplier la tyrannie, & le Jéniſſaire Aga, les chefs qui commandent ſous lui, & chaque Jéniſſaire en particulier, ſont autant de tyrans que la Porte ménage, que le Pacha craint, que tout le pays redoute.

L'uſage des garniſons permanentes chez les Turcs, joint à l'indiſcipline des

troupes, leur donne en quelque ſorte la propriété du lieu où elles ſont domiciliées; elles y exercent des droits que l'uſage conſacre, que leur union conſerve, & qui contrarient conſtamment l'ordre qu'on voudrait établir. C'eſt d'après ce principe, que les Galiondgis qui ſont en poſſeſſion de vendre les agneaux à Conſtantinople, forcent les particuliers à les acheter. Les troupes Turques jouiſſent dans chaque ville du privilège de quelques accaparemens de cette nature; leur union anime l'eſprit de fraude qui attaque le fiſc. Cette infidélité eſt remarquable ſur toutes les côtes de l'Archipel, où l'extraction des bleds eſt devenue la baſe d'un commerce interloppe.

Les défenſes du Grand-Seigneur, d'autant plus ſévères, qu'il eſt lui-même le monopoleur de cette denrée, n'y ſont œuvre, & les Commandans des galiotes chargés d'empêcher cette ex-

portation, ſont les premiers à la favoriſer, au moyen d'une rétribution convenue & payée d'avance. On regle alors le lieu de la ſtation de la galiote, celui où le bâtiment interloppe fera ſon chargement, & le tems qu'il devra y employer. Les bateaux du pays tranſportent alors la denrée de la côte, des navires Grecs & Turcs ſont employés à ce travail, la galiote n'apperçoit rien, & l'avidité profitant de l'abandon, ſe livre à toute eſpèce de fraude.

La coupe des bois ſur les côtes eſt également livrée au pillage. Le particulier le plus puiſſant du pays, s'arroge le droit de diſpoſer de ces propriétés domaniales, & le navigateur qui achète en fraude, & cherche toujours à améliorer ſon marché, anime néceſſairement cet eſprit de maraude qui anéantit toute diſcipline, & ne laiſſe à l'Etat qui lui a

fourni ſes matelots, que des pertes incalculables.

En partant de Salonique, j'ai été viſiter les îles de Saint-George de Squire, de Paros, de Naxie & de Sira; ces îles ainſi que celles qui rempliſſent l'Archipel, ſont, ou des appanages particuliers dont les appanagiſtes diſpoſent, ou des dépendances directes du Capitan Pacha; mais dans tous les cas, les habitans, dont l'intérêt commun eſt d'éloigner la préſence d'un Officier Turc, ſollicitent la ferme de leurs îles; cependant comme le deſpotiſme a auſſi ſes prétentions & qu'il lui faut toujours une tête à couper, ou un homme à pendre, la forme républicaine, celle des communautés, ne peut lui convenir; il lui faut un Primat, un Deſpote ſubalterne, & le Grec qui obtient cette dignité ne trompe pas ſon eſpérance.

En

En partant de Syra, nous fîmes voile pour Naples de Romanie. Cette ville ſituée au fond du Golphe qui porte ſon nom, & qui, avec celui de Lépante, forme la preſqu'île de Morée, était alors la réſidence du Pacha qui gouverne cette partie de la Turquie Européenne. Il venait d'être obligé de s'y réfugier pour ſe mettre à l'abri des excès qui dévaſtaient la Morée, depuis que les Albanais étaient venus la défendre contre l'invaſion des Ruſſes. Ces troupes dont la Porte voulait ſe débarraſſer, prétendaient n'être congédiés qu'avec le ſolde des arrérages qui leur étaient dus, & qu'on leur refuſait : le Grand-Seigneur voulait avant tout être obéi, les Albanais prétendaient être payés, leurs prétentions augmentaient ainſi que leur inſolence, & le Pacha chargé de cette négociation n'avait ni argent, ni bras pour la bien conduire. Les ordres de

Conſtantinople le preſſaient cependant d'en finir, & quelques actes de rigueur toujours déplacés quand on ne peut les ſoutenir, ne ſervirent qu'à réunir les révoltés, dont le premier exploit fut de s'emparer de Tripolitza, capitale de ce Royaume.

La retraite du Pacha avait été dictée par la prudence du moment; mais il n'avait pas moins de craintes du côté de la Porte que du côté des Albanais. Sa poſition était embarraſſante, je l'avais connu à Conſtantinople pendant qu'il y poſſédait la charge de Grand-Ecuyer, & je le trouvai occupé des préparatifs du ſiége de Tripolitza. Ce Turc accoutumé à voir le Grand-Seigneur diſpoſer de mon activité, & m'accorder ſa confiance dans tout ce qui avait eu du rapport au militaire, ne mit pas en doute mon empreſſement à me charger de la réduction des rebelles de Morée. L'armée qu'il avait raſſemblée

& dont il me deſtinait le commandement n'était composéee que de volontaires, ſa maiſon était du nombre, & cette troupe paraiſſait plus animée par l'ardeur du butin, que par l'amour de la gloire. J'obſervai auſſi que le Pacha certain de s'approprier l'un & l'autre après le ſuccès, faiſait bon marché de ſon autorité pour ne pas compromettre ſon individu. Je m'amuſai quelque tems de ſon embarras & de ſes inſtances, & je conclus enfin par lui dire que je ne devais ni ne pouvais me charger d'une commiſſion auſſi étrangère à celle qui m'était confié; cependant je ne parvins à le convaincre que de ma mauvaiſe volonté, & je n'eus pas plus de ſuccès en voulant lui démontter qu'il ne convenait qu'à lui de conduire cette affaire, dans laquelle ſa préſence aurait plus de pouvoir que les forces militaires, dont il diſpoſait. Son parti de reſter à Naples

de Romanie était inébranlable, je le laissai en proie aux désordres de ses idées & de ses dispositions [1], & je partis pour me rendre à Tunis où je devais finir mon inspection.

Après avoir touché à Malthe, & relâché à la Lampedouse, nous doublâmes le cap Bon, & fûmes mouiller vis-à-vis le nouveau Château de la Goulette, d'où je me rendis à Tunis.

Cette ville située sur le bord d'un lac ou plutôt d'un bas-fond qui en a la forme & qui communique au golphe par un canal, est assez grande, assez bien bâtie & passablement défendue par le Fort de la mer & par quelques fortins répandus sur les éminences qui l'environnent. Il est probable que cette situa-

[1] Il me fallut cependant montrer au Commandant de l'Artillerie, l'usage des mortiers à grenades, & la manière d'en préparer les fusées. La Porte n'est parvenue que long-temps après à faire cesser les troubles de Morée.

tion adoptée d'abord par les pêcheurs qui ont déterminé celles de presque toutes les villes maritimes, a paru aux Tunisiens préférable à celle de Carthage, lorsqu'enrichis par leurs rapines, ils osèrent attaquer ouvertement le commerce. On doit présumer que leurs pirateries les ont invités à se préserver du bombardement. Le plateau sur lequel on voit encore les ruines de l'ancienne rivale de Rome s'avance au contraire à mi-golphe, & par cette raison aurait exposé les Tunisiens à un coup de main; seule attaque qu'ils aient à redouter, tant que la politique de l'Europe, le télescope à la main, pour porter ses vues dans les contrées les plus éloignées, ne pourra appercevoir ce qui serait véritablement à sa convenance. On voit encore près de Tunis les aqueducs de Carthage; on retrouve également à six lieues dans les terres, le Château-

d'Eau qui ſervait de réſervoir, & c'eſt ſans doute le ſeul monument de ce tems qui annonce quelque magnificence ; les débris entaſſés ſur le plateau n'en préſentent aucune, ce n'eſt qu'en les fouillant qu'on en découvre quelques traces dans les médailles d'or que le tems n'a pu détruire : j'en ai vu à Tunis une collection qui m'a paru précieuſe.

La dignité de Bey eſt héréditaire, ſon autorité eſt abſolue, & elle s'étend dans l'intérieur de l'Afrique ſur une grande étendue de pays dont il perçoit le tribut avec une petite armée qu'il fait promener annuellement à cet effet. Ce revenu ſe joint à celui des dîmes, de la capitation, de la part aux priſes & des douanes que le Souverain perçoit ; mais le commerce & l'induſtrie des Tuniſiens ſont la véritable baſe de leurs richeſſes & d'une ſorte d'affabilité qui les diſtingue des autres Nations Barbareſques. Le

Bey habite à quelque diſtance de la ville. Sa réſidence ſe nomme le Barde, & ce Palais entouré de murs & flanqué de tours, préſente dans ſon intérieur une magnificence que l'extérieur ne promet pas; ce qui m'en a paru le plus remarquable, eſt une cour aſſez ſpacieuſe entourée de bâtimens élevés ſur une colonade de marbre blanc: il y a auſſi quelques appartemens dans l'intérieur qui m'ont paru aſſez bien décorés pour le pays; mais ceux qui ne jugeraient le Barde que ſur la ſalle du Divan où le Bey reçoit en cérémonie, ne concevrait pas une haute idée de ſa magnificence. C'eſt peut-être auſſi pour ajouter à celle que j'en avais reçu que le premier Miniſtre me donna une audience particulière dans la ſalle du Tréſor. J'ignore ſi le coffre qui nous y ſervit de ſiége était plein d'or, ainſi que ceux dont cette ſalle était remplie, je n'ai

vu qu'un garde-meuble, ou plutôt l'arriere-boutique d'un Frippier, où les marchandiſes étaient amoncelées ; mais je n'en ai pas moins été charmé de la douceur, de l'intelligence & de la fineſſe d'eſprit du Barbareſque avec lequel j'avais à traiter de mes affaires. J'eus auſſi une audience particulière du fils du Bey qui régnait alors, & qui vient de ſuccéder à ſon père ; on m'avait prévenu de la timidité de ce jeune Prince, & mon premier ſoin fut de le mettre à ſon aiſe.

J'ai vu au Barde un grand nombre d'eſclaves de toutes les Nations ; mais ils ne m'ont préſenté aucunes des idées reçues à leur égard. Je les ai vu bien vêtus, bien nourris, bien traités, & je doute que le plus grand nombre, même ceux qui ſont attaqués de la maladie du pays, euſſent long-tems à ſe louer de leur rachat. Il eſt poſſible à la vérité que les eſclaves vendus dans l'intérieur du

pays, ou à des particuliers qui ne les achètent que par ſpéculations ne ſoient pas auſſi heureux que ceux qui tombent en partage aux Souverains ou aux Grands. On doit cependant préſumer que l'avarice de leurs maîtres milite en leur faveur. Il faut l'avouer, les Européens ſont les ſeuls qui traitent mal leurs eſclaves, & cela vient ſans doute, de ce que les Orientaux amaſſent pour les acheter, & que nous les achetons pour amaſſer. Ils ſont en Orient la jouiſſance de l'avare, & chez nous ſeulement l'inſtrument de l'avarice. Qu'on tranſporte en pays neutre un Nègre de nos Colonies avec un Européen eſclave à Tunis; c'eſt à ce Tribunal que je vous cite.

Le caractère des Tuniſiens, leurs paſſions & tout ce qui conſtitue leurs mœurs, participe du climat brûlant de l'Afrique; mais ſi l'imagination de ces

peuples, ainſi que celle des Turcs s'égare néceſſairement par les privations qui réſultent pour le grand nombre de la pluralité des femmes, toujours réſervée aux Riches, la conſtitution des Africains ne leur permettant pas de ſe livrer aux mêmes erreurs, rien n'arrête leur fougue impétueuſe, elle franchit juſqu'aux bornes de la nature humaine.

Ceux qui penſent que les négligences de propreté ſont les premières cauſes de l'inſalubrité des villes, feraient tonnés de voir que les habitans de Tunis exiſtent dans l'atmoſphère infect qu'ils reſpirent. Il eſt occaſionné par les émanations putrides d'un canal qui conduit les immondices de cette ville au lac qui en eſt voiſin; ce lac lui-même donne des exhalaiſons qui ne paraiſſent pas moins dangereuſes, & l'on ne peut attribuer la ſalubrité de Tunis qu'à la profondeur du vallon qui aboutit au golphe, & qui

en attirant les vapeurs du canal & du lac ne leur donne pas le tems d'acquérir ce degré de corruption qui les rendrait nuisibles à la vie des hommes.

En quittant Tunis pour me rembarquer, j'eus occasion d'observer les débris du Fort que Charles-Quint y fit bâtir. Des attérissemens, l'ont un peu éloigné de la mer, & c'est sans doute pour cette raison que les Tunisiens lui ont substitué celui de la Goulette.

Nous quittâmes cette rade pour nous rendre à Toulon, & je termine ici des Mémoires que je n'aurais jamais écrit si je ne les avais cru utiles.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les quatre Parties de cet Ouvrage.

Les lettres A, B, C, D, *indiquent les Parties. Le chiffre Arabe indique les pages.*

A.

B.

C.

D

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

V.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matières.

